

Andrew Collins

# A la recherche du jardin d'Eden

*Toutes les données archéologiques,  
linguistiques, mythologiques et paléonto-  
logiques pour localiser le jardin d'Eden,  
Enoch et les Anges rebelles.*

Le jardin des Livres

INTEMPOREL



*À la recherche  
du  
Jardin d'Eden*



Andrew Collins

*À la recherche  
du Jardin d'Eden*

Traduit de l'anglais par Michel Cabar

INTEMPOREL



Le jardin des Livres  
Paris

Vous pouvez envoyer des chapitres de ce livre à vos amis et relations par e-mail via Internet :

[www.lejardindeslivres.fr/eden.htm](http://www.lejardindeslivres.fr/eden.htm) *Format* **Html**

[www.lejardindeslivres.fr/PDF/eden.pdf](http://www.lejardindeslivres.fr/PDF/eden.pdf) **Pdf**

[www.lejardindeslivres.fr/PDF/eden.doc](http://www.lejardindeslivres.fr/PDF/eden.doc) **Word**

Plus de 1400 pages à lire sur  
[www.lejardindeslivres.fr](http://www.lejardindeslivres.fr)

*From the Ashes of the Angels*

© Andrew Collins

*À la recherche du Jardin d'Eden*

traduction française © 2007 Le jardin des Livres

( précédemment publié sous le titre *Nos Ancêtres les Anges* éditions La Huppe )

Éditions Le jardin des Livres ®

243 bis, Boulevard Pereire - Paris 75827 Cedex 17

ISBN 978-2-914569-37-8

EAN 9782 914569378

Toute reproduction, même partielle par quelque procédé que ce soit, est interdite sans autorisation préalable. Une copie par Xérogaphie, photographie, support magnétique, électronique ou autre constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 et du 3 juillet 1995, sur la protection des droits d'auteur.

**Graham Hancock**, auteur de *L'empreinte des Dieux*:

« Une enquête intellectuelle originale et fascinante avec des faits nouveaux sur les origines mystérieuses de la civilisation humaine ».

**Barbara Ardinger**, *Whole Life Times* :

« Retrouver aussi bien les anges déchus que les célestes... Le travail de détective de Collins vous fait visiter des bibliothèques entières. Sa conclusion est que nous, humains, ne sommes pas la première race à vivre sur la terre. Lire des livres comme celui-ci est aussi excitant que lire des policiers d'Agatha Christie ou de Conan Doyle ».

**Pierre Jovanovic**, auteur de *Enquête sur l'existence des Anges gardiens, Enoch, dialogues avec Dieu et les Anges*, et *Le Livre des Secrets d'Enoch*:

« Collins a signé un chef d'œuvre, le mettant au même niveau que Graham Hancock, Howard Bloom et Immanuel Velikovsky. Grandiose, fascinant, plus 900 notes de bas de page dépassant les 1500 références, un travail de fourmi qui se lit à la vitesse d'un thriller ».

**David Rohl**, égyptologue:

« Une recherche fascinante qui éclaire le monde biblique du Jardin d'Eden et le ramène dans un environnement historique. Une contribution massive aux études sur la genèse de la civilisation ».

**Sandy Moss, The Daily Courier:**

*« Un regard fascinant et approfondi qui montre comment des événements factuels se transforment en légendes indéchiffrables au fur et à mesure que passent les siècles ».*

**Mehrdad Izady, Professeur d'histoire et de civilisations orientales, Université de New York:**

*« Une contribution littéraire majeure. Ses idées parfaitement documentées sur le rôle de l'histoire kurde nous feront réfléchir pendant des années ».*

**Nigel Jackson, écrivain:**

*« Une enquête magnifiquement documentée Ses conclusions remarquables auront incontestablement des effets sur les prochaines décades ».*

*Ce livre est dédié au peuple du Kurdistan,  
gardien du berceau de la civilisation.*



## *Remerciements*

Je souhaite remercier d'abord Debbie Benstead pour m'avoir inspiré et guidé pendant cinq années. Notre communauté n'a pas survécu à ce livre mais rien ne s'oublie jamais. Merci également à David Southwell pour son intuition enthousiaste et ses illuminations extraordinaires sur l'histoire des Veilleurs et ses remarques sur le texte ; à John Day, qui rencontra les Veilleurs dès 1974 et me mit sur leur voie ; à Bernard, sans qui je n'aurais jamais cru que cette race disparue ait jamais existé ; au personnel de la bibliothèque de Leigh pour leur soutien sans faille, et pour m'avoir procuré des livres et articles qui semblaient inaccessibles ; au Professeur Philip Alexandre, pour ses aides et conseils sur l'angélogie judéo-chrétienne ; à Rodney Hale, pour ses précieux calculs astronomiques et son solide soutien ; à Gareth Medway, pour son talent à dénicher des références sur tout sujet ; à Steve Wilson, Caroline Wise, Johnny Merron, John et Kerry Horrigan, Jason Digby, Lisa et Karl « Shem » Dawkins, pour leur amitié constante et pour avoir relu le manuscrit ; et à Richard Ward pour ses recherches exhaustives sur la tradition des Veilleurs et pour les « Morphochats » qui aidèrent à monter ce livre.

Merci également à Storm Constantine pour sa profonde amitié, son soutien permanent et ses commentaires avisés sur la construction de l'ouvrage ; à Luigi Bonomi et Susan Watt, de Michael Joseph, pour le risque qu'ils acceptèrent de prendre ; à Simon Trewin, de Sheil Land Associates, pour avoir cru en moi comme auteur ; à Billie Walker-John pour ses illustrations merveilleuses ; à Peter Ford pour avoir corrigé mes à-peu-près ; à Ni-

ven Sinclair pour son soutien indéfectible ; à Moira pour son amitié constante ; à Graham Hancock pour avoir planté le décor dans ses livres essentiels et m'avoir prodigué conseils, idées et soutien ; à Lynn et Carl McCoy, de Sheer Faith, pour leurs conseils ; et à Fields of the Nephilim/Nefilim, dont la musique sombre et bougonne m'a aidé à ressusciter l'esprit des Veilleurs et m'a procuré une inspiration constante dans la rédaction du livre ; enfin, à Ennio Morricone, dont la musique m'a permis de ne pas fléchir pendant cette période éprouvante.

### Crédits d'illustrations :

Université hébraïque de Jérusalem : « travaux de James Biberkraut sur le manuscrit de la mer Morte appelé l'Apocryphe de la Genèse », d'après *A Genesis Apocryphon* de Nahman Navigad et Yigael Yadin (Hebrew University Press, 1956) ; le Kunsthistorisches Museum de Vienne : Hugo van der Goes, *Sündenfall* (GC 5822 A), d'après *Hebrew Myths : The Book of Genesis* de R. Graves et R. Patai (Cassell, 1964) ; la British Library (réf. OR 8761 Folio 52V) : tableau extrait de *Persian Myths* de Vesta Sarkhosh Curtis (British Museum Press, 1993) ; la Réunion des Musées Nationaux : stèle de la victoire de Naram-Sin, Musée du Louvre, Paris ; Kluwer Academic Publishers, Dordrecht, Pays-Bas, et M. J. Vermaseren : divinité mithraïque à tête de lion (CIMRM 545) ; Mme B. Walker-John : représentation d'un « Veilleur ».

L'éditeur se fera un plaisir de réparer toute omission qui lui serait signalée.

**Note :** Sauf indication contraire, les dates historiques mentionnées dans ce livre sont tirées de H. E. L. Mellersh, *Chronology of the Ancient World – 10.000 av. JC. à 799 ap. JC.*, Helicon, Oxford, 1976. Les citations bibliques sont tirées, sauf indication contraire, de la Version Révisée de la Bible Autorisée (King James) de 1884. À l'intérieur des citations, les interpolations de l'auteur sont indiquées en italiques (ou en caractères droits quand la citation est en italique).

*« Le culte des mandéens pour Énoch n'avait rien de surprenant... Les Arabes lui donnèrent le nom d'Édris ou Idris...*

*On sait d'ailleurs que jusqu'à une époque récente, des milliers d'Arabes allaient régulièrement en pèleri-*

*nage à la tombe sup-  
posée d'Édris, dans  
un village de la péri-  
phérie de Bagdad... »*

## « J'ai engendré un fils étrange »

*Quelque temps après, mon fils Métousbèlah prit une femme pour son fils Lamek, et elle devint enceinte de lui et lui donna un fils. Et il avait un corps blanc comme la neige et rouge comme la rose, des cheveux blancs comme la laine et un beau demdema (« longue chevelure bouclée<sup>1</sup> ») ; et pour ses yeux, quand il les ouvrait, toute la maison brillait comme le soleil... Et son père Lamek eut peur de lui et s'enfuit auprès de son père Métousbèlah, et lui dit : « J'ai engendré un fils étrange. Il n'est pas comme un humain ordinaire, sa forme est différente, il n'est pas comme nous... Il ne me semble pas qu'il soit de moi mais des anges... »<sup>2</sup>.*

Par ces lignes débute un fragment de texte religieux qui, plus qu'aucun autre texte jamais écrit sans doute, stupéfie et donne le frisson. Le patriarche antédiluvien Énoch y exprime le sentiment de douleur et d'horreur qui accompagna la naissance miraculeuse du fils de son petit-fils Lamek. Ce passage est tiré du Livre de Noé, un écrit ancien d'origine hébraïque annexé au texte plus fameux du Livre d'Énoch, ouvrage pseudépigraphe (c'est-à-dire faussement attribué) dont les spécialistes pensent qu'il fut composé par étapes dans la première moitié du II<sup>e</sup> siècle av. JC.<sup>3</sup>

Le problème évoqué par ces lignes révélatrices semble sans ambiguïté : la femme récemment épousée par Lamek a donné naissance à un enfant qui ne montre aucune ressemblance avec ses parents immédiats et dont l'aspect est complètement différent de

<sup>1</sup> Charlesworth, *The Old Testament Pseudepigrapha, Apocalyptic Literature and Testaments*, vol. 1, note g de 1 Enoch 106, p. 86.

<sup>2</sup> Ibid., trad. de 1 Enoch par E. Izaac, 1 Enoch 106: 1-6.

<sup>3</sup> Ibid. p. 7.

celui des autres « *humains* » puisqu'il possède une peau blanche et rougeâtre, de longs cheveux blancs, bouclés et « *beaux* » et des yeux qui font mystérieusement « *briller toute la maison comme le soleil* ». De cet aspect particulier, Lamek conclut seulement que sa femme a été infidèle parce que le bébé ressemble aux « *enfants des anges* » qui ne sont « *pas comme nous* ».

Cette conclusion de Lamek semble extraordinaire et son sujet paraît bien étrange pour avoir été inventé sans raison par un scribe religieux. En admettant un instant que ce récit rapporte un événement réel de l'histoire de l'humanité, cela signifierait que l'apparence étrange de cet enfant était celle de la progéniture des anges et qu'il devait donc être le produit de l'union d'une femme mortelle avec un « *messenger* » divin, une « *intelligence céleste* » au service de Dieu lui-même.<sup>4</sup>

C'est assurément impossible puisque selon la tradition juéo-chrétienne, les anges sont incorporels et n'ont ni forme ni substance. Ils sont certainement incapables de se reproduire par immaculée conception. Dès lors, l'histoire de la naissance de l'étrange fils de Lamek est en contradiction directe avec les enseignements rabbiniques du judaïsme et avec le credo de la foi chrétienne. Et pourtant, ce texte existe bel et bien et contient, comme chacun peut le vérifier, ces mots hérétiques indiquant que des êtres angéliques étaient capables de produire des enfants en frayant avec des femmes mortelles.

Pour qui a l'esprit ouvert, cette énigme est déroutante ; et le mystère s'épaissit encore avec une description plus personnelle de la naissance du fils de Lamek, que l'on trouve dans un fragment mal conservé de texte religieux découvert en 1947, avec de nombreux autres manuscrits enroulés et friables, dans une grotte surplombant la mer Morte. Cet ouvrage unique, que les spécialistes appellent l'*Apocryphe de la Genèse*, est écrit en araméen, langue syriaque adoptée par les scribes hébreux après l'exil des Juifs à Babylone au cours du VI<sup>e</sup> siècle après JC. Le manuscrit en question, qui remonte à une époque voisine de celle du Livre d'Énoch, aurait contenu originellement une autre version, plus complète, des événements dont traite le Livre de la Genèse ; il était cependant si dégradé quand il fut retrouvé qu'il n'en subsiste que les parties concernant la naissance du fils de Lamek, le récit de l'arche de Noé et du Déluge ainsi que les errances du patriarche Abraham.

<sup>4</sup> Voir par exemple Easton, *The Illustrated Bible Dictionary*, « *Angels* », pp. 42-43.

Ce texte fragmentaire fut traduit par Nahman Avigad et Yigael Yadin en 1954 et publié deux ans après sous le titre *Un apocryphe de la Genèse* par l'Université hébraïque de Jérusalem<sup>5</sup>. Concernant la naissance étrange du fils de Lamek, le récit diffère principalement du Livre d'Énoch en ce que le narrateur n'y est plus Énoch mais Lamek lui-même qui décrit la situation avec ses propres mots. La narration débute juste après la naissance étrange, au moment où Lamek commence à exprimer ses soupçons sur l'infidélité présumée de sa femme, nommée ici Bathenosh<sup>6</sup> – et présentée également comme sa sœur :

*Voilà que je pensai alors en mon cœur que la conception était {due} aux Veilleurs et aux Saints... et aux Néphilim... et mon cœur se troubla en moi à cause de cet enfant<sup>7</sup>.*

À sa femme visiblement bouleversée, Lamek fait jurer par le Très-Haut qu'elle lui dira la vérité et qu'elle reconnaîtra si elle a couché avec un autre. En réponse, elle le supplie de croire en sa parole :

*Ô mon seigneur, ô mon {frère, rappelle-toi} mon plaisir ! Je te jure par le Grand Saint, le roi des {cieux}... que cette semence est la tienne et que {cette} conception est de toi. Ce fruit a été planté par toi... et par aucun étranger ni Veilleur ni Fils du Ciel... Je te parle sincèrement.<sup>8</sup>*

Il est clair que Lamek accuse sa femme, non d'avoir couché avec des anges en général mais d'avoir eu des relations avec une race particulière d'êtres divins nommés en hébreu *???*, 'îrin (??, 'îr au singulier), un terme signifiant « ceux qui veillent » ou « ceux qui sont éveillés » et traduit en grec par *egregoris* ou *gri-gori* qui signifie « veilleurs ». Ces Veilleurs apparaissent principalement dans les ouvrages pseudépigraphes et apocryphes d'origine juive tels que le Livre d'Énoch et le Livre des Jubilés. La tradition hébraïque donne à leurs enfants le nom de *???*, *nephilim*, mot hébreu signifiant « ceux qui sont tombés » ou « les tombés » et traduit en grec par *gigantes* ou « géants » – une race monstrueuse dont parle l'auteur grec Hésiode (v. 907 av. JC.) dans sa *Théogonie*. Cet ancien ouvrage grec décrit principalement, comme

<sup>5</sup> Avigad and Yadin, *A Genesis Apocryphon, A Scroll from the Wilderness of Judaea*.

<sup>6</sup> Vermes, *The Dead Sea Scrolls in English*, p. 252. L'orthographe du nom de Bathenosh est tirée de cette traduction de 1QapGen.

<sup>7</sup> Ibid., 1QapGen, II:1.

<sup>8</sup> Ibid., 1QapGen, II:9-16.

le récit biblique, la création du monde, l'émergence et la chute d'un Âge d'Or, la venue des races de géants et pour finir un déluge universel.

Le touchant plaidoyer d'innocence qu'adresse Bathenosh à son époux et frère Lamek paraît des plus convaincants et donne à croire que cet antique récit pourrait contenir une parcelle de vérité. Il se pourrait qu'il repose tout simplement, d'une certaine façon, sur un événement réel survenu dans le passé de l'humanité. Qui étaient ou qu'étaient donc, si c'est le cas, ces Veilleurs et Néphilim susceptibles de coucher avec des mortelles et de produire des enfants reconnaissables à leurs simples traits ? Existe-t-il des raisons quelconques de penser que ces récits apocryphes évoquaient le croisement entre deux races différentes d'êtres humains, dont l'une aurait été identifiée par erreur aux anges du ciel ?

Le Livre d'Énoch semble fournir une réponse. Lamek, que sa situation inquiète, consulte son père Métoushèlah qui, incapable d'y remédier, s'en va voir son propre père Énoch qui vit désormais, retiré du monde, « *parmi les anges* ». <sup>9</sup> Metoushèlah finit par retrouver Énoch dans un pays éloigné (que l'Apocryphe de la Genèse désigne du nom de « Parwaïn » ou Paradis) et lui rapporte les angoisses de son fils Lamek ; alors Énoch le juste apporte la lumière sur la situation :

*« J'ai déjà vu cela en vision et te l'ai fait connaître. Car au temps de mon père Jared, ils transgressèrent la parole du Seigneur, (c'est-à-dire) la loi du ciel. Et voilà qu'ils commettent le péché et transgressent les commandements ; ils se sont unis aux femmes et commettent le péché avec elles ; ils ont épousé (des femmes) parmi elles et en ont eu des enfants... Sur la terre ils donneront naissance à des géants, non d'esprit mais de chair. Il y aura une grande calamité... et la terre sera nettoyée (par un « déluge ») de toute la corruption. Or donc, fais savoir à ton fils Lamek que son fils est juste, et que son nom soit Noé car c'est ce qui restera de vous ; lui et ses fils seront sauvés de la corruption qui viendra sur la terre... »*<sup>10</sup>

Le voile se lève donc enfin et le lecteur du Livre d'Énoch apprend ainsi que certains anges du ciel ont succombé au péché de chair et ont pris femme parmi les mortelles. De ces unions impies

<sup>9</sup> Charlesworth, *The Old Testament Pseudepigrapha, Apocalyptic Literature and Testaments*, vol. 1, 1En. 106.6.

<sup>10</sup> 1En. 106:13-8.

sont issus des rejetons de chair et de sang dotés d'une stature de géant et conformes, semblerait-il, à la description de l'enfant de Bathenosh. Cette violation des lois célestes de Dieu était considérée comme une abomination porteuse de maux et de corruptions pour la race humaine, et dont la sanction serait un déluge destiné à laver le monde de son infamie.

## ~ Les Fils de Dieu

Les théologiens considèrent en général que les récits très répandus sur des anges déchus qui auraient cohabité avec des mortelles, tels ceux qui figurent dans le Livre d'Énoch, l'Apocryphe de la Genèse et des textes analogues, ne seraient que des développements littéraires de trois versets du chapitre 6 du Livre de la Genèse, qui sont enserrés entre une liste généalogique des patriarches antédiluviens et un compte rendu sommaire sur l'Arche de Noé et l'arrivée du Déluge. Les versets 1 et 2 sont gravés dans ma mémoire de façon indélébile :

*Et il arriva, quand les hommes commencèrent à se multiplier sur la surface du sol et que des filles leur furent nées, que les fils de Dieu virent les filles des hommes et qu'elles étaient belles ; et ils prirent pour femmes toutes celles de leur choix<sup>11</sup>.*

Le terme « *filis de Dieu* » désigne ici les anges du ciel, bien que la traduction correcte du texte original hébreu ????????, *bene ha-elohim*, soit en fait « *filis des dieux* », une perspective bien plus déconcertante sur laquelle nous reviendrons.

Au verset 3, Dieu déclare de façon inattendue que son esprit ne peut demeurer à jamais dans les hommes et que, puisque l'humanité est une création de chair, sa durée de vie sera ramenée à « *120 ans* ». Mais au verset 4 le texte relance brusquement le thème initial du chapitre :

*Les Néphilim étaient sur la terre en ces temps-là et aussi après, quand les fils de Dieu vinrent trouver les filles des hommes et leur donnèrent des enfants : c'étaient les hommes puissants d'autrefois, les hommes de renom.<sup>12</sup>*

J'ai lu ces mots à voix haute des centaines de fois, toujours

<sup>11</sup> Gen. 6:1-2. Toutes les citations bibliques proviennent de la Revised Version of the Authorized Version of the Bible, de 1884.

<sup>12</sup> Gen. 6:4.

me demandant : que peuvent-ils bien signifier ? Aucune réponse ne fait l'unanimité sur cette question dont, depuis 2000 ans, érudits, mystiques et essayistes proposent des interprétations différentes. Les théologiens s'accordent en général à dire qu'il faut voir dans ces récits, non la transcription littérale de faits mais un symbole de la chute de l'humanité passant, aux temps antédiluviens, d'un état de grâce spirituelle à un état de conflit et de corruption.

Ce que disent ces textes, selon les théologiens, c'est que lorsque le mal et la corruption gagnent le monde à pareille échelle, seuls échappent au courroux de Dieu ceux dont le cœur et l'esprit sont les plus purs – à l'exemple de Noé et de sa vertueuse famille. Il s'agit donc d'un enseignement purement allégorique destiné à informer le lecteur des conséquences inévitables de l'infamie.

Selon les érudits, les références des versets 2 et 4 aux « *filles de Dieu* » allant « *trouver les filles des hommes* » montrent que même les êtres les plus proches de la pureté de Dieu peuvent être infectés par la corruption et le mal. Il était communément admis chez les enseignants religieux que toute union impie entre les anges et les mortelles ne pouvait donner, étant contraire à la volonté de Dieu, que des descendants monstrueux. Cette idée insolite avait, d'après les premiers Pères de l'Église, inspiré les divers ouvrages apocryphes et pseudépigraphes consacrés à la chute des anges et à la corruption de l'humanité avant le Déluge.

### ~ Mafia céleste

Voilà ce qu'il en est du débat théologique. Est-ce là la vérité, toute la vérité, sur les origines des anges déchus ? Que dire des fidèles juifs et chrétiens ? Comment pouvaient-ils interpréter ces « mythes » ? La majorité ignorait probablement jusqu'à l'existence de ces vers problématiques du Livre de la Genèse. Ceux qui en avaient connaissance n'étaient sans doute guère capables d'aller au-delà et seule une infime minorité devait croire en l'existence réelle des anges déchus. La plupart des commentateurs devaient être incapables d'expliquer le lien exact entre ces histoires et le monde physique dans lequel nous vivons.

Certains juifs et chrétiens plus fondamentalistes ont attribué cette corruption et cette infamie aux descendants des premiers anges déchus qui avaient frayé avec les mortelles avant le Déluge.

De telles suggestions peuvent sembler hasardeuses ; il existe pourtant aux États-Unis une organisation appelée les Fils de Jared, en référence au patriarche Jared qui était le père d'Énoch et à l'époque duquel les Veilleurs étaient censés avoir été « *rejetés* » du « *ciel* ». Dans leur manifeste, les Fils de Jared vouent une « *guerre implacable aux descendants des Veilleurs* » qui auraient, affirment-ils, « *dominé l'humanité tout au long de l'histoire en tant que pharaons, rois et dictateurs* ». Le *Jaredite Advocate*, leur porte-parole, cite sans compter le Livre d'Énoch et considère les Veilleurs comme « *une sorte de super-gangsters, une Mafia céleste gouvernant le monde* »<sup>13</sup>. Ce point de vue reflète-t-il seulement l'acceptation dogmatique de la chute, depuis le ciel, d'anges de chair et de sang ? Combien d'individus les Fils de Jared ont-ils accusés ou persécutés en les prenant pour des descendants modernes des Veilleurs ?

À côté de cela, certains érudits, tout en refusant toute base factuelle aux anges déchus et à leurs enfants monstrueux les Néphilim, sont prêts à admettre que les auteurs originels du Livre de la Genèse (attribué traditionnellement à Moïse) aient pu se baser sur des légendes populaires préexistantes vraisemblablement issues de Mésopotamie (l'Irak actuel). Dans *Middle Eastern Mythology*, l'historien S. H. Hooke reconnaît par exemple :

*Derrière l'allusion brève et sans doute délibérément obscure de la Genèse 6:1-4 se cache un mythe plus répandu, celui d'une race d'êtres semi-divins qui se rebellèrent contre les dieux et furent rejetés dans le monde inférieur... Le fragment de mythe préservé ici par le yahviste était originellement un mythe étimologique expliquant la croyance en l'existence d'une race disparue de géants...<sup>14</sup>*

C'est possible, mais accepter que la Genèse 6:1-4 dérive de mythes moyen-orientaux beaucoup plus anciens ouvre également la possibilité qu'une époque révolue de l'humanité ait vu l'existence sur terre, et sans doute même dans les régions bibliques, d'une race humaine d'élite et probablement supérieure. On peut imaginer que ces gens aient atteint un haut niveau de civilisation avant de sombrer dans la corruption et l'infamie, notamment en épousant des femmes issues de races moins civilisées et en produisant des enfants monstrueux d'une taille disproportionnée par rapport à leur famille. On pourrait aussi envisager qu'une série de

<sup>13</sup> Drake, *Gods and Spacemen in Ancient Israel*, pp. 79-80.

<sup>14</sup> Hooke, *Middle Eastern Mythology*, p. 132.

cataclysmes mondiaux aient par la suite amené feu, déluge et obscurité sur la terre, mettant un terme au règne de cette race de « géants ».

Fallait-il voir dans des récits comme celui de Lamek, que tourmentait la naissance miraculeuse de son fils Noé, une pièce à conviction quant à l'idée que les anges déchus étaient bien plus que des êtres incorporels expulsés du ciel par l'archange Michel, comme l'enseignent depuis 2000 ans les théologiens et propagateurs chrétiens, musulmans et juifs ? Était-il possible de prouver leur existence à partir d'une étude approfondie des mythes et légendes hébraïques, suivie d'une comparaison avec les autres religions et traditions du Proche-Orient et du Moyen-Orient ? Et surtout, se pouvait-il que subsistent des signes de leur existence terrestre physique, préservés dans les documents de l'archéologie et de l'anthropologie modernes ?

Ces perspectives passionnantes méritaient de s'y intéresser. Peut-être s'avèrerait-il impossible, au bout du compte, de découvrir les traces de l'existence, dans les contrées bibliques, d'une race aujourd'hui disparue ; du moins, cette énigme du fond des âges aurait-elle fait l'objet d'une exploration complète. Mais peut-être se trouverait-il des témoignages solides que des anges, et des anges déchus, ont autrefois côtoyé l'humanité sous la forme d'êtres de chair et de sang semblables à nous, et alors notre vision de l'histoire mondiale pourrait en être changée pour toujours.

### ~ La peur des anges déchus

L'idée que les anges et les anges déchus seraient des êtres dotés d'un corps de chair et de sang, qui auraient vécu à une époque antédiluvienne lointaine et nous auraient légué une connaissance intime des nombreuses choses interdites à l'humanité, était autrefois largement admise par certains éléments de la population juive. À preuve, les communautés dévotes qui vivaient pieusement, entre 170 av. JC. et 120 ap. JC., sur les terres surchauffées et rocailleuses de la rive ouest de la mer Morte, passées dans l'histoire sous le nom d'Esséniens. On pense que leur centre principal se situait à Qumrân, où les archéologues ont mis au jour des preuves abondantes d'occupation et notamment une immense salle de bibliothèque où l'on pense que furent écrits les Manuscrits de la mer Morte.

Les ouvrages historiques datant de cette époque donnent à

penser que les Esséniens englobaient le Livre d'Énoch dans leur canon et qu'ils utilisaient même son répertoire d'anges pour pratiquer des soins et des exorcismes<sup>15</sup>. Des études récentes des manuscrits de la mer Morte ont également montré que les Esséniens éprouvaient un intérêt presque malsain pour les documents de type énochien ayant trait aux Veilleurs et aux Néphelim<sup>16</sup>. Beaucoup de ces ouvrages ne remontent qu'au second siècle av. JC. mais les enseignements secrets découverts dans la communauté de Qumrân et connus sous le nom de Kabbale suggèrent que les écrits énochiens et noëtiens furent transmis oralement pendant des millénaires avant d'être finalement mis par écrit par les Esséniens<sup>17</sup>.

Avec l'avènement du christianisme, le Livre d'Énoch et d'autres ouvrages similaires devinrent pour la première fois accessibles. Les premiers chefs de l'Église furent nombreux, entre le I<sup>er</sup> et III<sup>e</sup> siècles av. JC., à puiser ouvertement dans leurs pages<sup>18</sup>. Certains érudits chrétiens soutenaient que les femmes mortelles étaient responsables de la chute des anges, tandis que Paul, dans Corinthiens 11:10, recommandait – d'après le Père de l'Église Tertullien (160-220 ap. JC.) – que les femmes se couvrent la tête afin de ne pas susciter chez les anges déchus le désir des femmes dévoilées à la belle chevelure<sup>19</sup>. Plus remarquable encore, le fait que nombre de théologiens éminents admettaient que les anges déchus possédaient un corps<sup>20</sup>. De fait, ce n'est qu'avec les Pères de l'Église, à partir du IV<sup>e</sup> siècle, que ces sujets furent sérieusement remis en question. Selon ces derniers, les anges déchus n'étaient *en rien* des êtres de chair et de sang et toute suggestion en ce sens équivalait à une hérésie. Cette attitude conduisit à la suppression du Livre d'Énoch, qui passa bientôt de mode. Le plus bizarre à ce sujet est le commentaire que fit saint Augustin (354-430 ap. JC.), qui prétendit que cet ouvrage pseudépigraphe ne pouvait être inclus dans le Canon des Écritures parce que *trop ancien (ob nimiam antiquitatem)*<sup>21</sup>. Qu'entendait-il donc par « trop ancien » ?

<sup>15</sup> Legge, *Forerunners and Rivals of Christianity*, vol. 1, pp. 158-60.

<sup>16</sup> Voir Milik, *The Books of Enoch – Aramaic Fragments of Qumrân Cave 4*.

<sup>17</sup> Eisenman, *Maccabees, Zadokites, Christians and Qumran*, pp. xiv, 54-5 n.82, 54-5 n.82 ; Zohar 1:55a-5b ; *Forerunners and Rivals of Christianity*, vol. 1, pp. 159-60, p. 159 n.1.

<sup>18</sup> Charlesworth, *The Old Testament Pseudepigrapha, Apocalyptic Literature and Testaments*, vol. 1, p. 8.

<sup>19</sup> Tertullien, « on the Veiling of Virgins », *Ante-Nicene Christian Library*, i:196 ; iii:163-4 ; cf. 1Cor. 11:10.

<sup>20</sup> Lactance (260-330) et Tatien (110-172), par exemple, admirent entièrement l'existence corporelle d'anges déchus dans leurs ouvrages. Voir Schneewis, *Angels and Demons according to Lactantius*, pp. 103, 127.

<sup>21</sup> St Augustin, *De Civitate Dei*, xv, 23.

Voilà bien, de la part d'un père respecté de l'Église, une déclaration extraordinaire.

Assez curieusement, le Livre d'Énoch passa également de mode chez les juifs après que Rabbi Siméon ben Jochai, au second siècle ap. JC., eut maudit ceux qui pensaient que les Fils de Dieu mentionnés dans la Genèse 6 étaient en réalité des anges ; et cela alors que la Septante, version grecque de l'Ancien Testament, utilise le terme *angelos* au lieu de « *filz de Dieu* »<sup>22</sup>.

Poussant plus avant leurs efforts en vue d'éradiquer l'étrange fascination pour les anges déchus qui avait cours chez les premiers chrétiens, les Pères de l'Église condamnèrent comme hérétique l'usage, dans les livres religieux, des centaines de noms donnés aux anges et aux anges déchus<sup>23</sup>. Le Livre d'Énoch ne fut plus copié par les scribes chrétiens, et les exemplaires existant dans les bibliothèques et les églises furent perdus ou détruits, interdisant ainsi pendant plus d'un millénaire tout accès à cet ouvrage.

Ultérieurement, pour couronner le tout, les théologiens catholiques se donnèrent pour politique d'extirper des enseignements de l'Église toute allusion au fait que des anges déchus aient été considérés précédemment comme des êtres matériels, comme l'illustre cette citation de la *New Catholic Encyclopedia* : « *Au cours du temps, la théologie a apuré les obscurités et erreurs contenues dans les points de vue traditionnels sur les anges (à savoir la croyance qu'ils avaient une nature corporelle et qu'ils cohabitaient avec les femmes mortelles).* »<sup>24</sup>

Mais en quoi ces croyances pouvaient-elles faire horreur à la foi chrétienne, quand les grands chefs de l'Église primitive de Jérusalem avaient prêché si ouvertement sur ce sujet hautement controversé ? Cela n'avait pas de sens et suggérait qu'il avait dû y avoir d'excellentes raisons pour enterrer ce courant de pensée – car c'est exactement sous terre qu'il avait abouti.

Les témoignages extraordinaires recueillis par l'auteur et présentés ici pour la première fois donnent de solides raisons de penser que des initiés et des sociétés secrètes ont préservé, révééré et même célébré un savoir interdit, concernant le fait que nos ancêtres les plus lointains tenaient leur inspiration et leur sagesse,

<sup>22</sup> Alexander, « The Targumim and Early Exegesis of 'Sons of God' in Genesis 6 », *Journal of Jewish Studies* n° 23, 1972, pp. 60-61.

<sup>23</sup> Prophet, *Forbidden Mysteries of Enoch – Fallen Angels and the Origins of Evil*, p. 59.

<sup>24</sup> *New Catholic Encyclopaedia*, 1967, « Devil ».

non de Dieu ni de l'expérience, mais d'une race oubliée dont seuls les anges, démons, diables, géants et esprits malins rappellent le souvenir. Que ce point de vue contienne la moindre parcelle de vérité, et cela nous révélerait l'un des plus grands secrets jamais cachés à l'humanité.

Par où commencer et dans quelle direction lancer cette quête de l'héritage interdit de la race prétendument déchue ? La réponse se trouvait dans la source principale, le Livre d'Énoch : ce n'était qu'en comprenant ses origines obscures et en absorbant son contenu bizarre que je pouvais espérer mettre au jour le tableau véritable de l'héritage perdu de l'humanité.

## À la recherche des sources

Pour comprendre l'importance du Livre d'Énoch, je pris comme point de départ l'homme qui, par ses propres moyens, avait ranimé l'intérêt du monde savant pour cet élément perdu de la littérature religieuse judaïque. James Bruce of Kinnaird, tel était son nom, se mit en route en 1768 pour l'Abyssinie – l'Éthiopie actuelle – pour y chercher quelque chose qui n'était certainement pas, comme il le prétendit alors, la source du Nil Bleu<sup>25</sup>.

Bruce était un noble écossais descendant directement de l'une des plus puissantes familles de l'histoire écossaise. Il appartenait en outre à la franc-maçonnerie écossaise<sup>26</sup>, dont les racines se rattachent au Rite de Heredom, institué au début du Moyen Âge et intégré par la suite dans l'Ordre Royal d'Écosse<sup>27</sup> ; ce dernier était lui-même un ordre de chevalerie militaire fondé sur l'honneur et la vaillance, créé selon le rite des Chevaliers Templiers par Robert Bruce, l'illustre ancêtre de James, suite à sa victoire sur les Anglais à la bataille célèbre de Bannockburn (1314)<sup>28</sup>. James Bruce, quant à lui, était membre de la loge Canongate Kilwinning n° 2 d'Édimbourg, réputée l'une des plus anciennes d'Écosse et dont les sous-ordres et les enseignements mystiques s'ancrent dans les mythes et rituels du judéo-christianisme<sup>29</sup>.

La franc-maçonnerie est une organisation aux secrets innombrables et un homme aussi bien informé que James Bruce devait en connaître plus d'un. Il ne pouvait ignorer, par exemple,

<sup>25</sup> Cf. Bruce, *Travels to Discover the Source of the Nile in the Years 1768, 1769, 1770, 1771, 1772 and 1773*.

<sup>26</sup> Hancock, *The Sign and the Seal*, p. 191.

<sup>27</sup> Mackenzie, *The Royal Masonic Cyclopaedia*, p. 328.

<sup>28</sup> Jackson, *Beyond the Craft*, p. 61.

<sup>29</sup> Son antiquité ne fait aucun doute car on sait qu'elle joua un rôle majeur dans la formation de la Grande Loge Écossaise en 1736 (D'après un entretien personnel avec Robert Bryden, autorité incontestée sur les Chevaliers Templiers et la franc-maçonnerie en Écosse).

que la tradition maçonnique écossaise considère le patriarche Énoch, l'arrière-grand-père de Noé, comme l'un des fondateurs légendaires de l'Artisanat, qui aurait donné à l'humanité les livres et l'écriture et aussi, plus important que tout pour les francs-maçons, l'art de la construction<sup>30</sup>.

### ~ Les colonnes antédiluviennes

La franc-maçonnerie moderne, ou maçonnerie spéculative, avait à ses débuts de nombreux liens avec Énoch. D'après une légende<sup>31</sup>, Énoch, averti du Déluge à venir, aurait construit avec l'aide de son fils Métoushèlah neuf caves secrètes empilées l'une sur l'autre. Dans la plus basse, il déposa une tablette triangulaire en or (selon une autre version, une «  *Pierre blanche de porphyre orientale*  ») portant le Nom Ineffable, le nom imprononçable du Dieu hébreu ; et il confia à son fils une seconde tablette gravée de mots étranges qu'il tenait des anges mêmes. Puis les caves furent scellées et Énoch fit édifier dessus deux colonnes indestructibles – l'une en marbre, afin qu'elle ne puisse «  *jamais brûler*  », l'autre en  *Laterus*  – brique – afin qu'elle ne puisse «  *s'enfoncer dans l'eau*  »<sup>32</sup>.

Sur la colonne de brique furent inscrites les «  *sept sciences*  » de l'humanité, appelées les «  *archives*  » de la maçonnerie ; sur la colonne de marbre, il «  *mit une inscription disant qu'un trésor sans prix se trouvait non loin dans une cave souterraine*  »<sup>33</sup>. Énoch se retira ensuite sur le mont Moriah, identifié traditionnellement au mont du Temple de Jérusalem, d'où il fut «  *transféré*  » vers le ciel.

Plus tard, le roi Salomon découvrit les caves cachées en construisant son temple légendaire et apprit leurs secrets divins. Le souvenir des deux colonnes d'Énoch fut préservé par les francs-maçons qui en firent des représentations dans leurs loges. Appelées Colonnes Antédiluviennes ou Colonnes d'Énoch, elles furent remplacées finalement par la représentation de deux énormes colonnes nommées «  *Jachin*  » et «  *Boaz*  » qui auraient encadré le porche d'entrée du temple de Salomon<sup>34</sup>.

<sup>30</sup> Mackenzie, *The Royal Masonic Cyclopaedia*, pp. 201-2.

<sup>31</sup> Hall, *An Encyclopedic Outline of Masonic, Hermetic, Qabbalistic and Rosicrucian Symbolic Philosophy*, p. 173.

<sup>32</sup> Horne, *King Salomon's Temple in the Masonic Tradition*, p. 233.

<sup>33</sup> Hall, *An Encyclopedic Outline of Masonic, Hermetic, Qabbalistic and Rosicrucian Symbolic Philosophy*, p. 173.

<sup>34</sup> 1 Rois 7:21. Les relations de cette légende avec Salomon, ainsi que la disparition et la redécouverte des caves secrètes au temps de la captivité des Juifs à Babylone, jouent encore un rôle majeur dans les rites de ce que l'on appelle aujourd'hui le degré de l'Arche Royale, ordre secondaire où l'on n'entre qu'après avoir franchi les trois degrés fondamentaux de la franc-maçonnerie opérative. Par contraste, les éléments énochiques de la franc-maçonnerie spéculative finirent par disparaître sans presque laisser de traces pour des raisons jamais élucidées. Malgré l'absence de relation entre Énoch et la maçonnerie spéculative primitive, le treizième degré du Rite Ancien et Accepté s'appelle toujours l'Arche Royale d'Énoch, suggérant un lien



Figure 1. Le patriarche Énoch « transféré » au ciel par deux anges (manuscrit anglais du 11e siècle). Énoch aurait été le premier mortel entré en Eden après l'expulsion d'Adam et Ève. Le ciel et l'Éden sont-ils des royaumes éthérés imaginaires ou désignent-ils des emplacements géographiques réels ?

depuis longtemps oublié avec l'interprétation originelle de la légende sur les Colonnes Antédiluviennes. Cf. Jones, *Freemason's Book of the Royal Arch*, p. 130. La construction des Colonnes Antédiluviennes est attribuée dans les écrits juïdiques et maçonniques à Seth, fils d'Adam ; à Jabal, Jubal et Tubal-Cain, fils de Lamek ; voire à Noé, arrière-petit-fils d'Énoch. Néanmoins, le Dr James Anderson, dont les constitutions révisées de la franc-maçonnerie furent publiées en 1738, déclara très clairement que « les anciens maçons les ont toujours appelées les Colonnes d'Énoch et croient fermement en cette tradition » (c.à.d. en la légende concernant leur origine). Voir Home, *King Salomon's Temple in the Masonic Tradition*, p. 233. Plus important : selon l'historien maçonnique E. W. Donovan, la légende des Colonnes d'Énoch fut, à sa connaissance, préservée dans les degrés de l'Ordre Royal d'Écosse, cet ordre même institué à l'aube du XIV<sup>e</sup> siècle par l'ancêtre de James Bruce, Robert 1<sup>er</sup> d'Écosse (Robert Bruce). Voir Donovan, *British Masonic Miscellany*, viii, p. 73, cité dans *King Salomon's Temple in the Masonic Tradition*, p. 233 n.1.

On ignore complètement ce que représentaient les neuf caves secrètes construites par Énoch. Peut-être désignent-elles les neuf niveaux d'initiation mystique contenus dans les enseignements occultes de la Kabbale et reconnus par les communautés de la mer Morte. À moins que cette légende évoque des salles souterraines réelles situées quelque part en Terre Sainte et construites pour cacher des objets sacrés ayant une importance pour le futur de l'humanité.

### ~ La marche avec Dieu

Le caractère légendaire que possède le patriarche Énoch chez les mystiques juifs comme chez les francs-maçons modernes repose sur une hypothèse fort étrange. Le chapitre 5 du Livre de la Genèse fournit la liste généalogique des dix patriarches antédiluviens depuis Adam jusqu'à Noé, avec pour chacun son nom, l'âge auquel il « engendra » son premier fils et l'âge auquel il mourut – à l'exception notable d'Énoch.

Sur ce dernier, il est dit par deux fois qu'il « *marcha avec Dieu* », expression obscure accompagnée dans le deuxième exemple par les mots : « *et il ne fut pas, car Dieu le prit* »<sup>35</sup>. Quoi que l'auteur de la Genèse ait voulu dire par là, l'interprétation retenue fut qu'Énoch n'était pas mort à l'instar des autres patriarches mais avait été « transféré » au ciel par les anges de Dieu. D'après la Bible, seul le prophète Élie fut emmené par Dieu de manière analogue ; c'est ce qui a valu à Énoch (dont le nom signifie « initié ») cette place si particulière dans la littérature judéo-chrétienne. La mystique hébraïque affirme même qu'après avoir été « transféré » au ciel, Énoch fut transformé en l'ange Métatron<sup>36</sup>.

Que signifie « transféré au ciel » ? Nous ne sachons pas que les gens soient emportés vers le ciel par des anges au cours de leur vie terrestre. Soit ces mots recouvrent une métaphore, soit ils exigent un réexamen complet. Se pourrait-il qu'Énoch ait été simplement enlevé par des visiteurs d'un autre pays, considérés par le reste de la communauté comme des anges ? Et où était le ciel ? Nous savons qu'on le considère comme un lieu situé « dans les nuages » : cela désignait-il à la lettre un endroit se trouvant au-delà du monde physique où nous vivons ?

<sup>35</sup> Gen. 5:22, 24.

<sup>36</sup> Davidson, *A Dictionary of Angels*, « Enoch-Metatron », p. 106.

À peine arrivé dans ce lieu nommé ciel, Énoch semble s'être fait aussitôt des ennemis car, selon une légende hébraïque, un ange nommé Azza aurait été expulsé du Paradis – autre nom du domaine céleste – pour s'être élevé contre « le haut rang donné à Énoch » quand il fut transformé en Métatron<sup>37</sup>.

Toutes ces légendes et traditions sur Énoch montrent que le patriarche était hautement vénéré dans la mythologie juive en raison de ses relations avec les anges. Cela conduisit de nombreux érudits à penser que les ouvrages apocryphes comme le Livre d'Énoch étaient des récits imaginaires basés sur ce fameux transfert vers le ciel, où Énoch vit désormais en présence de Dieu.

### ~ La recherche du Livre d'Énoch

James Bruce of Kinnaird était un vrai géant, « l'homme le plus grand qu'on puisse voir dans sa vie, en tout cas sans payer » aurait dit une femme qui le rencontra<sup>38</sup>. Il parlait couramment plusieurs langues, y compris certaines langues mortes, et notamment l'araméen, l'hébreu et le *gé'ez*, la langue écrite du peuple éthiopien. Avant d'aller en Abyssinie, Bruce était déjà un grand voyageur qui avait visité l'Europe, l'Afrique du nord et la Terre Sainte, explorant d'anciens monuments et dénichant de vieux manuscrits ignorés de tous sauf de quelques occidentaux fureteurs. Quoi qu'il ait dit à propos du Nil Bleu, le noble Écossais semble avoir passé une part considérable de son séjour en Éthiopie dans les bibliothèques de monastères délabrés, à compulsier les volumes poussiéreux d'ouvrages religieux délaissés, souvent blanchis par l'âge et dans un état avancé de désintégration<sup>39</sup>.

Que cherchait-il donc ?

Au terme de près de deux ans de voyages permanents, Bruce arriva au monastère ensommeillé de Gondar, sur les rives d'une vaste mer intérieure nommée le lac Tana. Ayant convaincu l'abbé de son honnêteté, il fut admis dans une sombre et lugubre bibliothèque où il trouva, et réussit à garder, un exemplaire très rare du *Kébra Nagast*, le livre sacré des Éthiopiens. Le livre racontait une relation amoureuse entre le roi Salomon et la reine de Saba, la fondatrice légendaire du royaume d'Abyssinie, ainsi que la naissance de leur fils illégitime Ménélik, qui conspira avec sa mère pour dé-

<sup>37</sup> Ibid. « Azza » p. 65.

<sup>38</sup> Bruce, *Travels*, édition abrégée, Introduction, p. 14. Cité par Fanny Burney après une rencontre « animée » avec Bruce en 1775.

<sup>39</sup> Ibid., Introduction, pp. 1-19, un bon résumé de la vie de Bruce et de ses voyages en Éthiopie.

rober la fabuleuse Arche d'Alliance du temple de Salomon. Selon ce récit, l'Arche aurait été emportée en Éthiopie et y serait demeurée depuis<sup>40</sup>.

L'objet des recherches de Bruce était-il en fait de trouver et remporter en Europe un exemplaire de ce livre obscur mais très sacré ?

Malgré la rareté du *Kébra Nagast* (ou « Livre de la splendeur des rois »), son existence était connue depuis longtemps et les érudits occidentaux estimaient que ses allégations extravagantes sur la reine de Saba et l'Arche d'Alliance avaient été concoctées en vue de donner aux chrétiens éthiopiens un lignage ininterrompu et une identité nationale remontant à l'époque d'Adam et Ève. Cela étant, des témoignages décisifs donnent à penser que l'Arche atteignit effectivement l'Éthiopie<sup>41</sup> (pas au temps de Salomon toutefois) et que James Bruce le savait pertinemment et entra même en Éthiopie en 1768 dans le but délibéré de la rapporter en Grande-Bretagne<sup>42</sup>.

Le fin mot de l'affaire était-il la recherche de l'Arche perdue ? Bruce était-il l'Indiana Jones de son époque ?

Peut-être.

Pourtant, au-delà de son intérêt pour le *Kébra Nagast* et pour l'Arche d'Alliance, Bruce ne pouvait guère ignorer les rumeurs qui circulaient en Europe sur l'existence, en Éthiopie, du Livre interdit d'Énoch. Au début des années 1600 en effet, un moine capucin s'était procuré au cours d'un séjour en Éthiopie un texte religieux écrit en *ge'ez* que l'on crut d'abord être un exemplaire resté longtemps perdu de ce livre, et la découverte remua fort les cercles académiques. Le manuscrit s'avéra toutefois, après étude par un érudit éthiopien en 1683, n'être pas le Livre manquant d'Énoch mais un texte jusque là inconnu intitulé le Livre des Mystères du Ciel et de la Terre<sup>43</sup>.

Nul ne savait vraiment ce que pouvait contenir le Livre d'Énoch. Jusque dans les années 1600, on en ignorait presque entièrement le contenu. Mais son simple titre exerçait tant d'attrait

<sup>40</sup> Cf. Budge, *The Queen of Sheba and her Only Son Menelik, the « Book of the Glory of Kings » (Kebra Nagast)*.

<sup>41</sup> Pour un compte rendu complet du voyage putatif de l'Arche en Éthiopie, voir Hancock, *The Sign and the Seal*, 1992.

<sup>42</sup> « La vraie raison de sa venue était de voler nos trésors », déclara à Hancock un historien d'Addis Abeba, Belai Gedai, « nos trésors culturels. Il emporta de nombreux manuscrits précieux en Europe. » Cf. *The Sign and the Seal*, p. 181. Hancock montre également que le voyage de Bruce à Axum en janvier 1770 était calculé pour tomber sur la célébration de Timkat, fête majeure de l'Église orthodoxe éthiopienne. L'Arche, gardée dans une chapelle d'Axum, était supposée être promenée dans les rues pendant ces fêtes. Cf. *ibid.* p. 180.

<sup>43</sup> Charlesworth, *The Old Testament Pseudepigrapha, Apocalyptic Literature and Testaments*, vol. 1, p. 8.

qu'une personne, au moins, tenta d'en obtenir les secrets des anges eux-mêmes. Il s'agit du Dr John Dee, astrologue, mage et savant élisabéthain qui, aidé du soi-disant médium Edward Kelley, invoqua les anges à l'aide de boules de cristal et autres engins de détection. Les esprits dirent à Kelley qu'ils lui fourniraient le contenu du Livre d'Énoch et certains témoignages suggèrent que Dee aurait effectivement détenu un « Livre d'Énoch » dicté par le truchement de Kelley<sup>44</sup>. On ne pense pas toutefois qu'il ait eu la moindre ressemblance avec l'ouvrage qui porte actuellement ce nom. Dee et Kelley développèrent, à partir de leur commerce avec les anges, tout un langage écrit, comprenant même une écriture ou un code « énochiens ». Ce système complexe d'invocation magique a survécu jusqu'à ce jour et reste en usage chez de nombreux occultistes pour invoquer l'assistance d'une hiérarchie complète d'êtres angéliques<sup>45</sup>.

### ~ La découverte de Scaliger

Le début du XVII<sup>e</sup> siècle vit une avancée majeure dans la recherche du Livre perdu d'Énoch. Un érudit flamand nommé J. J. Scaliger, qui avait décidé d'étudier une obscure littérature latine dans les caves mal éclairées des bibliothèques européennes, ouvrit un jour un livre inédit intitulé *Chronographia*, écrit dans les années 808-10 par un moine savant nommé George Syncellus. Après avoir laborieusement parcouru de longues pages emplies de dictons et citations d'une parfaite banalité sur divers sujets relatifs à l'Église chrétienne primitive, il tomba sur quelque chose de tout différent, ressemblant à de larges extraits du Livre d'Énoch. Écrits à la main et en grec, ces chapitres montraient que Syncellus avait de toute évidence possédé un exemplaire de l'ouvrage interdit et

<sup>44</sup> La communication de Dee avec les anges, le 25 juin 1584 à Cracovie, est ainsi rédigée : « Après 50 jours, Énoch écrit : et ceci fut le Titre de des livres, que ceux qui craignent Dieu et sont dignes lisent. Mais voici, les gens devinrent mauvais ... Et ils commencèrent à contrefaire les actions de Dieu et sa puissance ... de sorte que le souvenir d'Énoch fut effacé. et les esprits de l'Erreur commencèrent à leur apprendre les Doctrines ... Maintenant il a plu à Dieu d'expulser de nouveau cette Doctrine dans l'obscurité : et d'accomplir sa promesse envers toi pour les livres d'Énoch. » Voir Casaubon, *A True and Faithful Relation ...*, annexe Cotton XLVI, p. 174. Ces mots donnent clairement à penser que Dee reçut effectivement les « livres d'Énoch », comme le suggère aussi la mention du 7 juit. 1584 : « Mon frère, je vois que tu ne comprends pas le mystère de ce Livre ou ouvrage qui est dans ta main. Mais je t'ai dit que c'était la connaissance donnée par Dieu à Énoch ». Cf. *ibid.* p. 196. Qu'un certain « Livre d'Énoch » ait été transmis à Dee et Kelley semble incontestable. Il est nommé parmi les livres et papiers prétendument brûlés à la demande des anges le 10 avril 1586 à Prague, et réapparut plus tard sans dommage le 29 avril. Cf. *ibid.* p. 418 ; G. Suster, *John Dee Essential Readings*, pp. 77-81. En outre, il y a quelque apparence que le « livre d'Énoch » de Dee désigne le MS. Sloane 3189 de la British Library. L'une des pages de garde du texte, intitulé *Liber Mysterium, Sextus et Sanctus*, le décrit comme « le Livre d'Énoch révélé au Dr John Dee par les anges ». Cette mention n'est cependant pas contemporaine du manuscrit original et est sans doute due à un propriétaire ultérieur. Sloane 2599 consiste en tableaux angéliques extraits de Sloane 3189 par une main inconnue vers la fin du 17<sup>e</sup> siècle. On trouve cette phrase vers la fin : « ces tableaux suivent le Livre d'Énoch ». Il va sans dire que ces intéressants traités angéliques n'ont pas la moindre relation avec le vrai Livre d'Énoch. (Je remercie Gareth J. Medway de m'avoir fourni ces éléments de la British Library).

<sup>45</sup> Suster, *John Dee Essential Readings*, pp. 137-46 ; Turner R. (éd.), *The Heptarchia Mystica of John Dee*.

l'avait cité généreusement en vue de prouver la terrible transgression accomplie par les anges déchus. Comprenant l'exceptionnelle rareté de ces extraits, Scaliger les reproduisit fidèlement et intégralement et livra au regard du monde, pour la première fois, le contenu ignoré du Livre d'Énoch<sup>46</sup>.

Les sections citées par Syncellus et retranscrites par Scaliger révélèrent l'histoire des Veilleurs, des Fils de Dieu, désignés ici par leur titre grec de *Grigori*. Ceux-ci, lisait-on, avaient épousé des femmes mortelles qui avaient donné naissance à des Néphilim et *gigantes*, ou « géants ». On y apprenait aussi les noms des chefs des Veilleurs rebelles, et la façon dont les anges déchus avaient révélé à l'humanité des secrets interdits et avaient finalement été emprisonnés par les archanges du ciel jusqu'au Jour du Jugement<sup>47</sup>.

On peut imaginer les émotions contradictoires ressenties par Scaliger – excitation d'un côté, horreur et répugnance de l'autre. Chrétien craignant Dieu et vivant au XVII<sup>e</sup> siècle, époque où l'on brûlait les gens comme sorciers pour les charges les plus anodines, que devait-il faire de ces révélations ? Qu'en penser, d'ailleurs ? Des anges qui couchaient avec des mortelles, la naissance de bébés géants : que voulait bien dire tout cela ? S'agissait-il de faits réels ou d'une simple allégorie sur les conséquences du commerce avec des êtres surnaturels tels que les anges ? Le simple fait de recopier ce texte interdit l'exposait au risque d'être accusé de pratiques diaboliques.

Cette découverte incroyablement fortuite posait la question du contenu du reste du livre. Serait-il aussi déroutant que ces premiers chapitres semblaient le suggérer ?

Bruce dut se rendre compte du caractère controversé des sections préservées par Syncellus au IX<sup>e</sup> siècle. Il dut également se rendre compte des conséquences énormes qu'aurait le fait de retrouver un manuscrit complet du Livre d'Énoch. C'est peut-être pour cette raison qu'il passa tant de temps à s'entretenir avec les abbés et moines des monastères éthiopiens. Il est dès lors évident que l'un des objectifs premiers des voyages de Bruce devait être de se procurer et rapporter en Europe un exemplaire du Livre d'Énoch.

Les efforts de Bruce furent récompensés : il réussit à retrou-

<sup>46</sup> *Thesaurus Temporum Eusebii Pamphili, Caesareae Palaestinae episcopi Chronicorum Canonum omnimoda Historiae libri duo*, Lugduni Batavorum, 1606. « Animadversiones in Chronologica Eusebii », pp. 244a-245b ; Scaliger. *Chronicus Canon of Eusebius*, Amsterdam, 1658, pp. 404-5.

<sup>47</sup> Syncellus. *Chronographia*, cité par J. A. Fabricius dans son *Codex Pseudepigraphus Veteris Testamenti*, vol. 1, pp. 179-98.

ver, non pas un mais *trois* exemplaires complets du Livre d'Énoch qu'il rapporta en Europe en 1773<sup>48</sup>. Le premier fut confié à la Bibliothèque Nationale de Paris, le second à la Bodleian Library d'Oxford et quant au troisième, il le plaça « parmi les livres des Écritures que j'emportai chez moi, immédiatement avant le Livre de Job, place qui est la sienne dans le Canon Abyssin »<sup>49</sup>.

Bruce lui-même ne dut guère percevoir de son vivant le séisme qu'allait déclencher cette activité littéraire gratuite, et qui se traduirait par la remise en circulation de récits hérétiques concernant les relations interdites de l'humanité avec les anges déchus. Pourtant, à peine Bruce fut-il de retour en Europe avec ses précieux manuscrits que d'étranges événements se produisirent. Après avoir déposé l'exemplaire destiné à la bibliothèque de Paris, Bruce s'appêta à retourner en Angleterre où il comptait se rendre dès que possible à la Bodleian Library. Avant même d'avoir pu quitter la France, il apprit qu'un spécialiste éminent en études coptes, Karl Gottfried Woide, venait déjà de quitter Londres pour Paris, porteur de lettres du secrétaire d'État à Lord Stormont, l'ambassadeur anglais, demandant à ce dernier de l'aider à accéder au manuscrit parisien du Livre d'Énoch pour en établir la traduction sans délai. Mais, comme Bruce le dirait plus tard dans son grand œuvre sur ses voyages en Éthiopie, « nulle part on ne la vit paraître »<sup>50</sup>.

Qu'est-ce qui motivait donc cette traduction si urgente du Livre d'Énoch, avant même que la Bodleian Library eût reçu son propre exemplaire ? Situation d'autant plus absurde que, *pendant les quarante-huit années suivantes*, aucune traduction complète du précieux texte *ge'ez* n'allait être publiée dans quelque langue que ce soit.

Pourquoi ce retard ? Pourquoi un élément si important de la littérature religieuse disparue fut-il ignoré si longtemps, d'autant que le monde de la théologie disposait désormais, non pas d'un exemplaire mais de deux ? Cette situation ridicule dut mettre James Bruce en fureur, après la peine qu'il s'était donnée pour retrouver et récupérer ces manuscrits en pensant qu'une traduction en serait publiée avant sa mort (survenue en 1794).

Bien qu'on puisse être tenté de supposer un complot der-

<sup>48</sup> Le premier de ces exemplaires semble avoir été fourni à Bruce par un domestique grec du gouverneur de Tigre, nommé Janni, au cours d'une visite à la capitale Adowa au début des années 1770. Cf. *Travels*, édition abrégée, p. 48.

<sup>49</sup> *Ibid.*, vol. 2, p. 422 (Version non abrégée).

<sup>50</sup> *Ibid.*, vol. 2, pp. 425-6.

rière ces agissements extraordinaires de Woïde et du secrétaire d'État anglais, la vérité est beaucoup plus banale et tient au climat économique et politique de l'époque. La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le début du dix-neuvième virent un déclin massif de la popularité de l'Église chrétienne en de nombreuses régions de l'Europe protestante. L'assiduité aux offices baissait et partout les églises étaient négligées et abandonnées par suite de l'influence de la science newtonienne et de l'arrivée de la Révolution Industrielle. L'ère de la raison et de l'éducation laissait peu de place à de supposées transgressions d'anges, déchus ou non. Dans sa majorité, le public ne s'intéressait tout simplement pas au fait de savoir si les anges devaient leur chute à une disgrâce ou à leur luxure ; et les débats théologiques sur le fait que les anges déchus puissent posséder un corps n'apparaissaient pas comme une priorité aux yeux de la plupart des gens.

### ~ Quand les anges déchus sont source d'inspiration

Le Livre d'Énoch resta dans l'obscurité jusqu'en 1821, date à laquelle, après y avoir consacré de longues années, un professeur d'hébreu de l'université d'Oxford se vit enfin récompenser par la parution de la toute première traduction anglaise du Livre d'Énoch. Le révérend Richard Laurence, archevêque de Cashel, avait peiné des centaines et des centaines d'heures sur le manuscrit fané détenu par la Bodleian Library, remplaçant soigneusement le texte original *ge'ez* par des mots et expressions anglaises et comparant le résultat avec des extraits connus tels que les courts chapitres conservés en grec par Syncellus au IX<sup>e</sup> siècle<sup>51</sup>.

Il n'est pas exagéré de dire que la publication du Livre d'Énoch fit sensation dans les cercles académiques et littéraires européens. Mais son contenu dérangeant toucha, au-delà des érudits, un plus vaste public. Religieux, artistes, écrivains, poètes en goûtèrent les délices et purent se faire leur propre opinion sur la nature de ses révélations. Dans de larges pans de la société, les conséquences de cette vulgarisation allaient être très grandes.

Les auteurs romantiques, par exemple, furent saisis par ces histoires de Fils de Dieu visitant les Filles des Hommes et se mirent à représenter ces figures diaboliques dans leurs œuvres poéti-

<sup>51</sup>— Laurence, *The Book of Enoch the Prophet – An Apocryphal Production, Supposed for Ages to Have Been Lost ; but Discovered at the Close of Last Century in Abyssinia ; now First Translated from an Ethiopic MS. In the Bodleian Library.*

ques<sup>52 53</sup>. Un peu plus tard, les peintres victoriens firent à leur tour apparaître ce sujet sur leurs toiles<sup>54</sup>. On serait même tenté de penser que le Livre d'Énoch inspira de façon majeure les sombres excès de ce qu'on a appelé la renaissance gothique, qui culmina dans des œuvres littéraires comme le *Dracula* de Bram Stoker, dont le personnage éponyme est un ange<sup>55</sup>.

Pourquoi les sujets sataniques sont-ils une telle source d'inspiration ou de répulsion ? Pourquoi les histoires d'anges déchus nous excitent-elles à ce point ?

Il semble également certain que le Livre d'Énoch fut bientôt reconnu comme un ouvrage de grand mérite par les francs-maçons, qui l'utilisèrent pour redonner vie à leur vieille affiliation avec le patriarche antédiluvien ; de fait, mon propre exemplaire de la traduction de Laurence, daté de 1838, appartenait autrefois à la bibliothèque du Conseil Suprême 33, à savoir la plus haute instance des francs-maçons de l'Arche Royale en Grande-Bretagne. Une rumeur prétend même que Bruce présenta son troisième exemplaire à la Grande Loge Écossaise d'Édimbourg<sup>56</sup>.

L'édition de l'université d'Oxford se répandant de plus en plus, des érudits entreprirent peu à peu de vérifier les collections des bibliothèques de l'Europe entière, et le résultat fut que l'on découvrit, enfouis dans des recoins abandonnés, de nombreux autres fragments et exemplaires du texte énochien, en éthiopien, en grec et même en latin. De nouvelles traductions furent effectuées en allemand et en anglais, celle réalisée en 1912 par R. H. Charles faisant autorité<sup>57</sup>. On trouva même en Russie une suite intitulée le Livre des Secrets d'Énoch, qui fut traduite en 1894<sup>58</sup>.

Depuis lors, l'authenticité du Livre d'Énoch a été amplement vérifiée grâce à la découverte des manuscrits de la mer Morte. On a pu identifier de nombreux fragments écrits en araméen parmi les centaines de milliers de débris friables retrouvés au fil des années dans les grottes de la mer Morte, où ils avaient été placés vers l'an 100 par les derniers survivants des communautés esséniennes, à Qumrân et, tout près, à En-Gedi<sup>59</sup>. Les copistes éthiopiens avaient fidèlement respecté le texte original araméen,

<sup>52</sup> Byron, « Heaven and Earth – A Mystery », 1821, dans *The Poetic Works of Lord Byron*, 1823.

<sup>53</sup> Moore, *The Loves of the Angels – A Poem, with Memoir*, 1823.

<sup>54</sup> Voir par exemple, de Simeon Solomon, « And the sons of God saw the daughters of men that they were fair », une aquarelle de 1863.

<sup>55</sup> Leatherdale, *Dracula – the Novel and the Legend*, pp. 192-3.

<sup>56</sup> Communication personnelle de Robert Bryden.

<sup>57</sup> Cf. Charles, *The Book of Enoch or 1 Enoch*.

<sup>58</sup> Morfill and Charles, *The Book of the Secrets of Enoch, or 2 Enoch*, pp. vii, xii. Les références à 2 Enoch sont toutes tirées de cette édition, sauf mention contraire.

<sup>59</sup> Cf. Milik, *The Books of Enoch – Aramaic Fragments of Qumrân Cave 4*.

dont la traduction grecque était probablement passée dans leur pays dans le courant de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle ap. JC.<sup>60</sup> Génération après génération, les scribes éthiopiens avaient copié et recopié le Livre d'Énoch tandis que les anciens manuscrits, endommagés et déchirés, étaient jetés ou détruits au hasard des nombreux conflits qui ensanglantèrent l'Abyssinie pendant quinze siècles.

Le fait est que, malgré la suppression massive organisée par l'Église chrétienne, le Livre d'Énoch était en quelque sorte resté intact ; et c'est vers l'éminente traduction réalisée en 1912 par le chanoine R. H. Charles que j'allais maintenant me tourner pour en découvrir par moi-même les secrets. Absorber l'obscur contenu de ce livre impie était le seul moyen de comprendre pourquoi tant de gens, dans les siècles passés, avaient abhorré ce texte interdit.

---

<sup>60</sup> Charlesworth, *The Old Testament Pseudepigrapha, Apocalyptic Literature and Testaments*, vol. 1, p. 8. E. Izaac, qui est ici le traducteur de 1 Enoch, assigne la date de 650 comme limite supérieure ; cela semble cependant bien trop tardif, d'autant que le Livre d'Énoch perdit la faveur des Pères de l'Église chrétienne pendant la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle ap. JC.

## Une doctrine démoniaque

La lecture du livre d'Énoch fut pour moi une expérience des plus troublantes et me fit maintes fois passer des frissons dans le dos. Voilà un document qui était peut-être l'un des plus vieux récits de l'humanité ; un document que des conteurs s'étaient transmis oralement pendant des millénaires, et qui s'était finalement transformé en livre après 200 av. JC., presque certainement à l'instigation de la communauté essénienne de Qumrân, sur la mer Morte. Que contenait-il qui ait pu causer une telle consternation aux rabbins juifs et à l'Église chrétienne primitive ?

Le Livre d'Énoch m'apparut comme un patchwork haut en couleur, mais fort embrouillé et contradictoire, et supposant, pour en dégager un tableau cohérent, un travail important de démêlement. Il semble avoir été écrit en grande partie – sur de fins feuillets en peau – pendant ou juste après le règne d'Antiochos Épiphane, roi syrien gouvernant la Judée à l'époque de la révolte des Maccabées en 167 av. JC.<sup>61</sup> Ses 108 courts chapitres comportent indéniablement des témoignages des batailles livrées et gagnées, contre le souverain syrien exécré, par le mouvement réactionnaire juif des Hassidim sadocites conduits par Judas Maccabée<sup>62</sup>. D'autres parties furent écrites peu après cette époque et certains passages reflètent même des temps postérieurs au début de l'ère chrétienne.

Que contient-il donc et qu'y trouvent d'offensant ses détracteurs ?

Dans les premiers chapitres, le narrateur reprend le récit de la Genèse 6 relatif aux Fils de Dieu qui visitaient les Filles des Hommes et prenaient femme parmi elles. On apprend ainsi que,

<sup>61</sup> Charlesworth, *The Old Testament Pseudepigrapha, Apocalyptic Literature and Testaments*, vol. 1, p. 7.

<sup>62</sup> Ibid.

« *du temps de Jared* », 200 Veilleurs « *descendirent sur Ardis* », le sommet du mont Hermon, lieu mythique identifié aux trois cimes du Djébel esh Cheïkh (2.800 mètres) situé dans la zone la plus septentrionale de l'ancienne Palestine. Aux temps bibliques, ses hauteurs enneigées étaient tenues pour sacrées par les divers peuples de la Terre Sainte ; c'est également le site probable où les disciples du Christ virent leur Seigneur « *transfiguré devant eux* »<sup>63</sup>.

Sur cette montagne, les Veilleurs prêtent serment et se lient entre eux par des « *imprécations mutuelles* », apparemment parfaitement conscients des enjeux de leurs actes pour eux-mêmes et pour l'ensemble de l'humanité<sup>64</sup>. Ce pacte est commémoré par le nom donné au lieu de leur « *chute* » puisque le mot Hermon, ou *herem*, signifie en hébreu « *malédiction* ». Pourquoi les deux cents anges choisirent-ils cet endroit plutôt qu'un autre pour gagner les basses-terres, cela n'est pas précisé. Les voilà en tout cas qui descendent se mêler à l'humanité, dans l'espoir de goûter aux charmes des mortelles.

On nous présente alors Shemyaza, le chef des Veilleurs, ainsi que 19 de ses favoris dont il est dit qu'ils sont « *leurs chefs de dizaines* »<sup>65</sup>. Laissons de côté pour l'instant toute question sur l'authenticité, l'origine ou la réalité de cette curieuse narration et poursuivons l'histoire relatée par le Livre d'Énoch.

Après que les Veilleurs ont trouvé des femmes et sont « *venus à elles* », celles-ci donnent naissance à d'énormes bébés Néphilim qui deviennent en grandissant des barbares à tous points de vue. Citons intégralement, car les mots ont de l'importance :

*Et elles [les femmes mortelles] devinrent grosses et donnèrent naissance à de grands géants dont la taille était de trois mille aunes : qui consommaient toutes les acquisitions des hommes. Et quand les hommes ne purent plus les nourrir, les géants se retournèrent contre eux et dévorèrent l'humanité. Et ils commencèrent à pécher contre les oiseaux, les bêtes, les reptiles et les poissons, à se dévorer mutuellement la chair et à boire le sang. Alors la terre mit en accusation les hors-la-loi* <sup>66</sup>.

La taille des Néphilim, donnée ici pour 3.000 aunes

<sup>63</sup> Cf. Matt. 17:1-8, Marc 9:2-8, Luc 9:28-36 pour le récit de la Transfiguration du Christ.

<sup>64</sup> 1En. 6:4-5. Sauf indication contraire, les citations de 1 Énoch sont empruntées à Charles, *The Book of Enoch*, 1912.

<sup>65</sup> 1En. 6:6-8.

<sup>66</sup> 1En. 7:2-6.

– l'aune anglaise équivaut à 1,14 mètres– est une exagération comme en comportent souvent les mythes juifs. Elle n'a d'autre but que d'insister sur un point précis, qui est que ces *gibborim*<sup>67</sup>, ou « hommes puissants », étaient de haute taille et dotés d'un appétit énorme. Plus déconcertante est l'affirmation que les Néphilim se seraient retournés contre leurs familles mortelles et se seraient livrés à ce qu'il faut bien appeler du cannibalisme.

« Pécher » contre « les oiseaux, les bêtes, les reptiles et les poissons » pourrait indiquer que les Néphilim en firent leur nourriture ou qu'ils eurent avec eux des rapports sexuels contre nature, voire les deux. Ils semblent en tout cas être devenus friands de sang, chose qui dut également soulever d'horreur les communautés qui les avaient vu naître et grandir.

### ~ Les secrets du Ciel

Le récit raconte ensuite que les Veilleurs rebelles qui côtoyaient l'humanité révélèrent les secrets interdits du ciel. C'est ainsi qu'un certain chef nommé Azazel aurait « enseigné aux hommes à faire des épées, des couteaux, des boucliers et des plastrons, et fait connaître les métaux (de la terre) et l'art de les travailler », ce qui indique que les Veilleurs furent les premiers à introduire l'usage du métal chez les hommes. Il leur apprit également à fabriquer « bracelets » et « ornements » et à se servir de l'« antimoine », un métal blanc et fragile employé en artisanat et en médecine. Aux femmes, il enseigna l'art d'« embellir » les paupières et l'usage de « toutes sortes de pierres coûteuses » et de « teintures de couleur », ce qui indique que le maquillage et le port de bijoux était inconnu jusque-là<sup>68</sup>.

Les Filles des Hommes étaient censées avoir « été égarées » par cet acte impardonnable et en être devenues « corrompues », se livrant à la fornication, non seulement avec les Veilleurs mais aussi, faut-il croire, avec d'autres hommes que leurs partenaires habituels. Azazel était également accusé d'avoir enseigné aux femmes à jouir du plaisir sexuel et à rechercher la promiscuité sexuelle – une « impiété » aux yeux des conteurs hébreux.

<sup>67</sup> Bien que la littérature énochienne utilise les termes *gibborim* et *néphilim* à propos des rejetons des Veilleurs, ma préférence personnelle va au second, qui reflète nettement mieux la nature sombre et menaçante de ces êtres que les termes « géants » ou « hommes puissants ».

<sup>68</sup> 1En. 8:1.

Les linguistes pensent que les noms Azazel et Shemyaza ont probablement la même origine et que la scission en deux anges déchus distincts serait antérieure au Livre d'Énoch ; mais comme des légendes indépendantes leur sont rattachées, nous traiterons chacun d'eux pour ce qui le concerne. D'autres Veilleurs sont accusés d'avoir révélé aux mortels des arts plus scientifiques tels que : la connaissance des nuages, ou météorologie ; les « *signes de la terre* », à savoir sans doute la géodésie et la géographie ; ainsi que l'astronomie et les « *signes* », ou le passage, des corps célestes comme le soleil et la lune. Shemyaza aurait divulgué « *les enchantements et la cueillette des racines* »<sup>69</sup>, allusion à la magie dont se défiaient les Juifs les plus orthodoxes mais que les communautés de la mer Morte admettaient jusqu'à un certain point. Pênêmûe, quant à lui, enseigna « *l'amer et le sucré* », allusion probable à l'utilisation alimentaire des plantes et épices, et apprit aux hommes à utiliser « *l'encre et le papier* », ce qui suggère que les Veilleurs introduisirent les plus anciennes formes d'écriture<sup>70</sup>.

Nettement plus perturbant, Kâsdejâ aurait montré aux « *enfants des hommes tous les mauvais coups des esprits et démons et les coups de l'embryon dans l'utérus, en sorte qu'il trépassé* »<sup>71</sup> ; autrement dit, il apprit aux femmes à avorter. Ces lignes sur les sciences interdites livrées aux hommes par les Veilleurs rebelles soulèvent la question fondamentale de savoir pourquoi les anges du ciel avaient de telles connaissances. Quel besoin avait-ils de travailler le métal, d'utiliser charmes, incantations et écriture, d'embellir le corps, de se servir d'antimoine ou de savoir provoquer un avortement ? On ne s'attend à trouver aucun de ces savoir-faire chez les messagers célestes de Dieu ; à moins, bien entendu, qu'ils ne fussent humains.

Selon moi, cette révélation d'un savoir et d'une sagesse jusque-là inconnus s'apparente beaucoup plus à l'action d'une race très avancée, qui aurait transmis quelques-uns de ses secrets jalousement gardés à une culture moins évoluée qui en était encore à lutter pour comprendre les principes fondamentaux de la vie. On peut esquisser une comparaison avec la façon dont les cultures soi-disant civilisées de l'Occident ont introduit chez les peuples indigènes des plus lointaines régions le whisky, les vêtements, la rai-

<sup>69</sup> 1En. 8:3.

<sup>70</sup> 1En. 69:8-9.

<sup>71</sup> 1En. 69:12.

deur de raisonnement et le dogmatisme religieux. À supposer qu'il faille prendre ces textes anciens au pied de la lettre, se pourrait-il que les choses se soient passées ainsi – à savoir, que des membres d'une race extrêmement avancée aient transmis leur savoir à une culture moins évoluée encore au stade de la lutte pour la vie ?

### ~ Le triste sort des Veilleurs et Néphilim

Dieu choisit alors des anges du ciel à qui il enjoint d'agir contre les Veilleurs et contre leurs rejetons Néphilim, « *les bâtards, les réprouvés, les enfants de la fornication* »<sup>72</sup>. Pieds et poings liés, Azazel est jeté pour l'éternité dans un désert ténébreux appelé Dûdâêl. Sur lui on empile des « *rochers farouches et déchiquetés* » ; il restera là jusqu'au Jour du Jugement où il sera « *jeté dans le feu* » pour ses péchés<sup>73</sup>.

Pour avoir contribué à corrompre l'humanité, les Veilleurs sont forcés d'assister au massacre de leurs propres enfants et sont ensuite jetés dans une sorte de prison céleste, un « *abîme de feu* »<sup>74</sup> dans lequel leur leader Shemyaza est jeté comme ses frères. Selon d'autres versions toutefois, ce dernier subit un châtement plus terrible : ayant révélé à une belle mortelle nommée Ishtahar, en échange de la promesse de plaisirs charnels, le Nom Explicite de Dieu, il sera suspendu à tout jamais entre ciel et terre, ligoté et tête en bas, dans la constellation d'Orion<sup>75</sup>.

L'affirmation que les Veilleurs rebelles auraient été spectateurs du meurtre de leurs enfants suggère une forme d'infanticide : les êtres nés de l'union entre anges déchus et femmes mortelles auraient été rassemblés et massacrés systématiquement sous les yeux impuissants de leurs pères. Si cette hypothèse était correcte, elle pourrait expliquer la peur et la répugnance qui envahirent Lamek et Bathenosh à la naissance de leur fils Noé apparemment semblable à un bébé Néphilim ; horreur qui tenait, non seulement à l'étrange aspect de leur fils, mais aussi au fait que les anges restés loyaux envers le ciel tuaient les rejetons des Veilleurs.

Après l'incarcération de Veilleurs rebelles, Énoch est convoqué au « ciel » par les archanges, désignés ici, ce qui ne clarifie pas

<sup>72</sup> 1En. 10:9.

<sup>73</sup> 1En. 10: 4-6,8.

<sup>74</sup> 1En. 10:12-13.

<sup>75</sup> Graves et Patai, *Hebrew myths – the Book of Genesis*, pp. 101-2.

les choses, sous le terme de Veilleurs ; ils exigent qu'il aille de leur part accuser les anges rebelles des crimes commis contre l'humanité. Énoch accepte cette mission et se rend sur leur lieu de détention. Il les trouve « *tous effrayés, et la peur et les tremblements les saisirent* »<sup>76</sup>. La crainte des punitions est certainement une caractéristique humaine et non une émotion qu'on s'attendrait à trouver chez les messagers incorporels de Dieu. Où se trouvait, au fait, cette prison à laquelle Énoch eut si facilement accès ? Le texte suggère qu'elle était près des « *eaux du Dan, au sud de l'ouest de l'Hermon* »<sup>77</sup>. Les « *eaux du Dan* » désignent l'un des tributaires du Jourdain, au nord de la Palestine. La racine du mot hébreu *dan* signifie « *juger* » et le chanoine R. H. Charles note, dans la traduction reconnue qu'il fit du texte éthiopien, que le choix de cet emplacement était dû au fait « *que son nom était représentatif du sujet traité par l'auteur, à savoir le jugement des anges* »<sup>78</sup>. La localisation géographique du récit serait donc symbolique et non réelle. Il est clair que l'auteur du Livre d'Énoch tente de donner une assise géographique solide à la narration et qu'il situe le lieu d'incarcération des Veilleurs à proximité de celui de leur descente initiale sur le mont Hermon. En d'autres termes, les lieux cités dans le Livre d'Énoch furent choisis, pour nombre d'entre eux, en vue de crédibiliser les récits rapportés.

La corruption encore présente après l'emprisonnement des Veilleurs et la mort de leur progéniture Néphilim sera balayée par une série de catastrophes mondiales que conclura le Déluge bien connu de la tradition biblique<sup>79</sup>. Cette destruction de masse est envisagée, dans un récit distinct sur le destin des Néphilim<sup>80</sup>, comme une conflagration globale envoyée par les anges du ciel sous forme de « *feu, naphte et soufre* »<sup>81</sup>. Seule survivra à ces cataclysmes de feu et d'eau la « *semence* » de Noé, dont la lignée produira la race humaine future<sup>82</sup>.

Voici donc comment les communautés de la mer Morte et les premiers chrétiens comprenaient le Livre d'Énoch ; nulle part il n'est insinué que les Veilleurs rebelles fussent des êtres de chair et

<sup>76</sup> 1En. 13.3.

<sup>77</sup> 1En. 13.7.

<sup>78</sup> Charles, *The Book of Enoch*, 1912, p. 31.

<sup>79</sup> 1En. 10.2.

<sup>80</sup> Cf. Henning, « *The Book of the Giants* », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, vol. 11, pt 1, pp. 52-74 ; Milik, *The Books of Enoch*.

<sup>81</sup> Henning, « *The Book of the Giants* », p. 69.

<sup>82</sup> 1En. 10.3.

de sang, il est seulement dit qu'ils prenaient une forme physique pour coucher avec les mortelles. Après avoir lu et relu l'histoire de la chute des Veilleurs, il m'apparut que cette vision des événements était sérieusement sujette à caution car des indices convaincants donnaient à penser que les Veilleurs rebelles – et par suite, les anges du ciel – étaient peut-être, à l'origine, une race d'êtres humains vivant au Moyen-Orient dans un lointain passé. Dans cette hypothèse, le souvenir de ces événements grandioses et horribles avait vraisemblablement subi distorsions et mythifications au cours du temps jusqu'à devenir de simples contes populaires moralisants, au sein d'une histoire religieuse à lente évolution adoptée par les Juifs aux temps bibliques.

Cette approche était-elle valable ? Elle était à mes yeux aussi crédible que les autres. Mais dans le cas contraire, quelles alternatives existait-il ? Il y en avait deux. Soit on admet que ce genre de littérature religieuse est purement imaginaire et se fonde sur les aspirations et valeurs psychologiques profondes d'une société craignant Dieu. Soit on admet que les anges incorporels, non seulement existent mais peuvent également descendre sur terre, prendre forme humaine et s'accoupler avec des femmes mortelles, et que celles-ci pourront ensuite donner naissance à des géants qui deviendront en grandissant des barbares cruels comme ceux décrits dans le Livre d'Énoch.

Quelle est la solution la plus facile à admettre ?

Quel est le choix qui semble le plus juste ?

À supposer même que les Veilleurs rebelles fussent *réellement* jadis des êtres humains de chair et de sang, d'où venaient-ils, dans quel cadre temporel vivaient-ils et quel fut le *vrai* destin de leur progéniture ? Périrent-ils tous au cours du génocide orchestré par les anges restés loyaux envers le ciel, ou dans les cataclysmes qui culminèrent avec le Déluge ? Certains survécurent-ils ? Le Livre d'Énoch ne fournissait pas de réponse immédiate mais un passage particulier du chapitre 15, relatif au sort final des Néphilim, attira mon attention :

*... parce qu'ils sont nés des hommes (et) que des saints veilleurs est leur commencement et origine première ; ils seront des esprits mauvais sur terre et on les appellera des esprits mauvais... Et les esprits des géants (alors) affligent, oppriment, détruisent, attaquent, livrent bataille, provoquent la destruction sur la terre et*

*causent des problèmes ; ils ne se nourrissent pas, {néanmoins ont faim} et soif, et causent des offenses. Et ces esprits se dresseront contre les enfants des hommes et contre les femmes parce qu'ils proviennent (d'eux)<sup>83</sup>.*

Le texte parle d'« esprits mauvais » – démons et diables serait peut-être plus approprié. Si l'on suppose toutefois qu'à l'origine, il était en fait question de « *descendants par le sang* », ces lignes énigmatiques indiqueraient alors que ceux qui avaient du sang Néphilim étaient destinés à « *affliger, opprimer, détruire, attaquer, livrer bataille et provoquer la destruction sur la terre* ».

Ces idées ont évidemment de quoi donner le frisson. Dans la formulation puritaine du Livre d'Énoch toutefois, ces âmes corrompues sont destinées à devenir les damnés, qui ne « *se nourrissent pas, {néanmoins ont faim} et soif* ». Les djinns, ces esprits malins de la tradition islamique, sont supposés « *souffrir d'une faim dévorante et ne pouvoir manger* »<sup>84</sup>. Il existe de même dans le folklore d'Europe de l'est comme dans l'imaginaire populaire, des êtres surnaturels qui boivent le sang mais ne « *se nourrissent pas, {néanmoins ont faim} et soif* », à savoir les *nosferatu* ou vampires. Quelle que soit leur réalité en termes anthropologiques, les vampires continuent d'exister dans le monde obscur et sinistre du roman d'horreur gothique, lequel doit beaucoup, je m'en étais déjà rendu compte, à la façon dont la publication initiale du Livre d'Énoch en 1821 influença les visions des poètes et artistes romantiques.

Peut-être l'« esprit » de la race déchue vit-il toujours dans l'inconscient collectif de la société moderne. Peut-être les descendants des Néphilim, ces rejetons hybrides des deux cents Veilleurs rebelles, sont-ils toujours en nous et que seule nous en suggère la présence, la certitude inquiétante que notre obscur passé recèle des vérités cachées en train d'émerger pour la première fois – des secrets dont quelques rares esprits éclairés ont compris qu'ils étaient préservés dans le Livre hérétique d'Énoch, que le chanoine R. H. Charles décrivait comme une « *doctrine démoniaque* »<sup>85</sup>.

<sup>83</sup> 1En. 15:9, 11-12.

<sup>84</sup> Charles, *The Book of Enoch*, 1912, p. 37.

<sup>85</sup> *Ibid.* p. xxxviii.

## ~ Les descendants de Noé

Malgré les éléments extraordinaires fournis par le Livre d'Énoch sur l'histoire des Veilleurs, les chapitres suivants semblaient n'avoir que peu de liens avec ma recherche des origines de la race déchue. À la vérité, on pourrait même les croire d'un autre auteur, supposition qui se confirma quand j'eus compris que les chapitres concernant la chute des Veilleurs, la naissance de Noé et le Déluge provenaient tous d'un ouvrage apocalyptique appelé le Livre de Noé, ouvrage beaucoup plus ancien aujourd'hui perdu<sup>86</sup>. J'éviterai, afin de ne pas compliquer les choses, d'utiliser cette appellation de Livre de Noé ; mais il est important de savoir que Noé, et non Énoch, fut le narrateur originel de ce récit, car cela peut fournir une clé pour comprendre l'intérêt que portaient les Esséniens à cette littérature démoniaque.

En raison de l'alliance conclue par Noé avec Dieu au moment du Déluge, les communautés de la mer Morte virent en lui le premier apporteur de la pluie de Dieu, le premier faiseur-de-pluie, et elles se considérèrent comme les descendantes directes de cette lignée faiseuse-de-pluie – point continuellement souligné dans leur littérature religieuse. Nombre de juifs, au cours des deux derniers siècles avant le Christ, pensaient que les saints errants, les *zaddiks* ou « justes », étaient des descendants directs de Noé et donc capables de faire-la-pluie – en vertu d'un pouvoir divin conféré par la naissance<sup>87</sup>. Parmi les faiseurs-de-pluie les plus renommés de la tradition juive figurait Onias le Juste, dit aussi Honi le Traceur-de-cercle ; le fils de sa fille, Hanan le Caché, et un autre petit-fils nommé Abba Hilkiyah furent également capables de rééditer les faits de leur grand-père.

À la lumière des recherches sur ces traditions, il apparaît probable que les prêtres accomplissaient ces modifications inexplicables du temps en se retirant de la communauté et en traçant des cercles dans le sable. Debout au centre de ce cercle magique, ils effectuaient une conjuration surnaturelle dont l'efficacité ne fut jamais mise en doute<sup>88</sup>. Quand ils n'attiraient pas la pluie vers le sol, les *zaddiks* menaient une existence sauvage, parcourant de grandes distances à pied et passant de longues périodes dans les collines rudes et farouches situées sur la rive ouest de la mer Morte, où ils

<sup>86</sup> Ibid. p. xi.

<sup>87</sup> Eisenman, *Maccabees, Zadokites, Christians and Qumrân*, pp. xiv, 54-5 n. 82.

<sup>88</sup> Ibid. p. 74 n. 138.

s'installaient dans des grottes et s'absorbaient dans la méditation et la contemplation.

Mais le plus important était le fait que ces prêtres-*zaddiks* errants, qui déambulaient parmi les communautés de la mer Morte, étaient les enseignants de la Kabbale, un savoir secret dont la transmission est orale et individuelle<sup>89</sup>. Grands connaisseurs de la Kabbale et prétendant descendre de Noé, ces saints errants avaient très vraisemblablement été les premiers à répandre le récit des Veilleurs auprès des Esséniens.

Si cette théorie était correcte, qui donc étaient ces *zaddiks* errants ? Pourquoi se considéraient-ils comme les descendants directs de Noé ? Où et quand avaient-ils reçu ces récits sur la chute des Veilleurs ? Tant que je ne pourrais répondre à ces questions, il me serait difficile d'apprécier si le Livre d'Énoch reflétait un fait historique authentique. Pour le moment, j'avais besoin de mieux comprendre les racines de l'histoire des Veilleurs, comment était survenue leur « chute » et quel en avait été le point de départ.

---

<sup>89</sup> Ibid. pp. xiv, 54-5 n. 82.

## Un blasphème insensé

Les avis étaient partagés sur ce que représentaient réellement, dans le récit biblique, ces Fils de Dieu qui allaient voir les Filles des Hommes. Vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle, l'Église syrienne répandit un tout nouveau texte religieux censé fournir la bonne interprétation des lignes de la Genèse 6. Dans cette variante, les Fils de Dieu n'étaient plus des anges ténébreux mais les Fils de Seth, une communauté vertueuse d'hommes et de femmes résidant en paix sur la Montagne de Dieu, au-delà des Portes du Paradis par où avaient été expulsés, bien des générations plus tôt, les premiers parents de l'humanité Adam et Ève.

Parmi les Fils de Seth vivent des patriarches antédiluviens familiers tels que Jared, son fils Énoch, son petit-fils Métoushèlah et son arrière-petit-fils Lamek. Une certaine Caverne aux Trésors, où sont conservés les restes des premiers hommes et femmes et notamment d'Adam et Ève, renferme les Trois Dons de Dieu, cassettes contenant l'encens, l'or et la myrrhe que doivent garder Israël et Juda jusqu'au jour de la Nativité où ils seront offerts au Christ. Dans cette caverne gigantesque brûle une flamme éternelle symbolisant la lumière que Dieu donna à Adam à son heure la plus sombre. En bas, dans les plaines, vit un peuple plus primitif non guidé par la justice de Dieu, qui mène une vie de péché et de corruption. Il y a là les Filles de Caïn, ce premier fils d'Adam qui, d'après la Genèse 4, tua son frère Abel et fut alors maudit et « chassé » par Dieu vers « *le pays de Nod à l'est d'Eden* »<sup>90</sup>.

Les Filles de Caïn tombent facilement dans une débauche effrénée, ce qui suscite la manifestation de Satanail, autrement dit Satan ou le Diable. Cherchant à tirer parti de leurs mauvaises mœurs pour égarer les Fils de Dieu, l'archi-démon combine un

<sup>90</sup> Gen. 4:16.

plan ingénieux. Il convainc les naïves Filles des Hommes de se far-der et de se parer de beaux bijoux et d'habits exotiques, puis les dirige vers les Montagnes de Dieu où les Fils de Seth vivent pieu- sement en présence du Très-Haut. Les femmes essaient d'inciter ces hommes religieux à descendre afin de les pousser à la fornica- tion et à l'indécence ; elles se rendent dans ce but au pied de la montagne, jouent de la musique, exécutent des danses sauvages, chantent à tue-tête et crient aux 520 Fils de Dieu<sup>91</sup> de se joindre à elles pour de doux plaisirs. Captivés par les voix des femmes, les hommes descendent en nombre de la montagne sacrée et se li- vrent aux délices de la chair. Seuls les plus vertueux – Jared, Énoch, Métoushèlah, Lamek et son fils Noé – résistent à la tenta- tion.

La conséquence inévitable de cette union impie est la nais- sance de géants, et l'interdiction par Dieu du retour des Fils de Seth « déchus » vers leurs hautes retraites près de la Caverne aux Trésors. Puis, comme dans les traditions énochienne et biblique, le Très-Haut déchaîne tempête et déluge afin de purger le monde de sa perversité et de sa corruption<sup>92</sup>.

Cette présentation des lignes énigmatiques de la Genèse 6 apparaît d'emblée comme une avancée majeure dans leur interpré- tation, et c'est ainsi que la regardèrent un grand nombre de biblis- tes jusqu'au Moyen Âge. Supprimant la notion d'anges déchus, elle invalidait le récit convaincant et combien déconcertant de la chute des Veilleurs, contenu dans le Livre d'Énoch. Point d'anges déchus et point de vérité dans le Livre d'Énoch : telle était la phi- losophie de ceux qui accordaient foi au récit des Filles de Caïn al- lant voir les Fils de Seth. L'ancien texte devenait facile à démolir pour peu que le nouveau, l'histoire de la Caverne aux Trésors, fût reconnu comme émanant de Dieu. Malheureusement, les premiers Pères de l'Église, membres de l'Église syrienne pour la plupart, négligèrent un détail. Le Livre de la Caverne aux Trésors, comme on l'appela, avait été composé presque entièrement par Julius Africanus (200-245), auteur chrétien guidé davantage par son ignorance que par un dessein particulier. Ayant observé que le terme *élobim* était utilisé, dans l'Ancien Testament comme dans

<sup>91</sup> Le nombre 520 est très important en numérologie cosmique. Il est lié au phénomène astronomique de la précession, que les anciens appelaient la Grande Année. Certains nombres « canoniques » relatifs à cette chronologie céleste se manifestent dans les mythologies du monde entier. Voir chap. 23.

<sup>92</sup> Pour une présentation succincte de l'histoire de la Caverne aux Trésors, voir Graves et Patai, *Hebrew Myths*, pp. 105-106.

des ouvrages apocryphes, avec le sens de « *souverains étrangers* » ou de « *juges* »<sup>93</sup>, il en avait conclu que les *bene ha-élobim*, les Fils des Élohim, n'étaient autres que les premiers patriarches, les descendants de Seth le troisième fils d'Adam ; négligeant ainsi le fait patent que le terme *bene ha-élobim* était également utilisé pour désigner les êtres célestes, ou anges.

Malgré les défauts évidents de ce texte, les premiers Pères de l'Église adoptèrent promptement le concept d'Africanus concernant la chute des Fils de Dieu et l'instituèrent seule interprétation vraie et authentique du texte de la Genèse. Cela n'empêcha pas toutefois que se répandent des récits fantaisistes sur les anges déchus. L'histoire des Filles de Caïn qui allaient voir les Fils de Seth fut très souvent associée à d'autres éléments relatifs à la chute des Veilleurs, empruntés directement ou indirectement au Livre d'Énoch. Un bon exemple en est fourni par le *Kébra Nagast* éthiopien où une version résumée du récit de la Caverne aux Trésors s'accompagne d'une référence saisissante à l'énormité des bébés Néphelim et à la façon dont ils venaient au monde :

*Et les filles de Caïn avec qui s'étaient accointés les anges conçurent mais elles ne purent mettre leurs enfants au monde et moururent. Des enfants qui étaient en leur sein, certains moururent et d'autres naquirent : ayant fendu le ventre de leur mère, ils vinrent au monde par leur nombril...<sup>94</sup>*

Sir E. A. Wallis Budge, l'éminent égyptologue et philologue qui traduisit le *Kébra Nagast* en anglais, reconnut sans ambages que ce passage affreux indiquait que les bébés « *étaient si gros qu'ils ne pouvaient naître normalement et devaient être retirés de leur mère via le nombril* »<sup>95</sup>. En d'autres termes, le gigantisme des enfants Néphelim imposait de pratiquer ce qu'on appelle aujourd'hui une césarienne. Idée déconcertante, absente du reste de la littérature hébraïque, et que nous retrouverons dans un contexte de bébés géants dans un autre pays du Moyen-Orient (chapitre 9).

### ~ Mani l'ignorant

Il existe de solides raisons de penser que le Livre d'Énoch, quoique honni par l'Église chrétienne au début du IV<sup>e</sup> siècle, fut étudié par certains individus qui en révélèrent alors les terribles

<sup>93</sup> Morgenstern, « The Mythological Background of Psalm 82 », *Hebrew Union College Annual*, vol. 16 (1939).

<sup>94</sup> Budge, *Kébra Nagast*, p. 188.

<sup>95</sup> Budge, *The Cave of Treasures*, p. 92.

implications pour l'humanité. C'est ainsi que saint Jérôme (342-420), Père de l'Église syrienne érudit et renommé, écrivit sur le Livre d'Énoch un traité où l'on peut lire ceci :

*Nous avons lu dans un certain livre apocryphe [à savoir le Livre d'Énoch] que lorsque les fils de Dieu descendaient vers les filles des hommes, ils descendirent sur le mont Hermon et se mirent d'accord pour venir vers les filles des hommes et les prendre pour femmes. Ce livre est très explicite et classé dans les apocryphes. Les exégètes anciens s'y référèrent à diverses reprises ; nous ne l'évoquons pas ici toutefois pour son autorité mais pour le signaler à votre attention... Je l'ai vu mentionné dans l'ouvrage d'un auteur particulier qui s'en servait pour étayer sa propre hérésie... Décelez-vous la source des enseignements de l'ignorant Maniché ? Les Manichéens disent que les âmes désirent un corps humain pour s'unir dans le plaisir ; ne vous semble-t-il pas que ceux qui disent que les anges désirent des corps – ou les filles des hommes – disent la même chose que les Manichéens<sup>96</sup> ?*

Maniché « l'ignorant » ou Mani comme on l'appelle communément, prophète de souche parthe, fut copieusement haï et eut une influence immense sur le développement de l'hérésie chrétienne entre le III<sup>e</sup> et la fin du Moyen Âge. Saint Jérôme avait raison : il existe effectivement des preuves solides que Mani conçut ses saintes écritures et son enseignement après avoir étudié le Livre d'Énoch.

Mani naquit en 215 dans la ville babylonienne de Ctésiphon, près de l'actuelle Bagdad. Sa mère et son père se rattachaient directement, semble-t-il, à la dynastie parthe exilée qui avait gouverné l'empire perse sans partage depuis 247 av. JC. avant d'être déposée en 224<sup>97</sup>. La religion nationale de cette dynastie avait incorporé de nombreux éléments du zoroastrisme, doctrine monothéiste et en partie dualiste fondée, selon l'ancienne tradition iranienne, par le prophète Zarathoustra – Zoroastre pour les Grecs – au cours du VI<sup>e</sup> siècle av. JC. (cf. chapitre 8).

Peut-être influencé par le zoroastrisme, qui reconnaissait toute une hiérarchie d'anges et de démons – ou *daevas* –, Mani semble avoir admis intégralement le récit énochien de la chute des Veilleurs. Il élaborait alors un système gnostique dualiste pourvu de

<sup>96</sup> Saint Jérôme, Homélie 45 sur le Psaume 132 (133), trad. Ewald, *Fathers of the Church*, n° 48, 1964, pp. 338-9.

<sup>97</sup> Greenlees, *The Gospel of the Prophet Mani*, pp. xxii-xxiii.

ses propres écritures saintes et mythes créationnistes. Ses livres sacrés présentaient le monde matériel, non comme le domaine de Dieu, mais comme celui des Princes des Ténèbres, autrement dit Satan et ses anges déchus. De Dieu ne restait que l'esprit divin emprisonné dans le corps physique, et c'est uniquement en luttant pour retrouver l'unité avec Dieu que l'humanité pouvait espérer atteindre à une vie future dans le paradis céleste. D'après un anathème écrit contre le manichéisme par ses détracteurs chrétiens, Mani croyait Adam issu d'un embryon qui aurait été produit par des anges déchus mâle et femelle et avalé ensuite par Satan, dont l'accouplement avec son épouse aurait ensuite donné naissance au premier homme<sup>98</sup> : une conception pessimiste de la vie montrant que pour Mani et ses adeptes, les racines de l'humanité étaient non pas simplement mauvaises mais pourries jusqu'à la moelle.

Mani prêchait une doctrine synthétique comprenant des traits du bouddhisme, du christianisme, du zoroastrisme et du mandéisme, une étrange religion originaire d'Irak et d'Iran. Sa doctrine fut extrêmement populaire pendant plusieurs siècles et fut propagée en Orient par ses disciples et adeptes, atteignant même l'Inde et le Tibet<sup>99</sup>.

Les grandes religions contemporaines du manichéisme virent de toute évidence en lui une menace immense, ce pour quoi il fut condamné comme hérésie par les rois sassanides perses et par les premiers Pères de l'Église en Asie Mineure. Les adeptes furent poursuivis comme hérétiques et mis à mort, et un sort particulièrement atroce fut réservé à Mani par les zoroastriens fanatiques de Jund-i-Shapur, au sud-ouest de la Perse. Accusé en 277 de prêcher de fausses doctrines, il fut jeté en prison, enchaîné et torturé à mort. Son corps brisé fut ensuite humilié publiquement de la plus cruelle manière : il fut écorché et sa peau empaillée fut suspendue aux portes de la ville tandis que sa carcasse encore chaude et sanglante était décapitée et exposée sur un pieu. Loin de calmer l'animosité grandissante des Perses à l'égard du manichéisme, la mort de Mani suscita une croisade sanglante contre ses adeptes, qui furent recherchés et massacrés dans tout l'empire par les zoroastriens : c'était apparemment le prix à payer pour avoir cru à la chute des anges et à la corruption qu'ils avaient apportée à l'humanité<sup>100</sup>.

<sup>98</sup> Commonitorium, PL. 42 :1154-5, cité dans Greenlees, *The Gospel of the Prophet Mani*, p. 337.

<sup>99</sup> Ibid. p. 11.

<sup>100</sup> Ibid., pp. LXXVI-LXXIX.

## ~ Des idées peu orthodoxes

Les hérésies comme le manichéisme et d'autres formes de gnosticisme chrétien relancèrent, dans les esprits des plus éminents théologiens et hommes d'église de l'époque, la question si fondamentale de la corporéité des anges déchus et des Fils de Dieu. Le Père de l'Église saint Jean Chrysostome (v. 347-407), archevêque de Constantinople, s'éleva avec véhémence contre le Livre d'Énoch, déclarant avec indignation que ce serait « *folie que d'accepter ce blasphème insensé qui affirme qu'une nature incorporelle et spirituelle se serait unie au corps humain* »<sup>101</sup>. Il était devenu blasphématoire et parfaitement hérétique de prêcher, répandre ou soutenir la doctrine du Livre d'Énoch, voire de tout autre ouvrage apocryphe ou pseudépigraphe. L'Église ne voulait à aucun prix voir se répandre des traditions juives qui divergeaient totalement du corps d'écritures en cours de constitution, notamment à propos de la chute de l'humanité et de la descente des anges. Il fallait absolument proscrire ce genre de sujet.

Comment expliquer ce zèle fanatique exercé au nom de la religion à l'égard des hétérodoxes – zèle qui persista jusqu'au Moyen Âge et coûta probablement la vie à des centaines de milliers de personnes accusées d'hérésie et de sorcellerie ? Pourquoi cette paranoïa de l'Église chrétienne à propos de l'histoire de deux cents anges disgraciés et convoitant les Filles des Hommes ? Les messagers célestes ne pouvaient certes pas être tous parfaits ; alors pourquoi cette élimination systématique, jusqu'à ce jour, de tout ce qui pouvait, même de loin, servir ces idées radicales ?

## ~ Des Serpents qui marchent

La réponse réside en partie dans le recouvrement évident qui semble exister entre l'histoire de la chute des Veilleurs, d'une part, et celle de la tentation d'Ève par le Serpent de la Genèse, d'autre part. Compte tenu de l'importance de cette question pour notre enquête sur l'origine des anges déchus, il est bon de rappeler les événements du Jardin d'Éden.

Adam et Ève, premier homme et première femme idéalisés des mythologies chrétienne, islamique et judaïque, vivaient dans l'innocence et la grâce dans le jardin jusqu'à ce que le Serpent d'Éden conteste l'autorité de Dieu en disant à Ève qu'elle ne

<sup>101</sup> Jean Chrysostome, « Homélie sur la Genèse », *Saint Jean Chrysostome-CŒuvres Complètes*, trad. M. Jeannin, éd. L. Guérin, Paris, 1865, 5 : 136-7, cité dans Prophte, E. C., *Forbidden Mysteries of Enoch – Fallen Angels and the Origins of Evil*, p. 54.

mourrait pas si elle mangeait le fruit défendu de « l'arbre qui est au milieu du jardin »<sup>102</sup> car, lui dit-il, « Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux seront ouverts et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal »<sup>103</sup>.

Alors, nous apprend la Bible, Ève vit que le fruit de l'arbre « était bon à manger » et agréable aux yeux, et que c'était « un arbre pour rendre sage ». Elle cueillit donc le fruit, le mangea et en fit manger à Adam ; alors leurs yeux furent « ouverts » et ils découvrirent leur nudité. En d'autres termes, manger le fruit de l'arbre leur conféra en quelque sorte la connaissance et la sagesse nécessaires pour comprendre quelle était leur situation dans le monde idéalisé ; et cela grâce au serpent « subtil » qui, par « séduction », amena Ève à manger de l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal. Ce crime odieux contre l'humanité valut au Serpent d'être

*... maudit [par Dieu] entre tout le bétail et toutes les bêtes des champs ; tu marcheras sur le ventre et mangeras la poussière tous les jours de ta vie ; je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta descendance et la sienne ; celle-ci te meurtrira la tête et tu meurtriras son talon*<sup>104</sup>.

Adam et Ève furent eux aussi maudits par Dieu, qui dit à Ève : « j'accroîtrai ta peine et ta conception ; tu accoucheras dans la peine ; tes désirs iront vers ton époux et il te dominera » – paroles mortifiantes qui pèsent depuis lors sur la tête des femmes occidentales. Quant à Adam, Dieu décréta : « tu en mangeras dans la peine tous les jours de ta vie » – allusion, bien entendu, au savoir interdit acquis par le couple en mangeant de l'arbre<sup>105</sup>. Pour éviter qu'Adam et Ève, munis de leur « sagesse » nouvelle, ne s'intéressent à l'autre arbre du jardin, « l'arbre de vie », et ne deviennent ainsi immortels comme des dieux, Dieu les expulsa de l'Éden « pour cultiver le sol d'où il (Adam) avait été tiré »<sup>106</sup>.

Voici donc ce qu'on a appelé la « chute de l'homme » et qui est également l'origine des misères et souffrances perpétuelles imposées à l'humanité pour avoir désobéi<sup>107</sup>. Suite au péché commis par nos premiers parents, nous sommes censés avoir hérité d'une

<sup>102</sup> Gen. 3 : 4.

<sup>103</sup> Gen. 3 : 5.

<sup>104</sup> Gen. 3 : 14-15.

<sup>105</sup> Gen. 3 : 16-17.

<sup>106</sup> Gen. 3 : 22-23.

<sup>107</sup> Easton, *The Illustrated Bible Dictionary*, s.v. « Fall of Man », p. 251.

nature corrompue et encline au mal : point de vue qui est exactement celui du manichéisme et de nombreux autres cultes gnostiques plus obscurs qui fleurirent dans les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne.

La chute de l'humanité fut comparée par les savants religieux à la chute subie par les anges pour cause de luxure et d'orgueil, les théologiens voyant fréquemment dans le Serpent de la Tentation une forme prise par Satan pour corrompre l'humanité<sup>108</sup>. Le choix de cette apparence s'expliquait par l'aptitude sournoise du serpent à fasciner ses proies jusqu'à leur soumission, et l'aspect répugnant et effrayant du serpent en faisait en outre un totem idéal des ténèbres, et partant, du Diable lui-même. Explications quelque peu naïves car le serpent est un symbole très ancien qui représentait le désir sexuel, la sagesse cachée et les connaissances secrètes dans de multiples doctrines et religions du Moyen-Orient.

Le serpent apparaît dans un grand nombre de mythes créacionnistes mettant en scène les premiers humains, où il est souvent décrit comme un esprit sage et bienveillant et non comme l'artificieux messager de la tentation et du mal. En outre, un lien intrinsèque associe dans ces mythes le serpent et la première femme, comme le montre le fait que le nom *Ève* signifie à la fois « vie » et « serpent ». En hébreu par exemple, le mot *hawwab* – Ève – signifie « celle qui fait vivre » et est apparenté également au mot *hevia*, qui désigne la femelle du serpent. En arabe, « serpent » se dit *hayya*, mot apparenté à *hayat* qui veut dire « vie », tandis que Ève se dit *hawwa*<sup>109</sup>. Certains récits de la tradition juive présentent en fait Ève comme la mère ancestrale des Néphilim<sup>110</sup>, eux-mêmes désignés dans les mythes hébreux comme *awwim*, mot qui signifie « devastateurs » ou « serpents »<sup>111</sup>.

Une relation tout aussi forte unit les anges à la forme du serpent : l'une des principales catégories d'êtres angéliques de la tradition juive est celle des Séraphins – « serpents ardents » – qui sont « *les instruments envoyés par Dieu pour infliger au peuple le juste châtiment du péché* »<sup>112</sup>. Certaines phrases du Livre d'Énoch vont

<sup>108</sup> Voir par exemple Jean 8 : 44 ; Rom. 16 : 20 ; Cor. 11 : 3, 14 ; Apo. 12 : 9, 20 : 2.

<sup>109</sup> Mundkur, *The Cult of the Serpent – An Interdisciplinary Survey of its Manifestations and Origins*, p. 70.

<sup>110</sup> Graves et Patai, *Hebrew Myths*, p. 100. L'union de la fille d'Eve et de Shemyaza donne naissance à Hiwa et Hiya, deux chefs Néphilim. Cette légende est mentionnée dans de nombreux textes midrashiques (*Yalqut Gen. 44* ; *Bereshit Rabbati*, 29-30) et dérive presque certainement d'une réécriture partielle du Livre des Géants datant du second siècle av. JC.

<sup>111</sup> Easton, *The Illustrated Bible Dictionary*, s.v. « Seraphim », p. 615.

<sup>112</sup> Graves et Patai, *Hebrew Myths*, p. 106.

dans le même sens : le chapitre 69, par exemple, qui expose les arts interdits enseignés à l'humanité par les Veilleurs, parle d'un ange nommé Kâsdejâ accusé d'avoir montré aux hommes comment guérir « *les morsures du serpent, et les coups qui frappent pendant la chaleur de midi (insolation...) le fils du serpent nommé Tabâ'et* »<sup>113</sup>. Ces lignes, dont le sens exact est perdu, mentionnent clairement « *le fils du serpent nommé Tabâ'et* », expression qui semble désigner un Néphilim fils d'un « serpent » ou Veilleur nommé Tabâ'et.

Les Veilleurs sont ainsi liés intrinsèquement au symbole du serpent, qui véhicule désir sexuel, sagesse cachée et connaissance interdite ; en quoi sont-ils donc liés au Serpent de l'Éden ? Le chapitre 69 du Livre d'Énoch nous donne une piste : parmi les Veilleurs qui ont révélé les secrets célestes à l'humanité figure Gâdreël, l'ange déchu qui « *égara Ève* »<sup>114</sup>.

L'ange déchu qui « *égara Ève* » : voilà une phrase hautement révélatrice. Que peut-elle vouloir dire ? Correspond-elle à ce que nous savons de la Chute de l'Homme dans le paradis céleste ?

À supposer que ce passage remonte à l'élaboration initiale du livre – première moitié du second siècle av. JC. –, nous aurions là un lien entre, d'une part, la rébellion des deux cents Veilleurs survenue à l'époque du patriarche Jared, d'autre part, la tentation d'Ève et la corruption de l'humanité. Il serait imprudent toutefois d'imputer le crime à un Veilleur unique : il est clair en effet qu'à un certain moment du passé, les Veilleurs furent assimilés collectivement à un « Serpent » qui divulgua la sagesse et la connaissance cachées aux Premiers Parents, métaphore désignant l'humanité dans son ensemble. C'était faire commettre à ceux-ci le premier péché, à savoir la prise de conscience de soi. Cette ingérence dans les affaires humaines eut pour conséquence de plonger nos ancêtres dans une existence matérielle sans commune mesure avec l'évolution naturelle qui aurait sans doute prévalu si les Veilleurs n'étaient pas intervenus pour changer le cours du destin.

Si cette théorie était correcte, cela signifiait que l'histoire de la « Chute de l'Homme » dans le Jardin d'Éden n'était qu'une formulation abstraite de la façon dont les Veilleurs avaient prétendument corrompu l'esprit du genre humain. Quel récit avait influencé l'autre ? Fallait-il admettre que, du fait de l'ingérence des

<sup>113</sup> 1Én. 69 :12.

<sup>114</sup> 1Én. 69 :6.

Veilleurs dans les affaires humaines, l'humanité portait désormais en elle le germe d'une corruption et d'un mal éternels ? Et que penser de Satan, le Diable, le plus grand adversaire de Dieu : quelle était sa place dans ce tableau aux contours naissants, quels étaient ses liens avec les Veilleurs du Livre d'Énoch ?

### ~ Les habits du Diable

Le nom Satan vient de l'hébreu *ba-satan* signifiant « l'adversaire ». Dans l'Ancien Testament, ce terme est utilisé exclusivement pour décrire les ennemis de Dieu ou les ennemis des Israélites ; jamais le Diable ne désigne le mal. Ce n'est qu'avec le Nouveau Testament, ensemble des livres et évangiles relatifs à l'ère chrétienne, que le terme *ba-satan* va prendre cette connotation capitale. Satan devient alors un ange tombé en disgrâce et expulsé du ciel, avec ses compagnons rebelles, par l'archange Michel. On trouve des références à la chute de Satan dans des passages tels que Luc 10:18, où Jésus dit « *je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair* ». Mais ce n'est que dans le livre final de la Bible, l'Apocalypse de saint Jean, écrit au I<sup>er</sup> siècle ap. JC., que l'histoire intégrale de la chute de Satan est révélée pour la première fois. On y lit (chapitre 12:9) : « *Et le grand dragon fut précipité, le serpent ancien, celui qui est appelé le Diable et Satan, le trompeur du monde entier ; il fut précipité sur la terre et ses anges furent précipités avec lui* » ; et aussi (chapitre 20:2-3) : « *Il saisit le dragon, le serpent ancien, qui est le Diable et Satan, le lia pour mille ans et le jeta dans l'abîme qu'il ferma et scella sur lui afin qu'il ne séduisît plus les nations* ».

C'est là tout ce qu'on peut glaner dans les écritures saintes sur la chute de Satan. Il est clair que saint Jean basa ses visions de Satan et de ses anges déchus sur l'histoire des Veilleurs contenue dans le Livre d'Énoch, comme le montre le fait que cet ouvrage apocalyptique circulait librement chez les premiers chrétiens à cette époque. Ayant institué Satan comme l'archi-ennemi, les chrétiens en firent l'origine du mal en ce monde et toute relation avec lui ou ses anges déchus fut tenue pour magie noire, hérésie et sorcellerie – actes punissables de mort dans toute la chrétienté jusqu'à une époque relativement récente.

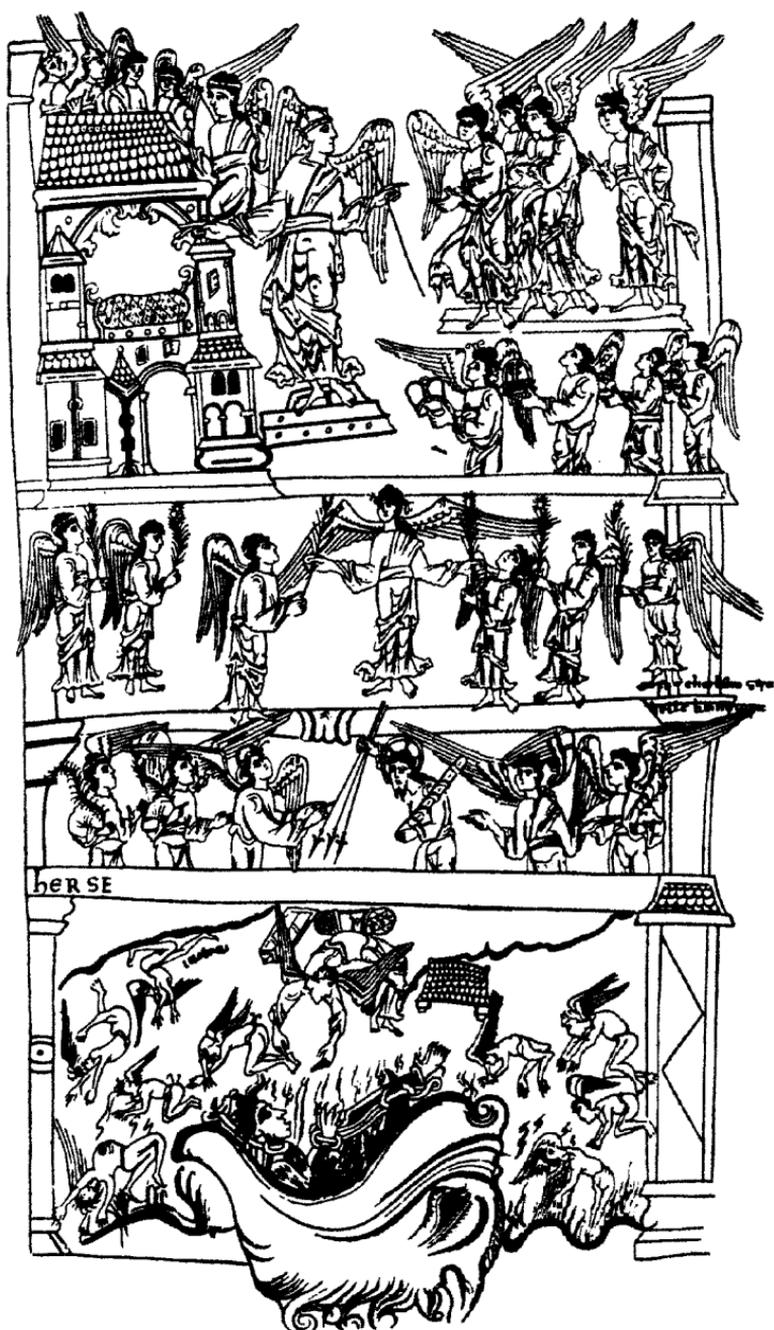


Figure 2. Anges expulsés du ciel après leur chute provoquée par la luxure et l'orgueil (manuscrit anglais du XI<sup>e</sup> siècle). Est-ce un écho des relations interdites nouées, au cours de l'époque proto-néolithique, par deux races ou cultures complètement différentes ?

À l'époque médiévale, des théologiens comme Pierre Lombard (v. 1100-1160) « *prêtaient à Satan l'apparence du serpent qui tenta Ève* », et des savants comme l'évêque Agobard (IX<sup>e</sup> siècle) affirmaient que « *Satan tenta Ève par le serpent* »<sup>115</sup>. Ce genre d'idées domina la philosophie chrétienne médiévale et leur acceptation générale a contribué à façonner la pensée religieuse jusqu'à nos jours. Satan se cachait-il derrière l'histoire du Serpent d'Éden ? Les savants médiévaux avaient peut-être touché juste : ils avaient peut-être compris que les références de l'Apocalypse à l'expulsion de Satan hors du ciel relataient la même histoire que le récit préchrétien de la chute des Veilleurs fourni, sous forme d'allusion, par la Genèse 6 dans l'histoire des Fils de Dieu qui allaient voir les Filles des Hommes. L'Apocalypse appelle Satan « *le serpent ancien* », expression qui semble très clairement renvoyer, non pas seulement au Serpent de la Tentation, mais également aux Veilleurs rebelles du Livre d'Énoch.

Puisque la révélation des secrets célestes à l'humanité par les Veilleurs paraît avoir suscité notre civilisation actuelle, et que Satan et ses anges déchus peuvent être identifiés aux anges déchus du Livre d'Énoch, il s'ensuit, selon la terminologie chrétienne du moins, que la genèse du monde civilisé peut être attribuée, non pas à Dieu, mais à son antithèse – le Diable.

Le monde dualiste de Mani devait être rempli de contradictions : d'un côté, il prêchait la pureté de Dieu et la voie du Saint-Esprit, de l'autre, il enseignait que les racines du mal se trouvent en chacun de nous. Est-ce pour cette raison que les premiers Pères de l'Église condamnèrent si violemment, comme « blasphème insensé », la façon dont le Livre d'Énoch décrit la chute des Veilleurs ? La réponse est non, car ils acceptèrent la doctrine du « péché originel », due à saint Augustin, dans laquelle la faute incombe à Ève et non aux Veilleurs (on notera avec intérêt qu'Augustin, qui exclut le Livre d'Énoch du canon parce que « trop ancien », avait été un temps manichéen). Plus probablement, les hérétiques comme Mani ne furent si terriblement persécutés que pour avoir accepté et prêché sans réserve la doctrine démoniaque esquissée dans la littérature énochienne. Mais pourquoi donc les anges déchus font-ils *si peur* ?

<sup>115</sup> Davidson, *A Dictionary of Angels*, s.v. « Satan », p. 261.

## Un visage de vipère

Beaucoup de gens pensent que les apparitions d'anges foisonnent dans l'Ancien Testament. Il n'en est rien ; les passages concernés sont même plutôt réduits et comportent souvent peu d'indications sur la nature exacte des événements. La Genèse, par exemple, parle de trois « anges à l'apparence d'hommes » qui s'approchent d'Abraham alors que celui-ci est assis sur le pas de sa tente, près du chêne de Mamré, non loin de l'ancienne cité d'Hébron au sud de la Palestine. Ils lui confirment que Sarah, sa vieille épouse, va donner naissance à un garçon et annoncent la destruction prochaine de Sodome, cité inique située sur la mer Morte. La Bible dit qu'un festin fut préparé pour eux et qu'Abraham « prit du beurre, du lait et le veau qu'il avait préparé, et les posa devant eux ; et il se tint avec eux sous l'arbre, et ils mangèrent »<sup>116</sup>.

Des anges qui mangent : des êtres incorporels auraient donc besoin de nourriture terrestre ?

Il y a aussi ces deux anges qui visitent Loth et sa femme à Sodome, juste avant la destruction de la cité. Il est dit qu'ils entrèrent dans la maison de Loth, lequel « leur prépara un festin et fit cuire du pain sans levain » et, comme dans l'épisode d'Abraham, « ils mangèrent »<sup>117</sup>. Les hommes de Sodome entourent la maison de Loth et lui crient : « Où sont les hommes qui sont venus chez toi cette nuit ? Fais-les sortir afin que nous les connaissions »<sup>118</sup>. Ils voulaient donc, autrement dit, faire l'amour avec eux : de ce passage biblique est venu le terme sodomie, ou pratique du coït anal. Les habitants de Sodome voulaient-ils faire l'amour avec tous les étrangers

<sup>116</sup> Gen. 18:8.

<sup>117</sup> Gen. 19:3.

<sup>118</sup> Gen. 19:5.

de passage, ou bien ces « hommes » présentaient-ils des caractéristiques très particulières ?

Il y a encore cet ange ou « homme » qui lutte en corps à corps<sup>119</sup> avec Jacob à Pénuel ; et aussi cette armée d'anges que Jacob voit monter et descendre une échelle reliant la terre et le ciel alors qu'il se repose en un lieu appelé Béthel<sup>120</sup>. Ces récits concernent-ils vraiment des anges du ciel ou bien des hommes mortels ?

« Ange » vient du grec *angelos*, signifiant « messenger », comme son équivalent hébreu *mal'akh* : les anges seraient donc des médiateurs entre Dieu et l'humanité, des êtres incorporels dont les théologiens judéo-chrétiens admettent toutefois, pour tenir compte de récits comme ceux d'Abraham, Loth et Jacob, qu'ils peuvent revêtir une forme physique pour accomplir sur terre des tâches déterminées. Quelle que soit la nature réelle des anges de l'Ancien Testament, les dogmes judaïques et chrétiens s'en tiennent à cette conception : les anges sont des messagers de Dieu et n'ont aucun rapport avec la race déchue de la Genèse 6 et des apocryphes hébraïques. Jamais le Pentateuque (l'ensemble des cinq premiers livres de la Bible) ne compare les anges aux Fils de Dieu, Veilleurs et Néphilim ; jamais il n'est insinué que deux cents de *leurs* compagnons célestes auraient pris une forme physique pour coucher avec les Filles des Hommes aux époques antédiluviennes. On dirait presque que les auteurs du Pentateuque ignoraient le lien entre les anges et la chute des Veilleurs, ou bien qu'ils évitaient résolument le sujet.

Qui donc étaient ces anges, célestes ou déchus ? D'où venaient-ils, où vivaient-ils, à quoi ressemblaient-ils ? Seules les réponses à ces questions me permettraient de formuler des hypothèses sur les vraies origines de cette race, ou culture, ignorée de l'histoire. Pour élargir mes connaissances sur la race déchue, il me faudrait apparemment repérer et étudier tout ce qui avait été écrit sur elle, non seulement dans la tradition et la mythologie hébraïques mais aussi dans les manuscrits récemment traduits de la mer Morte, qui contenaient de nombreux éléments nouveaux sur la nature des anges et sur la chute des Veilleurs.

---

<sup>119</sup> Gen. 32:24-25.

<sup>120</sup> Gen. 28:12.

## ~ Le testament d'Amram

C'est dans ce dernier champ d'étude que je trouvai en 1992 un indice essentiel qui modifia profondément mon point de vue sur les Veilleurs. Dans un fragment apocalyptique reconstitué, traduit par l'hébraïste Robert Eisenmann et appelé le Testament d'Amram, figure un passage troublant dans lequel deux Veilleurs apparaissent à Amram, le père de Moïse :

*{Je vis des Veilleurs} dans ma vision, une vision en rêve. Deux (hommes) se battaient à mon sujet, en disant ... et menant grand combat à mon sujet. Je leur demandai : « Qui êtes-vous, qui avez po{ouvoir sur moi ? » Ils me répondirent : « Nous} {avons reçu} pouvoir et gouvernons toute l'humanité ». Ils me dirent : « Lequel de nous {choisis-}tu {pour (te) gouverner ? » Je levai les yeux et regardai.} {L'un} d'eux était terr{i}ifiant d'aspect, {comme un s}erpent, {son} m{antea}u multicolore mais très sombre ... {Et je regardai encore} et ... dans son aspect, son visage comme une vipère, et {portant ...} {excessivement, et tous ses yeux ...} <sup>121</sup>.*

Le texte présente ensuite ce Veilleur comme étant Bélial, Prince des Ténèbres et Roi du Mal, et son compagnon comme étant Michel, Prince de la Lumière, également nommé Melchisédech, Roi de la Droiture. Mon attention se polarisa sur l'aspect effrayant prêté à Bélial, qui est décrit comme terrifiant et pareil à un « serpent », qualificatif si souvent employé à propos des Veilleurs et Néphilim. Si le fragment s'était terminé là, je n'aurais pu savoir pourquoi le scribe juif avait utilisé ce mot ; heureusement, le texte ajoute que le Veilleur possédait un visage « *comme une vipère* » et portait un manteau « *multicolore mais très sombre* », ce dernier point laissant penser qu'il avait une forme humaine.

Que pouvait bien vouloir dire ce « *visage comme une vipère* » ? Comment interpréter cette métaphore, que le texte associe à l'aspect terrifiant prêté à cet être par ceux qui frayaient avec les serpents marcheurs du Livre d'Énoch ? Connaissez-vous beaucoup de gens ayant un « *visage de vipère* » ? Pendant plus d'un an, je ne pus trouver de solution acceptable à cette curieuse énigme, jusqu'au jour où un fait divers entendu par hasard à la radio me fournit une explication simple et inattendue.

<sup>121</sup> Eisenmann and Wise, 4Q543, « Testament of Amram », *The Dead Sea Scrolls Uncovered*, Manuscript B, Fragment 1, pp. 153-156.

Il existe à Hollywood un club nommé *Viper Room*, la Salle des Vipères, qui appartient à l'acteur et musicien Johnny Depp et qui fit en octobre 1993 les gros titres des journaux quand le jeune acteur River Phoenix, quittant le club après une nuit d'excès, fut victime d'un malaise mortel. Le battage médiatique qui suivit fit apparaître que le nom du club venait du temps où il fut un rendez-vous « jazzistique » d'un certain renom. Restant de longues heures en scène, les musiciens de l'époque maintenaient leur créativité et leur concentration en fumant de fortes doses de marijuana. Il semblerait que l'effet de cette consommation massive de drogue, renforcé par les privations exagérément longues de nourriture et de sommeil, ait été d'émacier et de décharner leurs visages et de fermer leurs yeux jusqu'à l'état de simples fentes. Au travers des épaisses fumées, les musiciens paraissaient ainsi dotés de faces de vipère, d'où le nom du club.

Cette anecdote me fit l'effet d'un électrochoc et m'aïda à visualiser l'apparence probable d'un individu pourvu d'un « *visage de vipère* » : visage long et étroit, pommettes saillantes, mâchoires allongées, lèvres minces et yeux obliques comme en ont de nombreux types raciaux d'Asie orientale. Était-ce la raison du qualificatif de serpents donné aux Veilleurs et Néphilim ? C'était tout à fait envisageable, mais il se pouvait aussi que ce caractère serpentif reflêtât l'environnement et les aptitudes magiques qu'on leur associait, ou encore leur apparence générale et leurs mouvements.

### ~ Des anges sans ailes

Un autre récit, où deux personnages semblables à des Veilleurs se montrent à Énoch allongé dans son lit, rappelle fortement l'apparition vue par Amram et paraît jeter un nouvel éclairage sur leur description :

*Et il m'apparut deux hommes très grands, comme je n'en ai jamais vu sur terre. Leurs visages brillaient comme le soleil et leurs yeux étaient comme des torches ; et du feu sortait de leurs lèvres. Leur vêtement avait l'apparence de plumes : ... {pourpre}, leurs ailes étaient plus brillantes que l'or, leurs mains plus blanches que la neige. Ils se tenaient à la tête de mon lit et m'appelèrent par mon nom<sup>122</sup>.*

Il était risqué, je le savais, d'imaginer que ces extraits d'ou-

<sup>122</sup> 2Én. :4-5.

vrages apocalyptiques et pseudépigraphes judaïques décrivaient une race réelle, alors que celle-ci n'avait théoriquement existé que dans la tête des conteurs. Mais je sentais que, si je parvenais à dégager un schéma cohérent de la littérature religieuse examinée, la recherche d'une origine historique en serait facilitée.

Que révélait donc ce second récit ?

Je pouvais déjà négliger les ailes dorées, indubitablement un ajout tardif puisque les anges furent rarement considérés comme ailés avant une époque avancée de l'ère chrétienne. Dans l'Ancien Testament par exemple, seuls les êtres célestes comme les Chérubins et les Séraphins sont décrits avec des ailes, généralement au nombre de quatre ou six – particularité qu'on pense empruntée à l'iconographie assyrienne et babylonienne, où les génies célestes et les gardiens des temples étaient dépeints avec des grappes d'ailes analogues<sup>123</sup>. Mais les Chérubins et Séraphins ne furent jamais, au sens strict, des anges ou des « messagers de Dieu », lesquels reçurent très vraisemblablement leurs ailes des premiers artistes et scribes chrétiens, influencés par l'iconographie classique montrant des êtres mythiques dotés d'ailes. La vision que nous avons généralement des anges est parfaitement illustrée par les vivants tableaux préraphaélites d'artistes tels qu'Edward Burne-Jones, Evelyn de Morgan ou John William Waterhouse, ou encore par les délicates statues d'anges que renferment les églises, cathédrales et monastères.

Ces représentations véhiculent une conception idéalisée donnant à penser que les anges devaient posséder des ailes aussi belles que celles des cygnes ; conception qui n'a toutefois que peu de rapport avec les récits d'anges de l'Ancien Testament et de la littérature religieuse judaïque la plus ancienne, comme on s'en convaincra en relisant le récit de l'apparition des Veilleurs à Amram, où il n'est pas question d'ailes. Dans le Livre d'Énoch lui-même, les ailes sont un ajout postérieur au premier siècle ap. J.C., comme on le voit d'après les premières versions, qui n'en font pas mention.

### ~ Grands comme des arbres

Une fois les ailes supprimées, il reste deux hommes de haute taille « *comme je n'en ai jamais vu sur terre* ». Pourquoi cette obsession sur la taille de la race déchue ? Le gigantisme des anges ju-

<sup>123</sup> Davidson, *A Dictionary of Angels*, s.v. "Cherubim", pp. 86-87.

déo-chrétiens répondait-il à quelque besoin psychologique profond ? Dans l'art stylisé de l'Égypte Ancienne, les pharaons, considérés comme des réincarnations du dieu Horus, étaient toujours représentés plus grands que tout autre personnage, y compris les épouses et courtisans. Cette symbolisation est logique car elle plaçait d'emblée le pharaon au-dessus de ses sujets. On comprend donc que des êtres divins tels que les anges soient dotés d'une taille supérieure dans l'iconographie religieuse ; mais pourquoi les Veilleurs rebelles et les Néphilim furent-ils sans relâche dépeints comme des géants, ou encore des « arbres » selon l'image employée par certains récits<sup>124</sup> ? Leur haute taille devait certainement refléter autre chose qu'une simple convention iconographique. S'agissait-il en fait d'êtres humains plus grands que leurs contemporains ? Était-ce un de leurs traits distinctifs ?

### ~ Brillants comme le soleil

Les mains des anges paraissent à Énoch « *plus blanches que la neige* », autre caractéristique de la race déchue, semble-t-il. Un autre passage du Livre d'Énoch dit les Veilleurs « *pareils à des hommes blancs* »<sup>125</sup>, tandis que le récit de la naissance de Noé dit le bébé « *blanc comme la neige et rouge comme la rose* »<sup>126</sup>. Cela suggère un teint semblable à celui des Caucasiens blancs actuels, dont la peau prend une teinte cuivrée par temps rigoureux. Était-ce une piste sur l'origine géographique des Veilleurs – un lieu dont les conditions climatiques étaient particulièrement rigoureuses ? Comme le Livre d'Énoch fut écrit par des Juifs au teint olive vivant sous un climat chaud et ensoleillé, ces indications n'étaient pas à négliger.

Le visage des deux « hommes » qui visitent Énoch est dépeint comme brillant « *comme le soleil* », métaphore utilisée dans les mythes et légendes hébraïques pour décrire les êtres semblables aux Veilleurs. Qu'entendaient par là les scribes juifs ? Était-ce une simple allusion à la nature divine de ces êtres, analogue aux halos et nimbes dont l'art chrétien entoure les saints, ou bien cette expression peut-elle s'expliquer autrement ? Un passage fascinant, qui suit l'apparition des deux hommes, jette sur le sujet une certaine lumière. Transporté dans les royaumes célestes par les êtres angéliques, Énoch arrive au septième et dernier ciel où il rencon-

<sup>124</sup> Milik, *The Books of Enoch – Aramaic Fragments of Qumrân Cave 4*, p. 306 ; Henning, "The Book of the Giants", p. 66 ; voir aussi "The Midrash of Semhazai and 'Aza'el" cité par Milik, *The Books of Enoch – Aramaic Fragments of Qumrân Cave 4*, p. 327.

<sup>125</sup> 1Én. 87:2.

<sup>126</sup> 1Én. 106:2 (trad. E. Izaac).

tre le Seigneur assis sur un grand trône, accompagné des armées de Chérubins et Séraphins. Énoch est salué par les archanges Gabriel et Michel que le Livre d'Énoch présente également comme des Veilleurs, et l'un des archanges administre alors une onction à l'humble prophète :

*Et le Seigneur dit à Michel : 'Enlève à Énoch sa robe terrestre, enduis-le de mon huile sainte et habille-le des effets de ma gloire'. Et Michel fit comme le Seigneur avait dit. Il {m'ôta mes vêtements et } m'enduisit et m'habilla, et l'aspect de cette huile était plus qu'une grande lumière et son onction était pareille à la meilleure rosée, son parfum comme la myrrhe, brillante comme un rayon de soleil. Et je me regardai, et j'étais comme l'un de ses glorieux. Il n'y avait pas de différence, et la crainte et les tremblements m'abandonnèrent<sup>127</sup>.*

Au-delà de la tonalité très religieuse de ces lignes, on ne peut s'empêcher de s'interroger sur la nature de la cérémonie subie par Énoch. Dépouillé de ses vêtements, il est enduit d'une huile sentant la myrrhe, qui le fait briller « *comme un rayon de soleil* » et le rend semblable aux archanges, mettant fin à sa crainte et à ses tremblements. Les archanges, qui ressemblaient visiblement beaucoup à Énoch au départ, recouvraient-ils leur corps d'une huile particulière qui les faisait « *briller comme un rayon de soleil* » ? Gardons à l'esprit que nous sommes peut-être en présence de souvenirs très déformés de rencontres réelles entre des êtres terrestres ; pourquoi ces personnages de haut rang éprouvaient-ils le besoin de s'enduire le corps d'huile ? Pour de simples motifs esthétiques ou rituels ? Ou bien pour une raison d'ordre plus pratique ?

La conclusion semble ici s'imposer, surtout si l'on se rappelle que la peau des Veilleurs est toujours dépeinte comme étant « *blanche comme la neige* » et d'aspect rougeaud. Peut-on envisager que cette huile corporelle avait pour but de protéger la peau des rayons ultra-violets, à la façon d'un écran solaire ? Cette pratique aurait sans nul doute donné à la peau un aspect chatoyant et réfléchissant, notamment en présence d'un feu. Et l'on sait que la peau des Caucasiens blancs est plus sensible au soleil que celle de toute autre race.

## ~ Des yeux comme des torches

Les yeux des anges, plus déconcertants, sont « *comme des torches* » – voilà peut-être les mots manquants dans la description du terrifiant Bélial apparu à Amram. Pourquoi est-il question de « torches » ? Est-ce parce que les yeux des Veilleurs étaient capables de réfléchir la lumière tremblotante d'une torche ? Ou pour une autre raison ?

À maintes reprises, les yeux des Veilleurs, et des anges en général, sont dits « *pareils au soleil* », à propos de la naissance de Noé par exemple : « *quand il les ouvrit (ses yeux), toute la maison brilla comme le soleil* »<sup>128</sup>. Que veut-dire : « *brilla comme le soleil* » ?

La solution ne semblait pas triviale ; mais si ces récits rapportaient les souvenirs déformés d'une lointaine culture du Moyen-Orient, il devait y avoir une raison particulière pour insister sur les yeux. Pour le moment, la seule hypothèse possible était qu'ils réfléchissaient la lumière du soleil ou bien qu'ils avaient un iris semblable au soleil ; en d'autres termes, c'étaient peut-être des yeux de couleur or ou miel, une caractéristique encore courante aujourd'hui dans certaines tribus d'Asie centrale.

## ~ Des cheveux blancs comme la laine

Que dire des cheveux des Veilleurs ? Sachant que Noé était en tout point semblable à la race déchue, il faut supposer que ses cheveux « *épais et brillants* » et « *blancs comme la laine* »<sup>129</sup>, qui éveillaient la répugnance, étaient l'un de leurs traits habituels. Dans le récit de la naissance de Noé, qui figure dans le Livre éthiopien d'Énoch, il est dit que les cheveux du bébé étaient comme un *demdema*, mot ge'ez analogue à notre « coupe afro ». Plus exactement, ce terme désigne des « *cheveux longs et bouclés* »<sup>130</sup> tendant à former des dreadlocks. Il me fallait donc supposer qu'en plus de leur peau blanche, les Veilleurs possédaient de longs cheveux épais et bouclés, peut-être emmêlés sous forme de longs dreadlocks tels qu'en arborent aujourd'hui certains « voyageurs » ; encore un trait qui leur aurait donné l'aspect de Caucasiens blancs, aspect certainement étrange aux yeux de ceux qui rapportèrent la présence de ces êtres d'apparence divine.

<sup>128</sup> 1Én. 106:2 (trad. E. Izaac).

<sup>129</sup> 4Én. 5i:106:2, cité par Milik, *The Books of Enoch – Aramaic Fragments of Qumrân Cave 4*, p. 207.

<sup>130</sup> Charlesworth, *The Old Testament Pseudepigrapha, Apocalyptic Literature and Testaments*, vol. 1, n. g to 1Én. 106, p. 86.

## ~ Les enfants des anges

Nous avons beaucoup insisté sur l'aspect particulier de Noé enfant, en supposant qu'il avait d'une certaine façon l'aspect des anges déchus, et partant, des anges en général. Quelle preuve y a-t-il cependant que cette naissance étrange représente un événement réel de l'histoire de l'humanité ? Ne pourrait-il s'agir simplement d'une métaphore sur les unions impies entre les êtres de lumière et les femmes mortelles ?

Un élément de réponse réside dans une croyance extraordinaire, vieille de milliers d'années peut-être, selon laquelle certains jeunes enfants sont issus « des anges » dont ils auraient, non seulement les caractères physiques supposés, mais aussi la personnalité divine. Je n'aurais jamais cru cela si ne me l'avait directement rapporté une dame d'un certain âge nommée Margaret Norman, suite à une conférence où j'avais parlé de la naissance de Noé et de l'aspect physique de la race déchue<sup>131</sup>.

Margaret, qui vit aujourd'hui dans le comté anglais d'Essex, a passé sa jeunesse à Londres, où sa mère lui apprit une histoire concernant un « enfant-ange ». En 1908 naquit dans la banlieue de Hampstead un garçon de père allemand et de mère anglaise, pesant onze livres et doté d'yeux bleus et de boucles d'un blond doré. Il mourut malheureusement à trois ans et demi mais fut apparemment, pendant sa courte vie, adoré par tout le monde pour « *sa nature sereine, rêveuse et aimante* ». La mère de Margaret lui raconta que les gens s'arrêtaient dans la rue pour mettre de l'argent dans son landau comme porte-bonheur, et parlaient de lui comme d'un « *enfant-ange* ». Le plus curieux était que la mère de Margaret disait toujours que le bébé « *brillait, tout simplement* », formule que Margaret trouvait très difficile à expliquer. Je demandai à Margaret si c'était la pâleur de la peau, l'aspect souriant du bébé ou peut-être une sorte de rayonnement intérieur qui avait incité les gens à penser que cet enfant « *brillait, tout simplement* », mais elle ne put que secouer la tête et dire : « *Je ne sais vraiment pas. C'était simplement quelque chose qu'il avait* ». « *Brillait, tout simplement* » ...

KKK « *... et quant à ses yeux, quand il les ouvrit, toute la maison brilla comme le soleil* ». Ce sont les mots énigmatiques par lesquels les scribes juifs décrivent le bébé Noé, présenté lui aussi comme « *pareil aux enfants des anges* ». Peut-être la façon dont les

<sup>131</sup> Communication écrite du 18 septembre 1995, suite à une conférence donnée à Leigh-on-Sea, Essex, sur les origines de la race déchue, au cours de laquelle Margaret Norman me parla la première fois de cette histoire fascinante d'« ange enfant ».

yeux et les visages des Veilleurs brillaient « *comme le soleil* » était-elle liée à quelque rayonnement impalpable ignoré du monde actuel. En tout cas, le fait qu'à Londres, au XX<sup>e</sup> siècle, un enfant ait présenté l'aspect d'un bébé Néphilim au point de recevoir de l'argent afin de porter chance, prouve que la naissance de Noé, comme les nombreuses autres descriptions de Veilleurs et d'anges, constitue un témoignage visuel sur une race réelle qui vivait autrefois sur terre.

### ~ La solution chamaniste

« *Leur vêtement avait l'apparence de plumes* » : ainsi se termine la description des deux « hommes » apparus devant Énoch. Dans le Testament d'Amram, le Veilleur Béliel porte un manteau « *multicolore mais très sombre* ». Bien que les plumes dont les artistes médiévaux paraient les anges n'aient aucun fondement biblique, cette référence à des plumes me semblait très importante. On pouvait y voir une étourderie du scribe : à quoi bon, après avoir ajouté des ailes à la description de ces « hommes », préciser qu'ils portaient des vêtements de plumes ? La confusion entre ailes et vêtements de plume révélait sans doute une modification destinée à donner aux Veilleurs un aspect plus angélique.

Il y avait là une clé, je le savais. Si la race déchue était en réalité humaine, ses membres pouvaient très bien porter ce type de vêtements pour des cérémonies. Les formes totémiques d'animaux et d'oiseaux sont depuis toujours utilisées par les chamanes, les prêtres-magiciens des communautés tribales. De nombreuses cultures primitives considéraient que l'âme prenait la forme d'un oiseau pour passer dans l'autre monde, c'est pourquoi elle fut souvent représentée ainsi dans l'art religieux ancien. Cette conception dérive peut-être de l'idée largement répandue selon laquelle le voyage astral utiliserait des ailes éthérées, idée qui contribua certainement à ce que l'iconographie judéo-chrétienne représentât les anges, messagers de Dieu, comme pourvus d'ailes. Afin de renforcer son lien mental avec l'oiseau choisi, le chamane se revêtait d'un manteau de plumes et étudiait longuement les moindres gestes de cet oiseau dans son habitat naturel : vol, nourriture, rituel amoureux, mouvements au sol. Il espérait ainsi devenir lui-même un oiseau et acquérir une deuxième personnalité semi-permanente. Le chamanisme totémique varie selon les animaux présents sur le territoire mais son objet fondamental reste le même : utili-

ser ce manteau pour réaliser le voyage astral, l'illumination divine, la communication avec les esprits et l'accès au savoir et à la sagesse d'un autre monde.

Veilleurs et Néphilim étaient-ils des hommes-oiseaux en plus d'être des serpents marcheurs ?

C'est quasi certain. Dans un texte énochien découvert parmi les manuscrits de la mer Morte<sup>132</sup>, 'Ahyâ et 'Ohyâ, fils Néphilim de l'ange déchu Shemyaza, visitent en rêve un jardin universel et voient des anges célestes abattre 200 arbres<sup>133</sup>. Ne comprenant pas cette métaphore, ils la soumettent au conseil des Néphilim qui envoie un certain Mahawaiï consulter Énoch, désormais installé dans un Paradis terrestre. Mahawaiï...

*{... s'éleva en l'air} comme un tourbillon et vola avec ses mains comme un aigle {ailé} {... par-dessus} les terres cultivées, et traversa Solitude, le grand désert {...}. Et il aperçut Énoch et l'appela...<sup>134</sup>*

Énoch explique que l'abattage de 200 arbres représente la destruction des 200 Veilleurs rebelles au cours de la conflagration et du déluge prochains. Mais le plus important ici est que Mahawaiï réalisa le vol astral en utilisant « *ses mains comme un aigle {ailé}* ». Le même texte affirme ailleurs que Mahawaiï prit l'apparence d'un oiseau pour effectuer un autre long voyage<sup>135</sup> ; en cette

<sup>132</sup> Je fais ici référence au Livre des Géants, dont les hébraïstes et les spécialistes du Moyen-Orient avaient toujours connu l'existence, mais qui n'était connu, jusqu'aux années 1970, que par quelques fragments rassemblés et reconstitués par l'érudit W. B. Henning à partir de citations figurant dans des ouvrages manichéens et anti-manichéens postérieurs au IV<sup>e</sup> siècle. On pense que le prophète Mani aurait étudié une copie araméenne de ce texte et qu'il en aurait commencé la traduction en six ou sept langues asiatiques, dont le moyen persan, le parthe, le sogdien, le ouïghour et le copte égyptien. La version manichéenne du Livre des Géants fut connue et utilisée, non seulement en Asie centrale et au Moyen-Orient, mais aussi en Afrique du nord et dans le Turkestan chinois. Il y a même des indications qu'elle aurait été traduite en latin.

On ignorait jusqu'aux années 1970 où Mani avait obtenu une version araméenne originale de ce texte peu connu, et en quoi il était lié au Livre d'Énoch ; c'est alors que l'hébraïste J. T. Milik s'aperçut que pas moins de douze copies du Livre des Géants existaient sous forme de fragments, dont certains correspondant à ceux reconstitués par Henning, dans la littérature de Qumrân trouvée, à partir de 1947, dans la grotte 4 de la mer Morte. Cette découverte confirma, non seulement que la communauté essénienne avait possédé, utilisé voire rédigé le Livre des Géants, mais que celui-ci avait autrefois fait partie des livres et sections composant le Livre d'Énoch original.

D'après les fragments araméens et manichéens du Livre des Géants on sait que son contenu était contemporain, sinon antérieur, par rapport aux sections subsistantes du Livre perdu de Noé ; certains signes montrent même, soit que les deux livres étaient autrefois réunis, soit que le Livre des Géants était le matériau qui avait servi de source au fragment du Livre de Noé contenu dans 1 Énoch. On ignore l'âge de cet antique traité religieux et la langue dans laquelle il fut écrit à l'origine ; mais il est au moins aussi vieux que les parties les plus anciennes du Livre d'Énoch.

Milik reconnaît lui-même que le Livre des Géants – qui était autrefois, selon lui, l'un des cinq livres d'un pentateuque énochien – enrichit significativement notre connaissance et notre compréhension de la chute des Veilleurs et du destin de leur descendance Néphilim auxquels le livre doit son titre. D'après les menus fragments glanés dans les versions araméenne et manichéenne du texte, il semble présenter les Néphilim comme des personnages très réels et dotés de sentiments et défauts très humains à l'encontre de la description que donne le Livre d'Énoch des Veilleurs rebelles et de leurs rejetons géants. Cf. Henning, « The Book of the Giants », pp. 52-74, et *The Books of Enoch – Aramaic Fragments of Qumrân Cave 4*, « The Book of Giants », pp. 298-329.

<sup>133</sup> Pour un résumé de cette histoire des deux cents arbres, voir « The Midrash of Semhazai and 'Aza'el » cité par Milik, *The Books of Enoch – Aramaic Fragments of Qumrân Cave 4*, p. 327.

<sup>134</sup> 4EnGiants, *ibid.*, p. 306.

<sup>135</sup> *Ibid.*, pp. 306-307.

occasion, il évita de peu d'être brûlé par le soleil et fut sauvé par la voix céleste d'Énoch, qui le convainquit de s'en retourner pour ne pas mourir prématurément – un récit qui rappelle fortement le vol fatal d'Icare dans la mythologie grecque.

Une preuve supplémentaire vient du fait qu'une variante du texte ci-dessus identifie les fils de Shemyaza « *non (à) l' ... aigle mais à ses ailes* » et indique dans le même jet que les deux frères sont « *dans leur nid* »<sup>136</sup>, phrases qui firent dire à l'hébraïste J. T. Milik qu'eux aussi, comme Mahawai, « *étaient peut-être des hommes-oiseaux* »<sup>137</sup>.

Les Veilleurs appartenaient-ils à une race ou culture pratiquant une forme avancée de chamanisme avien ? Étaient-ils eux-mêmes des chamanes capables de communiquer avec les esprits et d'avoir des visions au moyen du voyage astral ? Tous les ouvrages rapportant les légendes des Veilleurs et des Néphilim parlent de visions oniriques liées à des vols astraux et des voyages dans l'autre monde. Cela était fortement l'idée que ces documents visionnaires ont pour origine une race ou culture qui recourait à des pratiques chamanistes telles que ces pages les évoquent.

L'idée que des hommes-oiseaux auraient apporté savoir et sagesse aux mortels n'est pas propre au Moyen-Orient. Une tribu africaine nommée Dan, qui vit près du village de Man en Côte d'Ivoire, prétend qu'au commencement du temps, à l'époque de ses premiers ancêtres, des « *oiseaux humains séduisants apparurent, qui possédaient toutes les sciences et les transmirent à l'humanité* ». Aujourd'hui encore, les artistes tribaux produisent des représentations en cuivre de ces hommes-oiseaux, dépeints avec un corps humain et une tête munie d'un long bec comme celui des oiseaux de proie<sup>138</sup>. Ces « *oiseaux humains séduisants* » étaient-ils les Veilleurs décrits par le Livre d'Énoch ? Ils durent certainement jouer un rôle similaire à celui des anges rebelles de la tradition hébraïque.

Le lien entre Veilleurs et chamanisme éclairait-il le lien avec les serpents, auxquels tant de mythologies anciennes attribuent la transmission du savoir et de la sagesse ? Dans le Livre d'Énoch, le Veilleur Kâsdejâ est accusé d'avoir montré aux hommes comment

<sup>136</sup> Henning, « The Book of the Giants », p. 61.

<sup>137</sup> Milik, *The Books of Enoch – Aramaic Fragments of Qumrân Cave 4*, p. 313, 1. 6.

<sup>138</sup> Bailey, *The God-Kings and the Titans*, p. 186.

guérir « *les morsures des serpents* »<sup>139</sup>, un savoir qui faisait autrefois partie intégrante des fonctions magiques des prêtres-magiciens, ou chamanes, censés doués de pouvoirs sur les serpents.

D'une façon analogue au chamane-oiseau, le chamane-serpent se parait de reliques de serpents et portait des objets en rapport avec les serpents – amulettes, baguettes ornées de symboles serpentins – , ce qui explique pourquoi les Veilleurs et Néphilim étaient qualifiés de serpents. Ajoutons que de nombreuses cultures du Moyen-Orient tenaient les oiseaux et les serpents pour les symboles ultimes de la transformation de l'âme, réunissant ainsi ces deux formes de la pratique totémique.

Une chose était certaine : l'ornithomorphisme associé aux Veilleurs et Néphilim ne visait pas à suggérer qu'ils possédaient des ailes célestes au sens traditionnel. Il est toutefois possible que l'association régulière du symbolisme avien avec des êtres angéliques ait conduit les anciens lettrés hébreux et chrétiens à cette idée et que cette confusion, à l'instar des autres erreurs de traduction et représentation des premiers écrits religieux, ait produit l'iconographie actuelle des anges et des anges déchus.

### ~ Le visage du Veilleur

Il commençait à apparaître que le concept d'ange avait pu naître d'erreurs de compréhension concernant, soit des êtres célestes mentionnés dans l'Ancien Testament, qui étaient peut-être de parfaits terriens à l'origine, soit des êtres mythiques et des esprits protecteurs empruntés à d'autres cultures contemporaines. Une fois expurgée de ces éléments, la littérature n'offrait plus que des récits bizarres mais très descriptifs de personnages anthropomorphes comme les Veilleurs, qui ne devinrent synonymes de *mal'akh* ou « anges » que longtemps après être entrés dans la mythologie hébraïque. Il était déconcertant en outre de constater que l'apparence moderne prêtée aux anges ne concordait guère avec celles qu'en donnent les anciens récits, soit en tant que personnes physiques ayant autrefois marché sur la terre, soit en tant qu'êtres incorporels.

À quoi ressemblaient-ils vraiment ?

<sup>139</sup> 1Én. 69:12.



Figure 3. Portrait synthétique, par Billie Walker-John, d'un Veilleur ou d'un être angélique, basé sur les descriptions des sources juvaidiques anciennes telles que le Livre d'Énoch et les textes de la mer Morte. L'image contraste fortement avec celles auxquelles nous ont habitués l'art de la Renaissance et les peintures pré-raphaélites.

Sur la base des divers éléments concernant la race déchue, fournis par les textes énochien et ceux de la mer Morte, je demandai à une artiste accomplie, l'auteur et illustratrice Billie Walker-John, de dessiner un Veilleur. Ce qui ne devait être qu'un exercice intéressant déboucha sur un résultat saisissant. L'aspect frappant et presque amoral du visage de cet homme-oiseau portant un bâton de chamane produisait un effet magnétique voire inquiétant. Il était troublant de penser que c'était le portrait le plus précis d'un être angélique qui eût été dressé à l'époque moderne. Qui donc étaient ces gens, et pourquoi le monde les avait-il oubliés ?

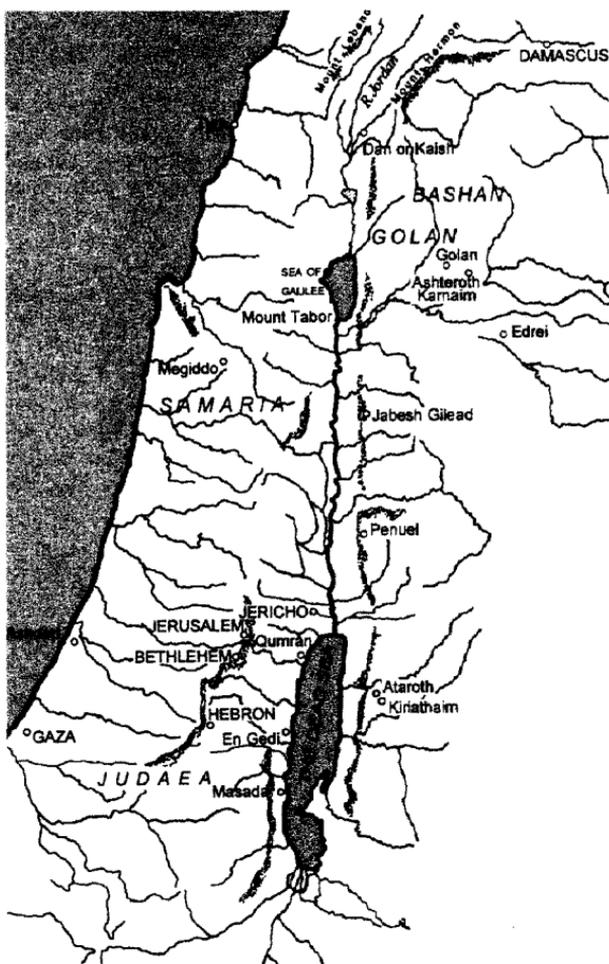


Image 4. Lieux bibliques associés aux premiers patriarches et Géants de la tradition biblique.

## Quand les Géants étaient sur terre

À la lecture du Livre de la Genèse, le récit des Fils de Dieu venant voir les Filles des Hommes paraît hors de propos par rapport au reste du texte. Qui plus est, si l'histoire de la Chute de l'Homme et du Serpent d'Éden est une version abstraite de la chute des Veilleurs, l'épisode est rapporté deux fois<sup>140</sup>.

Le caractère mystérieux de la Genèse 6 est renforcé par le fait qu'on ne trouve aucune allusion, ni avant ces versets ni après, à la venue de Fils de Dieu, de Néphilim ni d'Hommes Puissants (*gibborim*). La Bible ne dit rien non plus permettant d'identifier les *bene ha-élobim* aux Veilleurs, renseignement qu'il faut aller chercher dans la littérature énochienne des premier et second siècles av. JC. Pour plus de confusion, le terme *bene ha-élobim* se traduit en fait par « fils des dieux » et même, *élobim* étant du genre féminin, par « fils des déesses », bombe théologique qui n'a guère reçu d'explication ; le plus simple toutefois pour mon propos semblait être de m'en tenir à l'idée que ce terme désignait les anges déchus, sans genre particulier.

Le reste du Pentateuque – les cinq premiers livres de l'Ancien Testament, attribués à Moïse – contenait-il des indices sur l'origine de ce chapitre 6 de la Genèse concernant les relations entre les Fils de Dieu et les Filles des Hommes, ou encore sur leur incarcération et sur la destruction de leurs rejetons Néphilim ? Les chapitres de la Genèse qui suivent immédiatement les versets énigmatiques parlent de la lignée de Noé et de son rôle comme

<sup>140</sup> Les hébraïstes prétendent que le Livre de la Genèse fut écrit par deux auteurs principaux symbolisés par Y et E. Y représente Yahweh, mot utilisé pour désigner Dieu par un auteur du royaume de Juda, au sud ; E représente Élohim, nom donné au dieu juif par un auteur originaire de la tribu d'Israël, au nord. Les rédacteurs de l'Ancien Testament auraient utilisé des récits empruntés aux deux royaumes, juxtaposant parfois des versions très différentes du même récit, et créant ainsi une confusion et une contradiction considérables dans plusieurs livres, la Genèse notamment. Il existe de nombreuses autres théories sur le découpage de la Bible par auteur, qu'on ne peut ici évoquer faute de place.

sauveur de l'humanité et du règne animal. Cette histoire, que nous connaissons tous depuis l'enfance, est – comme la Genèse en général – formulée maladroitement, embrouillée, répétitive et largement contradictoire. La Bible dit que Dieu purgea la terre de sa corruption et de son injustice en provoquant un déluge universel. Il n'est dit nulle part, cependant, que les Fils de Dieu, les Néphilim ou les Hommes Puissants furent détruits par ce cataclysme général ; c'est au lecteur de le supposer en se basant simplement sur le fait que Noé, sa femme, ses trois fils et leurs femmes furent les seuls survivants du Déluge. De nombreux indices suggèrent en fait que certains membres de la race déchue survécurent.

### ~ Des races de géants

On trouve, dispersées dans le Pentateuque, d'énigmatiques références à des géants ayant vécu dans les territoires bibliques bien après la lignée de Noé. Ces êtres terrifiants apparaissent presque invariablement dans les guerres menées, contre les agresseurs étrangers ou les peuples israélites, par les tribus cananéennes indigènes – Canaan étant le nom qui désignait la Palestine, la Syrie occidentale et le Liban à l'époque de l'Ancien Testament. Dans les derniers chapitres de la Genèse figurent des allusions à des géants ayant vécu à l'époque du prophète Abraham, que l'on situe habituellement vers 2000 av. JC. Plusieurs versets relatent que Chéodorlaomer, roi d'Élam – pays situé dans les montagnes du sud-ouest de l'Iran –, aurait rencontré et battu pas moins de trois tribus de géants en terre de Canaan : « *les Réphaïm à Ashtheroth Karnaim, les Zuzim à Ham, les Émim à Schavékh Kiriathaim* »<sup>141</sup>. Plus loin, dans le Deutéronome – qui narre les errances des tribus juives après leur sortie d'Égypte –, il est question de Canaan comme d'un « *pays de Réphaïm* », de géants : « *des Réphaïm y demeuraient auparavant* ». Comme ceux-ci étaient réputés de haute taille, de nombreuses traductions les désignent par le terme « géants » au lieu de « Réphaïm ». Le Deutéronome nous apprend aussi que « *les Ammonites les appellent Zamzumim : un peuple grand, nombreux et de haute taille, comme les Anakim* »<sup>142</sup>.

« *De haute taille, comme les Anakim* » : qui étaient ces Anakim ? Quel rapport avaient-ils avec les Veilleurs et les Néphilim ? M'emparant de la volumineuse édition du *Hitchcock's New and*

<sup>141</sup> Gen. 14:5.

<sup>142</sup> Deut. 2:20.

*Complete Analysis of the Holy Bible*, j'y consultai la *Cruden Concordance* qui donne la liste complète des noms, termes et expressions contenus dans la Bible. Le mot Anakim apparaît plusieurs fois, la mention la plus importante concernant le Livre des Nombres :

*Nous vîmes là les Néphilim, les fils d'Anak, issus des Néphilim : et nous étions à nos yeux comme des sauterelles, et aussi à leurs yeux*<sup>143</sup>.

Cette citation mentionne explicitement les Anakim comme les descendants des Néphilim légendaires. Les Anakim sont présentés ailleurs comme habitant Canaan, « *pays qui mange ses habitants ; et tous ceux que nous vîmes là sont hommes de haute stature* »<sup>144</sup>. On apprend aussi que « *les fils d'Anak* », ou Anakim, se nomment Ahiman, Sheshai et Talmai, dont l'aspect n'est pas précisé<sup>145</sup>. Ils rencontrent les espions que Josué – le successeur de Moïse – a envoyés pour s'informer sur les habitants d'Hébron, ou Kiriath-arba, « *principale cité des Anakim* » située dans le sud de l'actuelle Palestine<sup>146</sup> ; l'un de ces « espions », nommé Caleb, finira par les attaquer et les vaincre<sup>147</sup>. Les Anakim furent donc anéantis mais il y eut probablement des survivants, et les chroniqueurs de l'Ancien Testament le pensaient certainement. Il se peut que ces trois frères aient existé à Hébron, l'une des plus anciennes cités de Palestine, mais tout indique que les Anakim constituaient en fait un peuple puissant installé en Canaan depuis les temps les plus reculés. Les hébraïstes considèrent généralement que le mot Anak signifie « *au long cou* »<sup>148</sup> ou « *hommes à colliers* »<sup>149</sup>, ce qui fait immédiatement penser aux tours de cou arborés jusqu'aujourd'hui par certaines tribus d'Afrique centrale. Était-ce là une autre caractéristique physique de la race déchue – un long cou orné de colliers en tour de cou ? Il ne faut sans doute pas prendre le gigantisme des Anakim au pied de la lettre. Mais pourquoi les Anakim étaient-ils considérés comme des descendants directs des Néphilim, ces rejetons des anges déchus censés avoir été éliminés au moment du Déluge ? En l'absence d'explication, le lecteur en est réduit à supposer qu'ils devaient être liés à la famille de Noé, puisque ce dernier avait lui aussi les traits des Veilleurs et des Néphilim.

<sup>143</sup> Nomb. 13:33.

<sup>144</sup> Nomb. 13:32.

<sup>145</sup> Nomb. 13:22.

<sup>146</sup> Jos. 14:14.

<sup>147</sup> Jos. 15:13-14.

<sup>148</sup> Easton, *The Illustrated Bible Dictionary*, s.v. "Anak", p. 40.

<sup>149</sup> Odelain et Séguineau, *Dictionnaire des noms propres de la Bible*, s.v. « Anak » p. 27.

## ~ Og, roi de Bashan

L'un des plus célèbres géants de Canaan fut le légendaire Og, roi du pays de Bashan qui, avec son frère Sihon, contrôlait de vastes territoires s'étendant sur des centaines de kilomètres. Descendant des Réphaïm<sup>150</sup>, Og aurait résidé « à *Ashtaroth* et à *Édréi* »<sup>151</sup> ; Édréi était une grande cité qui a été identifiée à la ville jordanienne moderne de Der'a, située à quelque 45 km à l'est de l'extrémité sud de la mer de Galilée, sous les édifices de laquelle les archéologues ont découvert une vaste cité souterraine taillée dans la roche, dont le lien avec le roi Og reste toutefois incertain<sup>152</sup>.

On pense que le royaume de Bashan, dit « *pays des Réphaïm* »<sup>153</sup> ou des géants, occupait sur la rive est du Jourdain une zone allant du mont Hermon, au nord de Canaan, jusqu'à Giléad au sud<sup>154</sup>. Six cents ans plus tôt selon la Bible, à l'époque du patriarche Abraham, le roi élamite Chedorlaomer avait « *frappé les Réphaïm* », les ancêtres du roi Og<sup>155</sup>. Notons en outre que Og était présumé avoir régné « *au mont Hermon* »<sup>156</sup>, point le plus septentrional du royaume, c'est-à-dire l'endroit où, d'après le Livre d'Énoch, « *descendirent* » les Veilleurs rebelles.

En-dehors de la Bible, divers mythes hébreux donnent le roi Og comme fils de Hiya, lui-même fils de l'ange déchu Shemyaza et d'une femme qui aurait par la suite épousé Ham, le fils de Noé<sup>157</sup>. Og aurait échappé au Déluge en s'accrochant à une échelle de corde fixée à l'Arche et c'est Noé lui-même qui l'aurait nourri par un hublot, apitoyé par le géant qui lui avait juré de se repentir et de devenir son esclave ! Par la suite toutefois, Og semble avoir repris ses mauvaises façons<sup>158</sup>. Récit pittoresque mais qui fait fi de la chronologie biblique, car si ce géant avait existé au temps du Déluge – que tous les théologiens situent en « *2348 av. J.C.* »<sup>159</sup> –, il aurait été âgé de 1100 ans à l'époque de Moïse. Ce genre de récit fut presque certainement échafaudé à un stade très tardif du développement des mythes et légendes hébraïques, afin d'expli-

<sup>150</sup> Jos. 12:4.

<sup>151</sup> Deut. 1:4.

<sup>152</sup> Norvill, *Giants*, p. 40.

<sup>153</sup> Deut. 3:13.

<sup>154</sup> Easton, *The Illustrated Bible Dictionary*, s.v. "Bashan" p. 83.

<sup>155</sup> Gen. 14:5.

<sup>156</sup> Jos. 13:11.

<sup>157</sup> Babylonian Talmud, Nidda 61 a (ix, 5).

<sup>158</sup> Graves and Patai, *Hebrew Myths – The Book of Genesis*, p. 112.

<sup>159</sup> Green, "Chronology of the Bible", *The Illustrated Bible Treasury*, ed. Wright, p. 169.

quer la présence en Canaan des tribus de colosses – Anakim, Émim, Réphaïm, Zuzim, peuples gouvernés par le roi Og – rencontrées par les premiers Israélites arrivant de Mésopotamie au début du second millénaire av. JC.

Beaucoup des ces races de géants étaient visiblement considérées comme descendant directement des Néphilim, dont l'existence devait être ancrée dans l'esprit des premiers Israélites. Pourtant on ne trouve guère de témoignage de l'existence de races géantes en-dehors de la littérature religieuse juive, que ce soit dans les autres sources de la même époque ou dans les découvertes archéologiques bibliques faites depuis un siècle. A priori, ce constat déconcertant peut sembler lourd de conséquences quant à la réalité historique des Veilleurs et Néphilim en des temps reculés. Mais rien n'interdit non plus que des « géants » aient existé autrefois dans les territoires bibliques. Des écarts de taille pouvant atteindre 45 centimètres n'étaient pas rares aux temps préhistoriques entre individus de races ou cultures différentes et se voient encore communément aujourd'hui. Il suffit de regarder une équipe américaine de basket-ball pour voir que des « géants » de 2,10 mètres existent ; dans un contexte mythologique, c'est cette distinction qui permet de parler de « géants » ou de « nains » et non la taille qu'aurait eu globalement telle ou telle race ou culture.

Il nous faut évoquer ici Goliath, le plus fameux géant de la tradition biblique, l'adversaire du berger David, qui aurait appartenu à la tribu de Gath et aurait combattu aux côtés de l'armée philistine. Le livre 2 *Samuel*, où est rapportée cette histoire bien connue, en fait un colosse de 3 mètres de haut revêtu d'une cotte de maille en cuivre au poids incroyable de 54 kilogrammes<sup>160</sup>. Il portait en outre une lance de 6,5 kilogrammes apparemment munie d'une hampe « *pareille à une ensouple de tissage* ».

Un être aussi grand et aussi fort foula-t-il jamais la terre ? Très probablement ; car malgré l'absence de témoignages archéologiques sur l'existence de races géantes dans le passé, des indices convaincants suggèrent que des individus de cette taille existèrent réellement. Trop de vestiges colossaux – restes humains, outils façonnés, cercueils de pierre – ont été mis au jour en différents

<sup>160</sup> 1Sam. 17:4-7. Le poids de la lance et de l'armure de Goliath figurent dans Norvill, *Giants*, p. 43.

points du globe, depuis les temps anciens jusqu'aujourd'hui, pour balayer ces traditions d'un simple revers de main<sup>161</sup> ; mais ces découvertes, publiées dans des livres et revues sensés et mesurés, restent isolées et ne prouvent pas l'existence de races entières de géants.

Ces lacunes ne dévalorisaient pas les récits relatifs aux races géantes ayant sillonné la terre au temps de l'Ancien Testament. Bien au contraire, ces récits me semblaient essentiels pour comprendre ce que cachait la terminologie employée par les chroniqueurs de la Genèse pour évoquer la lointaine existence d'une race angélique tombée du ciel.

### ~ L'origine des Néphilim

Le Livre des Nombres présente expressément les Anakim comme les descendants des Néphilim, et non comme des Veilleurs ou des Fils de Dieu. Cela suggère, point important, qu'à l'époque de Moïse, où fut établi et consigné le premier noyau du Pentateuque, on n'utilisait que le terme Néphilim pour désigner les géants ayant déchu aux temps antédiluviens à cause de leur désir des femmes mortelles. Il semblerait donc – en mettant de côté les lignes controversées de la Genèse 6, interpolées bien plus tardivement (voir plus loin) – que les autres appellations de la race déchue telles que Veilleurs et Fils de Dieu étaient *inconnues* des tribus israélites à l'époque de Moïse, v. 1300 av. JC. Il s'ensuit que *néphilim*, mot signifiant « ceux qui sont tombés », était le nom original donné aux anges déchus par les Israélites. Une curieuse confirmation en est donnée par la Genèse 6, dont le verset 2 parle des Fils de Dieu qui venaient aux Filles des Hommes, alors que le verset 4 affirme : « *Les Néphilim étaient sur terre en ce temps-là et aussi après, quand les fils de Dieu venaient aux filles des hommes* ». « *Et aussi après* »... Il était assez clair que deux traditions bien distinctes se mêlaient ici – l'une concernant la race déchue appelée Néphilim par les premiers Israélites, l'autre concernant les *bene-ha-élohim*, les Fils de Dieu, identifiables directement aux Veilleurs de la tradition énochienne.

Cette hypothèse était-elle fondée ? Pouvait-elle s'appuyer sur des études savantes ? En fait, je n'étais pas le premier, ici non plus, à soulever le paradoxe de ces deux races déchues distinctes

<sup>161</sup> Voir *ibid.* pour divers exemples d'os géants découverts aux époques ancienne et moderne. Voir aussi Wood, *Giants and Dwarves*, 1868, pour une étude complète de ce sujet fournissant d'innombrables récits sur les restes géants découverts de par le monde. Voir aussi l'article de Hall, « Giant Bones ».

dont semble parler la Genèse 6:4, car l'énigme intrigue depuis longtemps les théologiens. Mais seul un hébraïste moderne en a tenté l'explication ; dans un article important publié en 1939 dans *Hebrew Union College Annual* sous le titre peu évocateur de « *L'arrière-plan mythologique du psaume 82* », Julian Morgenstern parvint à la conclusion singulière que les anges avaient du tomber du ciel à deux reprises – une première fois par luxure et la deuxième par orgueil<sup>162</sup>. Bien qu'originale, cette solution ne faisait à mes yeux qu'embrouiller le tableau car il semblait beaucoup plus simple d'admettre que les compilateurs de la Genèse avaient entremêlé par erreur deux versions distinctes du même épisode. On avait d'un côté l'histoire des *néphilim*, race déchue tenue par les premiers Israélites et peut-être même par les tribus cananéennes indigènes pour les ancêtres des races géantes bien postérieures de la Bible ; et de l'autre, des récits bien distincts sur les *bene-ha-élohim*, les Fils de Dieu, les Veilleurs du Livre d'Énoch.

Dans la Bible, ces deux traditions avaient fusionné d'une façon ou d'une autre pour former les versets énigmatiques de la Genèse 6 ; dans la littérature énochienne, les Néphilim avaient été rétrogradés au simple rang de rejetons géants des Fils de Dieu. Tout indiquait que les lignes de la Genèse 6 avaient, soit été ajoutées très tardivement, soit profondément altérées pour donner aux Néphilim et aux Veilleurs des origines indépendantes. Dans l'immédiat, il importait d'examiner si le reste du Pentateuque pouvait éclairer les origines et l'ancienneté de l'histoire des Veilleurs.

### ~ Un bouc pour Azazel

Le Pentateuque ne contient qu'une seule référence supplémentaire à la chute des anges. D'après le Livre du Lévitique, les Israélites sacrifiaient chaque année deux boucs lors de la fête du Yom-Kippour, le Jour de l'Expiation. L'un des animaux était offert à Dieu pour l'absolution des péchés des Juifs et le second était réservé « pour Azazel », un des chefs des Veilleurs d'après le Livre d'Énoch<sup>163</sup>. Au cours du sacrifice, le prêtre posait les mains sur la tête du bouc « pour Azazel » et confessait « sur lui les iniquités des enfants d'Israël et leurs transgressions par leurs péchés ». L'animal était ensuite chassé « par la main d'un homme choisi vers le désert »<sup>164</sup> où il

<sup>162</sup> Morgenstern, "The Mythological Background of Psalm 82", *Hebrew Union College Annual* n° 14, 1939, p. 107.

<sup>163</sup> Lévit. 16:10.

<sup>164</sup> Lévit. 16:21.

était précipité d'une falaise escarpée – une évocation du destin de l'ange déchu Azazel enchaîné dans le désert pour l'éternité. Bien plus tard, il semble qu'on ait fixé un ruban rouge ou écarlate sur la tête du bouc pour symboliser les péchés : on lit en effet dans Isaïe que « *bien que vos péchés soient comme l'écarlate, ils seront blancs comme la neige* »<sup>165</sup>.

Ce rite barbare du « bouc émissaire » – expression employée par la Version Autorisée de la Bible en lieu et place de « Azazel » – fut commenté ainsi par rabbi Moïse ben Nahmen au XII<sup>e</sup> siècle :

*Dieu nous a ordonné, cependant, d'envoyer lors du Yom Kippour un bouc au souverain qui a pour royaume les lieux de désolation. De l'émanation de sa puissance viennent la destruction et la ruine... L'animal qui lui est attribué est le bouc. Les démons appartiennent à son royaume et sont appelés dans la Bible seirim (boucs légendaires élevés par Azazel)*<sup>166</sup>.

On ne saurait dire si cela prouve la survivance du rite du bouc émissaire au Moyen Âge ; cela montre en tout cas l'importance qu'il devait avoir aux yeux des juifs de l'Europe médiévale.

Le bouc émissaire était conçu comme habité par l'esprit d'Azazel et apte de ce fait à enlever les péchés des Juifs, un rôle assumé volontairement par Jésus-Christ selon une tradition chrétienne bien postérieure. Associé au péché et à l'impureté, le bouc émissaire finit par devenir l'animal de Satan et du Diable au début du christianisme, ce qu'il reste encore malheureusement aujourd'hui. Le pentagramme renversé ou inversé, qui représente en Occident le mal ultime, provient exclusivement de cette étrange association entre Azazel et le rite du bouc émissaire ; c'est, depuis l'époque victorienne, le symbole abhorré du bouc des sorcières dont les cornes, figurées par les deux pointes supérieures, « *attaquent le ciel* »<sup>167</sup> – une légende vide de sens et que rien n'était dans la loi religieuse ancienne juive ou chrétienne. Qu'une forme si simple ait pu devenir un tel objet de mépris pour tant de gens est un mystère en soi. En tout cas, le fait que l'association entre le Diable et le bouc remonte au châtement subi par Azazel fait du pentagramme retourné l'un des seuls symboles où survive le souvenir de la chute des Veilleurs.

<sup>165</sup> Isaïe 1:18.

<sup>166</sup> Cavendish, *The Black Arts*, p. 314.

<sup>167</sup> *Ibid.* p. 34.

## ~ Agir comme des anges

Même si le rite du bouc émissaire n'est plus pratiqué, le Jour de l'Expiation reste l'une des fêtes les plus vénérées du calendrier juif et constitue le point culminant d'une période de dix jours commençant avec le nouvel an juif – lequel tombe généralement à fin septembre ou au début d'octobre. Pour les juifs du monde entier, Yom Kippour est un moment où l'on renonce au péché et où chacun doit choisir entre la soumission et l'insoumission à Dieu. Pendant vingt-quatre heures de prière et de jeûne, les juifs doivent s'abstenir de manger et boire, de s'enduire d'huile, de porter des sandales et d'avoir des rapports sexuels ; ils doivent au contraire prier Dieu sans interruption à l'instar de ses anges puisque c'est le jour où les juifs doivent s'efforcer de servir Dieu « *comme s'ils étaient des anges* »<sup>168</sup>.

« *Comme s'ils étaient des anges* » : simple métaphore ou évocation d'une réalité plus profonde ? La tradition veut depuis toujours que, pendant les vingt-quatre heures que dure le Yom Kippour, Satan n'ait aucun pouvoir sur les juifs et que, pour cette raison, Dieu invite son adversaire à contempler les maisons des familles juives et à voir ce qui s'y passe. Les voyant jeûner et prier comme des anges « *vêtus d'habits blancs* », Satan doit reconnaître alors : « *Ils sont comme des anges et je n'ai nul pouvoir sur eux* ». Sur quoi, Dieu enchaîne Satan et déclare à son peuple : « *Je vous ai pardonné à tous* »<sup>169</sup>. En termes théologiques conventionnels, il est difficile de comprendre pourquoi, chaque année, Satan est mis aux fers tandis que les juifs tentent d'imiter les anges « *vêtus d'habits blancs* ».

Ces croyances et coutumes sont pour le moins déroutantes pour un non-juif mais comme elles concernent le jour où se déroulait le rite du bouc émissaire, il paraît probable qu'à l'origine, l'adversaire était Azazel et non Satan ; et l'idée de devenir « *comme des anges* » le Jour de l'Expiation est presque certainement un lointain écho de la chute des Veilleurs et du châtement infligé à Azazel pour avoir corrompu l'humanité avant qu'elle soit anéantie par le Déluge. Si cette théorie est correcte, cela suggère fortement que l'existence, dans les mythes et rites juifs, des traditions sur la chute des anges, serait aussi ancienne que l'installation des tribus

<sup>168</sup> Nigosian, *Judaism – The Way of Holiness*, p. 186.

<sup>169</sup> *Ibid.* p. 187.

israélites au sortir d'Égypte, époque où le rite du bouc émissaire serait apparu dans la tradition mosaïque.

Peut-on se fier au Pentateuque ? Comment savoir si les allusions au rite du bouc émissaire n'étaient pas elles-mêmes des interpolations tardives<sup>170</sup> ? Qui sait, du reste, si les versets relatifs à l'existence en Canaan de races géantes ne furent pas ajoutés à un stade tardif de son élaboration ? On pense par exemple qu'une grande partie du Deutéronome, où apparaissent ces références, ne remonte pas au temps de l'Exode mais fut compilé par des scribes juifs ayant vécu à Jérusalem jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle av. JC.<sup>171</sup> Moïse est censé avoir laissé le Pentateuque aux peuples juifs pour servir de Torah, de Loi Sacrée. Mais ce n'est qu'après la captivité babylonienne, au VI<sup>e</sup> siècle av. JC., que fut rédigé en grande partie ce qu'on appelle aujourd'hui l'Ancien Testament<sup>172</sup>. En fait, à l'exception d'une petite amulette en argent<sup>173</sup> du VI<sup>e</sup> siècle av. JC., où est inscrite en hébreu l'une des formules de bénédiction du Livre des Nombres (l'un des cinq livres du Pentateuque)<sup>174</sup>, il n'y a *pas la moindre* preuve que la Bible ait existé avant la période qui suivit l'exil. Dire cela ne relève pas d'un quelconque cynisme, car je reconnais volontiers par ailleurs que de grandes parties de l'Ancien Testament sont datables et contiennent même de précieux renseignements sur l'histoire du Moyen-Orient depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'ère chrétienne.

Mais cette circonspection s'imposait pour rechercher l'origine cachée de l'histoire des Veilleurs, car le seul moyen pour approcher le véritable sens de cette tradition était de découvrir comment et quand elle était apparue dans les mythes et légendes hébraïques.

<sup>170</sup> Blair, *The World Illustrated Bible Handbook*, p. 168.

<sup>171</sup> Foakes-Jackson, *The Biblical History of the Hebrews*, p. xx.

<sup>172</sup> Blair, *The World Illustrated Bible Handbook*, p. 30.

<sup>173</sup> L'existence de cette amulette, découverte dans les années 1990, me fut révélée au cours d'un entretien par un hébraïste, le Pr Philip Alexander, le 8 juin 1995.

<sup>174</sup> Formule de bénédiction qui se trouve dans Nomb. 6:24-6.

## Des anges en exil

Où sont nées exactement les légendes de Veilleurs ? Furent-elles importées chez les communautés esséniennes de la mer Morte par les *zaddiks* errants, ces farouches faiseurs de pluie qui prétendaient descendre de Noé et prêchaient les enseignements de la Kabbale ? Et dans ce cas, qui étaient ces gens et d'où tenaient-ils ces récits ? Se transmettaient-ils oralement dans les tribus juives depuis des temps immémoriaux ? Ou bien leur origine était-elle plus récente et se situait-elle dans un autre pays du Moyen-Orient ?

La clé se trouvait peut-être dans la Bible même, que l'on peut souvent dater comme les anneaux d'un arbre malgré l'élaboration tardive de certains livres. Pour un œil exercé, la date approximative où certains thèmes, passages ou idées sont apparus dans les courants de pensée juifs peut être calculée avec une certaine précision. Si donc le terme 'îr, « veilleur », figurait dans la Bible, j'avais de bonnes chances de trouver quand et comment le terme s'était infiltré dans les enseignements rabbiniques.

M'emparant de nouveau de la « *New and Complete Analysis of the Holy Bible* » de Hitchcock, je recherchai le mot « veilleur » dans la *Cruden's Concordance* et le trouvai quatre fois. La première mention renvoyait au Livre de Jérémie, à propos de « veilleurs » qui « *viennent d'un pays éloigné et poussent des cris contre les villes de Juda* » ; le terme désignait ici des étrangers et non des anges<sup>175</sup>. Les trois autres références concernaient toutes le Livre de Daniel, l'un des tout derniers de l'Ancien Testament. Avant de les examiner, j'étudiai de nouveau la *Cruden's Concordance* en m'intéressant cette fois aux noms des anges, notamment ceux qui reviennent souvent

<sup>175</sup> Jér. 4:16.

dans le Livre d'Énoch. Je découvris rapidement que l'Ancien Testament ne cite que deux noms – Gabriel et Michel – et que ceux-ci ne figurent que dans le Livre de Daniel. Plus important encore, le Livre de Daniel est le seul à décrire clairement des êtres de type Veilleur et ressemblant de près à ceux dont parlent le Livre d'Énoch et les manuscrits de la mer Morte. Comment expliquer cela et qu'avait donc ce Daniel de particulier ?

### ~ Près des fleuves de Babylone

Le Livre de Daniel est écrit partie en hébreu, partie en araméen. Les érudits en datent généralement le contenu et le style v. 165 av. JC., époque où fut justement élaboré le Livre d'Énoch qui lui est si souvent comparé<sup>176</sup>. Le Livre s'intéresse à une période commençant vers 606 ou 605 av. JC., date à laquelle le roi babylonien Nabuchodonosor envahit Juda et entre dans Jérusalem. Il saccage le temple de Salomon dont il pille de nombreux trésors et retourne à Babylone en emmenant certains des meilleurs artisans de la ville. Il prend également à son service trois ou quatre jeunes nobles dont Daniel alors âgé, dit-on, de dix-sept ans. Si l'on en croit la Bible, les jeunes gens sont mis au service de la cour royale et vivent peut-être même dans le palais du roi. Bien vite, Daniel voit grandir sa popularité et devient un personnage remarquable et renommé, connu pour son respect rigoureux de la Torah, la loi Sacrée instituée par Moïse, et pour sa « sagesse ». Il possède aussi des qualités plus prisées comme la faculté d'interpréter les rêves. Avec le temps, Daniel devient gouverneur de la province de Babylone et chef des « sages » – astrologues, Chaldéens (savants) et devins – de la cité.

Nabuchodonosor aurait alors fait un rêve très étrange. Aucun « sage » n'ayant pu le déchiffrer, il appelle Daniel et lui dit avoir vu « *un arbre au milieu de la terre* » dont les feuilles et les fruits étaient « *beaux* » et qui grandissait jusqu'au ciel. Les bêtes des champs s'abritaient sous sa ramure et les oiseaux des airs « *demouraient dans ses branches* »<sup>177</sup>. Puis « *un veilleur et saint descendit du ciel* » et cet être brillant cria au roi d'abattre l'arbre et de n'en laisser que « *la souche en terre* »<sup>178</sup>. Ces versets sont suivis des lignes suivantes :

*La sentence est par décret des veilleurs, la demande émane*

<sup>176</sup> Blair, *The World Illustrated Bible Handbook* pp. 178-83.

<sup>177</sup> Dan. 4:10-12.

<sup>178</sup> Dan. 4:13-15.

*des saints ; afin que les vivants sachent que le Très-Haut règne sur le royaume des hommes, le donne à qui il veut et y élève le plus bas des hommes*<sup>179</sup>.

Daniel écoute le rêve de Nabuchodonosor et explique que l'arbre puissant représente le roi lui-même, dont « *la grandeur s'est accrue et touche le ciel, et dont l'autorité s'étend jusqu'aux confins de la terre* ». Cela annonce, dit-il, sa chute imminente, à moins qu'il ne brise ses attaches et ne reconnaisse le Très-Haut comme le seul vrai Dieu<sup>180</sup>. C'est ici qu'apparaît, pour la troisième et dernière fois, le terme 'îr, « veilleur » : « *Le roi a vu un veilleur et saint descendre du ciel* »<sup>181</sup>.

Nulle part ailleurs dans la Bible le terme 'îr ne figure dans un contexte d'apparition d'ange. Cet usage appartient donc nettement à l'époque de la rédaction du Livre de Daniel, à peu près contemporaine du Livre d'Énoch ; à l'appui de ce lien entre les deux livres, l'évocation de la chute de Nabuchodonosor en termes d'arbres abattus, image qu'on retrouve à l'identique dans certains éléments énochiens des manuscrits de la mer Morte à propos de la destruction des Veilleurs<sup>182</sup>.

### ~ Les Juifs en exil

Le prophète vécut longtemps et se trouvait encore dans le palais de Nabuchodonosor quand la situation des Juifs revenus à Jérusalem s'aggrava. Depuis quelques années, l'armée babylonienne s'était retirée de la cité ; mais un nouveau soulèvement força Nabuchodonosor à revenir en Juda et à refaire le siège de la capitale, qui tomba en 598 av. JC. Le roi repartit vers Babylone en emmenant, dit-on, quelque 10.000 Juifs en captivité. Suite apparemment à un autre soulèvement survenu en 586 av. JC., il revint encore à Jérusalem dont il pilla et rasa le temple. Il aurait également emmené à Babylone la quasi-totalité de la population de Jérusalem, soit plus de 100.000 personnes. Dès lors, le peuple de Juda vient grossir les rangs des esclaves et entre dans ce que l'histoire juive nomme la captivité ou l'exil.

Après la mort de Nabuchodonosor, en 562 av. JC., les rois se succèdent et le dernier d'entre eux, Belshazzar, figure également dans l'histoire du prophète. Daniel demeure apparemment

<sup>179</sup> Dan. 4:17.

<sup>180</sup> Dan. 4:22.

<sup>181</sup> Dan. 4:23.

<sup>182</sup> 4ÉnGéants, Milik, *The Books of Enoch – Aramaic Fragments of Qumrân Cave 4*, pp. 306-7.

gouverneur et oniromancien et se hisse finalement au rang de « troisième souverain » de Babylone, derrière le « deuxième souverain » Belshazzar et le « premier souverain » Nabonide (Nabounaïd) – le père de Belshazzar, parti guerroyer en Arabie après avoir confié le royaume à son fils. Pendant la première année du règne de Belshazzar, Daniel a lui-même une « vision nocturne » apocalyptique riche en présages, où il voit un être de type Veilleur dont l'aspect semble tout droit sorti du Livre d'Énoch :

*« Je regardai pendant qu'on plaçait des trônes, et un ancien en jours s'assit. Son vêtement était blanc comme neige et ses cheveux étaient comme de la laine pure »<sup>183</sup>*

La similitude avec la description du bébé Noé dans le Livre d'Énoch saute aux yeux<sup>184</sup>. L'un des récits a-t-il influencé l'autre ? Quel est le plus ancien, du Livre de Daniel ou du Livre d'Énoch ?

Le prophète, désormais âgé, est appelé par Belshazzar pour interpréter une étrange écriture apparue sur un mur pendant un banquet ; il prédit un désastre imminent et, peu après, Belshazzar est tué au cours de la prise de Babylone par les Perses de Cyrus le Grand (539 av. JC.). Darius, un parent de Cyrus, est mis sur le trône de Babylone et Daniel est par la suite jeté dans la fosse aux lions en raison de sa fidélité à Dieu ; l'histoire raconte qu'une intervention divine aurait sauvé Daniel de la mort, suite à quoi Darius aurait pris un décret imposant la « vénération envers le Dieu de Daniel »<sup>185</sup>. Daniel continue d'avoir des visions oniriques. C'est ainsi qu'ayant jeûné trois semaines au cours de la troisième année du règne de Cyrus (sur Babylone sans doute), il aurait vu sur les rives de l'Hydékkel (ancien nom akkadien du Tigre) :

*... un homme vêtu de lin, dont les reins étaient ceints d'or pur d'Uphaz ; son corps était pareil au béryl, son visage avait l'aspect de l'éclair, ses yeux étaient comme des lampes de feu, ses bras et ses pieds ressemblaient à du laiton bruni, et le son de sa voix était comme celui d'une multitude<sup>186</sup>.*

Cet être divin présente une ressemblance indéniable avec les hommes « très grands » apparus devant Énoch couché, dont le « visage » « brillait comme le soleil » et dont les yeux étaient « pareils à

<sup>183</sup> Dan. 7:9.

<sup>184</sup> 1Én. 106:2.

<sup>185</sup> Dan. 6:26.

<sup>186</sup> Dan. 10:5-6.

*des torches* »<sup>187</sup>. Seule a changé la couleur de la peau, « *blanche comme la neige* » dans le texte énochien et de « *laiton bruni* » dans le Livre de Daniel. L'espèce de Veilleur qui se tient devant Daniel n'est visible que de lui ; au prophète tremblant, il annonce avoir négocié avec les Perses. Mais, dit-il,

*Le prince du royaume de Perse me résista 21 jours ; mais Michel, l'un des chefs principaux, vint à mon aide et je restai là avec les rois de Perse*<sup>188</sup>.

L'identité de l'être radieux n'est pas dévoilée mais son but est d'informer Daniel du sort qui attend les Juifs exilés maintenant que les Perses ont pris Babylone. Nous avons ici la première référence de l'Ancien Testament à l'archange Michel, censé avoir aidé l'apparition dans ses négociations avec les Perses – une action relevant plus du domaine des hommes que de celui des anges. La nature exacte de ces événements est obscure mais on notera que, dans la tradition hébraïque, Michel est l'archange qui préside aux affaires célestes de la nation israélite<sup>189</sup>.

Après avoir pris Babylone, Cyrus le Grand poursuit vers l'ouest et prend Jérusalem un an plus tard, en 538 av. JC. Alors seulement, la liberté est rendue aux Juifs de Babylone. Ils furent apparemment 50.000 à revenir, et six fois plus à rester dans le pays qui les avait asservis<sup>190</sup>. Des milliers d'autres firent 320 km vers l'est pour gagner la vieille capitale élamite de Suse, au sud-ouest de la Perse, où Darius avait un palais d'été. On ne peut que spéculer sur cette réticence des Juifs à regagner leur pays natal. Peut-être ne voulaient-ils pas entreprendre un long voyage à pied vers Jérusalem ou avaient-ils des parents âgés qui n'y auraient pas survécu. Il se peut également que de nombreux Juifs babyloniens aient entrevu des opportunités pour eux, non seulement dans le pays où ils vivaient, mais aussi en Perse même, d'autant que Cyrus et Darius avaient accru la tolérance religieuse envers les Juifs restés à Babylone et en Perse, leur permettant une pratique relativement libre.

---

<sup>187</sup> 2Én. 1:4.

<sup>188</sup> Dan. 10:13.

<sup>189</sup> Dan. 12:1.

<sup>190</sup> Easton, *The Illustrated Bible Dictionary*, s.v. « Captivity », pp. 125-6.

## **CHRONOLOGIE BIBLIQUE**

**v. 2000 av. JC:** Abraham quitte la cité d'Our; Chedorlaomer, roi d'Élam, rencontre des races géantes en Canaan.

**v. 1300-1200 av. JC:** Exode des Israélites hors d'Égypte, sous la conduite de Moïse. Établissement des douze tribus en Canaan ; nouvelles rencontres de races géantes dans cette région.

**v. 1020-970 av. JC:** Le futur roi David lutte contre les Philistins, parmi lesquels le géant Goliath de la tribu de Gath.

**970 av. JC:** Après la mort de David, Salomon monte sur le trône d'Israël unifié.

**931-889 av. JC:** Mort de Salomon ; le royaume se divise peu à peu en deux : Israël au nord, Juda au sud.

**722 av. JC:** Le royaume d'Israël tombe aux mains des Assyriens et quelque 28.000 Israélites sont emmenés en captivité ; c'est la fin d'Israël en tant que nation. Les captifs ne retourneront jamais d'Assyrie.

**606-605 av. JC:** Nabuchodonosor accède au trône de Babylone.

**598 av. JC:** Jérusalem, capitale de Juda, tombe aux mains de Nabuchodonosor. Le roi sortant, Joachim, et de nombreux artisans émérites sont déportés à Babylone ; le jeune Daniel est de ceux-là. Sédécias, fils de Joachim, monte sur le trône.

**586 av. JC:** Nabuchodonosor assiège Jérusalem de nouveau. La cité tombe et est détruite ; les Juifs sont emmenés en captivité à Babylone.

**562-553 av. JC:** Nabuchodonosor meurt et trois rois se succèdent après lui : Amelmarduk, Nériglissar et enfin Nabonide. En l'absence du roi, le régent Belshazzar prend le contrôle de Babylone.

**540-539 av. JC:** Nabonide est battu par Cyrus, roi de Perse. L'anarchie éclate à Babylone ; la Bible parle d'écritures apparues sur un mur du palais de Belshazzar au cours d'un banquet. L'armée de Cyrus entre dans Babylone et remporte une victoire facile.

**538 av. JC:** Cyrus prend Jérusalem ; tous les Juifs captifs à Babylone recouvrent leur liberté ; beaucoup gagnent Suse, au sud-ouest de la Perse.

**537-515 av. JC:** Restauration du temple de Jérusalem sous Zérubbabel.

**478 av. JC:** Il y a encore des Juifs à Suse. Épisode biblique du mariage d'Esther à Xerxès, roi perse, qui évite le massacre de nombreux Juifs.

**458 av. JC:** Envoi d'Ezra à Jérusalem par le roi perse Artaxerxès. Il emmène un grand nombre d'exilés juifs et des dons précieux pour le Temple restauré.

**445 av. JC:** Néhémie, échanson d'Artaxerxès à Suse, retourne comme gouverneur à Jérusalem. Fondation du royaume de Judée.

**165 av. JC:** Rédaction du Livre de Daniel

D'après le Livre de Daniel, le prophète, désormais âgé, fut de ceux qui rejoignirent la cour perse à Suse. Il s'y était en fait déjà rendu en esprit lors d'un rêve survenu pendant la troisième année du règne de Belshazzar. Il avait alors assisté à un combat symbolique entre un bélier et un bouc (annonçant le renversement de l'empire perse par les grecs en 330 av. JC.), et avait entendu « une voix d'homme, venant d'entre les rives de l'Ulaï (fleuve aussi nommé Choasper ou *Kerkhan*, coulant à quelque 30 km au nord de Suse), qui appelait et disait : « *Gabriel, fais comprendre à cet homme la vision* »<sup>191</sup>. Gabriel avait alors fait une brève apparition, la seule de l'Ancien Testament, pour expliquer à Daniel sa vision ; cet archange ne réapparaîtra plus que pour annoncer à Marie, dans l'Évangile de Luc du Nouveau Testament, la naissance de son enfant et celle de Jean le Baptiste<sup>192</sup>.

Daniel meurt finalement à Suse à un âge très avancé. Les Juifs en exil ne sont cependant pas sortis d'affaire et beaucoup restent à Babylone et à Suse jusqu'à ce que le nouveau roi perse Artaxerxès autorise par un décret de 458 av. JC. la restauration de l'état juif – le temple de Jérusalem ayant été achevé et consacré en 515 av. JC. Les Juifs rechignent néanmoins à revenir dans leur patrie ; après le décret d'Artaxerxès, 5.000 reviendront en compagnie d'un scribe religieux nommé Ezra, tandis qu'un deuxième groupe partira en 445 av. JC. avec un Juif nommé Néhémie qui avait été échanson ou vizir du roi<sup>193</sup>. Néhémie passera trente ans à superviser la restauration de la nation juive puis retournera auprès de son maître royal en Perse où il finira ses jours. Et l'histoire perd alors la trace des Juifs restés à Babylone ou Suse après cette date.

### ~ Un homme aux visages multiples

Les œuvres attribuées à Daniel contiennent des récits vigoureux et moralisateurs qui eurent la faveur de Juifs après leur retour d'exil, tout particulièrement pendant la répression terrible qu'ils subirent sous Antiochos Épiphane, roi de Syrie qui gouvernait la Judée au commencement de la révolte des Maccabées de 167 av. JC. C'est sans doute ce contexte troublé qui suscita la rédaction de nombreux récits datant de la captivité babylonienne.

Daniel est très probablement un personnage composite personnifiant la vie et les actes de plusieurs individus réels, dont peut-être certains des rois qu'il est censé avoir servis. Mais pour les

<sup>191</sup> Dan. 8:16.

<sup>192</sup> Luc 1:11-19, 26-38.

<sup>193</sup> Easton, *The Illustrated Bible Dictionary*, s.v. « Captivity », pp. 125-6.

Juifs de l'après-exil, il représentait l'esprit emprisonné du peuple élu de Dieu, depuis l'époque de la captivité jusqu'au début de l'ère chrétienne. Cela m'aiderait-il à comprendre pourquoi le Livre de Daniel est le seul de l'Ancien Testament où des Veilleurs, des individus de type Veilleur et des anges identifiés soient présentés comme des êtres célestes ?

### ~ Chemin faisant avec Raphaël

Dans l'immédiat, je souhaitais laisser de côté le Livre de Daniel et la Bible en général, où je ne pensais plus apprendre grand-chose sur les origines des Veilleurs, et me tourner vers les Apocryphes, ces 17 livres ou fragments de livres qui, après avoir figuré initialement dans la Bible chrétienne, furent rejetés par les pères de l'Église au IV<sup>e</sup> siècle. Je m'intéressais plus particulièrement au Livre de Tobie où figure un autre archange, à savoir Raphaël, qui n'apparaît pas dans l'Ancien testament mais qui est l'un des saints Veilleurs du Livre d'Énoch.

Le Livre de Tobie raconte la vie des dix tribus israélites emmenées vers l'Assyrie et « *les cités des Mèdes* » après que Salmanazar, roi assyrien, eut vaincu en 722 av. JC. le royaume septentrional d'Israël. Contrairement aux Juifs de la captivité babylonienne, ces tribus ne revinrent jamais de leur exil et l'on pense qu'elles vécurent ensuite en communautés isolées pendant de nombreuses générations. Cet ouvrage apocryphe, comme le Livre de Daniel et le Livre d'Énoch, ne fut en fait composé qu'après 200 av. JC. Le récit qui nous intéresse parle d'un homme juste nommé Tobias, fils de Tobie, qui s'apprête à quitter Ninive, la vieille capitale assyrienne, pour Ecbatane, l'une des « *cités des Mèdes* » située au nord-ouest de l'Iran<sup>194</sup>, afin d'y obtenir la main d'une belle demoiselle nommée Sara, fille de Raguel<sup>195</sup>. Il est accompagné dans ce voyage long et fatigant par Raphaël, dont le nom signifie « *le guérisseur de Dieu* ». Alors qu'ils traversent des montagnes, l'archange – qui cache son identité derrière le nom d'Azarius – prodigue de sages enseignements à Tobie, lui indiquant par exemple comment utiliser les différentes parties du gros poisson qu'il a pris dans une rivière :

*Enlève les entrailles du poisson, et réserve le cœur, la bile et*

<sup>194</sup> 2 Rois 17:6, 18:9 ; Chr. 5:26.

<sup>195</sup> Tobie 5:28.

*le foie ; car ils servent à des remèdes utiles... la bile sert à enduire les yeux qui ont une petite tache, et ils seront guéris*<sup>196</sup>.

Voilà certes des paroles dignes du guérisseur de Dieu, mais aussi des talents inhabituels pour un messager céleste. En arrivant à Ecbatane, l'archange se rend à Rages, autre cité mède, pour y chercher des sacs d'argent pour le compte de la famille de Tobias<sup>197</sup>. Tobias obtient la main de Sara et au retour vers Ninive, Azarius révèle être « Raphaël, l'un des sept anges sacrés »<sup>198</sup>, allusion au groupe de sept archanges des mythes et légendes hébreux.

Le voyage de Tobias et Raphaël n'est très probablement qu'une fable pittoresque créée par des conteurs juifs dans un but allégorique. Mais l'aspect prêté à l'archange avait son importance ; je commençais en effet à pressentir que le concept d'êtres angéliques pourvus de descriptions, identités, hiérarchies et titres n'avait été adopté par les Juifs qu'après leur retour de Babylone et de Suse. Sous quelle influence ? Sous les rois Nabuchodonosor et Belshazzar, au VI<sup>e</sup> siècle av. JC., Babylone fut dominée par le culte de Bel ou Bel-Mardouk, dieu national personnifiant le soleil. Son culte était abhorré par les Juifs comme idolâtre bien que Daniel, à la cour babylonienne, eût reçu le nom de Belteshazzar ou « *prince de Bel* »<sup>199</sup>. Bel étant le dieu des oppresseurs, son culte n'aurait pu avoir la faveur des captifs juifs et il est donc douteux qu'il ait influencé notablement le concept juif d'ange.

Mais Babylone était aussi, à l'époque, une cité cosmopolite concentrant les cultes de toute la Mésopotamie ; l'un d'eux aurait-il pu s'attirer la sympathie des Juifs ? C'est difficile à dire ; il y a tout lieu de penser en tout cas que les ailes des gardiens de temple et génies célestes assyriens et babyloniens influencèrent le développement des chérubins et séraphins à ailes multiples, lesquels ne furent toutefois jamais classés dans les *mal'akh*, les anges ou messagers du ciel.

### ~ L'influence iranienne

Une piste plus prometteuse concernait l'influence majeure indéniablement exercée par le clergé perse sur les Juifs exilés. De nombreux scribes, prophètes et administrateurs juifs acquirent po-

<sup>196</sup> Tobie 6:4,8.

<sup>197</sup> Tobie 9.

<sup>198</sup> Tobie 12:15.

<sup>199</sup> Easton, *The Illustrated Bible Dictionary*, s.v. « Daniel », pp. 178-9.

pularité et richesse, non seulement dans la vieille capitale élamite de Suse, mais également plus avant dans la Perse, notamment dans le royaume nord-oriental de Médie – l’Azerbaïdjan actuel –, où se déroule une bonne partie du Livre de Tobie. Quelles influences religieuses les Juifs y avaient-ils rencontrées ?

Avant de devenir un royaume à part entière, la Médie avait été une confédération de tribus farouches, montagnardes pour la plupart, vassalisées par l’empire assyrien avant de proclamer leur indépendance en 820 av. JC. Elles furent ensuite dirigées par une dynastie de rois appelés « rois des rois », dont le dernier fut renversé par Cyrus le Grand en 550 av. JC. Deux ans plus tard, Cyrus fondait l’empire perse, créant la dynastie des Achéménides ; son royaume s’étendait désormais, au nord jusqu’au Caucase russe, à l’est jusqu’à l’Inde et au Turkménistan, au sud jusqu’à l’Égypte et l’Éthiopie, à l’ouest jusqu’à l’Europe orientale<sup>200</sup>.

On n’a pas d’information sur la religion de Cyrus mais il est probable qu’il suivit celle des mages, caste sacerdotale mède disposant d’un pouvoir immense et qui aurait gardé la tombe de marbre blanc de Cyrus, dans sa capitale de Pasargadès (sud de la Perse), après son inhumation en 530 av. JC.<sup>201</sup> Cyrus descendait lui-même de l’ancienne dynastie mède et conserva donc toujours une certaine loyauté envers son puissant clergé magien<sup>202</sup>.

L’origine de cette lignée sacerdotale est inconnue. Les Mèdes constituaient une ethnie mélangée, avec des traits culturels et religieux indigènes venant des régions montagneuses du nord-ouest de l’Iran. On ne peut vraiment comparer les mages qu’à la caste sacerdotale des brahmanes indiens, avec qui ils avaient de nombreux points communs en matière de croyances, de coutumes et de culte (voir chap. 8). Les mages les plus fameux sont bien entendu les trois « sages » qui, nous dit la Bible, apportèrent leurs présents au Christ nouveau-né au moment de la Nativité<sup>203</sup>.

Les Juifs furent-ils influencés par les croyances des mages ? C’était très possible ; mais une religion concurrente commençait à cette époque à gagner la Perse : le zoroastrisme.

## ~ La chute des mages

Un grave revers frappa les mages en 522 av. JC. lorsqu’un

<sup>200</sup> Lempriere, J., *A Classical Dictionary*, s.v. « Mèdes ».

<sup>201</sup> Matheson, *Persia – an Archaeological Guide*, p. 217.

<sup>202</sup> D’après Hérodote, le grand-père de Cyrus était le roi mède Astyage, dont la fille Mandane avait épousé un vassal perse nommé Cambyse. Ils eurent un fils nommé Kouroush, qui devint Cyrus le Grand, fondateur de l’empire perse. Cf. Hérodote, *Histoire*, 1, 107-8.

<sup>203</sup> Matt. 2:7.

mage mède nommé Gaumata se fit passer pour le régent de Cambyse II – le successeur de Cyrus – qu’une campagne militaire retenait en Afrique du nord ; l’imposteur réussit ainsi à s’emparer du trône perse et à se proclamer roi. Averti, Cambyse repartit pour la Perse mais fut mortellement blessé en chemin. Malgré ce tragique accident, Gaumata et ses complices mages furent déposés et tués par Darius, successeur de Cambyse, après quelques mois de pouvoir<sup>204</sup>. Suite à quoi, le clergé magien fut proscrit et persécuté dans toute la Perse. Pour commémorer la chute de Gaumata, on institua, selon l’écrivain grec Hérodote, une fête appelée magophobie pendant laquelle les gens étaient invités à tuer tous les mages de rencontre ; cette coutume était apparemment encore en vigueur quand Hérodote visita la Médie<sup>205</sup>.

L’abaissement du clergé magien, désormais objet de mépris et de haine, favorisa la montée soudaine de ce qu’on appellerait plus tard le zoroastrisme, religion iranienne revitalisée qui doit son nom à son illustre fondateur Zoroastre. À partir du règne de Darius, le zoroastrisme se développa et devint la nouvelle religion d’état, dotée de livres saints et possédant temples et clergé dans chaque grande ville. Elle fit son possible pour éliminer le magisme, alors même que l’essentiel des dogmes zoroastriens était probablement issu des anciens enseignements de la religion mède.

### ~ La tour de Daniel

La capitale mède Ecbatane – aujourd’hui Hamadan – était pour les mages comme pour les zoroastriens un lieu sacré. Il était donc stupéfiant de constater que c’était la destination de l’archange Raphael dans le Livre de Tobie et qu’en outre s’y dressait une « tour » construite par le prophète Daniel et consacrée par son maître Darius 1<sup>er</sup>. D’après l’historien juif Flavius Josèphe (37-97), à qui l’on doit le seul témoignage sur cet édifice élégant et renommé, il était

*... merveilleusement fait et il subsiste encore, conservé jusqu’à ce jour ; quand on le regarde, il semble de construction récente et dater du jour où on le contemple... Aujourd’hui encore, on ensevelit dans cette tour les rois de Médie, de Perse et de Parthie ; et celui à qui en fut confié le soin était un prêtre juif, chose qui est encore observée à ce jour<sup>206</sup>.*

<sup>204</sup> Hérodote, III, 61-78.

<sup>205</sup> Ibid., III, 79.

<sup>206</sup> Josèphe, *Les antiquités juives*, x, xi, 7.

Si c'était exact, cela prouvait clairement l'immense estime dont avait joui le clergé juif auprès des rois perses et sans doute des mages jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne, époque où Josèphe écrit ces lignes énigmatiques. On ne sait rien d'autre sur la tour de Daniel ; les écrivains classiques affirment qu'Ecbatane était originellement entourée de sept murs étagés de couleurs différentes, rappelant les ziggourats assyriennes et babyloniennes à sept niveaux<sup>207</sup>.

### *Chronologie perse*

**2000-1000 av. JC:** *Établissement de tribus iraniennes en Asie centrale et occidentale, suite à des migrations depuis les plaines de la Russie du sud.*

**v. 2000-550 av. JC:** *Assyrie, Médie, Babylonie et Lydie sont les puissances dominantes du Proche-Orient.*

**630 av. JC:** *Date traditionnelle de la naissance de Zoroastre, fondateur du zoroastrisme.*

**581 av. JC:** *Naissance de Cyrus le Grand, descendant direct de la dynastie mède.*

**559-548 av. JC:** *Cyrus monte sur le trône d'Anshan, en Perse occidentale, puis conquiert le reste du continent iranien ; établissement de la période achéménide de l'histoire perse.*

**539 av. JC:** *Cyrus prend Babylone.*

**530-522 av. JC:** *Mort de Cyrus et règne de son successeur Cambyse II.*

**526-521 av. JC:** *Troubles dynastiques ; un usurpateur magien s'empare du trône perse pendant quatre mois. Cambyse meurt pendant son retour d'Égypte. Darius 1er, son successeur, prend le pouvoir.*

**485 av. JC:** *Couronnement de Xerxès, fils de Darius.*

**464-330 av. JC:** *Règnes d'Artaxerxès à Darius III.*

**330 av. JC:** *Alexandre le Grand bat la Perse, qui perd son indépendance et son influence ; fin de la dynastie achéménide.*

**247 av. JC:** *Établissement de la dynastie parthe en Perse.*

**224-5:** *Ardashir 1er bat les Parthes en trois batailles décisives et crée le second empire perse, appelé dynastie sassanide.*

**640:** *Chute des Sassanides, vaincus par les envahisseurs arabes, et fin de l'empire perse.*

<sup>207</sup> Hérodote, 1, 98.

De toute évidence, il dut y avoir des échanges intellectuels et philosophiques entre mages de Médie, zoroastriens de Perse et exilés juifs. Dans quelle mesure cela influença-t-il le contenu du Livre d'Énoch et les écrits de la mer Morte ? Plus important encore : l'Iran était-il à l'origine du concept d'anges, tant célestes que déchus, développé après l'exil ? Un coup d'œil même rapide aux enseignements du zoroastrisme semblait l'indiquer.

### ~ Les anges de Zoroastre

Comme le judaïsme, le zoroastrisme est une religion monothéiste. Comme le judaïsme, il reconnaît tout un panthéon d'anges, les *yazatas*, obéissant à un être suprême nommé Ahoura Mazda, « sage seigneur ». Les anges les plus élevés sont les *Amesha Spentas*, ou *Amshashpands*, dont on pense qu'ils viendraient de mythes indo-iraniens bien plus anciens d'Asie centrale, remontant aux second ou troisième millénaires av. JC.<sup>208</sup>

On peut identifier Ahoura Mazda et ces six « *saints immortels* » ou « *bienfaisants immortels* » aux sept archanges judaïques<sup>209</sup> apparaissant, non seulement dans le Livre de Tobie, mais aussi dans le Livre d'Énoch<sup>210</sup> et les textes de la mer Morte<sup>211</sup>. Les hébraïstes W. O. E. Oesterley et T. H. Robinson ont mis en évidence l'influence exercée par le zoroastrisme sur le judaïsme dans des domaines aussi divers que l'angéologie, la démonologie, le dualisme, l'eschatologie, la division du temps en grandes époques et la résurrection de l'âme, *et ce notamment pour le Livre d'Énoch*. Ils ont conclu que ces emprunts à la religion perse s'étaient certainement produits pendant l'exil des Juifs à Suse<sup>212</sup>, avis partagé par des iranians tels que Richard N. Frye, ex-professeur en études iraniennes à l'université de Harvard, qui a souligné la vigoureuse fertilisation croisée entre le zoroastrisme et le judaïsme d'après-exil dans *The Heritage of Persia* (1963)<sup>213</sup>.

<sup>208</sup> Les sept dieux indo-iraniens sont mentionnés dans une inscription, datant d'environ 1500 av. JC., commémorant la signature d'un traité entre les Hittites d'Anatolie (la Turquie actuelle) et les mitanniens de Syrie, à Boghazköy. Ils comprennent Mitra, forme védique du Mithra zoroastrien, Varouna, Indra et deux Nasatyas. Les deux premiers, Mitra et Varouna, sont précédés d'un mot signifiant « deux dieux » qui indique une sorte d'interrelation dualiste similaire à celle de Ahoura Mazda et Angra Mainyou dans la mythologie iranienne. Ils apparaissent également souvent ensemble dans le *Rig-Veda* sous le nom composé de Mitra-Varouna.

<sup>209</sup> Voir par exemple Graves (éd.), *New Larousse Encyclopaedia of Mythology* p. 317. Certains, cependant, dont W. O. E. Oesterley, ont suggéré que les sept archanges dériveraient des sept influences planétaires des mythologies akkadienne et babylonienne. Cf. « Angelology and Demonology in Early Judaism » dans Manson (éd.), *A Companion to the Bible*. Il est bien plus probable que les Juifs voyaient dans les *Amesha Spentas* des aspects symboliques de leur propre Dieu, et qu'ils aient ainsi par inadvertance ajouté un ange supplémentaire, ce qui donne sept archanges en plus de Dieu lui-même.

<sup>210</sup> 1En. 20.

<sup>211</sup> Strugnell, « The Angelic Liturgy », dans *Congress Volume Oxford, Supplements to Velut Testamentum*, vii, Leiden, 1960, pp. 318-45. Voir aussi Vermes, « Songs for the Holocaust of the Sabbath », 4Q400-7, *The Dead Sea Scrolls in English*, pp. 220-30.

<sup>212</sup> Oesterley and Robinson, *Hebrew Religion - Its Origin and Development*, pp. 312-14, 386-400.

<sup>213</sup> Frye, *The Heritage of Persia*, p. 154.

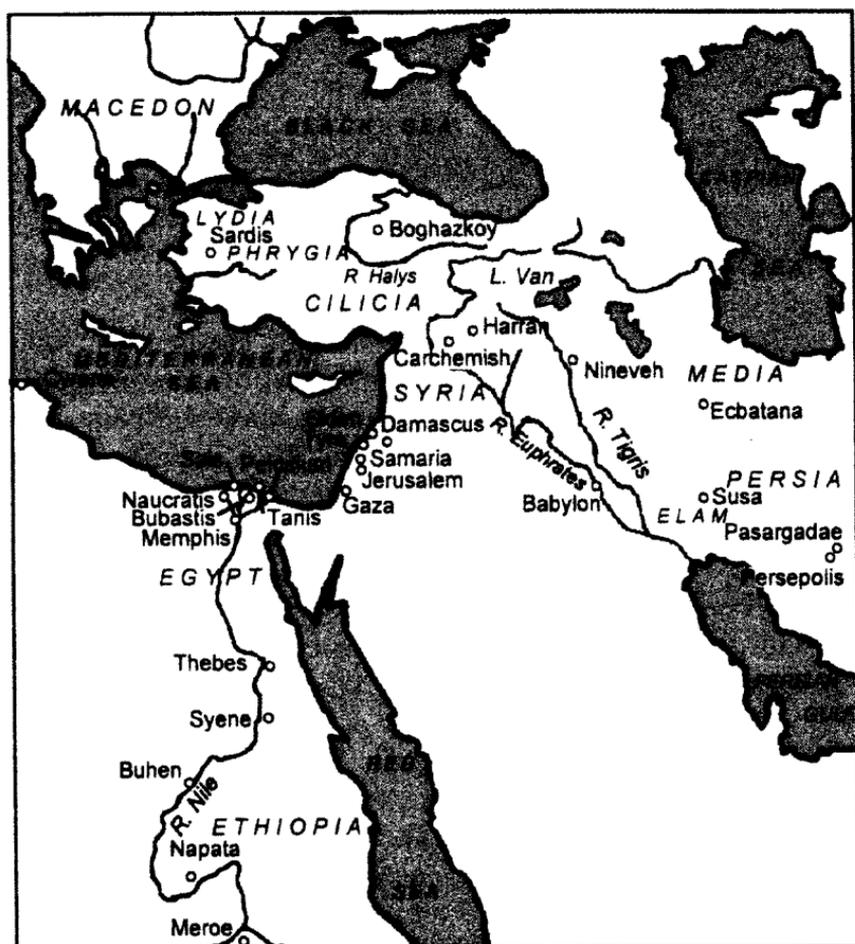


Image 5. Le Proche-Orient au premier millénaire av. JC.

Le bien-fondé de mes conclusions concernant l'influence perse sur le Livre d'Énoch me semblait faire peu de doute. Que penser du récit des Veilleurs : était-il venu d'Iran lui aussi ? L'éru- dit chanoine R. H. Charles, dont la traduction anglaise du Livre d'Énoch éthiopien fait encore référence, le pensait apparemment : il conclut que les mythes présentés par la Genèse 6, concernant les Fils de Dieu qui venaient voir les Filles des Hommes, apparte- naient « à un mythe très ancien, peut-être d'origine perse, selon lequel des démons corrompirent la terre avant la venue de Zoroas- tre et s'allièrent avec des femmes »<sup>214</sup>. C'est également l'opinion du Pr Philip Alexander, l'un des plus éminents experts sur le Livre d'Énoch, qui s'exprima ainsi dans un article important intitulé

<sup>214</sup> Charles, *The Book of Enoch*, 1912, p. 16, n. 1En. 6:2.

*The Targumim and Early Exegesis of 'Sons of God' in Genesis 6*, publié en 1972 dans le *Journal of Jewish Studies* :

*L'angélogologie fleurit dans le judaïsme après l'exil sous l'influence de la religion iranienne. Il est très probable que l'interprétation des Fils de Dieu, ??????, comme des anges fut l'une des façons dont ces idées relativement étrangères furent greffées sur la religion d'avant-exil et naturalisées<sup>215</sup>.*

En d'autres termes, il était parfaitement possible que les légendes des Fils de Dieu eussent été introduites pour la première fois dans la Genèse, ou en tout cas révisées et réaménagées, à l'époque où les scribes religieux retravaillaient l'Ancien Testament, après le retour final des Juifs de Perse vers 445 av. JC. Comme « Fils de Dieu » n'était qu'une autre appellation des Veilleurs, cela entraînait que les traditions rapportées par le Livre d'Énoch sur leur chute étaient nées en Iran.

### ~ Vérité et mensonge

Il semble que la Perse ait également eu une influence majeure sur la littérature de la mer Morte. Le Testament d'Amram, par exemple, parle de deux Veilleurs qui apparaissent à Amram, père de Moïse, alors allongé dans son lit. Ils lui demandent « *Lequel de nous choisis-tu pour te gouverner ?* », puis se présentent comme étant « *Béliäl... {Prince des Ténèbres} et Roi du Mal* » et « *Michel... Prince de la Lumière et Roi de la Droiture* »<sup>216</sup>. On trouve dans les manuscrits de la mer Morte d'autres épithètes concernant Béliäl : « *ténèbres* », « *mentant* », « *menteur* » ; son égal et contraire, Michel ou Melchisédech, est associé quant à lui aux termes « *lumière* », « *vertu* » et « *vérité* »<sup>217</sup>. L'idée de devoir choisir entre lumière et ténèbres, vérité et mensonge, droiture et fausseté, se retrouve à l'identique dans les livres saints zoroastriens qui invitent à choisir entre *asba*, « *droiture* » ou « *vérité* », et *druj*, « *fausseté* » ou « *mensonge* ».

Ces principes dualistes sont représentés d'un côté par Ahoura Mazda, « *le sage seigneur* », de l'autre par Angra Mainyou (souvent abrégé en « *Ahriman* » dans les textes perses), « *esprit méchant* », « *prince du mal* », qui est l'équivalent iranien de Béliäl, de Satan ou du Diable<sup>218</sup>. Cette notion de choix rappelle curieuse-

<sup>215</sup> Alexander, « *Targumim and Early Exegesis of 'Sons of God' in Genesis 6* », pp. 60-61.

<sup>216</sup> Eisenmann and Wise, 4Q543, « *Testament of Amram* », *The Dead Sea Scrolls Uncovered*, p. 153.

<sup>217</sup> *Ibid.*, pp. 30-31, 151-2.

<sup>218</sup> Zaehner, *The Dawn and Twilight of Zoroastrianism*, pp. 36-7.

ment celui que doivent faire les juifs lors de la fête annuelle du Yom Kippour, le Jour de l'Expiation, entre la voie du bien et la voie du mal.

Une autre confirmation du lien entre le zoroastrisme et la littérature de la mer Morte vient du fait que, chez les Esséniens, les adeptes de la vérité étaient appelés « *Fils de Zadok* » – c'est-à-dire de la « droiture » – ou « *Fils de la Vérité* », alors que les adeptes de Bélial étaient appelés « *Fils des Ténèbres* » ou « *Fils du Mensonge* »<sup>219</sup>. On peut rapprocher cela de la littérature zoroastrienne qui parle des *ashavans*, « *adeptes de la Droiture* » ou « *adeptes de la Vérité* », et des *drvants*, « *adeptes du Mensonge* »<sup>220</sup>.

Ces constats étaient importants car ils confirmaient indiscutablement les relations nettes existant, non seulement entre zoroastrisme et judaïsme, mais aussi entre la religion iranienne et les enseignements des communautés de la mer Morte qui adhéraient strictement, comme Daniel, aux lois de Moïse. Comme ces mêmes communautés avaient très probablement produit les ouvrages apocryphes et pseudépigraphes comme le Livre d'Énoch et le Testament d'Amram, il était parfaitement possible que les bases des légendes sur la chute des Veilleurs fussent en fait issues de la riche mythologie iranienne.

Avant toutefois de suivre les traces de Daniel et de quitter la Palestine pour des terres plus orientales, au-delà des montagnes de Babylonie, il me restait à une question à examiner : quelqu'un avait-il jamais suggéré que le Livre d'Énoch ait pu être composé ailleurs qu'en Palestine ?

### ~ L'heureuse intuition de Laurence

Le chanoine R. H. Charles avait apparemment confirmé l'influence perse sur le Livre d'Énoch ; qu'avait dit sur l'origine de ce texte Richard Laurence, archevêque de Cashel, auteur de la première traduction anglaise du texte éthiopien déposé à la Bodleian Library par James Bruce of Kinnaird en 1773 ? Je lus sa longue introduction au Livre d'Énoch et ce que j'y trouvai me stupéfia. Il s'était intéressé à la latitude sous laquelle le texte vit le jour et avait donc étudié en détail la longueur des jours dans le chapitre 71. Il constata que l'auteur les divisait en 18 parties et que le jour

<sup>219</sup> Eisenmann and Wise, 4Q543, « Testament of Amram », *The Dead Sea Scrolls Uncovered*, p. 156.

<sup>220</sup> Zaehner, *The Dawn and Twilight of Zoroastrianism*, pp. 34-6.

le plus long comportait 12 parties, soit l'équivalent de 16 heures dans notre système à 24 heures.

Laurence s'aperçut que cette durée maximum n'était pas celle de la Palestine et que cela disqualifiait cette région comme lieu d'origine du Livre d'Énoch. Il chercha donc plus au nord une latitude où la durée diurne maximum serait celle du texte et put ainsi conclure que l'auteur parlait d'un lieu situé

*... pas plus bas que 45 degrés de latitude nord, où le jour le plus long dure 15 heures, et pas plus haut peut-être que 49 degrés, où le jour le plus long dure précisément 16 heures. Cela mettrait le pays où il écrivait au moins à la hauteur des secteurs nord des mers Caspienne et Euxine (Noire) ; il se situait probablement entre les limites supérieures de ces deux mers. Si cette dernière conjecture est fondée, l'auteur du Livre d'Énoch appartenait peut-être à l'une des tribus que Salmanazar emmena et « plaça à Halah et à Habor près du fleuve Goshan, et dans les cités des Mèdes », lesquelles ne revinrent jamais de captivité<sup>221</sup>.*

Selon Laurence, le Livre d'Énoch ne pouvait avoir été écrit en Palestine, et avait été composé bien plus au nord, dans la région de l'Arménie russe, de la Géorgie ou du Caucase, à environ 5° nord de l'Iran. Bien que j'eusse des doutes quant à cette localisation exacte, j'étais parvenu moi-même à des conclusions similaires en étudiant les descriptions de Veilleurs fournies par les textes énochiens. Ces êtres n'avaient rien de commun avec les Juifs de Palestine au teint olivâtre ; ils évoquaient plutôt des gens de haute taille, ayant un teint clair, des cheveux blancs et des manteaux foncés en plumes, et vivant sous un climat beaucoup plus froid tel que celui de zones montagneuses.

En dépit des conclusions décapantes auxquelles il avait abouti, l'archevêque persista à penser que le Livre d'Énoch était nécessairement l'œuvre d'un Juif, mais qui aurait vécu dans la région ci-dessus ; d'où son hypothèse que l'auteur appartenait peut-être à l'une des dix tribus déportées en Assyrie et en Médie après la chute d'Israël en 722 av. JC. Cette hypothèse était peu crédible mais la relation proposée entre l'auteur du Livre d'Énoch et l'ancien royaume de Médie semblait toucher juste. À l'époque de l'archevêque, les érudits n'avaient pas une claire perception du zoroastrisme et n'auraient pu imaginer qu'il ait influé fortement sur

<sup>221</sup> Laurence, *The Book of Enoch*, xlv-xlvi.

la pensée religieuse juive, ce qui donnait d'autant plus d'intérêt aux observations de Laurence. C'était clairement une nouvelle preuve que je devais m'intéresser à l'Iran, et notamment aux mages mèdes et au zoroastrisme perse, pour trouver la clé suivante du mystère de la race déchue.

## Le terrible mensonge

Il me fallait tout savoir des croyances, coutumes et cultes zoroastriens. Il me fallait savoir si c'étaient leurs enseignements ou ceux des mages mèdes qui étaient à la base de l'angéologie judaïque et notamment du récit de la chute des Veilleurs.

Les livres ne pouvaient me fournir qu'une information générale, or je voulais beaucoup plus : j'avais besoin d'un contact direct avec cette religion vivante qui subsistait dans certains endroits de l'Inde, près de Bombay principalement. C'était là que des dizaines de milliers de zoroastriens avaient émigré au IX<sup>e</sup> siècle depuis la Perse dans l'espoir d'échapper aux persécutions croissantes des envahisseurs arabes. En Inde, les zoroastriens furent appelés parsis – le peuple de *Pars*, la Perse – et c'est sous ce nom que le monde les connaît encore.

Je découvris qu'une communauté zoroastrienne s'était installée à Londres au début du XX<sup>e</sup> siècle et y avait édifié un temple qui était toujours en activité. J'obtins l'adresse par un ami et, après divers courriers et appels téléphoniques où je mettais en avant mon intérêt pour le sujet, on m'invita sans enthousiasme à assister à l'un des offices. Cette chape de secret des zoroastriens se comprenait parfaitement. Les ignorants avaient toujours considéré leurs croyances, coutumes et cérémonies, au mieux comme non-chrétiennes, païennes et hyper-archaïques, cependant que les musulmans d'Inde et de Perse s'étaient efforcés tout au long des siècles d'éradiquer systématiquement cette religion. Depuis la chute du régime pahlavi en 1979, les zoroastriens encore présents en Iran avaient été forcés de fuir le pays ou de pratiquer en se cachant des autorités islamiques. Voilà pourquoi la Maison Zoroastrienne de Londres s'entourait d'un pareil secret.

Je savais déjà bien des choses sur les zoroastriens perses et les mages mèdes, mais j'avais besoin de mieux apprécier la pertinence de cette information historique. Je pourrais poser toutes questions aux anciens du temple, qui avaient accepté de me parler après l'office. Je me rendis en métro dans une paisible banlieue londonienne, accompagné de Richard Ward, mon assistant de recherche, et d'une collègue nommée Debbie Benstead. Nous trouvâmes à l'adresse indiquée un grand édifice en pierre, sorte d'église et de manoir victoriens tout à la fois dont l'escalier d'entrée nous mena à un vestibule dallé déjà bouillonnant d'activité, où des groupes d'Asiatiques bavardaient dans leurs langues persanes et indiennes natales – les hommes en habits de travail et calottes blanches, les femmes en saris colorés et foulards brillants.

Notre apparence de blancs et notre position à l'écart révélèrent vite en nous des étrangers et nous attirèrent quelques regards nerveux. En réponse, nous sourîmes poliment, attentifs à n'enfreindre aucune règle d'étiquette et attendant que quelqu'un s'approche. Un Asiatique d'aspect cossu finit par lâcher sa conversation et s'avancer vers nous. Il se présenta comme le secrétaire de la société et, après nous avoir souhaité la bienvenue, s'assura que Richard et moi avions une calotte et Debbie un foulard ; la propreté et la pureté étaient en effet de la dernière importance dans leur religion et il fallait donc se couvrir convenablement la tête pour éviter que des cheveux perdus ne souillent la sacralité du temple.

Nos coiffures une fois fixées, j'entamai la conversation avec le secrétaire et qualifiai étourdiment les zoroastriens d'« *adorateurs du feu* », ce qui me valut un regard sévère et cette sèche réponse : « *Nous ne sommes pas des 'adorateurs du feu' ; beaucoup de gens font cette erreur. Nous vénérons le feu en tant que symbole de notre père Aboura Mazda* ». J'avais envie de rentrer sous terre et me répandis en excuses ; j'aurais du surveiller mes mots.

Le feu sous tous ses aspects était sacré pour les Iraniens avant même Zoroastre, le grand prophète dont l'histoire est nimbée de mystère et façonnée par l'imagination. D'après les sources classiques, Zoroastre vécut « *258 ans avant Alexandre* » – c'est-à-dire 258 ans avant qu'Alexandre le Grand, en 330 av. J.C., détruise le tout-puissant empire perse et saccage Persépolis, la fameuse cité en pierre blanche<sup>222</sup>. Cela donne 588 av. J.C., dont rien

<sup>222</sup> Zaehner, *The Dawn and Twilight of Zoroastrianism*, p. 33.

n'indique si c'est la date : où le maître naquit ; ou bien eut, à l'âge de trente ans, sa première révélation ; ou bien convertit à sa nouvelle religion, à 40 ans, son mentor, un roi d'Asie centrale nommé Vishtaspa ; ou encore mourut à l'âge de 77 ans<sup>223</sup>. Rien ne permet en fait de supposer que cette date ait un sens car la religion de Zoroastre – Zarathoustra pour les Iraniens – n'était qu'une revivification d'une religion indo-iranienne d'une haute antiquité que les mages mèdes avaient le mieux préservée.

On a pu rapprocher le *Zend-Avesta* – les écritures sacrées de Zoroastre (le zend est une ancienne langue perse) – des mythes et enseignements du *Rig-Véda* – le plus ancien texte indien, qui remonterait à environ 1750 av. JC., époque où certains considèrent que vécut Zoroastre<sup>224</sup>. On a aussi avancé que Zarathoustra aurait été un titre porté, non par un prophète unique mais par deux, trois, quatre voire davantage, solution à mon sens parfaitement raisonnable. L'auteur latin Justin écrivit que Zoroastre était l'inventeur de la magie et avait étudié la doctrine des mages qui, comme leurs homologues les brahmanes indiens, vénéraient le feu en tant que symbole de la divinité<sup>225</sup>. D'après l'historien byzantin Gregorius Cedrenus, le culte magien fut institué par le héros hellène Persée pour garder et protéger un feu sacré brûlant perpétuellement dans un temple inconnu :

*Persée, dit-on, apporta en Perse l'initiation et la magie, dont les secrets firent descendre le feu du ciel ; par cet art, il apporta le feu céleste à la terre et le fit conserver dans un temple sous le nom de feu sacré immortel ; il choisit des hommes vertueux comme ministres du nouveau culte, et institua les mages dépositaires et gardiens de ce feu qu'ils furent chargés de protéger*<sup>226</sup>.

Zoroastre passait pour s'être imprégné des étranges philosophies et enseignements des mages, portant notamment sur l'origine du monde, l'astrologie et l'astronomie. D'autres traditions font même de Zoroastre un natif de Médie et un *restaurateur* de la religion des mages<sup>227</sup>, à l'instar de Martin Luther qui « réforma » les pratiques corrompues de l'Église catholique.

On ignore presque tout de la religion et de l'histoire des mages. Après que Darius I<sup>er</sup> eut rogné leur puissance politique, ils

<sup>223</sup> Ibid.

<sup>224</sup> Mehr, *The Zoroastrian Tradition*, p. 5.

<sup>225</sup> Graves, *New Larousse Encyclopaedia of Mythology* p. 317.

<sup>226</sup> Ulansey, *The Origins of the Mithraic Mysteries*, pp. 29-30, citant Charles Dupuis, *Origine de tous les cultes*, H. Agasse, Paris, 1795, vol. 1, 1<sup>ère</sup> partie, p. 78.

<sup>227</sup> Lempriere, J., *A Classical Dictionary*, s.v. « Zoroaster », p. 659.

furent confinés dans des tâches subalternes telles que cérémonies religieuses, sacrifices d'animaux, interprétation des rêves et présages, sorts et communications avec le monde des esprits – activités de *mag*-iciens dont dérivent les termes magie, magicien et mage. On sait que les mages vénéraient les divinités indo-iraniennes les plus anciennes telles qu'Ahoura, forme primitive d'Ahoura Mazda, son fils Mithra et la déesse de l'eau Ardvi Soura Anahita ; ces deux derniers furent plus tard intégrés dans les fêtes zoroastriennes comme celle que nous allons suivre.

Les célébrants commencèrent à avancer en file indienne vers le temple et nous les suivîmes avec un sourire poli. La porte d'entrée donnait sur un vaste auditorium comportant des rangées de chaises réparties en deux ailes où étaient déjà présents de nombreux hommes et femmes qui allaient et venaient ou discutaient, comme attendant le début d'un spectacle. Sur une scène surélevée, un énorme brasero poli était rempli à ras bords de menus morceaux de bois de santal, en vue de la fête de *yasna*. À sa base étaient disposés des offrandes – fruits, lait, vin, eau – ainsi que des repères indiquant les quatre directions. L'avant de la scène était surmonté d'une poutre portant un disque ailé à l'intérieur duquel, dans un panache de plumes en queue d'aronde, figurait une représentation d'Ahoura Mazda en style assyrien. Avant que Debbie ait pu s'asseoir, une Asiatique s'approcha et, lui posant la main sur l'épaule, s'adressa à elle d'un air soucieux, d'abord dans sa propre langue puis en utilisant un mélange d'anglais haché et de gestes précautionneux. Debbie comprit vite qu'on lui demandait si elle était en période de règles, le sang menstruel étant considéré, comme les autres impuretés, comme une offense à la présence d'Ahoura Mazda. Par chance, ce n'était pas le cas et Debbie put donc s'asseoir.

Tout en attendant le début de la cérémonie des moissons, j'observai avec incrédulité que l'assistance continuait à bavarder et changer de places comme dans un lieu public ; un office religieux de cette importance n'appelaient-il pas recueillement et contemplation ? Une femme d'âge moyen assise dans une rangée voisine sourit dans notre direction comme pour engager la conversation. Ne sachant que dire ni faire, je lui demandai le sens de cette fête, sur quoi elle alla nous chercher une feuille dactylographiée qui expliquait le déroulement de la soirée. La fête des moissons, y lisait-on, était présidée par *Tir*, le *yazata* ou « archange » qui, dans le

calendrier zoroastrien, gouverne le mois de juin, le treizième jour de chaque mois et la planète Mercure<sup>228</sup>.

L'ange perse *Tir* illustre parfaitement la façon dont le zoroastrisme a influencé l'angéologie judaïque car, dans la mystique juive, il devient *Tiriël* qui préside, comme son homologue perse, à toutes les activités liées à la planète Mercure<sup>229</sup>. Comme les communautés esséniennes de la mer Morte, les zoroastriens croient que des anges veillent sur les différents jours, mois, saisons et planètes. Cette « surveillance » des entités angéliques sur les cycles temporels terrestre et céleste pourrait expliquer la présence du terme *'ir*, « veilleur », dans les textes énochien et dans ceux de la mer Morte. La conception zoroastrienne des anges dérivait certainement de celle des mages qui inspirèrent les enseignements de Zoroastre.

Plus j'apprenais sur les mythes et la religion iraniens, plus il m'apparaissait que ce n'était point tant le zoroastrisme qui me fournirait des réponses que le magisme, la religion des mages. Malheureusement, si peu subsistait de leurs mythes et rituels que je ne pourrais saisir la véritable importance de cette caste sacerdotale qu'en étudiant la religion qui en était issue – le zoroastrisme.

On sait toutefois que les mages reconnaissaient deux catégories opposées d'êtres surnaturels : les *abouras* et les *daevas*. Les *abouras* étaient considérés comme des dieux lumineux vivant dans un état de splendeur céleste, tandis que les *daevas* étaient de « faux dieux », des « génies ténébreux et malveillants »<sup>230</sup> intimement associés aux affaires humaines. En fait, les *daevas* étaient considérés comme des *abouras* disgraciés et devenus des diables terriens (*dev* ou *div* en perse, d'où vient le mot anglais *devil*), « engendrés » par Angra Mainyou, ou Ahriman, l'« esprit mauvais »<sup>231</sup>.

Malgré la nature sombre des *daevas*, leur nom vient en fait du mot *devata* qui signifie, comme *abouras*, les « brillants »<sup>232</sup>. Avec le passage des Arabes en Perse au VII<sup>e</sup> siècle, Angra Mainyou se transforma en Éblis ou Iblis – un ange « né du feu » – expulsé du ciel pour avoir refusé d'obéir à Dieu en s'inclinant devant

<sup>228</sup> Davidson, *A Dictionary of Angels*, s.v. « Tir », p. 290.

<sup>229</sup> Ibid. s.v. « Tiriël », p. 290.

<sup>230</sup> Graves, *New Larousse Encyclopaedia of Mythology* p. 317.

<sup>231</sup> Boyce, *A History of Zoroastrianism*, vol. 1, p. 201.

<sup>232</sup> Churchward, *Signs and Symbols of Primordial Man*, p. 234.

Adam, et qui portait avant sa chute le nom de Azazel<sup>233</sup> : curieuse homonymie, que le mythe islamique n'explique pas, avec l'un des chefs des Veilleurs du Livre d'Énoch. Éblis était considéré comme le père des *divs*, ou djinns, et l'origine des malveillants Péris (*pari* en persan, *pairika* dans le Zend-Avesta), de beaux anges dissimulant « leur malveillance sous une apparence charmante »<sup>234</sup>. Les contes sur les *divs* sont légion dans l'ancienne mythologie iranienne qui leur donne une haute taille, des cornes, de grandes oreilles et une queue, mais pour le reste des traits très humains. Ils apparaissaient souvent comme des sorciers ou magiciens dotés d' « un pouvoir et d'une intelligence supérieure » à celui des mortels. Capables de disparaître à volonté, ils n'en révélaient pas moins leur vraie nature physique sur les champs de bataille, où l'épée et la hache avaient souvent raison d'eux<sup>235</sup>.

Si l'on met de côté les cornes, les longues oreilles et la queue, indubitablement ajoutées à un stade postérieur du développement de ces légendes dans le but de noircir la personnalité des *divs*, il nous reste des individus très semblables à des humains. Le *div* est décrit comme « un dieu ou un personnage haut placé dans l'échelle des êtres terrestres »<sup>236</sup>. Bien que le mot employé ici soit « terrestre » et non « mortel », la haute taille des *divs*, leur intelligence supérieure et leurs prétendues aptitudes surnaturelles en font à mon sens d'excellents candidats au rôle de descendants des *daevas*, à l'image des Néphilim de la tradition judaïque.

La croyance en la réalité physique des *divs* et des Péris se maintint en Iran jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi que, dans les régions frontalières entre Iran et Afghanistan proches du fleuve Amou Darya (Oxus), les tribus tadjiks disaient que les *divs* ou *divy* descendaient « de leurs repaires de montagnes en hiver et restaient près des habitations, ne repartant qu'au printemps »<sup>237</sup>. Tout aussi mystérieuse est la croyance des tribus tadjiks des plaines, selon laquelle les beaux Péris pouvaient induire les mortels en péché et « prendre la forme de serpents, tortues et grenouilles », toutes créatures sous l'autorité d'Angra Mainyou<sup>238</sup>.

<sup>233</sup> Davidson, *A Dictionary of Angels*, s.v. « Azazel », p. 63 ; *ibid.* s.v. « Eblis », p. 201.

<sup>234</sup> *Ibid.* s.v. « Peri », pp. 222-3.

<sup>235</sup> Atkinson, *The Shahnameh of the persian Poet Firdausi*, p. 1.

<sup>236</sup> *Ibid.* p. 2.

<sup>237</sup> Snesev, G. P., « Remnants of pre-Islamic Beliefs and Rituals Among the Khorezm Usbeks », trad. du russe dans *Soviet Anthropology and Archaeology*, New York, printemps 1971, p. 339, cité dans Scott, « Zoroastrian Traces Along the Upper Amu Darya (Oxus) », p. 218.

<sup>238</sup> Snesev, G. P., trad. du russe dans *Soviet Anthropology and Archaeology*, New York, printemps 1971, p. 34 n. 44, cité dans Scott, *art. cit.* p. 218.

Plus important, certains éléments zoroastriens primitifs semblent montrer que les *ahouras*, les « brillants », avaient connu une sorte de chute avant l'époque de Zoroastre. Selon un commentateur en effet, ce prophète aurait « *réduit en morceaux les corps des anges parce qu'ils en avaient fait mauvais usage en se livrant à des promenades sur terre et à des relations galantes avec les femmes terrestres* »<sup>239</sup> : cette phrase est de Franz Delitzsch, bibliste du XIX<sup>e</sup> siècle qui avait parfaitement reconnu la ressemblance extraordinaire existant entre cette histoire et les inconvenances attribuées aux Veilleurs dans le Livre d'Énoch.

On peut identifier sans doute possible les *Amesha Spentas* de la tradition iranienne, non seulement aux sept archanges, mais aussi aux sept *adityas* ou *souryas* du Rig-Véda hindou dont l'un, le dieu-soleil, se nomme d'ailleurs Sourya. Dans les anciens mythes et légendes indiens, les *souryas* ont pour ennemis les *ahouras* (orthographiés *asouras*), des géants versés en arts magiques.

Comme les Veilleurs du Livre d'Énoch, les *ahouras* védiques furent condamnés pour avoir mésusé de la sagesse secrète des dieux – rôle d'esprits malveillants qui les apparente aux anges déchus de la tradition judéo-chrétienne<sup>240</sup>. Coïncidence : Sourya se trouve être aussi l'un des noms de Métatron, forme angélique revêtue par Énoch après son transfert au ciel<sup>241</sup>. On note en outre que certains manuscrits éthiopiens du Livre d'Énoch accolent aux noms des archanges des préfixes comme '*Asarya*, '*Asurye* ou *Souryân*<sup>242</sup>, confirmation claire de la relation forte unissant le judaïsme et les mythes indo-iraniens du *Zend-Avesta* et du *Rig-Véda*.<sup>243</sup>

Je me rapprochais, mais j'avais besoin de preuves supplémentaires sur le lien entre le concept de Veilleurs et la croyance iranienne ancienne que des *ahouras* déchus, ou *daevas*, avaient corrompu l'humanité. La réponse se trouvait peut-être dans les livres sacrés zoroastriens. Soudain, je fus distrait de mes pensées par des cloches qui, tintant en séquences particulières, interrompirent la

<sup>239</sup> Delitzsch, *A New Commentary on Genesis*, vol. 1, p. 225.

<sup>240</sup> Dans la mythologie hindoue, dont les panthéons céleste et terrestre ont même origine qu'en Iran, les rôles sont renversés : les *ahouras* – *asouras* dans leur langue – sont des esprits mauvais et destructeurs, les *daevas* – appelés *devas* ou *souryas* – sont considérés comme des divinités lumineuses. Le Rig-Véda contient à peu près autant d'*asouras* que de *devas*, sans que la distinction soit toujours claire entre ces deux groupes opposés. Voir Graves, *New Larousse Encyclopaedia of Mythology* p. 336-7 ; Davidson, *A Dictionary of Angels*, s.v. « Asuras » p. 60.

<sup>241</sup> Davidson, *A Dictionary of Angels*, s.v. « Surya », p. 281.

<sup>242</sup> Milik, *The Books of Enoch – Aramaic Fragments of Qumrân Cave 4*, p. 172, n. L. 7.

<sup>243</sup> Mehr, *The Zoroastrian Tradition*, p. 3.

rumeur sourde et constante emplissant l'auditorium. L'étrange cacophonie venait d'une pièce fermée située derrière l'assistance. Peu après apparurent cinq prêtres vêtus de longues robes blanches en lin, ceinturés de cordelettes blanches et portant des calottes blanches et de longs masques de mousseline blanche sur le nez et la bouche. Tout en chantant des prières, ils avancèrent vivement en file indienne vers la scène qu'ils gravirent pour s'approcher du brasero, sur quoi un énorme ventilateur fut mis en route par des mains invisibles. Un prêtre mit le feu à l'énorme brasero de cuivre tandis qu'on jetait dans les flammes dansantes du bois de santal et de l'encens, et les épaisses volutes d'encens emplirent l'air d'arômes pénétrants et impérieux produisant une singulière impression de vibrations.

S'étant assis en cercle sur le sol autour du feu ardent, les cinq prêtres joignirent les mains et commencèrent à réciter des prières et des hymnes du *Zend-Avesta*, chantant sans coordination dans un brouhaha enchanteur et discordant qu'aucune cérémonie religieuse ne m'avait jusque-là fait connaître. De temps en temps, une petite fleur blanche circulait parmi les prêtres, offerte à deux mains, que les mains du voisin saisissaient alors, puis les mains du premier se retiraient en abandonnant la fleur avant de venir recouvrir un court instant les mains du second prêtre. Parfois aussi, les cinq suppliants, joignant leurs mains, se reliaient aux flammes de la vérité par l'intermédiaire d'un tisonnier placé dans le feu par l'un des prêtres ; cette mise en relation paraissait essentielle au succès de la cérémonie. Par moments, des membres de l'assistance, saisissant des exemplaires éventrés du *Zend-Avesta*, entamaient sans conviction la récitation de *gathas*, puis abandonnaient et reprenaient leur conversation avec leurs voisins.

Le *Zend-Avesta* est le texte le plus sacré des zoroastriens mais d'autres livres ont une importance égale parmi lesquels le *Bundabishn*, texte sacré écrit en pahlavi tardif. Il comprend de nombreux thèmes dont un mythe créationniste dans lequel la tige de la rhubarbe sacrée grandit sans cesse et finit par se diviser en deux êtres humains distincts – *Masya* et *Masyanag*, père et mère des mortels<sup>244</sup>. Le couple vit dans la pureté jusqu'à ce qu'il soit séduit par Angra Mainyou<sup>245</sup> (ou par les *daevas* selon les versions<sup>246</sup>)

<sup>244</sup> Récit et orthographe d'après Boyce, *A History of Zoroastrianism*, p. 96.

<sup>245</sup> Staniland Wake, *Serpent-Worship and Other Essays*, p. 38.

<sup>246</sup> Boyce, *A History of Zoroastrianism*, vol. 1, p. 96.

qu'il va désormais vénérer au lieu d'Ahoura Mazda, que le texte nomme « Ormouzd ». Ce faisant, les premiers mortels perdent leur pureté originelle, que ni eux ni leurs descendants ne pourront recouvrer à moins qu'intervienne Mithra, divinité responsable du salut des âmes. Les zoroastriens pensent que le premier couple, ayant commis le péché de chair en pensée, en parole et en action, en a été marqué à jamais ainsi que ses descendants.

Bien que le *Bundabishn* remonte à peine au temps où leurs précurseurs émigrèrent en Inde depuis l'Iran, au IX<sup>e</sup> siècle, on pense qu'il dérive d'un original zend très ancien aujourd'hui perdu<sup>247</sup>. À bien des égards, le récit créationniste du *Bundabishn* est comparable à celui de la Chute de l'Homme dans la Genèse. Mais ce qui est encore plus remarquable, c'est que certains enseignements perses nomment Angra Mainyou « le vieux serpent qui a deux pieds »<sup>248</sup>, mots qui évoquent immédiatement Bélial, le Veilleur au « visage de vipère » du Testament d'Amram.

Je n'étais pas le premier à remarquer les ressemblances évidentes entre les récits perse et hébreu de la Chute de l'Homme. Dès 1888, C. Staniland Wake, dans son ouvrage pionnier *Le Culte du serpent et autres essais*, reconnut après avoir analysé les points communs entre les deux mythes que :

*Le récit perse de la chute et de ses conséquences concorde si exactement avec le récit hébreu, une fois débarrassé de son langage figuratif, qu'on ne peut douter qu'ils renvoient à la même légende, et l'usage d'un langage figuratif par le second nous inciterait à penser qu'il est plus récent que le premier [c.-à-d. le Bundahishn]*<sup>249</sup>.

Il y a tout lieu de croire que les notions judaïques de Chute de l'Homme, de Serpent de la Tentation et de chute des anges dérivent directement ou indirectement de sources zoroastriennes ou pré-zoroastriennes. Le Serpent du Bundahishn est Angra Mainyou, qui est donc la représentation figurée des daevas (ou ahouras déchus) ayant séduit l'humanité à l'époque de la Chute ; de même, le Serpent de la Tentation est la personnification de Bélial, Shemyaza ou Azazel, noms donnés au chef des Veilleurs dans les textes énochien et dans ceux de la mer Morte.

<sup>247</sup> Staniland Wake, *Serpent-Worship and Other Essays*, pp. 39-40, n. 4.

<sup>248</sup> Ibid. p. 39.

<sup>249</sup> Ibid.

## ~ La loi des *daevas*

Il était troublant de penser que le prophète Mani avait, au III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, redécouvert le Livre d'Énoch et d'autres textes énokiens moins connus et les avait réintroduits dans l'empire perse renaissant sous forme de traduction ainsi que dans ses propres enseignements hérétiques, les apportant même jusqu'en Asie Centrale, l'un des foyers traditionnels de son prédécesseur Zoroastre.

Si les légendes des Veilleurs étaient originaires de l'Iran ancien, alors Mani les avaient ramenées à leur source quelque 700 ans après qu'elles eurent été importées en Judée lors du retour des exilés juifs. Mani connaissait-il l'origine perse de ces traditions, et fut-ce pour cela qu'il y reconnut la doctrine de la vérité ? Mais dans ce cas, pourquoi Mani et ses adeptes furent-ils si terriblement persécutés par les fanatiques zoroastriens, qui humilièrent publiquement son corps en 277 à Jund-i-Shapur, près de Suse, au sud-ouest de la Perse ?

La réponse tenait certainement au fait que Zoroastre semble avoir prêché ardemment contre le *daevo-data*, « la loi selon les *daevas* »<sup>250</sup>. Il s'agit d'une « loi » dont les tenants, au lieu de choisir la voie véritable d'Ahoura Mazda, adhéraient aux voies trompeuses des *karapans* (prêtres) et des *kavis* (prêtres-princes) ; des termes qui, bien que représentant de façon large tous les prêtres non-zoroastriens, désignaient spécifiquement les mages de Médie<sup>251</sup> qui mettaient au centre de leur philosophie la lutte éternelle entre les *ahouras* et les *daevas*. Tout en reconnaissant la suprématie d'Ahoura, le prototype d'Ahoura Mazda, les mages sacrifiaient également à Angra Mainyou et montraient ainsi leur allégeance au Prince des Ténèbres<sup>252</sup>. Ces blasphèmes faisaient des mages et de leurs adeptes des enfants d'Angra Mainyou, des partisans du *druj* – « fausseté » ou « Mensonge ». On les traitait de menteurs car ils reconnaissaient et prêchaient ces notions impies. Zoroastre, et sans doute tous les zoroastriens orthodoxes, haïssaient si fort les adeptes du Mensonge qu'un ancien texte lui fait dire, au sujet de ceux qui acceptaient la loi des *daevas* :

*Qu'un homme ait beaucoup ou peu de richesses, il doit montrer de la bienveillance envers l'adepte de la Vérité, mais faire du*

<sup>250</sup> Zaehner, *The Dawn and Twilight of Zoroastrianism*, p. 100.

<sup>251</sup> Ibid. p. 37 ; Boyce, *A History of Zoroastrianism*, vol. 1, p. 12.

<sup>252</sup> Zaehner, *The Dawn and Twilight of Zoroastrianism*, p. 163, citant un récit des adorateurs des *daevas* dû à Plutarque.

*mal à l'adepte du Mensonge...<sup>253</sup> (car l'homme) bienveillant pour l'adepte du Mensonge est lui-même adepte du Mensonge<sup>254</sup>.*

En d'autres termes, ceux qui osaient ne fût-ce que prêter l'oreille au Mensonge enseigné par les prêtres magiens devenaient par là des adeptes du Mensonge ; comme si les zoroastriens avaient voulu s'assurer que personne n'aurait seulement le désir d'écouter le terrible Mensonge exposé par les mages, de crainte qu'il ne corrompe leurs idées et n'en fasse eux-mêmes des adeptes du Mensonge. Une attitude aussi extrême et aussi fondamentaliste envers les enseignements d'une religion rivale est des plus curieuses. On imagine un mage s'approchant d'un zoroastrien et celui-ci, de peur d'apprendre le terrible Mensonge, couvrant ses oreilles et disant : « *Non, je ne veux pas entendre ; c'est un mensonge, je sais que c'est un mensonge* ».

Quel « Mensonge », exactement, un grand prophète comme Zoroastre voulait-il empêcher ses fidèles d'entendre ? Était-ce quelque chose qu'il avait entendu dire aux mages quand il en avait lui-même étudié la religion avant de se lancer dans une carrière autonome de professeur de vertu ?

Qu'avait essayé de cacher Zoroastre ?

Quel était le terrible Mensonge ?

Cela ne concernait certainement pas les pratiques religieuses des mages, ni leur savoir en astrologie et en astronomie, qui n'auraient pu susciter chez Zoroastre la consternation que suppose son attitude fanatique envers leurs enseignements. Plus probablement, ses accusations visaient leur croyance dans le *daevo-data*, « la loi selon les *daevas* ». Le fait que les mages sacrifiaient des animaux au nom d'Angra Mainyou est le signe qu'ils ne durent jamais dénoncer la malignité de ses descendants les *daevas* ; loin s'en faut puisqu'ils leur prêtaient apparemment un pouvoir égal à celui des *ahouras* et un rôle à jouer dans la religion et les affaires humaines.

Ce genre de principes dualistes ne pouvait pourtant représenter une menace si terrible pour les enseignements de Zoroastre et de ses disciples. Il y avait sûrement autre chose – quelque chose incitant à persécuter ceux qui envisageaient ne fût-ce que d'écouter cette « fausseté ». Le Mensonge était-il plus extraordinaire que le récit ne le suggérait ? Une hypothèse possible serait que les ma-

<sup>253</sup> Ibid. p. 40 ; citation de Yasht 47.4.

<sup>254</sup> Ibid. ; citation de Yasht 46.6.

ges aient conçu le monde matériel comme le domaine d'Angra Mainyou parce que les *daevas* avaient planté les semences du mal dans l'humanité en lui révélant la sagesse secrète des *abouras*. Le récit du *Bundahishn* sur la corruption du premier couple confirme qu'une telle conception faisait partie de la pensée zoroastrienne ; et l'hypothèse est encore renforcée par le fait que le *Bundahishn* porte la marque des mages en maint endroit, signe de l'influence qu'ils eurent sur la construction de l'original zend ou sur celle de la version pahlavi résiduelle<sup>255</sup>.

La persécution fanatique subie par Mani et ses disciples illustre comment les fondamentalistes zoroastriens réagissaient aux tentatives de *résurrection* du Mensonge terrible jadis enseigné par les prêtres magiens adeptes du *daevo-data*.

Je me demandais combien, parmi les zoroastriens participant à cette fête saisonnière, connaissaient les transgressions des *daevas* et les persécutions subies par ceux qui enseignèrent jadis comment ils avaient corrompu l'humanité. Comme pour les juifs, les chrétiens et les musulmans, ce genre de questions était éloigné de la pratique quotidienne et ne devait donc pas leur être familier.

La fête de *yasna* se poursuivait pendant plus d'une heure et demie sans grand changement dans le déroulement. À intervalles, des hommes et des femmes approchaient de la scène, prenaient un petit morceau de santal dans le tas de bois prévu à cet effet et le tendaient au prêtre du feu, lequel les saluait et plaçait leur offrande dans les flammes. Cela semblait être une façon d'attirer le bonheur, comme pourrait le faire un chrétien catholique ou orthodoxe en allumant un cierge dans une église.

À d'autres moments, des membres de l'assistance déambulaient, conversaient ou vaquaient à leurs affaires, comme absents à ce qui se passait devant eux sur la scène. Cet irrespect apparent était très déconcertant, surtout pour nous, assis dans une crainte muette pendant toute la durée de l'office. Mais nous nous sentions pénétrés d'importance et d'humilité à l'idée d'être là, devant cette cérémonie du feu remontant probablement, par-delà l'origine des mages, à la nuit des temps et peut-être à l'époque où les *abouras*

<sup>255</sup>

Il existe de sérieux indices que les mages auraient fortement influencé la forme définitive du *Bundahishn* concernant les noms des lieux légendaires en substituant aux sites traditionnels de l'est de l'Iran des lieux situés dans leur Médie natale. Les érudits voient dans ces altérations des falsifications délibérées opérées par les mages ; mais cela prouve seulement, à mon sens, la farouche rivalité qui existait entre les mages mède et les prêtres avestiques de l'est de l'Iran, chacun revendiquant l'héritage de Zoroastre Voir *A History of Zoroastrianism*, vol. 1, p. 278 ; Izady, *The Kurds - A Concise Handbook*, p. 44.

déchus, les Brillants des mythes indo-iraniens, arpentaient la terre.

La fête terminée, Richard, Debbie et moi fûmes reçus dans la bibliothèque de la société et invités à poser nos questions au secrétaire et à un érudit iranien membre de la respectée Royal Asiatic Society. Ils écoutèrent attentivement mes questions sur l'angéologie zoroastrienne et m'orientèrent vers divers livres rares et épuisés sur le sujet. Eux-mêmes ne purent malheureusement m'aider mais évoquèrent des traditions associant le prophète Énoch à la région de la Cappadoce, dans le sud de l'Anatolie, dont ils promirent de m'envoyer les détails par courrier – qui jamais n'arriva.

Nous fûmes ensuite invités à partager le repas communautaire dans une cantine située au même niveau, où nous goûtâmes un curry végétarien bienvenu et entendîmes parler d'offices zoroastriens clandestins effectués dans des temples clandestins en Iran. À un moment, une femme bien intentionnée s'approcha de notre table et fit une aspersion d'eau sacrée dans notre direction, signe apparent d'intégration, pour un soir au moins.

Nous quittâmes la Maison Zoroastrienne, la tête bourdonnante des riches images que cette curieuse fête religieuse nous avait fait voir. Nous ne fûmes pas réinvités ; à maint égard, ce ne fut pas nécessaire. Je sentais, d'une certaine façon, que j'avais raison de comparer les éléments dualistes de la religion des mages avec l'histoire des Veilleurs. Mais pour explorer plus complètement le sujet, il me fallait des indices supplémentaires sur les relations entre les *daevas* semi-divins et l'espèce mortelle décrites de façon si vivante, par exemple, dans les mythes et légendes hébraïques ; cela renforcerait l'hypothèse de l'origine iranienne des légendes judaïques sur la chute des anges et permettrait de comprendre pourquoi les zoroastriens avaient une telle terreur du Mensonge. J'allais effectivement découvrir ces indices, non toutefois dans les livres sacrés des zoroastriens ni dans les enseignements perdus des mages, mais là où je n'aurais jamais cru trouver une source : dans le *Chahnameh*, l'histoire légendaire des rois iraniens.

## La race des démons

Firdoussi, poète persan du XI<sup>e</sup> siècle, naquit à Tus, dans la province islamique du Khorassan (Perse orientale), d'une famille de propriétaires terriens aisés. Il est surtout connu comme l'auteur du *Chahnameh* ou Livre des Rois, terminé en 1010, qui raconte l'histoire légendaire de son pays. Il compila dans ce but, non seulement des ouvrages similaires antérieurs, aujourd'hui perdus, mais aussi des récits historiques sur les Perses, également perdus, datant de l'empire sassanide, entre les III<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles.

Ces récits relatent les débuts légendaires des dynasties royales iraniennes ainsi que les actions des premiers rois et de leurs familles, aux prises avec les démons, les royaumes rivaux, les conflits internes et les luttes politiques. Histoires d'amour, chagrins, bravoure, vaillance, héroïsme, le *Chahnameh* contient tout cela et aussi beaucoup d'éléments qui intéressaient mon étude de la race déchue. On ignore le lieu, le temps et jusqu'au degré de réalité des événements décrits par l'ouvrage. Des historiens ont tenté d'établir une chronologie des rois divins qui y sont présentés mais il est clair que les récits appartiennent, soit à une lointaine époque, soit à un monde entièrement mythique et imaginaire.

Le *Chahnameh* débute par l'histoire du légendaire Kiyumars, premier roi de la lignée pishdadienne, que la littérature avestique zoroastrienne nomme Gayomartan ou Gayomard. Du haut d'une montagne, il dirige l'Iran et le monde tout au long d'un Âge d'Or hautement spirituel et religieux ; mais son règne finit dans la tragédie – comme tant de récits de Firdoussi – avec la mort de son fils Siyamak tué par un *div*, un « démon noir »<sup>256</sup>. Husheng, fils de Siyamak – le Haoshanha de la littérature avestique – devient alors

<sup>256</sup> Firdousi, *The Shah Nameh of the Persian Poet Firdausi*, trad. Atkinson, pp. 1-2.

roi des « sept cieus », les régions du monde. C'est le fondateur de la civilisation et l'inventeur du feu qu'il utilise pour séparer le fer de la roche, devenant le forgeron primordial qui façonne armes et outils ; on lui attribue aussi l'irrigation et la culture<sup>257</sup>.

Les siècles suivants voient s'élever et décliner des rois dont les hauts faits sont rapportés sur un mode quasi graphique. S'ouvre ensuite une longue phase de préhistoire, pleine de guerres incessantes entre l'Iran et le royaume du Touran en Asie Centrale ; c'est une époque troublée de l'humanité, riche en batailles et en actions héroïques<sup>258</sup>. Cette phase pseudo-historique est aussi celle où affleurent les éléments les plus étonnants du texte, où l'on croirait voir le reflet exact des récits du Livre d'Énoch et des manuscrits de la mer Morte.

### ~ La naissance miraculeuse de Zal

Le lecteur du *Chahnameh* fait alors la connaissance d'une nouvelle sous-dynastie ayant régné dans une région appelée Sistan, que l'on pense située en Iran oriental – les liens géographiques avec le monde réel étant toutefois ici de médiocre valeur (cf. chapitre 11). Le premier récit important concerne un roi nommé Sam, fils de Nariman, dont la belle épouse donne naissance à un garçon. Le père crie d'abord de joie, puis d'horreur et de dégoût quand la lumière du jour lui montre l'aspect surnaturel du nourrisson : corps « *net comme l'argent* »<sup>259</sup>, cheveux « *blancs comme ceux d'un vieillard* » et « *comme de la neige* »<sup>260</sup>, visage « *comme le paradis* » et « *beau comme le soleil* »<sup>261</sup>, yeux noirs, joues « *rouges et belles* »<sup>262</sup> « *comme la rose du printemps* », forme « *droite comme (un) cyprès* »<sup>263</sup>.

Craignant un mauvais présage, la mère le nomme Zal, c'est-à-dire « *le vieux* »<sup>264</sup>. Sam, quant à lui, est convaincu que l'enfant n'est pas de lui mais « *fils de quelque deev (daeva) ou magicien (c.-à-d. un mage)* »<sup>265</sup>. Bientôt les gens s'assemblent pour contempler cette étrange vision et disent à Sam : « *C'est un présage, il ne t'apportera que calamité – il vaudrait mieux que tu le mettes hors de vue* » :

*Nul être humain sur cette terre*

<sup>257</sup> Ibid. pp. 3-4.

<sup>258</sup> Ibid. pp. 35-41.

<sup>259</sup> Curtis, *Persian Myths*, p. 37.

<sup>260</sup> Ferdowsi, *The Epic of the Kings – Shah-Nama*, trad. Levy p. 35.

<sup>261</sup> Ibid.

<sup>262</sup> Ibid.

<sup>263</sup> Ferdowsi, *The Shah Nameh of the Persian Poet Firdausi*, trad. Atkinson, p. 49.

<sup>264</sup> Katrak, *Who Are The Parsees ?* p. 6.

<sup>265</sup> Ibid.

*Ne pourrait donner naissance à pareil monstre ;  
 Il doit être de la race des démons,  
 Bien qu'humain de forme et de visage,  
 S'il n'est démon, du moins  
 Semble-t-il une bête en partie colorée*<sup>266</sup>.

Sam adresse une supplique passionnée à Ahoura Mazda, lui demandant pour quelle raison lui est échu un « *enfant-démon* » qui « *ressemble à un enfant d'Abriman* » et qui est « *un complet Péri* » de la « *religion d'Abriman* »<sup>267</sup>. La détresse de Sam et de sa famille, devant ce bébé étrange aux traits si marqués, est presque palpable ; pour eux, cette naissance est la punition de quelque crime inconnu qu'ils ont dû commettre. Nul ne comprend ce qui se passe, ni pourquoi cet enfant ressemble tant à la race des *daevas*.

À l'évocation de cette vision fatale, si repoussante pour Sam et sa famille, une impression de déjà-vu me parcourut aussitôt : car le récit de la naissance de Zal était quasi identique à celui de la naissance miraculeuse de Noé dans le Livre d'Énoch. Les ressemblances étaient trop fortes pour être ignorées :

– Zal a le corps « *net comme l'argent* » et les joues « *rouges* » « *comme la rose du printemps* », Noé a le corps « *blanc comme la neige et rouge comme la rose* »<sup>268</sup> ;

– Zal a les cheveux « *blancs comme ceux d'un vieillard* » et « *comme la neige* », Noé a les cheveux « *blancs comme la neige* »<sup>269</sup> ;

– Zal a un visage « *comme le paradis* » et « *beau comme le soleil* », Noé a des yeux qui « *brillaient comme le soleil* »<sup>270</sup>.

– Zal est décrit comme « *un enfant-démon* », « *un complet Péri* », « *fils* » ou « *enfant d'Abriman* » ou de « *quelque deev (daeva) ou magicien* », Noé est décrit comme pareil aux « *enfants des anges (déchus) du ciel* », dont « *la conception était (due) aux Veilleurs ... et aux Néphilim* »<sup>271</sup>.

La seule information absente du récit hébreu de la naissance de Noé concerne les yeux noirs de Zal et son aspect de « *bête en*

<sup>266</sup> Firdowsi, *The Shah Nameh of the Persian Poet Firdausi*, trad. Atkinson, p. 49.

<sup>267</sup> Ferdowsi, *The Epic of the Kings – Shah-Nama*, trad. Levy p. 36.

<sup>268</sup> Charlesworth, *The Old Testament Pseudepigrapha, Apocalyptic Literature and Testaments*, trad. de 1 Énoch par E. Izaac, 1<sup>ère</sup> Én. 106:2.

<sup>269</sup> Ibid.

<sup>270</sup> Ibid.

<sup>271</sup> Vermes, *The Dead Sea Scrolls in English*, 1QapGen, II:1, p. 252.

*partie colorée* » – ou de « *léopard à deux couleurs* » selon certaines versions – , métaphores probablement liées à la croyance perse selon laquelle les peaux de léopards portées par les anciens rois pishdadiens dénotaient « *le courage et la virilité* »<sup>272</sup>.

Il devait exister un lien direct entre la naissance inquiétante de Zal relatée par le *Chahnameh* et l'étrange naissance de Noé relatée dans le Livre d'Énoch. Il semblait que l'un des récits fût basé sur l'autre, mais lequel ? Comme j'avais établi que la mythologie et la religion iraniennes avaient contribué à la formation du judaïsme après l'exil, textes énochiens et de la mer Morte y compris, il y avait tout lieu de penser que le récit perse avait influencé une variante hébraïque et non l'inverse. La seule autre possibilité étant que les deux récits fussent issus d'une source primaire bien plus ancienne, et dans ce cas, laquelle ?

Tout cela était assurément une révélation. Il y avait là, dans le *Chahnameh*, une légende selon laquelle, dans l'Iran ancien, où était peut-être apparu le Livre d'Énoch, un nouveau-né aux traits singuliers avait été considéré comme issu d'une union impie entre un ange déchu ou démon, et une femme mortelle ; au détail près qu'aucune accusation d'infidélité n'était ici portée.

Pourquoi, cependant, un enfant d'apparence si terrestre faisait-il tant horreur à la dynastie iranienne régnante ? Cette façon de considérer les nouveaux-nés, par le simple fait de traits physiques différents, comme la progéniture des démons ou le résultat d'une cohabitation surnaturelle, était-elle universelle ou limitée à l'Iran ? Les patriarches antédiluviens de l'Ancien Testament avaient apparemment une aversion analogue pour les nouveaux-nés dotés de ce qui apparaîait comme des traits de Caucasiens blancs ; et l'on sait que la culture occidentale a conservé jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle la notion d'enfants-anges ayant ce type de traits.

La naissance de Zal confirmait parfaitement la relation claire unissant, d'une part la croyance iranienne en la corruption de l'humanité par les *daevas*, d'autre part la chute des Veilleurs de la tradition judaïque. Mais la vie de Zal comportait bien des éléments, autres que sa naissance, directement liés à cette question.

<sup>272</sup> Curtis, *Persian Myths*, p. 31.

## ~ La compassion du Simorgh

Réalisant la ressemblance de Zal avec les *daevas*, Sam décide sans délai de se débarrasser de l'enfant-démon en le déposant sur les pentes d'une montagne appelée Elbourz, afin qu'il soit dévoré par les bêtes de proie et les oiseaux des airs. Le mont Elbourz était également la demeure (le « royaume » d'après une version) d'un oiseau fabuleux, un « noble vautour »<sup>273</sup> appelé Simorgh dont le sexe varie selon les versions. Cherchant de la nourriture pour ses petits, le Simorgh affamé aperçoit l'enfant couché dans les rochers qui pleure et suce ses doigts. Mais, loin de le dévorer, l'oiseau est pris d'une irrésistible compassion et l'emmène dans son nid, en haut de la montagne, où l'attendent impatiemment ses propres enfants. Eux aussi se montrent doux et affectueux envers l'enfant mortel qui sera nourri et protégé par le Simorgh et deviendra un beau jeune homme. Certaines versions affirment que l'oiseau allait donner Zal en pâture à ses petits quand, l'ayant déposé à terre, la voix d'Ahoura Mazda lui ordonna de prendre soin de l'enfant parce qu'un jour sortirait « de ses reins... le champion du monde »<sup>274</sup>.

Les années passent et Sam finit par pleurer l'enfant qu'il pense mort. Un rêve lui ayant appris que son fils est vivant, le roi se lance dans un voyage, infructueux, pour le retrouver. Suit un second rêve, qui redonne à Sam la force de se rendre à Elbourz où, ayant atteint le sommet de la montagne, il prie devant le trône d'Ahoura Mazda en ces termes :

*Si cet enfant abandonné est vraiment mien  
Et non la progéniture du Démon,  
(« non le sperme d'Abriman le mal descendu »<sup>275</sup>)  
Aie pitié de moi ! Pardonne ma mauvaise action,  
Et à mes yeux rend mon fils blessé<sup>276</sup>.*

Le Simorgh, entendant les lamentations de Sam, comprend qu'il doit maintenant rendre le jeune homme qu'il a protégé « comme une bonne d'enfants », « comme un père », et qu'il a nommé Doustan. Apprenant qu'il doit partir, Zal pleure de quitter le Simorgh et sa famille car l'oiseau mystérieux l'a non seulement protégé mais lui a appris des choses précieuses telles que la langue et la sagesse de son propre pays. Le Simorgh console le jeune homme en lui disant qu'il ne l'abandonnera pas complètement ; en gage

<sup>273</sup> Graves, *New Larousse Encyclopaedia of Mythology*, p. 322.

<sup>274</sup> Firdowsi, *The Shah Nameh of the Persian Poet Firdausi*, trad. Atkinson, p. 50.

<sup>275</sup> Curtis, *Persian Myths*, p. 37.

<sup>276</sup> Firdowsi, *The Shah Nameh of the Persian Poet Firdausi*, trad. Atkinson, p. 51.

d'affection, il lui donne une plume d'une de ses ailes avec cette promesse :

*« Chaque fois que tu seras en difficulté ou en danger, mets cette plume (ou « ces plumes »<sup>277</sup>) dans le feu et j'apparaîtrai aussitôt pour t'aider. Garde-toi de m'oublier »<sup>278</sup>.*

Puis, au cours d'une scène touchante, le Simorgh rend Zal à Sam, qui bénit le jeune homme et « l'oiseau merveilleux », dit sa honte d'avoir abandonné l'enfant et promet de se racheter en traitant le jeune homme avec le respect et l'honneur insignes qu'il mérite. En grandissant, Zal devient un beau prince et tombe amoureux d'une princesse étrangère nommée Roudabeh et fille de Mehrab, « roi de Kaboul » descendant du roi-serpent Zahhak (Azhi Dahâka dans la littérature avestique) qui régna sur l'Iran pendant mille ans (voir chapitre 14). L'un des récits décrit la fille de Mehrab – c'est une de ses esclaves qui le dit à un esclave de Zal – comme « une beauté somptueuse qui dépasse votre roi d'une tête. Elle a la silhouette d'un teck, bien qu'ayant la blancheur de l'ivoire et le visage couronné d'un diadème de musc... Il serait convenable et tout indiqué que Roudaba devienne la femme de Zal »<sup>279</sup>. Une autre description dit à son propos que « de la tête aux pieds, elle est comme l'ivoire ; son visage est le paradis même, et par la stature elle est comme le platane »<sup>280</sup>.

Ces caractéristiques spéciales étaient visiblement considérées comme uniques, le fait de dépasser Zal – lui-même d'une « stature de cyprès<sup>281</sup> » – faisant de Roudabeh une femme de très haute taille. En fait, tout semble indiquer que l'union de Zal et de Roudabeh était motivée par leurs caractéristiques très particulières, tenues pour nécessaires à la perpétuation de la lignée des rois divins. Bien entendu, Zal obtient la main de Roudabeh, qui tombe un jour enceinte. Mais la naissance de l'enfant est précédée par les « douleurs insupportables de l'enfantement »<sup>282</sup>, comme l'explique Firdoussi :

*La feuille du cyprès se fanait, étendue et pâle,  
Par repos ni sommeil apaisée,  
Et la mort semblait approcher<sup>283</sup>.*

Désespéré, Zal repense à la plume donnée par le Simorgh et

<sup>277</sup> Katrak, *Who Are The Parsees ?* p. 7.

<sup>278</sup> Firdowsi, *The Shah Nameh of the Persian Poet Firdausi*, trad. Atkinson, p. 52.

<sup>279</sup> Ferdowsi, *The Epic of the Kings – Shah-Nama*, trad. Levy p. 42.

<sup>280</sup> Ibid. p. 39.

<sup>281</sup> Ibid. p. 41.

<sup>282</sup> Curtis, *Persian Myths*, p. 38.

<sup>283</sup> Firdowsi, *The Shah Nameh of the Persian Poet Firdausi*, trad. Atkinson, p. 64.

la brûle dans un feu. « *En un instant, les ténèbres les environnèrent, que la soudaine apparition du Simorgh dispersa aussitôt* »<sup>284</sup>. La « *bonne nourrice* »<sup>285</sup> console Zal en lui disant qu'il sera bientôt le père d'un fils « *ayant la hauteur d'un cyprès et la force d'un éléphant* »<sup>286</sup>. Le grand oiseau annonce en outre que :

« ... *l'enfant ne viendra pas à la vie par les voies ordinaires de la naissance. Donne-moi un poignard d'acier trempé et un homme au cœur éclairé, versé en incantations. Fais donner à la fille [une] drogue [toxique] [prescrite par le Simorgh<sup>287</sup>] pour l'étourdir et étouffer en son esprit la crainte et l'anxiété : monte ensuite la garde pendant que le clairvoyant [c.-à-d. l'hypnotiseur] récitera ses incantations, et veille ainsi jusqu'à ce que le lionceau quitte le récipient qui le contient. Le sorcier percera la charpente de la jeune femme sans qu'elle ait conscience de la douleur et retirera d'elle le lionceau, couvrant son flanc de sang, et recoudra la partie coupée... Il y a une plante que je vais te décrire. Écrase-la dans du lait et du musc et mets-la en un lieu sec et ombragé. Puis étale-la sur la blessure et tu la verras aussitôt hors de danger. Passe ensuite sur le tout une de mes plumes, et l'ombre de mon pouvoir royal aura produit un heureux résultat* »<sup>288</sup>.

Zal suit les directives de l'oiseau et « *l'enfant géant fut coupé du flanc de sa mère qui, dès qu'elle eut accouché, s'exclama 'Ba-Rastam' – je suis délivrée* », ce qui vaudra à l'enfant le nom de Roustam, « *forte croissance* »<sup>289</sup>. Après quoi, Roudabeh se rétablit rapidement grâce à la plante médicinale prescrite par le Simorgh et l'enfant devient le plus grand héros légendaire de l'Iran.

C'est ainsi que le *Chahnameh* relate la naissance de Roustam.

Cette naissance artificielle nous offre indubitablement une perspective extraordinaire, non seulement sur l'histoire légendaire de l'Iran mais aussi sur la littérature religieuse énochienne de la tradition judaïque. On pense immédiatement au *Kébra Nagast*, où les Filles de Caïn donnent naissance à des bébés Néphilim géants au moyen de césariennes. Faut-il voir une coïncidence dans le fait que les mythes et légendes iraniens aient fait naître un enfant

<sup>284</sup> Ibid. p. 65.

<sup>285</sup> Katrak, *Who Are The Parsees* ? p. 7.

<sup>286</sup> Curtis, *Persian Myths*, p. 38-9.

<sup>287</sup> Katrak, *Who Are The Parsees* ? p. 7, citation extraite de J. Malcolm, *History of Persia*, vol. 1.

<sup>288</sup> Ferdowsi, *The Epic of the Kings – Shah-Nama*, trad. Levy pp. 47-6.

<sup>289</sup> Katrak, *Who Are The Parsees* ? p. 7, cf. « Sanjana ».

exactement comme les puissants Néphilim ? « Césarienne » vient de Jules César, qui aurait été le premier à venir au monde ainsi<sup>290</sup>. Nous avons pourtant là deux exemples parfaitement distincts montrant que cette technique médicale était employée en des temps inconnus de l'histoire, des milliers d'années peut-être avant les Romains.

Les contes du *Chahnameh* semblaient indiquer avec force que les anciens Iraniens prêtaient aux *daevas*, non seulement une forme physique, mais aussi la capacité de s'accoupler à des mortelles et d'engendrer ainsi des rejetons aux caractéristiques physiques quasi identiques à celles des descendants des Veilleurs de la tradition hébraïque. C'était à mes yeux une découverte remarquable qui rendait d'autant plus probable que le *daevo-data*, la « loi selon les *daevas* » enseignée par les prêtres magiens, eût englobé la connaissance des relations charnelles entre des êtres surnaturels et l'espèce humaine. Cela me renforçait aussi dans l'idée que la doctrine dualiste des mages incluait la croyance en un monde créé, non par Ahoura Mazda mais par Angra Mainyou, l'« esprit mauvais », — doctrine prêchée par Mani et les divers cultes gnostiques des siècles après qu'eurent disparu de l'histoire les mages adorateurs des *daevas*.

### ~ La glorieuse maison de Sam et Nariman

Mani nous intéresse d'ailleurs ici au plus haut point car il semble nous offrir de nouvelles pistes à propos des évidents recouvrements que présentent les mythes iraniens et les textes énochien. On sait que les manichéens traduisirent dans différentes langues asiatiques un texte énochien particulier concernant le destin des Néphilim. À cette occasion, les noms araméens des principaux protagonistes furent remplacés par ceux de personnages iraniens du *Chahnameh*. Par exemple, dans la tradition persane, le père de Zal est Sam, dont le propre père s'appelle Nariman, les descendants de ces rois mythiques formant la « glorieuse maison de Sam et Nariman »<sup>291</sup> ; or, cette relation patrilinéaire entre les deux personnages royaux se retrouve dans les traductions de la littérature énochienne faites par Mani, où les fils de l'ange déchu Shemyaza reçoivent les noms de Sam et Nariman au lieu des noms

<sup>290</sup> Brown, in *Pears Medical Encyclopaedia* pp. 88-9.

<sup>291</sup> Firdousi, *The Shah Nameh of the Persian Poet Firdausi*, trad. Atkinson, p. 313.

araméens originaux de 'Ohyâ et 'Ahyâ. L'utilisation de ces deux noms du *Chahnameh* suggère que Mani tenait la dynastie royale de Sam et Nariman pour directement issue de Shemyaza, le chef des Veilleurs. Comme cette lignée comprenait Zal et Roustam, dotés tous deux des traits de la race déchue, cette hypothèse n'était pas à prendre à la légère.

Que savait Mani des liens entre les mythes iraniens et les récits sur la chute des Veilleurs ? Que savait-il sur la naissance des enfants Néphelim et leur extermination finale par des cataclysmes de feu et d'eau ? Il ne pouvait ignorer les évidentes ressemblances entre les récits de la naissance de Noé et de la naissance de Zal, le fils de Sam. Cela l'incita-t-il à donner aux fils de Shemyaza Sam et Nariman le nom des grands héros iraniens ? Il n'est pas exclu qu'il ait connu des traditions indépendantes, aujourd'hui perdues, associant la maison de Sam et Nariman à la chute des *abouras*.

Les chercheurs n'ont guère éclairé la question mais on notera cette phrase de W. B. Henning, le linguiste qui rassembla les divers fragments du texte énochien traduit par Mani et ses disciples : « *la traduction de Ohyâ en Sam revenait à introduire des mythes relatifs à ce héros iranien* »<sup>292</sup>. Autrement dit, Mani choisit ces noms dans le *but délibéré* d'introduire ces personnages dans la littérature énochienne. Pour quoi faire ?

Henning remarqua également que dans certains fragments manichéens de textes énochien, le nom Sam était rendu par *S'bm*<sup>293</sup>, observation intéressante car *shm* signifie en hébreu « nom », « colonne » ou « haut ». C'est aussi le nom d'un fils de Noé, et la racine du nom *Shemyaza*. Le suffixe *yaza* est en outre tellement lié au mot zend *yazd* ou *yazata* signifiant « ange » ou être divin qu'il y a tout lieu de penser que le nom *Shemyaza* est d'origine iranienne.

### ~ La gloire divine

Mais le plus grand mystère paraissait être la raison pour laquelle des bébés géants aux caractéristiques de démons avaient d'abord été abhorrés par leur famille avant de devenir les plus grands héros ou maîtres de leur temps, à l'exemple de Zal et Sam. Une piste possible semblait résider dans les métaphores et synony-

<sup>292</sup> Henning, *The Book of The Giants*, p. 55

<sup>293</sup> *Ibid.*

mes utilisés à propos de leurs caractéristiques hors du commun. Par exemple, Zal était « *droit comme un cyprès* » et Roustam avait « *la hauteur d'un cyprès* ». Le cyprès – arbre haut et sombre, à feuilles persistantes, autrefois abondant sur les versants du Proche-Orient – est également mentionné plus haut dans le *Chabnameh* avec cette même connotation de stature gigantesque. Par exemple, Kiyumars, premier roi d'Iran et « *souverain du monde entier* », avait régné depuis son palais de montagne « *comme une lune de deux semaines brillant sur un cyprès élancé* »<sup>294</sup> ; Féridoun, le roi vainqueur du roi-serpent Zahhak, était « *aussi grand* » et « *aussi beau qu'un cyprès élancé* »<sup>295</sup>. La ressemblance entre cette métaphore et les textes énochiens, où les Veilleurs sont qualifiés d'« arbres », ne peut être fortuite.

Le visage de Zal est « *comme le paradis* » et « *beau comme le soleil* » tandis que celui de la reine Roudabeh est « *le paradis même* », ce qui semble renvoyer à leur aspect radieux et correspond à l'image hébraïque selon laquelle les visages des Veilleurs et de leur progéniture brillaient « *comme le soleil* ». Le *Chabnameh* emploie aussi cette expression à propos de l'éclat des visages de Kiyumars et d'un autre roi nommé Jemshid<sup>296</sup>. On a toutefois ici une explication de ce phénomène surnaturel, Firdoussi l'attribuant à la présence du *khvarnah*, ou Fortune Royale, aussi appelé *farr-i izadi* (ou *farr-i yazdan*), la Gloire de Dieu. Il s'agit d'un concept selon lequel une sorte d'essence ou de manifestation divine se transmettait au sein de la famille vertueuse élue par Ahoura Mazda<sup>297</sup>. Grâce à cette essence sacrée, Jemshid était censé avoir réussi à « *façonner le fer en équipements tels que casques, cottes de mailles, armures laminées, gilets à l'épreuve des dards, épées et caparaçons* »<sup>298</sup>, en même temps que lui était donnée la connaissance intime de Dieu. Plus curieux encore, « *à l'aide du farr royal, il façonna un trône merveilleux* » qui fut dès lors le siège de sa souveraineté<sup>299</sup>.

Nul ne sait ce qu'était vraiment le *farr* royal car il désigne tantôt un pouvoir magique permettant de forger le métal, tantôt la manifestation de Dieu lui-même, tantôt encore un moyen pour

<sup>294</sup> Ferdowsi, *The Epic of the Kings – Shah-Nama*, trad. Levy p. 5.

<sup>295</sup> Curtis, *Persian Myths*, p. 64 ; Ferdowsi, *The Epic of the Kings – Shah-Nama*, trad. Levy p. 17.

<sup>296</sup> Curtis, *Persian Myths*, p. 32.

<sup>297</sup> Hamzeh'ee, *The Yaresan – A Sociological, Historical and Religio-Historical Study of a Kurdish Community*, p. 92.

<sup>298</sup> Ferdowsi, *The Epic of the Kings – Shah-Nama*, trad. Levy p. 37.

<sup>299</sup> Ibid.

sculpter des substances dures sans outils conventionnels. Une chose est sûre : un roi ne pouvait régner sans la Gloire Divine. Jemshid, par exemple, finit par perdre son *farr* parce qu'il « cesse de croire en un pouvoir suprême et se prend pour le seul et ultime souverain »<sup>300</sup>. Tous l'abandonnent – prêtres, armée, peuple – et le monde extérieur tombe dans une confusion et une discorde totales, inaugurant une ère où le mal, sous la forme de l' « esprit mauvais » Angra Mainyou, va contrôler le destin de l'humanité.

Dans le *Zend-Avesta*, Jemshid est identifié à un personnage important nommé Yima, un « roi du Paradis » qui régna sur l'ensemble du monde (voir chapitre 20). Lui aussi perd la Gloire Divine, cette fois pour avoir trouvé « du plaisir aux paroles de la fausseté et du mensonge » ; conséquence de ce péché, « on vit la Gloire s'enfuir de lui sous la forme d'un oiseau » nommé Varaghna<sup>301</sup>. Jemshid/Yima ne retrouvera jamais la Gloire Divine et c'est la fin d'un règne de 700 ans. Le prochain héros iranien à posséder ce pouvoir magique sera Féridoun, le « cyprès élancé » dont on disait que le « *farr* royal irradiait de lui »<sup>302</sup>. Que signifiait donc tout cela, et que représentait réellement la Gloire Divine ?

Il semblerait que les légendes iraniennes ne consacraient comme rois et héros légitimes que ceux qui possédaient certaines qualités particulières, haute taille et expression divine notamment, constituant le *farr* royal ; Zoroastre lui-même aurait dégagé une sorte de rayonnement à sa naissance, comme en témoigne un bas-relief de pierre<sup>303</sup>. N'était-il pas curieux que ces deux particularités physiques fussent originellement associées aux *abouras*, les équivalents iraniens des Veilleurs, que les mythes indo-iraniens présentaient comme des dieux « brillants » de haute stature ? À travers les époques, l'art persan a généralement dépeint la Gloire Divine comme un grand anneau ou diadème que l'on voit Ahoura Mazda offrir aux rois de Perse, comme pour leur confirmer un droit divin à régner. Ce diadème finit par être la seule représentation de la Gloire Divine, ce qui influença sans doute fortement l'importance croissante de la couronne dans les croyances et coutumes eurasiennes concernant la souveraineté et la royauté : il se pourrait que

<sup>300</sup> Curtis, *Persian Myths*, p. 32.

<sup>301</sup> *Ibid.* p. 26, citant Yasht 19,34.

<sup>302</sup> Ferdowsi, *The Epic of the Kings – Shah-Nama*, trad. Levy p. 17.

<sup>303</sup> Inman, *Ancient Faiths Embodied in Ancient Names*, vol. 2, p. 460 n. 88, citant Malcolm, *History of Persia*, pp. 192-3.

l'usage de la couronne comme symbole du droit à régner dérive de l'expression radieuse jadis attribuée aux visages de la race déchue.

S'il y avait là quelque part de vérité, cela signifiait qu'il était parfois arrivé que des bébés naissent avec des traits *trop* proches de ceux de la race « brillante » originelle, et qu'ils avaient alors été rejetés comme étant la progéniture *directe* des *ahouras* déchus. Avec le temps, ces traits avaient du s'estomper et perdre de leur signification au point de devenir simplement, en Iran du moins, les qualités indispensables à un roi divin descendant de Kiyumars, le premier monarque iranien. Plus tard encore, ces traits physiques avaient dû devenir purement symboliques et on les avait attribués à des personnages légendaires comme Zoroastre pour la simple raison qu'on les pensait indispensables à la légitimité des prophètes, rois et héros de Perse.

Les récits du Livre de Daniel, où apparaissent des personnages de type Veilleur au visage brillant, sont l'illustration même de la vigueur avec laquelle les Juifs exilés en Perse durent adopter ce concept ; ils n'apparaissent en effet dans la tradition judaïque qu'après l'exil à Suse. Les Hébreux, quant à eux, devaient considérer ces caractéristiques sacrées un peu différemment, estimant sans doute que seul un véritable patriarche ou maître en vertu de la lignée de Seth pouvait avoir une apparence brillante ; raison probable pour laquelle des personnages bibliques comme Abraham, Élie, Énoch et Noé furent tous décrits avec un visage lumineux<sup>304</sup> et une haute taille<sup>305</sup> dans les apocryphes et le folklore d'après-exil.

Bien plus tard, dans les iconographies chrétienne et islamique, le visage divin devint sans doute le halo ou nimbe entourant la tête des anges et des saints, dont le sens s'était perdu depuis longtemps. Le meilleur exemple en est le Christ lui-même, qui brille souvent dans les scènes de nativité « *avec autant d'éclat que s'il eût été couvert d'huile phosphorescente* », écrit à peu près l'hébraïste Thomas Inman au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>306</sup>, sans se douter que ces paroles inspirées se révéleraient un jour plus justes qu'il ne l'avait

<sup>304</sup> Sur Énoch et Élie, dont « le visage était brillant » et les yeux « brillaient plus que l'étoile du matin », voir E. A. Wallis Budge, *The Life and Exploits of Alexander The Great*, 1896, cité dans Sitchin, *L'Escalier Céleste*, chap. 2 ; sur le visage radieux de Noé, voir 1Én. 106 ; sur le visage radieux d'Abraham à sa naissance, qui « illuminait la caverne d'un bout à l'autre », voir Graves and Patai, *Hebrew Myths – the Book of Genesis*, p.136.

<sup>305</sup> Sur la haute taille d'Énoch et Élie, voir Budge, *The Life and Exploits of Alexander The Great*, 1896, cité dans Sitchin, *L'Escalier Céleste*, chap. 2 ; sur Abraham, voir Graves and Patai, *Hebrew Myths – the Book of Genesis*, p.137 ; cf. également Talmud, *Sophrim*, ch. 21.

<sup>306</sup> Inman, *Ancient Faiths*, vol. 2, p. 460 n. 88.

imaginé. Il semblerait que l'association entre l'apparence brillante et les enfants d'anges subsistait encore à Londres au XX<sup>e</sup> siècle. Le récit de la mère de Margaret Norman sur un « enfant-ange » dont le visage « *brillait, tout simplement* », en est un parfait exemple. Le fait qu'une telle apparence ait jadis été le signe distinctif de la race angélique « brillante » signifie-t-il que le *farr* royal des rois iraniens légendaires avait une quelconque réalité ? Si oui, pourquoi rendait-il capable de façonner le métal, de sculpter l'ivoire sans outils et de connaître Dieu ? Le *farr* renfermait-il quelque savoir secret transmis entre générations, comme celui fourni par les Veilleurs aux Filles des Hommes ? Les dynasties royales de l'ancien Iran descendaient-elles réellement des *abouras* et des *daevas*, les Brillants disgraciés de la mythologie indo-iranienne ?

Quand même la terre aurait connu une race, aujourd'hui disparue et de toute évidence unique, d'aspect brillant et de haute taille, il semblait pratiquement impossible de la redécouvrir après tant de millénaires.

Mais il existait une piste fondamentale.

Le *Chahnameh* met en scène le Simorgh dans les récits de l'étrange naissance de Zal et de la difficile naissance de Roustam ; étonnant Simorgh, qui sert de bonne d'enfant et de professeur aux enfants mortels, se comporte en médecin auprès des rois légitimes, prescrit des drogues et plantes toxiques susceptibles d'anesthésier les femmes enceintes et de guérir les plaies ouvertes, et aide à l'accouchement de bébés géants par le moyen de la césarienne. Combien d'oiseaux possèdent des talents aussi variés ? Manifestement, une créature aussi « merveilleuse » méritait une étude approfondie. Ce « noble vautour » pouvait, je le pressentais, me rapprocher de la solution des mystères entourant les origines de la race déchue – à condition toutefois d'admettre que le Simorgh n'avait rien d'un oiseau, et tout d'un être humain revêtu de feuilles.

## Aux portes de la mort

Il ne fut pas difficile de trouver des indices montrant que le « fabuleux oiseau » Simorgh – bonne d'enfants, médecin et conseiller personnel des rois légendaires d'Iran – était un être humain déguisé. Dans l'une des éditions du Chahnameh, le passage où l'oiseau s'occupe de Zal bébé sur le mont Elbourz s'accompagne de notes expliquant que « *la fable faisait simplement allusion à un saint ermite de montagne, qui avait nourri et éduqué le pauvre enfant abandonné par son père* »<sup>307</sup>. Qui était donc ce « saint ermite » personnifiant un « noble vautour » et vêtu comme un grand oiseau, et quels étaient ses liens avec la maison royale de Sam et Nariman ?

D'autres récits relatifs au Simorgh font également fortement penser à un être humain. Dans un conte mandéen par exemple – une très ancienne et curieuse religion pratiquée par les Arabes du sud de l'Irak et des communautés isolées de l'Iran occidental – , on voit le shah Hirmiz l'accueillir comme un émissaire étranger illustre, ici de sexe féminin. On l'installe sur un trône, on la régale de « *fruits de la montagne* » car la Simorgh « *ne mange pas de viande* »<sup>308</sup>, et les meilleures comédiennes du pays exécutent pour elle un étourdissant spectacle de chants et de danses mettant également en scène des oiseaux dressés par les danseuses – allusion possible à une danse rituelle dont les participants s'ornaient de plumes d'oiseaux. Au cours de ses entretiens avec le roi, la Simorgh dévoile une connaissance profonde de la sagesse secrète et de puissantes facultés de visionnaire. L'oiseau merveilleux reçu par Hirmiz a toutes les apparences d'une femme, peut-être chamane,

<sup>307</sup> Firdoussi, *The Shah Nameh of the Persian Poet Firdausi*, trad. Atkinson, p. 49.  
<sup>308</sup> Drower, *The Mandaean of Iraq and Iran*. « The Simorgh and Hirmiz Shah », pp. 393-9.

costumée en oiseau ; je ne voyais pas d'autre explication, sauf à voir dans ce récit une pure allégorie.

### ~ Le médecin divin

Dans un autre récit, qui figure dans le *Chahnameh*, la Simorgh guérit Roustam et son cheval magique Rakhsh des blessures mortelles infligées par le héros Isfendiyar ; plus haut dans le texte, ce dernier avait d'ailleurs tué un autre Simorgh en le coupant en deux avec son épée, après un grand voyage « à travers déserts, plaines, montagnes et solitudes l'ayant amené au voisinage du Simorgh »<sup>309</sup>. Comme en d'autres occasions déjà, Zal, le père de Roustam, brûle une plume de Simorgh sur un lieu élevé et l'oiselle fabuleuse apparaît, comme surgie du néant. Elle dit au vieux roi qu'il n'a rien à craindre car elle saura guérir Roustam et son cheval bien-aimé. Commenant par l'animal, elle extrait six flèches avec son bec puis soigne les blessures en passant une de ses plumes sur le corps de Rakhsh. Elle traite pareillement Roustam en lui retirant huit flèches, en suçant son sang empoisonné et en achevant de le guérir à l'aide de plumes qu'elle promène sur ses blessures<sup>310</sup>.

Rétabli, Roustam sollicite l'aide de la Simorgh afin de trouver un moyen de vaincre son rival Isfendiyar. Le « noble vautour » lui déconseille sévèrement cette vengeance parce qu'Isfendiyar est un héros de la race de Roustam et qu'en outre, lui donner ce moyen de vaincre son ennemi entraînerait nécessairement la propre mort de Roustam. Celui-ci accepte ce destin et la Simorgh tombe dans une « réflexion profonde... et resta quelque temps silencieuse »<sup>311</sup> – état qui évoque les trances des chamanes tribaux. Reprenant conscience, elle enjoint à Roustam d'enfourcher son précieux cheval et de la suivre, et un long voyage les amène dans un lieu couvert de roseaux où pousse l'arbre magique Kazou, auquel se rapportait peut-être la vision de l'oiseau. La Simorgh indique alors à Roustam comment fabriquer une flèche mortelle à l'aide d'une branche de l'arbre ; ce qu'ayant fait, Roustam tue Isfendiyar et en meurt.

### ~ La drogue de l'immortalité

Avant sa mort toutefois, Roustam rencontre Bashoutan, le frère d'Isfendiyar, qui lui demande comment il a pu se remettre si

<sup>309</sup> Firdoussi, *The Shah Nameh of the Persian Poet Firdausi*, trad. Atkinson, p. 279-80.

<sup>310</sup> Ibid. p. 307.

<sup>311</sup> Ibid. p. 308.

vite des blessures mortelles reçues la veille, à quoi Roustam répond :

« Je suis désormais complètement à l'abri des blessures, et mon cheval de même, car je possède un élixir qui soigne les plus cruelles déchirures de la chair dès l'instant qu'on l'applique ; mais je n'ai pas reçu de telles blessures car les flèches d'Isfendiyar n'étaient que des épingles dans mon corps »<sup>312</sup>.

Roustam tentait visiblement de faire passer ses blessures pour insignifiantes aux yeux de Bashoutan, ne souhaitant pas lui révéler combien il avait frôlé la mort avant l'arrivée de la Simorgh. C'était en tout cas un nouvel exemple des hautes connaissances détenues apparemment par le « noble vautour » en matière de remèdes et de médecine. Qu'était cet « élixir qui soigne les plus cruelles déchirures de la chair » ? Était-ce la même « plante » qui, mêlée de lait et de musc, avait soigné les blessures occasionnées à Roudabeh par sa césarienne ?

L'« élixir » passait autrefois pour une liqueur divine très précieuse, capable selon les alchimistes anciens de purifier la matière brute ; on le considérait aussi comme une super-drogue apte à rajeunir le corps et prolonger la vie. Perpétuel objet de spéculation quant à sa nature et sa réalité, l'élixir était associé de près à une drogue sacrée que la mythologie iranienne nomme *haoma*, une substance tirée d'une plante ou d'un champignon d'origine incertaine. Selon la plupart des érudits iraniens, le *haoma* serait en rapport avec une espèce d'*ephedra*, arbrisseau rampant de la famille des gnétacées ; d'autres récits perses le font pousser « au sommet des montagnes ou dans les vallées fluviales »<sup>313</sup>. Mêlé de lait ou d'eau, il produisait un jus toxique qui soignait le corps et donnait des pouvoirs surnaturels<sup>314</sup>. Des recherches récentes suggèrent que le composant actif du *haoma* était peut-être l'amanite tue-mouches, champignon hallucinogène majeur utilisé depuis quelque 10.000 ans, pense-t-on, par les cultures chamaniques<sup>315</sup>.

En raison de son immense importance spirituelle pour la religion iranienne, le *haoma* devint un dieu guérisseur à part entière, capable, du fait des propriétés curatives apparentes de la plante,

<sup>312</sup> Ibid. p. 308-9.

<sup>313</sup> Boyce, *A History of Zoroastrianism*, p. 156.

<sup>314</sup> Curtis, *Persian Myths*, p. 18.

<sup>315</sup> Devereux, *Shamanism and the Mystery Lines*, pp. 148-9, citant l'ouvrage pionnier de R. Gordon Wasson et de sa femme, extrait de Weston La Barre, « Anthropological Perspective on Hallucinations and Hallucinogens », in R. K. Siegel et L. J. West (éd.), *Hallucinations*, John Wiley, 1975.

de donner force et santé à ses fidèles. Certains récits font du Simorgh le gardien de la plante *haoma*, comme l'explique l'*Encyclopaedia of Religion and Ethics* :

... selon les traditions des Indo-iraniens, [la drogue] est étroitement liée à un oiseau mystique qui prenait le... *haoma* en un lieu où il était caché et l'apportait aux dieux et aux hommes. L'*Avesta* parle de l'oiseau Saena, qui joue le même rôle chez les Persans sous le nom de Simorgh<sup>316</sup>.

Le Simorgh avait donc révélé les secrets du *haoma* aux dieux et à l'espèce humaine. Dans la mythologie hindoue ancienne, ce rôle est joué par Garouda, être mi-géant mi-aigle qui dérobe le gobelet de lune contenant l'Ambroisie, l'Amrita, le nectar ou le *soma* dont les dieux *asouras* tirent leur pouvoir surnaturel et leur immortalité. Un *asoura* nommé Indra le Tonnant tente d'empêcher ce larcin en lançant un trait mortel qui, sans blesser Garouda, fait tomber une de ses plumes sur le sol. Garouda livre l'Amrita aux « serpents » en échange de la liberté de sa mère, que ces derniers tiennent en esclavage, et devient dès lors « l'oiseau du soleil doré, l'ennemi mortel de tous les serpents », ce qui l'associe aux deux formes totémiques fondamentales des Veilleurs : l'homme-oiseau et le serpent<sup>317</sup>.

Garouda est incontestablement l'homologue indien du Simorgh, et le *soma* équivaut bien entendu au *haoma* iranien, pareillement capable de prolonger la vie et de donner des pouvoirs surnaturels. Certaines légendes font pousser le *haoma* sur un arbre particulier situé à proximité du mont Elbourz et connu des seuls « immortels », autrement dit, peut-on penser, de ceux qui prolongeaient leur vie en absorbant cette super-drogue<sup>318</sup>. Le *haoma* et ses prétendues propriétés, celle de prolonger la vie notamment, me rappelèrent le passage de la Genèse 3 où Adam et Ève sont expulsés de l'Éden par crainte qu'ils ne mangent de l'Arbre de Vie et ne « vivent pour toujours », devenant en d'autres termes immortels comme les dieux<sup>319</sup>.

Le « fruit » de l'Arbre de Vie était-il le *haoma* ? Tout indique que ce type de drogue pourrait avoir pour origine une culture

<sup>316</sup> Hastings (éd.), *Encyclopaedia of Religion and Myths*, s.v. « Haoma », vol. 8, p. 294 col. B.

<sup>317</sup> Mackenzie, *Indian Myth and Legend*, pp. 41, 145-6 ; Cotterell, *A Dictionary of World Mythology*, p. 90.

<sup>318</sup> Curtis, *Persian Myths*, p. 53.

<sup>319</sup> Gen. 3:22-4.

chamanique beaucoup plus ancienne qui, peut-être, l'utilisait dans des rites de préparation à la mort et faisait du vautour le symbole de la transformation de l'âme. Y avait-il un lien avec les énigmatiques hommes-oiseaux du Livre d'Énoch ? Ce genre de super-droque était-il connu de la race déchue, et répondait-il à la question de savoir pourquoi le mont Elbourz passait pour le royaume des immortels ? Le *haoma*, ou *soma*, avait-il été donné aux mortels par un oiseau fabuleux ?

Outre le savoir avancé du Simorgh en drogues et en médecine, le récit du meurtre d'Isfendiyar par Roustam montre que l'oiseau était habile à fabriquer des armes d'une précision mortelle telles que la flèche taillée dans une branche de l'arbre Kazou : des connaissances qui, comme la médecine, ne sont guère de celles qu'on attribue généralement aux oiseaux.

Le fait qu'Isfendiyar ait tué un Simorgh à un moment antérieur de ce récit montre en outre que, pour les Iraniens, cette description ne s'appliquait pas à une créature unique mais à une *population entière* qui vivait dans les régions montagneuses de l'Elbourz. J'avais la conviction que le terme « Simorgh » n'était qu'un titre recouvrant les agissements de personnes multiples, et non pas d'un « saint ermite » unique menant une existence solitaire dans les montagnes d'Iran. Les oiseaux à caractéristiques et traits humains semblaient d'ailleurs constituer un concept familier de la mythologie iranienne puisqu'ils avaient reparu au Moyen Âge dans les écrits des mystiques musulmans iraniens, les soufis<sup>320</sup>.

Les anciens conteurs iraniens avaient-ils, sans y penser, fixé dans les mythes et légendes l'existence antérieure d'une culture préhistorique apparemment associée à des rites ornithomorphes, concernant notamment l'aigle et le vautour ? Dans l'affirmative, pourquoi avoir choisi ces oiseaux particuliers comme support chamanique ? Tenaient-ils une place particulière dans leur rituel, à la façon, par exemple, dont les chamanes sibériens vivent en sym-

<sup>320</sup> Par exemple, dans *L'assemblée des oiseaux (Mantiq al-Tayr)*, un classique islamique du III<sup>e</sup> siècle dû au poète persan Farid ud-Din Attar, un groupe d'oiseaux, dont le rossignol, le paon et le faucon, entreprennent un difficile voyage sous la conduite de la huppe (l'oiseau qui, d'après la légende, aurait guidé le roi Salomon vers la reine de Saba) pour chercher un roi mystérieux, le Simorgh. Après avoir traversé sept vallées – Recherche, Amour, Connaissance, Détachement, Unité, Confusion et Annihilation de Soi –, les trente oiseaux survivants sont enfin reçus en présence de leur maître qui, ils le découvrent alors, n'est que la personification d'eux-mêmes – jeu de mots sur le mot *simorgh* signifiant trente (si) oiseaux (*morgh*) en persan. Ce récit traite en fait de la sagesse du soufisme, une branche mystique de l'islam, et tout indique qu'Attar, non seulement était soufi lui-même, mais avait hérité de traditions pré-islamiques empruntées aux mages, qui avaient eu une influence importante sur le développement du soufisme essentiellement chiite existant dans la Perse natale d'Attar. Cette influence est claire dans le livre qui, à l'instar du magisme et du zoroastrisme, utilise l'image du feu pour évoquer l'illumination divine de Dieu. Voir Farid ud-Din Attar, *L'assemblée des oiseaux*.

biose avec les rennes et dont les bochimans d'Afrique du sud voient dans l'antilope la personnification de leurs états supérieurs de conscience ?

### ~ Le noble vautour

La clé paraissait résider dans les sources ayant inspiré le concept de Simorgh. Les récits en font tantôt « un noble vautour », tantôt un animal composite mêlant « le paon, le lion, le griffon et le chien »<sup>321</sup>, tantôt encore, sans ambiguïté, une sorte de griffon – une créature de la mythologie classique combinant le lion et l'aigle. Le lion était associé à Angra Mainyou dans la tradition zoroastrienne<sup>322</sup> ; quant à la relation entre le griffon et l'aigle, elle provient essentiellement d'une erreur d'interprétation. En tant que totem, l'aigle n'est très souvent en mythologie qu'un substitut du vautour, plus laid et plus haï, notamment dans l'Ancien Testament<sup>323</sup>. Que le griffon soit lié au vautour, et non à l'aigle, se retrouve dans le fait que le vautour-griffon (*Gyps fulvus*) était autrefois l'une des principales espèces des montagnes d'Iran et d'Irak. Les ornithologues modernes pensent que le vautour-griffon tire son nom du griffon de la fable, mais le mot « griffon » signifie en fait « qui a le nez crochu », ce qui décrit tout à fait le bec du vautour et indique la véritable étymologie<sup>324</sup>.

Ainsi, le Simorgh était fondamentalement une sorte de vautour fabuleux, ce qui soulevait immédiatement cette question : pourquoi le « noble vautour » avait-il été élevé au rang de « roi des oiseaux » dans la mythologie iranienne ? Je cherchai la réponse dans les textes zoroastriens et l'y trouvai : les vautours, je m'en rendis compte, avaient *toujours* fait partie intégrante des mythes et cérémonies de cette religion, notamment pour ce qui concernait ses sinistres coutumes funéraires.

### ~ Le rite du décharnement

Au milieu du V<sup>e</sup> siècle av. J.C., les voyages du fameux historien grec Hérodote lui firent visiter différentes parties de l'empire perse. Il s'attachait, pendant ces voyages, à observer et consigner les coutumes locales et les pratiques rituelles, qu'il rassembla par

<sup>321</sup> Graves, *New Larousse Encyclopaedia of Mythology*, p. 315.

<sup>322</sup> Boyce, *A History of Zoroastrianism*, vol. 1, p. 299 n. 28. Le fait que le lion était une créature d'Ahriman donne un sens au récit où Darius fait jeter Daniel dans l'ancre des lions, Dan. 6:16-28 ; cela suggère en effet que ce récit symbolise les luttes entre le clergé juif exilé et les mages, considérés aux yeux des zoroastriens comme des représentants d'Angra Mainyou.

<sup>323</sup> Cameron, *Symbols of Birth and Death in the Neolithic Era*, p. 27.

<sup>324</sup> Turner, *Vultures*, p. 61.

la suite en un ouvrage en neuf volumes simplement intitulé *Histoire* ; le Livre I mentionne les curieux rites funéraires auxquels il assista en Médie auprès de prêtres magiens :

*On dit que le corps d'un homme perse n'est jamais enterré qu'il n'ait été déchiré par un chien ou un oiseau de proie. Que les mages possèdent cette coutume est hors de doute car ils la pratiquent sans se cacher. Les cadavres sont recouverts de cire, puis inhumés<sup>325</sup>.*

D'autres auteurs classiques, dont Agathias et Strabon, citent également ces rites de « décharnement », au cours desquels le corps du défunt est exposé aux bêtes sauvages et aux oiseaux charognards tels que corbeaux et vautours. Selon Hérodote, ces pratiques étaient réservées aux prêtres masculins et étaient fort élémentaires ; il les présente en outre comme spécifiques aux mages, ce qui renvoie aux prêtres de Médie et non à leurs rivaux zoroastriens. Hérodote connaissait certainement leurs différences puisque c'est lui qui nota que la Magophobie – cette fête où les gens étaient invités à tuer les mages de rencontre en souvenir de l'usurpation magienne survenue pendant le règne de Cambyse – était toujours en vigueur ; on ne peut donc guère mettre ses paroles en doute.

L'exposition des morts continua d'être pratiquée en Iran jusqu'à l'époque de la confédération parthe – qui gouverna la Perse pendant près de 500 ans à compter du III<sup>e</sup> siècle av. JC. Elle se poursuivit sous les rois sassanides perses qui chassèrent les Parthes au cours du III<sup>e</sup> siècle ap. JC. Au cours de cette dernière phase de la longue histoire de l'empire, la coutume du décharnement semble avoir gagné toutes les couches de la société : ecclésiastiques ou séculiers, hommes ou femmes, riches ou pauvres, les mages et les zoroastriens étaient désormais exposés après leur mort aux bêtes sauvages et aux charognards. Les érudits s'accordent à penser que cette évolution importante des coutumes et pratiques funéraires perses résulta presque certainement de la forte influence exercée sur les monarques sassanides et sur la religion nationale par les prêtres magiens, qui réussirent ainsi leur retour dans certains des principaux centres de pouvoir<sup>326</sup>.

Après que la masse des zoroastriens d'Iran, fuyant les persécutions arabes, se fut installée en Inde au IX<sup>e</sup> siècle, le décharne-

<sup>325</sup> Hérodote, *Histoire*, 1, 140.

<sup>326</sup> Mehr, *The Zoroastrian Tradition* ; cf. D. Dhalla, *History*, p. 135.

ment prit une signification toute nouvelle. Sans raison apparente, il devint plus structuré, plus organisé et plus largement répandu ; il semblerait en fait qu'à partir de cette date, l'exposition *post-mortem* devint le lot commun des zoroastriens, les parsis comme on les appelait désormais. En outre, on n'installait plus les corps sur un terrain dégagé et élevé, mais dans d'énormes édifices mortuaires en pierre, appelés *dakhmas* ou Tours du Silence et situés à l'écart des habitations.

Il s'agissait de grands amphithéâtres à ciel ouvert à l'intérieur desquels se trouvait une gigantesque plate-forme circulaire, comprenant trois rangées concentriques de dalles en pierre, appelées *pavis* et agencées suivant les rayons d'une énorme roue. On y disposait les cadavres avant de les abandonner aux vautours, qui en ôtaient la chair en l'espace de 30 minutes. Chaque *pavi* était bordé de profondes rigoles permettant l'écoulement des fluides corporels et des eaux pluviales. Ces liquides se déversaient dans un puits central appelé *bandbar*, d'où ils étaient dirigés vers les murs extérieurs par quatre chenaux symétriques pourvus d'un système de filtrage à base de grès et de charbon de bois. Une fois séchés par le soleil, les squelettes étaient recueillis et jetés au fond du *bandbar*, où ils se transformeraient en poussière et seraient évacués par la pluie.

L'exposition des morts, qui peut sembler barbare au monde occidental, ne manque pas de bon sens. Cette façon de se débarrasser de la chair et du sang est naturelle, et elle respecte en outre le précepte zoroastrien disposant que « *la terre-mère ne doit pas être souillée* » par des substances impures<sup>327</sup>. Mais quelle raison avait pu inciter originellement les premiers mages à employer le décharnement ?

Les zoroastriens modernes prétendent que les Iraniens recouraient déjà à ces pratiques aux temps préhistoriques. Leurs livres d'histoire affirment qu'il y a longtemps, les cadavres étaient emmenés au sommet des montagnes, fixés au sol par des chevilles de fer et abandonnés aux chiens et aux vautours. Après quoi, les os résiduels étaient recueillis, placés dans un conteneur ou une cassette appelés *ossuaire* par les archéologues, avant d'être ensevelis dans le sol ou dans des cavernes<sup>328</sup>.

<sup>327</sup> Katrak, *Who Are The Parsees ?* p. 229.

<sup>328</sup> *Ibid.* p. 228.

Le décharnement n'était pas l'apanage des adeptes du magisme et du zoroastrisme. Les mandéens irakiens et iraniens exposaient leurs morts aux oiseaux charognards, comme l'explique Cheïkh Nejm, un de leurs grands maîtres : « *Nos funérailles étaient jadis pareilles à celles des Perses. Nous mettions nos morts dans un endroit dégagé et entouré d'un mur, et les oiseaux venaient les manger* »<sup>329</sup>. Des signes d'exposition des morts ont également été trouvés chez les premiers occupants du Béloutchistan, en Asie centrale<sup>330</sup> ; les sépultures dites « fragmentaires » ou « secondaires » – des os recueillis et brûlés après exposition – étaient aussi pratiquées autrefois par diverses cultures indo-iraniennes préhistoriques telles que les proto-Élamites du sud-ouest de l'Iran, v. 3500 av. JC.,<sup>331</sup> et les peuples de la vallée de l'Indus, dans le sous-continent indien, v. 2500 av. JC.<sup>332</sup> Ajoutons qu'il existe de sérieux indices que le vautour jouait un rôle important dans la religion de ces cultures car on en trouve fréquemment des représentations abstraites dans leur art rituel. Les sceaux cylindriques et les poteries peintes dépeignent souvent un vautour (vaguement qualifié d'« oiseau de proie » en général) en train de fondre sur des silhouettes chamaniques aux bras dévotement levés<sup>333</sup>. Que pouvait bien signifier le grand oiseau pour ces cultures indo-iraniennes d'un autre âge ?

### ~ Les rites du vautour

Le rôle joué par le vautour dans les pratiques iraniennes du décharnement lui valut d'évidence un statut très particulier dans les mythes et légendes. Pour quelle raison ? La raison en est sans doute l'habileté avec laquelle il affouille et dénude le corps des animaux et des êtres humains en quelques minutes, qui en fait un symbole évident de l'immortalité ainsi qu'un transporteur de l'âme dans l'autre monde. De nombreuses cultures imaginèrent en outre que cet oiseau de haute montagne guidait les esprits vers les royaumes étoilés du ciel, via les hautes cimes de quelque sommet sacré constituant un point de jonction entre le ciel, la terre et le monde inférieur<sup>334</sup>. Les premières cultures néolithiques (à savoir les premiers établissements eurasiens de cultivateurs, par opposition

<sup>329</sup> Drower, *The Mandaean of Iraq and Iran*, p. 200 n. 6 à p. 184.

<sup>330</sup> Ibid.

<sup>331</sup> Childe, *New Light on the Most Ancient East*, pp. 232-3.

<sup>332</sup> Drower, *The Mandaean of Iraq and Iran*, p. 200 n. 6, cf. Dr Frankfurt, *Archaeology and the Sumerian Problem*, p. 27.

<sup>333</sup> Pour l'imagerie des vautours, voir : pour celle de Suse, phase 1 : Childe, *New Light on the Most Ancient East*, p. 234 pl. xxv, 245 pl. xxvii ; pour celle de Tepeh Aly Abad : ibid. p. 246, fig. 96 ; pour celle d'Asie Centrale : Trubshaw, « Bronze Age Rituals from Turkmenistan », p. 32.

<sup>334</sup> Jackson N., « Bird's Way and Cow-Lane – the Starry Path of the Spirits », p. 30.

aux chasseurs-cueilleurs antérieurs du paléolithique et du mésolithique) voyaient dans le vautour un symbole de l'esprit de la mort. On retrouve des traces de ces croyances vigoureuses dans les coutumes funéraires pratiquées jusqu'à une époque relativement récente par les parsis indiens, qui considéraient que l'âme du mort demeurait auprès du corps pendant trois jours, au cours desquels on récitait sans interruption des hymnes et prières sur le défunt.

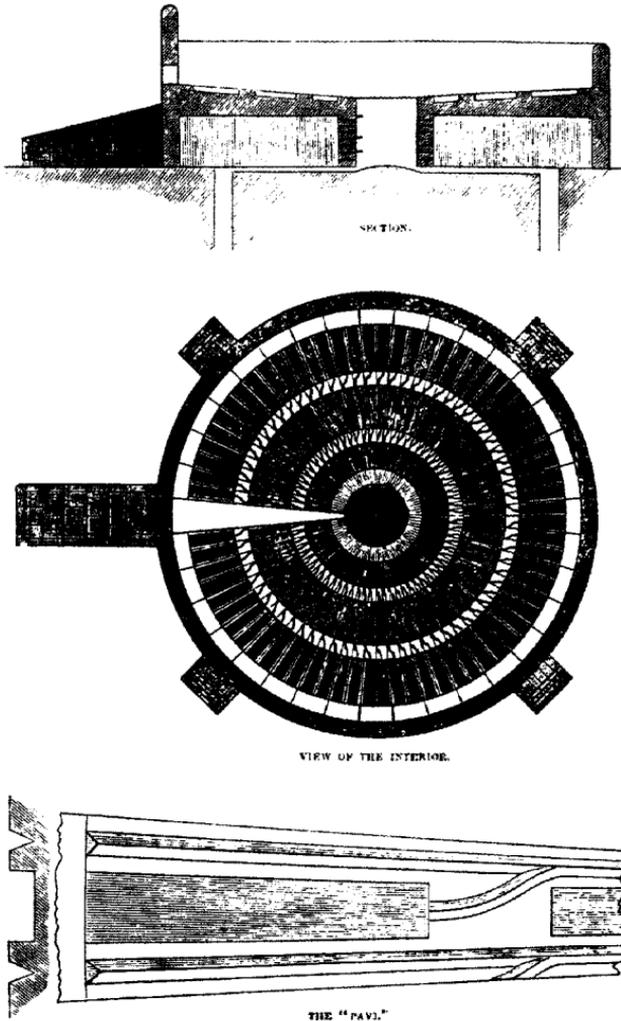


Figure 6. Dessin d'une dakhma, ou Tour du Silence, utilisée par les parsis indiens pour exposer les cadavres humains aux vautours. Cette opération, appelée décharnement, est très probablement le vestige d'une coutume chamanique antérieure à l'essor de la civilisation occidentale.

Le corps restait dans la maison pendant cette période réglementaire, après quoi on vérifiait le départ de l'âme par un procédé divinatoire appelé *sag-did*. La méthode – consistant généralement à observer les réactions d'un chien au contact du cadavre<sup>335</sup> – comportait une variante dans laquelle les parents attendaient de voir passer l'ombre d'un corbeau noir ou d'un vautour sur le corps. C'était alors un signe que l'âme avait quitté la maison et qu'on pouvait désormais exposer le corps<sup>336</sup>. Cette coutume avait-elle un lien avec la façon dont l'ombre de la plume du Simorgh avait contribué à guérir les blessures de Roudabeh, dans le récit du *Chahnamah* relatif à la naissance de Roustam ?

Pour les anciens Iraniens, le vautour était apparemment lié, non pas seulement à la mort physique, mais aussi avec le processus d'illumination et de transmigration suivi par l'âme après la mort, envisagé dans les cultures préhistoriques comme un processus mental de même nature que celui qu'on nomme aujourd'hui EMI (expérience de mort imminente). Les études parapsychologiques de ce sujet fascinant ont montré de façon concluante que des individus en état de mort clinique et revenant à la vie, éprouvent souvent des sensations dites de décorporation accompagnées de visions de l'au-delà et de rencontres avec des parents décédés ou des entités lumineuses<sup>337</sup>.

Bien que ces expériences étranges puissent paraître un phénomène moderne et de nature entièrement psychologique, les cultures chamaniques du monde entier admettent depuis toujours la possibilité de provoquer des états semblables à la mort<sup>338</sup> par des moyens artificiels tels que drogues toxiques, isolement sensoriel ou encore création effective de situations de mort imminente qui produisent dans le cerveau l'illusion que le corps est sur le point de mourir. L'épreuve du feu ou de l'eau, l'introduction de poisons mortels dans le corps (avec l'antidote à portée de main), les défis physiques tels que le saut d'une falaise avec une corde attachée à une jambe, et bien d'autres épreuves semblables d'endurance, sont autant de possibilités de provoquer des traumatismes mentaux analogues à l'expérience de mort imminente ; avec l'espoir que se produisent alors vol astral, communications avec les esprits et vi-

<sup>335</sup> Haug, *Essays on the Sacred Language, Writings and Religion of the Parsis*, p. 240. Le chien choisi est ainsi décrit : « on l'appelle 'le chien à quatre yeux', une tache jaune sur la paupière étant considérée comme un œil supplémentaire. Il a des oreilles jaunes et la couleur du corps varie entre le jaune et le blanc. On assigne à ses yeux une sorte d'influence magnétique ».

<sup>336</sup> Drower, *The Mandaeans of Iraq and Iran*, p. 200 n. 6, citant le *Rivâyât Karra Bohra*.

<sup>337</sup> Heinberg, *Memories and Visions of Paradise*, pp. 226-32.

<sup>338</sup> *Ibid.* p. 234 ; cf. Ring, *Heading toward Omega*, pp. 226-7.

sions de royaumes éthérés. Le vautour étant le symbole ultime de la mort, on peut penser que les cultures indo-iraniennes anciennes invoquaient l'esprit de ces oiseaux géants pour les guider pendant leurs voyages dans l'au-delà à la recherche de la connaissance universelle, de la vérité et de l'illumination divine. Cette relation étroite entre leurs pratiques religieuses et le vautour pouvait se manifester, par exemple, par le fait que les chamanes se revêtaient de manteaux de plumes pour conduire certains rites tribaux, dans l'idée que cela les aiderait à accomplir le voyage astral. Quand la mort physique finissait par frapper un membre important de la communauté, ils poursuivaient sans doute cette symbiose avec l'esprit du vautour au moyen de la décorporation, en espérant ainsi guider les âmes vers l'au-delà.

### ~ Çatal Hüyük

Compte tenu des traces archéologiques de sépultures secondaires et d'expositions chez les cultures indo-iraniennes, tout suggère que le culte du vautour était autrefois largement répandu. Néanmoins, les indices me manquaient, en Iran même, pour comprendre parfaitement l'importance et la nature de cet étrange culte des morts, et ses liens avec les traditions relatives à la race déchue de la littérature religieuse judaïque. J'allais devoir franchir les rudes montagnes d'Iran, d'Irak et de Syrie et me rendre dans les vastes plaines d'Anatolie, au sud de la Turquie, près de l'ancienne ville de Konya.

C'est là, par une fraîche journée de novembre 1958, qu'une équipe d'archéologues britanniques conduite par un expert en études anatoliennes nommé James Mellaart arriva pour étudier un grand tertre double en terre appelé Çatal Hüyük. Bien qu'entièrement recouvert d'herbe, les âpres vents de sud-ouest en avaient çà et là dénudé le sommet, révélant des signes manifestes d'occupation humaine – briques éparpillées, outils abandonnés, tessons de poterie, plaques de cendre grise. À l'époque, aucun participant ne soupçonna l'immensité de la découverte ; mais le début des fouilles, en 1961, révéla à Mellaart et son équipe une vaste métropole – un réseau de tombeaux et d'habitations appartenant à une communauté protonéolithique ayant vécu entre 6500 et 5700 avant notre ère<sup>339</sup>.

À voir l'extraordinaire niveau de détail et de décoration des

<sup>339</sup> Cf. Mellaart, *Çatal Hüyük – A Neolithic Town in Anatolia* ; Bacon, *Archaeology Discoveries in the 1960s*, pp. 110-26.

constructions enfouies, bijoux, outils, armes et peintures murales, il fut bientôt clair que la culture de Çatal Hüyük avait été extrêmement avancée dans ses croyances, son mode de vie et ses arts. Rien d'équivalent n'avait jamais été trouvé, en Turquie ou ailleurs. C'était si unique que les spécialistes pensent aujourd'hui que Çatal Hüyük pourrait fournir des pistes importantes sur l'essor de la civilisation dans l'Ancien Monde.

Au temps des fouilles de 1961-1964, on pouvait voir, en déambulant parmi les nombreux tombeaux, des têtes de taureau grandeur nature aux cornes saillantes sur le plâtre décoré, ainsi que des léopards en haut-relief, estampillés de motifs circulaires tréflés ou éployés en position d'accouchement. On pouvait également voir, à longueur de murs, des motifs abstraits géométriques ou polychromiques tels que haches doubles, empreintes de mains, losanges, zigzags ou gros yeux circulaires, le tout peint en ocre rouge ou noir. Aujourd'hui, ces décorations se sont effacées ou ont été transférées par les autorités turques dans un musée d'Ankara où on peut encore les voir.

Mais l'énigme de loin la plus mystérieuse de Çatal Hüyük concernait les tombeaux aux vautours, qui soulevaient des questions palpitantes sur les étranges cérémonies qui se déroulaient en Anatolie au septième millénaire av. JC. Le tombeau VII, par exemple, avait de quoi glacer le visiteur. Recouvrant deux murs entiers, une peinture gigantesque y représentait sept énormes vautours d'une envergure pouvant atteindre 1,50 mètre, saisis en plein vol et semblant fondre, pour les dévorer, sur six hommes acéphales petits comme des allumettes, dont quatre étaient accroupis jambes repliées contre la poitrine. La tête chauve de ces oiseaux, leurs pattes courtes et leur crête permettaient de les identifier à des *Gyps fulvus*, ces vautours-griffons à l'origine des mythes iraniens du Simorgh<sup>340</sup>. Entrant dans un autre tombeau, on y découvrirait une peinture sur laquelle des silhouettes humaines s'efforçaient de repousser des vautours apparemment en train d'attaquer un cadavre.

Dans le tombeau VI vous attendait probablement la scène la plus importante – une fresque détaillée associant des vautours à des tours en bois dont le sommet à ciel ouvert était relié au sol par des escaliers inclinés<sup>341</sup>. On y voyait deux oiseaux énormes perchés

<sup>340</sup> Cameron, *Symbols of Birth and Death in the Neolithic Era*, p. 28, citent *Anatolian Studies*, vol. xiv, 1964, p. 64 ; Mellaart, *Çatal Hüyük – A Neolithic Town in Anatolia* p. 168.

<sup>341</sup> Gimbutas, *The Civilization of Goddess*, p. 238 fig. 7-26:2.

en équilibre en haut de la structure, leurs ailes repliées au-dessus d'une unique tête humaine. Tout à côté figurait une tour semblable où pendait un homme-allumette, tête en bas et flanqué de deux vautours prêts à l'attaque. En bas des rampes d'accès, deux silhouettes, peut-être des prêtres, s'éloignaient des tours ; chacun portait un kilt arrêté au genou et un habit à épaulettes triangulaires.

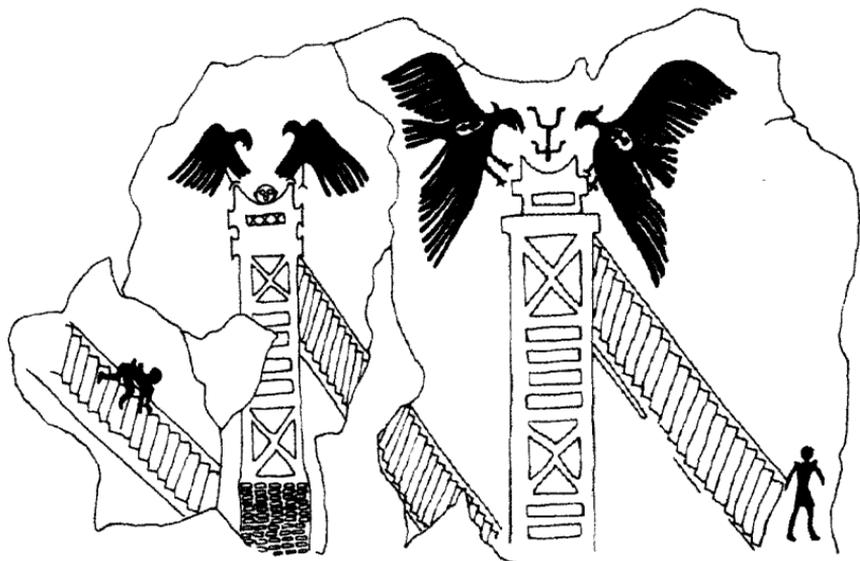


Figure 7. Peinture murale de l'un des tombeaux de Çatal Hüyük (Turquie), vieux de 8.000 ans, où l'on voit des vautours dévorer des cadavres humains exposés sur des tours en bois. Le décharnement, ou exposition des morts, était une composante majeure du chamanisme néolithique, et celui des zoroastriens iraniens et indiens en dérive certainement.

Il semblait peu douteux que cette dernière peinture fût une représentation abstraite du décharnement – l'homme-allumette renversé figurant un cadavre sur le point d'être dénudé par les oiseaux charognards. Les hautes tours en bois pourvues de toits à ciel ouvert et d'escaliers étaient comparables aux *dakhmas*, ou Tours du Silence, de la tradition persie. La tête solitaire représentait l'âme libérée du corps, entamant son voyage vers l'au-delà sous la protection, ou l'aile, du génie du vautour, dont beaucoup de préhistoriens actuels pensent qu'il était de sexe féminin<sup>342</sup>.

Les attributs féminins du vautour sont d'ailleurs indéniables car on a trouvé sur un mur du tombeau des seins humains en plâtre contenant de vrais crânes de vautours, dont le bec en saillie

<sup>342</sup> Ibid. ; Cameron, *Symbols of Birth and Death in the Neolithic Era* pp. 27-33.

dessinait des mamelons. Une autre peinture comportait un motif répétitif composé d'un vautour et d'une déesse-mère potelée étreignant un nouveau-né<sup>343</sup> ; à la vérité, les tombeaux présentaient tant de symboles féminins qu'il paraît assuré que la fonction première de la culture de Çatal Hüyük était de célébrer la vie, la mort et la renaissance dans l'au-delà. Le lien entre les cérémonies effectuées dans les tombeaux aux vautours de Çatal Hüyük et le décharnement, était confirmé par les restes indiscutables de sépultures secondaires trouvés dans de nombreuses tombes, parfois sous le sol des maisons. Dans les tombeaux mêmes, les archéologues découvrirent également plusieurs crânes, dont l'un arborait des coquilles de cauris en guise d'yeux<sup>344</sup>. Leur rôle était très certainement oraculaire et lié à l'idée que l'âme siégeait dans la tête, même après la mort physique. Des crânes en plâtre, probablement utilisés pour des rites semblables, ont également été trouvés à Jéricho, en Palestine, où exista à partir du neuvième millénaire av. J.C. une importante civilisation protonéolithique (cf. chapitre 22)<sup>345</sup> ; des traces de sépultures partielles ou secondaires y furent également mises au jour, ce qui indique que les habitants de Jéricho, comme leurs lointains voisins de Çatal Hüyük, pratiquaient le décharnement<sup>346</sup>.

Certaines des fresques à vautours montrent en fait bien plus que la simple transmigration de l'âme après la mort. Masquant de leurs ailes en forme de balai les minuscules hommes-allumettes sans tête, ces oiseaux gigantesques sont indubitablement dépeints comme supérieurs aux mortels. Point plus important encore, ils sont clairement pourvus dans l'un des tombeaux de pattes articulées, signe que dans certains cas, il ne s'agissait pas de vautours mais d'hommes ou de femmes costumés en vautour – conclusion qui est celle de la plupart des spécialistes ayant étudié l'art préhistorique de Çatal Hüyük<sup>347</sup>. Il y a tout lieu de penser que ces scènes représentent des chamanes occupés à des rites funéraires ou déguisés en vautours dans un but en rapport avec l'au-delà.

Des rites semblables existaient certainement dans les diverses cultures préhistoriques d'Iran et d'Asie orientale, qui avaient également recours au décharnement dans leurs pratiques funérai-

<sup>343</sup> Gimbutas, *The Civilization of Goddess*, p. 238 fig. 7-26:3.

<sup>344</sup> Mellaart, *Çatal Hüyük – A Neolithic Town in Anatolia* p. 84 ; Bacon, *Archaeology Discoveries in the 1960s*, p. 124.

<sup>345</sup> Ibid.

<sup>346</sup> Mellaart, *Çatal Hüyük – A Neolithic Town in Anatolia*, p. 20.

<sup>347</sup> Ibid. p. 167 ; Bacon, *Archaeology Discoveries in the 1960s*, pp. 121-2.

res. Les derniers vestiges de cette tradition chamanique semblaient être les croyances et coutumes religieuses des zoroastriens qui, par l'entremise des prêtres magiens de l'époque sassanide, avait hérité de traditions archaïques déjà millénaires.

La culture de Çatal Hüyük prit fin brusquement vers 5600 av. JC., laissant derrière elle pas moins de treize niveaux d'occupation. On ignore toujours ce que devinrent ces gens. Certains fondèrent, au-delà d'un fleuve local, un nouveau site qui subsista près de 700 ans ; d'autres se seraient installés dans un établissement proche, à Hacilar près de la ville de Burdur, où James Mellaart mit au jour de nombreux vestiges d'une communauté néolithique postérieure, mais plus rustique, ayant occupé le site entre 5700 et 5000 av. JC.<sup>348</sup>

On ne saurait nier l'importance de la culture de Çatal Hüyük, où s'était préservé de façon unique ce qui apparaissait clairement comme un culte du vautour analogue à celui pratiqué en Iran aux temps préhistoriques. Je m'interrogeais sur les liens possibles avec les éléments dont je disposais sur la race déchue, quand je tombai sur des remarques anodines faites par James Mellaart sur cette communauté protonéolithique dans son livre fondamental *Çatal Hüyük : A Neolithic Town in Anatolia* paru en 1967. Non seulement cette culture avait pratiqué l'une des plus anciennes formes connues d'agriculture et de métallurgie, mais elle semblait avoir eu la maîtrise de techniques avancées totalement inexplicables aux yeux des archéologues, au point que Mellaart s'était demandé :

*Comment faisaient-ils, par exemple, pour polir un miroir d'obsidienne, qui est un verre volcanique dur, sans le rayer, ou pour percer dans des perles en pierre (en obsidienne notamment) des trous si fins qu'ils sont impénétrables aux aiguilles d'acier modernes ? Quand et où apprirent-ils à extraire par fusion le cuivre et le plomb, métaux attestés à Çatal Hüyük dès le niveau IX, v. 6400 av. JC. ?<sup>349</sup>*

Compte tenu de cette haute technicité du travail de la pierre, Mellaart admit que Çatal Hüyük représentait l'apogée

<sup>348</sup> Mellaart, *Çatal Hüyük – A Neolithic Town in Anatolia*, pp. 49-53.

<sup>349</sup> *Ibid.* pp. 211-2.

d'une « lignée d'une immense ancienneté »<sup>350</sup> remontant aux temps paléolithiques, bien avant la fin du dernier âge glaciaire qui recouvrit l'Europe et l'Asie pendant quelque 2000 ans. D'où pouvait donc provenir ce savoir supérieur ? Fallait-il l'attribuer à la race déchue des traditions énochiennes et de la mer Morte, qui semblait avoir utilisé une forme de chamanisme avien pour réaliser vol astral et visions oniriques et passait pour avoir révélé à l'humanité les arts et sciences du ciel ? Un indice abstrait suggérait une réponse affirmative.

Edward Bacon, écrivain spécialisé en archéologie, avait chargé l'artiste Alan Sorrell de montrer par le dessin à quoi pouvait ressembler l'intérieur d'un tombeau à voutours de Çatal Hüyük au faite de son usage dévotionnel, au milieu du septième millénaire av. JC. S'appuyant sur les connaissances accumulées par des années de recherches et de fouilles, Sorrell élaborait un tableau détaillé remarquablement intéressant pour mes travaux. On y voit trois chamanes-voutours portant une coiffure crochue et un vêtement de plumes, agenouillés devant une énorme tête de taureau en saillie sur le mur qui leur fait face ; l'un d'eux s'occupe d'un crâne humain placé dans un panier d'osier. La lumière du soleil pénètre à l'intérieur par des ouvertures découpées dans le haut du toit en bois de charpente, illuminant les fresques à voutours et les têtes de taureaux du mur opposé. Un quatrième personnage, vêtu d'une robe à capuchon, est assis en méditation. On remarque sur le sol d'autres crânes et un âtre carré où brûle un petit feu.

Au premier regard sur le tableau saisissant d'Alan Sorrell, un frisson me parcourut l'épine dorsale et je fus pris d'un sourire blasé. J'avais devant moi une représentation idéalisée de chamanes-voutours ayant vécu il y a 8.500 ans sur le plateau anatolien. Mais leur aspect m'était étrangement familier : il rappelait les légendes énochiennes qui décrivent les Néphilim comme des hommes-oiseaux et parlent de Veilleurs habillés de vêtements « très sombres » ou ayant « l'apparence de plumes ». La ressemblance entre la vue d'artiste des chamanes-voutours de Çatal Hüyük par Alan Sorrell, et le dessin au trait des Veilleurs en manteau de plumes par Billie Walter-John était frappante.

Était-il possible que les Veilleurs ne fussent en fait que des souvenirs déformés d'une culture chamanique ayant jadis habité

<sup>350</sup> Ibid. p. 213.

une région montagneuse – peut-être située en Iran – et possédé une science et une technologie très supérieures à celle des autres peuples moins évolués du Proche-Orient ? Dans l'affirmative, était-ce la même culture qui se cachait derrière les légendes sur les relations du Simorgh avec les anciens rois d'Iran, lesquels possédaient des traits évoquant nettement ceux de la race déchue ? Quid des récits sur la chute des lumineux *abouras* et l'essor de la race *daéviq*, où s'étaient préservés les enseignements dualistes du clergé magien de Médie (l'Azerbaïdjan moderne) : ces légendes iraniennes étaient-elles également fondées sur les prétendues transgressions de cette race de grands hommes-oiseaux, à qui leurs traits de Caucasiens blancs et leurs longs visages de vipères donnaient l'apparence d'Asiatiques orientaux ?

Mon intuition me disait que je tenais la bonne piste. Et j'étais hanté de l'idée que, avant même que je me fusse intéressé au sujet, l'interprétation inspirée d'Alan Sorrell avait peut-être produit l'image la plus exacte jamais réalisée d'un ange réel.

## Au royaume des immortels

Les actions et qualités merveilleuses du Simorgh ont dû alimenter pendant des milliers d'années les récits des conteurs autour des feux de camp. Son apparition la plus mémorable, disaient-ils sans doute, s'était produite le jour où Zal l'avait invoqué pour trouver un moyen de délivrer Roustam du ventre de sa mère. De façon générale, Zal n'avait qu'à brûler une plume du Simorgh pour obtenir son aide.

Ces fables étranges et surnaturelles sont à tous points de vue comparables aux contes populaires européens dans lesquels la reine des fées apparaît en offrant de faire trois vœux. Ces histoires pour enfants présentent d'ailleurs des similitudes marquées avec les actions du Simorgh et de la race déchue ; elles sont trop éloignées de notre propos pour les aborder ici mais il reste que les légendes concernant le Simorgh pouvaient bien être un code cachant de précieuses informations sur une culture préhistorique engloutie, dans laquelle l'esprit du vautour était tenu pour le patron de la mort et le gardien de l'âme pendant son voyage vers l'au-delà.

Le souvenir de la race déchue avait-il laissé d'autres traces chez les peuples de l'Ancien Monde ? Avait-il par exemple influencé cette croyance des femmes grecques, encore vivace il y a peu, que tenir une plume de vautour-griffon pendant l'accouchement garantissait une prompte délivrance<sup>351</sup> ? Était-ce là un lointain écho de l'aide apportée par le Simorgh lors de la naissance de Roustam ? Ces femmes superstitieuses pensaient-elles que, faute de cette plume de vautour, leur bébé serait si gros qu'elles risquaient d'en mourir ?

<sup>351</sup> Turner, *Vultures*, pp. xi, 60-61.

Cela me paraissait probable, et aussi que ces coutumes archaïques fussent liées à l'association étroite unissant aux temps préhistoriques le vautour et la Grande Mère, forme primitive de déesse vénérée en Europe et en Asie. Dans l'Égypte ancienne par exemple, le vautour était désigné par un hiéroglyphe signifiant également « mère »<sup>352</sup> ; les plumes du griffon, ce grand oiseau dont les descentes en piqué ornent les murs des tombeaux souterrains de Çatal Hüyük, passaient non seulement pour faciliter les naissances mais pour guérir la cécité et protéger des morsures des serpents et scorpions – créatures associées dans la tradition iranienne à Angra Mainyou et à ses rejetons les *daevas*<sup>353</sup>. Cette étroite relation entre vautours et serpents se rattachait-elle à la présence de ces deux totems très particuliers dans les pratiques chamaniques que nous supposons à la race déchue ?

Dans la mythologie hindoue, l'aptitude à détruire les serpents était prêtée à Garouda, oiseau fabuleux considéré comme l'« ennemi mortel de tous les serpents ». Bien qu'on l'ait souvent identifié à un aigle, la description de ses mouvements l'apparenterait plus à un vautour, comme l'a proposé un spécialiste des vautours<sup>354</sup>. Le pouvoir magique des plumes de vautour se retrouve dans une autre croyance, encore vivante au XIII<sup>e</sup> siècle, selon laquelle il existait quelque part une vraie plume de Simorgh. On lit dans *L'assemblée des oiseaux*, classique soufi médiéval dû au poète persan Farid ud-Din Attar, qu'on pouvait « encore... en voir » une en Chine<sup>355</sup>. L'auteur poursuit : « Si cette plume n'était pas tombée, le monde ne serait pas rempli de sa renommée {celle du Simorgh}<sup>356</sup> ». Apparemment, « sa réputation s'étendit en tous lieux »<sup>357</sup>, ce qui suggère qu'on venait de loin la voir en pèlerinage. Plume de vautour ou d'un autre gros oiseau, nous ne le saurons jamais mais la seule existence de telles reliques montre la grande importance accordée au personnage symbolisé par le vautour.

On trouve dans les écrits avestiques de Zoroastre un exemple des propriétés talismaniques attribuées aux plumes et os des anges. Le prophète demande à Ahoura Mazda que faire quand on

<sup>352</sup> Ibid. p. 60.

<sup>353</sup> Boyce, *A History of Zoroastrianism*, vol. 1, p. 299.

<sup>354</sup> Turner, *Vultures*, p. 69.

<sup>355</sup> Attar, *L'assemblée des oiseaux*, I, 734.

<sup>356</sup> Ibid. II, 744-5.

<sup>357</sup> Ibid. I, 737.

est frappé par « *la malédiction de l'ennemi* » ; le Sage Seigneur répond qu'il faut se frotter le corps avec la plume de Verethragna, l'ange de la victoire aux dix incarnations – dont celles d'un grand oiseau et d'un homme :

*Avec cette plume tu maudiras les ennemis en retour. Quand un homme tient un os de ce puissant oiseau, nul ne peut frapper ni mettre en fuite cet homme fortuné. La plume de cet oiseau lui porte assistance*<sup>358</sup>.

L'incarnation ornithomorphe de Verethragna se nomme Varghna, comme l'oiseau qui transmet le *farr* royal dans la tradition avestique, ce qui relie l'aspect brillant des rois divins de l'Iran ancien à la plume et l'os d'un ange à forme d'oiseau.

Nul ne peut dire si des reliques d'anges ont vraiment existé, mais on sait que des *représentations* de telles reliques furent jadis vénérées dans la tradition chrétienne. On en trouve un exemple en Grande-Bretagne dans un paquet de plumes blanches d'oie que l'archange Gabriel aurait lâchées « dans le temple » et qui sont conservées en l'église paroissiale de Pewsey dans le comté de Wiltshire. On sait peu de choses sur ces plumes trouvées en 1800 dans un pilier en pierre au cours de travaux de restauration, mais on sait que plusieurs églises d'Europe en possédaient autrefois de semblables, probablement acquises en Terre Sainte au temps des croisades<sup>359</sup>.

Bien que les plumes de Pewsey fussent des plumes d'oie et non de vautour, un lien solide existait bien entre les anges, les vautours et le zoroastrisme. Par exemple, la tradition islamique affirme que l'ange Sa'adiya'il était le chef d'un groupe d'anges déguisés en vautours<sup>360</sup>. On retrouve cet ange islamique dans l'« archange » Sadayel de la tradition judaïque antérieure, dont on a découvert le nom, avec ceux de Raphael et de Tiriël, inscrits à l'intérieur d'un pentagramme sur une amulette annulaire utilisée pour attirer la protection divine<sup>361</sup>. Dans la tradition zoroastrienne, Sa'adiya'il devient le *yazata* Sadwes ou Satavaesa, l'un des trois compagnons de Tir ; et dans la tradition manichéenne, on l'a identifié à une divinité de la pluie portant le même nom<sup>362</sup>.

<sup>358</sup> Curtis, *Persian Myths*, p. 13, citant Yasht 14:35-6.

<sup>359</sup> Jackson Coleman, S., « Treasures of an Archangel ».

<sup>360</sup> Davidson, *A Dictionary of Angels*, s.v. « Sa'adiya'il », p. 251.

<sup>361</sup> Ibid. s.v. « Sadayel », p. 252.

<sup>362</sup> Boyce, *A History of Zoroastrianism*, vol. 1, pp. 76-8, 78 n. 375.

Plumes de vautour, plumes de Simorgh, plumes d'anges : avaient-elles une origine unique ?

Était-il possible que les Veilleurs eussent constitué une culture préhistorique pratiquant un chamanisme du vautour et peut-être du serpent, et vivant il y a des millénaires dans des montagnes iraniennes reculées ? Comment en retrouver les racines ? Le plus simple semblait être de rechercher la véritable localisation du mont Elbourz, résidence mythique du Simorgh et origine de la plante sacrée appelée *baoma*. Je repensais sans cesse au récit du *Chahnameh* où Sam abandonne son fils « démoniaque » Zal aux animaux sauvages et aux vautours. Il devait exister, à mon sens, un lien entre les rites du décharnement effectués dans des lieux hauts et dégagés aux temps préhistoriques, et les hauteurs du mont Elbourz où demeurait l'oiseau Simorgh. Les livres sur le zoroastrisme entassés sur mon bureau détenaient forcément la réponse ; je relus donc avec soin les passages traitant des rites et coutumes funéraires et fis alors une découverte capitale.

### ~ L'étendue iranienne

Les zoroastriens pensent que l'âme quitte le corps au début du quatrième jour après la mort – jour de l'exposition aux vautours dans la Tour du Silence – et qu'elle atteint après un difficile voyage un lieu mythique appelé le Pont Cinvat où elle est jugée par le dieu Mithra et les anges Sraosha et Rashnou. Si elle est autorisée à franchir ce passage périlleux étendu entre notre monde et l'au-delà, elle entre dans un domaine éthéré appelé *Airyana Vaejeh* (*Eranvej* dans le *Bundahishn* parsi), habité par des immortels ou des êtres au-delà de la mort. *Airyana Vaejeh* signifie littéralement l'étendue iranienne ou « aryenne », monde paradisiaque que la tradition mythologique situe au centre de Khvaniratha, le grand continent de la terre<sup>363</sup>. D'*Airyana Vaejeh* sont venus les premiers humains ainsi que la dynastie des rois pishdadiens, cette race de héros apparue avec Kiyumars, le premier roi, et disparue avec la dynastie de Nariman et Sam. C'est aussi là que se trouve le mont Elbourz – demeure du Simorgh et montagne la plus sacrée d'Iran, que la tradition zoroastrienne appelle le mont Hara ou mont Harburz.

Bien que les royaumes évoqués par ces légendes fussent de

<sup>363</sup> Ibid. vol. 1, pp. 144-5.

toute évidence mythiques et imaginaires, on pouvait raisonnablement penser que le concept d'*Airyana Vaejah* se fondait sur des lieux réels et que ceux-ci avaient joué un rôle significatif dans le développement des plus anciennes cultures de l'Iran, voire dans la genèse de la race iranienne. Où était donc *Airyana Vaejah* ? Examinons les indices possibles.

Au sud du mont Elbourz/Hara se trouvait une mer appelée Vourukasha, immense étendue d'eau qui couvrait un tiers de la surface du monde et concentrait toutes les eaux<sup>364</sup>. Au milieu de cette mer intérieure se dressaient, sur une île sans doute, deux arbres divins. Le premier était l'Arbre de Tous les Remèdes, dit aussi Arbre de Toutes les Semences ou Saena (Senmurv en pahlavi, Simorgh en persan tardif). Sur les branches de cet arbre merveilleux juchait le « roi des oiseaux » – ce qui contredit donc le *Chahnameh* de Firdoussi, qui situait le Simorgh sur le mont Elbourz. Près de cet arbre se trouvait le « puissant Gaokerena », un arbre aux propriétés curatives dont les fruits conféraient l'immortalité aux âmes ayant gagné leur salut – nouvelle référence à la plante du *haoma*. Ces deux arbres correspondent donc respectivement, dans la Genèse, à l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal et à l'Arbre de Vie.

D'après les textes, *Airyana Vaejah* était le « premier et le meilleur des pays et lieux de séjour » et connaissait jadis des hivers de 10 mois et des étés de 2 mois, ce qui a conduit certains érudits à le situer dans la région du Khwarezm, une ancienne province iranienne d'Asie centrale<sup>365</sup>. D'autres ont suggéré que la mer Vourukasha était soit la mer Noire, soit la mer Caspienne, bien qu'aucune n'ait jamais couvert le tiers du monde connu. Ceci mettrait le mont Elbourz et donc *Airyana Vaejah* en Russie centrale, puisque la montagne sacrée était censée être au nord de la mer Vourukasha. De toute évidence, de nombreux éléments concernant ce domaine mythique étaient soit très déformés, soit relatifs à une patrie ancestrale située complètement en dehors de l'Iran, voire sur un continent différent.<sup>366</sup> Par ailleurs, le mont Elbourz est tra-

<sup>364</sup> Curtis, *Persian Myths*, p. 19.

<sup>365</sup> Boyce, *A History of Zoroastrianism*, vol. 1, p. 145.

<sup>366</sup> Hancock, *Fingerprints of the Gods*, pp. 200-202, 485. L'auteur avance que le climat d'*Airyana Vaejah* suggère une région polaire comme l'Antarctique, où aurait peut-être existé une civilisation évoluée avant que des bouleversements géologiques et des mouvements de la croûte terrestre ne provoquent des cataclysmes mondiaux vers la fin du dernier âge glaciaire, v. 15 000-9 500 av. J.C. (voir aussi les chapitres 20 et 25 du présent ouvrage).

ditionnellement associé par les Iraniens au sommet du mont Démavend, qui émerge d'un massif montagneux précisément nommé Elbourz entourant d'un arc ininterrompu la côte sud de la mer Caspienne, au nord de la capitale Téhéran. Était-ce l'emplacement d'*Airyana Vaejah* ?

Il importait de ne pas oublier que les lieux mythiques iraniens furent déterminés par les auteurs de mythes eux-mêmes – les iranisans les plus orthodoxes le reconnaissent – et que les conteurs nomades les changeaient souvent pour mieux coller aux paysages au milieu desquels ils récitaient leurs fables<sup>367</sup>. Identifier le mont Elbourz mythique aux sommets enneigés du Démavend ou à l'ensemble du massif de l'Elbourz était presque certainement une erreur. Si les Perses préféraient ces montagnes à toute autre, c'était pour la simple raison qu'elles représentaient leur horizon le plus septentrional, et le nom actuel du massif tenait probablement à cette association et non au fait d'être le « mont Elbourz » originel des mythes et légendes. Et quand même l'Elbourz mythique serait lié aux cimes neigeuses du Démavend, la mer Vourukasha ne pouvait être ni la mer Noire, ni la Caspienne, toutes deux situées au *nord* du massif de l'Elbourz alors que les traditions de l'*Airyana Vaejah* parlent du sud. Au surplus, une localisation aussi précise n'avait pas de sens car des durées de plusieurs millénaires introduisent généralement de grossières distorsions dans les mythes et légendes.

Où donc placer l'Elbourz, si l'on écartait le Démavend ? Je voyais une piste possible dans le fait que bien des légendes relatives au mont Elbourz/Hara étaient d'origine magienne et avaient indiscutablement influencé le développement de nombreux mythes iraniens, lesquels étaient déjà d'un âge vénérable quand Zoroastre les incorpora dans sa religion. Puisque les mages demeuraient dans les lointaines régions montagneuses du nord-ouest de l'Iran, c'était peut-être dans cette direction qu'il me fallait chercher des réponses à cette énigme ; et au simple examen des textes zoroastriens d'influence magienne, il apparut parfaitement clair que les mages avaient placé les lieux les plus sacrés de l'Iran à l'intérieur ou autour de la Médie, l'actuel Azerbaïdjan. Et si le *Bundabishn* avait placé sans ambiguïté le royaume de l'*Eranvej* – l'*Airyana Vaejah* des anciens textes – « dans la région de l'Azerbaïd-

<sup>367</sup> Boyce, *A History of Zoroastrianism*, vol. 1, pp. 143-4.

jan »<sup>368</sup>, c'était indubitablement sous leur influence. Mais quel crédit accorder à la parole des mages ? Pourquoi les affirmations des tribus et royaumes iraniens sur l'emplacement de leurs lieux les plus saints seraient-elles moins dignes de foi ? N'oublions pas que, pour Zoroastre, les mages étaient « adeptes du Mensonge » et prêchaient fausseté et contre-vérité. La réponse est que les mages n'avaient pas été les seuls à situer leur patrie spirituelle en Azerbaïdjan.

### ~ La montagne des Madaï

Les mandéens d'Iraq et d'Iran, par exemple, avaient leur propre idée sur le royaume mythique des dieux. Nous savons qu'eux aussi attachaient une grande importance à l'oiseau Simorgh<sup>369</sup> et qu'ils pratiquaient jadis des rites de décharnement. C'est pourquoi j'avais été intrigué de découvrir qu'ils plaçaient leur patrie ancestrale au voisinage d'un lieu appelé Toura d Madaï, la montagne des Madaï<sup>370</sup>, situé dans un domaine mythique nommé *Mshunia Kushta* – « le monde idéal »<sup>371</sup> – ressemblant de façon frappante au concept iranien d'*Airyana Vaejsh* ou *Eranvej*.

On pense que le mot Madaï – à rapprocher de Mandāi – désigne la Médie car les peuples mèdes étaient appelés à l'origine *Mad* ou *Mada*<sup>372</sup>. Pour les mandéens, la montagne des Madaï était quelque part « au nord », ce qui, pris littéralement, la situerait sur la même ligne que les montagnes du nord de l'Iraq et du nord-ouest de l'Iran, sur le bord occidental du royaume de Médie, solution généralement acceptée par les mandéens eux-mêmes ; c'est ainsi qu'un prêtre, interrogé dans les années 1930 sur la localisation exacte de la montagne des Madaï, répondit à la Britannique E. S. Drower qui réalisait une étude en profondeur de cette culture : « *c'est, je pense, en Iran, car la Madie (Médie) est en Iran* »<sup>373</sup>.

À l'appui de cette solution, le fait que les érudits européens ont longtemps défendu l'idée que les Mandāi étaient originellement une tribu médique et que leur clergé, les nasourais, étaient issus du clergé magien<sup>374</sup>. Si cette hypothèse était la bonne, il ap-

<sup>368</sup> Ibid. vol. 1, p. 145, citant le Grand *Bundahishn*, xxix, 12 (BTA, 257).

<sup>369</sup> Drower, *The Mandaean of Iraq and Iran*, p. 385.

<sup>370</sup> Ibid. p. 6.

<sup>371</sup> Ibid. p. 9.

<sup>372</sup> Staniland Wake, *Serpent-Worship and Other Essays*, p. 105.

<sup>373</sup> Drower, *The Mandaean of Iraq and Iran*, p. 9.

<sup>374</sup> Ibid. Le livre de Drower donne des dizaines de correspondances entre les croyances et rituels des mandai et ceux des magiens, zoroastriens et parsis indiens, tels que : pureté, santé du corps et obligations rituelles, p. xxi ; pureté et impureté rituelles, p. 129 ; ressemblances entre les huttes rituelles des mandai et la

paraissait quasiment certain que la montagne des Madaï, non seulement correspondait à l'Elbourz/Hara mythique, mais se situait quelque part au voisinage de la patrie magienne, l'Azerbaïdjan.

### ~ Parmi les anges

La mythologie mandéenne est un mélange touffu de traditions babyloniennes, perses, judaïques et gnostico-chrétiennes, ce qui empêche souvent de déterminer avec précision l'origine temporelle ou géographique de certains récits. Malgré ces difficultés, j'avais découvert non sans étonnement que leur « *premier prêtre* » était issu de la montagne des Madaï et qu'il s'appelait Anoush ou Énoch : le même Énoch que le patriarche antédiluvien de la tradition judaïque<sup>375</sup>.

Le culte des mandéens pour Énoch n'avait en fait rien de surprenant, sachant que ce dernier fut vénéré en Irak plus qu'il ne le fut jamais en Palestine. Les Arabes lui donnèrent le nom d'Édris ou Idris et en firent un grand maître et prophète ayant jadis vécu en Irak. On sait d'ailleurs que jusqu'à une époque assez récente, des milliers d'Arabes allaient régulièrement en pèlerinage à la tombe supposée d'Édris, dans un village de la périphérie de Bagdad<sup>376</sup>. Ce lien avec Énoch était important car la tradition azerbaïdjanaise considérait celui-ci comme le maître de Kiyumars, le premier roi légendaire d'Iran et du monde qui avait régné depuis son trône des montagnes d'*Airyana Vaejah*<sup>377</sup>.

D'autres indices tout aussi convaincants étaient l'idée d'un lien entre Énoch et l'Azerbaïdjan. Dans le texte de la mer Morte appelé *Apocryphe de la Genèse*, Métoushèlah part demander conseil à son père Énoch à propos de la naissance de Noé. Il se rend à cet effet en un lieu où le patriarche vit « *parmi les anges* »<sup>378</sup> et qui porte le nom de « Parwaïn »<sup>379</sup>, mot araméen généralement traduit par Paradis. Je fus sidéré de découvrir que dans la tradition mandéenne, la montagne des Madaï était en relation, non seulement avec Anoush ou Énoch, mais avec une « *montagne blanche* » appelée « Parwan » ou « mont Parwan »<sup>380</sup>. Bien qu'il ne fût pas

---

tombe de Cyrus à Pasargadés, p. 142 ; invocations rituelles, p. 144 ; vêtements et actions rituels, p. 166 ; pratiques funéraires, pp. 184, 186, 200 ; sacrifices magiens, p. 225 ; repas rituels parsis, pp. 234, 238 ; culte du feu, p. 300.

<sup>375</sup> Ibid. pp. 6-7.

<sup>376</sup> Ibid. p. xxiv n. 3. La fameuse tombe d'Idris ou Énoch, appelée *Sayyid Idris*, se trouve dans un village à l'extérieur de Bagdad. Les musulmans la visitent le dimanche, notamment celui de Pâques.

<sup>377</sup> Charroux, *Legacy of the Gods*, p. 86.

<sup>378</sup> Vermes, 1QapGenII, « The Genesis Apocryphon ». *The Dead Sea Scrolls in English*, p. 253.

<sup>379</sup> Charlesworth, *The Old Testament Pseudepigrapha, Apocaiyptic Literature and Testaments*, vol. 1, 1Én. 106.6.

<sup>380</sup> Drower, *The Mandaeans of Iraq and Iran*, p. 6-7.

précisé s'il s'agissait de la montagne des Madaï ou d'une autre montagne sacrée, ce nom de « Parwan » était des plus intéressants. Il semblerait provenir de l'ancien mot mède « Parswana » signifiant « côte, côté, frontière » utilisé à propos des peuples et territoires situés *au-delà* des frontières de la Médie. Cela comprenait sans doute la région de Parsa au sud, et la région montagneuse appelée Parsua à l'ouest<sup>381</sup>.

Énoch était-il considéré comme ayant vécu « parmi les anges » dans les rudes contrées montagneuses situées *au-delà* des limites de l'ancien royaume de Médie ? Dans la lointaine Parsua par exemple, à l'ouest de la Médie ? Les Veilleurs étaient-ils venus de là ? Était-ce la véritable localisation de l'*Airyana Vaejab*, demeure des immortels et siège de ces rois-dieux préhistoriques d'Iran qui possédaient clairement les caractéristiques physiques de la race déchue et en étaient peut-être les descendants directs ?

Brusquement, la région montagneuse de l'Azerbaïdjan commençait à prendre une signification nouvelle dans la recherche des racines de la race déchue. Mais toutes les pistes semblaient malheureusement partir du clergé magien, qui avait de toute évidence un intérêt direct à situer les lieux les plus sacrés de la mythologie iranienne dans le royaume mède ; pouvait-on dès lors se fier à ses paroles ? La réponse ne tenait pas tant aux mages qu'au fait que l'ensemble des cultures et religions du Moyen-Orient considèrent depuis toujours les contrées isolées situées *au-delà* des plateaux de Médie, non seulement comme le berceau de la civilisation mais aussi comme le lieu où le sauveur de la semence de l'humanité débarqua de son arche après le déluge universel.

L'Azerbaïdjan renferme le flanc oriental d'un vaste massif montagneux encapuchonné de neige qui s'étend : à l'ouest jusqu'à la chaîne du Taurus reliant l'est de l'Anatolie et le nord de la Syrie ; au nord jusqu'aux lointaines régions montagneuses de la république d'Arménie ; et au sud-est le long des monts Zagros qui descendent vers le golfe Persique en formant une barrière pratiquement impénétrable entre Irak et Iran. Territoire isolé pour l'essentiel, qui couvre une énorme partie du pays et abrite nomades, bandes rebelles, communautés religieuses isolées et quelques rares bourgs ; c'est le Kurdistan, patrie culturelle et politique des Kurdes. Là se trouvaient, d'après les traditions biblique et apocryphe, le Jardin d'Éden, la Caverne aux Trésors, le

<sup>381</sup> Frye, *The Heritage of Persia*, pp. 70-71.

dernier havre de l'Arche de Noé et le séjour des grands patriarches, et je compris que c'était aussi là qu'il me fallait chercher le royaume des immortels.

~ 12 ~  
À l'est, en Éden...

*Et le Seigneur Dieu planta un jardin à l'est, en Éden ; il y plaça l'homme qu'il avait façonné. Et le Seigneur Dieu fit pousser du sol tous les arbres agréables à la vue et bons à manger, et aussi l'arbre de vie au milieu du jardin et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Un fleuve sortait de l'Éden pour arroser le jardin ; de là il se divisait et donnait quatre bras<sup>382</sup>.*

Ces mots, tirés du Livre de la Genèse, parlent d'un jardin terrestre créé par Dieu dans un endroit appelé Éden. C'est par la porte Est de ce jardin que furent chassés Adam et Ève quand Dieu eut compris qu'ils avaient goûté l'Arbre de la Connaissance du bien et du mal.

Qu'était-ce exactement que ce Jardin d'Éden ?

Que représentait-il pour les premiers Juifs ?

S'il était lié au récit de la chute des Veilleurs, quel rapport avait-il avec le concept de ciel et de paradis ?

Les hébraïstes affirment que le mot Éden signifie « plaisir » ou « délice »<sup>383</sup>, en référence au fait que Dieu aurait créé le jardin pour le plaisir de l'humanité. Mais la véritable origine est ailleurs : le mot « Éden » appartient à l'akkadien – langue protohébraïque ou protosémitique introduite en Mésopotamie par le peuple d'Agadé ou Akkad, qui domina l'ancien royaume de Sumer, l'Irak actuel, au cours de la seconde moitié du troisième millénaire avant notre ère. En akkadien, « éden », ou *édin*, signifiait « steppe », « terrasse »,<sup>384</sup> comme dans l'expression « cultures en terrasses ».

<sup>382</sup> Gen. 2:8-10.

<sup>383</sup> Odelain et Séguineau, *Dictionnaire des noms propres de la Bible*, s.v. « Éden » p. 103.

<sup>384</sup> Politeyan, *Biblical Discoveries in Egypt, Palestine and Mesopotamia*, p. 27.

Le mot « paradis », quant à lui, désignait simplement un « *enclos fermé de murs* », du persan *pairi*, « autour », et *daeza*, « mur » ; apparu tardivement dans la littérature religieuse judéo-chrétienne, il ne sera vraiment utilisé qu'à compter de 1175<sup>385</sup>. Enfin, « heaven », qui signifie ciel ou paradis en anglais, provient du mot hébreu *ba'shemim* qui signifie « les cieux » et s'emploie aussi pour désigner des « lieux élevés », un village en altitude par exemple<sup>386</sup> ; la racine hébraïque *shm* signifie également « hauteurs » mais aussi « plante » ou « végétation », ce qui suggère que « heaven » se traduirait plus justement par « plantations de montagnes »<sup>387</sup>.

Ce rapide survol étymologique évoquait à mon esprit l'image d'un domaine agricole entouré de murs, disposé en terrasses et situé en altitude. Était-ce faire injure au fabuleux Jardin d'Éden que l'envisager de façon si terre à terre ? Avais-je raison d'avancer qu'Éden, ciel et paradis désignaient un seul et même lieu ?

### ~ Le voyage vers le ciel

Les mythes hébreux affirment que le premier mortel à être entré dans le Jardin d'Éden après l'expulsion d'Adam et Ève fut le patriarche Énoch<sup>388</sup>, idée quelque peu naïve que les érudits attribuent à une traduction littérale des lignes de la Genèse indiquant qu'Énoch ne mourut pas de façon habituelle et fut transféré au ciel. La littérature énochienne donna à ce thème un développement extraordinaire, Énoch n'étant plus simplement emporté au ciel mais effectuant un voyage guidé dans sept différents « cieux » avant d'être ramené dans le monde physique.

Ce récit extraordinaire commence avec l'arrivée inattendue de deux hommes « très grands », dotés d'un visage lumineux et de vêtements ayant « l'apparence de plumes », qui entrent dans la maison d'Énoch et lui enjoignent de venir avec eux. Le vertueux patriarche s'exécute et les deux « hommes » l'emportent alors sur leurs ailes vers le ciel. À l'approche du royaume paradisiaque, Énoch est autorisé à rester quelque temps sur un nuage mobile d'où il aperçoit « *les trésors de la neige et de la glace* » et observe « *les anges qui gardent leurs terribles entrepôts* »<sup>389</sup>. Devant lui se déploie

<sup>385</sup> Sinclair, *The Sword and the Grail*, p. 91.

<sup>386</sup> O'Brien, *The Genius of the Few*, p. 28.

<sup>387</sup> Ibid.

<sup>388</sup> Graves and Patai, *Hebrew Myths – The Book of Genesis*, p. 70.

<sup>389</sup> 2<sup>e</sup> En. 5:1.

« une très grande mer, plus grande que la mer terrestre »<sup>390</sup>. Énoch franchit ensuite sous escorte les portes du premier ciel, derrière lesquelles il découvre 200 anges astronomes et leurs anciens qui « dirigent les étoiles et leur service céleste »<sup>391</sup>. En supposant un instant que le patriarche ait visité en fait un domaine terrestre et non un domaine éthéré, ces mots n'évoquent-ils pas un observatoire élevé affecté à l'étude de l'astronomie et à la mesure du temps ?

Énoch passe au deuxième ciel où il découvre avec horreur des prisonniers angéliques « suspendus » dans l'attente de quelque châtiment éternel<sup>392</sup>. Cela me remet en mémoire la façon inhumaine dont Shemyaza, le chef des 200 Veilleurs rebelles, avait été suspendu tête en bas pour ses crimes contre l'humanité. Les anges qui gardent ces âmes malheureuses ont eux-même une « lugubre apparence, plus que les ténèbres de la terre »<sup>393</sup>. Apercevant le mortel, les prisonniers enchaînés crient au patriarche de prier en leur faveur, ce à quoi il répond : « Qui suis-je, moi un mortel, pour prier les anges ? »<sup>394</sup>

Sages paroles de la part d'un homme confronté à une scène qu'il n'aurait jamais cru possible – des anges en prison. Incarcérer des immortels ne ressemble guère aux justes actions des messagers incorporels de Dieu. Énoch passe rapidement au troisième ciel et se retrouve enfin dans le Jardin d'Éden qu'il décrit ainsi :

*Un endroit tel qu'on n'en connut jamais de si gracieuse apparence. Et je vis tous les arbres aux belles couleurs, et leurs fruits mûrs et odorants, et toutes sortes de nourritures qu'ils produisaient, jaillissant dans des parfums délicieux. En son milieu (est) l'arbre de vie, à l'endroit où se repose Dieu quand Il vient au Paradis. Cet arbre ne se peut décrire quant à l'excellence et à la douceur de son odeur. Et il est beau plus que toute chose créée.*<sup>395</sup>

Des racines de cet arbre sortent quatre ruisseaux – l'un de miel pur, le second de lait, le troisième d'huile et le dernier de vin. Ils se séparent en quatre directions et « descendent au Paradis de l'Éden » puis « longent la terre et font une révolution dans leur cercle de même que les autres éléments »<sup>396</sup>. Il y a également :

---

390 2Én. 3:3.

391 2Én. 4:1.

392 2Én. 7:1.

393 2Én. 7:2.

394 2Én. 7:5.

395 2Én. 8:1-4.

396 2Én. 8:6.

...un autre arbre, un olivier d'où l'huile s'égoutte en permanence. Et il n'y a ici nul arbre sans fruit et chaque arbre est béni. Et il y a 300 anges très glorieux qui gardent le jardin et, de leurs voix jamais en repos et de leurs chants bénis, servent chaque jour le Seigneur<sup>397</sup>.

Ce Jardin d'Éden semble avoir plus de points en commun avec un kibboutz israélien ou les jardins d'un monastère chrétien qu'avec un royaume éthéré peuplé d'hôtes angéliques. En outre, l'allusion à l'Arbre de la Vie sur lequel Dieu « se repose quand Il vient au Paradis » rappelle étrangement l'Arbre de Tous les Remèdes ou l'Arbre de Toutes les Semences sur lequel siège le Simorgh de la tradition persane. Cet arbre céleste était censé se trouver au centre de la mer Vourukasha, elle-même située dans l'*Airyana Vaejah*, le domaine iranien des immortels. Curieusement, la mer Vourukasha était considérée, à l'image du Jardin d'Éden, comme le point de convergence des eaux, et alimentée par un fleuve puissant nommé Harahvaiti. De ce flot émanaient deux fleuves qui s'écoulaient vers l'est et l'ouest et se répandaient sur toute la terre avant de revenir à la mer, leurs eaux purifiées<sup>398</sup>.

Les deux hommes montrent ensuite à Énoch « un lieu terrible » où des prisonniers affolés sont retenus par des anges cruels munis d'armes barbares et pratiquant des tortures impitoyables. C'est un lieu de ténèbres seulement éclairé d'un morne feu qui jamais ne s'éteint. Le texte rapporte que cette prison terrifiante est réservée à ceux qui ne vénèrent pas la parole de Dieu et commettent l'un des crimes odieux figurant sur une longue liste, laquelle fut certainement enrichie par les narrateurs et traducteurs successifs de l'histoire.<sup>399</sup>

Au quatrième ciel, Énoch pénètre dans ce qui ressemble à un autre observatoire, où il lui est donné d'étudier « les allées et venues et tous les rayons de la lumière du soleil et de la lune »<sup>400</sup>. Il peut mesurer la descente des corps célestes et calculer leur lumière, car il dit que le soleil « possède une lumière sept fois plus grande que la lune »<sup>401</sup>. Il y découvre aussi l'existence de « quatre grandes étoiles » responsables de 8.000 autres étoiles<sup>402</sup>. L'intérêt apparent porté à l'astronomie par les anges est réaffirmé ici. L'étude des étoiles fai-

397 2Én. 8.7-8.

398 Curtis, *Persian Myths*, p. 19.

399 2Én. 10.

400 2Én. 11:1.

401 2Én. 11:2.

402 2Én. 11:3.

sait partie des sciences interdites révélées à l'espèce humaine par les Veilleurs rebelles.

On arrive ensuite au cinquième Ciel où Énoch trouve les 200 Veilleurs qui ont transgressé les lois du ciel en révélant les arts interdits et en prenant femme parmi les Filles des Hommes. Leur inconduite leur a valu d'être incarcérés comme des prisonniers de bas-étage. Eux aussi hêlent le mortel qui passe afin qu'il soutienne leurs revendications d'innocence. Ces anges déchus sont désignés du nom de *grigori* – l'équivalent grec de Veilleurs. Ils sont présentés comme « *pareils aux hommes* » et d'une taille « *plus haute que celle des géants (à savoir leur rejetons Néphilim)* »<sup>403</sup>. Énoch note que « *leurs visages sont flétris* »<sup>404</sup>, ce qui rappelle la façon dont les rois iraniens perdaient le *farr* royal quand ils tournaient le dos à la voie de la vérité. Au sixième ciel, Énoch rencontre sept groupes d'anges au visage « *plus brillant que les rayons du soleil. Ils étaient resplendissants et ne montraient nulle différence dans leur apparence, leur allure ou leurs vêtements* »<sup>405</sup>. À l'instar des anges du premier ciel, ces êtres brillants observent « *les révolutions des étoiles, les changements de la lune et les révolutions du soleil* », preuve supplémentaire que le terme « *Veilleurs* » concerne, non l'observation de l'espèce humaine mais l'observation du mouvement des étoiles et l'étude des cycles temporels. Ici, les anges « *contrôlent le bon ou mauvais état du monde* », allusion possible à l'étude de la climatologie et de la sismologie ainsi qu'à celles de leurs conséquences sur la terre. En outre, ces Veilleurs « *organisent enseignements, instructions, douces paroles, chants et toutes sortes de glorieuses louanges* » car « *ce sont les archanges, dont le rang est supérieur à celui des anges* »<sup>406</sup>.

Au septième et dernier ciel, Énoch contemple des armées entières de grands archanges, chérubins et séraphins et toutes sortes de puissances immatérielles au service du trône de Dieu<sup>407</sup>. Dans une version du récit, le patriarche se retrouve face à un mur de « *cristaux* » environné de mystérieuses « *langues de feu* »<sup>408</sup>, dont le « *canevas* » semble fait de la même pierre cristalloïde ; à l'intérieur de l'édifice, « *le plafond était pareil au chemin des étoiles et des éclairs... Un feu flamboyant entourait les murs et ses portes étincelaient de feu* »<sup>409</sup>. Il y régnait une température paradoxale « *chaude comme*

<sup>403</sup> 2Én. 18.1.

<sup>404</sup> 2Én. 18.2.

<sup>405</sup> 2Én. 19.1.

<sup>406</sup> 2Én. 19.2-3.

<sup>407</sup> 2Én. 20.

<sup>408</sup> 1Én. 14.9.

<sup>409</sup> 1Én. 14.12.

le feu et froide comme la glace ». On ne voyait « à l'intérieur aucun agrément de la vie », autrement dit cette « maison » ne comportait ni meubles ni décorations et paraissait nue et vide. Et la peur saisit Énoch qui se mit à trembler et frissonner d'horreur devant cet étrange spectacle. Je me souviens avoir éprouvé dans mon enfance un sentiment identique en visitant la cathédrale saint Paul – dont l'accablante immensité intérieure me fit pleurer.

Énoch passa rapidement à une seconde « maison » d'aspect similaire et « incomparable par la splendeur, la magnificence et l'étendue », où il vit un « trône élevé » en cristal, surmonté de roues en mouvement brillantes comme « le soleil éclatant », et du dessous duquel semblaient émaner des « flots de feu flamboyant » si brillants qu'on ne pouvait les fixer. La Grande Gloire « siégeait sur le trône » et son « vêtement brillait plus vivement que le soleil et était plus blanc que toute neige »<sup>410</sup>. Voici ce que ressentit Énoch à ce moment :

*Aucun ange ne pouvait entrer et contempler Sa face à cause de sa magnificence et de sa gloire, aucune chair ne pouvait Le contempler. Le feu flamboyant L'environnait, il y avait un grand feu devant Lui et nul ne pouvait L'approcher*<sup>411</sup>.

Après cette brève rencontre avec la Grande Gloire de Dieu, on emmène Énoch et il quitte les sept royaumes du ciel, toujours accompagné des deux « hommes » emplumés. Ces personnages à apparence de Veilleurs l'emmènent jusqu'à l' « extrémité du ciel » d'où ils le laissent repartir vers son propre monde. Comme tout être venant d'assister au plus terrifiant des spectacles qu'on puisse imaginer, Énoch est bouleversé et effrayé. Comme fou, il tombe face à terre et hurle : « Malheur à moi ! Que m'est-il arrivé ! »<sup>412</sup> Ainsi finit le récit de la visite d'Énoch au paradis. Clairement, l'Éden n'était pas un jardin délicieux créé par Dieu pour le plaisir d'Adam et Ève ! Certes, la suite du texte énochien montre l'archange Gabriel revenant chercher un Énoch à moitié fou pour tenter de le ramener au ciel, et il est même question d'une visite faite par le patriarche à un huitième, puis neuvième, puis dixième ciels ; mais ce passage a toutes les apparences d'une interpolation tardive destinée à convaincre le lecteur qu'Énoch termina sa vie au paradis conformément aux lignes du Livre de la Genèse relative à son transfert au ciel.

<sup>410</sup> 1Én. 14:16-20.

<sup>411</sup> 1Én. 14:21.

<sup>412</sup> 2Én. 21:2.

## ~ Le ciel : rêve ou réalité ?

On ne saurait nier que le récit de la visite d'Énoch déborde d'imagination et qu'une grande partie de cette fantasmagorie soit en fait peu croyable. J'étais néanmoins convaincu qu'il recelait un noyau de vérité basé sur des récits de première, deuxième voire troisième mains relatifs à une société extraordinaire ayant réellement existé dans le passé, et qui fut peut-être visitée par des gens incapables d'en comprendre la nature ni les buts.

Les paroles quasiment inintelligibles d'Énoch suggéraient qu'il était très possible que le Jardin d'Éden eût coïncidé avec le lieu appelé ciel et qu'il eût abrité la résidence des Veilleurs ; cette hypothèse hardie signifiait l'existence d'une société montagnarde étonnante, dotée d'observatoires astronomiques, d'écoles, de vergers, de terrasses cultivées et même apparemment de sombres prisons et de lieux de torture pour ceux qui transgressaient ses lois célestes.

Le souvenir de cette société s'était-il conservé chez les premiers peuples sémitiques et iraniens habitant les contreforts et plaines jouxtant ce territoire d'un autre monde ? Les communautés des basses terres avaient-elles gardé souvenir des membres de cette société – devenus dans la tradition hébraïque, du fait de leurs caractéristiques anatomiques et chamaniques remarquables, des hommes-oiseaux à face de vipère et des anges brillants ?

Se pouvait-il que la descente des Veilleurs « sur » le mont Hermon dont parle le Livre d'Énoch fût en fait, non un vol du ciel vers la terre mais une descente réelle, par des versants de montagne, vers les plaines et collines d'en bas, où ils auraient évolué parmi les communautés pastorales moins évoluées comme des dieux parmi les hommes, des immortels parmi les mortels, des morts parmi les vivants ?

Se pouvait-il que la vue de ces êtres grands et vêtus de feuilles, au long visage brillant, aux cheveux de neige, à la peau ivoirine et aux joues rouges eût empli ces communautés d'une peur telle que cet aspect devint plus tard celui des démons, diables et esprits malins ?

Se pouvait-il que les relations entre ces serpents-marcheurs des montagnes et les communautés des basses terres eussent engendré l'idée des Fils de Dieu se rendant auprès des Filles des Hommes ?

Repensant aux traditions iraniennes des *ahouras* et *daevas*, je

me demandai si le paradis angélique visité par Énoch était à l'origine du concept d'*Airyana Vaejeh*, l'Étendue Iranienne, patrie ancestrale des rois mythiques de l'Iran. Tout cela était certainement possible. Mais une question plus importante était de savoir si l'Éden n'existait que dans notre tête ou s'il se trouvait quelque part, attendant d'être redécouvert.

### ~ Les fleuves du paradis

Où chercher l'Éden, en admettant qu'il ait réellement existé quelque part ? La réponse semblait pouvoir venir des fleuves car la Bible note que, dans l'Éden, un grand cours d'eau se divisait en quatre « bras » donnant les fleuves Pishon, Gihon, Hiddekel et Euphrate.<sup>413</sup> Seul ce dernier peut être identifié par son nom : l'Euphrate traverse le Kurdistan turc, la Syrie et l'Irak avant de se jeter dans le golfe Persique. Quant aux trois autres fleuves, les anciens théologiens les identifièrent respectivement à l'Indus (parfois au Gange), au Nil et au Tigre qui, comme son frère l'Euphrate, traverse l'Irak et se jette dans le golfe Persique ; les deux autres furent choisis parce qu'ils étaient pour les érudits les fleuves les plus puissants du monde classique. Rien ne permettait d'attribuer la même origine géographique à ces quatre fleuves, problème opportunément ignoré par les théologiens jusqu'à la redécouverte de la cartographie au XVI<sup>e</sup> siècle.

Depuis, l'inadéquation patente des quatre fleuves choisis est utilisée par les critiques religieux comme une preuve que le Jardin d'Éden n'était qu'un royaume idéal sans réalité géographique. Pourtant, les Israélites du temps de Moïse le considéraient certainement comme un lieu réel car le Livre de la Genèse affirme clairement : « *Et le Seigneur Dieu planta un jardin à l'est, en Éden* »<sup>414</sup>.

À l'est de quoi ? D'Israël ? De Jérusalem ? Jérusalem étant le lieu le plus saint de la Palestine depuis l'établissement du royaume israélite au début du premier millénaire av. JC., on peut penser que la phrase de la Genèse faisait allusion à l'est de cette ancienne cité. Où aboutissait donc une ligne tirée vers l'est de Jérusalem ? J'étais devant moi une carte de l'Asie occidentale et pris une règle. La ligne filait sous le 32<sup>e</sup> parallèle, traversant les républiques modernes de Jordanie et d'Arabie Saoudite et se poursuivant en Irak ; les compilateurs de la Genèse voulaient-ils parler de l'ancienne cité-état de Babylone ? C'était peu probable car Ba-

<sup>413</sup> Gen. 2:11-14.

<sup>414</sup> Gen. 2:8.

bylone était pour les Juifs un lieu de grande injustice où ils avaient subi oppression et captivité.

Plus à l'est, la ligne passait par l'extrémité sud des monts Zagros inférieurs, puis par les plaines iraniennes, peu probables candidates au titre de lieu de naissance du peuple juif. Il fallait peut-être donc comprendre l'expression « à l'est, en Éden » comme désignant le Zagros puisqu'on ne pouvait sensément chercher au milieu du désert irakien la Montagne de Dieu qui abritait l'Éden<sup>415</sup>.

Que les Juifs aient situé le Jardin d'Éden au voisinage de l'Irak ressort assez clairement du fait que les événements les plus anciens de la Genèse tournent autour de cette région, qualifiée de « *pays de Shinar* »<sup>416</sup>. Cette expression renvoyait au pays anciennement appelé Sumer où exista, entre 3000 et 1900 av. JC., une série de cités-états contrôlant les plaines qui séparent, dans le sud de l'Irak, les contreforts du Kurdistan irakien et le golfe Persique. Les descendants de Noé y prospérèrent après le déluge jusqu'au jour, dit la Bible, où un tyran puissant nommé Nemrod construisit une tour touchant le ciel – acte qui incita Dieu à jeter bas cette abomination et à punir le monde. Désormais sa population parlerait des langues multiples au lieu de la langue unique jusque là en usage<sup>417</sup>. Un écrivain classique nommé Eupolemus attribua les fondations de la tour à des « Géants », au nombre desquels Nemrod lui-même. Une fois cette structure détruite par le courroux divin, les géants (« Titans » en grec) furent « *dispersés par toute la terre* »<sup>418</sup>. Tout naturellement, on situe la tour à Babylone – dont les judéo-chrétiens font à tort remonter le nom à « babel », confusion ; mais en dépit de recherches sérieuses effectuées par les érudits et archéologues victoriens, on ne dispose d'aucune preuve tangible que Nemrod et sa tour légendaire aient existé<sup>419</sup>.

Il y avait toutefois des raisons plus solides pour situer le pays d'Éden dans les montagnes dominant le « croissant fertile » de l'antique Sumer. Certains biblistes considèrent depuis longtemps que, puisque deux fleuves du paradis sur quatre prennent source dans les montagnes du Kurdistan turc, il doit en être de même pour les deux autres – le Pishon et le Gihon – qu'ils ont

<sup>415</sup> Graves and Patai, *Hebrew Myths – The Book of Genesis*, p. 73 n. 2.

<sup>416</sup> Gen. 11.2.

<sup>417</sup> Gen. 11.1-9.

<sup>418</sup> Eupolemus, citant Euseb. Praep. Evan 9 in Cory, *Ancient Fragments*, p. 51.

<sup>419</sup> Voir par exemple les tentatives de George Smith pour identifier Nemrod à Gilgamesh dans son livre *The Chaldean Account of Genesis* (1876).

donc trouvé judicieux d'associer au grand Zab et à l'Araxe qui tous deux naissent dans le nord du Kurdistan<sup>420</sup>. Si forte était devenue cette association au temps de la captivité babylonienne que de nombreux Juifs identifiaient alors Éden à *Bit Adini* ou Beth Eden, une ville de l'Euphrate inférieur conquise par l'armée assyrienne<sup>421</sup>.

Faute d'alternative acceptable, juifs et chrétiens admettent aujourd'hui que le Jardin d'Éden devait se situer dans cette région, reliant solidement la demeure des anges aux montagnes du Kurdistan. Était-ce exact ? Cette région avait-elle vraiment joué un rôle si important dans le développement des mythes et légendes judéo-chrétiens ? Certes, les sources iraniennes et mandéennes paraissent toutes provenir d'une montagne située au voisinage de l'ancienne Médie, pays dont l'extrémité occidentale englobait autrefois la totalité du Kurdistan iranien ; mais la zone à laquelle ces traditions se référaient était-elle celle où les juifs et les chrétiens plaçaient le Jardin d'Éden ?

### ~ Le lieu de la descente

Avant toute conclusion définitive, j'avais besoin de comprendre pourquoi les anciens Israélites voyaient dans ce pays éloigné l'origine de la race humaine. Je retournai donc au récit de la Genèse sur le Déluge et son héros Noé qui, je le savais, présentait clairement à sa naissance les traits des Veilleurs.

Comme le savent juifs et chrétiens, Noé, averti par Dieu d'un déluge imminent, réunit sa femme, ses trois fils et leurs femmes, et ensemble ils construisent un énorme navire en bois de gopher et en calfatent l'intérieur avec du bitume. Ils y rassemblent un couple de chaque espèce d'animal terrestre ou aérien. Tout le monde attend sur l'« arche », et la pluie arrive, qui recouvre la terre de 15 coudées d'eau en tombant sans arrêt pendant 40 jours ; encore 150 jours et les eaux commencent à se retirer. Noé envoie sans succès un corbeau chercher la terre ; il fait partir ensuite une colombe qui rapporte cette fois une feuille d'olivier dans son bec.

Peu après, l'Arche s'échoue en un lieu que la Bible appelle « *les montagnes d'Ararat* », lieu mythique que la tradition arménienne appelle *Nakhitchevan*, le Lieu de la Descente. Cette expres-

<sup>420</sup> Wigram and Wigram, *The Cradle of Mankind*, p. 26.

<sup>421</sup> Graves and Patai, *Hebrew Myths – The Book of Genesis*, p. 74 ; Odelain et Séguineau, *Dictionnaire des noms propres de la Bible*, s.v. « Éden » p. 104.

sion assez vague de « montagnes d'Ararat » alimente depuis longtemps un vif débat chez les théologiens. « Ararat » est la transcription akkadienne de « Ourartou », nom que donnaient les Assyriens du haut Irak à un puissant royaume indo-iranien mentionné dans les textes à partir de 1275 av. JC., qui acquit une grande influence au Proche-Orient avant de disparaître vers 590 av. JC.<sup>422</sup> À l'origine, le peuple d'Ourartou n'occupait que la région du lac Van – immense lac de 95 sur 55 km – située à la frontière entre le Kurdistan turc et la république d'Arménie ; leur royaume s'étendit peu à peu jusqu'aux dimensions d'un vaste territoire touchant, à l'est les rives du lac Ourmia de l'ancienne Médie, au nord les monts du Caucase et à l'ouest le nord de la Syrie. L'expression « montagnes d'Ararat » pouvait donc renvoyer à l'une quelconque des hautes montagnes de la zone désolée où se joignent les frontières actuelles de l'Arménie, l'Iran, l'Irak et la Turquie. Malgré cette imprécision de la Bible, les chrétiens conviennent d'associer les « montagnes d'Ararat » au double sommet du grand Ararat – la plus haute montagne (5165 mètres) du Kurdistan turc.

Au fil du temps, chrétiens fondamentalistes et explorateurs curieux ont tenté, avec un succès variable, de localiser les vestiges de l'Arche de Noé sur le mont Ararat. Les prétendues « arches » aperçues au voisinage de ces mornes cimes ont donné lieu à de palpitants reportages à ne pas balayer d'un revers de main<sup>423</sup> ; il reste que les chrétiens sont les seuls à identifier le grand Ararat avec le Lieu de la Descente.

On retrouve l'histoire de l'Arche de Noé et du Déluge dans le Coran, le livre sacré de l'islam. Ici toutefois, le navire vient s'échouer « sur la montagne de Judi » – mot arabe signifiant « hauteurs ». Une tradition kurde tenace associe ce lieu mythique à Al Judi ou Cudi Dag, montagne haute de 1.930 mètres et située à quelque 100 km au sud du lac Van, au Kurdistan turc. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les Anglais W. A. Wigram et Edgar T. A. Wigram étudièrent pendant quelques années l'histoire culturelle du Kurdistan. Ils découvrirent que les Kurdes n'avaient aucun doute sur l'authenticité de cet emplacement et ils notèrent dans leur livre *Le berceau de l'humanité* (1914) que des sacrifices d'animaux étaient effectués chaque année sur Al Judi par des adeptes de toutes les religions pour y commémorer le débarquement de Noé :

<sup>422</sup> Chahin, *The Kingdom of Armenia*, p. 114.

<sup>423</sup> Voir par exemple Berlitz, *The Lost Ship of Noah – In Search of the Ark of Ararat*.

*Les chrétiens de tous pays et de toutes confessions, les musulmans d'obédience Shiah et Sunni, les sabéens (mandéens), les juifs et même les furtifs et timides yezidis sont là, chaque groupe amenant un mouton ou un agneau pour le sacrifice ; c'est pendant une journée la « trêve de Dieu » dans le turbulent Kurdistan, et la fumée de cent offrandes s'élève une nouvelle fois de l'ancien autel<sup>424</sup>.*

Cette fête archaïque se déroulait le 14 septembre – date généralement admise pour l'échouement de l'Arche. Il y avait au pied de la montagne un village appelé Hasana où, selon les Wigram, les hommes « indiquent encore la tombe de Noé et la vigne de Noé, laquelle toutefois ne produit curieusement plus de vin aujourd'hui »<sup>425</sup>

De telles traditions sont creuses en soi, d'autant qu'on en trouve de semblables dans les contreforts du grand Ararat<sup>426</sup> ; cette confusion n'empêcha pas l'écrivain juif Flavius Josèphe, au I<sup>er</sup> siècle ap. J.C., de désigner lui aussi le « mont Judi près du lac Van » comme le lieu d'échouement de l'Arche<sup>427</sup>.

Où que fût exactement ce Lieu de Descente, il était difficile d'ignorer l'importance donnée au Kurdistan central et septentrional par les compilateurs du Pentateuque. Les bardes et conteurs des cultures anciennes situaient toujours les récits à valeur spirituelle ou culturelle dans des lieux ayant une importance locale ou nationale, notamment en présence de rois ou de nobles. On n'allait pas vénérer les lieux saints de pays lointains qu'on avait peut-être occupés autrefois mais qui étaient désormais aux mains d'ennemis jurés. À moins bien sûr que leur importance les rendît à jamais inoubliables ou irremplaçables. C'est dire qu'aux yeux des tribus israélites du temps de Moïse, les montagnes du Kurdistan devaient avoir une immense importance car ils y plaçaient non seulement leur genèse mais le point de départ du renouveau mondial après le déluge universel ; sans oublier que selon le Talmud juif, le patriarche Abraham passa dix ans en prison – trois à Kutha près de Babylone, sept à Kardu (l'ancien nom sémitique du Kurdistan)<sup>428</sup>, ce qui prouve ses liens avec cette région.

<sup>424</sup> Wigram and Wigram, *The Cradle of Mankind*, p. 335.

<sup>425</sup> *Ibid.* pp. 335-6.

<sup>426</sup> Par exemple, le monastère arménien de saint Jacob dans la ville d'Arghuri (Ahor), au nord-est du grand Ararat, est supposé contenir des morceaux de bois provenant de l'Arche. Voir Berlitz, *The Last Ship of Noah – In Search of the Ark of Ararat* p. 24.

<sup>427</sup> Graves and Patai, *Hebrew Myths – The Book of Genesis*, p. 117 n. 5.

<sup>428</sup> Sabar, *The Folk Literature of the Kurdistan Jews – An Anthology*, p. xiii n. 5.

## ~ Le berceau de l'humanité

Si les montagnes du Kurdistan avaient joué un rôle si important dans le développement des mythes et légendes hébraïques, il me fallait peut-être prendre au sérieux l'idée que le paradis terrestre, et par conséquent la demeure des Veilleurs, étaient situés dans ce pays. Puisque les Kurdes étaient si sûrs de l'emplacement du Lieu de la Descente dans l'histoire de Noé, ils devaient avoir des convictions analogues sur la localisation du Jardin d'Éden. Si une culture avancée comme les Veilleurs avait réellement existé dans cette région, la mémoire ne s'en était sûrement pas perdue et les cultures indigènes comme celle des Kurdes, qui vivaient de façon isolée et souvent nomade jusqu'à une époque assez récente, avaient nécessairement gardé souvenir de leur voisinage.

Les deux Wigram passèrent de nombreuses années au Kurdistan à enregistrer des coutumes et légendes inconnues, et leur étude des Kurdes fut si complète que leur ouvrage *Le berceau de l'humanité* reste un outil de référence pour les chercheurs modernes. Que découvrirent-ils sur la prétendue localisation du Jardin d'Éden dans les montagnes du Kurdistan ?

Tout d'abord, que les Kurdes associaient indubitablement les quatre fleuves du paradis à l'Euphrate, au Tigre, au grand Zab et à l'Araxe, lequel se jette à l'est dans la Caspienne. Les « nestoriens » locaux – chrétiens de l'Église assyrienne – croyaient même tellement que le grand Zab était le Pishon que leur patriarche, au dire des Wigram, terminait régulièrement ses lettres officielles par « *de ma cellule près du Fleuve du Jardin d'Éden* »<sup>429</sup> ! Mais c'étaient l'Euphrate et le Tigre qui semblaient avoir le plus façonné la croyance kurde en la réalité géographique du Jardin d'Éden. Ces deux fleuves s'incurvent autour de la solide muraille montagneuse qui encercle le lac Van comme une forteresse impénétrable. Les Wigram conjecturèrent que le Jardin d'Éden se trouvait soit au voisinage de la cité de Van, site de l'ancienne capitale ourartéenne de Touthpa sur la rive est, soit à proximité de l'ancienne ville de Bitlis sur la rive sud-ouest<sup>430</sup>.

## ~ Les descendants des géants

Le Jardin d'Éden, berceau de la race humaine, et les sept lieux visités par Énoch ont-ils existé jadis au voisinage du lac

<sup>429</sup> Wigram and Wigram, *The Cradle of Mankind*, p. 264.

<sup>430</sup> *Ibid.* p. 26.

Van ? C'est très possible. Une légende arménienne affirme que le Jardin d'Éden gît aujourd'hui « *au fond du lac Van* » après avoir été submergé par les vagues au temps du Déluge<sup>431</sup>. Ce lac est également lié aux descendants de Noé. La province de Tarawn, qui borde sa rive ouest, aurait – selon l'historien arménien du V<sup>e</sup> siècle Moïse de Khorenats'i – temporairement abrité Sem (Shem), le fils de Noé, après l'échouement de l'Arche sur les montagnes de l'Ararat. Sem serait resté deux mois près d'une rivière et d'une montagne qui porte encore le nom de Sim ou Sem ; son fils Tarban se serait installé lui aussi dans les environs avec ses trente frères, ses quinze sœurs et leurs maris, raison pour laquelle le lieu s'appelle aussi Ts'rawnk' – dispersion – , référence possible à la dispersion des fils et de la famille de Tarban<sup>432</sup>.

Les eaux tièdes de cette immense mer salée intérieure procureraient sans doute à cette zone un climat doux et tempéré favorable à la vie et aux cultures évoquées par la littérature énochienne, et les montagnes ceinturant la masse liquide devaient constituer un bouclier naturel contre les intrusions du monde externe.

L'une des quelconques montagnes entourant le lac Van aurait pu être la Montagne du Paradis – le candidat principal étant le mont Nemrod, ou Nemrout Dag, sur la rive sud-ouest. Ce nom évoque Nemrod (appelé aussi Bel), le puissant roi de Shinar que la tradition arménienne présente comme un géant qui aurait, avec l'aide d'autres géants, construit la Tour de Babel<sup>433</sup> aux dimensions de montagne, récit également rapporté par l'écrivain classique Eupolemus. Selon Moïse de Khorenats'i, l'un de ces géants était un certain Hayk, fils de T'orgom qui descendait directement de Yapheth (Japhet), l'un des trois fils de Noé. Hayk aurait fondé la race araradienne, ou pré-arménienne<sup>434</sup>, et aurait établi au nord-ouest du lac Van la province de Hark' – nom reflétant peut-être le fait que c'était là que s'étaient installés les ancêtres de son père T'orgom, sans doute après la destruction de la Tour de Babel<sup>435</sup>. Le Nemrout Dag semble devoir son nom à la tradition arménienne selon laquelle Nemrod fut tué par une flèche tirée par Hayk au cours d'une grande bataille entre deux armées rivales de

<sup>431</sup> Warren, *Paradise Found – The Cradle of the Human Race at the North Pole*, p. 24 n. 1 ; cf. Massey, *The Natural Genesis*, vol. 2 p. 231.

<sup>432</sup> Moïse Khorenats'i, *History of the Armenians*, p. 80.

<sup>433</sup> Ibid. p. 84.

<sup>434</sup> Ibid. pp. 85, 92.

<sup>435</sup> Ibid. p. 86.

géants, au sud-ouest du lac Van<sup>436</sup>. Je trouvais pour le moins bizarre la prétention de la race pré-arménienne à descendre de géants ou de Titans établis près du lac Van et censés descendre eux-mêmes de Noé, l'enfant aux traits de Veilleur des traditions énochienne et de la mer Morte. De fait, le nom Hayk est directement lié en arménien au mot « gigantesque », comme pour souligner la haute stature de leur plus lointain ancêtre<sup>437</sup>. Quelle que fût la réalité de cette tradition, ces légendes contribuaient à renforcer le lien entre cette région et la patrie mythique des Veilleurs.

Le Nemrout Dag (2150 mètres) est le plus grand volcan éteint du Kurdistan et possède un énorme cratère de 9600 mètres de diamètre qui a fourni par le passé d'efficaces cachettes aux rebelles kurdes<sup>438</sup>. Le volcanisme a eu ici une influence majeure sur la formation du relief, les émissions de lave du Nemrout Dag ayant constitué un barrage qui permit la création du lac Van. Le grand Ararat, au nord-est de Van, fait également partie des grands volcans du Kurdistan. L'intense activité volcanique de cette région, jusqu'à une époque relativement récente, força les Wigram d'admettre que si le Jardin d'Éden se trouvait ici autrefois, il était « désormais enfoui sous la lave de ces volcans »<sup>439</sup> et non au fond du lac.

Ce volcanisme est à souligner car le Livre d'Énoch indique clairement que lorsqu'Énoch visita le paradis terrestre, le paysage environnant comprenait « une chaîne montagneuse de feu brûlant jour et nuit »<sup>440</sup>, allusion possible à des volcans actifs. À un moment, il voit « un fleuve de feu où le feu coule comme l'eau et se déverse dans la grande mer à l'ouest »<sup>441</sup>. S'il s'agit de la « grande mer » aperçue en approchant du premier ciel, cela signifierait qu'il avait vu de la lave se déverser dans une étendue d'eau. Le volcan était-il le Nemrout Dag et la « grande mer » le lac de Van ? Dans l'affirmative, cette masse d'eau pourrait nous donner l'emplacement de la mer Vourukasha de la tradition iranienne.

Je n'étais pas le premier à m'aviser du lien évident entre le volcanisme du Kurdistan et les royaumes de feu décrits dans le Livre d'Énoch. Robert Charroux, écrivain français spécialiste des mystères anciens, analysa en 1964 dans son livre *Legacy of the Gods* les éléments fournis sur les Veilleurs par le Livre d'Énoch, et il

<sup>436</sup> Ibid. pp. 87-8.

<sup>437</sup> Ibid. p. 88 n. 6.

<sup>438</sup> Wigram and Wigram, *The Cradle of Mankind*, p. 249.

<sup>439</sup> Ibid. p. 26.

<sup>440</sup> 1Én. 24:1.

<sup>441</sup> 1Én. 17:5.

conjectura que la chute des anges avait eu pour cadre la région du Kurdistan, ajoutant : « *les anges coupables sont jetés dans les Vallées de Dieu, ce qui renvoie peut-être au Pays du Feu (Azerbaïdjan) près duquel s'échoua l'Arche de Noé* »<sup>442</sup>.

Cherchant une solution aux mystères d'Énoch au-delà des cimes enneigées du mont Hermon situé dans l'Anti-Liban, Charroux était parvenu à des conclusions semblables aux miennes. Bonne nouvelle évidemment, mais qui ne faisait guère avancer les choses. Comme l'avaient compris les Wigram, les vestiges du Jardin d'Éden – et donc du « ciel » des Veilleurs – étaient probablement enfouis désormais sous des mètres de lave durcie. Y organiser une expédition archéologique n'aurait donc guère de sens. Dans l'immédiat, il me fallait me concentrer sur les Kurdes eux-mêmes et m'efforcer d'établir si l'une de leurs religions, indigène ou non, avait conservé le souvenir de la présence des Veilleurs, en commençant par l'étrange secte d'adorateurs du diable des Yézidis.

---

<sup>442</sup> Charroux, *Legacy of the Gods*, p. 91.

~ 13 ~  
L'Ange-Paon

Octobre 1846, haut Irak. Austen Layard, explorateur britannique, diplomate, géant de l'archéologie et amoureux de l'Orient, gravit sur le dos d'un cheval vigoureux les collines du nord de Mossoul. L'accompagnaient dans cette expédition au Kurdistan irakien Hodja Toma, drogman du vice-consul, et un *kawal* (prêtre) envoyé pour les escorter dans la montagne par Cheïkh Nasr, prêtre principal des Yézidis – cette secte religieuse kurde que les Européens appellent les « adorateurs du diable »<sup>443</sup>.

Après une nuit passée dans un petit hameau près de Khor-sabad, le groupe reprit sa route et arriva par des plaines dégagées au village de Baadri où habitait le chef de la secte, Cheïkh Hussein Bey. À peine le village fut-il en vue que le chef yézidi apparut lui-même à l'horizon, suivi de prêtres et villageois vêtus de robes flottantes et d'imposants couvre-chef de couleur noire, brune ou blanche. Layard découvrit à leur approche que Hussein Bey était « *l'un des hommes les plus beaux* » qu'il eût jamais vus. Âgé d'environ dix-huit ans, il avait les traits réguliers et délicats, les yeux brillants et des anglaises sombres tombant de son épais turban noir.

Layard s'appêtait, par courtoisie, à mettre pied à terre pour saluer le bey quand, sans lui en laisser le temps, ce dernier voulut lui baiser la main ; Layard s'y étant refusé, les deux hommes s'étreignirent en restant en selle selon la coutume du pays. Puis le bey lui proposa de descendre de cheval et de marcher ensemble et c'est ainsi, cheminant côte à côte, qu'ils gagnèrent le village en échangeant des plaisanteries.

<sup>443</sup> Tout ce récit de la visite de Sir Austen Henry Layard au tombeau yézidi de Cheïkh Adi est extrait de l'édition de 1851 de *Nineveh and Its Remains*.

Le *salamlik* – pièce de réception – du chef était rempli de tapis et de coussins et rafraîchi par un ruisseau qu'alimentait une source proche ; l'eau courante avait une importance capitale pour les Yézidis, comme pour les magiens et mandéens d'Irak et d'Iran. L'Anglais et « l'adorateur du diable » entamèrent la conversation et des villageois curieux, avec apparemment l'autorisation du bey, se massèrent alors à l'autre bout de la pièce pour écouter dans un respectueux silence. Que de différences entre les cultures de ces deux grands hommes ! Sir Austen Layard (1817-94), mandaté par Sir Stratford Canning et le British Museum, venait de conduire les fouilles récentes effectuées sur les anciennes ruines assyriennes de Nimroud, au confluent du Tigre et du Zab supérieur, près de la ville de Mossoul. Le voyageur Layard respectait les religions indigènes dont faisait partie celle des secrets Yézidis des collines kurdes, et c'est avec enthousiasme qu'il avait accepté l'invitation du bey à être le premier Européen à assister aux étranges cérémonies de la secte, au cours de la fête religieuse annuelle du *Jam* qui devait se dérouler pendant plusieurs jours dans le village de Lalish. En bon chrétien, Layard était bien sûr réticent à l'égard d'une fête à la gloire du diable mais ces craintes s'estompèrent bientôt en la compagnie du chef tribal.

Les tribus isolées yézidies représentaient probablement le plus obscur des trois cultes *yazata*, *yazd* et *yezad* (« ange » ou « anges » en persan), cultes distincts mais apparentés encore florissants dans certaines parties du Kurdistan. Se réclamant pour la forme de l'islam chi'ite ou sunnite, ils n'admettaient pour vrais que leur cosmogonie, leur mythologie et leurs rites propres, qui participaient plus du dualisme magien ou gnostique que des fois musulmane ou chrétienne.

### ~ Les angéliques

La religion des Yézidis, appelés « adorateurs du diable » par les premiers voyageurs européens, va bien au-delà de cette dénomination ignorante. Le mot « yézidi » vient de la nature de leurs croyances, principalement centrées sur une variété indigène d'êtres angéliques ; on peut à bien des égards le traduire par « angéliques », expression qui semblerait avoir désigné à l'origine l'ensemble des cultes angéliques kurdes. Parmi les anges yézidis se détachait une figure majeure et singulière qui portait et porte encore – les Yézidis existent toujours – le nom de *Mélek Taus*, l'Ange-

Paon. On peut y voir l'équivalent du Malin judéo-chrétien – Satan, Lucifer – mais ce n'est pas lui rendre justice car Mélek Taus est un être suprême présidant aux affaires du monde, qui créa le monde matériel à partir des morceaux éparpillés de l'œuf – ou perle – cosmique originel où résidait auparavant son esprit. Un texte yézidi appelé *Mes'haf i Resh*, ou « Livre Noir » – inconnu en Europe au temps de Layard – révèle :

*Au commencement, Dieu (Khuda en kurde) créa la Perle Blanche à partir de son Essence la plus précieuse ; Il créa un oiseau nommé Anfar. Il mit la perle sur le dos de celui-ci et s'y établit pendant quarante mille ans. Le premier jour (de la création), dimanche, Il créa un ange appelé 'Azâzil, qui est Mélek Tâvus, le chef de tous (les anges)<sup>444</sup>.*

Les croyances des tribus yéziennes du Kurdistan foisonnent de thèmes ornithomorphes. L'*Anfar* est presque certainement une forme cosmique du Simorgh, l'oiseau persan zoroastrien. Le livre sacré yézidi, qui daterait sous sa forme actuelle du XIII<sup>e</sup> siècle, affirme que l'Ange-Paon se serait d'abord appelé '*Azazil*, transcription arabe d'*Azazel*, l'un des chefs des Veilleurs dans les apocryphes judéo-chrétiens.

Les Yézidis se sont efforcés de faire cadrer leur connaissance et leur perception de l'Ange-Paon, limitées et souvent contradictoires, avec le récit islamique de la chute d'*Azazel* ou *Éblis*. D'après le Coran, l'Ange Déchu fut chassé par Dieu pour avoir refusé de s'incliner devant Adam qui était une créature d'argile alors qu'il était lui-même issu du feu. Dans la version traditionnelle du récit, *Azazel* est condamné à arpenter éternellement la terre alors que, dans la version yézidie, Dieu pardonna à *Azazel* qui retrouva alors sa place dans le ciel.

L'Ange-Paon est indubitablement considéré par les Yézidis comme une forme de Satan – *Shaitân* en arabe – car ils font leur possible pour ne pas prononcer son nom à haute voix, tout manquement exposant le fautif à perdre la vue. Cette attitude fanatique va jusqu'à bannir les mots de même consonance et à interdire de jurer par le nom de *Shaitân*, à moins d'être hors de portée des voisins et de viser les infidèles<sup>445</sup>.

Comme les zoroastriens et les communautés de la mer

<sup>444</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook*, p. 154.

<sup>445</sup> Empson, *The Cult of the Peacock Angel*, p. 25.

Morte dans la Judée de l'après-exil, les angélicains du Kurdistan révèrent depuis toujours un panthéon complet de *yazatas* ou anges. Comme eux, les Yézidis considèrent que la hiérarchie angélique est sous l'autorité de six ou sept entités – que l'on peut bien entendu identifier aux *Amesha Spentas* iraniens et aux sept archanges judéo-chrétiens – qui ont pour chef *Lasifarûs*, une incarnation cosmique de *Mélek Taus* censée parler le kurde, comme pour souligner son caractère indigène<sup>446</sup>, et dont les spécialistes ont tenté de relier le nom à Lucifer, forme chrétienne de Satan – hypothèse plus que probable. Les anges restants portent des noms islamochrétiens comme *Djébra'il* (Gabriel), *Mika'il* (Michel), *Ezra'il* (Azraël) et *Esrafil* (Raphael). Les Yézidis reconnaissent une autre hiérarchie angélique, celle des quarante *Chéhelmir* ou *Chelmir*.

Layard ignorait bien sûr tout cela en s'asseyant à côté du chef yézidi Husseïn Bey dans son *salamlik*. Celui-ci était le fils d'Ali Bey qui était un des plus grands cheïkhs des Yézidis et les avait défendus contre les innombrables attaques des musulmans kurdes, des Turcs ottomans et des armées islamiques irakienne et iranienne, auprès de qui les Yézidis passaient, non pour de simples infidèles mais pour des hérétiques par excellence à pourchasser jusqu'à ce qu'ils renoncent à leur religion et se fassent musulmans.

Très puissants dans les siècles précédents et occupant de vastes régions dans tout le Kurdistan, les Yézidis avaient été lentement détruits par les persécutions et se réduisaient désormais à des groupes isolés vivant dans les contreforts irakiens et turcs du Kurdistan et aussi, plus au sud, près d'une montagne solitaire du désert irakien appelée Djébel Sindjar – montagne de l'oiseau<sup>447</sup>. De petites poches yézidies survivent aussi dans le Kurdistan central, dans le Caucase russe et dans diverses communautés satellites du nord de la Syrie, du Liban, d'Anatolie et d'Iran. Leurs tribus représentent aujourd'hui quelque 5% de la population kurde<sup>448</sup>, nombre qui diminue d'année en année.

Layard passa la soirée à deviser agréablement avec Husseïn Bey et au matin, les deux hommes se rendirent à Lalish à cheval. Husseïn arborait une robe éclatante. Un gros escadron de cavaliers les accompagnait, sans cesse tirant en l'air et chantant des chants guerriers yézidis. Suivaient également, à pied, des joueurs de cha-

<sup>446</sup> Hamzeh'ee, *The Yaresan*, p. 121.

<sup>447</sup> Empson, *The Cult of the Peacock Angel*, p. 44.

<sup>448</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook*, p. 153.

lumeau et de tambourin et toute une procession de villageois yézidis. Le chemin, long et pénible, semblait toujours monter, obligeant parfois à mettre pied à terre pour franchir en file indienne de délicats passages montagneux.

Le sommet du dernier passage fut enfin atteint, révélant, dans une vallée boisée, un fort groupement de bâtiments percé çà et là d'aiguilles coniques blanches et brillantes aux multiples cannelures verticales. Appelées *mazârs*, ces tours marquaient l'emplacement de sanctuaires et tombeaux yézidis. D'un seul coup, les hommes déchargèrent leur fusil en l'air pour célébrer leur arrivée à Lalish et presque aussitôt leur fit écho, du village, une autre volée de coups de feu.

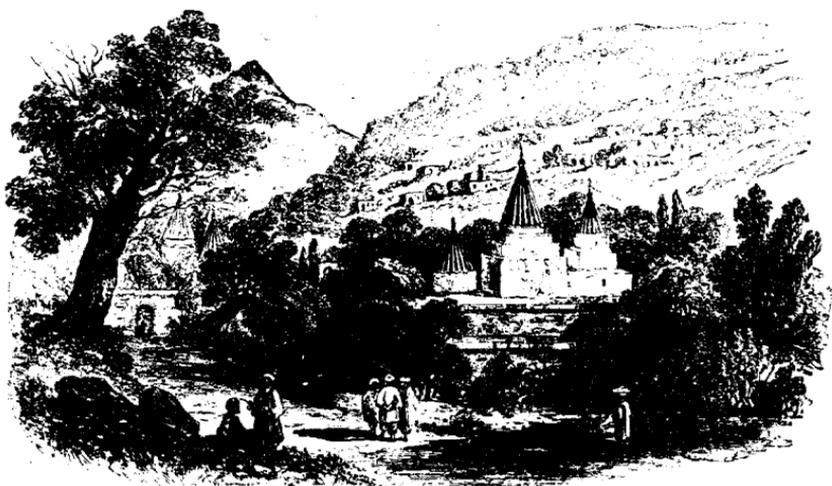


Figure 8. Entrée de Lalish, dans les contreforts du Kurdistan irakien. Les Yézidis y célèbrent chaque année la fête du *Jam* en l'honneur de leur principal avatar Cheïkh Adi. Les tours coniques, ou *mazârs*, signalent les sanctuaires et tombeaux yézidis.

Pendant la descente, au cœur d'une épaisse chânaie, le groupe dépassa de nombreux autres pèlerins se rendant à la tombe de Cheïkh Adi, le principal avatar (incarnation d'une divinité) de la religion en l'honneur de qui se tient la fête annuelle du *Jam*. Cheïkh Adi aurait vécu au XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> siècle et passe pour une incarnation de *Mélek Taus* lui-même. Bien qu'il soit reconnu comme le fondateur de la religion yézidie, on fait remonter l'origine de la religion et des tribus à une date très antérieure.

Il est à noter que le *Mes'haf i Resh* – le livre sacré des Yézidis – est écrit dans une langue kurde très ancienne appelée *Kermânji*

qui était confinée, lorsqu'il fut composé au Moyen-Âge, aux rudes monts Hakkâri du sud du lac Van, près de l'emplacement avancé pour le Jardin d'Éden : une zone considérée comme le fief traditionnel de Cheïkh Adi qui, bien que certains Yézidis modernes le croient originaire de la vallée de Bekaa au Liban, portait autrefois le nom Adi al-Hakkâri – Adi de Hakkâri<sup>449</sup>.

### ~ Les racines des Yézidis

Cheïkh Adi revitalisa visiblement un ensemble de croyances existantes auxquelles adhéraient déjà les tribus kurdes, dont on ignore en revanche d'où elles tenaient ces concepts religieux uniques. La cosmogonie et la mythologie yézidies, indiscutablement d'origine non-chrétienne et non-islamique, ont des ressemblances frappantes avec les enseignements perses, magiens notamment. Les Yézidis croient en une forme de dualisme, vouant un égal respect aux principes du « bien » et du « mal ». Cela rejoignait la croyance des mages en la lutte éternelle des *abouras* et des *daevas*, racine de pratiquement tous les dualismes ultérieurs du Proche-Orient. Les Yézidis étaient-ils les descendants des mages mède ? C'est très probable car les angélicains pensent que la prochaine incarnation de *Mélek Taus* sera un personnage nommé Cheïkh Médî ou Mahdî – un avatar doté du sang et du pouvoir des anciens chefs spirituels de Médie<sup>450</sup>. Nul ne conteste que les Yézidis fassent partie des derniers survivants de la religion des mages, et les érudits ne doutent pas que le développement du yézidisme ait été influencé par les mages et non par les zoroastriens<sup>451</sup>.

À l'appui de cette relation, la croyance, répandue chez les Yézidis, que Cheïkh Adi aurait lui-même été un mage, comme l'expliquent les Wigram : « *certaines indices historiques sembleraient montrer qu'il (Cheïkh Adi) vécut au X<sup>e</sup> siècle (date controversée) et que c'était un mage qui avait fui Alep (Syrie) quand le culte magien fut opprimé* »<sup>452</sup>. C'est lui qui avait institué le culte yézidi et ses livres sacrés, et c'est son esprit qui devait revenir au dernier jour ; d'où la prophétie sur l'incarnation de Mélek Taus en Cheïkh Médî ou Mahdî.

<sup>449</sup> Ibid. p. 155.

<sup>450</sup> Empson, *The Cult of the Peacock Angel*, p. 86.

<sup>451</sup> Ibid. p. 43.

<sup>452</sup> Wigram et Wigram, *The Cradle of Mankind*, p. 105.

## ~ Le tombeau de Cheïkh Adi

Tout en cheminant dans le bois de chênes, Husseïn Bey et Layard voyaient les femmes se reposer quelques minutes de leurs tâches ménagères et les hommes recharger activement leurs fusils dans l'attente du prochain groupe de pèlerins qui apparaîtrait en haut du défilé. L'Européen et le cheïkh virent bientôt approcher le grand-prêtre yézidi Cheïkh Nasr, apparemment âgé d'une quarantaine d'années, qu'accompagnaient les principaux membres du clergé, tous vêtus de blanc. Nasr et ses prêtres saluèrent Layard avec chaleur et tinrent, malgré qu'il en eût, à lui baiser la main alors qu'il était en selle. Husseïn et Layard mirent ensuite pied à terre et entamèrent à pied la dernière partie du voyage.

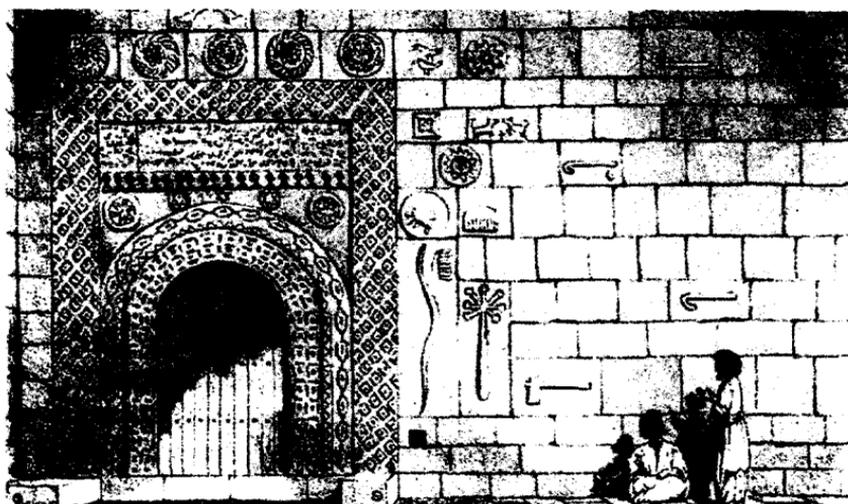


Figure 9. Mur extérieur du tombeau de Cheïkh Adi dans le village de Lalish (Kurdistan irakien). On voit sur le côté droit de la porte le serpent noir, symbole d'Azazel, l'Ange Suprême vénéré par la tradition yézidie.

Le tombeau de Cheïkh Adi était pourvu de cours extérieure et intérieure menant à une pièce obscure contenant la tombe du saint. Cet édifice ancien avait certainement été jadis une église nestorienne avant que les chrétiens locaux ne quittent l'endroit<sup>453</sup>. L'accès à la cour intérieure se faisant pieds nus, Layard ôta ses chaussures avant d'aller plus loin. Une fois à l'intérieur, il s'assit à côté de Husseïn Bey et de Cheïkh Nasr sur les tapis disposés à cet effet. Seuls les cheïkhs et les *kawals*, les deux ordres principaux de prêtres, furent autorisés à les rejoindre dans cet endroit sacré ; ils

<sup>453</sup> Empson, *The Cult of the Peacock Angel*, pp. 32-3.

s'assirent le long des murs de l'enceinte qu'ombrageaient par endroits d'énormes arbres poussant dans la cour. La vallée rocheuse qui, par-delà les murs, les environnait entièrement, semblait un amphithéâtre naturel dirigé vers les événements d'en bas, et déjà des pèlerins s'amassaient sous les arbres ou sur des toits dans l'attente de la cérémonie du soir. À une extrémité du sanctuaire courait un ruisseau qu'on disait issu d'une source miraculeusement dérivée par Cheïkh lui-même de la source fameuse de Zemzem à la Mecque.

### ~ Le serpent noir

Les portes Est et Ouest du tombeau ténébreux étaient entourées d'images pieuses en haut-relief. Beaucoup étaient obscures et d'un symbolisme incertain. On y voyait notamment des peignes, des couples d'oiseaux (des paons probablement), des croisants, des hachettes, des étoiles et divers animaux dont un lion. Le plus frappant était un long serpent noir sculpté à droite de l'entrée est, avoisinant de menues fleurs rouges fixées au mur par une poix noire<sup>454</sup>. Layard s'enquit vainement du sens de cette forme serpentine auprès de Cheïkh Nasr, qui lui dit simplement que c'était une décoration réalisée par un maçon chrétien quelques années auparavant. Explication un peu courte, Layard le comprit vite, car les Yézidis montraient le plus grand respect pour la sculpture et l'enduisaient tous les jours de charbon de bois pour en préserver le lustre noir<sup>455</sup>. Chaque nouvel entrant s'arrêtait pour embrasser le serpent noir comme si celui-ci avait tenu une place particulière dans ses croyances<sup>456</sup>.

Layard avait raison, le serpent avait une signification particulière dans la religion yézidie. Vénéralisé les jours de fête<sup>457</sup>, c'était aussi un symbole de magie totémique. Les descendants de certains cheïkhs yézidis tels que les Cheïkhs Mand et Ruhsit<sup>458</sup> – pour ce dernier, on les trouve dans les villages de Baïbân et Nasarî, dans le Mossoul Vilâyet – pensaient avoir un pouvoir sur les serpents et être immunisés contre leur venin. Les voyageurs européens les appelaient des charmeurs de serpents car ils allaient de village en village montrer leurs talents magiques à qui acceptait de les payer<sup>459</sup>.

<sup>454</sup> Ibid. p. 122.

<sup>455</sup> Guest, *The Yezidis*, p. 138.

<sup>456</sup> Empson, *The Cult of the Peacock Angel*, p. 85.

<sup>457</sup> Ibid. p. 86.

<sup>458</sup> Drower, *Peacock Angel*, p. 27 ; Empson, *The Cult of the Peacock Angel*, pp. 87, 101.

<sup>459</sup> Empson, *The Cult of the Peacock Angel*, p. 87.

L'auteur britannique E. S. Drower, dont le livre *L'ange-paon* est l'une des seules études documentées sur les Yézidis, rencontra en 1940 un charmeur de serpent et sa « vilaine petite » fille Jahéra au cours d'une visite au village de Baashika. Mme Drower rapporta avoir vu le cheïkh, un descendant de Cheïkh Mand, et sa fille entrer dans une cour avec d'énormes serpents tachetés enroulés sur leurs épaules. Le père retira alors le serpent du cou de sa fille et le lâcha à terre. Ce dernier ondula « *dans l'herbe rare, l'air vraiment très méchant. Il faisait 1,50 mètres à 1,80 mètres de longueur et 5 centimètres ou plus d'épaisseur* »<sup>460</sup>. Le cheïkh attrapa alors le serpent et le reposa sur les épaules de l'enfant.

Mme Drower ayant fait une « offrande » à ce curieux couple, le cheïkh et sa fille posèrent en photographie, tenant les têtes plates des serpents tout près de leurs lèvres, puis partirent vers la maison suivante<sup>461</sup>. Mme Drower questionna son hôte yézidi sur la réalité des pouvoirs magiques attribués aux charmeurs de serpents ; il lui répondit qu'il avait vu Jahéra manipuler un serpent venimeux tout juste attrapé dans les champs et que les crochets des serpents n'étaient pas retirés<sup>462</sup>.

Charmer les serpents est une forme de spectacle. C'est aussi une manifestation externe du chamanisme du serpent, qui semble d'une extrême importance pour les Yézidis adorateurs d'anges depuis des temps immémoriaux. Le fait que ces talents magiques passaient pour s'être transmis de génération en génération suggèrerait l'existence d'une lignée d'une très grande ancienneté. On ignore ce que le serpent représentait exactement pour les Yézidis mais sa vénération semble indiquer qu'il avait un rôle similaire à celui de l'Ange-Paon et qu'il était donc le symbole d'Aza-zel/Shaitân. Il devait également représenter l'énergie spirituelle et le pouvoir magique des chamanes du serpent eux-mêmes.

D'où venait donc ce symbole de pouvoir magique ? Représentait-il, non seulement le chamanisme héréditaire des Yézidis, mais aussi sa source originelle ? Chamanisme du serpent et traits de vipère semblent avoir été des caractéristiques associées aux Veilleurs ; si ceux-ci ont constitué une culture réelle dans cette région aux temps préhistoriques, il était alors possible que la véné-

<sup>460</sup> Drower, *Peacock Angel*, p. 27.

<sup>461</sup> Ibid.

<sup>462</sup> Ibid.

ration yézidie pour le serpent fût un souvenir de leur présence et de leur influence.

### ~ Le pouvoir du mauvais œil

Au centre de la cour intérieure faisant face au tombeau de Cheïkh Adi, Layard avisa un coffret rectangulaire en plâtre, creusé d'une petite niche contenant des sortes de boulettes d'argile que les pèlerins achetaient avidement comme si elles avaient eu un sens particulier, et l'on informa Layard que ces boules étaient faites d'une boue ramassée dans le tombeau même de Cheïkh Adi, qui se trouvait près d'une source bourbeuse. Les Yézidis les regardent comme des reliques sacrées susceptibles de garder des esprits malins et notamment du mauvais œil, auquel les religions kurdes accordent une attention sans égale. Il existe par exemple dans un lieu sacré yézidi appelé Daïr Asî, dans la région du Sindjar, une fissure rocheuse secrète où « *les gens sous l'influence du 'mauvais œil' déposent des présents pour remédier à leur malheur* »<sup>463</sup>. Mauvais œil que redoutent plus encore musulmans et chrétiens car, nota Mme Drower, peu de mères « *s'aviseraient d'emmener leur bébé à l'étranger sans parsemer leurs habits de boutons bleus, de cauris et de bribes d'écritures saintes, Coran ou Bible* »<sup>464</sup>. Le bleu est la couleur la plus sacrée des Yézidis, qui ne la portent donc jamais sur eux, mais les autres religions kurdes en usent toutes pour éloigner le mauvais œil. Pourquoi une telle peur du mauvais œil au Kurdistan ? Pourquoi la couleur bleue avait-elle des rôles si contradictoires selon les cultes ? Je vais l'expliquer ci-après, réservant la question du mauvais œil pour un autre chapitre.

Dans le *Chahnameh* persan, le bleu turquoise est la couleur de la souveraineté et de la royauté. Les rois pishdadiens portaient des couronnes et vêtements bleus, tradition qu'on retrouve à Sumer et Akkad dont les monarques se paraient d'objets en lapis-lazuli. Comme les rois mythiques d'Iran passaient pour avoir les traits des *daevas*, on attribuait peut-être à cette couleur les caractéristiques divines de la race déchue. Cela expliquerait pourquoi cette couleur devint par la suite, selon les cultes, un objet de crainte ou de vénération pour l'humanité. Le mal sert depuis toujours à éloigner le mal, comme les gargouilles et grotesques pour écarter les démons ou l'œil talisman pour repousser le mauvais

<sup>463</sup> Empson, *The Cult of the Peacock Angel*, pp. 52-3.

<sup>464</sup> Drower, *Peacock Angel*, p. 7.

œil, et le bleu devait donc être utilisé de manière analogue par les musulmans et chrétiens kurdes.

### ~ Le Jam commence

À midi, le grand-prêtre Cheïkh Nasr se leva, invitant ainsi chacun à l'imiter. Layard en fit autant et quitta avec le groupe la cour intérieure pour la cour extérieure, à présent bourdonnante d'une activité frénétique. Des camelots vendaient des mouchoirs et des articles de coton venus d'Europe, d'autres étaient assis devant des bols de fruits secs – figues, raisins, dattes et noix – provenant de divers endroits du Kurdistan irakien. Hommes et femmes, garçons et filles, semblaient converser fébrilement et le vacarme crut encore à la vue de Husseïn Bey et Cheïkh Nasr qu'ils saluèrent respectueusement. Le groupe traversa la cour extérieure et déboucha en plein air, où une avenue de grands arbres offrait une ombre bienvenue. L'air était empli du son des chalumeaux et des tambourins. Layard se joignit aux cheïkhs et *kawals*, qui s'assirent en rond autour d'une source sacrée et observèrent les femmes venir prendre de l'eau à la fontaine.

Cependant, des files de pèlerins continuaient d'arriver par l'avenue arborée. Layard ne put s'empêcher de remarquer parmi eux « *un habitant basané du Sindjar* » aux longues anglaises noires et aux yeux noirs perçants, qui portait un fusil sur l'épaule et une longue robe blanche bruissant dans la brise tiède. À sa suite venaient des gens de toutes conditions – hommes aux turbans bariolés et dagues ouvragées à la ceinture, femmes aux longues robes flottantes et aux longs cheveux nattés, familles miséreuses vêtues de haillons blancs. Tous venaient à la fontaine comme à l'avant-dernière station sur le chemin de pèlerinage menant au tombeau du saint. Les hommes déposaient leurs armes puis baisaient les mains de Husseïn Bey, de Cheïkh Nasr et de l'Européen blanc, traité avec un égal respect. Ils se dirigeaient ensuite vers un petit ruisseau et s'y lavaient ainsi que leurs vêtements sales pour se préparer à entrer dans la cour extérieure. Et toujours se répondaient les décharges d'armes à feu annonçant de nouveaux arrivants dans la vallée.

L'après-midi ne fut qu'une suite de musique, de chants et de danses et Layard finit par décider de se retirer sur le toit d'un immeuble proche, où des prêtres-*fakirs* enturbannés de noir et une

femme de Cheïkh Nasr lui servirent à manger. Au-dessous, dans la cour intérieure, d'autres *fakirs* apportèrent des lampes à mèche qui furent placées dans les niches des murs extérieurs du tombeau ainsi que dans la vallée environnante. Layard observa que les Yézidis passaient la main droite dans la flamme puis sur le sourcil opposé, qu'ils enduisaient de suie ; les femmes agissaient de même pour les jeunes enfants et les gens moins fortunés. Comme chez les mages et les zoroastriens, le feu est sacré pour les Yézidis.

La nuit tombant, la vallée parut constellée d'une myriade de flammes minuscules tremblotant dans la brise fraîche du soir. Mais un nouveau mouvement se produisait à présent. Des milliers de gens – 5.000, estima Layard – avançaient sur les pentes comme une vaste mer mobile, active et ordonnée, beaucoup portant des torches et lampes qui illuminaient les arbres parsemés dans la vallée.

Layard remarqua qu'un grand nombre de cheïkhs aux vêtements blancs immaculés, de *kawals* en noir et blanc, de *fakirs* en robe brune et turban noir, et de prêtresses vêtues de blanc, se rassemblaient dans la cour intérieure où semblait se préparer le moment culminant de la fête du *Jam*. Les *kawals* jouaient sur leurs flûtes et leurs tambourins de douces mélodies dont l'intensité et la hauteur croissaient sans cesse et qu'accompagnait un lent choral chanté par les hommes perchés sur les versants environnants. La musique se maintint ainsi pendant plus d'une heure sans faiblir à une hauteur quasiment constante. De temps à autre émanaient des prêtres postés dans la cour intérieure des harmonies contrastées. L'étrange cacophonie accélérât et s'amplifiait peu à peu, et finit par se fondre en un inquiétant mur sonore comme immobile et suspendu dans les airs. Le tambourinement se fit plus fort et le jeu des flûtes plus féroce. Les voix montèrent à leur hauteur maximum et les femmes émirent de basses et étranges stridulations qui semblaient communiquer aux rochers même une incessante vibration. Submergés par l'extase de cette atmosphère chargée à l'extrême, les *kawals* commencèrent à lâcher leurs instruments et à se lancer dans une danse sauvage que stimulait la toute-puissance du crescendo sonore. Puis, quand leur corps ne put en supporter davantage, chacun retomba au sol.

Alors, et ce serait l'unique et dernière fois de la journée, l'objet de la cérémonie fut dévoilé au petit nombre des élus. Dans la cour intérieure, hors de vue de la foule, un cheïkh saisit délica-

tement un objet enveloppé de tissu rouge, une chose à laquelle ces gens semblaient attribuer une immense importance spirituelle.

Le prêtre retira lentement le tissu rouge et aussitôt éleva en l'air ce qui se trouvait dessous. Sa main tenait une étrange statue d'oiseau en laiton ou en cuivre, qui était perché sur un haut support évoquant un pesant chandelier et fait apparemment du même métal. La forme sans grâce était munie d'un corps bulbeux et d'un long bec crochu comme celui d'un oiseau de proie. Son nom était *Anzal*, l'Ancien<sup>465</sup>, personnification de *Mélek el Kout*, l'Ange Suprême dont la présence venait ainsi d'être invoquée<sup>466</sup>.

Cette étrange et antique représentation d'oiseau était le principal objet de vénération des Yézidis. Qui était l'Ange Suprême ? Quel rapport pouvait avoir ce culte archaïque avec la race déchue ?

### ~ L'Ange Suprême

Outre la sculpture conservée dans le tombeau de Cheïkh Adi à Lalish, il existait six autres *sandjaqs*, mot signifiant « standard » ou « diocèse »<sup>467</sup>. Chaque exemplaire était transporté en pièces détachées par des *kawals* errants qui allaient de village en village conduire dans un site approprié une cérémonie très étrange au cours de laquelle, au moyen d'une sorte de transe, le prêtre appelait l'esprit de *Mélek Taus* à venir dans l'image de l'oiseau. Les images de *sandjaq* sont hautement vénérées par les Yézidis qui prétendaient, jusqu'en 1892, qu'aucun n'était jamais tombé entre des mains ennemies<sup>468</sup>. On ignore malheureusement qui pouvait être *Anzal*, l'Ancien. Sans doute était-ce une autre forme d'Azazel l'Ange-Paon. L'espèce de chandelier supportant les images pourrait toutefois fournir une piste sur son identité ; il symbolisait presque certainement l'arbre divin sur lequel le *Saena*, ou Sirmorgh, se tenait dans la tradition iranienne, ce qui suggérerait que ces supports représentaient le siège de la connaissance et de la sagesse transmises aux Yézidis par la présence de l'Ancien. Comment ces images de métal furent identifiées au paon, c'est un mystère car le paon n'est pas endémique du Kurdistan. Il fut introduit à Bagdad au Moyen-Âge. On le trouvait aussi en Perse, c'est sans doute pourquoi Aristote l'appelait « l'oiseau perse »<sup>469</sup>.

<sup>465</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook*, p. 154.

<sup>466</sup> Layard, *Nineveh and Its Remains*, p. 195.

<sup>467</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook*, p. 154.

<sup>468</sup> Layard, *Nineveh and Its Remains*, p. 197 ; Empson, *The Cult of the Peacock Angel*, p. 141.

<sup>469</sup> Cavendish (éd), *Man, Myth and Magic*, s.v. « Peacock », p. 2154.

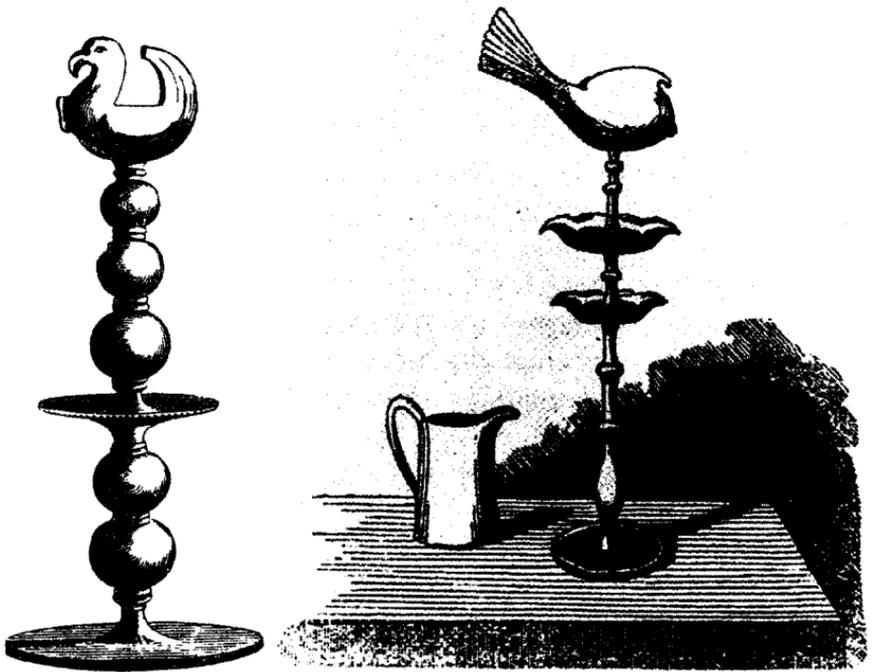


Figure 10. Deux exemples de sanjaqs, des oiseaux en métal vénérés par les Yézidis angéolâtres du Kurdistan. À gauche, celui vu par Sir Austen Henry Layard en 1849 ; celui de droite fut dessiné par Mme Badger en 1850. Ces représentations étranges sont-elles le souvenir abstrait des chamanes protonéolithiques kurdes du vautour ?

Mais c'est au Rajasthan indien que le paon est le plus vénéré, les hindous le tenant pour l'oiseau sacré d'Indra, dieu – ou *asoura* – du tonnerre, de la pluie et de la guerre. C'est en Inde un oiseau entouré de folklore et de superstition, qu'on dit par exemple apte à attaquer et tuer les serpents<sup>470</sup>, à l'instar de son homologue mythique Garouda, ou à soumettre la femelle en l'hypnotisant<sup>471</sup>, ou encore à annoncer la mousson par ses cris et danses caractéristiques<sup>472</sup>.

Seul ce dernier trait contient une part de vérité car l'oiseau, sentant arriver la pluie, tente un dernier envol avant que ses plumes, devenues trop humides, le forcent à s'en débarrasser ! Mais les deux autres légendes sont significatives en soi car elles ont contribué à asseoir la vénération des Yézidis pour cet oiseau. Le Yézi-di prise le pouvoir sur les serpents, comme en témoignent les descendants charmeurs de serpents des Cheïkhs Mand et Ruhsit. Le

<sup>470</sup> Ibid.

<sup>471</sup> « Wildlife on One with David Attenborough », documentaire TV de la BBC diffusé en G.-B. le 18 mai 1995.

<sup>472</sup> Ibid.

regard hypnotique du paon est lié au pouvoir du mauvais œil et il est intéressant de noter que les plumes de paon sont depuis longtemps considérées comme efficaces pour éloigner cette influence maléfique<sup>473</sup>.

Les étonnants yeux bleus, noirs et verts de la queue du paon durent aussi jouer un rôle majeur pour sacraliser l'oiseau chez les Yézidis, compte tenu en outre du respect dont jouit dans leur religion la couleur bleue. Une autre superstition curieuse concerne la plume du paon, censée prévenir le pourrissement de tout objet placé près d'elle – écho lointain, peut-être, du lien entre le Simorgh et la drogue de l'immortalité<sup>474</sup>.

### ~ Les descendants de Noé

Le plus important semblait toutefois être le lien entre le paon et la pluie. Comme les farouches *zaddiks* de la mer Morte, les Yézidis prétendent descendre directement de Noé – dans le cas présent, par un fils inconnu nommé Na'oumi<sup>475</sup> – et affirment que les autres races de la terre viendraient de Shem, l'autre fils de Noé qui fut vilipendé par son père. Cela revenait à dire, non seulement que les tribus yézidies étaient uniques mais que leurs ancêtres avaient un lien particulier avec le héros du Déluge.

En fait, les Yézidis croient qu'il y eut deux déluges<sup>476</sup> et non un seul – dont le second, celui de Noé, se serait produit « *il y a 7.000 ans* »<sup>477</sup> ; on ignore sur quoi ils fondent cette chronologie. Selon leur version du récit traditionnel, l'Arche aurait dérivé en pleine mer jusqu'à ce qu'elle heurte accidentellement le sommet du mont Sindjar. La catastrophe fut cependant évitée par le serpent astucieux qui se glissa promptement dans le trou béant et boucha la brèche en se lovant dedans (l'Église arménienne affirme que cet incident arriva au Sipan Dag, une montagne située sur la rive nord du lac Van)<sup>478</sup>. Le vaisseau put alors poursuivre son voyage qui se termina, comme dans les traditions judaïque, islamique et kurde, au Judi Dag et non au mont Ararat<sup>479</sup>. Les Yézidis assistent chaque année aux sacrifices effectués sur Al Judi pour commémorer les offrandes faites à Dieu par Noé après que l'Arche se fut posée sur la terre ferme<sup>480</sup>.

<sup>473</sup> Cavendish (éd), *Man, Myth and Magic*, s.v. « Peacock », p. 2154.

<sup>474</sup> Ibid.

<sup>475</sup> Empson, *The Cult of the Peacock Angel*, p. 45.

<sup>476</sup> Ibid. p. 85.

<sup>477</sup> Ibid. p. 83.

<sup>478</sup> Wigram et Wigram, *The Cradle of Mankind*, p. 336.

<sup>479</sup> Ibid. p. 335.

<sup>480</sup> Ibid.

## ~ Les faiseurs de pluie nomades

Les Yézidis montrent de grandes affinités pour la tradition noéïenne, comme s'ils se croyaient les héritiers de Noé et de la cosmogonie antédiluvienne qu'il transmit à l'ère post-diluvienne. Ils voient en lui, comme en Seth et Énoch, l'un des « *premiers pères* » de leurs tribus, conçus selon eux par le seul Adam<sup>481</sup>. Ce lien intime avec Noé est hautement significatif car, comme les communautés de la mer Morte, les Yézidis reconnaissent un certain type de prêtres nomades et sauvages appelés *koçbek*s. Ces individus passent pour des voyants, des visionnaires, des médiums et des faiseurs de miracles – des dons apparemment héréditaires. En outre, à l'instar des prêtres-*zaddiks* de la mer Morte, le *koçbek* a le pouvoir d'amener la pluie. Un récit traditionnel noté par R. H. W. Empson, spécialiste des Yézidis, raconte qu'un *koçbek* nommé *Bêrû* fut sollicité par les cheïkhs de diverses communautés de faire venir la pluie pendant une saison particulièrement sèche. Le *koçbek* s'engagea à réaliser cela sous sept jours et monta au ciel demander l'aide de Cheïkh Adi en personne, avec qui il alla porter l'affaire devant un prêtre céleste nommé Isaac (*Is'hâq*), lequel leur signifia que la requête serait exaucée. Au bout de sept jours, la pluie n'était pas tombée et les chefs yézidis demandèrent des explications au *koçbek*, qui répondit que le ciel recevait tant de demandes de pluie qu'il leur faudrait attendre leur tour comme tout le monde. Peu après la pluie arriva, prouvant les pouvoirs surnaturels du *koçbek*<sup>482</sup>.

On peut penser que la capacité apparente du *koçbek* à influencer sur le temps était l'une des qualités originellement attribuées à la race déchue, faire la pluie ayant toujours et partout occupé une place prééminente dans les pratiques chamaniques ; le fait que les Yézidis se croyaient les héritiers de traditions ancestrales remontant à Noé le suggère. En ce cas, il semblait peu douteux que le centre géographique de cette tradition fût la région du Judi Dag dans le Kurdistan turc.

## ~ La caverne secrète

Une bonne part des mythes et légendes yézidies est certainement héritée de peuples indigènes plus anciens des montagnes kurdes. Qui étaient-ils, quels liens avaient-ils avec les Veilleurs, on

<sup>481</sup> Empson, *The Cult of the Peacock Angel*, p. 148.

<sup>482</sup> *Ibid.* p. 100.

l'ignore ; mais une piste intéressante est fournie par d'étranges gravures très vénérées par les Yézidis et situées dans une caverne de Ras al-'Aïn, à la frontière turco-syrienne, gravures que E. S. Drower vit en 1940 et décrivit aux autorités de Bagdad.

Pour atteindre ce site reculé, Mme Drower s'engagea avec une femme yézidie nommée Sitt Gulé sur une paroi rocheuse délicate. Elles montèrent de plus en plus haut en utilisant les fissures comme prises, puis obliquèrent à droite et rencontrèrent alors des marches très usées menant dans une haute caverne où une source bouillonnante jaillissait d'une paroi. À la question de savoir qui était vénéré là, la femme répondit « Kaf » ou *kabaf*, mot kurde signifiant « caverne », que Sitt Gulé pensait clairement être le nom du génie du lieu car elle fit voir son image à l'Anglaise.

Regardant alentour, Mme Drower remarqua dans les murs des niches noircies par la fumée d'un millier de lampes et des étagères pour les offrandes et l'éclairage. Il y avait aussi trois vastes panneaux sur lesquels étaient gravées d'extraordinaires images de formes humaines. L'un d'eux était malheureusement dégradé au point d'être méconnaissable. Le second montrait « *un personnage assis face à l'adorateur, évoquant un bouddha par sa dignité et sa tranquillité* »<sup>483</sup>. Jambes décroisées, il siégeait dans un « *cadre concave* » rappelant les trônes en forme de lotus de l'art bouddhique ; il portait en outre un « *chapeau conique* » semblable à ceux des saints tibétains. Dans le troisième panneau se trouvait « *assis un personnage barbu également coiffé d'un chapeau conique* » vers qui avançait une procession « *en vagues adoratrices* »<sup>484</sup>.

Le mur opposé, au-delà du cours d'eau et au-dessus de la source, montrait un visage humain en bas-relief. En partie endommagé, il était d'un style semblable aux deux autres personnages, avec barbe et chapeau conique. Mais ce qui déconcerta le plus Mme Drower, ce fut, taillé dans le sol poli, « *un rectangle creusé de douze petits trous ronds, en deux rangées de six* »<sup>485</sup>. Elle conjectura qu'il s'agissait d'une sorte de « *jeu de société* », ce qui a de quoi surprendre compte tenu de la grande sacralité du lieu.

À quelle culture ancienne cette caverne avait-elle jadis appartenu ? Que représentaient ces étranges gravures de saints, dotés de barbes et de chapeaux coniques et assis sur des trônes en

<sup>483</sup> Drower, *Peacock Angel*, p. 5.

<sup>484</sup> Ibid.

<sup>485</sup> Ibid.

forme de lotus ? Nul ne le sait. Une seule chose est sûre : ces gravures étaient extrêmement anciennes et n'appartenaient ni à la religion des Yézidis ni à celle des mages. L'aspect clairement bouddhique de ces gravures sereines ne peut échapper, bien qu'il soit peu probable qu'elles aient un lien direct avec les enseignements de Bouddha, prophète indien mort en 543 av. JC. Les chapeaux coniques sont une variante du bonnet phrygien, qui dénotait dans l'art grec classique une origine anatolienne ou perse. Le premier avoir porté le bonnet phrygien, ou bonnet de Hadès, fut le héros mythique Persée, qui passait pour avoir apporté « *l'initiation et la magie* » en Perse et pour avoir fondé la religion des mages en vue de garder le « *feu sacré immortel* »<sup>486</sup>. Ces gravures antiques cachaient manifestement un grand mystère, et lever celui-ci permettrait de découvrir les origines du clergé magien de Médie et des adorateurs d'anges du Kurdistan.

Signe de la grande ancienneté des Yézidis, leurs calculs de l'âge du monde mettent en jeu des périodes immenses. Il y eut selon eux 72 Adam différents, chacun ayant vécu 10.000 ans, chacun plus parfait que le précédent<sup>487</sup> et séparé de lui par un espace de 10.000 ans où le monde était inhabité. La race humaine actuelle dériverait du dernier des 72 Adam, ce qui entraînerait pour la terre un âge d'au plus 1.440.000 ans. Des calculs d'une telle précision n'ont pas de sens en soi ; pour autant, ces chiffres (comme nous le verrons au chapitre 23) ne sortent pas de nulle part, tant s'en faut, car ils sont liés à des cycles temporels astronomiques très anciens et démontrent une connaissance des nombres universels qu'on retrouve dans les mythes et légendes du monde entier.

J'avais la forte impression que cette religion yézidie en constant déclin recelait des indices importants sur la présence hypothétique de la race déchue au Kurdistan. C'est toutefois au sein d'une autre religion angélique kurde, celle des Yarésans mystérieux et secrets, ainsi que dans les mythes et légendes d'autres cultures locales, que leurs noirs secrets allaient se révéler plus en détail.

<sup>486</sup> Ulansey, *The Origins of the Mithraic Mysteries – Cosmology and Salvation in the Ancient World*, pp. 27-8.  
<sup>487</sup> Empson, *The Cult of the Peacock Angel*, p. 46.

## Les enfants des Djinns

Les Yarésans sont un peuple tribal fier et farouche au costume rouge caractéristique, plus discret encore que les Yézidis et dont la religion n'est connue, encore aujourd'hui, que de quelques spécialistes. Aux questions des premiers voyageurs européens sur leurs croyances, ils répondaient simplement *ahl-i haqq*, « nous sommes des adorateurs de la vérité ». Sans être fausse, cette réponse était un peu trompeuse car elle jouait sur les mots *haqq*, « vérité », et *haq* – l'Esprit Universel, le créateur de l'univers – qui est le fond véritable de leur croyance.

Comme les Yézidis, les Yarésans sont organisés en communautés isolées composant à ce jour quelque 10 à 15% de la population kurde moderne. On les trouve principalement dans la région de Kermanschah dans le bas Zagros, mais il en subsiste aussi quelques groupes disséminés dans l'Elbourz iranien, dans les montagnes d'Azerbaïdjan et dans le nord de l'Irak<sup>488</sup>. Les plus anciens textes religieux yarésans sont écrits en gorâni, langue sacrée qui doit son nom à l'une des plus anciennes tribus du Kurdistan. La religion yarésan compte de nombreux Gorâns mais concerne également d'autres tribus. Son origine est encore plus obscure que celle des Yézidis et l'on ignore son âge exact ; on sait qu'elle prit sa forme définitive en fin de Moyen-Âge mais les spécialistes pensent néanmoins que ses croyances, coutumes et rituels sont parmi les plus anciens de ceux qui subsistent au Kurdistan et les font remonter aux tout premiers temps du développement de la religion iranienne<sup>489</sup>.

Les adorateurs de la vérité possèdent une cosmogonie com-

<sup>488</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook* p. 149

<sup>489</sup> Hamzeh'ee, *The Yaresan*, pp. 50-51.

plexe comportant d'évidents points communs avec celle de leurs voisins yézidis. Ils pensent que l'Esprit Universel, *Haq*, résidait jadis dans une sorte de « pré-éternité » symbolisée par une perle et manifestée par leur avatar suprême, le Seigneur Dieu *Khâwandagâr* ; cette manifestation marqua le début de la première des Sept Époques, qui fut suivie de la création du monde. Le *Haq* forma alors un groupe de sept anges sacrés appelés *Haftan* et présentant une ressemblance frappante avec ceux révévés par les Yézidis. Puis vint, à une autre époque, la genèse de l'humanité, aidée par la hiérarchie des anges. Les époques suivantes virent apparaître des séries de sept avatars, des anges incarnés dont les derniers se sont manifestés pour la septième et dernière fois dans l'ère actuelle<sup>490</sup>. Le principal avatar yarésan de la Quatrième Époque, un certain Sultan Sahâq, jouit d'une vénération immense dépassant de loin la simple préservation du souvenir d'un mortel.

### ~ Dans l'ombre de Sultan Sahâk

Sultan Sahâk aurait vécu entre les XI et XII<sup>e</sup> siècles, et c'est de lui que les Yarésans tirent leur nom – *yâr-i sân*, « le peuple du sultan »<sup>491</sup>. Mais ce grand saint est aussi considéré – comme le dit justement l'érudit kurde Mehrhad Izady – comme une sorte de « surhomme, avatar suprême de l'Esprit Universel qui vécut pendant des siècles, possédait des pouvoirs mystérieux et continue de vivre, sous la forme d'un esprit montagnard protecteur, dans les grottes des hauts sommets »<sup>492</sup>. Il est donc clair qu'il ne s'agissait pas d'un personnage historique ordinaire ; il devait être plutôt comme le fabuleux roi Arthur de la tradition britannique, dont le souvenir mêle les vies de rois et guerriers multiples, et dont l'histoire est tissée de mythes et légendes indo-européens bien plus anciens.

Qui était donc ce super-héros yarésan et quel lien avait-il avec les traditions de la race déchue ?

On peut identifier directement Sultan Sahâk, bien que cela semble paradoxal, au sombre tyran mythique Zahhak, le roi-démon ou roi-serpent du *Chahnameh*, épopée persane écrite par Firdoussi au XI<sup>e</sup> siècle av. JC.<sup>493</sup> Cet anti-héros aurait gouverné le monde au cours d'une ère de chaos et de désordre, après que

<sup>490</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook* p. 146.

<sup>491</sup> *Ibid.*

<sup>492</sup> *Ibid.* p. 147.

<sup>493</sup> *Ibid.* p. 34.

Jemshid/Yima eut par cupidité perdu le *farr* royal, la Gloire Divine, après un règne de 300 ans. Selon Firdoussi, Zahhak était un véritable héros de la dynastie royale iranienne avant de succomber au fourbe Angra Mainyou, avec qui il conclut un pacte maléfique au terme duquel il autorisait celui-ci à entrer en lui en échange du gouvernement du monde. À compter de ce moment, le roi vit pousser sur ses épaules des serpents noirs se nourrissant chaque jour des cerveaux de jeunes hommes qu'il fallait aller ravir dans les plus lointains villages ; et Zahhak avait beau couper les serpents, ils repoussaient de plus belle en exigeant de nouveaux sacrifices.

Après avoir régné mille ans, le roi-démon est finalement dupé par Féridoun, qui le capture. Il est enterré à l'intérieur du mont Démavend où il est enchaîné, torturé et abandonné à une longue et douloureuse agonie ; et l'on dit qu'il y serait toujours, son sang s'égouttant de son cœur. La victoire de Féridoun sur le méchant tyran lui donne le trône laissé vacant de l'Iran et du reste du monde, qu'il occupera dans la paix et la prospérité pendant cinq siècles pleins<sup>494</sup>.

Telle est la présentation traditionnelle, dans le *Chahnameh* de Firdoussi, du long règne de Zahhak. La littérature zoroastrienne en donne une version très similaire mais nomme le roi Azhi Dahâka et en fait l'un des grands *daevas*<sup>495</sup> ; elle prétend en outre qu'il aurait réussi à accoupler une mortelle à un *daeva* mâle et un mortel à une Péri femelle, créant ainsi la race noire – insulte délibérée envers les Africains noirs<sup>496</sup>. Le roi-démon doit au moins une partie de son existence à un personnage historique nommé Astyage – selon l'historien grec Hérodote – qui fut le dernier souverain mède (584-550 av. JC.) et fut renversé par son petit-fils Cyrus le Grand, premier roi de l'empire perse. Astyage aurait porté le titre royal de *Rшти-vegâ Azhi Dabâka*<sup>497</sup> et le souvenir déformé de sa prétendue méchanceté aurait engendré le personnage de tyran démoniaque décrit par les littératures persane et avestique.

Cette explication n'est juste qu'en partie car le personnage d'Azhi Dahâka et le symbolisme qui s'y rattache ont indiscutablement des sources multiples et diverses. Par exemple, les rois mèdes étaient connus de leurs voisins iraniens sous le titre de *Mâr*, si-

<sup>494</sup> Curtis, *Persian Myths*, pp. 35-6.

<sup>495</sup> Hamzeh'ee, *The Yaresan*, p. 80.

<sup>496</sup> Ibid.

<sup>497</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook* p. 147.

gnifiant « serpent » en persan, ce qui donna naissance chez les Arméniens aux expressions comme « *la dynastie du dragon (vishap) de Médie* »<sup>498</sup> ou « *les descendants du dragon* » – autrement dit, les descendants mythiques d’Azhi Dahâka lui-même<sup>499</sup>. Curieusement, le mot *Azhdabâ*, abréviation de Azhi Dahâka, est aujourd’hui le seul mot persan signifiant « serpent »<sup>500</sup>. Il semble en fait que Azhi Dahâka ait fini par symboliser, non seulement la forme serpentine d’*Angra Mainyou*, mais aussi son incarnation terrestre. Par ailleurs, les serpents poussant sur les épaules d’Azhi Dahâka semblent empruntés directement à la mythologie de la Mésopotamie voisine. On y trouve en effet un dieu-serpent nommé Ningišzida et portant le titre de « Seigneur du Bon Arbre », qui est représenté avec des serpents émergeant de ses épaules, exactement comme le tyran-démon des mythes arméniens et iraniens<sup>501</sup>.

Le rôle attribué à Ningišzida varie selon les récits – tantôt gardien des démons souterrains, tantôt gardien de la porte d’Anou (ou An), l’équivalent sumérien du ciel<sup>502</sup> ; ces différentes fonctions le relie en tout cas manifestement au concept hébraïque du Serpent d’Éden – le bon arbre étant l’Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal ou l’Arbre de Vie – comme le confirme l’existence, rapportée par l’érudit arménien Moïse de Khorenats’i, d’une ancienne chanson populaire selon laquelle les descendants d’Azhi Dahâka étaient vénérés dans au moins un « temple des dragons »<sup>503</sup>. C’est encore en Arménie qu’on trouve un certain nombre de mégalithes préhistoriques, ou pierres levées, qui ont une forme de serpent et sont appelées *vishaps*, dragons, ce qui montre l’extrême antiquité de ce culte. Un chercheur arménien a d’ailleurs, il est important de le noter, associé ce culte archaïque du *vishap* au culte suméro-babylonien du serpent<sup>504</sup>.

Le lien entre Azhi Dahâka et les rois mèdes est également important car c’est à la chute de ces derniers que le zoroastrisme dut de gagner si rapidement le statut de religion d’état en Perse. Dès lors, un grand nombre de prêtres magiens de Médie quittèrent le navire, pour ainsi dire, et embrassèrent cette forme revitali-

<sup>498</sup> Staniland Wake, *Serpent-Worship and Other Essays*, p. 112 ; cf. Sir Henry Rawlinson.

<sup>499</sup> Moïse Khorenats’i, *History of the Armenians*, p. 121.

<sup>500</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook* p. 139.

<sup>501</sup> Black and Green, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia – An Illustrated Dictionary*, s.v. « Ningišzida », fig. 115.

<sup>502</sup> Ibid. pp. 138-9.

<sup>503</sup> Moïse Khorenats’i, *History of the Armenians*, p. 121.

<sup>504</sup> Ibid. p. 121 n. 17.

sée de la religion iranienne ; c'est probablement à la même époque qu'Azhi Dahâka prit chez les peuples perses ce caractère exclusivement démoniaque. Par voie de conséquence, le dernier roi mède devint l'incarnation du terrible Mensonge prêché par les mages adorateurs de serpents, ainsi qu'un anti-héros national dans les mythes et légendes perses.

### ~ Les descendants du roi-dragon

Le contraste est complet quand on voit comment était considéré Azhi Dahâka dans un grand nombre des tribus kurdes jadis dominées par les rois mèdes. Pour elles, le roi-démon était le héros et Féridoun le scélérat ! Telle était leur vénération pour Azhi Dahâka qu'elles en vinrent à penser que leur race descendait entièrement de lui, et les conteurs adaptèrent même son histoire légendaire en fonction de leurs besoins ; ils affirmèrent que deux intendants du roi avaient imaginé de tromper les serpents jumeaux du roi en remplaçant l'un des cerveaux humains qui leur étaient servis par une cervelle de mouton. La ruse fonctionna et permit de sauver chaque jour l'un des deux jeunes hommes emprisonnés pour ce sacrifice. Chaque prisonnier libéré reçut des chèvres et des moutons et put s'échapper dans les montagnes ; telle était l'origine supposée des peuples kurdes<sup>505</sup>.

Bien que son interprétation exacte reste ouverte à la spéculation, ce mythe étrange suggérait que la race kurde devait son existence aux deux astucieux intendants d'Azhi Dahâka et par là au roi lui-même. Ce grand tyran étant aussi considéré comme un *daeva*, un démon, les dévots adorateurs d'anges qu'étaient les Yarésans n'en auraient jamais fait un anti-héros. Le serpent est dans leur religion symbole de luxure et de plaisirs charnels. Il est aussi l'instrument de l'Ange Déchu – Azazel ou *Shaitan*. C'est pourquoi ils transformèrent Azhi Dahâka en un avatar nommé Sultan Sahâk.

Les Yarésans d'aujourd'hui semblent inconscients des vraies origines de Sultan Sahâk et rejettent avec véhémence tout lien avec son double ténébreux Azhi Dahâka, étrange dichotomie religieuse que reconnaissent des érudits kurdes comme Izady<sup>506</sup>. L'influence de Sultan Sahâk dépasse cependant largement les seuls Yarésans puisqu'on la retrouve sous des apparences diverses dans tout le haut Zagros. Sous le nom de Sultan Is'hâq ou Isaac, prêtre

<sup>505</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook* p. 241.

<sup>506</sup> *Ibid.* p. 147.

divin, il apparaît aussi dans le récit consacré à *Bêrû*, un *kocheb* yézidi qui visite le ciel pour obtenir la pluie au nom des peuples kurdes.

Quelle était donc la véritable origine d’Azhi Dahâka ? Pourquoi ce roi-démon passait-il pour le père de la race kurde ? Et pourquoi son souvenir était-il si persistant ? La réponse était sans doute qu’avant sa chute, le tyran avait été l’un des rois mythiques de l’Iran. Puisque ces rois semblaient dotés des traits caractéristiques des Veilleurs, Azhi Dahâka représentait peut-être un écho assourdi de la présence et de la lignée de la race déchue – dont, en Arménie, les *visbaps* ou descendants des dragons conservent le souvenir – qui vécut à une lointaine époque de l’humanité. On se rappellera que, selon Firdoussi, Azhi Dahâka/Sahâk comptait dans sa descendance la belle Roudabeh – la princesse ivoirine dont le visage était « un vrai paradis », dont la peau était « blanche comme l’ivoire » de la tête aux pieds, et qui dépassait « d’une tête » son futur époux Zal, géant lui-même<sup>507</sup>. Autant de traits qui sont clairement ceux des Veilleurs, tels que les montrent les éléments énochien et de la mer Morte.

N’oublions pas non plus que les Arméniens prétendent descendre d’une race de géants conduits par Hayk, nom signifiant « gigantesque » en arménien. Un lien existe entre ces deux traditions distinctes : dans un texte intitulé « Des Fables des Perses » inclus par Moïse de Khorenats’i dans son *Histoire des Arméniens*, l’auteur affirme qu’Azhi Dahâka « {vécut} au temps de Nemrod »<sup>508</sup> et que c’était l’un des chefs qui s’adjudgèrent les terres locales après que les géants, ou Titans, eurent divisé les races suite à la destruction ou la chute de la mythique Tour de Babel<sup>509</sup>. Cette « chute » pourrait n’être qu’une autre forme déformée du souvenir de la « chute » des Veilleurs et de leur dispersion progressive dans les plaines environnant les montagnes du Kurdistan.

### ~ La cité utopique de Tigranocerte

Dans son *Histoire*, Moïse de Khorenats’i décrit les exploits et les vertus d’un roi arménien illustre nommé Tigrane le Grand qui régna entre 95 et 55 av. JC. Il narre les nombreuses et grandes réalisations du monarque puis rapporte que les ancêtres de Tigrane venaient du Kurdistan et prétendaient descendre du roi-

<sup>507</sup> Ferdowsi, *The Epic of the Kings – Shah-Nama*, pp. 39, 42.

<sup>508</sup> Moïse Khorenats’i, *History of the Armenians*, p. 127.

<sup>509</sup> Ibid. pp. 83, 85.

dragon Azhi Dahâka ; fuyant apparemment l'oppression permanente imposée par le tyran, la famille s'était établie en Arménie où vit le jour le puissant Tigrane<sup>510</sup>.

De prime abord, cette information ne présentait pas d'intérêt notable pour mes recherches sur la race déchue car nombreux sont les Kurdes qui croient descendre d'Azhi Dahâka. Mais je fis sur Tigrane une découverte qui éveilla des résonances et me sembla non-négligeable.

Tigrane le Grand fut un grand roi guerrier qui obtint la couronne d'Arménie après avoir regagné de vastes pans de territoire sur les puissants rois parthes de la Perse voisine. Il étendit ensuite ses conquêtes à la Phénicie, la Syrie, la haute Mésopotamie (nord de l'Irak) et au Kurdistan. En 88 av. JC., Mithridate VI, roi du Pont – petit royaume du nord-est de l'Asie Mineure (Turquie actuelle) – s'assura le concours de Tigrane pour battre l'armée romaine en Cappadoce et en Phrygie – autres régions de l'Asie Mineure. Cinq ans plus tard, en 83 av. JC., Tigrane se vit proposer la couronne de Syrie suite à l'effondrement de la dynastie des Séleucides ; il devait y régner 18 ans, considéré comme le plus puissant potentat de toute l'Asie occidentale<sup>511</sup>.

Au faite du succès, Tigrane décida de bâtir une capitale royale sur le site qu'occupe aujourd'hui la ville de Siirt, au cœur du Kurdistan<sup>512</sup>. Il fit de la nouvelle cité le centre d'un royaume appelé Tigranuan ou Tigranavand. Cette région était précisément celle qu'avaient gouvernée ses ancêtres kurdes avant leur départ pour l'Arménie ; et il se trouve qu'elle était toute proche du lieu où semblerait s'être situé l'Éden.

Certes, cette principauté avait une valeur stratégique pour contrôler et défendre la Route Royale perse qui coupait les montagnes kurdes ; mais comme le reconnaît l'érudit kurde Mehrdad Izady, la décision de Tigrane de bâtir sa citadelle hors d'Arménie « *peut être vue comme le signe que son passé kurde lui importait plus qu'on ne le pense* »<sup>513</sup>. Tigranocerte, ainsi fut nommée cette cité royale, grandit rapidement et devint, sur le modèle grec, un grand centre de savoir où se rendaient les savants de l'ensemble du monde hellénique ancien. Le biographe grec Plutarque (50-120) décrit Ti-

<sup>510</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook* p. 38 ; Moïse Khorenats'i, *History of the Armenians*, pp. 114-39. Il importe de noter que Moïse de Khorenats'i confond Tigran le Grand avec un Tigran antérieur ayant régné sur l'Arménie au temps de Cyrus le Grand au V<sup>e</sup> siècle av. JC., et a de ce fait attribué une grande partie de l'histoire de cet autre Tigran à Tigran le Grand.

<sup>511</sup> Chahin, *The Kingdom of Armenia*, pp. 227-8.

<sup>512</sup> Ibid. p. 229.

<sup>513</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook* p. 39.

granocerte comme « *une cité riche et belle que tout homme ordinaire et tout homme de haut rang s'emploient à embellir* »<sup>514</sup>.

Derrière ses énormes murailles protectrices, Tigrane installa une population cosmopolite comprenant Assyriens, Cappadociens, Mèdes et Grecs de Cilicie – région située sur la côte méditerranéenne – souvent issus selon Plutarque des cités rasées par Tigrane après ses batailles<sup>515</sup>. Cet intense mélange culturel permit à Tigranocerte de devenir le centre de religions et philosophies variées, ce que semble avoir voulu Tigrane.

Tigranocerte fut malheureusement saccagée et pillée par le général romain Lucullus en 69 av. JC., suite à quoi ses habitants et ses savants grecs regagnèrent leurs pays d'origine. Malgré sa chute, la cité garda sa magnificence jusqu'à l'époque islamique, et l'on rapporte qu'un général musulman ayant fait une prière pour la prendre sans verser le sang, les portes Est auraient été ouvertes par des mains invisibles<sup>516</sup>.

Que penser de la grande cité de Tigranocerte ?

Les écrits de Moïse de Khorenats'i donnent à penser que Tigrane et ses descendants, non seulement se croyaient les descendants d'Azhi Dahâka, mais le vénéraient même sous la forme d'un serpent anthropomorphe présentant un aspect similaire au dieu-serpent sumérien Ningišzida<sup>517</sup>. Dans cette hypothèse, il y a tout lieu de croire que le tyran arménien avait placé Tigranocerte dans le Kurdistan central parce qu'il voulait recréer le siège du pouvoir d'Azhi Dahâka. Comme les Kurdes faisaient remonter leur lignée à ce roi-serpent, cela indiquerait que le lieu de la Genèse de la race kurde – en d'autres termes, du royaume d'Azhi Dahâka – correspondrait de près au site de l'Éden, lieu assigné par la tradition hébraïque à la Genèse de la race humaine. Si les descendants des Veilleurs étaient les instigateurs de la dynastie serpentine des rois iraniens, il paraissait dès lors probable qu'Azhi Dahâka avait fini par symboliser aux yeux des peuples kurdes l'héritage des Veilleurs. Était-ce parce qu'il était pleinement conscient des liens passés de la région avec le Serpent d'Éden, le Seigneur du Bon Arbre, que Tigrane avait voulu créer une sorte de cité utopique ?

## ~ Les mythes créationnistes yarésans

Les mythes créationnistes yarésans ont ceci d'unique, qu'ils

<sup>514</sup> Chahin, *The Kingdom of Armenia*, pp. 229.

<sup>515</sup> Plutarque, *Vies*, p. 356.

<sup>516</sup> Chahin, *The Kingdom of Armenia*, pp. 236.

<sup>517</sup> Lenormant, *Magie assyrienne*, pp. 232-3 ; cf. du même auteur *Lettres assyriologiques*, vol. 1, pp. 97-101.

donnent deux noms au premier couple : Adam et Ève, mais aussi *Masya* et *Masyanag*, noms qu'ils ont dans le *Bundabishn* du IX<sup>e</sup> siècle. Un récit yarésan raconte qu'Azazel requit l'assistance du Serpent et du Paon pour entrer au paradis et pousser Adam et Ève au péché. Une fois dans le jardin terrestre, Azazel se changea en un bel ange et incita Adam et Ève à partager, non le fruit défendu mais le blé défendu – symbole sans doute de richesse matérielle pour les Yarésans. Suite à cette intervention, le premier couple fut expulsé du paradis et avec lui Azazel, le Serpent et le Paon<sup>518</sup>. Ce mythe prouve clairement que les Kurdes liaient la chute de l'humanité à l'Ange-Serpent et à l'Ange-Paon, considérés comme deux formes animales de l'ange déchu, et en qui l'on retrouve les symboles totémiques majeurs des Veilleurs.

Les juifs kurdes – qui habitèrent la région d'Arbéla, dans le Kurdistan irakien, du I<sup>er</sup> siècle av. JC. jusqu'à leur émigration finale en Israël dans les années 1950 – possédaient également une variante de ce mythe. Le Serpent d'Éden y apparaît, comme Azazel dans le récit yarésan, en « *homme jeune et bien tourné* »<sup>519</sup>. Assez curieusement, c'est ici *Adam* ( et non *Ève* ) qu'il tente de séduire. Il est même dit qu'il avait coutume de rôder près du Jardin dès *avant* la création d'Ève !<sup>520</sup>.

Ces deux histoires montrent que les peuples kurdes voyaient dans le Serpent d'Éden un bel ange usant de séduction pour amener l'humanité, par la désobéissance, à sa chute. On pouvait même y voir, plus que dans leurs équivalents judéo-chrétiens, des allégories sur la chute des Veilleurs. Pourquoi les Kurdes avaient-ils donné au récit de la Chute de l'Homme cette orientation légèrement différente ? Avaient-ils, pour en modifier la trame, des raisons fondées sur des traditions indigènes concernant la chute des anges ?

### ~ Les oiseaux des anges

Les Yarésans ont une foi intense dans les anges, à qui ils prêtent souvent des qualités tout humaines. Un ange nommé Mohammad Beg affirmait avoir été dans une incarnation antérieure le fabuleux oiseau *Anqa* et aussi l'ancêtre de *Masya* et *Masyanag*, les premiers êtres *humains*<sup>521</sup>. L'*Anqa* étant une forme arabe du Si-

<sup>518</sup> Hamzeh'ee, *The Yaresan*, p. 74, citant *Haqq ol-haqayeq*, pp. 92-3, 101.

<sup>519</sup> Sabar, *The Folk Literature of the Kurdistan Jews – An Anthology*, p. 6.

<sup>520</sup> *Ibid.* p. 4.

<sup>521</sup> Hamzeh'ee, *The Yaresan*, p. 79 ; cf. Buraka'i, *Daureh-ye haftavaneh*, pp. 78, 135-6.

morgh, dont la patrie mythique, l'*Airyana Vaejah* (ou *Éranvej* dans le Bundahishn), était très probablement le Kurdistan, cette révélation était d'une extrême importance : elle suggérait que la race humaine était née d'un ange que l'on identifiait, quelque part dans les montagnes du Kurdistan, à un oiseau fabuleux.

J'avais également été intrigué de découvrir que la tradition yarésane attribuait à Sultan Sahâq une naissance miraculeuse en relation avec un gros oiseau. Un être divin appelé le Faucon Blanc Royal se serait posé sur un perchoir et après son départ, la Dame Vierge Dayerak aurait retroussé sa jupe « *sur laquelle le Faucon {s'était} installé* » ; elle rabattit ensuite sa jupe et la retroussa de nouveau pour y découvrir un enfant<sup>522</sup>. La légende n'en dit pas plus mais il y a clairement l'idée d'un rapport sexuel au cours duquel la vierge aurait été fécondée par la semence du Faucon Blanc Royal, porteur symbolique de la divinité dont le rôle est identique à celui du Varaghna – l'oiseau qui transmet le *farr* royal de roi en roi dans la tradition avestique<sup>523</sup> ; la perche étant très probablement une variante de l'arbre divin qui supporte le Simorgh dans les mythes iraniens.

L'étrange naissance de Sultan Sahâq visait à montrer que l'avatar était de lignage divin et qu'il était animé par la Gloire de Dieu, à lui conférée par la semence du Faucon Blanc Royal<sup>524</sup> : on retombait encore sur le lien incontournable unissant chez les tribus indigènes du Kurdistan les serpents, les oiseaux prédateurs, la sagesse divine et la gloire royale. Pourquoi ces symboles avaient-ils chez les tribus angélolâtres cette place suréminente ? Était-ce l'héritage d'ancêtres tribaux ayant conservé le souvenir de la présence des Veilleurs dans la région ? Des légendes très étranges courent sur les djinns dans les communautés yarésanes et juives du Kurdistan, qui laissent penser que la réponse pourrait bien être oui.

### ~ Engendrés par les djinns

Les djinns, dit un ouvrage yarésan du XIII<sup>e</sup> siècle intitulé '*Ajayebl-makbluqat*, sont « *une sorte d'animaux* » capables de changer de forme et d'apparence, tour à tour serpents, scorpions voire humains. Pour la théologie musulmane, les djinns furent créés 2000 ans avant Adam. Ils avaient rang d'anges et leur chef était

<sup>522</sup> Ibid. p. 91, citant Jayhunabadi, *Haqq ol-haqayeq*, pp. 155-6, 540, 562, etc.

<sup>523</sup> Ibid. p. 93.

<sup>524</sup> Ibid. p. 91.

Éblis. Ayant refusé de se courber devant Adam, les djinns, et Éblis avec eux, furent chassés du ciel à jamais et voués à hanter la terre comme des démons.

Dans la tradition yarésane, la chute des djinns est un peu différente. Il est dit que cette race ancienne vivait jadis sur terre sans rois ni prophètes parmi eux. Puis ils se révoltèrent contre les prophètes humains et le monde sombra bientôt dans l'anarchie, ce que voyant, Dieu envoya une armée d'anges s'occuper des djinns rebelles. Les guerriers du ciel repoussèrent les méchants vers la mer pour les empêcher de se répandre à l'intérieur des terres<sup>525</sup>. Pour finir, les anges retinrent prisonniers de nombreux djinns – dont le jeune Azazel qui fut ensuite amené au ciel.

Là ne s'arrête pas le lien entre les djinns en guerre et le folklore kurde car je découvris dans les légendes des Juifs kurdes un conte des plus révélateurs. Il concerne ce célèbre roi israélite Salomon qui aurait été l'homme le plus sage au monde. L'histoire raconte qu'un jour le monarque ordonna à 500 djinns de lui trouver les 500 plus belles vierges du monde, leur interdisant de revenir tant qu'une seule manquerait. Les djinns se lancèrent dans cette tâche immense et partirent chercher les demoiselles en Europe. Ils finirent par en rassembler le nombre requis et s'apprêtaient à revenir à Jérusalem quand ils apprirent que Salomon était mort. Il fallut décider que faire : ramener les filles dans leur foyer ou les garder ? Comme les jeunes vierges avaient « *trouvé grâce aux yeux des djinns, ils les prirent eux-mêmes pour femmes. Ils eurent de nombreux et beaux enfants et ces enfants eurent d'autres enfants... Et c'est ainsi que naquit la nation des Kurdes* »<sup>526</sup>. Dans une autre version de l'histoire, Salomon dépêche 100 génies qui devront trouver pour son harem les cent plus belles demoiselles du monde. Ceci fait, Salomon meurt et les 100 génies décident de s'établir avec les demoiselles dans les montagnes inaccessibles du Kurdistan. Le fruit de ces mariages est la fondation de la race des Kurdes « *pareils à leurs ancêtres génies par la discrétion, et à leurs aïeules par la beauté* »<sup>527</sup>. « *C'est pour cela que les voisins ethniques des Kurdes les qualifient parfois d' 'enfants des djinns (ou génies)'* »<sup>528</sup>.

Pourquoi les Juifs du Kurdistan se racontaient-ils ces récits sur les Gentils kurdes ? Pourquoi les prenaient-ils pour les descen-

<sup>525</sup> Ibid. p. 87.

<sup>526</sup> Sabar, *The Folk Literature of the Kurdistan Jews – An Anthology*, p. xv, citant Minorsky, p. 1134.

<sup>527</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook*, p. 241.

<sup>528</sup> Ibid.

dants des djinns, qui ne furent jamais considérés comme dotés d'un corps physique ? Et pourquoi trouvaient-ils aux Kurdes une ressemblance avec les djinns ? Peut-être, convaincus que les djinns s'étaient installés dans cette région montagneuse, pensaient-ils que les ancêtres des Kurdes avaient immigré dans la région à une époque reculée de l'histoire du monde.

Pour les Juifs kurdes, les djinns venaient de Jérusalem et les vierges, ou les demoiselles, venaient d'Europe. Pour quelle raison ? En quoi consistaient les prétendues ressemblances physiques avec les djinns ? Était-ce que les « *enfants des djinns* » présentaient à la fois les traits des Veilleurs et des « Européens » blancs ? On trouve au Kurdistan deux races différentes : l'une au teint olive, à la taille moyenne et aux yeux foncés ; l'autre bien plus grande, claire de peau et aux yeux très souvent bleus.

E. S. Drower l'avait noté lors de sa visite de 1940 au village yézidi de Baashika, dans les collines kurdes irakiennes. Elle rapporta que « *beaucoup de ceux que nous vîmes au village* » étaient des hommes « *grands, bien bâtis* » au visage « *plutôt clair* » « *de type quasiment scandinave* », ajoutant : « *parmi les enfants du village, certains avaient les cheveux de lin et les yeux bleus des Saxons* »<sup>529</sup>. On ignore l'origine ethnique de ces individus aux traits de Caucasiens blancs mais on comprend aisément que les Juifs kurdes aient pu leur prêter des aïeux européens.

Je commençais à penser sérieusement que les Kurdes avaient quelque chose de différent et que leurs origines étaient une des clés de la présence et du destin des Veilleurs. D'autant qu'il existait d'autres indices montrant que les Kurdes étaient souvent nés dotés de traits semblables à ceux de la race déchue.

### ~ La peur des substitutions d'enfants

Les Yézidis ont une peur terrible que, pendant les sept premiers jours suivant sa naissance, le nourrisson ne soit remplacé par un enfant-démon appartenant à la race de « *fées mauvaises* » appelées Rashé Shebbé ou Shevvé<sup>530</sup>. Aussi la mère doit-elle garder le lit pendant cette période de vulnérabilité initiale. L'idée d'un échange entre bébés mortels et enfants de « *fées* » est bien connue dans le folklore européen. Ces craintes reposent de toute évidence sur le fait que certains bébés naissent avec les traits qu'on prête

<sup>529</sup> Drower, *Peacock Angel*, p. 25.

<sup>530</sup> *Ibid.* p. 32.

aux « démons » ou aux « fées », laissant supposer un échange à la naissance. Au Proche-Orient toutefois, ces légendes ne concernent pas de petits êtres malicieux comme les « fées » européennes mais les djinns et les Péris – progéniture d'Éblis, celui qui était l'ange Azazel avant sa chute. On pouvait en déduire que les enfants « substitués » de la tradition yézidie devaient avoir des traits de Veilleurs, ce qui nous ramène aux étranges naissances de Noé, Roustam et Zal.

Dans ce contexte, il devient clair que les femmes yéziennes craignaient que leurs enfants n'arborent des traits semblables à ceux des djinns ou de la race déchue, et qu'elles devaient prendre certaines précautions pour éviter ces naissances fatales.

Pourquoi les Yézidis ont-ils si peur des substitutions d'enfants ? La seule réponse possible est que les bébés « démons » devaient jadis être courants chez les Kurdes, et cela ouvre une possibilité troublante : ces bébés étaient sans doute une résurgence génétique du temps où les mariages entre deux races complètement différentes donnaient des enfants ayant tantôt les traits de l'une, tantôt de l'autre. Cela expliquerait pourquoi les rejetons des djinns et des jeunes filles étaient « *pareils à leurs ancêtres génies par la discrétion, et à leurs aïeules par la beauté* ». Avec le temps, la probabilité que cet héritage génétique produise des traits extrêmement marqués diminuait évidemment, mais de temps à autre, des enfants-géants aux traits de « démon » devaient naître dans les communautés ; ils devaient alors être considérés comme des enfants échangés à leur naissance par des esprits malins.

C'étaient des « enfants de djinns ».

Cette notion kurde de substitution d'enfants renforçait peut-être l'idée que des relations interdites avaient eu lieu entre l'hypothétique culture des Veilleurs et les anciens peuples indigènes du Kurdistan. Mais comment en être sûr ? De quand dataient ces superstitions ? Le folklore kurde semblait présenter tant de distorsions, de naïveté voire de confusion qu'il était très difficile d'avoir quelque certitude dans son décodage. Mais ces lacunes n'empêchaient pas de constater que s'y cachaient des symboles récurrents qui resurgissaient sans cesse – anges, démons, djinns, immortalité, serpents, oiseaux anthropomorphes, royauté, vastes cycles temporels. Il manquait toutefois aux littératures yézidie et yarsane une tradition authentique plaçant l'Éden biblique dans les hauteurs du Kurdistan.

Peut-être Yézidis et Yarésans étaient-ils trop proches de la source du mystère pour réaliser l'immense importance donnée à la région par les religions étrangères. Seules l'Église nestorienne d'Assyrie (haut Irak) et l'Église d'Arménie adoptèrent et promurent l'idée que le jardin d'Éden se trouvait aux sources des quatre fleuves du paradis<sup>531</sup>.

Peut-être fallait-il à ce point commencer à explorer un passé beaucoup plus ancien. Les religions indigènes du Kurdistan semblaient avoir préservé des récits fragmentaires sur la présence des Veilleurs dans ces parages ; par contraste, les plus anciennes cultures de la Mésopotamie paraissaient avoir rapporté, non seulement l'existence de la race déchue, mais également *l'histoire précise* de son occupation des montagnes du Kurdistan.

---

<sup>531</sup> Chahin, *The Kingdom of Armenia*, p. 42.

~ 15 ~

## Le lieu où ciel et terre se rejoignent

*Fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Nippour, sud de l'Irak.* Derrière l'appel du lointain muezzin, le bruit incessant des pioches frappant le sol caillouteux emplissait l'air brûlant et saturé de poussière. Des ouvriers arabes, la tête enveloppée de coiffures colorées, s'escrimaient sous le soleil blanc à retirer saletés et gravats de profondes tranchées rectangulaires taillées dans le sol antique. D'heure en heure, de nouvelles trouvailles avivaient le désir de creuser plus profond.

La nouvelle courut que de nouveaux artefacts venaient d'être mis au jour – près des fondations de l'É-kour, la Maison de la Montagne. C'était le grand temple d'Enlil, dieu suprême du panthéon sumérien et fondateur légendaire de cette puissante cité-état plus de 5000 ans auparavant<sup>532</sup>.

Apprenant la découverte, le professeur J. H. Haynes, de l'expédition babylonienne de l'université de Pennsylvanie, se mit à naviguer dans un dédale d'allées ménagées entre des tranchées et fossés animés d'une activité frénétique. Il parvint enfin aux vestiges de l'É-kour, à côté d'une ziggourat éboulée en briques de terre que les Sumériens appelaient Dour-an-ki, la « *jonction du ciel et de la terre* »<sup>533</sup>. Guidé par la voix de ceux qui avaient fait la découverte, Haynes examina rapidement le nouveau puits. Il y vit huit fragments d'un cylindre d'argile portant clairement, malgré un effacement partiel, des inscriptions cunéiformes. Sa localisation dans les ruines de l'É-kour suggérait fortement que c'était un cylindre de fondation déposé après des réparations effectuées sous le règne

<sup>532</sup> Black et Green, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia – An illustrated Dictionary*, s.v. « E-kur », p. 74.

<sup>533</sup> Ibid.

de Narâm-Sin (2254-2218 av. JC.) ou de son successeur Sharki-Sharri (2217-2193 av. JC.), les deux derniers rois d'Akkad – dynastie royale d'origine sémitique qui dirigea Sumer sans partage pendant 141 ans dans la deuxième moitié du troisième millénaire av. JC.<sup>534</sup>

Le Dr Haynes ne devait jamais réaliser l'importance immense de ce cylindre de fondation et des inscriptions extraordinaires figurant sur d'autres tablettes d'argile, d'une ancienneté équivalente, trouvées par son équipe aux abords de l'É-kour. Le professeur H. V. Hilprecht, archéologue en chef de l'expédition babylonienne, emporta au musée de l'université de Philadelphie, parmi de multiples trésors jugés plus précieux, le cylindre cassé et les tablettes gravées. Ils ne furent jamais retirés de leur emballage et furent relégués au sous-sol du musée jusqu'à la deuxième décennie du XX<sup>e</sup> siècle, époque où les redécouvrit George Aaron Barton, professeur au Bryn Mawr College de Philadelphie<sup>535</sup>. Connaissant les travaux de Haynes et Hilprecht, Barton décida de traduire le cylindre de fondation de l'É-kour, qu'il trouva éparpillé dans trois caisses différentes<sup>536</sup>.

Après avoir peiné de longues heures, Barton finit par s'enflammer pour ces inscriptions rédigées uniquement en sumérien et disposées en 19 colonnes sur les 8 fragments, représentant selon lui « *les plus anciens textes connus* » de Sumer, « *voire les plus anciens au monde* »<sup>537</sup>. Nombre de dieux anciens y apparaissaient, comme Enlil, Enki – le dieu des eaux profondes – ou encore une déesse du serpent peu connue et nommée Sir. Cela semblait être un autre nom de Ninlil/Ninkarsag, l'épouse d'Enlil, et Barton en déduisit que Nippour avait été un centre cultuel de cette ancienne déesse du serpent<sup>538</sup>. En revanche, certaines des autres tablettes lui parurent plus banales : une version du mythe créationniste sumérien, des hymnes et éloges sur des rois déifiés ou des divinités locales, mais guère plus.

Malgré son enthousiasme initial pour le cylindre d'argile, Barton conclut que les tablettes de Nippour qu'il avait traduites présentaient « *ce mélange familier de religion et de magie qui caractérise la pensée babylonienne... voire l'expression religieuse de la démocratie* »<sup>539</sup>. Son travail achevé, Barton abandonna les textes de Nippour, qui

<sup>534</sup> Les dates des règnes sont tirées de Roux, *Ancient Iraq*, tableau chronologique pp. 460-61.

<sup>535</sup> Barton, *Miscellaneous Babylon Inscriptions*, p. 1.

<sup>536</sup> *Ibid.*, « Note introductive ».

<sup>537</sup> *Ibid.*

<sup>538</sup> *Ibid.* pp. 16-17.

<sup>539</sup> *Ibid.* p. 4.

furent publiés en 1918 par Yale University Press sous le titre austère *Inscriptions babyloniennes diverses*. On en resta là pendant 60 ans. Puis, dans les années 1970, un exemplaire du livre désormais très rare de Barton tomba dans les mains d'un ex-géologue nommé Christian O'Brien qui avait étudié les sciences naturelles à Cambridge et avait travaillé en Iran pendant des années pour l'Anglo-Iranian Oil Company, devenue depuis British Petroleum. Il lisait également l'écriture cunéiforme et un simple survol lui fit voir que Barton avait commis de nombreuses erreurs d'interprétation par rapport au contenu réel du cylindre de fondation et des huit tablettes publiées (sur dix) ; cela l'incita à les retraduire. Et ce qu'il découvrit le médusa.

Au fur et à mesure des tablettes, un puzzle se reconstituait lentement. Une grande partie des textes semblait relater l'histoire d'une race d'êtres divins appelés Anannage (*a-noun-na(ge)*) ou Anounnaki (*a-noun-na-ki*). Ce sont les grands, ou les rejetons princiers, ou les fils, du ciel et de la terre<sup>540</sup>. Ils arrivent dans une région montagneuse et campent dans une vallée fertile ; cet établissement, ils l'appellent *édin*<sup>541</sup>, qui signifie en akkadien « plateau » ou « steppe » (cf. chapitre 12), et aussi *'gar-sag* ou Kharsag, mot signifiant d'après O'Brien « enclos principal » ou « enclos élevé »<sup>542</sup>. Progressivement, les Anannage développent une communauté agricole comprenant cultures, champs, domestication de plantes et création de fossés d'irrigation et de canaux. Ils mettent le bétail dans des enclos couverts et construisent des habitations en cèdre<sup>543</sup>. Ils entreprennent de grandes constructions : un réservoir, pour doter Kharsag d'une forme plus évoluée d'irrigation ; de grands édifices, comme la Grande Maison d'Enlil qui se dressait sur une éminence rocheuse dominant l'Établissement<sup>544</sup>. Les textes parlent aussi de « grenier », de « construction {de} routes », d'une « maternité pour les mères » et d'un endroit appelé « le Bâtiment de la Vie dans le Lieu Élevé »<sup>545</sup>. La vallée environnante comprend apparemment des « plantations d'arbres aménagées en hauteur », des « enclos élevés en bois de cèdre » et des vergers dont les arbres « donnent trois fois des fruits »<sup>546</sup>.

<sup>540</sup> O'Brien, *The Genius of the Few*, pp. 37-8. O'Brien inclut le mot *ge*, « de », dans le titre des *a-noun-na*, ce qui donne *a-noun-na(ge)*. C'est inhabituel mais j'ai choisi de respecter cette orthographe afin de ne pas rompre la continuité de sa traduction.

<sup>541</sup> Ibid. p. 43.

<sup>542</sup> Ibid. p. 37.

<sup>543</sup> Ibid. p. 66.

<sup>544</sup> Ibid.

<sup>545</sup> Ibid. pp. 44-5, 53.

<sup>546</sup> Ibid. pp. 45-6.

Les tablettes de Kharsag, comme les appelait O'Brien, semblaient indiquer que la communauté avait prospéré pendant une immense période. Les récoltes, généralement abondantes et excédentaires, permettaient même de « partager le butin » avec des étrangers qui venaient participer et aider<sup>547</sup>.

Les principaux fondateurs de la colonie étaient au nombre de cinquante et avaient pour chefs Enlil, le Seigneur de la Culture, et sa femme Ninkharsag, la Dame de Kharsag aussi appelée Ninlil. Elle est fréquemment désignée comme « la Dame Brillante » ou encore, plus important, comme « la Dame du Serpent (Sir) »<sup>548</sup> – titre qui avait fait supposer à Barton qu'il s'agissait de quelque déesse du serpent vénérée à Nippour. Le groupe comprenait encore Enki, Seigneur de la Terre, et Outou ou Ougmash, un dieu du soleil. Les Anannage possédaient un gouvernement démocratique mais il existait également un conseil restreint des sept chargé des grandes décisions sur l'avenir de Kharsag<sup>549</sup>, parfois aidé dans ses délibérations par l'être suprême Anou – dont le nom signifie « ciel » ou « montagnes ». Les situations et événements survenus dans la communauté sont parfois décrits avec un certain détail. À propos d'une grande épidémie ayant frappé Kharsag, par exemple :

*Les jarres de pierre étaient comprimées par le grain [autrement dit, la récolte avait été bonne]. La Dame du Serpent se hâta vers le Grand Sanctuaire. Dans sa maison, son mari – le seigneur Enlil – était frappé par la maladie. La demeure brillante, la maison de la Dame Ninlil, était frappée par la maladie.*

*Maladie... maladie – elle se répand dans {la colonie}... Notre Mère splendide – qu'elle soit protégée – qu'elle ne succombe pas... Qu'on lui donne la vie – qu'elle soit protégée de l'atteinte de la maladie... Pas de repos pour ce Serpent ; de la maladie à la fièvre...<sup>550</sup>*

La maladie frappe Ninourta, le propre fils d'Enlil et Ninlil. Sa mère fait éteindre toute lumière jour et nuit jusqu'à ce que l'enfant retrouve la santé. Les malades finissent par se remettre et des lois sévères sont instituées pour empêcher le retour de la maladie mystérieuse :

<sup>547</sup> Ibid. p. 54.

<sup>548</sup> Ibid. p. 46.

<sup>549</sup> Ibid. p. 59.

<sup>550</sup> Ibid. p. 47.

*En Éden, la nourriture que tu cuis doit être mieux cuite. En Éden, la nourriture que tu nettoies doit être mieux nettoyée. Père, manger la viande est le grand ennemi – ta nourriture à la Maison d'Enlil<sup>551</sup>.*

Après avoir traduit cette tablette, O'Brien dut se rendre compte qu'il avait trouvé le gros lot en matière de préhistoire car il nota alors avec exaltation :

*Les parallèles que présente cette épopée avec le récit hébraïque du Jardin d'Éden sont des plus convaincants. Non seulement « Éden » est mentionné deux fois [dans cette tablette] mais la référence à la « Dame du Serpent » pour désigner Ninkharsag... [est] une claire confirmation de la nature scientifique de la tâche effectuée par les Serpents du récit hébraïque<sup>552</sup>.*

Par « Serpents du récit hébraïque », il faisait allusion aux Veilleurs et Néphilim du Livre d'Énoch. Une autre confirmation de ce lien entre Veilleurs et Anannage venait de l'appellation « *Serpent splendide aux yeux brillants* » appliquée à deux reprises à Enlil, le mari de Ninlil<sup>553</sup>, une expression qui rappelait les vivantes descriptions des Veilleurs fournies par la littérature énochienne et de la mer Morte, le Testament d'Amram notamment.

O'Brien avait-il mis au jour un récit sur les Veilleurs de l'Éden ?

### ~ La chute de Kharsag

Les tablettes suivantes parlaient d'un « *hiver au froid mordant* » comme jamais n'en avait connu Kharsag. Les Anannage réussirent un temps à résister aux conditions quasi polaires mais d'autres cataclysmes se préparaient. Ce fut d'abord « *un grand orage* » ; puis des inondations, de neige et de glace fondues sans doute, amenèrent de nouvelles destructions. On installa alors un collecteur d'eaux pluviales reliant le sommet des montagnes aux abords des plantations. Ce système fut efficace quelque temps et maintint les flots montants à l'écart ; puis vint un hiver encore plus sévère et ce fut la goutte d'eau en trop :

*Un froid démoniaque remplit la terre ; l'Orage l'assombrit ; chez les petits ménages du Seigneur Enlil, il y avait des gens mal-*

<sup>551</sup> Ibid. p. 48.

<sup>552</sup> Ibid. pp. 48-9.

<sup>553</sup> Ibid. pp. 62-3.

*heureux. La Maison du Destin fut recouverte ; la Maison du Seigneur Enlil disparut (sous la neige)... Les quatre murs protégeaient le Seigneur du froid furieux. Le sort du Grenier reposait sur ses murs épais – il fut préservé du désastre, de la puissance des eaux pluviales... L'inondation ne détruisit pas le bétail*<sup>554</sup>.

Vêtements chauds, vie en communauté et bonne humeur aidaient les derniers Anannage à se maintenir en vie. Les feux grondaient dans d'énormes cheminées et il paraissait possible de survivre à ce long hiver quand un autre désastre frappa. Il semble que les viticulteurs aient décidé d'ouvrir les vannes du réservoir afin d' « irriguer le matin et la nuit »<sup>555</sup>. Mais le « flot ferme et profond fut destructeur... dans la nuit, bien des robustes maisons établies par le Seigneur furent inondées... »<sup>556</sup> Ce qui arriva ensuite restera peut-être à jamais ignoré car le reste de la tablette concernée était trop endommagé pour être traduit. L'avant-dernière tablette parle de dévastations encore plus grandes dues essentiellement aux orages, bien qu'il soit aussi question de la foudre qui aurait détruit la maison brillante du Seigneur Enlil et de ténèbres persistantes (« les ténèbres planaient sur les montagnes hostiles »<sup>557</sup> et « chèvres et moutons bêlaient dans le pays ténébreux »<sup>558</sup>).

La dernière tablette parle de désastres et lamentations généralisés. Avec les ténèbres permanentes, que seuls interrompaient les fréquents orages, s'installa une pluie incessante. Le réservoir se remplit puis déborda, inondant bientôt les champs irrigués puis les zones basses de la colonie. Les bâtiments situés dans les hauteurs furent de nouveau frappés par la foudre ; Enlil et Ninlil, et sans doute d'autres Anannage, tentèrent de limiter les dégâts subis par ce qui restait de Kharsag. Mais la fin approchait. Les Anannage savaient que le combat était sans issue, comme Enlil le reconnut :

*« Ma colonie est ruinée ; les débordements de l'eau l'ont accablée – l'eau a suffi, hélas, pour la détruire »*<sup>559</sup>.

La dévastation massive causée par cette période de turbulences climatiques avait mené l'établissement idyllique de Kharsag à sa perte. O'Brien en vint à penser que cette débâcle avait

<sup>554</sup> Ibid. p. 69.

<sup>555</sup> Ibid. p. 70.

<sup>556</sup> Ibid.

<sup>557</sup> Ibid. p. 167.

<sup>558</sup> Ibid. p. 168.

<sup>559</sup> Ibid. p. 169.

provoqué une dispersion importante de population qui ouvrit la voie à la fondation des cités-états de Mésopotamie vers 5500 av. J.C.<sup>560</sup> De ces hommes-dieux d'un autre âge serait venue la première civilisation du Proche-Orient, sous la forme d'un certain nombre de cités-états peuplées de races indigènes mais administrées par les descendants directs des Anannage, les serpents aux yeux brillants. Elles auraient conservé le souvenir de la colonie de Kharsag et en auraient couché l'histoire sur des tablettes d'argile déposées dans l'É-kour par les prêtres akkadiens sous le règne de Narâm-Sin ou de Shar-Kali-Sharri.

Voilà l'histoire ahurissante que présenta en 1985 Christian O'Brien dans le livre qu'il écrivit avec sa femme Barbara, *The Genius of the Few*. Le livre ne plut malheureusement ni à Dieu ni au diable – boudé par le monde académique comme par les amateurs de mystères anciens – et n'eut pas le succès populaire qu'il méritait indiscutablement. Tous les exemplaires disparurent rapidement mais l'un d'eux atterrit par chance dans une librairie de livres d'occasion à Maldon, dans l'Essex, où mon collègue Richard Ward le trouva en 1992 sur une étagère consacrée à l'archéologie.

### ~ O'Brien avait-il raison ?

Richard et moi-même eûmes vite reconnu le caractère explosif de la théorie proposée dans *The Genius of the Few*. Si la traduction d'O'Brien était correcte, c'était la preuve la plus convaincante qu'on eût de la réalité de l'Éden et de l'existence d'une culture hautement évoluée ayant vécu aux temps préhistoriques dans une région montagneuse du Proche-Orient. O'Brien avait identifié les « serpents » aux « yeux brillants » de ces textes aux Veilleurs du Livre d'Énoch et estimait qu'on pouvait identifier Kharsag avec les sept cieus visités par le patriarche Énoch<sup>561</sup>.

Plus importante encore était la référence au conseil des sept Anannage qui se réunissait pour les grandes décisions concernant l'établissement de Kharsag. Ces Sept Conseillers ou Sept Sages étaient renommés dans les mythes et légendes sumériens ; en outre, des écrits assyriens datant du règne d'Assourbanipal (668-627 av. J.C.) mentionnent les sept Anannage ou Anounnaki et dans la foulée les « dieux étrangers » d'Assaramazash, ce qui renvoie clairement au dieu iranien Ahoura Mazda et aux six *Amesha Spentas* et

<sup>560</sup> Ibid. p. 15.  
<sup>561</sup> Ibid. pp. 108-9.

suggère que ces deux groupes d'êtres divins ne faisaient qu'un<sup>562</sup>. Dès lors, cela signifiait que le conseil des sept Anannage était certainement l'origine, non seulement des *Amesha Spentas*, mais aussi des sept archanges de la tradition judéo-chrétienne que le Livre d'Énoch présente, on s'en souvient, comme les chefs des Veilleurs restés fidèles au ciel à l'époque de la chute.

Les tablettes de Kharsag ne disaient rien d'une « chute » des Anannage, mais rien ne permet non plus de supposer que les textes trouvés soient complets. D'autres textes sumériens parlent d'ailleurs des Anannage et éclairent le sujet bien davantage. Il semble qu'à l'origine les Anannage étaient seulement des dieux du « ciel d'Anou » ; ce n'est qu'ensuite que deux camps distincts se seraient formés – les dieux du ciel et ceux de *ki*, « la terre ». Des chiffres sont même donnés : il y avait 300 Anannage au ciel sous les ordres du dieu Anou et 600 « dans la terre » sous les ordres du dieu des enfers Nergal<sup>563</sup>. Cette information prouvait-elle, comme le pensait O'Brien, que la colonie originelle de Kharsag s'était scindée et qu'un groupe d'Anannage rebelles, refusant l'isolement des montagnes, avait décidé de descendre vivre avec les humains dans les plaines de l'Irak ancien ? Était-ce la même histoire que celle de la « chute » des 200 Veilleurs rebelles relatée par le Livre d'Énoch ? De fait, il existe dans la mythologie sumérienne divers récits étranges qui racontent que les Anannage circulaient jadis parmi les humains. Il est dit par exemple qu'ils conçurent et posèrent les fondations de l'ancienne cité sumérienne de Kish<sup>564</sup>. Ils furent également « *mis au travail pour aider à construire le temple (de la cité) de Girsou* »<sup>565</sup>.

D'après un autre mythe, ils reçurent « *une cité comme endroit où résider* »<sup>566</sup> ; cet « *endroit* » était probablement Éridou, la plus ancienne cité-état de Sumer, qui aurait compté pas moins de 50 Anannage<sup>567</sup>, le même nombre que citent les textes de Kharsag. Les fouilles ont révélé qu'Éridou fut fondée v. 5500 av. JC. ou avant<sup>568</sup>, date proposée par O'Brien pour la débâcle de Kharsag.

<sup>562</sup> Hamzeh'ee, *The Yaresan*, p. 112, citant V. Justin Prásek, Darmstadt, 1968.

<sup>563</sup> Black et Green, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia – An Illustrated Dictionary*, s.v. « Anuna (Anunnakku) », p. 34.

<sup>564</sup> Dalley, *Myths from Mesopotamia*, « Etana », Tablett I, p. 190.

<sup>565</sup> Black et Green, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia – An Illustrated Dictionary*, s.v. « Anuna (Anunnakku) », p. 34.

<sup>566</sup> Spence, *Myths and Legends of Babylonia and Assyria*, p. 90.

<sup>567</sup> Black et Green, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia – An Illustrated Dictionary*, s.v. « Anuna (Anunnakku) », p. 34.

<sup>568</sup> Roux, *Ancient Iraq*, pp. 70-71.

Mais la traduction d'O'Brien était-elle exacte ?

Les universitaires restés fidèles au professeur George Barton tendent à rejeter entièrement l'interprétation quelque peu « colorée » des textes de Kharsag donnée par O'Brien. Ils soutiennent la traduction de Barton et confirment l'approche orthodoxe qui y voit des textes religieux de la période akkadienne tardive, v. 2200 av. JC. Ils soulignent en outre que les « mythes créationnistes » contenus dans les tablettes sont conceptuels et que les références à Enlil et à sa Maison de la Montagne renvoient à son temple de Nippour et non à un établissement de dieux ayant existé « en montagne » aux temps préhistoriques. Ce que disait O'Brien ne serait donc qu'un amas d'absurdités, à ranger avec les livres sur les anciens astronautes ou sur l'Atlantide.

L'affaire en était là.

Une partie de moi-même inclinait à suivre ce raisonnement. J'essaie de m'en tenir, en matière d'histoire ancienne, à des vues académiques et terre-à-terre, car je sais qu'on ne s'attire que dérision et mépris en s'écartant trop des sentiers battus – que l'on ait tort ou *raison*. Mais O'Brien n'était pas un théoricien des anciens astronautes. Ses arguments contre l'interprétation orthodoxe des textes étaient réellement convaincants<sup>569</sup>. Il montrait certes quelque emballement dans sa conviction que les tablettes de Kharsag étaient autre chose que d'anciens textes religieux sumériens. Mais sa traduction avait beaucoup plus de sens que celle de Barton et j'allais m'appuyer dessus pour avancer dans ma propre recherche.

### ~ À la recherche de Kharsag

Tout indiquait que Kharsag se situait dans une région de hautes montagnes<sup>570</sup>, si hautes même que « *certaines arbres ne se pouvaient cultiver* »<sup>571</sup> ; rien donc qui ressemblât aux plaines arides des environs de Nippour.

Où pouvait se trouver cet établissement d'altitude ?

J'étudiai la question en analysant divers textes mésopotamiens anciens et découvris des indices étayant fortement l'existence de cette retraite des dieux. Les Akkadiens du troisième mil-

<sup>569</sup> Voir l'argument de O'Brien au sujet du cunéiforme *a-id-noun-bi-ir-ra*, que Barton traduit par « canal Nounbii-ra », nom dénué de signification qu'il suppose être celui d'un canal de Nippour. O'Brien montre qu'une traduction directe donne « fleuve grand le coulait lentement » – *The Genius of the Few*, p. 57.

<sup>570</sup> Ibid. pp. 45, 63.

<sup>571</sup> Ibid. p. 63.

lénaire av. JC., par exemple, pensaient apparemment que Kharsag, ou Kharsag Kourra (*'gar-sag kourkourra*) comme on l'appelait aussi, était une montagne sacrée située au nord, « juste au-dessus »<sup>572</sup> de la limite nord de leur pays<sup>573</sup>. Elle symbolisait pour eux le berceau de leur race et se situait dans une sorte de version primordiale d'Akkad<sup>574</sup>. C'est aussi là que se trouvaient les « quatre fleuves »<sup>575</sup>, exact parallèle avec le concept hébraïque des quatre fleuves du paradis. Au-delà de Kharsag Kourra « *s'étendait le pays d'Aralli, très riche en or et habité par les dieux et les esprits bénis* »<sup>576</sup>.

Les mythes akkadiens mêlaient ainsi la description hébraïque du paradis et le contenu des tablettes de Kharsag, ce qui redonnait du poids à la traduction d'O'Brien. Où était donc le domaine mythique des dieux ? La réponse ne faisait aucun doute : juste au nord d'Akkad, autrement dit dans les montagnes du Kurdistan. Les Assyriens tardifs du premier millénaire av. JC., qui adoptèrent un grand nombre de mythes et légendes akkadiens, associaient les « tribunaux célestes » de Kharsag Kourra à la « montagne d'argent » – allusion à la chaîne du Taurus située dans le Kurdistan turc, à l'ouest du lac Van, que les Akkadiens appelaient la Montagne d'Argent<sup>577</sup>.

Un domaine des dieux similaire apparaît dans l'œuvre littéraire la plus célèbre de la Mésopotamie – l'Épopée de Gilgamesh.

## ~ Le héros Gilgamesh

Ce héros sumérien fut probablement un personnage historique – selon toute vraisemblance, un roi qui régna sur la cité-état d'Ourouk (centre de l'Irak) dans la première moitié du troisième millénaire av. JC. Les textes disent que c'était un *lillou*, « *un homme aux attributs de démon* »<sup>578</sup> et qu'il était vénéré comme un dieu dans divers sanctuaires. À Ourouk par exemple, il est dit qu'il fut adopté comme dieu personnel par le roi Outou-Hegal, v. 2120 av. JC., puis par ses successeurs immédiats, les souverains d'Our – cité-état du Bas-Irak entre 2112 et 2004 av. JC.

C'est probablement de cette époque que datent les premiers poèmes narrants les exploits de Gilgamesh car plusieurs versions de

<sup>572</sup> Lenormant, *Chaldean Magic*, p. 154.

<sup>573</sup> Warren, *Paradise Found – The Cradle of the Human Race at the North Pole*, pp. 126-7, 170-1.

<sup>574</sup> *Ibid.* p. 170.

<sup>575</sup> *Ibid.* pp. 126-7, 126 n. 2 ; cf Smith, *Assyrian Discoveries*, pp. 392-3 ; Massey, *The Natural Genesis*, vol. 2, p. 231.

<sup>576</sup> Lenormant, *Chaldean Magic*, p. 154.

<sup>577</sup> Warren, *Paradise Found – The Cradle of the Human Race at the North Pole*, p. 127 ; Roux, *Ancient Iraq*, p. 147.

<sup>578</sup> Dalley, *Myths from Mesopotamia*, p. 40.

l'épopée remontent à la première moitié du second millénaire av. JC. L'un de ces poèmes s'intitule « *Gilgamesh et Houwawa* » ou « *Gilgamesh et la forêt de cèdres* »<sup>579</sup>. L'histoire débute par une tentative de séduction vis-à-vis d'Enkidou, un sauvage montagnard qui sera finalement apprivoisé et amené à commencer une vie nouvelle parmi les humains. Enkidou se fait à sa nouvelle vie mais y perd force et courage, et Gilgamesh lui suggère alors d'aller avec lui dans les montagnes trouver et tuer un « monstre » nommé Houwawa (ou Houmbaba), créature étrange postée par Enlil pour garder une grande forêt de cèdres. Enkidou renâcle d'abord à se lancer dans cette quête effrayante car il a déjà croisé Houwawa au cours de ses tribulations dans les montagnes, mais Gilgamesh insiste et il finit par accepter.

Houwawa est dépeint comme « *un géant protégé par sept couches de rayonnement* »<sup>580</sup>, doté d'un visage hideux, de longs cheveux, d'une moustache et de pattes de lions en guise de mains. Les deux héros finissent par le débusquer mais épargnent d'abord sa vie ; puis, au cours d'un accès de rage, Enkidou abat Houwawa.

La partie intéressante du poème, intitulée « Le voyage dans la forêt », est celle où Gilgamesh et Enkidou approchent pour la première fois de la forêt de cèdres, qui s'étend devant eux « *sur dix mille lieues dans chaque direction* » ; le texte précise :

*Ensemble ils descendirent dans la forêt et arrivèrent à la montagne verte. Ils restèrent là immobiles, muets ; ils restaient immobiles en regardant la forêt, la montagne de cèdres, la résidence des dieux. L'énormité du cèdre s'élevait devant la montagne, son ombre était immense, pleinement confortable ; sur la montagne et dans les clairières verdoyaient les taillis*<sup>581</sup>.

Qu'était cette « résidence des dieux » ? Le texte semble dire que c'était la montagne « verte » qui se dressait dans la grande forêt. L'énorme cèdre devant la montagne semble avoir une signification propre dans le récit. Des arbres solitaires de ce genre, généralement immenses, se rencontrent dans les mythologies du monde entier et représentent le point où se rejoignent le ciel et la terre. Dans les traités de mythologie, on les appelle *axis mundi*, l'axe cosmique, et on les associe presque invariablement à des thè-

<sup>579</sup> Jacobsen, *The Treasures of Darkness – A History of Mesopotamian Religion*, pp. 195-204.

<sup>580</sup> Black et Green, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia – An Illustrated Dictionary*, s.v. « Houwawa (Hubaba) », p. 106.

<sup>581</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook*, p. 19, citant *The Epic of Gilgamesh*, trad. et édit. par Sanders, 1972.

mes récurrents comme la montagne sacrée et la source qui dispense au monde son eau.

Les premières lignes d'une tablette décrivent Kharsag comme le lieu « où Ciel et Terre se rejoignaient »<sup>582</sup>, confirmant son rôle d'axe cosmique. C'était indiscutablement aussi « la résidence des dieux » car Enlil, Enki, Ninlil, Ninourta et Outou étaient cinq des plus importantes divinités du panthéon sumérien. Où était exactement la grande forêt de cèdres des dieux ?

Le texte des versions les plus anciennes de l'Épopée de Gilgamesh, écrites en sumérien, est on ne peut plus clair : dans les monts Zagros du Kurdistan<sup>583</sup>. Les versions ultérieures rédigées à l'époque assyrienne situent la forêt au Liban, ce qui est presque certainement une erreur. Les recherches paléoclimatiques ont montré qu'après la fin du dernier âge glaciaire, vers 8500 av. J.C., de telles forêts remplacèrent la toundra et les herbages qui couvraient les basses vallées des montagnes kurdes. L'apparition de puissantes moussons asiatiques au nord de la Mésopotamie et au nord-ouest de l'Iran provoqua à cette époque des changements climatiques spectaculaires dans les montagnes kurdes, créant de vastes lacs et favorisant une végétation luxuriante au printemps et en été. D'épaisses forêts d'arbres à feuilles caduques, et notamment de cèdres, commencèrent à envahir les vallées et les versants de montagne tandis que les étages plus élevés se transformaient en luxuriants herbages propices aux cultures.

En fait, ces changements climatiques draconiens coïncidèrent presque exactement avec l'apparition des premières communautés néolithiques au Kurdistan (cf. chapitre 17)<sup>584</sup>. Puis, entre 3000 et 2000 av. J.C., les moussons d'Asie se retirèrent lentement, privant la région des pluies essentielles de printemps et d'été. Les basses vallées furent les plus touchées : la diversité végétale diminua et les basses régions avoisinantes se desséchèrent lentement – un processus qui se poursuit toujours<sup>585</sup>.

Cette dernière phase de la préhistoire vit les Sumériens procéder à l'abattage massif de ces vastes forêts de montagne pour en faire du matériau de construction et du charbon de bois pour les fours de briques et les feux domestiques. Le résultat en fut la disparition des forêts de cèdres du Zagros dès le début du premier millénaire av. J.C., source d'énormes dommages écologiques à la

<sup>582</sup> O'Brien, *The Genius of the Few*, p. 38.

<sup>583</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook*, p. 19.

<sup>584</sup> *Ibid.* pp. 23-4.

<sup>585</sup> *Ibid.* p. 18.

région et aussi d'erreurs géographiques grossières dans les versions ultérieures de l'Épopée de Gilgamesh comme dans beaucoup de mythes et légendes de ce temps.

Les rédacteurs de ces textes vivant à une époque où même leurs ancêtres éloignés n'avaient plus souvenance de « forêts de cèdres » au Zagros, finirent par associer celles-ci aux forêts bien connues du massif de l'Anti-Liban. Comme l'observe l'expert kurde Mehrdad Izady : « *certaines érudits modernes, constatant des divergences géographiques mais déconcertés par l'absence de peuplements de cèdres au Zagros, en sont venus à interpréter les mots de l'épopée (de Gilgamesh) comme voulant dire 'forêt de pins' plutôt que 'forêt de cèdres' »*<sup>586</sup>.

### ~ L'argument du mont Hermon

L'existence de forêts de cèdres dans le Zagros kurde est un des points majeurs sur lesquels achoppe l'interprétation des tablettes de Kharsag par O'Brien. S'appuyant sur des éléments paléoclimatiques quasi identiques, il conclut que les forêts de cèdres du Liban dataient de la même période post-glaciaire, v. 8000 av. JC selon son calcul, et en conclut que l'établissement de Kharsag devait se situer à cette époque dans la chaîne de l'Anti-Liban, allant jusqu'à avancer la date de 8197 av. JC. pour sa fondation<sup>587</sup> ; il en tira argument pour affirmer que Kharsag était un autre nom de l'établissement appelé Éden ou ciel dans le Livre d'Énoch, au motif que celui-ci se situait au voisinage du mont Hermon qui se trouve dans l'Anti-Liban. Curieux détail : « cèdre » se dit en akkadien *erenou* ou *erin*, équivalent phonétique de *'irin* qui désigne en hébreu les Veilleurs ; le mot « arbre » est synonyme de Veilleurs dans la littérature énochienne ; les rois mythiques du *Chahnameh* étaient identifiés au cyprès. Ces liens étymologiques entre les Veilleurs et les cèdres ne pouvaient être une simple coïncidence.

Comme il est clairement prouvé que les forêts de cèdres existèrent jadis dans le Zagros, il apparaît bien plus probable que Kharsag se soit situé dans cette région ou dans le Taurus oriental, et *non* dans le lointain Liban. Confirmation en est bizarrement donnée par O'Brien lui-même qui, après avoir récapitulé les éléments géographiques présents dans les tablettes de Kharsag, reconnaissait :

*Cela rappelle fortement les monts Zagros du Louristan et du*

<sup>586</sup> Ibid. p. 19.

<sup>587</sup> O'Brien, *The Genius of the Few*, p. 15.

*Kurdistan, au nord de Sumer, sur le flanc nord-est du Croissant Fertile. Mais ces montagnes sont aujourd'hui couvertes de chênes et n'ont jamais porté de cèdres... Il ne nous reste donc que la lointaine extrémité nord-ouest du Croissant Fertile où se trouve le Liban*<sup>588</sup>.

Non seulement ceci est faux, mais l'idée que l'Éden/le ciel/Kharsag se serait situé dans l'Anti-Liban est battue en brèche par la Genèse 2:8 qui affirme que Dieu planta un jardin « à l'Est, en Éden » ; et l'on ne peut dire que le mont Hermon soit à l'Est de quoi que ce soit, sauf de la vieille cité de Sidon sur la côte méditerranéenne.

Malgré ces erreurs d'O'Brien, on ne saurait surestimer l'importance de sa traduction des tablettes de Kharsag, qui révéla peut-être au monde le plus ancien témoignage sur le ciel. Cette tradition avait-elle laissé d'autres traces que les tablettes de Kharsag ? Et celles-ci menaient-elles aux montagnes du Kurdistan ?

### ~ À la recherche de Dilmoun

Éden et Kharsag ne sont pas les seuls noms par lesquels les cultures sumérienne et akkadienne désignaient la résidence des dieux. Certaines légendes parlent d'un paradis mythique appelé Dilmoun ou Tilmoun, résidence du dieu Enki et de sa femme qui avaient instauré « un âge sans péché de bonheur complet », où les animaux vivaient dans la paix et l'harmonie, où l'homme n'avait pas de rival et « rendait grâce en une langue unique » au dieu Enlil<sup>589</sup>. C'était une « demeure des immortels » pure, propre et « brillante » ; la mort, la maladie et le chagrin y étaient inconnus<sup>590</sup> et quelques mortels y menaient « la vie d'un dieu »<sup>591</sup> – mots qui rappellent l'*Airyana Vaejah*, le royaume des immortels des mythes et légendes iraniens, ainsi que l'Éden de la tradition hébraïque.

Il existe des preuves solides que « Dilmoun » désignait un état insulaire établi à Bahreïn, dans le golfe Persique, par le roi Sargon d'Akkad (2334-2279 av. JC.)<sup>592</sup> ; mais d'autres preuves suggèrent tout aussi clairement qu'il s'agissait d'un royaume mythique. On trouve par exemple l'expression « la montagne de Dilmoun, le lieu où le soleil se lève »<sup>593</sup>. Or on ne trouve pas de telle « montagne » à Bahreïn et l'on ne saurait dire que l'île soit au le-

<sup>588</sup> Ibid. p. 120.

<sup>589</sup> Heinberg, *Memories and Visions of Paradise – Exploring the Universal Myth of a Lost Golden Age*, p. 42.

<sup>590</sup> Roux, *Ancient Iraq*, p. 106.

<sup>591</sup> Ibid.

<sup>592</sup> Bibby, *Looking for Dilmun*, p. 43.

<sup>593</sup> Kramer, *Sumerian Mythology*, p. 81.

vant par rapport à l'Irak, ce qui nous assure qu'il devait exister deux Dilmoun.

Où était ce Dilmoun mythique ?

La réponse me fut donnée fortuitement. Alors que je feuilletais *The Kurds – A Concise Handbook*, le livre magistral publié en 1992 par Mehrdad Izady, je tombai sur un passage parlant de la dynastie royale kurde des Daylamites, fondateurs au Moyen-Âge de plusieurs royaumes du Moyen-Orient dont le plus fameux fut celui des Bouwâyhides (ou Bouyides) qui régnèrent entre 932 et 1032. Ayant réussi à s'emparer de l'important califat de Bagdad, les Daylamites poussèrent leur avantage et fondèrent un empire kurde s'étendant de l'Asie Mineure aux rives de l'océan Indien<sup>594</sup>.

Mais comme le note Izady : « *L'origine des Daylamites est entourée de confusion* »<sup>595</sup>. Le centre principal de leur dynastie tribale était les montagnes de l'Elbourz, au nord de Téhéran, d'où beaucoup de spécialistes pensent qu'ils prirent leur essor. Mais si l'on remonte aux temps pré-islamiques et notamment au règne des rois parthes de la Perse – du III<sup>e</sup> siècle av. JC. au III<sup>e</sup> siècle ap. JC. – un tableau différent se fait jour car leur véritable patrie était une région du nord-ouest du Kurdistan nommée Dilamân ou Daylamân, où vivent encore leurs descendants actuels, les Kurdes Dimila (Zâzâ)<sup>596</sup>.

Dilamân ? Voilà qui sonnait tout à fait comme Dilmoun.

Y avait-il identité entre les deux ?

Les anciennes archives religieuses de la cité chrétienne d'Arbéla – actuelle Arbil, au Kurdistan irakien – confirment cette identité géographique car on y lit que *Beth Dailômâye*, le « *pays des Daylamites* », se trouvait « *au nord de Sandjar* », vers les sources du Tigre<sup>597</sup>. Izady nous révèle en outre que « *le livre saint zoroastrien, le Bundahishn, situe (également) Dilamân... aux sources du Tigre et non dans les montagnes côtières de la mer Caspienne* »<sup>598</sup>.

J'eus du mal à me contenir en lisant ces mots : le *Bundahishn* ainsi qu'une autre source kurde majeure situaient Dilamân, la patrie ancestrale des Kurdes Dimila, « *aux sources du Tigre* » !

<sup>594</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook*, p. 43.

<sup>595</sup> Ibid. p. 44.

<sup>596</sup> Ibid.

<sup>597</sup> Ibid.

<sup>598</sup> Ibid.



Image 11: Kurdistan oriental: lieux traditionnellement associés au jardin d'Éden et à l'Arche de Noé

Je vérifiai rapidement sur la carte et y trouvai confirmation : « Dilamân » se situait au sud-ouest du lac Van, près de Bitlis, exactement à l'endroit où je plaçais le Jardin d'Éden ! Certes, ces mots appartenaient à des langues différentes et étaient séparés par des millénaires d'histoire culturelle. Mais les noms de lieux sont l'une des rares choses préservées et réutilisées sans altération majeure par les cultures successives ; il était donc possible que les peuples indigènes du nord-ouest du Kurdistan aient préservé le toponyme mésopotamien originel de Dilmoun et l'aient en outre adopté comme nom de tribu.

### ~ La source des eaux

Les liens entre Dilmoun et les sources du Tigre et de l'Euphrate ne s'arrêtaient pas là. Le dieu Enki qui aurait été, avec sa femme, le premier habitant de Dilmoun, était également le dieu de l'Abzou – vaste région aquatique située sous la terre et d'où

émanaient toutes les sources, cours d'eau et fleuves. Il était à ce titre le gardien des deux puissants fleuves de Sumer, l'Euphrate et le Tigre qui étaient généralement dépeints comme des cours d'eau tombant de ses épaules ou jaillissant d'un vase qu'il tenait à la main ; on y voit représentés des poissons nageant dans leurs eaux, par exemple un saumon s'efforçant d'atteindre la source d'un fleuve<sup>599</sup>. Gardien sacré de ces deux fleuves, Enki était sans doute aussi le protecteur de leurs sources ; il devait donc être associé à ces sources, où les archives chrétiennes d'Arbéla comme le *Bundabishn* semblent placer le royaume mythique de Dilmoun, et où la tradition hébraïque place le Jardin d'Éden.

### ~ Les tribus à tête rouge

La religion principale des Kurdes dimilis est l'alévisme, le troisième et peut-être le plus énigmatique des trois cultes kurdes d'adorateurs d'anges. La plupart de ses adeptes vivent aujourd'hui près des contreforts du Kurdistan turc en Anatolie orientale ; mais un îlot de tribus alévites subsiste encore au milieu d'une mer sunnite dans le Kurdistan septentrional, dans une zone justement située sur la rive sud-ouest du lac Van<sup>600</sup>.

Qui étaient ces mystérieuses tribus alévites angéolâtres ?

Les alévis tirent leur nom du mot *alev*, « le feu », auquel ils vouent une grande vénération. L'alévisme actuel ne date que du XV<sup>e</sup> siècle mais ses racines plongent dans la nuit des temps et empruntent à des influences multiples, principalement iraniennes. Les alévis ne sont pas des musulmans même si Ali, le premier imam chiite, est le plus important des nombreux avatars – incarnations divines – qu'ils reconnaissent. Ils n'oublient pas non plus Azhi Dahâka, qui est au centre d'un important rassemblement rituel appelé *Ayini Jam*<sup>601</sup>. Un de leurs rites les plus obscurs est une pratique archaïque consistant à enfoncer une épée dans le sol pour communiquer avec l'esprit universel<sup>602</sup>. Les femmes peuvent participer à tous leurs rassemblements rituels, ce qui a suscité des soupçons de nature sexuelle sur ces événements interdits aux étrangers. Les alévis dimilis sont aussi appelés qizilbâsh, « têtes rouges », allusion à leur coiffure cramoisie caractéristique adoptée en l'honneur d'Ali, le gendre de Mahomet, qui aurait dit : « *atta-*

<sup>599</sup> Jacobsen, *The Treasures of Darkness – A History of Mesopotamian Religion*, pp. 110-11.

<sup>600</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook*, carte religieuse du Kurdistan.

<sup>601</sup> Ibid.

<sup>602</sup> Ibid. p. 151.

*chez du rouge sur votre tête afin de ne pas tuer vos propres camarades au cœur des combats »<sup>603</sup>.*

En refermant le livre, je n'en revenais pas. Dire que j'étais abasourdi par ces révélations serait un euphémisme. Les tribus daylamites ou dilimies du Kurdistan turc avaient-elles préservé le nom de Dilmoun, ou Dilamân, depuis la préhistoire jusqu'au Moyen-Âge ? Plus important encore, les tribus alévites à tête rouge détenaient-elles des secrets immémoriaux sur la présence des Veilleurs dans cette région ? Et que dire de leur terre d'origine, au sud-ouest du lac Van : était-ce tout à la fois l'emplacement de Dilmoun, le domaine mésopotamien des immortels ? Kharsag, l'établissement des Anannage ? et l'Éden, la patrie des Veilleurs ?

L'idée était stimulante et l'hypothèse d'une localisation de Dilmoun dans le nord du Kurdistan s'appuyait sur des arguments séduisants. Avant de m'engager davantage, il me fallait cependant étudier si les mythes et légendes des anciennes cités-états mésopotamiennes étayaient l'existence de la race déchue. Je n'allais pas tarder à découvrir que dans l'Irak antique, plus que partout ailleurs, le souvenir d'hommes-dieux ayant jadis marché parmi les mortels avait perduré plus longtemps que je ne l'aurais jamais imaginé.

---

<sup>603</sup> Trowbridge, « The Alevi, or Deifiers of Ali », p. 340.

## Dormir avec les dieux

*Il y a bien longtemps, lorsque les dieux marchaient encore parmi les mortels, vivaient paisiblement un aigle et un serpent dans un grand arbre. Entre eux, jamais de querelle. Chacun élevait ses petits dans des parties séparées de l'arbre jusqu'au jour où, le serpent étant à la chasse, l'aigle décida d'avalier les enfants de son voisin. À son retour, le serpent constata avec horreur que ses bébés avaient disparu ; il s'allongea et pleura. Le dieu Shamash vit l'affliction du serpent et lui proposa un plan d'action : qu'il se cache dans une carcasse de bœuf et attende que l'aigle vienne se nourrir.*

*C'est ce que fit le serpent et quand arriva le grand oiseau, il se vengea de la plus terrible façon. Il commença par attraper l'aigle ; lui cassa le « talon » ; lui arracha les plumes ; et finalement le jeta dans un puits profond. Pendant ce temps-là, dans la plaine, Étana le roi de Kish était triste. Sa reine ne lui avait pas donné d'enfant et il ne voulait pas mourir sans héritier. Il n'y avait apparemment qu'une solution. Il avait entendu dire qu'il existait dans les montagnes une « plante de la naissance » qui rendait aux femmes leur fertilité. Si seulement il pouvait trouver le moyen de demander aux dieux du ciel comment obtenir ce grand remède ! De désespoir il se mit à pleurer et le dieu Shamash, entendant ses cris, lui apporta une réponse : qu'Étana vienne en aide à l'aigle et le sauve du puits, et obtienne ensuite son concours pour trouver la « plante de la naissance ». Étana s'exécuta docilement et à peine l'oiseau eut-il recouvré la liberté qu'il s'envola au-dessus des montagnes pour chercher la « plante de la naissance ». Mais sa quête fut infructueuse et il proposa d'aller voir Ishtar, la Maîtresse des Naissances, pour avoir une réponse...*

L'aigle dit alors à Étana : « Réjouis-toi, ami. Laisse-moi t'emporter vers le ciel le plus haut. Pose ton sein sur le mien et tes bras sur mes ailes, laisse mon corps être ton corps »<sup>604</sup>. Étana accepta ce plan et le couple gravit le ciel d'Anou. Ils montèrent de plus en plus haut dans le ciel tandis que la terre peu à peu rapetissait. Ils finirent par atteindre la porte du ciel, s'inclinèrent devant elle et entrèrent<sup>605</sup>.

Ici s'achève un récit inscrit sur la dernière de trois tablettes anciennes dont la conclusion, faute de tablette supplémentaire, reste à imaginer. On peut penser qu'Étana reçut d'Ishtar une solution et put mourir avec la certitude qu'un héritier lui succéderait.

D'après la Liste des Rois sumérienne, Étana régna 1.560 ans avant que son fils Balih lui succède, preuve que la visite au ciel dut porter ses fruits ! L'histoire d'Étana devait être populaire dans l'ancienne Mésopotamie, notamment sous les rois akkadiens de la fin du troisième millénaire av. JC., car on a découvert en plusieurs endroits des sceaux cylindriques représentant un personnage sur le dos d'un aigle<sup>606</sup>.

Mais Étana et son vol vers le ciel sont plus qu'un simple conte pour enfants car on y retrouve diverses images en relation avec la race déchue, à commencer par le conflit entre le serpent et l'aigle qui vivent dans un grand arbre – lequel symbolise indubitablement l'axe cosmique unissant le ciel et la terre ; la lutte entre ces deux formes animales si fortement liées aux Veilleurs traduisait-elle un conflit entre deux factions Anannage opposées – celle du ciel et celle de la terre ? Étana croyait que les dieux du « ciel d'Anou » connaissaient un remède admirable appelé « plante de la naissance », qu'un aigle obligeant l'aida sans succès à chercher. Cela me rappelait les connaissances médicales du Simorgh persan et les vertus curatives du *haoma* – plante sacrée connue des seuls immortels. Ces deux traditions distinctes étaient-elles liées ?

### ~ L'énigme du mariage sacré

Les récits entourant la vie fabuleuse du héros Gilgamesh présentent eux aussi bien des singularités que les érudits n'expliquent pas vraiment. Ainsi de l'étrange naissance de Gilgamesh que relate *Sur la nature des animaux*, ouvrage classique peu connu

<sup>604</sup> Mackenzie, *Myths of Babylonia and Assyria*, p. 165.

<sup>605</sup> Dalley, *Myths from Mesopotamia*, « Etana III », pp. 189-200.

<sup>606</sup> Black and Green, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia – An Illustrated Dictionary*, s.v. « Etana », p. 78.

de l'auteur et naturaliste romain Claudius Aelianus (v. 140). L'histoire dit qu'un roi « babylonien » nommé « Seuechoros » fut averti par les « magiciens » du temple que sa fille donnerait naissance à un fils qui le renverserait un jour ; il la mit donc sous bonne garde dans l'« acropole ». Malgré ces précautions, sa fille devint grosse et accoucha d'un fils. Craignant la colère du roi, les gardes emmenèrent l'enfant au « sommet » et le jetèrent aux vents. Un aigle qui passait alors se saisit de l'enfant et l'emporta dans un haut verger où il s'occupa de lui jusqu'à l'âge adulte et l'appela « Gilgames ». Le moment venu, celui-ci retourna vers la cité et, comme prédit, détrôna son grand-père<sup>607</sup>.

Quel symbole cachait ce conte simple ? Comment la jeune fille devint-elle enceinte ? Pourquoi l'enfant fut-il jeté aux vents ? Qui était ou qu'était l'aigle, et où se trouvait le verger ? Aelianus, seul auteur qui ait rapporté l'histoire de la jeunesse de Gilgamesh, ne le dit pas. L'examen du mythe sumérien livre toutefois quelques unes des pièces manquantes du puzzle. Le père du héros serait un roi d'Ourok nommé Lougalbanda et sa mère « *la sage vache sauvage* » Ninsoun, une « haute » déesse<sup>608</sup>. Gilgamesh est non seulement un *lillou*, un démon, il est aussi par sa mère divin « *pour deux tiers* » et « *mortel pour un tiers* »<sup>609</sup>.

Qui était Ninsoun ? Pourquoi est-elle donnée pour déesse ? En quoi le statut de Gilgamesh faisait-il de lui un dieu, un humain et un démon à la fois ? Les textes sumériens et les textes babyloniens postérieurs font de fréquentes allusions au « mariage sacré ». À cette occasion, le roi ou un substitut devenait un prêtre-*en* et s'unissait à la « déesse », qui était à l'origine Inanna (Ishtar en akkadien), la Dame du Ciel ; ou bien une prêtresse-*entou*, souvent la fille du roi, s'unissait en « mariage » à un dieu qui était généralement Nanna-Souen ou Sin, le dieu lunaire. Cet événement annuel avait lieu dans une pièce du temple préparée à cet effet, le but étant d'assurer « *la productivité de la terre et la fécondité du sein des hommes et des bêtes* »<sup>610</sup>.

Les éléments disponibles laissent penser que le « mariage sacré » remonte aux premières dynasties de Sumer, v. 2500 av. JC., et qu'il se poursuivit dans de nombreuses cités-états jusqu'à la pé-

<sup>607</sup> Ibid. s.v. « Gilgamesh », p. 91.

<sup>608</sup> Dalley, *Myths from Mesopotamia*, « Gilgamesh », Tablette I, p. 51.

<sup>609</sup> Ibid.

<sup>610</sup> Black and Green, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia – An Illustrated Dictionary*, s.v. « Mariage sacré », pp. 157-8 ; Roux, *Ancient Iraq*, p. 93.

riode babylonienne tardive (premier millénaire av. JC.)<sup>611</sup>. Pour les érudits, le « *mariage sacré* » a toujours représenté très clairement un événement purement symbolique où des humains jouaient le rôle des dieux et où l'« *entrée* » de la divinité dans la pièce sacrée n'était qu'une métaphore.

Des rois jouant les dieux, des prêtresses jouant les déesses, et rien d'autre : pourquoi pas ? Pourtant, des récits font état de « *mariages sacrés* » consommés entre une prêtresse-*entou* et un « *dieu de l'orage* » local dans la ville syrienne d'Emar au XIV<sup>e</sup> siècle av. JC.<sup>612</sup> Et Hérodote parle d'un rituel similaire qui aurait eu lieu dans la « *tour suprême* » de la ziggourat de Babylone ; là, sur « *une couche de taille inusitée, richement ornée... une femme indigène... choisie pour lui-même par la divinité entre toutes les femmes du pays* » passait ses nuits<sup>613</sup>. Hérodote ajoute : « *Ils (les prêtres de Mardouk) déclarent aussi – mais pour moi je n'y prête pas foi – que le dieu descend en personne dans cette chambre et dort sur la couche...* »<sup>614</sup>

Récits à traiter avec la plus grande prudence bien sûr, mais qui pourraient bien refléter des traditions plus anciennes consistant en l'accouplement organisé d'Anannage ou Veilleurs des deux sexes avec des mortels, et débouchant sur des rejetons semi-divins que la famille royale, selon sa perception, tenait pour en partie divins, en partie démoniaques et/ou en partie humains. Cela pourrait expliquer pourquoi certains rois accolaient à leur nom un idéogramme étoilé indiquant qu'ils étaient un « *dieu* » – *dingir* en sumérien, *ilou* en akkadien – ou pourquoi des individus comme Gilgamesh étaient considérés comme *lillou*, « *homme aux qualités de démon* ».

Narâm-Sin, le roi akkadien sous le règne de qui fut probablement déposé le cylindre de Nippour, adopta l'épithète *ilou*, « *dieu* »<sup>615</sup>; quant à son grand-père Sargon d'Akkad, le premier roi akkadien à avoir régné sur Sumer, il passait pour né d'une mère qui était une « *enfant substituée* » *lillou*<sup>616</sup>. Bien plus tard, le qualificatif akkadien *ilou* devint le suffixe hébreu *el* (*il* en arabe) que l'on retrouve dans de très nombreux noms d'anges, déchus ou non, et que les hébraïstes traduisent par « *de Dieu* ». La racine *el*

<sup>611</sup> Black and Green, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia – An Illustrated Dictionary*, s.v. « *Mariage sacré* », pp. 157-8.

<sup>612</sup> Ibid. ; Roux, *Ancient Iraq*, p. 93.

<sup>613</sup> Hérodote, *Histoire*, 1, 181.

<sup>614</sup> Ibid. 1, 182.

<sup>615</sup> Roux, *Ancient Iraq*, p. 150.

<sup>616</sup> Ibid. p. 145.

signifie en fait « brillant », « éclatant » ou « lumière »<sup>617</sup> et rappelle le *farr* céleste des rois pishdadiens mythiques d'Iran.

On comprend mieux dans ce contexte la conception et la naissance « miraculeuses » de Gilgamesh, et pourquoi il fut emporté dans un verger par un « aigle » obligeant. Cela pourrait signifier que l'enfant fut emmené à sa naissance par un Anannage, l'« aigle », et élevé à Kharsag, le « verger », avant d'être ramené à Ourouk où il finit par succéder à son grand-père ; cela pourrait aussi vouloir dire que la « haute » déesse Ninsoun – mère de Gilgamesh dans l'autre version de sa filiation – représentait le souvenir d'un « mariage sacré » entre une femme veilleur de haute taille et un roi mortel, Lougalbanda en l'occurrence.

Idées difficiles à accepter, je le savais, mais qu'il fallait explorer. En outre, cette vision du « mariage sacré » donnait un sens à l'histoire d'Étana. Après que l'aigle eut échoué à trouver la « plante de la naissance », Étana fit trois rêves sur son absence d'héritier. Dans le dernier, l'aigle et lui parviennent au « ciel d'Anou », s'inclinent et entrent à l'intérieur. Étana explique ce qui se passa ensuite :

*... je vis une maison avec une fenêtre non fermée.  
Je la poussai et entrai.  
Dedans était assise une fille  
Parée d'une couronne, et de belle figure.  
Un trône était installé et { }  
Tapis sous le trône, des lions grondaient.  
J'approchai et les lions bondirent sur moi.  
Je m'éveillai terrorisé<sup>618</sup>.*

Ayant entendu les rêves d'Étana, l'aigle répond : « *Ami, {la signification de ces rêves} est très claire ! Allons, laisse moi t'emmener au ciel d'Anou* ». Nous ne savons pas ce qui arriva quand Étana et l'aigle parvinrent réellement au ciel mais, dans les textes anciens, les prophéties des rêves se réalisaient généralement mot pour mot. Cela suggère qu'Étana entra effectivement dans une maison et y trouva une fille « *de belle figure* » assise sur un trône. Sa couronne indiquait bien sûr une ascendance divine ou royale. Avant de l'approcher, Étana devrait amadouer les gardiens symbolisés par les

<sup>617</sup> O'Brien, *The Genius of the Few*, p. 27.

<sup>618</sup> Dalley, *Myths from Mesopotamia*, « Étana III », p. 199.

lions grondants. Que se passa-t-il ensuite ? Tout donne à penser, selon moi, qu'une sorte de « mariage » eut lieu et que cette union procura un héritier à Éтана. Le fait que le texte mentionne Ishtar, la Maîtresse du Ciel qui apparaît dans le « mariage sacré » annuel à l'époque historique, plaide en ce sens. Éтана se rendit au ciel pour obtenir un héritier par le biais d'une sorte de « mariage » rituel avec la « déesse » adéquate : une femme Veilleur, peut-être ?

L'idée était séduisante, même si elle ne reposait que sur des éléments circonstanciels ; elle ouvrait la possibilité que les anciens rois sumériens et akkadiens, non seulement aient eu des contacts directs avec les Veilleurs de l'Éden mais même se soient accouplés avec des membres de ce peuple angélique au cours de « mariages sacrés » tenus dans leurs propres cités-états ou dans l'établissement d'Éden/Kharsag. Combien de rois sumériens et akkadiens se croyaient issus de ces unions divines ?

### ~ Le crime de l'Imdougoud

Les oiseaux fabuleux comme les aigles des récits d'Éтана et de Gilgamesh sont omniprésents dans les mythes sumériens et akkadiens ainsi que dans les mythes assyriens et babyloniens très postérieurs du premier millénaire av. JC. L'une des légendes les plus importantes concerne un monstrueux oiseau du tonnerre appelé Imdougoud (Anzou en akkadien) et décrit comme un aigle gigantesque à tête de lion et bec en forme de scie, dont le battement d'ailes provoquait tempêtes de sable et tourbillons.

Le récit principal relate qu'il vola au dieu Enlil (Ellil en akkadien) les Tablettes du Destin, ce qui lui donna « le pouvoir sur l'Univers en faisant de lui le contrôleur des destinées individuelles »<sup>619</sup> et le mit en mesure de menacer « la stabilité de la civilisation »<sup>620</sup>. Aucun dieu ne se portant volontaire pour récupérer les tablettes volées, Ninourta s'avança et offrit ses services à son père Enlil qui accepta. Le dieu se mit alors à la recherche du nid de l'Imdougoud « en Arabie, sur un sommet de montagne »<sup>621</sup>, finit par le trouver et lui décocha des traits de foudre. L'oiseau monstrueux fut finalement tué et les tablettes furent restituées à Enlil.

<sup>619</sup> Mackenzie, *Myths of Babylonia and Assyria*, p. 74.

<sup>620</sup> Black and Green, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia – An Illustrated Dictionary*, s.v. « Ninurta », pp. 142-3.

<sup>621</sup> Mackenzie, *Myths of Babylonia and Assyria*, p. 74.

L'Imdougoud mésopotamien coïncide visiblement avec le Simorgh, mi-lion mi-aigle comme lui. On peut aussi le rapprocher de Garouda, l'être mi-géant mi-aigle qui est l'homologue indien du Simorgh. Les similitudes entre le vol des Tablettes du Destin par Imdougoud et celui de l'Amrita – ou Ambroisie ou *soma* – des dieux par Garouda sautent aux yeux et sont connues depuis longtemps des mythologues<sup>622</sup>. Ne pourrait-on envisager que derrière le vol des Tablettes de la Destinée par Imdougoud se cache en fait la révélation à l'espèce humaine de connaissances interdites – telles que l'usage du *haoma/soma*, plante de l'immortalité – par des Veilleurs rebelles en habits de plumes ?

L'Imdougoud résidait en fait dans le massif du Zagros car un autre ouvrage intitulé l'Épopée de Lougalbanda indique que le père de Gilgamesh y découvrit un oisillon Imdougoud dans son nid et qu'il prit soin de lui jusqu'au retour de l'Imdougoud « *et de sa femme* »<sup>623</sup>. Ledit Lougalbanda était lui-même considéré comme une manifestation de l'oiseau du tonnerre et passait pour avoir, sous cette forme, volé « *le feu sacré du ciel pour le bénéfice et l'illumination mentale de l'homme* »<sup>624</sup> ; ce larcin était attribué dans la tradition grecque à Prométhée qui fut pour cette fourberie enchaîné trente années sur le mont Caucase, en Transcaucasie, où chaque jour un aigle venait lui ronger le foie, lequel repoussait ensuite.

Je n'ai pas l'intention d'étayer par les légendes grecques les liens entre les anciennes civilisations irakiennes et les Veilleurs des montagnes kurdes ; il n'est pas moins évident que les récits du vol du feu divin par Lougalbanda et Prométhée dérivent des mêmes sources que les légendes de Garouda/Imdougoud.

### ~ La stèle des vautours

Le puissant oiseau du tonnerre apparaît aussi en compagnie du dieu Ningirsou – variante locale de Ninourta – sur la « *stèle des vautours* », célèbre frise en pierre datant de l'époque des Premières Dynasties, v. 2470 av. JC. et commémorant une victoire du roi sumérien Eannatoum.

<sup>622</sup> Ibid.

<sup>623</sup> Black and Green, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia – An Illustrated Dictionary*, s.v. « Imdugud (Anzu) », p. 107.

<sup>624</sup> Spence, *Myths and Legends of Babylonia and Assyria*, p. 93.



Figure 12. Le dieu Ninourta attaquant un monstre mi-lion mi-aigle nommé Imdougoud ou Anzou. Bas-relief en pierre trouvé à Nimroud (Haut-Irak) et se rattachant au règne du roi assyrien Assoumasirpal II (883-859 av. JC.). Le vol des Tablettes du Destin commis par cette créature mythique d'après la tradition suméro-akkadienne reflète-t-il des informations de nature astronomique vieilles de plus de 10.000 ans ?

On y voit un Imdougoud ailes déployées au-dessus d'un troupeau de vautours qui emportent les têtes et les bras de guerriers morts ; Ningirsou est représenté avec un vautour sur la main gauche, de laquelle s'échappe un immense filet rempli de prisonniers nus<sup>625</sup>. Cette stèle de victoire associe les liens fondamentaux unissant l'Imdougoud, le vautour et le dieu Ningirsou/Ninourta – héritage que reprendra l'état assyrien (nord de l'Irak) quand il deviendra dominant au XVIII<sup>e</sup> siècle av. JC.

Des bas-reliefs en pierre trouvés dans le palais de Nimroud (haut Tigre) montrent un animal ailé à tête de lion qui est presque certainement un Imdougoud, s'appêtant à frapper le dieu Ninourta qui tient dans chaque main des traits de foudre. La queue emplumée de l'Imdougoud influença très probablement le développement du disque ailé assyrien représentant le dieu Assour – sans doute un autre nom de Ninourta – debout sur un panache de plumes<sup>626</sup>.

<sup>625</sup> Roux, *Ancient Iraq*, p. 137 ; Black and Green, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia – An illustrated Dictionary*, s.v. « Imdugud (Anzu) », p. 107 ; Solecki and McGovern, « Predatory Birds and Prehistoric Man », p. 89.

<sup>626</sup> *Ibid.* pp. 89-90.



Figure 1. Divinité à tête d'aigle figurant sur un bas-relief en pierre trouvé à Nimroud (haut Irak). Ces créatures mythiques rappellent-elles des contacts survenus entre les premiers peuples mésopotamiens et les Veilleurs des montagnes kurdes ?

Curieusement, ce symbole sera le seul utilisé pour représenter, beaucoup plus tard, le dieu zoroastrien Ahoura Mazda. Étrange cheminement circulaire de certains thèmes ! Avancer que les monstres ailés mésopotamiens comme l'oiseau du tonnerre

n'étaient pas simplement la personnification de forces naturelles, comme le pensaient les érudits, mais des symboles de la race déchue, était-ce tirer les choses par les cheveux ? Chaque fois que me venait cette idée, un nouvel indice survenait qui renforçait mes convictions. Ainsi de la tablette de Koutha dont il va être question.

### ~ Un corps d'oiseau

Les fouilles du palais du roi assyrien Sennachérib (704-681 av. JC.) menées à Ninive par Austen Layard en 1849 révélèrent deux grandes chambres où « *s'entassaient sur un pied d'épaisseur ou davantage des tablettes* » portant des inscriptions cunéiformes<sup>627</sup>. Trois ans plus tard, le proche palais d'Assourbanipal (668-627 av. JC.), petit-fils de Sennachérib, livra des monceaux de nouvelles tablettes. Il s'agissait d'une bibliothèque de quelque 25.000 tablettes ou fragments de tablettes qui furent cataloguées et expédiées au British Museum.

Leur traduction fit apparaître que les rois assyriens de l'époque, Assourbanipal notamment, avaient ratissé leur empire à la recherche de vieilles inscriptions, légendes anciennes et variantes de mythes connus, constituant une énorme bibliothèque personnelle qui n'aura d'égale que celle, plus fameuse, d'Alexandrie.

Un grand nombre des tablettes acquises par Assourbanipal furent transcrites en akkadien – la langue écrite de l'époque – par les scribes assyriens et d'autres restèrent dans leur langue d'origine. On ignore ce qui poussa le roi assyrien à monter cette bibliothèque d'une ampleur sans précédent ; il est clair en tout cas qu'il portait un grand intérêt à la préservation de la riche mythologie dans laquelle baignait son héritage culturel ancestral, car il déclara dans une tablette :

*Le dieu des scribes [Nabou, l'esprit gardien de la bibliothèque] m'a fait don de la connaissance de son art.*

*J'ai été initié aux secrets de l'écriture.*

*Je sais même lire les tablettes complexes en Shumérien ;*

*Je comprends les mots énigmatiques gravés dans la pierre aux jours d'avant le Déluge<sup>628</sup>.*

Aux « *jours d'avant le Déluge* » : Assourbanipal était visiblement très savant, et si les Veilleurs ont réellement vécu dans les

<sup>627</sup> Roux, *Ancient Iraq*, p. 328.

<sup>628</sup> Sitchin, *La douzième planète*, p. 22.

montagnes du Kurdistan, les tablettes recueillies en témoignaient certainement.

Des milliers de ces textes manquent hélas mais l'un d'eux semble toutefois indiquer que des hommes-oiseaux auraient vécu à Sumer dans un lointain passé. C'est la tablette de Koutha, ou « *légende de la création de Koutha (Koutha)* », écrite selon son auteur « *dans la cité (babylonienne) de Koutha, dans le temple de Sitlam, dans le sanctuaire de Nergal* »<sup>629</sup>. Le texte, fragmentaire comme tant d'autres et donc d'une lecture délicate, est néanmoins assez clair. Il concerne les incursions en Mésopotamie d'un peuple inconnu de démons, installés par les dieux dans un monde inférieur et qui auraient fait la guerre trois années de suite à un roi anonyme. Ces envahisseurs sont présentés ainsi :

*Hommes au corps d'oiseau du désert, humains  
à face de corbeau,  
tels les créèrent les grands dieux,  
dans la terre les dieux créèrent leur demeure.  
Tamat (Tiamat) leur donna la force,  
la maîtresse des dieux suscita leur vie,  
au centre de la terre ils crurent et grandirent,  
et augmentèrent en nombre,  
sept rois, frères d'une même famille,  
à six mille se comptait leur peuple*<sup>630</sup>.

Qui étaient exactement ces « *hommes au corps d'oiseau* » ? On n'a pas de réponse académique. On sait seulement qu'un nuage noir – symbole des démons – accompagnait chacune de leurs apparitions ; ils abattaient alors ceux qu'ils capturaient puis retournaient pour une année dans une région inaccessible.

Ce simple aperçu d'un texte en grande partie inintelligible semblait déjà suffisant pour qu'on pût l'envisager avec quelque sérieux comme un témoignage très ancien et très déformé de confrontations entre un roi inconnu et une ethnie avienne comparable aux Néphilim dégénérés du Livre d'Énoch.

On pouvait dès lors se demander si, bien après l'éclatement de Kharsag, les descendants de certains Veilleurs rebelles ne s'étaient pas heurtés militairement aux premiers rois sumériens et akkadiens, la tablette de Koutha représentant alors le récit de ces

<sup>629</sup> Smith, *The Chaldean Account of Genesis*, p. 105.

<sup>630</sup> Ibid. p. 103.

affrontements entre Néphilim et humains. Perspective troublante qui soulevait des questions fondamentales : quelle avait été l'extension de ce peuple ? comment s'était-il éteint ? S'il s'avérait que la tablette de Koutha rapportait des événements réels, cela pouvait signifier que les descendants des Veilleurs et des Néphilim avaient représenté une force avec laquelle il fallait compter jusqu'au troisième millénaire av. JC., soit l'époque où les Anakim et les Réphaïm, les descendants géants des Néphilim, contrôlaient prétendument de vastes territoires dans le Canaan proche (voir chapitre 6).

### ~ La descente d'Ishtar aux enfers

Le récit suivant, où la déesse Ishtar relate une descente dans le monde inférieur, fait état d'hommes-oiseaux analogues à ceux de la tablette de Koutha :

*Je descends, je descends vers la maison de l'obscurité, la demeure du dieu Irkalla ;*

*La maison où l'on entre mais qui est sans issue,  
dont le chemin jamais ne rejoint la route ;*

*La maison dont les occupants appellent la lumière,  
Le lieu où l'on se nourrit de poussière et où l'on mange la boue.*

*Ses chefs sont pareils à des oiseaux couverts de plumes,  
Jamais on n'y voit la lumière, on y vit dans l'obscurité.*

*Dans la maison amie où je vais entrer,  
M'est réservée une couronne ;*

*Avec les porteurs de couronnes qui au temps jadis gouvernaient la terre,*

*À qui Anou et Bel donnèrent des noms terribles.*

*La charogne y est aliment, on y boit l'eau stagnante<sup>631</sup>.*

Les occupants de cette région infernale semblent rigoureusement identiques aux hommes-oiseaux de la tablette de Koutha, sans qu'on puisse dire si leur royaume souterrain coïncide avec la « demeure... au centre de la terre » où vivaient ces derniers. « *La charogne y est aliment* » évoque des vautours ou des corbeaux, et le fait qu'ils portaient des couronnes et gouvernaient la terre « au temps jadis » suggère qu'il s'agissait d'êtres primordiaux extrêmement anciens – dont le souvenir, de toute évidence, resta gravé très

<sup>631</sup> Ibid. p. 227.

longtemps dans l'esprit des conteurs d'épopées religieuses. Qu'advint-il de ces êtres ? Comment finirent-ils ?

### ~ À la recherche d'Out-napishtim

En réexaminant de plus près l'Épopée de Gilgamesh, j'y trouvai de nombreux signes sur la race déchue. Ils concernaient notamment les événements consécutifs à la mort du sauvage Enkidou, tué par les dieux pour avoir abattu le géant Houwawa.

Apprenant cette tragédie, Gilgamesh se lance à travers monts dans la quête du secret de l'immortalité. Son ancêtre Out-napishtim, lui a-t-on dit, sait les voies des dieux et lui apportera des réponses. Le héros le retrouve dans une île située par-delà les eaux mais constate en voyant le vieil homme qu'il s'est terriblement trompé : il pensait rencontrer un immortel, un dieu à part entière, et c'est un être humain comme lui qu'il découvre.

Out-napishtim lui raconte qu'il fut le seul homme averti par Ea (Enki en sumérien) du déluge imminent qui allait dévaster le monde. Sachant cela, il construisit un énorme vaisseau, en bitume l'intérieur et l'extérieur et y fit monter sa famille et ses proches, les meilleurs ouvriers et toutes les bêtes du lieu. Alors un nuage noir grossit, la lumière fit place aux ténèbres permanentes et la peur gagna les Anannage eux-mêmes qui se retirèrent au « *ciel d'Anou* » où, comme des chiens, ils se blottirent en tremblant « *près d'un mur extérieur* ». Les vents tout-puissants et les eaux terribles firent rage six jours et sept nuits. Puis la tempête finit par tomber et la pluie cessa peu à peu ; la lumière reparut et les eaux refluèrent. De son vaisseau qui tanguait sur les vagues, Out-napishtim cherchait la terre ferme, qui commença à « *émerger de toutes parts* ». Bientôt le navire s'échoua sur le « *mont Nimoush* ». Pendant six jours, la montagne retint fermement le bateau sans le laisser bouger. Le 7<sup>e</sup> jour, Out-napishtim lança une colombe qui, après avoir volé alentour, revint au navire « *parce qu'aucun perchoir ne s'offrait à elle* ». Ce fut ensuite le tour d'une hirondelle, qui revint de même. Ce fut enfin un corbeau qui « *mangea (une charogne), se lissa les plumes, leva la queue et ne revint pas* ». Out-napishtim relâcha alors les animaux aux quatre vents. Il monta ensuite au sommet de la montagne pour faire une offrande aux dieux « *des roseaux, des pins et de la myrte* », et ceux-ci, en réponse, s'amasèrent « *comme des mouches... au-dessus du sacrifice* »<sup>632</sup>.

<sup>632</sup> Paraphrase du récit du déluge tirée de Dalley, *Myths from Mesopotamia*, « Gilgamesh XI », i-ivn pp.

## ~ Le don de l'immortalité

Pour le récompenser d'avoir sauvé de l'extinction la race humaine et le règne animal, les dieux accordèrent à Out-napishtim et à sa femme le secret de l'immortalité. Jamais il ne devait être redonné à l'humanité ; le héros du Déluge le refuse donc à Gilgamesh, mais lui indique une plante qui rend la jeunesse (la même, probablement, que la plante de l'immortalité) et qui se trouve au fond de l'Abzou, abîme aquatique situé sous la terre et consacré à Ea (Enki). Gilgamesh attache des pierres à ses pieds, plonge dans les eaux sombres et parvient à la plante de la vie, qui est épineuse comme une rose et se nomme « *le vieil homme est devenu un jeune homme* ». Par la suite, toutefois, un serpent (un Veilleur ?) flaire la plante et l'avale, perdant alors sa vieille peau et prenant un aspect luisant et jeune<sup>633</sup>.

C'est ainsi que s'achève la quête d'immortalité de Gilgamesh – et que se termine l'épopée. Toutes ses tentatives pour trouver la plante ont échoué ; mais l'existence de ce texte montre que les Sumériens croyaient fermement que les dieux détenaient une drogue miraculeuse. Le héros se retrouve face à face avec Out-napishtim et constate avec surprise qu'il est pareil aux autres humains alors qu'il possède le secret de l'immortalité.

Ce type de témoignage laisse penser qu'il existait autrefois une culture hautement évoluée capable de prolonger la vie grâce à certaine(s) plante(s). Dans cette hypothèse, quelle pouvait être la durée de cet allongement : cinquante, cent, deux cents ans ? plus encore ? Une telle longévité aurait permis aux Veilleurs de vivre plusieurs générations de plus que les humains « mortels » et les aurait rendus « immortels » aux yeux de ceux qui n'avaient pas connaissance de la drogue miraculeuse.

Se pourrait-il que les Veilleurs aient traversé les générations « mortelles » à l'instar des vampires de la mythologie populaire ? À quelle date le dernier serait-il mort ?

Certains auraient-ils survécu jusqu'aux temps modernes ? Tout cela est-il trop incroyable pour être seulement envisageable ? Depuis des millénaires, l'humanité s'efforce en vain de découvrir l'élixir de vie et veut savoir ce qu'autrefois savaient les dieux ; elle trouvera peut-être un jour la réponse.

---

109-15.

<sup>633</sup> Jacobsen, *The Treasures of Darkness – A History of Mesopotamian Religion*, pp. 206-7 ; Black and Green, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia – An Illustrated Dictionary*, s.v. « Gilgamesh », pp. 89-91 ; « plante de la vie », pp. 148-9.

## ~ Le domaine des Édimmous

Le lien avec les vampires n'est pas aussi absurde qu'on peut le croire de prime abord, et il pourrait même receler la clé du destin des Veilleurs. Les Assyriens et Babyloniens du premier millénaire av. JC. croyaient avec ferveur aux vampires – des êtres affamés et suceurs de sang appelés *Édimmous* et issus du « mariage entre les humains et le monde des esprits »<sup>634</sup>. Restant à l'affût, ils capturaient les humains et drainaient la substance vitale des familles. Les morts que l'on négligeait pouvaient devenir des *Édimmous* : ne pas ensevelir le corps, ne pas fournir de nourriture à l'âme du défunt enterré, exposaient le mort à être pris par un « esprit-voleur » vampirique<sup>635</sup>. Le mort retournait alors sur terre pour se rassasier de sang<sup>636</sup>.

Considérés par les Assyriens et les Babyloniens comme « *mi-esprit, mi-hommes* »<sup>637</sup>, les *Édimmous* avaient peut-être toutefois une origine plus terrestre et il se pourrait qu'ils aient constitué une race physique souterraine. Ils passaient pour vivre dans un monde infernal que les érudits identifient à « *la maison de l'obscurité* », « *la demeure du dieu Irkalla* » visitée par Ishtar<sup>638</sup> dont, on l'a vu, « *les occupants appellent la lumière* » et les chefs « *sont pareils à des oiseaux couverts de plumes* ». Une incantation parle de ces vampires en termes très concrets et en fait des « *esprits qui rapetissent la terre* » et qui ont « *une force géante et une foulée géante* »<sup>639</sup>, autrement dit des géants. Ces démons sont décrits comme « *pleins de violence* ». Ils « *se déchainent contre les hommes* » et « *versent leur sang comme pluie, dévorant leur chair (et) suçant leurs veines* »<sup>640</sup>.

Fort curieusement, ces vampires géants étaient apparemment au nombre de sept<sup>641</sup>, à l'image du conseil des sept Anannage gouvernant le « ciel d'Anou ». La clique des sept *Édimmous* était-elle un souvenir déformé des Anannage/Veilleurs qui descendirent dans les plaines de l'Irak ancien ? Ces vampires de grande taille vivaient-ils, loin de la lumière, dans une sorte de cité souterraine dont le récit de la descente d'Ishtar aux enfers et les tablettes de Koutha fournissent la description ? C'est peut-être le souvenir déformé du peuple dégénéré qui se cache derrière les vampires im-

<sup>634</sup> Campbell-Thompson, *Semitic Magic*, p. 2.

<sup>635</sup> Summers, *The Vampire – His Kiss and Kin*, p. 222.

<sup>636</sup> Ibid. p. 225.

<sup>637</sup> Campbell-Thompson, *Semitic Magic*, p. 2.

<sup>638</sup> Ibid. p. 3.

<sup>639</sup> Summers, *The Vampire – His Kiss and Kin*, citant R. Campbell-Thompson, *The Devils and Evil Spirits of Babylonia*, vol. 1, pp. 69-71.

<sup>640</sup> Ibid.

<sup>641</sup> Ibid.

mortels et suceurs de sang qui ont fait, depuis l'époque victorienne, les beaux jours des récits d'horreur gothiques.

### ~ Vieux comme Mathusalem

Les vastes connaissances des « dieux » d'Irak et d'Iran sur l'immortalité fournissaient en outre un début d'explication à la Genèse 6:3, texte singulier enserré entre les versets touchant aux relations entre Fils des Dieux et Filles des Hommes, et qui affirme :

*Alors le Seigneur dit : Mon esprit ne luttera pas toujours avec l'homme, car il est de chair, et ses jours seront de cent vingt ans.*

Jusqu'alors, les descendants d'Adam vivaient bien plus longtemps, le record de longévité étant détenu par Métoushèlah (Mathusalem), le fils d'Énoch, qui aurait quitté le monde à l'âge de 969 ans – d'où l'expression « *vieux comme Mathusalem* ». Les Listes de Rois sumériennes mentionnent également des individus ayant vécu des durées insensées avant le Déluge. Les lignes de la Genèse 6:3 pouvaient donc signifier que les mortels avaient su jusqu'alors allonger leur durée normale de vie grâce à la drogue de « l'immortalité », mais qu'en raison du rôle joué par cette plante dans la chute des Fils de Dieu, l'humanité n'y aurait plus accès et ne pourrait espérer vivre plus de 120 ans. Les récits d'oiseaux fabuleux apportant à l'humanité la plante ou le secret de l'immortalité pouvaient dès lors n'être que des souvenirs déformés d'un temps où des Veilleurs avaient transgressé la loi céleste en livrant aux humains ce savoir interdit.

La tradition hébraïque affirme que les relations interdites entre les deux races – immortels et mortels – provoquèrent une série de cataclysmes climatiques et géologiques mondiaux, dont le Déluge ; d'une façon ou d'une autre, cette idée s'était aussi enracinée dans les mythes sumériens, puis assyriens.

Il me semblait inutile d'effectuer des comparaisons évidentes entre le récit du Déluge que relate Out-napishtim dans l'Épopée de Gilgamesh, et celui de l'Arche de Noé que donnent la Bible et le Coran. Où se trouvait, en revanche, ce « *mont Nimoush* » où le vaisseau d'Out-napishtim s'était prétendument échoué ? Des érudits assyriens ont cru y reconnaître le mont Pir Omar Goudroun (2.700 m), dans le massif du Zagros, au sud du Zab infé-

rieur<sup>642</sup>. Mais rien n'est moins sûr si l'on considère un autre récit du Déluge, fondé apparemment sur un original sumérien et rapporté, dans un ouvrage en grec intitulé *Babyloniaka*, par Bérose, prêtre et historien babylonien du III<sup>e</sup> siècle av. JC. Ce dernier appelle Noé Xisuthros et déclare que le vaisseau s'échoua sur les « montagnes gordyénienne d'Arménie »<sup>643</sup> – Gordyène étant le nom donné au Kurdistan central dans l'antiquité<sup>644</sup>.

On pense en général que Bérose visitait Al Judi, qui se trouve dans ce massif, hypothèse fortement étayée par l'intérêt considérable que portait apparemment au mythe du déluge le roi assyrien Sennachérib, grand-père d'Assourbanipal. La tradition talmudique juive rapporte ceci : « À son retour d'Assyrie, Sennachérib trouva une planche et la vénéra comme une idole parce qu'elle faisait partie de l'arche qui avait sauvé Noé du Déluge »<sup>645</sup>. En admettant que le roi ait effectivement visité le Lieu de la Descente de l'Arche, il est très improbable qu'il ait connu le mythe du déluge par des sources hébraïques, comme le pensent les juifs ; selon toute vraisemblance, il avait étudié le récit d'Out-napishtim dans l'Épopée de Gilgamesh – dont on a trouvé des exemplaires dans les salles de bibliothèque de Ninive.

Or j'avais découvert avec surprise que Sennachérib, au cours de ses campagnes militaires au Kurdistan, avait pris le temps de visiter Al Judi, où il avait fait graver une image le représentant debout devant les dieux<sup>646</sup>, et où l'on disait que les voyageurs ramassaient des morceaux de bois et de bitume de l'Arche de Noé<sup>647</sup>. Dans quel but serait-il allé voir Al Judi sinon pour offrir un sacrifice sur l'autel prétendument dressé par le héros du Déluge, dont subsistaient, au pied de la montagne, quatre colonnes de pierres<sup>648</sup> ? Aucun élément, à l'inverse, n'indique que ce grand roi ait fait graver son image au pied du mont Pir Omar Goudroun, le site concurrent proposé pour le mont Nimoush.

<sup>642</sup> Roux, *Ancient Iraq*, p. 411, ch. 7 n. 11, citant E. A. Speiser, *Annual of The American Schools of Oriental Research*, New Heaven, VIII (1928), pp. 18, 31.

<sup>643</sup> Lambert and Millard, *Atra-Hasis – The Babylonian Story of the Flood*, p. 136.

<sup>644</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook*, p. 35.

<sup>645</sup> Sabar, *The Folk Literature of the Kurdistan Jews – An Anthology*, p. xiii n. 4, citant Ginzberg, 5, 186 ; 4, 269.

<sup>646</sup> Roux, *Ancient Iraq*, p. 299.

<sup>647</sup> Sabar, *The Folk Literature of the Kurdistan Jews – An Anthology*, p. xiii n. 4, citant Benjamin II, p. 94 : « J'ai moi-même obtenu plusieurs morceaux de l'arche (au pied du mont Al Judi) qui semblaient couverts d'une sorte de goudron ».

<sup>648</sup> Ibid. citant Benjamin II, p. 94 : « au pied de la montagne se dressaient quatre colonnes de pierre qui, d'après les habitants, faisaient autrefois partie d'un autel. Cet autel passe pour être celui que construisit Noé au sortir de l'arche. »

## ~ Le sauveur de la semence

Après qu'on eut trouvé à Ninive les tablettes cunéiformes des bibliothèques de Sennachérib et Assourbanipal, on découvrit d'autres versions – bien plus anciennes mais nettement moins complètes – du mythe du Déluge. L'une d'elles, trouvée à Nippour et datée de 1700 av. JC., est écrite en sumérien et semble à la base de l'histoire rapportée par Bérosee quelque 1450 ans plus tard. Le sauveur de l'humanité est ici le roi Ziousoudra et non Out-napishtim. Le texte, bref et fragmentaire, se termine ainsi :

*Le roi Ziousoudra*

*Se prosterna devant An (Anou) (et ) Enlil*

...

*(Qui) lui donna la vie comme un dieu.*

*En ce temps-là, le roi Ziousoudra*

*Qui protégea la semence de l'humanité au temps (?) de la destruction,*

*Ils installèrent dans un pays d'outremer, en Orient, à Dilmoun...<sup>649</sup>*

Ici aussi, l'immortalité récompense le sauveur de l'humanité, lequel passera le restant de ses jours à Dilmoun qui est très probablement le royaume mythique des dieux situé dans les montagnes du Kurdistan du nord. La formule « *protégea la semence de l'humanité* » apparaît presque à l'identique dans le Livre d'Énoch, où le Très-Haut enjoint à l'archange Uriel de descendre dire à Noé qu' « *il pourra r chapper et (que) sa semence pourra être préservée pour toutes les générations du monde* »<sup>650</sup>.

Les scribes hébreux n'employaient jamais leur phraséologie à la légère, ce qui permet de supposer un lien direct entre les récits sumérien et biblique du déluge. Ziousoudra et No  apportent donc la « semence » de l'humanité dans l'ère post-diluvienne, mais pas uniquement au travers de leur lignée car il semble qu'il y ait à une allusion à la préservation de connaissances antédiluviennes similaires à celles que les Veilleurs avaient révélées à l'humanité.

  l'appui de cette idée, on lit dans le *Babyloniaka* de Bérose que le dieu Kronos annonça en rêve à Xisuthros que l'humanité allait être détruite par un déluge. Le dieu lui ordonna en conséquence d' « *enterrer   Sippour (Sippara), la cité du (dieu-)Soleil, les*

<sup>649</sup> Civil ( d.), « The Sumerian Flood Story », CBS 10673 ; 254-60. dans Lambert and Millard, *Atra-Hasis – The Babylonian Story of the Flood*, p. 145.

<sup>650</sup> 1 n. 10.3.

*commencements, milieux et fins de tous écrits* »<sup>651</sup>. Après que les eaux se furent retirées, Xisuthros et sa famille reçurent l'ordre de retourner à Sippour et de déterrer ces écrits, puis partirent fonder cités et sanctuaires, dont Babylone<sup>652</sup>. Que contenaient ces « écrits » supposés ? Étaient-ce les informations que Sennachérib et Assurbanipal avaient si avidement recherchées et entreposées dans les bibliothèques de Ninive ? Connaissant l'étrange fascination que le sujet exerçait sur les deux rois, cela me semblait tout à fait possible.

Je savais déjà que les sciences interdites révélées par les Veilleurs rebelles avaient été emportées de Mésopotamie en Palestine, pour y être consignées dans des ouvrages comme le Livre de Noé, d'où sortit par la suite le Livre d'Énoch. Parmi les transporteurs de la « semence » de Noé et Ziousoudra, y avait-il les *kocek*, ces faiseurs de pluie nomades de la tradition yézidie, ou encore les sauvages prêtres-*zaddik* des communautés de la mer Morte ?

Dans l'affirmative, cette « semence » avait-elle été transportée à Canaan par des tribus sémitiques migrantes, parties du « *pays de Shinar* » à l'époque du patriarche Abraham, vers 2000 av. JC. ? Ou bien ce savoir antédiluvien n'avait-il atteint la Judée qu'après l'exil ? Dans les deux cas, il paraissait probable que nos concepts sur les anges célestes avaient subi, non seulement l'influence massive des religions magienne et zoroastrienne de l'Iran, mais celle des riches mythologies de l'Irak antique.

D'après les archéologues et les historiens, les cités-états mésopotamiennes constituent la plus ancienne civilisation connue de l'Ancien Monde. Fondée au sixième millénaire av. JC., elle se développa sur une durée de 2.500 ans et devint ce qui fut peut-être la culture la plus sophistiquée de la planète. On doit aux Sumériens les premières poteries de couleur, les premières opérations chirurgicales, les premiers instruments musicaux, les premières techniques vétérinaires et la première écriture.

Leurs ingénieurs, mathématiciens, bibliothécaires, écrivains, archivistes, juges et prêtres étaient d'une haute valeur. Leur organisation sociale et leur administration politique furent pratiquement uniques. Pourtant, un gros point d'interrogation entache toujours les origines de ce peuple antique si riche en connaissances et en talents. Sumériens et Akkadiens disaient clairement avoir

<sup>651</sup> Lambert and Millard, *Atra-Hasis – The Babylonian Story of the Flood*, p. 135.

<sup>652</sup> *Ibid.* p. 136.

reçu ces connaissances des dieux. Qui étaient donc ces « dieux » ? Étaient-ce les Veilleurs – ces grands hommes-oiseaux au visage de vipère dont la patrie semblerait s'être située sur les rives du lac Van dans le Kurdistan du nord ?

La réponse à cette question exigeait de dépasser les mythes consignés en Mésopotamie et d'examiner les traces laissées par les premiers occupants du Proche-Orient, qui seules pouvaient dire si les dieux avaient réellement marché jadis parmi les hommes.

## Sur les traces des Veilleurs

Chaque semaine voyait grossir, à la bibliothèque du quartier, les arrivages de livres sur le développement des peuples et cultures du Proche-Orient dont j'avais passé massivement commande. Il me fallait absolument réduire ma pile de livres avant l'arrivée des suivants sous peine d'être débordé par l'ampleur de la tâche. La trentaine que j'avais déjà comprenait des volumes très rares prêtés pour trois semaines maximum et que je ne pourrais peut-être réobtenir avant trois ou quatre mois.

Devant mes appels au secours, Richard Ward voulut bien m'aider à dépouiller le plus de livres possible et, un dimanche matin, nous nous lançâmes dans un véritable marathon de lecture austère.

### ~ L'explosion néolithique

Au bout de quelques livres, je m'avisai d'un fait capital survenu au Kurdistan peu après la première déglaciation du dernier âge glaciaire, vers 9500-9000 av. JC. Les éléments dont je disposais montraient que cette région avait été le centre d'une explosion néolithique unique en Eurasie, coïncidant avec le passage d'une alimentation de type chasse-cueillette à une subsistance de culture. On a ainsi découvert au nord de la Syrie, dans le tertre de Tell Abou Houreya, qui domine le torrent du haut Euphrate, certains des plus anciens vestiges de proto-agriculture et d'élevage. La datation au carbone 14 des matériaux organiques trouvés a montré que des formes primitives d'orge, de blé et de seigle y auraient été cultivées dès 9500 av. JC.<sup>653</sup>

Les précurseurs des peuples kurdes furent aussi, d'après les

<sup>653</sup> Moore, « A Pre-Neolithic Farmer's Village on the Euphrates », pp. 62-70.

vestiges disponibles, les premiers à cultiver l'avoine, les pois, l'al-falfa et la vigne<sup>654</sup>. Les meules, mortiers et pilons trouvés indiquent une agriculture sophistiquée dès ses tout débuts. Les restes de chiens, chèvres, cochons et moutons découverts sur trois importants sites archéologiques kurdes datant de la période 8000-6000 av. JC. montrent que la domestication des animaux progressa de pair avec la mise en culture des terres<sup>655</sup>.

Le passage de la chasse-cueillette à la sédentarité communautaire fut l'occasion d'expérimentations qui, au Kurdistan, amenèrent le développement de la première métallurgie du Nouveau-Monde. Deux sites ont confirmé l'usage d'instruments de cuivre dès la première moitié du cinquième millénaire av. JC. Jarmo, un important site proto-néolithique du Zab inférieur (Kurdistan irakien), a révélé des dépôts de cuivre et une perle de plomb encore plus anciens<sup>656</sup> pouvant remonter à 6750 av. JC.<sup>657</sup>, soit 350 ans plus tôt que la date (v. 6400 av. JC.) où se pratiquait l'extraction par fusion du cuivre et du plomb à Çatal Hüyük, en Anatolie centrale<sup>658</sup>.

Il était peut-être inévitable que la métallurgie fasse sa première apparition au Kurdistan car les massifs du Zagros et du Taurus regorgent de gisements métallifères ; c'est si vrai que la région du site néolithique Çayönü – à 190 km est-sud-est du lac Van – produit des objets de cuivre et de bronze depuis 7000 ans<sup>659</sup>.

Du Kurdistan viennent également les plus anciens « *réceptifs d'argile à peine cuite* » connus. On les a trouvés sur le site de Mureybet, au nord de la Syrie, et les analyses au radiocarbone ont montré qu'ils remontaient à 8000 av. JC.<sup>660</sup> Le site de Ganj Dara, près de la ville iranienne de Kermanchah (est du Kurdistan), a livré de la céramique et de petites figurines en argile datant du début du huitième millénaire av. JC., bien en avance donc par rapport aux objets de pierre, bois, plâtre et vannerie caractérisant habituellement cette phase de l'humanité. La poterie durcie par la cuisson contribua de toute évidence à révolutionner l'organisation sociale et pratique de ces peuples anciens : bols, coupes, assiettes et vases s'intégraient pour la première fois à leur quotidien.

<sup>654</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook*, p. 24.

<sup>655</sup> Ibid.

<sup>656</sup> Braidwood, R. J., « Miscellaneous Analyses of Materials from Jarmo », in Braidwood (éd.), *Prehistoric Archaeology along the Zagros Flanks*, p. 542.

<sup>657</sup> Ibid. « Jarmo Chronology », p. 538.

<sup>658</sup> Mellaart, *Çatal Hüyük – A Neolithic Town in Anatolia*, pp. 211-12.

<sup>659</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook*, p. 24.

<sup>660</sup> Roux, *Ancient Iraq*, p. 59.

Au huitième millénaire av. JC., les communautés tribales des montagnes kurdes développèrent, peut-être pour répondre aux besoins élémentaires du commerce avec leurs voisins, les plus anciens jetons d'échange connus. La complexité des jetons augmentant, on finit par fabriquer des coffrets en argile permettant de les ranger sans les abîmer ni les effacer. Dès 3000 av. JC., les jetons firent place à des séries de marques inscrites sur les coffrets d'argile ; peu après apparurent dans les plaines de Sumer les premières tablettes d'argile cuite gravées d'idéogrammes – dont la forme rappelait les coffrets ventrus précédemment remplis de jetons individuels. Cette écriture qui est l'une des plus vieilles de l'Ancien Monde serait ainsi originaire des montagnes du Kurdistan<sup>661</sup>.

Malgré ce mouvement vers les plaines irakiennes, le Kurdistan continua de développer sa propre écriture dite « proto-élamite », qui apparaît pour la première fois vers 2500 av. JC. sur le site de Godin, près de l'actuelle Kangâwar dans le bas Zagros. Bien que désormais devancé par ses voisins des plaines, le Kurdistan pouvait se targuer d'être l'une des plus anciennes communautés du Proche-Orient ayant su lire et écrire<sup>662</sup> ; et ce furent indubitablement les communautés primitives du Kurdistan qui catalysèrent la genèse des premières cités-états mésopotamiennes comme Éridou, Nippour, Our et Ourouk.

### ~ Des forces indéterminées

Ainsi commença la civilisation du Kurdistan qui, fondée entre 9000 et 8500 av. JC., produisit certaines des plus anciennes réalisations connues en matière de domestication animale, métallurgie, poterie peinte, proto-agriculture, commerce, urbanisation et écriture. Nul ne peut nier les avancées prodigieuses que connut cette région en 5000 ans, et pas un spécialiste de la Mésopotamie ne nierait l'influence qu'eurent les Kurdes sur le développement de la civilisation sumérienne dans le Croissant Fertile, en Irak et Syrie. Pourtant, comme l'a souligné l'érudit kurde Mehrdad Izady, tout ceci est loin d'épuiser la question :

*Les habitants de ce pays subirent un processus inexplicable d'accélération technologique sous l'impulsion de forces indéterminées*

<sup>661</sup> Ibid.

<sup>662</sup> Ibid.

à ce jour. Ils prirent très vite la tête des communautés avoisinantes, dont la plupart faisaient partie des sociétés technologiquement les plus avancées au monde, pour se lancer dans une transformation qui les fit passer d'une économie peu dense de chasseurs-cueilleurs à une économie dense de producteurs de nourriture.<sup>663</sup>

Quelle fut la cause de cette « accélération technologique » et quelles étaient ces « forces indéterminées à ce jour » ? Faut-il penser que la déglaciation du dernier âge glaciaire, par les changements induits dans la faune et la flore locales, favorisa le développement rapide d'une révolution culturelle ? Faut-il aller plus loin et supposer des influences extérieures, porteuses de nouveautés dans les idées, les façons de penser, les croyances spirituelles, les mythes et légendes ?

Nous interrompîmes notre longue lecture pour boire un thé Earl Grey bienvenu. En moi-même, j'étais tenté de voir un lien entre ces influences venues de l'extérieur du Kurdistan et l'apparition soudaine, dans cette région, de la culture chamaniste hypothétique des Veilleurs.

L'idée que le Kurdistan était le berceau de l'humanité et la demeure des dieux, avait été partagée par diverses cultures du Proche-Orient et comportait donc forcément un fond de vérité. Les témoignages archéologiques semblaient confirmer qu'il s'était passé quelque chose de très particulier au Kurdistan. Mais fallait-il vraiment invoquer des influences extérieures ?

### ~ Le verre noir du lac Van

Richard et moi n'avions jusqu'ici découvert aucune trace d'une culture kurde indigène présentant les caractéristiques des Veilleurs ni d'une communauté néolithique identifiable à Kharsag, l'établissement hautement évolué des Anannage. La seule information intéressante à propos de ces derniers concernait la culture dite d'Halaf ; c'est ainsi qu'on désigne un style artistique qui gagna les diverses communautés néolithiques kurdes entre 5750 et 5000 av. JC.<sup>664</sup> et qui doit son nom à Tell Halaf – tertre dominant le cours du Khabour, près du village de Ras al-'Ain situé à la frontière syro-turque – où l'archéologue allemand Max Freiherr von Oppenheim découvrit juste avant la première Guerre Mon-

<sup>663</sup> Ibid. p. 23.

<sup>664</sup> Braidwood, R. J., « Jarmo Chronology », in Braidwood (éd.), *Prehistoric Archaeology along the Zagros Flanks*, p. 539.

diale des vestiges d'une vie communautaire originale<sup>665</sup>. Le style d'Halaf se distinguait par ses habitations circulaires en briques de terre (les *tholoi*) et par sa céramique vitrifiée particulière.

La culture halafienne se rencontre dans de nombreux sites kurdes et semble avoir contrôlé, tout au long de cette période, le commerce du verre volcanique noir qu'on appelle l'obsidienne. Surtout, il semblerait que les activités halafiennes aient eu pour centre le lac de Van au sud-ouest duquel on trouvait l'obsidienne brute dans les contreforts du Nemrout Dag<sup>666</sup>; et ce volcan éteint était selon moi l'une des montagnes en rapport avec le récit de la visite d'Énoch au Premier Ciel – qui parle de fleuves de feu se jetant dans une grande mer.

Si les Veilleurs recherchaient un emplacement apte aux cultures et donnant accès aux proches plaines d'Arménie, Iran, Irak, Syrie et Turquie, le lac Van était parfait. On pouvait donc se demander si le commerce halafien de l'obsidienne était lié à la présence des Veilleurs dans cette même zone, ceux-ci ayant peut-être utilisé l'obsidienne comme moyen d'échange avec les communautés agricoles locales.

Idée intéressante mais qui n'aidait guère à confirmer ou infirmer l'existence dans la région d'une culture inconnue conforme aux descriptions de Veilleurs fournies par les littératures énoquienne et de la mer Morte. Un examen anthropologique et archéologique plus fouillé de la région ferait, il fallait l'espérer, avancer davantage.

### ~ La grotte des anges

Devant Richard s'amoncelaient des ouvrages obscurs traitant de tous les aspects imaginables des études kurdes. Je m'attaquai au livre des paléontologues américains Ralph et Rose Solecki, qui avaient dans les années 1950 exploré une grotte gigantesque située à Shanidar et dominant une profonde vallée rocheuse où court le Grand Zab ; et je tombai alors sur un fait capital pour nos recherches.

On accède à la grotte de Shanidar par un sentier raide et en lacets conduisant à une ouverture immense de 8 mètres de haut sur 25 de large. L'intérieur a révélé pas moins de 16 niveaux d'occupation sur une période de 100.000 ans ainsi que de très impor-

<sup>665</sup> Roux, *Ancient Iraq*, p. 67.

<sup>666</sup> Ibid. p. 69 ; Braidwood, R. J., « Miscellaneous Analyses of Materials from Jarmo », in Braidwood (éd.), *Prehistoric Archaeology along the Zagros Flanks*, p. 543.

tantes sépultures néanderthaliennes<sup>667</sup>, et les Solecki mirent également au jour des os d'animaux mangés par les chasseurs-cueilleurs ayant occupé la grotte ; tout cela concernait toutefois une époque trop ancienne pour que je m'y attarde. Nettement plus intéressante me parut la découverte dans la grotte d'un énorme dépôt de crânes de chèvres et de vestiges aviens essentiellement composés d'ailes de gros oiseaux prédateurs.

Enterrés délibérément à côté de la seule structure en pierre du site, ces restes étaient recouverts de plaques de terre rougie (cela indique généralement de l'ocre rouge, que l'on répandait souvent sur les sépultures humaines au début du Néolithique<sup>668</sup>). La datation au carbone 14 montra que ces restes étaient âgés de 10.870 ans ( $\pm$  300 ans), soit une date de 8870 av. JC.<sup>669</sup>

Rose Solecki avait entrepris une étude approfondie des ossements et avait sollicité pour cela le concours de divers experts. Le Dr Charles Reed, de l'université de l'Illinois, examina en 1959 les crânes d'animaux et confirma qu'ils appartenaient à des chèvres sauvages<sup>670</sup>. Les ailes d'oiseaux furent examinées par le Dr Alexander Wetmore, de la Smithsonian Institution, aidé de Thomas H. McGovern, un étudiant du département d'anthropologie de l'université de Columbia. Ils identifièrent 17 oiseaux de quatre espèces différentes : quatre *Gypaetus barbatus* (gypaète barbu), un *Gyps fulvus* (vautour-fauve), sept *Haliaeetus albicilla* (pygargue à queue blanche) et un *Otis tarda* (grande outarde) – seul ce dernier étant endémique. Il y avait également les os de quatre petits aigles d'espèce indéterminée<sup>671</sup>. Que des rapaces, donc (en-dehors de la grande outarde), et notamment des vautours charognards auxquels – comme Rose Solecki l'observa ultérieurement – était « ainsi attribué un lien particulier avec les créatures mortes et la mort »<sup>672</sup>.

Sur les 107 os identifiés, 96 (soit 90%) étaient des os d'ailes dont beaucoup, maintenus par des restes de chair, étaient encore articulés lors de leur inhumation. En outre, des entailles sur les extrémités des os montraient qu'on avait sectionné les ailes à l'aide d'un instrument tranchant et tenté d'enlever la peau et les plumes de certains os<sup>673</sup>.

Rose Solecki écarta la possibilité que ces ailes aient constitué

667 Voir Solecki, *Shanidar – The Humanity of Neanderthal Man*, pour le détail des fouilles de Shanidar.

668 Mellaart, *Çatal Hüyük – A Neolithic Town in Anatolia*, pp. 19, 207.

669 Solecki, « Predatory Bird Rituals at Zawi Chemi Shanidar », pp. 42-7.

670 Ibid. p. 42, citant Reed, 1959.

671 Ibid.

672 Ibid.

673 Ibid. p. 44.

une sorte de repas communautaire car elles ne portaient aucune trace de cuisson ou de brûlure ; le fait que ces ailes étaient articulées pour la plupart, appartenaient à au moins 17 oiseaux comprenant des vautours, des aigles et une outarde, et reposaient avec 15 crânes de chèvres suggérait en outre clairement un dépôt rituel. Elle souligna également la difficulté d'attraper ces grands oiseaux et la probabilité, par conséquent, qu'ils aient été capturés jeunes puis élevés jusqu'à l'âge adulte pour les besoins des cérémonies<sup>674</sup>.

La découverte de ces ailes disjointes avait pourtant posé des problèmes à Rose Solecki. À quoi répondait le choix des espèces présentes, et que représentaient exactement ces énormes oiseaux de proie pour ceux qui les avaient mis dans la grotte de Shanidar ?

### ~ Les ailes des chamanes

En 1977, Rose Solecki publia dans la revue *Sumer* un article important intitulé « *Les oiseaux de proie dans les rites de Zawi Chemi Shanidar* », où elle insista sur la découverte des crânes de chèvres et des vestiges d'oiseaux de proie et avança que les ailes faisaient presque certainement partie d'une sorte de costume porté dans un but décoratif ou rituel<sup>675</sup>. Elle les relia au chamanisme du vautour de Çatal Hüyük, qui avait atteint son apogée 2000 ans après que ces ailes d'oiseaux eurent été déposées dans la grotte de Shanidar distante de 900 km. À l'évidence, elle reconnut le poids de cette découverte et comprit qu'elle prouvait solidement la présence d'un important culte religieux dans la zone de Zawi Chemi Shanidar (nom complet du site archéologique) car elle conclut :

*Les hommes de Zawi Chemi devaient attribuer des pouvoirs spéciaux à ces grands oiseaux de proie, et les restes fauniques du site que nous avons décrits devaient constituer un matériel rituel particulier. Il est certain qu'il fallut pour abattre et capturer tant d'oiseaux et de chèvres les efforts concertés d'un nombre appréciable d'hommes<sup>676</sup>.... (En outre), les ailes étaient soit gardées pour en recueillir les plumes, soit... utilisées pour confectionner des éventails, soit... incorporées à un costume rituel. L'un des murs d'un tombeau de Çatal Hüyük... dépeint précisément une scène de ce type, à savoir un personnage humain vêtu d'une peau de vautour...<sup>677</sup>*

674 Ibid.

675 Ibid.

676 Ibid. p. 47.

677 Ibid.

On avait là un témoignage extraordinaire qu'une sorte de culte du vautour avait existé vers 8870 av. JC. dans les montagnes du Kurdistan ! Qui plus est, ce culte s'était situé à 220 km à peine au sud-est de Bitlis, sur le lac Van, et à l'époque du spectaculaire bond évolutif réalisé par les peuples montagnards du Kurdistan.

On n'avait rien découvert de cette nature dans l'ensemble du Moyen-Orient. On a trouvé des os alaires de vautours-fauves, d'aigles et de faucons dans la grotte de Hayonim, en Galilée occidentale (Israël), à un niveau comparable à celui de la grotte de Shanidar<sup>678</sup>, et l'on a attribué ces dépôts à la culture natufienne protonéolithique ayant occupé la région aux septième et huitième millénaires av. JC. ; mais ces restes d'oiseaux de proie étant mêlés aux ossements de divers oiseaux plus petits, cela limite leur signification rituelle éventuelle.

J'entrevois des possibilités étourdissantes. Que diable s'était-il passé dans cette grotte qui dominait le Grand Zab – lequel était bien entendu l'un des quatre fleuves du paradis ? Les fouilles détaillées effectuées par Ralph et Rose Solecki ayant montré sans ambiguïté que la grotte de Shanidar avait servi de refuge hivernal aux tribus nomades pendant au moins 100.000 ans, comment expliquer cette intrusion soudaine il y a quelque 10.870 ans ?

Qui étaient les chamanes locaux qui avaient déposé ces ailes énormes et ces quinze crânes de chèvres ? D'où venaient-ils et à quoi leur servait cette grotte ? À s'abriter, à vivre, à accomplir des rites animaliers, à surveiller le cours du fleuve ?

Il était très tentant de relier les restes de la grotte de Shanidar à l'hypothétique culture des Veilleurs et à leur établissement montagnard d'Éden ou de Kharsag, et malgré les risques c'était bien mon intention. J'avais conjecturé qu'une culture utilisant le vautour comme symbole de la vie et de la renaissance avait existé dans les montagnes du Kurdistan avant que la civilisation prenne son essor au quatrième millénaire av. JC. Et voilà qu'un témoignage pratiquement indiscutable venait appuyer cette théorie proposée, faut-il le rappeler, dans le but d'expliquer les informations sur l'origine des anges et des anges déchus contenues dans les littératures énochienne et de la mer Morte ; en conséquence, si les chamanes du vautour avaient réellement existé dans le nord du Kurdistan v. 8870 av. JC. ( $\pm$  300 ans), cela renforçait la possibili-

<sup>678</sup> Ibid. p. 45.

té que les anges aient été des êtres de chair et de sang et aient jamais circulé parmi les hommes.

Il m'apparut d'ailleurs rapidement que je n'étais pas le premier à rapprocher les restes d'oiseaux de proie de la grotte de Shanidar et le phénomène des anges. Analysant la vénération yézidie envers *Mélek Taus*, l'Ange-Paon, l'érudit kurde Mehrdad Izady avait ainsi conclu :

*Adjoindre artistiquement des ailes à des êtres non-volants comme les hommes [pour former des dieux]... ou encore orner les costumes sacerdotaux de pseudo-ailes, sont communs à de nombreuses cultures ; mais représenter la divinité suprême comme un oiseau à part entière est typiquement yézidi. Les sacrifices rituels mis en évidence à Zawi Chami (Shanidar) révèlent peut-être que la pratique yézidie moderne remonte à un précurseur indigène<sup>679</sup>.*

Il avait également indiqué qu'en tant qu'objet de vénération des Yézidis, la grande outarde, qui est endémique, était plus vraisemblable que le paon, qui est natif d'Inde et de Perse<sup>680</sup>. À quoi on peut ajouter que les becs crochus de l'aigle et du vautour évoquent nettement plus l'imagerie avienne yézidie que le paon.

Il se confirmait ainsi qu'un culte chamaniste lié aux restes d'oiseaux de Shanidar avait peut-être continué, bien plus tard, à influencer les traditions religieuses du Kurdistan et notamment les cultes angélolâtres. Et je tenais là un indice permettant de relier les anges, les hommes-oiseaux et les montagnes du Kurdistan.

Pouvait-on envisager que ces chamanes montagnards du vautour soient descendus le long du Grand Zab vers les plaines de l'Irak antique pour prendre femme parmi les Filles des Hommes ? Qu'ils aient, eux ou leurs congénères tribaux, possédé la merveilleuse drogue de l'« immortalité » et révélé à l'espèce humaine les arts et sciences interdits de leurs aïeux ? Qu'ils aient eu pour descendants hybrides ces Néphilim déchaînés, buveurs de sang et sources des douleurs et souffrances du monde ? Que tous ces êtres aient constitué ce qu'on appela plus tard les « dieux » et les « démons » à qui les civilisations de Sumer et d'Akkad étaient apparemment si redevables ? La liste des éléments factuels en faveur de ces folles affirmations s'allongeait sans cesse.

<sup>679</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook*, p. 156.

<sup>680</sup> Ibid.

## ~ Les rites de la chèvre

Je n'avais garde toutefois d'oublier les quinze crânes de chèvres trouvés à Shanidar. Comment s'intégraient-ils dans le tableau, sachant que Rose Solecki avait suggéré qu'eux aussi avaient dû avoir un rôle rituel ? La réponse tenait en un mot : Azazel. C'était l'un des chefs des Veilleurs, l'ancêtre des djinns, la face cachée de l'Ange-Paon des traditions yarésane et yézidie ; c'était « pour Azazel », je l'avais déjà noté, que d'après le Pentateuque on chassait chaque année dans le désert, le Jour de l'Expiation, une chèvre censée emporter sur son dos les péchés du peuple juif (chapitre 6).

La forme choisie par Azazel était la chèvre ; à ce titre, il avait régné sur une race de démons monstrueux appelés *seirim*, « boucs », mentionnés plusieurs fois dans la Bible et vénérés par certains juifs. Il se pourrait même que des femmes se soient accouplées avec des démons-boucs car le livre du Lévitique dit : « *Ils n'offriront plus leurs sacrifices aux boucs (seirim), avec lesquels ils se prostituent* »<sup>681</sup> – où l'on retrouve peut-être un nouvel écho de la façon dont les Veilleurs prenaient des femmes chez les mortels. Cette évidente relation entre les Veilleurs et les boucs était si forte qu'elle conduisit l'hébraïste J. T. Milik<sup>682</sup> à conclure qu'Azazel « *à l'évidence était non un simple bouc mais un géant mêlant les caractéristiques de la chèvre et celles de l'homme* »<sup>683</sup>. C'était en d'autres termes un homme-chèvre, un chamane de la chèvre.

Azazel était à l'origine synonyme de Shemyaza – autre chef des Veilleurs – ces deux noms dérivant peut-être de l'hébreu *azza* « le fort » ou *ouzza* « force ». D'où ma curiosité en découvrant que les Akkadiens avaient vénéré une chèvre anthropomorphe nommée Ouz. Une tablette de pierre trouvée à Sippar, dans le Bas-Irak, représente Ouz sur un trône, vêtu d'une peau de chèvre et observant « *la révolution, sous l'action d'une corde ou d'une cordelette, d'un disque solaire posé sur une table* »<sup>684</sup>. Ouz était en outre le mot akkadien pour « chèvre ». Ceci suggère fortement qu'Azazel devait son nom à un « dieu » plus ancien aux habits de chèvre ; et il n'était pas exclu que le dieu Ouz fût lui-même issu du souvenir d'un lointain chamanisme caprin pratiqué par les Veilleurs.

<sup>681</sup> Lev. 17:7.

<sup>682</sup> Note éditeur: voir l'interview de Jozsef Thadéus Milik dans le livre *Enoch: dialogues avec Dieu et les Anges*, Ed. Jardin des Livres Paris, 2005.

<sup>683</sup> Milik, *The Books of Enoch – Aramaic Fragments of Qumrân Cave 4*, p. 313 n. L. 6.

<sup>684</sup> Spence, *Myths and Legends of Babylonia and Assyria*, p. 292.

À l'instar du serpent et du vautour, la chèvre semblait donc avoir été l'un des symboles totémiques majeurs des Veilleurs, symbole qui dégénéra au cours des millénaires et finit par évoquer, non seulement la luxure et la débauche mais le mal ultime – l'irréremédiable avilissement du bouc chez les chrétiens et les juifs étant peut-être dû, par quelque étrange détour, aux crânes d'animaux de la grotte de Shanidar.

Je comprenais que le noble vautour et le rusé serpent aient pu devenir des symboles importants d'une communauté chamaniste, mais l'intérêt apparemment porté au bouc de montagne m'intriguait. J'en étais réduit à supposer que le bouc ayant été l'un des premiers animaux domestiqués du Kurdistan, sa vie et celle de ses gardiens avaient fini par s'entretenir inextricablement ; son agilité sur les pentes les plus escarpées, sa capacité à repérer les prédateurs, et très certainement aussi ses prouesses sexuelles (évoquées par l'aspect phallique de ses grandes cornes recourbées), avaient dû le désigner comme un totem idéal pour les activités cérémonielles comme pour les voyages astraux dans les mornes et rudes montagnes kurdes.

Le chamanisme caprin du Kurdistan irakien laissa peut-être une autre marque, fort inattendue, dans le folklore local. Dans *Le berceau de l'humanité*, les Wigram parlent d'une croyance, commune aux habitants des plaines au-dessous de Mossoul, en « une sorte de vampire effrayant » appelé *hibla-bashi*, satyre mi-homme mi-bouc qui « égare les voyageurs et leur suce le sang »<sup>685</sup> et dont l'un d'eux serait enterré en un lieu appelé Aradin, en basse montagne<sup>686</sup>.

À travers les récits de *hibla-bashi* perçaient peut-être des souvenirs confus d'hommes-chèvres dégénérés, Veilleurs ou Néphilim, qui descendaient des contreforts kurdes se livrer à de sordides et sanglantes pratiques. J'avais déjà remarqué que les vampires d'Europe de l'est semblaient apparentés aux *Édimmous* assyriens et babyloniens, ces êtres surnaturels à travers lesquels transparaît peut-être la présence des Néphilim dans les plaines de la Mésopotamie antique. Et l'on se souvient que les âmes maudites des Néphilim buveurs de sang, après avoir été chassées, étaient

<sup>685</sup> Wigram and Wigram, *The Cradle of Mankind*, p. 334.

<sup>686</sup> Ibid.

devenues des damnés incapables de s'alimenter « [mais néanmoins faim] et soif »<sup>687</sup> ; et que des croyances similaires entourent les djinns, descendants d'Azazel et ancêtres présumés de la race kurde qui buvaient eux aussi du sang pour satisfaire leur faim et leur soif perpétuelles<sup>688</sup>.

### ~ Le peuple de Jarmo

C'étaient là des résultats spectaculaires pour notre étude de la chute des anges par l'archéologie kurde ; satisfaits, Richard et moi poursuivîmes une lecture coupée çà et là par une remarque étonnée ou l'enregistrement sur bande de passages ou récits significatifs. M'attaquant à l'extrémité *a priori* la moins intéressante de la pile, je découvris un ouvrage de grand format intitulé *Archéologie préhistorique sur les bords du Zagros* et publié en 1983 par l'archéologue Robert J. Braidwood. Je savais y trouver de nombreux résultats issus des fouilles effectuées par Braidwood sur le site néolithique ancien de Jarmo – un tertre de sept mètres de haut situé sur une colline escarpée, près d'une gorge où coulait le Petit Zab et du village de Chemchemal, dans le Kurdistan irakien. Le professeur américain y avait coordonné une série de fouilles systématiques entre 1948 et 1955. Le site avait révélé seize niveaux d'occupation étagés à partir de 6750 av. JC.

À Jarmo, une importante communauté paysanne avait vécu dans des maisons carrées multi pièces et dotées de fours en terre et de lavabos encastrés en céramique ; pendant quelque deux mille ans, elle avait avec efficacité cultivé la terre, produit des fruits et des céréales, élevé des animaux et extrait du cuivre par fusion<sup>689</sup>. Ces hommes du Néolithique ancien avaient un mode de vie rudimentaire mais fonctionnel ; ils se servaient de cuillères pour manger, d'aiguilles en os pour repriser leurs vêtements et de fuseaux pour faire des vêtements et sans doute tisser des tapis. Ils avaient également des couteaux et outils à lames d'obsidienne extraite des contreforts du Nemrout Dag, près du lac Van<sup>690</sup>.

On imaginait aisément la vie satisfaite et tranquille de cette communauté au-dessus du fleuve rapide. Il revenait sans doute aux hommes de chasser le gibier, aux femmes de cultiver les champs, moudre les céréales pour le pain et les gâteaux et diriger

<sup>687</sup> 1Én. 15.11.

<sup>688</sup> Charles, *The Books of Enoch*, p. 37, n. de 1Én. 15.11.

<sup>689</sup> Roux, *Ancient Iraq*, p. 58.

<sup>690</sup> Braidwood, R. J., « Miscellaneous Analyses of Materials from Jarmo », in Braidwood (éd.), *Prehistoric Archaeology along the Zagros Flanks*, p. 543.

la vie familiale. Plus que tout était révéree la terre, vivante personification de la Grande Mère dont on a découvert là des effigies en céramique.

Cette image idyllique de la vie à Jarmo vola brusquement en éclats quand je tombai, dans le livre de Braidwood, sur un article intitulé « Figurines et autres objets en argile de Jarmo » écrit par Vivian Broman Morales, qui avait consacré un temps considérable à étudier et cataloguer les quelque 5.500 figurines d'argile découvertes à partir des premiers niveaux d'occupation<sup>691</sup>. L'abondance de ces effigies en argile peu cuite montrait que les hommes de Jarmo prêtaient une attention particulière à leur environnement, dont ils avaient enregistré les particularités d'une façon presque photographique. On remarquait notamment toute une variété de formes animales telles qu'ours, chèvres, cochons et moutons. La quasi-totalité des figurines ne comprenait que la tête mais Morales avait estimé que beaucoup devaient initialement être fixées à un corps fait d'une substance périssable. La plupart des têtes avaient une forme conventionnelle et représentaient sans doute des membres de la communauté. Certaines toutefois paraissaient infiniment plus étranges. Leur long visage, comme fuselé ou en pointe de diamant, aux lèvres fines et aux mâchoires saillantes, n'évoquait rien des humains actuels. Les yeux aussi étaient étranges ; faits de boulettes d'argile pincées, ils semblaient fermés ou fendus comme ceux qu'on trouve en Asie de l'est<sup>692</sup>. L'une des figurines en particulier représentait un individu apparemment chauve doté d'un faciès extrêmement allongé, de hautes pommettes, de longues mâchoires et d'yeux elliptiques et fendus<sup>693</sup>. En étudiant ces illustrations, je ressentis une troublante impression de déjà-vu. Les hommes de Jarmo n'avaient pu créer ces images extraordinaires sans une bonne raison. Que voulaient-ils bien représenter en modelant dans l'argile ces formes inhumaines ? Vivian Morales conclut seulement que ces têtes étranges manifestaient « *individualité et originalité dans la production de petits ou très petits objets qui n'ont pas de signification évidente selon nos critères actuels, mais qui avaient à l'évidence une signification très précise pour leurs concepteurs* »<sup>694</sup> ; ajoutant que ces images avaient une « *ressemblance prononcée avec la tête de la déesse-'lézard' de la période Oubaïd* »<sup>695</sup>.

<sup>691</sup> Morales, V. B., « Jarmo Figurines and Other Clay Objects », in *ibid.* pp. 369-83.

<sup>692</sup> *Ibid.* p. 383.

<sup>693</sup> *Ibid.* p. 384.

<sup>694</sup> *Ibid.* p. 386.

<sup>695</sup> *Ibid.* p. 383.



Figure 14. Tête anthropomorphe provenant de Jarmo, Haut-Irak (6750-5000 av. JC.). La longue tête et les yeux de fouine, caractéristiques, suggèrent un type racial inhabituel pour la région et pourraient constituer une représentation réelle d'un Veilleur.

La déesse-« lézard » ?

Ces têtes n'avaient rien du lézard et appartenaient selon moi à des serpents – des serpents humanoïdes. Cela soulevait bien entendu cette question inévitable : quel besoin des hommes apparemment paisibles du septième millénaire av. JC. avaient-ils de créer des images aussi étranges, à côté de nombreuses autres têtes plus clairement humaines et pourvues de traits réguliers ? Le serpent jouait de toute évidence un rôle très important dans leur vie, mais lequel ?

On ne voyait pas ce qui aurait pu inspirer aux hommes de Jarmo cet art abstrait singulier. Je repensais sans cesse à la vision d'Amram devant qui était apparu le Veilleur Béliat : le récit parlait d'un visage « *comme une vipère* », termes auxquels fait écho le récit de Kharsag décrivant Enlil comme un « *serpent aux yeux brillants* ». Pouvait-on envisager, en admettant qu'une communauté de Veilleurs ait réellement vécu près du lac Van, que son influence se soit étendue à la communauté protonéolithique de Jarmo – à quelque 400 km au sud-sud-est de Bitlis et 185 km au sud-sud-est de la grotte de Shanidar ? Il existait certainement un lien direct entre Jarmo et la région du lac Van car celle-ci fournissait l'obsidienne noire des couteaux et outils. Il était donc parfaitement possible que les étranges têtes serpentines aient saisi sous une forme abstraite les traits particuliers des Veilleurs.

Imaginons l'apparition soudaine, dans la communauté de Jarmo, d'êtres de très haute taille pourvus d'un teint ivoire et de cheveux de neige, et vêtus d'un sombre costume de plumes rasant le sol et ondulant doucement dans la brise montagnarde. À leur approche, chacun devait se sentir pénétré de peur devant leur long visage de vipère, leurs hautes pommettes et leurs étranges yeux fendus.

Il est difficile de dire ce que pensaient les hommes de Jarmo de ces étrangers au visage rébarbatif qui venaient, comme surgis du néant, déambuler quelque temps parmi eux avant de repartir dans les montagnes. Si les Veilleurs ont existé physiquement, ils étaient très probablement considérés comme divins ou démoniaques, voire les deux à la fois. Ni bons ni mauvais, mais tout simplement amoraux.

On ne peut que spéculer sur ce que les étrangers venaient faire à Jarmo : se procurer des marchandises, troquer l'obsidienne brute du Nemrout Dag, enrôler des gens pour les chantiers de construction de Kharsag, trouver des femmes à épouser... en échange de quoi ils enseignaient peut-être l'agriculture, l'irrigation, la métallurgie, la botanique et l'astronomie.

Au vu des informations apportées par les figurines serpentine, il semblait plausible qu'une forme de commerce ait lié les hommes de Jarmo et les Veilleurs de l'Éden. S'il en était ainsi, d'autres communautés du néolithique ancien avaient dû recevoir la visite des étrangers à face de vipère. L'utilisation de l'obsidienne noire du Nemrout Dag était peut-être un révélateur de la présence des Veilleurs, notamment à la période halafienne, vers 5750-5000 av. JC. Mais ce qu'il me fallait surtout savoir, c'était s'il existait d'autres indices clairs de contacts entre les Veilleurs et les cultures néolithiques du Proche-Orient.

L'archéologue Vivian Broman Morales, en comparant les figurines de Jarmo avec « *la tête de la déesse-'lézard' de la période Onbaïd* », avait peut-être fourni une piste. Qu'entendait-elle exactement par « *déesse-lézard* » ? Et que désignait la « *période Onbaïd* » ? C'est ce que j'allais découvrir.

## Démons ou chamanes ?

Après la disparition (vers 5000 av. JC.) des marchands d'obsidienne du lac Van, une nouvelle culture commença d'émerger dans les plaines de l'Irak ancien. On l'appelle al-Oubaïd ou Oubaïd, du nom de Tell-al-Oubaïd, tertre situé à quelque 6 km au nord de l'ancienne cité-état d'Our, où l'archéologue britannique Sir Leonard Woolley repéra pour la première fois sa présence en 1922.

Fouillant ce tertre peu élevé dans le désert miroitant de chaleur de l'Irak central, Woolley fut confondu par la facilité avec laquelle se révéla cette culture jusque-là inconnue qui avait jadis dominé le pays. Tout était en surface sous une couche de terre meuble et poussiéreuse. À moins d'un mètre de profondeur apparurent des tessons de poterie peinte, puis des outils en silex et en obsidienne et des fragments de « *nattes de roseaux plâtrés d'un mélange argile-bouse ou, moins souvent, d'un mélange terre-bitume* »<sup>696</sup>. Le tout reposait sur un limon fluvial durci, sur lequel les nouveaux arrivants avaient érigé leurs constructions primitives en « *roseaux plâtrés d'argile* »<sup>697</sup>, tout près des marais du Bas-Euphrate. Tout suggère que ce peuple était un lointain ancêtre de la population actuelle des marais<sup>698</sup>.

Woolley était loin de se douter de l'immense importance de ces découvertes à l'aspect anodin, qui devaient dans les années suivantes fournir le chaînon manquant entre l'explosion néolithique des montagnes kurdes et l'expansion de la civilisation et de la royauté dans la partie mésopotamienne du Croissant Fertile.

Vers 5000 av. JC., les Oubaïd descendirent des monts du Haut Zagros et occupèrent divers sites préexistants du Haut-

<sup>696</sup> Cottrell, *The Land of Shinar*, p. 81, citant Sir L. Woolley, *Excavations at Ur*.

<sup>697</sup> Ibid. citant Woolley.

<sup>698</sup> Ibid. pp. 82, 84 n. 1.

Irak<sup>699</sup>. Ils se répandirent ensuite peu à peu vers le sud et y établirent de nouvelles communautés, dont Tell-al-Oubaïd v. 4500 av. JC. Nombre des sites qu'ils occupèrent remontaient à une culture plus ancienne et plus développée, dite de Samarra, qui avait introduit l'irrigation et la culture dans la région. C'est à Samarra qu'est due la fondation d'Éridou, la première cité mésopotamienne, vers 5500 av. JC. ; on a mis au jour dans un complexe de temples de cette époque une piscine rituelle et de grandes quantités de restes de poisson, ce qui a conduit des chercheurs à suggérer que la principale divinité de Samarra était une forme primordiale d'Enki, dieu sumérien de l'Abzou – les eaux abyssales<sup>700</sup> – devenu plus tard le patron divin d'Éridou.

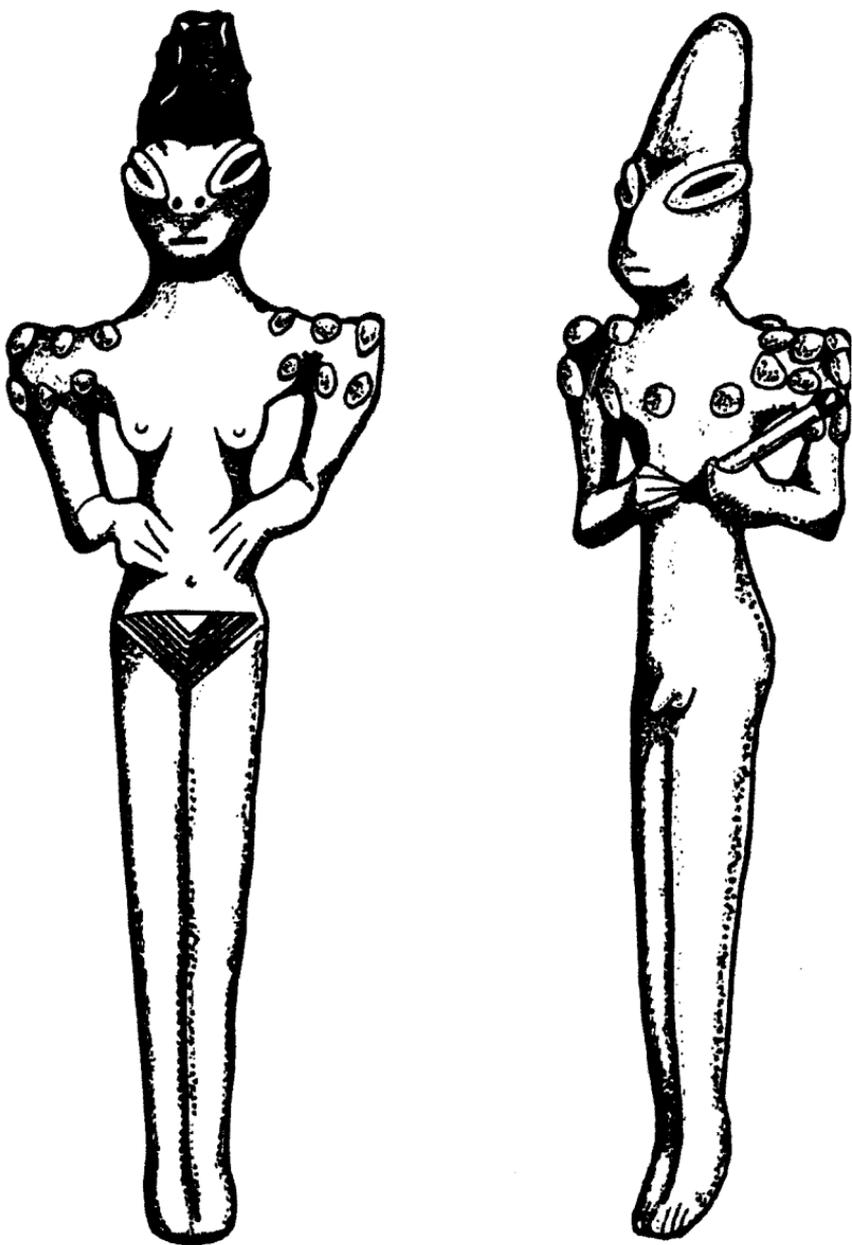
Rien, dans ces précurseurs de la civilisation sumérienne, n'évoquait jusque-là les Veilleurs. Pourtant, Vivian Broman Morales avait parlé des étranges « déesses du lézard » de la culture Oubaïd, pour les comparer aux têtes ophidiennes en argile trouvées par Robert Braidwood et son équipe à Jarmo, dans le Kurdistan irakien. Je trouvai des descriptions de ces « déesses du lézard » dans divers livres consacrés à l'art Oubaïd. Il s'agissait d'étranges figurines anthropomorphes, masculines ou féminines (cas le plus fréquent), dotées de corps minces, nus et bien proportionnés, de larges épaules et d'étranges têtes reptiliennes que les spécialistes comparent généralement à celle du lézard<sup>701</sup>. Le visage long et fuselé fait penser à un museau et comporte de larges yeux fendus – constitués en général de boulettes d'argile elliptiques et pincées en forme de « grains de café » ; la tête est surmontée d'un épais et sombre panache de bitume représentant un chignon (certaines des têtes de Jarmo présentent un chignon similaire en argile<sup>702</sup>). Les statuettes exhibent, selon le cas, toison pubienne ou parties génitales. Chacune des figurines Oubaïd présente une posture particulière. Certaines statuettes féminines sont debout, pieds joints et mains sur les hanches ; l'une des figurines masculines a les bras posés horizontalement sur le bas de la poitrine et tient dans la main gauche une sorte de baguette ou de sceptre qui pourrait symboliser la divinité ou la royauté. Les figurines ont les épaules et le haut du thorax entourés de boulettes ovales en argile représentant certainement des colliers de dignitaires.

<sup>699</sup> Ibid. p. 82.

<sup>700</sup> Roux, *Ancient Iraq*, p. 71.

<sup>701</sup> Ibid. p. 72.

<sup>702</sup> Morales, V. B., « Jarmo Figures and Other Clay Objects », in Braidwood (éd.), *Prehistoric Archaeology along the Zagros Flanks*, pp. 383-4.



*Figure 15. Deux exemples des étranges figurines « lézardoïdes » trouvées en Irak dans des tombeaux appartenant à la culture Oubaid, v. 5000-4000 av. JC.*

*Il pourrait s'agir, d'après les éléments disponibles, de représentations des Édimmou, ces vampires redoutés en qui transparait peut-être le souvenir déformé des descendants des Veilleurs, ou Néphilim.*

La plus étrange et la plus frappante de ces statuettes est de loin celle d'une femme nue tenant un bébé contre son sein gauche. La main gauche de l'enfant est cramponnée au sein et on ne peut douter qu'il soit en train de téter. Cette image est très touchante en même temps qu'elle donne le frisson – car l'enfant possède de longs yeux obliques et une tête de reptile. C'est un point majeur qui suggère que ces traits viennent de la naissance ; autrement dit, les têtes « lézardoïdes » n'étaient pas des masques ou des symboles d'un dieu animalier, elles représentaient une race réelle perçue comme dotée de traits reptiliens.

Des spécialistes ont vu dans ces figurines reptiliennes la représentation de la Déesse-Mère<sup>703</sup> – une erreur complète puisque certaines sont masculines ; des théoriciens des anciens astronautes, comme Erich von Däniken, ont cru y reconnaître des entités venues d'ailleurs<sup>704</sup>. À mon sens, c'est vouloir imposer aux figurines des cadres explicatifs populaires mais trop étroits pour rendre compte de leur symbolisme. Sir Leonard Woolley a conclu, de ce que les exemplaires trouvés le furent surtout dans des tombes où ils constituaient souvent les seuls objets importants, qu'il s'agissait de « *déités chtoniennes* » – à savoir, d'êtres infernaux liés aux rites mortuaires<sup>705</sup>.

Il est en outre très improbable qu'elles aient représenté des êtres à face de lézard car ceux-ci n'eurent jamais, que l'on sache, de rôle particulier dans les mythes du Proche-Orient. Bien plus vraisemblables apparaissent les serpents qui étaient, on le sait, associés à des divinités souterraines sumériennes comme Ningišzida, seigneur du Bon Arbre. Que signifiaient donc réellement ces serpents anthropomorphes ?

Les différences de chronologie entre les têtes de Jarmo et les figurines Oubaïd suggèrent que cet art serpentif particulier se développa dans les montagnes du Kurdistan dès 6750 av. JC. et gagna ensuite vers 5000 av. JC. les plaines irakiennes. À ce stade toutefois, cet art s'était quelque peu éloigné des traits plus nettement ophidiens des anciennes têtes de Jarmo. Le serpent tenait une place majeure dans les pratiques religieuses de la Mésopotamie ancienne où il symbolisait la sagesse divine, l'énergie sexuelle et la garde des autres mondes. En outre, le folklore arménien, ain-

<sup>703</sup> Roux, *Ancient Iraq*, p. 72.

<sup>704</sup> Von Däniken, *In Search of Ancient Gods – My Pictorial Evidence for the Impossible*, p. 12 pl. 2, p. 16 pl. 9.

<sup>705</sup> Mundkur, *The Cult of the Serpent – An Interdisciplinary Survey of Its Manifestations and Origins*, p. 187, citant Sir L. Woolley, *Ur Excavations*, vol. 4, « The Early Periods », 1955, pp. 12-13.

si que les religions des mages mèdes et des Yézidis, tendraient à indiquer que le culte et la vénération du serpent restèrent jusqu'aux temps modernes un élément religieux important en Irak et en Iran.

Cela n'explique pas pourquoi la culture Oubaïd plaçait des figurines ophidiennes dans les tombes des morts. Croyait-on, les pratiques rituelles naissant souvent de la peur et de la superstition, que quelque chose d'horrible adviendrait aux défunts si cela n'était pas fait ? Si oui, quelle était cette chose horrible ? Et pourquoi cette imagerie du serpent ? Quel type de serpents étaient-ce : ceux qui glissent sur le sol, ou ceux qui déambulent dans les communautés, effraient les habitants et emmènent hommes et femmes pour leurs besoins particuliers – à en croire les récits hébraïques sur la chute des Veilleurs et sur le destin des Néphilim ?

Peut-on imaginer que l'usage de ces figurines ophidiennes se soit développé suite à des contacts directs entre les Veilleurs des montagnes kurdes et les communautés néolithiques des contreforts du Kurdistan irakien, qui auraient elles-mêmes transmis ces superstitions aux premiers habitants du Croissant Fertile vers 5000 av. JC. ?

Les figurines Oubaïd auraient alors été des totems protégeant les morts de l'influence supposée des Veilleurs. Mais cela n'expliquait pas pourquoi il fallait protéger les morts. Sans doute les Oubaïd craignaient-ils que les morts, une fois ensevelis, deviennent des *Édimmous*, des vampires ; mais d'où leur venait cette crainte ? Aucune réponse claire n'apparaissait, pour le moment du moins. Il importait de mieux saisir la nature des contacts entre les Veilleurs et cette culture primitive, et pour cela de retourner vers les contreforts des monts Zagros où les Oubaïd avaient laissé leur marque.

### ~ Les hommes-chèvres de Suse

La Bible nomme Élam un pays qui s'étendait dans la partie du Bas-Zagros située au sud du Kurdistan, à la frontière irako-irannienne, et auquel correspond aujourd'hui le Khuzistan. La Genèse 10 nomme aussi Élam l'un des « fils de Seth », lequel était l'un des trois fils de Noé<sup>706</sup>. À l'époque d'Abraham, un roi d'Élam, Chéodorlaomer, frappa les races géantes de Canaan<sup>707</sup>. Et c'est à la capitale de l'Élam, Suse ou « Shushan », que se rendirent Daniel

<sup>706</sup> Gen. 10.22.

<sup>707</sup> Gen. 14.1.

et bien d'autres Juifs babyloniens quand le roi perse Cyrus le Grand leur eut rendu la liberté (chapitre 6). Daniel y serait même mort et sa tombe, qu'entoure une grande vénération, est marquée d'une curieuse flèche en nid d'abeille qui domine toujours la plaine tranquille de Suse.

Cette époque importante de l'Élam est comparativement récente au regard de sa longue histoire. Les vestiges trouvés sur d'anciens sites néolithiques tels que le tertre d'Ali Kosh, à l'est du village de Moussian (Bas-Zagros), montrent que la région fut occupée dès le huitième millénaire av. JC.<sup>708</sup> Ces sites ont également révélé des traces évidentes de la culture d'Halaf ; ces influences externes n'empêchèrent apparemment pas l'Élam de conserver pendant des millénaires des idéaux religieux et un style artistiques propres.



*Figure 16. Trois sceaux Oubaïds – culture proto-élamite du sud-ouest iranien – montrant des chèvres anthropomorphes maîtrisant des vautours et serpents. Ces « démons » caprins sont-ils le souvenir de la culture chamanique avancée qui se cache peut-être derrière les récits d'anges et de Veilleurs de la tradition judéo-chrétienne ?*

À partir de 5000 av. JC. cependant, et pendant près d'un millier d'années, la culture Oubaïd allait devenir dominante en

<sup>708</sup> Hinz, *The Lost World of Elam*, p. 14, citant les travaux de Frank Hole et Kent V. Flannery menés en 1961 à Ali Kosh, et ceux de E. O. Negahban (université de Téhéran) menés en 1966 à Haft Tepeh, entre Ahwaz et Suse.

Élam<sup>709</sup>. Les fouilles archéologiques concernant la fin de cette période ont révélé une grande variété de sceaux en pierre à caractère éminemment chamanique<sup>710</sup> ; un « démon à tête de chèvre » – disent les spécialistes – est représenté sur chaque sceau, le corps marqué d'entailles figurant les cheveux et les bras ouverts vers le haut. Ces effigies totémiques, étonnantes en soi, sont surtout intéressantes par l'imagerie qui les accompagne. L'une d'elle maîtrise des serpents ; un serpent passe derrière une autre ; un troisième homme-chèvre semble maîtriser deux énormes « oiseaux de proie »<sup>711</sup> qui s'élèvent *vers lui*.

Observant les sceaux, je réalisai que ces démons « à tête de chèvre » étaient fort probablement des hommes-chèvres ou des chamanes-chèvres, dont les serpents symbolisaient peut-être les pouvoirs surnaturels alors que les « oiseaux de proie » étaient presque à coup sûr des vautours, les bras levés des hommes-chèvres évoquant leur capacité à contrôler et manipuler ces forces animales : nouvel exemple du lien chèvre-serpent-vautour dans les mythes du Proche-Orient.

Qu'il s'agisse de vautours, et non d' « oiseaux de proie » quelconques, on en a une confirmation éclatante dans le fait que les habitants de Suse pratiquaient régulièrement vers 3500 av. JC. l'exposition des morts<sup>712</sup> ; il n'est donc pas inconcevable que les Oubaïd aient eux aussi pratiqué le décharnement – même si ce type de sépulture était inhabituel chez eux. Il est tentant ici de faire un rapprochement avec les Arabes des Marais du Bas-Irak, dont la religion indigène, le mandéisme, comprenait autrefois l'exposition des morts<sup>713</sup>. On notera en outre que les plus anciennes poteries proto-élamites décorées montrent clairement une imagerie du vautour<sup>714</sup>.

Y avait-il un lien entre les sceaux Oubaïd et le chamanisme de la chèvre et du vautour qui avait peut-être existé dans la grotte de Shanidar, sur le Grand Zab, v. 8870 av. JC. ? Dans *Mésopotamie et Iran anciens-Contacts et conflits v. 3500-1600 av. JC.*, livre publié en 1993, se trouve un article important intitulé « Sceaux et objets

<sup>709</sup> Curtis J., « Introduction » à Curtis (éd.), *Early Mesopotamia and Iran – Contact and Conflict 3500-1600 ac*, p. 18.

<sup>710</sup> Porada E., « Seals and Related Objects from Early Mesopotamia and Iran », in Curtis (éd.), *Early Mesopotamia and Iran – Contact and Conflict 3500-1600 ac*, p. 47.

<sup>711</sup> Curtis (éd.), *Early Mesopotamia and Iran – Contact and Conflict 3500-1600 ac*, pl. 25-17.

<sup>712</sup> Childe, *New Light on the Most Ancient East*, pp. 232-3.

<sup>713</sup> Drower, *The Mandaeans of Iraq and Iran*, pp. 184, 200 n. 6.

<sup>714</sup> À propos de l'imagerie du vautour, voir : pour Suse I : Childe, *New Light on the Most Ancient East*, pl. xxv ; pour Suse II : pl. xxvii.

apparentés de la Mésopotamie et de l'Iran anciens » où Edith Porada, de l'université Columbia (New-York), étudie les sceaux de Suse. Elle rappelle la découverte, par Ralph et Rose Solecki, des restes de chèvres et d'oiseaux de la grotte de Shanidar, et conclut après une évaluation soigneuse des vestiges :

*... les indices... laissent penser qu'existait autrefois le concept d'une créature, ou de créatures, combinant, selon des modalités que nous ignorons, les caractéristiques de la chèvre et d'un oiseau puissant ; et que l'image humaine portant une tête d'animal cornu sur les sceaux de la période Oubaïd était un démon puissant et chamanoïde protégeant des serpents*<sup>715</sup>.

Qu'entendait-elle par « un démon puissant et chamanoïde protégeant des serpents » ? Le « démon chamanoïde » étant inconnu des encyclopédies classiques, j'en étais réduit à supposer que l'expression renvoyait aux chamanes de la chèvre et du vautour du Kurdistan, qui renvoyaient eux-mêmes aux hommes-oiseaux, hommes-chèvres et serpents marcheurs des traditions énokienne et de la mer Morte ; autrement dit, que « démon chamanoïde » faisait allusion à l'hypothétique culture Veilleur.

## ~ Le culte de la Grande Déesse

Alors que la Suse préhistorique semble avoir surtout retenu des Veilleurs leurs aspects caprins, l'iconographie religieuse primitive se focalisa apparemment dans le reste de l'ancien monde sur leurs liens avec le vautour. Pour les traditions yézidie et yarésane, ils étaient l'Ancien, l'Ange-Paon, le serpent noir Azhi Dahâka ou Sultan Sahâk. Sumer les mythifia en hommes-oiseaux et en dieux-serpents tels que Ningišzida. Dans le reste du Proche-Orient, le vautour, attribut des Veilleurs, devint le symbole ultime de la Grande Mère, considérée notamment comme déesse de la mort et de la transformation<sup>716</sup>.

Régulièrement, les archéologues découvrent des effigies néolithiques figurant une déesse dotée de caractères aviens : long bec, bras courts évoquant des ailes, queue en forme de coin. On en a trouvé dans des lieux aussi distants que la Crète, Chypre, la Syrie, la Grèce continentale, les Balkans et le bassin du Danube, la vallée de l'Indus (Mohenjo-Daro), et jusque dans le Béloutchis-

<sup>715</sup> Porada E., « Seals and Related Objects from Early Mesopotamia and Iran », in Curtis (éd.), *Early Mesopotamia and Iran – Contact and Conflict 3500-1600 ac*, p. 47.

<sup>716</sup> Cameron, *Symbols of Birth and of Death in the Neolithic Era*, p. 34.

tan<sup>717</sup>. Elles sont souvent dotées d'étranges yeux fendus semblables à ceux des têtes ophidiennes en argile trouvées à Jarmo (Haut-Irak) par l'équipe de Robert Braidwood.

Avec le temps, les différentes caractéristiques des chamanes du vautour semblent être devenues des symboles abstraits autonomes. C'est ainsi qu'on a découvert sur le site funéraire de Tel Azor, à 6 km environ de Jaffa (Israël), une grotte contenant un groupe de 120 ossuaires en argile cuite. Beaucoup arboraient un nez en forme de bec à l'avant ainsi qu'un dos en forme de coin ; tous contenaient les os dénudés d'invidus ayant subi le décharnement après leur mort<sup>718</sup>.

### ~ La peur du mauvais œil

Toute trace de vautour finit par disparaître et il ne resta plus que des symboles abstraits et isolés de l'antique puissance de ce grand oiseau de mort et de transformation. Les plumes, comme je l'avais établi, avaient servi à faciliter les accouchements, éloigner les serpents et soigner les blessures ; mais le sort des yeux semble avoir été bien plus triste, comme en témoigne une tablette sumérienne de la cité-état de Lagash (troisième millénaire av. J.C.) qui parle de l' « œil terrible » de l' « oiseau noir divin »<sup>719</sup>. Dans l'important *Symboles de naissance et de mort à l'âge néolithique*, D. O. Cameron se disait certain qu'il y avait là une allusion à l'œil du vautour, dont la grosse pupille noire contraste sur l'iris blanc, et concluait :

*... au cours du temps, le sens originel du symbole du vautour [c.à.d. son œil] s'obscurcit également. À la place s'installa une sorte de magie apotropaïque permettant de se garantir du mal en portant un fétiche protecteur – ici, un autre œil capable de détourner l'œil de la mort...<sup>720</sup>*

L'œil du vautour finit donc par devenir le mauvais œil. Au Kurdistan, les amulettes contre le mauvais œil furent toujours des coquilles de cauris<sup>721</sup>, un choix significatif : leur forme rappelle en effet de près les yeux pincés, en « grain de café », des têtes de Jarmo qui, selon moi, eurent au Néolithique une influence continue sur le développement des figurines de déesse-oiseau qu'on trouve

<sup>717</sup> Ibid. pp. 35-8.

<sup>718</sup> Ibid. p. 32.

<sup>719</sup> Ibid. p. 40.

<sup>720</sup> Ibid. p. 43.

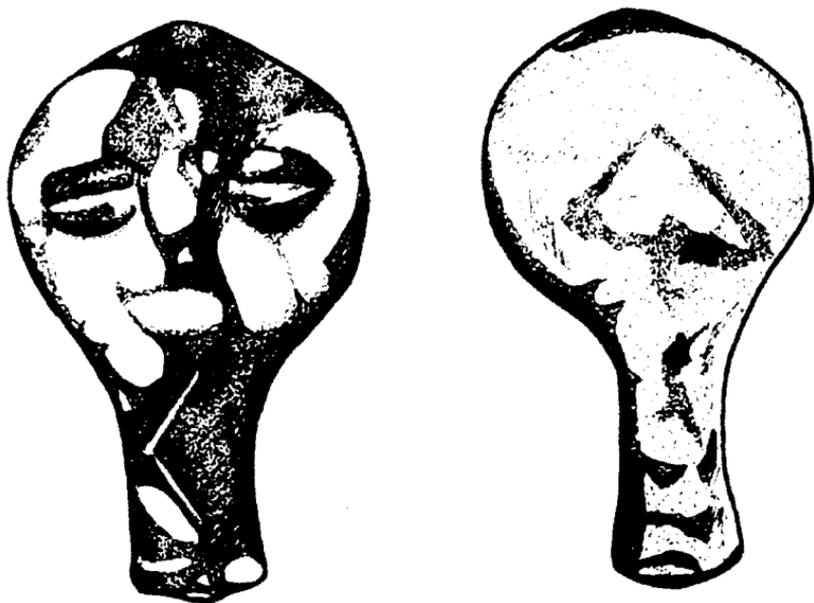
<sup>721</sup> Drower, *Peacock Angel*, p. 7.

dans tout le Moyen-Orient. Il est dès lors fort probable que la croyance au mauvais œil soit apparue dans des lieux tels que Jarmo, dans les montagnes kurdes, par suite des contacts qu'entretenait cette communauté avec la culture des Veilleurs.

On peut se demander si les pouvoirs du mauvais œil ne remonteraient pas, plutôt qu'au vautour ou au serpent, à ceux qui arboraient jadis ces traits zoomorphes, et si les yeux saisissants, « pareils à des torches », des Veilleurs, n'étaient pas responsables de cette antique superstition. Il est possible qu'on ait prêté aux Veilleurs, ces hommes-oiseaux aux traits de vipère, les facultés hypnotiques du serpent ; on imagine les habitants de communautés paysannes primitives comme Jarmo, détournant les yeux du sévère visage des Veilleurs par crainte de perdre le contrôle de leur volonté.

### ~ La tête des Néphilim

Le souvenir des Veilleurs qui avaient marché parmi les mortels devint sans doute de plus en plus abstrait avec le passage des millénaires.



*« Dieu » cananéen en cuivre (vers -2000). La coiffe de cobra, le nez en forme de bec, les yeux en « grain de café » et le long cou entaillé d'un zigzag serpentin, sont des symboles caractéristiques des Néphilim.*

Quand ces traditions entrèrent en Judée après la captivité babylonienne des Juifs (VI<sup>e</sup> siècle av. J.C.), le souvenir de l'an-

cienne culture chamanique n'était plus que mythes sur les anges, anges déchus, Veilleurs et *bene ha-élobim* – Fils de Dieu.

En Palestine existaient déjà clairement la croyance en l'existence de « ceux qui tombèrent », les Néphilim, ainsi qu'un culte vigoureux de la Grande Mère personnifiée par le vautour de la mort. Les symboles d'oiseaux sont fréquents dans l'art primitif cananéen, parfois combinés à une vigoureuse imagerie serpentine comme si l'on avait voulu réunir les deux traditions des Néphilim et de la Grande Mère.

Un exemple parfait de cette fusion étrange est donné par une figurine en cuivre de trois centimètres de haut, identifiée officiellement comme un « *dieu cananéen datant d'environ 2000 av. JC.* ». Cet objet, propriété personnelle de l'auteur, présente un long cou serpentin marqué d'une profonde entaille en zigzag. La tête est « humaine » mais en forme de capuchon de cobra, dont l'extrémité recourbée forme une sorte de coiffe serpentine. Le capuchon du cobra contient un visage humain comportant un bec d'oiseau, une bouche minuscule et deux yeux en « grain de café » comme ceux des têtes de Jarmo. En un même objet sont ainsi réunis, par accident ou dessein, certains des symboles majeurs de la race déchue. En outre, le zigzag est indiscutablement un symbole ophidien<sup>722</sup>, et le cou en forme de tige renvoie aux Anakim à long cou, ces descendants présumés des Néphilim qui vivaient à Canaan aux temps préhistoriques.

Cette petite figurine est la représentation la plus proche que j'aie jamais trouvée des géants Néphilim – ou de leur souvenir, apparemment resté plus vivace dans l'ancien Canaan que partout ailleurs au Moyen-Orient. Les Juifs babyloniens revenus de captivité ne durent guère réaliser l'impact qu'aurait sur les religions, au cours des 2.500 années suivantes, la revitalisation de ces anciens mythes de race déchue.

J'avais donc émis une théorie selon laquelle la chute des anges, dont parlent les littératures énokienne et de la mer Morte, révélait des relations entre deux cultures radicalement différentes : l'une hautement évoluée et vivant dans une région montagneuse appelée Éden ou Kharsag, l'autre plus primitive et vivant dans les contreforts et plaines avoisinants. L'abondance des indices concrets suggérait que cette idée était fondée, au moins en partie, et que la patrie des « anges » ou « Veilleurs » avait été le nord du

<sup>722</sup> Mundkur, *The Cult of the Serpent – An Interdisciplinary Survey of Its Manifestations and Origins*, p. 13.

Kurdistan, et très probablement la rive sud du lac Van. Chamanisme du vautour, pratiqué dans la grotte de Shanidar v. 8870 av. JC. ; têtes ophidiennes en argile, fabriquées à Jarmo v. 6750 av. JC. ; figurines « lézardoïdes » et sceaux de la culture Oubaïd, v. 5000-4000 av. JC. : autant d'indices qui plaident en ce sens.

Certes, bien des questions restaient sans réponse. Par exemple : d'où venaient les Veilleurs, en admettant qu'ils aient existé ? étaient-ils originaires du Kurdistan ou venaient-ils d'ailleurs ? de quelle nature étaient les cataclysmes qui anéantirent prétendument les Néphilim à l'époque du Déluge, et quand se produisirent-ils exactement ? et avant tout, comment la culture de Çatal Hüyük, si singulière et si avancée, s'intégrait-elle dans ce tableau ? Je compris bientôt que la réponse à cette dernière question me permettrait de dissiper les mystères qui recouvraient encore les origines de la race déchue.

## Engendrés par le Feu

Sous l'œil vigilant de l'Erciyas Dag (3916 mètres), le plus grand volcan de l'ancienne Cappadoce, s'étend un paysage quasi lunaire. La nature a sculpté dans les tendres tufs volcaniques des formes et courbes curieuses et sans équivalent. Plus curieux encore sont les pitons dessinés par les vents, dont la course autour des gros rochers d'andésite et de basalte posés sur le tuf tendre a créé des cônes colorés dont le charme et la beauté envoûtent. Du IV<sup>e</sup> siècle au Moyen-Âge, les chrétiens de l'Église Primitive ont percé ces tours naturelles d'habitations troglodytiques, y aménageant aussi des églises et des chapelles qui font aujourd'hui partie des merveilles qui attirent en Cappadoce les touristes du monde entier.

### ~ Le royaume des Pérís

L'intéressant dans ces tours étranges est leur appellation de « cheminées de fées », assurément fort bien trouvée car, encapuchonnées de blocs rocheux, elles évoquent tout à fait ces champignons hauts et élancés où l'on est tenté de voir la demeure idéale du peuple des fées. Pourtant, ce nom n'a rien à voir avec les contes européens sur le pays des fées : en Turquie, on appelle ces tours *peri bacalari*<sup>723</sup>, les cheminées de feu des Pérís – ces beaux anges déchus de la tradition persane. La tradition locale affirme qu'Erciyas Dag, le mont Argée de l'époque classique, est la demeure d'Éblis, l'ancêtre des Pérís ; un thème exploité en 1986 dans le film *Born of Fire*<sup>724</sup>, qui dépeint les cheminées de fées de Cappadoce et contient, pour d'obscures raisons, une subtile imagerie du

<sup>723</sup> Mango, *Discovering Turkey*, p. 247.

<sup>724</sup> *Born of Fire*, écrit, dirigé et coproduit par Jamil Dehlavi, montrait la recherche du « maître de musique » par un flûtiste londonien.

vautour. Les peuples indigènes de Cappadoce s'étaient persuadés que les habitations troglodytiques creusées dans les cônes rocheux qui parsèment le paysage, étaient l'œuvre d'anges déchus qui en usaient comme de cheminées. Pour quelle raison ?

Quels grands secrets renfermaient ces cheminées de fées ? Que représentaient les tours des Péris pour les premiers occupants de la Cappadoce ? Étaient-elles liées aux hommes-oiseaux Veilleurs du Kurdistan et aux chamanes-vautours du proche Çatal Hüyük ? Quelque chose me disait que cette région recelait des clés importantes sur l'origine de la race déchue – si importantes que je décidai une visite en Cappadoce. Une enquête de terrain livrerait peut-être des indices vitaux que les ouvrages sur l'histoire de la Turquie orientale ne pouvaient fournir.

Mon ami Ken Smith qui partageait mon intérêt sur l'éventualité qu'une culture préhistorique avancée ait existé au Proche-Orient m'accompagnait<sup>725</sup>. Un car qui partait d'Ankara à l'aube nous débarqua à huit heures dans la petite ville d'Aksaray où, abrutis par deux nuits sans sommeil, nous montâmes comme des somnambules dans le *dolmus*, le minibus local, pour continuer vers le cœur de la Cappadoce. Dans l'indescriptible concert de musique locale dont nous bombardait la stéréo du minibus, j'embrassais d'un regard vide le paysage blême et sauvage ; il me rappelait inexplicablement le film *Conan le barbare* dont le personnage central, le farouche et noble guerrier Conan, révère un ancêtre qui, le premier, forgea une épée d'acier qui lui permit de devenir un dieu.

Ces terres rudes et sauvages ne devaient guère avoir changé en 10.000 ans. ; elles n'avaient certainement pas changé depuis l'époque, il y a plus de 8.000 ans, où la culture de Çatal Hüyük prospéra à 265 km au sud-ouest de Kayseri (Césarée), capitale de la Cappadoce au temps des Romains. Je me demandai si parmi les autres passagers du *dolmus*, qui se rendaient à leur travail ou au marché, certains descendaient de la communauté néolithique sophistiquée de Çatal Hüyük ; j'en doutais fortement car la région avait vu passer tant de migrants au fil des millénaires que ses habitants devaient être très métissés.

Entre les V<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles av. J.C. par exemple, la Cappadoce hébergea une forte communauté perse comprenant des mages de Médie<sup>726</sup> ; au III<sup>e</sup> siècle av. J.C., le pays devint le refuge de nom-

<sup>725</sup> Visite effectuée en mai 1987.

<sup>726</sup> Zaehner, *The Dawn and Twilight of Zoroastrianism*, p. 169.

breux Kurdes fuyant l'hostilité tribale et nationale dont ils étaient l'objet à l'est de l'Anatolie<sup>727</sup> ; et au Moyen-Âge, des milliers de chrétiens arméniens, fuyant les persécutions de leur pays, vinrent grossir la population locale. Bien avant tout cela, des marchands akkadiens avaient fondé sous le règne de Sargon d'Akkad (vers 2334-2279 av. JC.) une colonie à Kültepe (l'ancienne Kanesh), à quelque 20 km de Kayseri<sup>728</sup>. Les tablettes d'argile de l'époque attestent qu'ils possédaient une métallurgie prospère exportant argent, or et pierres semi-précieuses vers l'Irak. Il semble en outre qu'ils importaient des matières premières, tels que l'étain de l'Azerbaïdjan ou les tissus de leur pays natal<sup>729</sup>. Il est établi que cette ville subsista au moins jusqu'en 1600 av. JC., époque à laquelle des Indo-Iraniens appelés Hittites se rendirent maîtres de la Cappadoce<sup>730</sup>.

### ~ L'Anatolie à l'âge glaciaire

Pendant 4000 ans, avant l'installation du comptoir akkadien en Asie Mineure, Çatal Hüyük connut une agriculture et une métallurgie avancées, ainsi qu'une maîtrise inexplicable du travail de la pierre où l'archéologue James Mellaart voyait l'aboutissement d'une « lignée d'une immense ancienneté »<sup>731</sup>. D'où venait au juste ladite « lignée », on l'ignore. Bien que Çatal Hüyük ait apparemment commercé avec d'autres régions de l'Anatolie et de la côte méditerranéenne, on manque d'indices pour dire si cette culture naquit sur place ou fut apportée par des immigrants. Les archéologues savent seulement que Çatal Hüyük apparut soudainement dans la plaine de Konya à un moment de grande instabilité climatique. Des indices convaincants montrent par exemple que l'Anatolie subit vers 8850-8300 av. JC. un mini-âge glaciaire après la période relativement douce qui avait succédé, vers 9500-9000 av. JC., la fin du dernier âge glaciaire<sup>732</sup>.

Cette rechute glaciaire dut entraîner de longues périodes de neige, de glace et de gel, et dut forcer les populations locales à s'abriter dans des grottes pour survivre. Or les tombeaux et maisons de Çatal Hüyük, souterrains pour la plupart, agglutinés ensemble, dépourvus de portes et fenêtres extérieures, indiquent clairement le souvenir d'une vie souterraine, comme le remarqua

<sup>727</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook*, p. 38.

<sup>728</sup> Nagel's *Encyclopaedia Guide – Turkey*, p. 574.

<sup>729</sup> Roux, *Ancient Iraq*, p. 214.

<sup>730</sup> Nagel's *Encyclopaedia Guide – Turkey*, p. 574.

<sup>731</sup> Mellaart, *Çatal Hüyük – A Neolithic Town in Anatolia*, p. 213.

<sup>732</sup> *Ibid.* p. 222.

l'écrivain Edward Bacon dans *Archéologie-Découvertes des années 1960* :

*On est tenté de penser que les lointains ancêtres de ces gens [de Çatal Hüyük] devaient vivre dans des trous troglodytiques ... et que ces habitations émergèrent pour ainsi dire à l'air libre en restant souterraines dans leur principe*<sup>733</sup>.

Je réfléchis : alors que le culte principal de Çatal Hüyük avait incorporé une forme de chamanisme du vautour, cela me remémora la descente d'Ishtar dans le monde infernal. Elle était descendue, disait le récit, dans « *la maison de l'obscurité* » dont « *les occupants appellent la lumière* » et dont les chefs étaient « *pareils à des oiseaux couverts de plumes* »<sup>734</sup>. Assurément, les chamanes-prêtres de Çatal Hüyük et les Veilleurs du Kurdistan étaient « *pareils à des oiseaux couverts de plumes* » ; avaient-ils jamais vécu sous terre ?

### ~ Les premiers forgerons

Un autre aspect curieux de la culture de Çatal Hüyük était son intérêt pour les volcans. Sur les murs nord et est du tombeau VII. 14 du niveau VII, datant de 6200 av. JC., James Mellaart et son équipe avaient découvert une immense peinture représentant une ville aux maisons contiguës, peut-être Çatal Hüyük elle-même. Au-delà se profilait les deux sommets d'une gigantesque montagne surmontée de signes dénotant une éruption volcanique : pointillés indiquant l'émission de nuages de cendres et de rochers, lignes partant de la base de la montagne et semblant dépeindre les flots de lave.

C'était à n'en pas douter l'image d'une éruption du Hassan Dag (3250 mètres), dont les deux cimes se dressent en vue de Çatal Hüyük, à l'est de la plaine de Konya. Il est étonnant qu'un artiste s'en soit ému au point de vouloir la fixer pour la postérité : ce serait alors la première « *photographie* » d'un événement historique.

Mais ce document était sans doute autre chose car les hommes de Çatal Hüyük s'intéressaient apparemment aussi aux autres volcans de l'Anatolie orientale<sup>735</sup>. Ils trouvaient sur leurs versants diverses matières premières et notamment la très précieuse obsidienne dont ils faisaient des bijoux, des lames de couteaux et des

<sup>733</sup> Bacon, *Archaeology Discoveries in the 1960s*, p. 116.

<sup>734</sup> Smith, *The Chaldaean Account of Genesis*, p. 227.

<sup>735</sup> Mellaart, *Çatal Hüyük – A Neolithic Town in Anatolia*, pp. 176-7.

miroirs ultra-polis d'une incroyable finition<sup>736</sup>. Rappelons que le commerce de l'obsidienne noire fut le premier à se développer près du Nemrout Dag, sur la rive sud-ouest du lac Van – où nous proposons de situer le pays des Veilleurs – en un temps où les volcans du Kurdistan étaient probablement encore très actifs.

Ce lien avec les volcans n'était d'ailleurs pas seulement matériel. Les décorations murales des tombeaux souterrains de Çatal Hüyük respectaient un agencement rigoureux : les taureaux, au nord, regardaient les monts du Taurus ; l'imagerie mortuaire des murs est et nord donnait sur le couchant ; les symboles liés à la naissance, sur le mur ouest, faisaient face au levant *et* aux volcans<sup>737</sup>. Cette disposition donnait à penser que l'intérêt pour les volcans était lié à l'idée de naissance spirituelle, voire de renaissance ; elle révélait à tout le moins une vénération des volcans et, peut-on penser, du feu en général.

Le feu – je l'avais établi – était le symbole suprême de la divinité dans les mythes et rituels indo-iraniens : les plus anciens autels consacrés au feu remontent à 2000 av. JC.<sup>738</sup> Les hommes de Çatal Hüyük associaient sans doute le feu et le volcanisme avec la métallurgie naissante qui, au septième millénaire av. JC., faisait ses premiers pas ; non seulement l'extraction du cuivre et du plomb par fusion devait constituer une activité sacrée, mais même on devait tenir les forgerons pour des prêtres du feu, placés sous l'autorité des *génies* des espaces ignés. Le *Chahnameh* persan (XI<sup>e</sup> siècle), par exemple, fait de l'ancien roi mythique Husheng (Haochanha dans la littérature avestique antérieure) le fondateur de la civilisation et le découvreur du feu, grâce auquel il fut le premier à séparer le fer de la roche ; il devint alors le forgeron primordial, doué, comme le dieu ancestral de *Conan le barbare*, du pouvoir de façonner les objets de métal<sup>739</sup>.

Voilà qui éclairait la signification du feu, volcanique notamment : le feu était le pouvoir magique permettant au forgeron de changer la pierre en objets de métal tels que bijoux, armes et outils.

<sup>736</sup> Ibid. p. 212.

<sup>737</sup> Ibid. p. 104.

<sup>738</sup> Par exemple, on a trouvé un sanctuaire du feu de ~1750 av. JC. à Margiane, dans le delta du Mourgab, dans le désert du Kara Koum (Turkménistan), et un autre de ~2000 av. JC. au cours de fouilles en Bactriane du nord. Voir R. Trubshaw, « Bronze Age Rituals in Turkmenistan », pp. 30-32, qui cite plusieurs sources originales sur le complexe archéologique bactrien-margien.

<sup>739</sup> Firdoussi, *The Shah Nameh of the Persian Poet Firdausi*, trad. par Atkinson, pp. 3-4.

## ~ Les Cabiris de Phrygie

Vers 1200 av. J.C., un peuple guerrier, les Phrygiens, envahit la plaine anatolienne jusqu'à la limite est de Kayseri et fonda le royaume de Phrygie. Des sources très anciennes faisaient de ce royaume la demeure de *génies* du feu appelés Cabiris et Plutarque et Strabon prétendent qu'il existait « *aux frontières de la Phrygie* » un « *pays des Cabiris* »<sup>740</sup>. D'après la mythologie grecque, c'est Vulcain/Héphaïstos, forgeron divin et dieu du feu – de qui viennent les mots « volcan » et « volcanisme » – , qui engendra les Cabiris et en fit les premiers métallurgistes – « forgerons souterrains » apparentés au feu des volcans<sup>741</sup>.

L'origine des Cabiris est obscure car diverses légendes locales les mentionnent avec de légères différences à Lemnos, en Égypte, en Thessalie ou en Phénicie. On admet généralement toutefois que la légende originelle venait de Phrygie et rappelait peut-être le souvenir des premiers métallurgistes d'Asie Mineure<sup>742</sup>, lesquels appartenaient, nous l'avons vu, à la culture de Çatal Hüyük (plaine de Konya) ; cela nous autorise donc à établir un lien entre les activités métallurgiques des Cabiris et Çatal Hüyük.

L'existence historique du pays cabiri n'est pas avérée, mais l'important est qu'on le situait aux frontières de la Phrygie, dont la frontière Est donnait justement sur le cœur de la Cappadoce ; les Cabiris étaient donc peut-être les premiers occupants des cheminées de feu des Péris. Le simple terme de « cheminées de feu » évoquait l'extraction des métaux dans des hauts-fourneaux. Il était envisageable que les Cabiris aient été les premiers métallurgistes de Cappadoce et aient précédé les marchands akkadiens qui, des millénaires plus tard, vinrent dans cette région extraire par fusion l'or, l'argent et les autres métaux. Qui étaient donc ces Cabiris ?

Le chauffeur du *dolmus*, pianotant sur son récepteur radio, se mit à faire défiler les stations, qui toutes semblaient passer de la musique turque moderne, et finit par tomber par hasard sur les tonitruantes premières mesures de « Walk like an Egyptian », l'inimitable succès des Bangles, ce qui sema la consternation chez les passagers apparemment peu familiers avec la musique rock occidentale. Dans ce paysage primordial de plaines brûlées et de collines déchiquetées, cette musique était d'un surréalisme intense.

<sup>740</sup> Plutarque, *Vies*, p. 351 sqq.

<sup>741</sup> Graves, *New Larousse Encyclopaedia of Mythology*, p. 129.

<sup>742</sup> Ibid.

## ~ Les maisons des djinns

À la gare routière de Nevşehir, les chauffeurs de taxi guettaient l'arrivée des touristes et s'offraient à les guider à des prix imbattables. Ken et moi crûmes pouvoir les ignorer et nous retrouvâmes en train de négocier avec un jeune étudiant qui proposait de nous montrer les sites intéressants, dont beaucoup étaient sur notre liste. Nous finîmes par céder et l'accepter comme guide pour le lendemain.

Nous jetâmes nos bagages dans le coffre de sa vieille voiture défoncée, et nous voilà partis vers le château perché d'Uçhisar, l'un des plus grands cônes volcaniques de la région. L'intérieur de ce piton est si vaste que des communautés entières y ont élu domicile depuis le début de l'ère chrétienne jusqu'à ce jour. On y trouve même un hôtel servant du vin au détail ! Du château, dont les pièces troglodytiques désaffectées forment un réseau en nid d'abeilles, une ouverture offrait sur toute la région une vue à couper le souffle : tel un dieu tout-puissant, le sommet enneigé de l'Erciyas Dag, à l'est, semblait dominer l'horizon tandis que, dans toutes les directions, l'espace était hérissé de milliers de cheminées de fées teintées de rouge, orange, jaune, noir et blanc, pointant souvent à 23 ou 24 mètres de hauteur.

Ahmed, notre chauffeur, était étudiant en histoire et archéologie turques. Il nous dit qu'il aimait guider les touristes parce que cela lui apprenait l'anglais et qu'il visait une place dans une université britannique. Je le mitraillai de questions sur la région mais la plupart restèrent sans réponse : tout ce qu'il avait à savoir en temps normal était en effet écrit en anglais sur des tablettes portables en bois qu'il récitait fidèlement sur chaque site.

Il nous dit cependant qu'ici on n'attribuait pas la construction des cheminées de fées aux Péris mais aux djinns, qui passaient toujours pour y habiter ; que ces cônes rocheux étaient entourés de multiples superstitions et que personne ici ne s'en approchait sans d'excellentes raisons ; et qu'on n'y pénétrait, disait-on, qu'en châtement de quelque crime ou que si un djinn vous y emportait<sup>743</sup>.

Dans la vallée volcanique solitaire de Zelve, les moindres crevasses rocheuses ont été évitées pour y aménager d'innombrables habitations troglodytiques enfouies profondément dans la roche volcanique tendre. Les spécialistes pensent que leurs premiers

<sup>743</sup> Boz, *Cappadocia*, p. 22.

occupants furent des communautés chrétiennes, sous l'impulsion des Pères de l'Église de Césarée comme saint Basile le Grand (330-79) et saint Grégoire de Nicée (335-95). Il n'y restait plus que d'immenses colonies de pigeons tournoyant sur nos têtes dans un éternel babillage, qui remplissait lugubrement l'étrange royaume des djinns.

### ~ Les premiers chrétiens

Pendant les vingt-quatre heures suivantes, nous fîmes le tour des cheminées de fée de la région, sans oublier celles qui abritent les fameuses églises rupestres du village de Göreme. L'intérieur de celles-ci était relativement uniforme : une abside, à l'est, contiguë à une nef revêtue d'un dôme et complétée d'ailes latérales et de chapelles séparées par des colonnes et arches sculptées. Il y avait en revanche deux sortes de décoration : d'une part, l'art chrétien primitif, à base de simples dessins à l'ocre rouge ; d'autre part, des fresques en couleur, plus élaborées, datant du haut Moyen-Âge et représentant le Christ, la Panagia (la Vierge Marie), les anges et les saints dans le style de l'Église byzantine de Constantinople (Istanbul). Mon attention se porta surtout sur l'art « chrétien » primitif car, à côté de symboles évidents de l'Église Primitive comme les croix de Malte et du calvaire, certaines églises présentaient des motifs onduleux ou géométriques qui semblaient l'exacte copie des peintures murales, vieilles de 8500 ans, des tombeaux de Çatal Hüyük. La ressemblance entre ces deux styles différents était frappante et indiscutable : par exemple, les murs des tombeaux VI.A et VI.B de Çatal Hüyük comportaient des décorations géométriques qui ressemblaient de près à celles des murs de l'église sainte Barbe de Göreme<sup>744</sup>. Étonnante découverte, mais qui possède une explication. Comme l'avait observé James Mellaart, les motifs géométriques complexes des peintures murales de Çatal Hüyük semblaient reproduire les motifs réguliers des *kilims*, ces fins tapis de laine toujours en usage en Turquie orientale<sup>745</sup>. Cela suggérerait que certains de ces motifs textiles avaient plusieurs millénaires d'existence et s'enracinaient dans les premières communautés néolithiques de la région.

Mellaart trouva effectivement, dans le tombeau VII de Çatal Hüyük, deux peintures murales de style *kilim* comportant des sortes de points de couture latéraux, et reproduisant donc peut-

<sup>744</sup> Mellaart, *Çatal Hüyük – A Neolithic Town in Anatolia*, pl. 29, 37-8.

<sup>745</sup> *Ibid.* pp. 152-3.

être des motifs de tapis<sup>746</sup>. La piste du *kilim* fournissait une continuité de styles et de motifs sur une période d'au moins 6000 ans reliant Çatal Hüyük et l'ère chrétienne. Mais cette théorie n'expliquait en rien l'imagerie fort obscure qu'on remarque sur les murs de certaines églises rupestres de Göreme, notamment dans l'église sainte Barbe et dans une petite chapelle anonyme proche de l'« Église Sombre ». Sur le plafond de la première étaient peints divers cercles contenant lignes brisées, zigzags et points qui, s'ils n'étaient pas dus au hasard, évoquaient une forme primitive de hiéroglyphes. Il y avait également des séries de rectangles et de triangles à bords arrondis, parfois contenant des zigzags, parfois pourvus, aux angles, de menus cercles ou lignes – représentant peut-être des têtes ou des membres. Au-dessous, des doubles traits figuraient des « échasses », avec parfois des motifs en zigzag. On ignore ce que représentent ces images ; ma première impression, à la vue des traits en forme d'échasse, fut celle d'une descente souterraine.

Le détail le plus curieux de l'église sainte Barbe était un oiseau étrange, grossièrement peint à l'ocre rouge et doté d'une grande queue en forme de coin, d'un bec ouvert vers le haut, et d'un corps bulbeux couvert de croisillons représentant les plumes. Pour les érudits chrétiens, il s'agirait d'un paon, symbole de « résurrection » dans l'iconographie de l'Église primitive que l'on trouve aussi dans les catacombes de Rome. Mais cette théorie n'expliquait pas les mains, les bras et les jambes articulées de l'oiseau, lesquels renvoyaient clairement à un être anthropomorphe costumé en oiseau, peut-être un chamane. Certains indices suggéraient même que le bec relevé était en fait une sorte de coiffure totemique.

Pourquoi ce portrait de chamane-oiseau dans l'église sainte Barbe de Göreme, qui datait du IV<sup>e</sup> ou V<sup>e</sup> siècle ? La réponse logique à cette énigme était de suggérer que les premiers chrétiens de Cappadoce avaient hérité de traditions chamaniques anciennes remontant au début du néolithique ; cette éventualité était séduisante mais il y en avait une autre, consistant à dire que tout cela n'était pas une imagerie chrétienne mais l'expression artistique d'une culture précédente ayant utilisé ces habitations rupestres pour leurs propres rituels, avant que les chrétiens ne prennent le relais.

<sup>746</sup> Ibid. p. 152.

Nous quittâmes les églises rupestres de Göreme avec la conviction que d'authentiques mystères attendaient d'y être dévoilés ; des mystères assurément bien antérieurs à l'ère chrétienne.

### ~ Les mondes souterrains

Revenus à la voiture, Ahmed nous demanda ce que nous voulions visiter ensuite. « Voulez-vous voir les cités souterraines ? », proposait-il, « elles attirent chaque année énormément de touristes ». Je méditai un long moment ses paroles : « quelles cités souterraines ? » « Il y en a beaucoup par ici », fit-il négligemment. « Les chrétiens les ont faites pour fuir les persécutions arabes. Ils se cachaient sous terre. Des milliers de gens pouvaient y tenir, peut-être jusqu'à 20.000 à Derinkuyu ».

Dire que je restai sans voix serait un euphémisme. Des cités souterraines contenant jusqu'à 20.000 personnes auraient été enfouies sous terre par les chrétiens, simplement pour se garder de la poussée islamique de 642 ? Quelque chose ne collait pas. Il est évident que la réaction normale d'une communauté craignant d'être écrasée par un envahisseur armé serait de gagner des régions plus sûres. C'est exactement ce que firent les nombreux chrétiens séculiers et monastiques qui s'établirent en Europe de l'est, et notamment en Grèce. C'était de la folie de creuser un trou dans le sol et de s'y cacher en espérant que les persécuteurs finiraient par repartir.

Nous décidâmes de voir au moins une de ces cités souterraines et Ahmed nous emmena au village de Kaymakli, dont le domaine souterrain avait été découvert en 1964 ; encore incomplètement exploré, on ignorait le nombre de ses niveaux et seuls les quatre premiers étaient accessibles aux visiteurs. Nous entrâmes dans la cité souterraine, descendîmes des marches en pierre et nous retrouvâmes alors dans des enfilades de corridors taillés à la perfection dans la roche volcanique, dont on sait qu'elle durcit à l'air.

Larges de quelque trois mètres et haut de deux mètres au moins, ces couloirs semblaient immenses. Chacun débouchait sur d'autres tunnels menant à de nouvelles zones. Les corridors étaient bordés d'un dédale de pièces qui avaient jadis été des chambres, des garde-manger, des réservoirs, des caves à vin, des temples, et même une église chrétienne. Les pièces avaient été taillées dans la roche si précisément qu'il était clair que seules de minces cloisons

les séparaient. La ventilation était assurée par un système de boyaux reliant l'ensemble des niveaux à la surface, et d'énormes portes circulaires, faites d'une pierre dure et sombre et appelées *tirhiz* ou *tarkoz*, permettaient d'isoler une section ou un niveau à volonté<sup>747</sup>.

Rien n'indiquait vraiment qui étaient les auteurs de cette citadelle souterraine, la présence de l'église montrant tout au plus que les premiers chrétiens avaient occupé certains niveaux. On avait trouvé, sur les pentes rocheuses dominant la cité, des cavités funéraires taillées dans le roc qui étaient peut-être aussi d'origine chrétienne. En dehors de cela, aucune raison évidente ne suggérait que les chrétiens de Cappadoce eussent construit ce complexe urbain.

À la sortie, je fis au guichet l'emplette de deux livres sur l'histoire locale. Tous deux parlaient des cités souterraines mais l'un d'eux, *Cappadoce-Le berceau de l'histoire* de Demir Ömer, me sembla nettement plus intéressant. Depuis 1968, Demir Ömer avait exploré les cités souterraines en tant qu'historien et archéologue et il les connaissait probablement mieux que personne. Il avait collaboré avec des équipes archéologiques étrangères et ses connaissances sur l'histoire de la Cappadoce l'avaient incité à écrire un livre.

Ahmed nous ayant ramené à Nevşehir, je décidai, sitôt installé dans notre chambre d'hôtel, de lire le livre de Demir de A à Z malgré mes yeux fatigués par le manque de sommeil des derniers jours. Je m'en félicitai bientôt en constatant que l'archéologue local était tombé sur un point d'une extrême importance sur le monde souterrain de la Cappadoce : il n'y avait pas quelques cités souterraines, comme je le croyais, mais pas moins de 36, éparpillées dans le paysage cappadocien. La plupart n'avaient jamais été explorées convenablement, alors que la plus vaste connue jusque-là se situait dans la proche ville de Derinkuyu, étonnamment restée inconnue jusqu'en 1963 – où des gens du cru en découvrirent accidentellement une entrée – et ouverte au public deux ans plus tard. Demir décrivait avec justesse ce vaste monde souterrain, qui couvre quelque 6 km<sup>2</sup>, comme « la huitième merveille du monde »<sup>748</sup>.

On n'avait exploré jusque-là que huit niveaux à Derinkuyu sur les dix-huit ou vingt qu'elle possède. Les trois premiers ni-

<sup>747</sup> Boz, *Cappadocia*, p. 59.

<sup>748</sup> Demir, *Cappadocia – Cradle of History*, pp. 9, 14.

veaux contenaient approximativement 2.000 habitations et l'on estime que 10.000 personnes pouvaient y vivre<sup>749</sup>. Globalement, les spécialistes estiment que le complexe de Derinkuyu pouvait héberger confortablement jusqu'à 20.000 personnes, et si l'on tient compte que la région abritait au moins trente-cinq autres cités semblables, cela nous donne un tableau hallucinant de la vie qui se déroulait ici autrefois : 100.000 à 200.000 personnes auraient pu vivre confortablement dans ces citadelles de façon permanente. Fait plus incroyable encore : on sait que de longs tunnels reliaient entre elles plusieurs de ces villes. L'un de ces tunnels, situé au troisième niveau de Derinkuyu, aboutirait au complexe souterrain de Kaymakli, 8 km plus loin<sup>750</sup> ; ce passage est pourvu de conduits d'aération se terminant en surface, et est assez large pour que trois ou quatre personnes y marchent debout et de front sur tout son long.

Tout cela fait-il penser à l'œuvre de pieux chrétiens s'efforçant d'éviter les envahisseurs arabes ?

Je ne le pense pas.

### ~ Les profondeurs de Derinkuyu

Il est stupéfiant de penser que les habitants de Derinkuyu n'aient jamais soupçonné l'existence de la citadelle perdue. Le nom de la ville signifie « puits profond », référence aux nombreux puits qui apportaient l'air de la surface à tous les niveaux du complexe et approvisionnaient ses habitants en eau. Ces puits, souvent repérés en surface par deux monolithes dressés, furent jusqu'en 1962 la principale ressource de la ville en eau ; jamais pourtant personne ne devina qu'ils aboutissaient à une vaste cité enfouie juste au-dessous.

Le complexe de Derinkuyu compte 52 conduits de ce type, qui descendent jusqu'à 60 ou 70 mètres. La cité jouit d'une température stable (7-8°C) qui en fait un refuge idéal en cas de chaleur ou de froid extrêmes. Comme à Kaymakli, d'énormes portes circulaires en pierre permettaient d'isoler chaque section. En outre, pas moins de 15.000 conduits d'aération reliaient le premier niveau souterrain à la surface, qui en était distante de 2,5-3 mètres ; le plus étrange est le diamètre de ces conduits, qui parfois ne dépasse pas dix centimètres, ce qui en rend la fabrication quasi

---

<sup>749</sup> Ibid. p. 15.

<sup>750</sup> Ibid. pp. 11-12.

impossible sans trépan à tête métallique<sup>751</sup>. Nous ne sachons pas que les premiers chrétiens aient possédé des outils aussi sophistiqués.

Autre mystère qui déconcerte les experts : qu'est-il advenu des déblais résultant de la construction du complexe de Derinkuyu ? Certains ont supposé que la colline de Sögdele, à l'ouest de la ville, fournissait une réponse, Ömer Demir avançant pour sa part que les gravats furent déversés dans les ruisseaux locaux et emportés vers Kaymaklı<sup>752</sup>. L'une et l'autre théories ont leurs défauts ; cette question pendante prouve en tout cas, et c'est le point important, l'extrême ancienneté de la cité, car il dut falloir un temps considérable pour éliminer si complètement toute trace des travaux.

Qui construisit donc la cité souterraine de Derinkuyu, sans parler des 35 autres disséminées dans la région ?

Ömer Demir est convaincu que certaines parties de Derinkuyu sont extrêmement anciennes. En effet, bien qu'on n'ait pas retrouvé d'artéfacts ou vestiges datables et antérieurs à l'ère chrétienne, les niveaux présentent des différences majeures d'architecture et de construction ; il estime notamment que les chrétiens *vécurent* peut-être dans Derinkuyu mais qu'ils ne construisirent ou réaménagèrent que certains niveaux. Quel âge attribuait-il donc à ces citadelles ? Selon Demir, la construction de certaines parties pouvait remonter à la fin du paléolithique, époque où prit fin le dernier âge glaciaire, v. 9500-9000 av. JC.<sup>753</sup>

Sur quoi basait-il cette théorie ?

En 1910, l'archéologue anglais R. Campbell-Thompson découvrit dans le lit du Sögänli, à quelque 25 km de Derinkuyu, des haches, éclats rocheux et autres artéfacts du paléolithique supérieur<sup>754</sup>, ayant pu servir à creuser le tuf tendre éjecté par l'Erciyas Dag, dans un âge géologique lointain, sous forme de lave. En soi, cette information ne suffisait pas à dater la citadelle de Derinkuyu ; mais Ömer Demir avait acquis la conviction qu'elle devait exister du temps des Hittites car les constructions de ces derniers reposaient sur des fondations proches des puits de la cité souterraine<sup>755</sup>. En outre, à la différence des autres villes hittites qui fu-

751 Ibid. pp. 13, 39-40.

752 Ibid. p. 15, 36-7.

753 Ibid. p. 39.

754 Ibid.

755 Ibid. pp. 16-17.

rent rasées quand les Phrygiens, vers 1200 av. JC., envahirent la Cappadoce, les constructions de Derinkuyu restèrent intactes. Demir y voyait l'indication que les Hittites avaient pu échapper aux attaques phrygiennes en se réfugiant au premier niveau de la cité souterraine<sup>756</sup>.

Telle était son analyse. Une visite à Derinkuyu et à Demir s'imposait pour plus de détails sur cette théorie extraordinaire.

### ~ La maison de l'obscurité

Après une deuxième journée de visite dans le secteur de Göreme, Ken et moi allâmes en *dolmus* à Derinkuyu sous l'oppressive canicule. De l'extérieur, rien ne laissait deviner la cité souterraine, à l'exception d'un talus percé d'une entrée qui dégorgeait des touristes aux habits criards. Mais l'intérieur nous révéla un domaine cyclopéen, dont j'imaginai mal que l'on ait pu seulement songer à le construire.

A priori, la construction de villes souterraines complètes semblait sans objet, à moins de vouloir se protéger du monde extérieur. Je me remémorai le récit de la descente d'Ishtar dans « *la maison de l'obscurité* » « *qui est sans issue* » et « *dont les occupants appellent la lumière* ». Me revint aussi le commentaire d'Edward Bacon sur les habitations et tombeaux souterrains de Çatal Hüyük : « *on est tenté de penser que les lointains ancêtres de ces gens devaient vivre dans des trous troglodytiques* ».

Curieusement, les niveaux que Demir considérait comme les plus anciens possédaient des couloirs bien plus hauts qu'ailleurs, atteignant quelque 2,10 mètres. Dans les étages « postérieurs », le plafond était si bas que nous dûmes nous courber pour naviguer dans les tunnels, lesquels étaient en outre bien plus étroits. Pourquoi avoir construit des sections aux plafonds si hauts quand le bon sens suggère de se limiter à la hauteur nécessaire ?

Qui donc étaient les êtres de haute taille qui occupèrent les premiers Derinkuyu ? Étaient-ce les ancêtres troglodytiques des habitants de Çatal Hüyük, qui établirent leur propre cité souterraine à 180 km au sud-ouest ? L'époque des bouleversements climatiques et géologiques ayant accompagné le dernier âge glaciaire fut le seul moment où l'humanité se cacha durablement du monde extérieur. C'est à cette époque, appelée le paléolithique supérieur, que furent fabriqués et utilisés les instruments de pierre trouvés

<sup>756</sup> Ibid. p. 18.

près de Derinkuyu que Demir donnait pour preuve de l'extrême ancienneté de Derinkuyu.

Bien entendu, Ken et moi finîmes par nous perdre dans le labyrinthe des voies, des tunnels, des escaliers et des pièces. Après avoir retrouvé la lumière du soleil, nous allâmes au bureau d'entrée dénicher Ömer Demir, devenu désormais le conservateur et le gardien de la citadelle. C'était un homme grand et frêle, d'âge moyen, aux traits sombres et grisonnants ornés de cette moustache broussailleuse que tant d'hommes arborent en Turquie.

Il nous salua courtoisement et je lui expliquai notre démarche, lui demandant s'il avait découvert d'autres indices permettant de dater les phases les plus anciennes de la cité du paléolithique tardif. Utilisant ses maigres connaissances en anglais, il revint sur les outils en pierre trouvés dans le cours d'eau local. Il nous dit être désormais convaincu que les parties les plus anciennes avaient été taillées à l'aide d'outils en pierre et non en métal, conclusion tirée de l'étude des différents types de construction. Il avait lui aussi remarqué que les parties anciennes étaient beaucoup plus hautes de plafond, comme si elles avaient été destinées à une race de grands êtres.

À part cela, il n'avait pas de preuve nouvelle mais ce qu'il dit ensuite nous causa un choc. Apparemment, d'autres explorateurs de mystères anciens s'étaient pris d'un vif intérêt pour les cités souterraines de Cappadoce. David Zink, auteur de livres d'archéologie new-âge comme *Les pierres parlent* et *Les pierres de l'Atlantide*, accordait une importance particulière à Derinkuyu et aux étranges peintures murales « chrétiennes » de l'église sainte Barbe. Avec une équipe d'experts, il avait même été autorisé par les autorités locales à « restaurer » cette imagerie. Erich von Däniken, théoricien des anciens astronautes, avait lui aussi visité Derinkuyu ; il en avait conclu que les citadelles avaient été construites par une civilisation disparue pour échapper à la menace d'attaques aériennes menées par des extraterrestres, lesquels avaient dit qu'ils reviendraient punir la race humaine si elle désobéissait aux lois universelles<sup>757</sup> !

Je penchais quant à moi pour une solution plus terre à terre, tout en admettant la possibilité que le complexe de Derinkuyu eût été construit vers la fin du dernier âge glaciaire. Von Däniken avait toutefois émis d'intéressantes remarques sur les cités souter-

<sup>757</sup> Von Däniken, *According to the Evidence*, pp. 317-18.

raines, à commencer par le fait évident que, les cultures ne pouvant se passer de soleil, les habitants restaient tributaires du monde extérieur pour leur alimentation. Cela balayait l'idée que les citadelles aient été construites pour résister à des attaques. Des cultures extérieures assez vastes pour nourrir 10.000 à 20.000 personnes en permanence auraient trahi leur présence et les attaquants n'auraient eu qu'à bloquer les entrées et attendre que la faim fasse sortir les gens.

Non, les premiers habitants de ces domaines souterrains ne fuyaient pas les hommes. Ils fuyaient les forces de la nature, le seul agresseur permettant de continuer à exploiter l'environnement par la chasse et les cultures sans être menacé d'un siège désastreux.

Qui étaient ces êtres inconnus qui vivaient sous la terre ?

Derinkuyu repose sur un immense bassin géologique situé entre deux grands volcans : le Hassan Dag, à 55 km au sud-ouest, et l'Erciyas Dag, à 60 km en direction est-nord-est. Pourquoi installer une cité souterraine si près de volcans sans doute actifs lors du dernier âge glaciaire ? Une réponse triviale est la présence du tuf, dont la tendreté fait un matériau idéal à creuser ; mais était-ce le seul argument ?

Les hommes de Çatal Hüyük, qui vénéraient vraisemblablement les volcans d'Anatolie orientale comme étant la source de la vie, croyaient-ils leurs ancêtres nés du feu, comme les djinns et les Péris des traditions arabes postérieures ? Les Cabiris des légendes phrygiennes, ces « forgerons souterrains » associés au feu des volcans, rappelaient-ils en fait les habitants des cités souterraines ? Les descendants de cette culture inconnue avaient-ils, après avoir peuplé les cheminées de fées de Cappadoce, fondé aussi la culture de Çatal Hüyük, en Anatolie centrale ? Peut-être les hommes de Çatal Hüyük héritèrent-ils, de cette civilisation avancée, leurs connaissances supérieures sur l'art de polir les miroirs d'obsidienne sans les rayer, et sur la façon de percer des trous si fins qu'une aiguille d'acier ne peut les traverser.

Dès lors se posait de savoir la question qui était cette civilisation avancée, et si elle présentait des liens avec l'hypothétique culture Veilleur du Kurdistan.

## Feu infernal et Déluge

*Jadis, animaux, dieux et mortels vivaient ensemble, dans la paix et l'harmonie, dans l'Airyana Vaejah, l'Étendue Iranienne. Dans un jardin tranquille parcouru de ruisseaux, généreux en récoltes et verdoyant à perte de vue, il y avait des étés dorés de sept mois et des hivers doux le reste du temps.*

*Puis quelque chose de terrible arriva. Il y eut un changement total. Le jardin céleste devint un désert inhospitalier où les hivers duraient dix mois et les étés seulement deux. C'était Angra Mainyou, l'Esprit Mauvais, disait-on, qui faisait souffrir la terre à qui il voulait apporter mort et destruction. Hommes et animaux mouraient des températures glaciales de « l'hiver fatal ». De grands fléaux s'abattirent sur ceux qui avaient survécu au froid glacial qui pénétrait toutes choses en tous lieux. L'air était froid comme l'eau, qui était froide comme la terre, qui était froide comme les arbres. Et la neige ne cessait de tomber.*

*La terre devint un lieu horrible*

*Heureusement, Aboura Mazda, l'Esprit Bienveillant, avait pu avertir Yima au beau visage, le bon berger au grand renom, de l'approche d'une époque de ténèbres où le « gel destructeur et véhément » recouvrirait la terre<sup>758</sup>. Il lui avait dit aussi : « les trois sortes de bêtes périront : celles qui vivent dans le désert, celles qui vivent en haut des montagnes, et celles qui vivent en bas des vallées à l'abri des étables »<sup>759</sup>.*

*Afin que Yima puisse sauver le règne animal et les hommes justes, Aboura Mazda lui avait dit : « fabrique un vax dont chaque côté aura la longueur d'un terrain d'équitation. Amènes-y les représentants de toute espèce de bête grande ou petite, du bétail, des*

<sup>758</sup> Hancock, *L'empreinte des dieux*, p. 201, citant Vendidad, Fargard I.

<sup>759</sup> Ibid.

bêtes de somme, des hommes, des chiens, des oiseaux, et des feux rouges et ardents »<sup>760</sup>.

Yima reçut pour instruction de « faire couler l'eau » dans ce var afin de pouvoir mettre « des oiseaux dans les arbres au bord de l'eau, dans une verdure éternelle ». Il devait aussi y planter des échantillons de légumes et de fruits. En restant dans le var, lui fut-il assuré, tout cela « ne périrait pas »<sup>761</sup>.

Enfin, après un grand nombre de générations, le « gel destructeur et véhément » cessa et Yima put faire sortir du var le peuple iranien et le règne animal et les ramener dans le monde extérieur. Plantes et fruits retrouvèrent la lumière et poussèrent avec une vigueur renouvelée. Et le monde fut sauvé par l'entremise du beau Yima, fils de Tadmouras, qui fut le plus grand roi qu'on ait jamais connu en Iran et dans le monde.

Voilà comment la littérature avestique zoroastrienne, qui remonte peut-être au V<sup>e</sup> siècle av. JC. (voir chapitres 7 et 8), rapporte l'histoire de Yima. Elle fait penser à celle de Noé, le héros du déluge hébraïque, avec toutefois des différences marquées entre le récit iranien et son homologue biblique : d'abord l'absence de déluge, et aussi le fait que Yima, au lieu de construire un énorme bateau pour y abriter sa famille proche et le règne animal, reçoit d'Ahoura Mazda l'ordre de fabriquer un *var*, c'est-à-dire une forteresse ou cité souterraine. Il est curieux de noter qu'en Perse, le mot *ark*, qui signifie arche en anglais et désigne le vaisseau de Noé, a le sens de « citadelle », « forteresse »<sup>762</sup>.

Yima construisit le *var* pour permettre à la race iranienne de survivre au « gel véhément », c'est-à-dire au gel et à la neige permanents de l'« hiver fatal » qui accabla le monde en cet âge mythique. De quoi s'agit-il donc, et quand cela se produisit-il ?

L'« hiver fatal » dont parle la littérature iranienne fut très probablement l'ultime poussée du dernier âge glaciaire qui débuta vers 15.000 av. JC. et se prolongea peut-être au Proche-Orient jusqu'en 8500-8300 av. JC.<sup>763</sup> Que la race iranienne eût conservé le souvenir ancestral du dernier âge glaciaire était déjà difficile à admettre ; mais que ses lointains ancêtres eussent construit une vaste forteresse souterraine pour se soustraire aux assauts du cli-

<sup>760</sup> Ibid.

<sup>761</sup> Graves, *New Larousse Encyclopaedia of Mythology*, p. 320.

<sup>762</sup> Le terme « ark » fut appliqué à la citadelle de Tabriz, capitale de l'Azerbaïdjan. Voir Harnack, *Persian Lions, Persian Lambs*, pp. 3-4.

<sup>763</sup> Mellaart, *Çatal Hüyük – A Neolithic Town in Anatolia*, p. 222.

mat, cela semblait encore plus extraordinaire. De telles similitudes entre le *var* de Yima et le monde souterrain des plaines de Cappadoce impliquaient nécessairement une relation. Par exemple, dans le « haut » du *var*, Ahoura Mazda avait enjoint au beau roi d' « *aménager neuf avenues ; au milieu, six ; en bas, trois* »<sup>764</sup>, en tout 18 voies principales. Le Sage Seigneur avait ajouté : « *Dans les rues du haut, tu mettras 1000 couples, hommes et femmes ; dans les rues du milieu, 600 ; dans les rues du bas, 300* »<sup>765</sup>, soit au total 1900 couples ou 3800 adultes, les textes ne disant rien des enfants et proches. On est loin des huit personnes sauvées par Noé et son arche !

Ahoura Mazda avait dit en outre : « *au-dessus du var tu ouvriras une fenêtre pour la lumière* »<sup>766</sup>, mots qui me rappelaient les ouvertures et conduits d'aération des citadelles souterraines de Cappadoce. Où avait donc été installé le *var* de Yima ? Qu'en disent les textes ? Rien, hélas. Mais ils le situaient dans l'*Airyana Vaejah*, domaine des immortels et origine de la race iranienne, ce qui le place presque certainement au voisinage du Kurdistan.

Était-il possible que le *var* se fût situé dans les montagnes ?

Je n'y croyais guère. Depuis toujours, des flux migratoires relient, dans les deux sens, les montagnes kurdes et arméniennes et les plaines d'Anatolie orientale. La Cappadoce fut même considérée jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle comme un satellite du Kurdistan avant d'être intégrée à l'empire turc<sup>767</sup>. Si les cités souterraines cappado-ciennes remontaient à la fin du paléolithique, il était donc très probable qu'elles avaient nourri des mythes et légendes ayant pu contaminer les mythes iraniens via les traditions orales du Kurdistan oriental.

Oublions un moment la question de la localisation ; il se pourrait en fait que le *var* de Yima symbolise, non une citadelle souterraine particulière, mais la façon dont le peuple iranien survécut aux bouleversements géologiques et climatiques qui signèrent apparemment la fin du dernier âge glaciaire. En ce sens, le *var* de la littérature iranienne représenterait toute une série de forteresses souterraines situées en Cappadoce, au Kurdistan ou en Iran.

<sup>764</sup> Graves, *New Larousse Encyclopaedia of Mythology*, p. 320.

<sup>765</sup> Ibid.

<sup>766</sup> Ibid.

<sup>767</sup> Izady, *The Kurds – A Concise History*, pp. 1, 3.

## ~ Sous la glace

Est-il possible que certaines cultures se soient enterrées à la fin du dernier âge glaciaire ? Le témoignage de Çatal Hüyük suggère assurément que les ancêtres lointains de cette culture vécut jadis ainsi. On peut imaginer la vie menée, à la fin du paléolithique, par les habitants de l'Anatolie orientale tout au long de périodes interminables où le blizzard cruel devait balayer les plaines et imposer des conditions polaires. Seuls les animaux les plus coriaces et les humains les plus résistants pouvaient survivre à l'air libre. Il est très concevable que ceux qui sentirent venir ces changements climatiques aient construit de vastes citadelles souterraines dans les roches volcaniques tendres, acceptant de ce fait de vivre dans la crainte permanente des volcans actifs.

Sous terre, les températures devaient rester relativement stables et avoisiner 7-8°C, permettant ainsi de vivre assez confortablement sans feu permanent, à condition, bien entendu, de porter beaucoup de vêtements. En mettant la nourriture en réserve lors des périodes de redoux, il était possible d'assurer régulièrement à la population une alimentation convenable, sans doute complétée par des expéditions de chasse dans la neige et la glace. De cette façon, la vie aurait pu se poursuivre indéfiniment. Le complexe ne devait sans doute signaler sa présence que par un anneau de pieux défensifs – surmontés éventuellement de bannières et de crânes d'animaux – et, bien sûr, par les monolithes repérant les conduits d'aération.

Fiction ? Voire. L'ensemble du globe est en effet parsemé de signes suggérant clairement qu'au cours des phases finales du dernier âge glaciaire, des catastrophes de grande ampleur forcèrent les habitants à se mettre à couvert ou à gagner les plus hautes montagnes. Ces cataclysmes, loin d'être confinés au Proche-Orient, se produisirent apparemment un peu partout dans le monde et se fixèrent dans les mythes et légendes de centaines de cultures différentes. Avant de les décrire, rappelons brièvement l'histoire de la dernière glaciation.

Selon les géologues, d'énormes glaciers et calottes glaciaires enveloppèrent la majeure partie de l'Amérique du nord et de l'Europe pendant 30.000 à 50.000 ans. Puis, sans raison évidente, ils se mirent à reculer vers 11.000 av. JC. En deux ou trois mille ans seulement, les calottes disparurent, mettant ainsi fin à l'âge gla-

ciaire et à l'époque pléistocène. Cette grande coupure coïncida avec une élévation graduelle de la température au sol sur une bonne partie de l'hémisphère occidental, ce qui explique certes la fonte des calottes mais nullement la fin de l'âge glaciaire. En fait, géologues et paléoclimatologues ne savent guère comment les glaciations apparaissent, pourquoi elles ne concernent que certaines régions et pourquoi elles disparaissent tout à coup.

### ~ Morts cataclysmiques

D'autres régions du globe, non touchées par les calottes glaciaires, connurent à l'évidence des changements spectaculaires. C'est ainsi qu'au onzième millénaire av. JC., le nord de la Sibérie vit littéralement mourir de froid des milliers d'animaux, notamment des mammoths<sup>768</sup>. Beaucoup ont été retrouvés encore debout, la gueule et l'estomac pleins d'herbe, signe que le destin les frappa en plein repas. Les analyses ont révélé dans la peau de certains la présence de globules rouges, ce qui suggère fortement une mort par suffocation, causée par de l'eau ou des gaz. Rappelons que, contrairement à la croyance populaire, les mammoths laineux ne vivaient pas sous un climat polaire : ils habitaient des zones plus tempérées de prairies et de forêts humides et marécageuses. Dans les puits de « boue » de l'Alaska, Frank C. Hibben, professeur et paléontologue notoire, découvrit de nombreux indices montrant qu'un sort atroce avait brutalement frappé des dizaines de milliers d'animaux. En effet, remarqua-t-il dans *Les Américains disparus* (1946) :

*Le substrat gelé de couleur gris sombre contient fréquemment des fragments de ligaments, de peau, de poils voire de chair... Il y a là des signes de violence aussi évidents que dans les camps d'horreur allemands. Pareils entassements de cadavres d'animaux ou d'hommes ne résultent pas des voies ordinaires de la nature<sup>769</sup>... Le mammoth comme le bison furent déchirés et tordus comme par la main cosmique d'un dieu furieux. À un endroit, la jambe antérieure et l'épaule d'un mammoth retiennent encore la chair, les ongles et les poils sur leurs os noircis. Tout à côté, le cou et le crâne d'un bison montrent des vertèbres encore fixées par les tendons et ligaments et des cornes au revêtement chitineux intact... Ces animaux furent tout simplement déchirés et éparpillés dans le paysage comme des ob-*

<sup>768</sup> Tomas, *Atlantis – From Legends to Discovery*, p. 25.

<sup>769</sup> Hapgood, *The Path of the Pole*, p. 277, citant F. C. Hibben, *The Lost Americans*, pp. 168-70.

*jets de paille et de ficelle, alors que certains pesaient plusieurs tonnes. Aux monceaux d'ossements se mêlent des arbres, pareillement tordus, déchirés et entassés en groupes enchevêtrés ; l'ensemble est couvert de fins résidus congelés*<sup>770</sup>.

On a attribué à des cataclysmes volcaniques, notamment dans le cas de l'Alaska, cette terrible extinction de masse des animaux du Pléistocène. Cette hypothèse s'appuie sur la présence, tant en Alaska qu'en Sibérie, de couches de cendres volcaniques noircies<sup>771</sup> ; mais cela semble loin d'épuiser la question. Hibben estima que plus de 40 millions d'animaux avaient péri rien qu'en Amérique, et que de nombreuses espèces – castors et paresseux géants, mammouths, mastodontes, tigres à dents de sabre, rhinocéros laineux... – s'étaient quasiment éteintes du jour au lendemain<sup>772</sup>. Selon lui :

*Le Pléistocène s'acheva dans la mort. Il ne s'agit pas de la fin normale d'une période géologique se terminant de façon plus ou moins nette. Ce fut une mort catastrophique et générale... Les grands animaux qui ont donné leur nom à cette période s'éteignirent et leur mort marqua la fin d'une ère*<sup>773</sup>.

Tout autour du globe, des preuves indiscutables montrent en outre qu'en même temps que fondaient les anciennes calottes glaciaires, de nouvelles prenaient leur place. L'Antarctique, par exemple, entama sa glaciation vers la fin du dernier âge glaciaire, restant même par endroits relativement libre de glace jusqu'en 4000 av. JC. D'autres indices montrent que l'Europe et l'Asie Mineure connurent entre -11.000 et -10.000 une brève rechute, sorte de mini-âge glaciaire où les calottes reprirent leur avancée<sup>774</sup>. Plus curieux encore : des endroits aussi distants que le nord de l'Arménie<sup>775</sup> et l'Altiplano andin présentent des signes, non seulement d'extinctions animales aux onzième et dixième millénaires av. JC., mais aussi de spectaculaires remontées des terres au-dessus du niveau de la mer<sup>776</sup>.

<sup>770</sup> Ibid. p. 277, citant Hibben, *The Lost Americans*, pp. 176-8.

<sup>771</sup> Ibid.

<sup>772</sup> Ibid. pp. 275-6, citant Hibben, *The Lost Americans*, pp. 90-92.

<sup>773</sup> Ibid. pp. 276, citant Hibben, *The Lost Americans*, pp. 168-70.

<sup>774</sup> Tomas, *Atlantis – From Legends to Discovery*, p. 24.

<sup>775</sup> Par exemple, un crâne de renne trouvé dans une aride région d'Arménie, près du lac Sévan, est une énigme complète. Les rennes paissent en plaine et non en montagne, et on n'a trouvé aucune autre trace de cette espèce dans la région. Selon toute probabilité, il fut déposé par des hommes, dans le cadre peut-être de pratiques chamaniques ; mais le fait qu'il date de 10.000 av. JC. jette sur la question un éclairage quelque peu différent. Si l'animal avait réellement vécu dans la région, pourquoi se trouvait-il si loin de son habitat naturel ? L'altitude de l'endroit aurait-elle changé à la suite d'un cataclysme ? Voir Tomas, *Atlantis – From Legends to Discovery*, p. 24.

<sup>776</sup> Hapgood, *The Path of the Pole*, p. 280-86, citant J. B. Delair et E. F. Oppé, 'The Evidence of Violent Extinc-

Recul des calottes glaciaires, extinction animale de masse, bouleversements géologiques, changements climatiques, élévation des terres : quels événements planétaires purent bien causer ces catastrophes mondiales ? Les géologues n'ont pas vraiment de théorie et les paléoclimatologues se contentent de se frotter le menton en tentant d'ignorer les évidences. Quelle est donc la réponse ?

### ~ La solution de Hapgood

La théorie qui rend compte avec le plus de sobriété de la majorité des éléments fut proposée pour la première fois par feu Charles Hapgood, professeur de géologie au Keene State College (New Hampshire), et soutenue à l'époque par Albert Einstein, pas moins. Hapgood remarqua que les études des roches ayant enregistré, lors de leur solidification, la direction des pôles magnétiques, montraient que les pôles géographiques avaient changé jusqu'à deux cents fois de position au cours de l'histoire géologique – dont seize fois rien qu'à l'époque quaternaire ou pléistocène<sup>777</sup>.

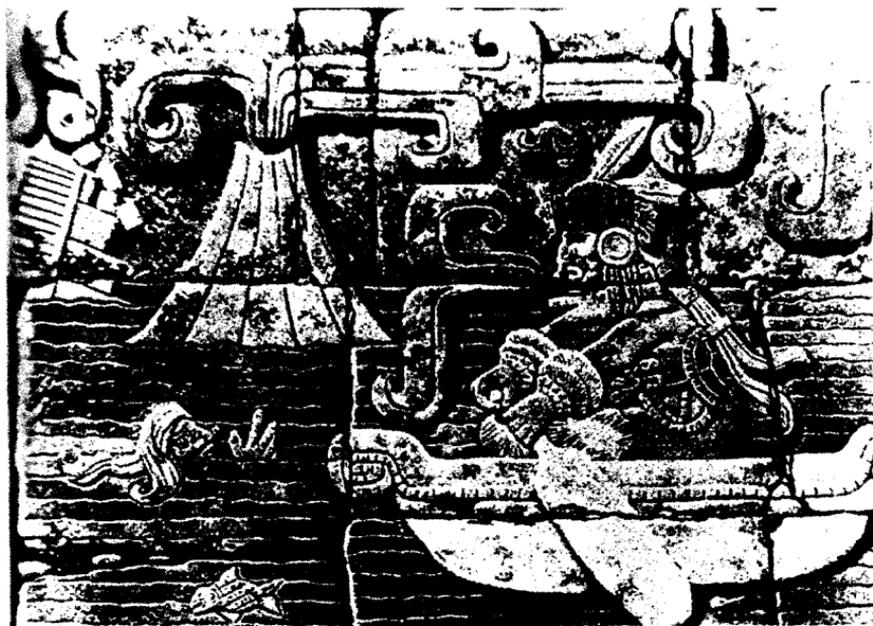


Figure 18. Frise de pierre photographiée sur un site maya inconnu du Yucatan par l'explorateur Teobert Maler (1842-1917). On y voit un personnage semblable à Noé fuir un déluge sur fond d'éruption volcanique et d'effondrement de structures cyclopéennes. Est-ce l'image des cataclysmes ayant accompagné, vers 10.500-9000 av. JC., la fin de la dernière glaciation ?

tion in South America'.

<sup>777</sup> Hapgood, *Maps of the Ancient Sea Kings*, pp. 174-5.

Les géologues ne font pas une affaire du phénomène de migration ou d'inversion des pôles. Ils s'efforcent néanmoins d'expliquer ces changements grâce à la théorie de la dérive des continents selon laquelle – apprend-on en cours de géographie – les continents glissent sur les couches molles de magma situées à 45-60 km sous l'écorce terrestre ou lithosphère. Hapgood estimait qu'expliquer par la dérive des continents les mouvements et inversions de l'axe polaire laissait inexplicables un grand nombre des bouleversements mondiaux concomitants. Il en conclut que la dérive des continents devait jouer mais qu'au moment du déplacement des pôles, c'est *l'ensemble* de la croûte terrestre qui devait se déformer et glisser de concert. Qu'on se représente l'écorce entière d'une orange tournant autour de la pulpe immobile, on aura peut-être quelque idée du déplacement de la croûte terrestre.

Cette rotation globale aurait entraîné un lent déplacement de l'axe terrestre par rapport à la surface ainsi que la disparition des calottes glaciaires existantes et l'apparition de nouvelles calottes dans des régions au climat jusque-là tempéré. Hapgood conclut que ce déplacement de la croûte s'était presque certainement produit trois fois au moins au cours des 100.000 dernières années et que cela expliquait les diverses glaciations survenues en des lieux et des temps différents. Chaque glissement devait causer une série de bouleversements effroyables, suivis d'une période de calme relatif, puis de nouveaux bouleversements et d'une nouvelle période de calme, et ainsi de suite pendant 7000 ans jusqu'à ce que le déplacement se termine.

Plus important encore, Hapgood estimait que le mouvement de l'écorce provoquait des changements majeurs de l'élévation des terres<sup>778</sup>. Ces changements d'altitude et/ou de climat durent se produire en bien des endroits, amenant chaque fois, non seulement l'extinction d'animaux mais aussi, sans doute, des catastrophes géologiques – éruptions volcaniques, séismes, raz-de-marée et inondations à très grande échelle. La projection de poussières volcaniques dans les airs aurait en outre fait brutalement chuter la température de l'air, suscitant pluviosité accrue, surcroît de noyades et ouragans dévastateurs.

Des éléments disponibles sur le Pléistocène, Hapgood conclut qu'entre -50.000 et -17.000, la calotte polaire septentrionale

---

<sup>778</sup> Ibid. p. 178.

s'était située dans la région de la baie de l'Hudson (Canada), et la calotte australe dans le territoire antarctique australien, à la hauteur de la côte Wilkes, dans le Pacifique. Comme le soleil touche peu les régions polaires et qu'il y est trop faible pour affecter sensiblement le climat, de vastes pans de l'Amérique du nord étaient couverts d'une couche de glace pouvant atteindre 3 km d'épaisseur. Puis, vers 15.000 av. JC., l'écorce terrestre aurait effectué un grand déplacement dont Hapgood ne put préciser l'origine ; mais la conséquence fut que l'Amérique du nord « glissa » vers le sud, et avec elle tout l'hémisphère occidental, cependant qu'à l'opposé l'hémisphère oriental était entraîné vers le nord.

Dans ce mouvement planétaire, le pôle Nord se déplaça de 30 degrés (3.200 km) et vint occuper sa position actuelle – qui était alors dépourvue de glace ; simultanément, le pôle Sud se déplaça d'autant vers le continent antarctique. Très peu éclairées, les régions polaires se comportent comme de vastes réfrigérateurs, créant des étendues gelées qui favorisent la formation de nouvelles calottes<sup>779</sup>.

Au passage, les régions hautes de l'hémisphère oriental comme la Sibérie et l'Alaska, soudain beaucoup plus proches du pôle Nord, subirent des perturbations géologiques et des conditions polaires qui purent provoquer les extinctions de masse vues précédemment. Hapgood pensait que le dernier déplacement de l'écorce terrestre s'était étalé sur 5000 ans ; il se serait donc achevé vers 10.000 av. JC. – ce qui cadre remarquablement avec les changements climatiques enregistrés à cette époque au Proche-Orient.

Hapgood récapitula par la suite cette théorie dans deux livres fondamentaux : *Earth's Shifting Crust* (publié en 1958, puis révisé et réédité en 1970 sous le titre *The Path of The Pole*) et *Maps of The Ancient Sea Kings* (1966). Ces livres expliquaient beaucoup des événements survenus à la fin du dernier âge glaciaire, et j'y souscrivais entièrement. Mais le déplacement de la croûte terrestre pouvait-il expliquer pourquoi les populations d'Asie Mineure s'étaient apparemment enfouies sous terre ? Les conditions polaires étaient-elles seules en cause, ou d'autres raisons pressantes les avaient-elles incitées à se cacher ?

---

<sup>779</sup> Ibid. pp. 175-6.

## ~ Le feu du ciel

Les mythes et légendes du monde entier abondent en récits relatifs à une conflagration ardente qu'aurait suivie, ou précédée, un déluge universel. Le Popol-Vuh par exemple – texte sacré des Indiens quichés du Guatemala – donne à voir des catastrophes violentes et à grande échelle :

*Les eaux étaient agitées par la volonté de Hourakan, le Cœur du Ciel, et il vint une grande inondation... Des masses de substance collante [poix] tombaient... La face de la terre était obscurcie et une pluie pesante et sombre commença. Il pleuvait le jour, il pleuvait la nuit... On entendait en haut un grand bruit comme celui du feu. Alors on vit les hommes courir et se bousculer, pleins de désespoir. Ils voulurent monter sur leurs maisons mais les maisons s'effondrèrent et tombèrent. Ils voulurent se cacher dans les grottes mais les grottes s'affaissèrent devant eux... L'eau et le feu contribuèrent à la ruine universelle au temps du dernier grand cataclysme qui précéda la Quatrième Création<sup>780</sup>.*

Les Quichés rapportent aussi : « *Les terribles pluies et orages de grêle, et la chute de poix brûlante... rendirent la vie si difficile que les survivants, quatre hommes et quatre femmes, décidèrent de se réfugier en un lieu où les grottes offriraient une protection meilleure* »<sup>781</sup>.

De nombreuses tribus indigènes d'Amérique du nord parlent aussi d'une lointaine époque ancestrale où « *les eaux montèrent pour éteindre un Grand Feu qui faisait rage dans le monde* »<sup>782</sup>. D'après une tradition des Sacs et des Fox – Indiens de souche algonquienne établis dans l'Iowa et l'Oklahoma :

*...il y a longtemps, deux puissants manitous se crurent insultés par le héros Wisaka. Ils entrèrent dans une effroyable colère et, afin de tuer leur ennemi, se répandirent en furie et en grondements sur la terre, qui baleta et trembla sous leurs pas irrités. Ils lancèrent du feu partout où ils pensaient Wisaka caché. Puis ils envoyèrent une grande pluie. Les eaux montèrent et Wisaka dut quitter sa cachette. Il grimpa sur un haut sommet, de là sur un arbre haut et enfin, quand toute la terre eut disparu sous l'eau, se sauva en canoë<sup>783</sup>.*

<sup>780</sup> Bellamy, *Moons, Myths and Man*, p. 59.

<sup>781</sup> *Ibid.* p. 105.

<sup>782</sup> *Ibid.* p. 95.

<sup>783</sup> *Ibid.* pp. 95-6.

Mais le conte le plus convaincant à mes yeux est dû aux Yurucarés de Bolivie, qui se souviennent d'un temps

*...où, il y a longtemps, le démon Aymasune détruisit les plantes, les animaux et l'homme en faisant tomber le feu du ciel ; un homme, qui avait prévu la catastrophe, avait placé force provisions dans une grotte où il se retira quand commença la pluie de feu. Pour voir si le feu faisait toujours rage, il passait de temps à autre une longue baguette au dehors. Deux fois, elle revint carbonisée, la troisième, elle resta fraîche. Il attendit encore quatre jours puis quitta son abri<sup>784</sup>.*

Le réalisme de cette légende yurucaré ne laissait pas de me toucher. Qui irait inventer pareille histoire à moins qu'elle eût un fonds de vérité ? Tendre une longue baguette par l'entrée d'une grotte pour savoir si la « pluie de feu » a diminué, est une idée saugrenue dans un contexte purement mythologique. Est-ce à ce genre de bombardements aériens que les peuples d'Anatolie orientale tentèrent d'échapper en construisant leurs cités souterraines, et si oui, étaient-ils d'origine volcanique ? Y avait-il un lien avec la vénération des peuples protonéolithiques de Çatal Hüyük pour les volcans ?

Le souvenir du feu et des inondations datant d'époques primordiales n'est pas l'apanage des Amériques. Brésil, Mexique, Nouvelle-Zélande et Inde l'ont inscrit dans leurs mythes et légendes. La tradition hébraïque comportait clairement, elle aussi, des récits relatifs à une conflagration ayant accompagné le Déluge de Noé, comme en témoigne le passage suivant :

*Quand les hommes virent les eaux jaillir des fontaines profondes, ils prirent leurs enfants, qui étaient nombreux, et les pressèrent sans ménagement contre les ouvertures des fontaines. Alors, le Seigneur fit descendre d'en haut un déluge. Mais ils étaient forts et grands. Quand le Seigneur vit que ni les fontaines profondes ni le déluge du ciel ne les pouvaient défaire, il fit tomber du ciel une pluie de feu qui les anéantit tous<sup>785</sup>.*

Ce récit juif, dans lequel Dieu tente de purger la terre de ses habitants antédiluviens – décrits ici comme des géants pécheurs – me remémora la prétendue destruction des Veilleurs et Néphilim

<sup>784</sup> Ibid. pp. 105-6.

<sup>785</sup> Ibid. p. 107. Bellamy n'indique malheureusement pas la source de ce passage hébreu important, sans doute tiré d'un des nombreux textes midrashiques d'origine incertaine.

par le feu et le déluge. Les Veilleurs du Kurdistan existaient-ils lors des phases finales du dernier âge glaciaire ? La littérature énoquienne, celle des manuscrits de la mer Morte notamment, affirme très clairement que « ces deux cents démons (Veilleurs) se battirent rudement contre les quatre {arch}anges, jusqu'à ce que les anges utilisent le feu, le naphte et le soufre... »<sup>786</sup> et alors « quatre cent mille Justes » furent tués<sup>787</sup>. Ailleurs, il est dit qu'au cours d'un rêve, les deux fils Néphilim de Shemyaza voient le Jardin du Paradis terrestre – où se trouvaient les 200 « arbres » ou Veilleurs – détruit par « les eaux ; et le feu les brûla tous »<sup>788</sup>.

Il paraît très possible que ces références à un feu céleste lié au Déluge, relatent les cataclysmes mondiaux qui signèrent la fin du dernier âge glaciaire.

### ~ Les feux de l'enfer

Pour une raison inconnue, le feu céleste envoyé à titre de châtiment par les archanges pour détruire la méchanceté des Veilleurs et de leur progéniture Néphilim, n'apparaît pas dans le récit biblique du Déluge. L'explication académique est que le Livre d'Énoch, comme tout le matériel énoquien et de la mer Morte, est bien plus tardif que le Pentateuque de Moïse, et partant, que ces récits de conflagrations célestes ne sont que des embellissements largement postérieurs du thème originel ; une vue que je conteste totalement car il y a tout lieu de penser que c'est le Livre de la Genèse qui fut influencé par les premiers récits énokiens, et non l'inverse.

L'idée d'un châtiment par le feu n'était cependant pas étrangère à la religion juive. Elle hanta apparemment l'imagination des juifs avant de reparaître sous la forme de la Géhenne, Vallée de Feu où les méchants se tordaient dans les flammes ; c'est aussi là que furent jetés les 200 anges déchus après avoir été expulsés du ciel. La Géhenne désignait un endroit, à l'extérieur de Jérusalem, où l'on brûlait les ordures de la cité ; mais le concept est bien plus ancien. La Géhenne était en outre liée à la croyance juive en une grande « fosse » ou « cité fortifiée » appelée Shéol<sup>789</sup>, que l'on dénommait aussi « le pays de l'oubli »<sup>790</sup> ou « le pays du

<sup>786</sup> Henning, « *The Book of the Giants* », p. 69.

<sup>787</sup> Ibid. p. 58.

<sup>788</sup> 4Qgéants, in Milik, *The Books of Enoch – Aramaic Fragments of Qumrân Cave 4*, p. 304.

<sup>789</sup> Cavendish (éd.), *Man, Myth and Magic*, s.v. « Hell », p. 1260.

<sup>790</sup> Ibid.

silence », et dont on disait qu'il ne dépendait d'aucun dieu et que les morts y étaient oubliés de Yahweh.

Au début de l'ère chrétienne, les notions juives de Géhenne et de Shéol fusionnèrent avec le concept grec d'un royaume souterrain nommé Hadès ou Tartare, avant de devenir l'enfer – le lieu de l'éternel châtement. L'enfer, comme on l'inculque aux bons chrétiens dès leur plus jeune âge, est un royaume lugubre de flammes et de soufre brûlant, où seule la chaleur ardente produit quelque lumière et où les méchants vivent des tourments perpétuels. Le mélange de ces différentes notions a conduit à croire que les anges déchus résident eux aussi en enfer où, sous les ordres de Lucifer, ils auraient pour rôle de punir les pécheurs et les mécréants qui ont quitté le monde.

Le concept d'enfer devint très populaire dans la foi chrétienne à partir du IV<sup>e</sup> siècle, époque où il fut utilisé pour inspirer aux fidèles la crainte de Dieu. Quiconque tournait le dos à l'Église de Rome devait souffrir une damnation éternelle dans les abîmes brûlants. C'est au Moyen-Âge que l'enfer connaîtra sa plus grande popularité, notamment dans l'art et la littérature – *l'Enfer* de Dante en étant le meilleur exemple : il fit une peinture si vivante de ces domaines ardents que les gens simples pensèrent qu'il les avait visités ! Curieusement, les divers tourments décrits par Dante comprennent une pluie de feu tombant sur les méchants.

L'enfer est une création de l'Église chrétienne basée sur des croyances antérieures d'origine juive ou grecque. Le seul enfer qui ait jamais existé est celui créé par notre esprit. Sa véritable origine semble remonter aux souvenirs déformés d'un temps très ancien, où nos lointains ancêtres passaient de longues périodes dans d'obscures citadelles souterraines afin de s'abriter du climat rigoureux et des bouleversements géologiques, et notamment des pluies de feu dont les bombardait la violence des volcans.

Extravagant ? Possible ; l'autre possibilité est d'admettre que l'enfer existe, mais elle ne repose selon moi sur aucun élément concret.

### ~ Deux déluges ?

Une mise au point s'imposait sur certains problèmes avant de pouvoir classer la question des cataclysmes planétaires et de chercher à localiser la patrie des Veilleurs. À supposer que l'his-

toire des Anannage relatée par les tablettes de Kharsag reflétât des événements réellement survenus dans les montagnes du Kurdistan (ou au Proche-Orient de façon générale), comment expliquer les sévères changements climatiques – périodes d’obscurité, conditions polaires, graves inondations – subis par la colonie vers la fin de sa longue histoire (voir chapitre 15) ? Quand se produisirent-ils ?

Si les événements de Kharsag étaient liés aux bouleversements climatiques et géologiques de la fin du dernier âge glaciaire, il faudrait que cette communauté se fût établie bien avant le onzième millénaire av. JC., ce qui n’a guère de sens. De même, les âges glaciaires expliquent mal le déluge universel rapporté par les littératures sumérienne, assyrienne et babylonienne des deuxième et premier millénaires av. JC., lesquelles disent, comme la Bible, que l’eau tomba du ciel et non pas que le niveau de l’eau se soit seulement élevé, comme il serait logique en cas de fonte des calottes polaires. Inexpliqué également, le fait que les tribus yézidiées du Kurdistan, qui affirment descendre du héros du déluge, ont la certitude qu’il y eut *deux* déluges – dont celui de Noé aurait été le second et serait survenu il y a 7000<sup>791</sup>.

La seule façon logique de résoudre ces évidentes contradictions est de supposer que le Proche-Orient connut en fait *deux* périodes distinctes de bouleversements climatiques – la première vers la fin du dernier âge glaciaire, disons entre 10.500 et 9000 av. JC., et la seconde vers 5000 av. JC., date indiquée par les Yézidis. Pour cette deuxième date malheureusement, les traces de changement climatique sont infimes ; mais une solution existe, due à Woolley.

Entre 1929 et 1934, Sir Leonard Woolley, qui effectuait une série de sondages sur le site de l’ancienne cité d’Our (Bas-Irak), traversa plusieurs niveaux d’occupation et tomba fortuitement sur « onze pieds de vase » pratiquement vierges de vestiges<sup>792</sup>. Immédiatement au-dessus *et* au-dessous, se trouvaient des traces reconnaissables de la culture Oubaïd ayant habité le Bas-Irak entre 4500 et 4000 av. JC. Cela suggérait qu’entre ces deux dates, voire un peu plus tôt puisque les Oubaïd vivaient au nord de l’Irak dès 5000 av. JC., la région avait subi une sorte de déluge local et que les eaux s’étaient ensuite retirées, laissant un épais dé-

<sup>791</sup> Empson, *The Cult of the Peacock Angel*, pp. 83, 85.

<sup>792</sup> Roux, *Ancient Iraq*, p. 113.

pôt vaseux qui, après durcissement, avait été réoccupé par les Oubaïd. Fatalement, Woolley fut emballé par cette découverte et y vit une preuve solide du Déluge. Malheureusement, il n'en était rien car d'autres sondages réalisés sur le site d'Éridou, à 25 km d'Our, ne trouvèrent pas le moindre dépôt vaseux alors que l'altitude y était plus basse<sup>793</sup>. Pour compliquer le tout, des sondages faits à Kish y trouvèrent bien une vase de « type déluge », mais bien postérieure et ne remontant peut-être guère avant la première moitié du troisième millénaire av. JC. Des dépôts alluviaux beaucoup plus minces furent également trouvés à Ourouk, Lagash et Shourouppak, la cité d'Outnapishtim<sup>794</sup>. Ces preuves contradictoires d'inondations de l'ensemble du Bas-Irak laissaient penser que les plaines avaient connu des inondations localisées à différents moments de l'histoire, et que le souvenir de ces événements isolés s'était fondu dans les mythes relatifs à un déluge bien plus ancien survenu vers la fin du dernier âge glaciaire.

Cette solution n'est pas parfaite et il se peut que les sables brûlés de l'Irak cachent des preuves plus complètes d'une inondation majeure survenue à la période Oubaïd. Mais cette hypothèse est plus cohérente au regard des éléments dont nous disposons sur l'établissement de Kharsag, dans les montagnes du Kurdistan. L'apparition d'une deuxième période de changements climatiques et d'inondations massives expliquerait ainsi que Kharsag ait apparemment souffert de sévères conditions climatiques vers la fin de son histoire connue – 6000-5000 av. JC. d'après Christian O'Brien.

Cette confusion est aussi à l'origine, à mon avis, de la croyance yézidie en deux déluges. Elle explique également que les Veilleurs de la tradition hébraïque, s'étant établis en Éden, aient été ravagés après une durée indéterminée par le second déluge, celui de Noé, sans doute vers 5000 av. JC. : il est possible que leurs descendants Néphelim aient été tués en grand nombre pendant les inondations localisées qui recouvrirent les basses plaines de l'Irak au milieu de la période Oubaïd.

Même grossi par les mythes et les légendes, ce second déluge nous permet de dater de façon réaliste l'essor et la chute des Veilleurs. L'établissement d'Éden/Kharsag pourrait avoir été fondé vers la fin du dernier âge glaciaire, soit 9500-9000 av. JC. Il se

<sup>793</sup> Ibid.  
<sup>794</sup> Ibid. p. 114.

maintint dans un isolement relatif jusqu'au jour où une sorte de scission se fit jour, qui conduisit un grand nombre de Veilleurs/Anannage – 200 selon le récit hébreu, 600 selon les textes sumériens – à descendre dans les plaines avoisinantes et vivre parmi les humains. Cela se passa probablement à l'époque de la fondation de la première cité-état pré-sumérienne d'Éridou, v. 5500 av. JC. Une série de catastrophes climatiques localisées semble alors s'être produite v. 5000-4500 av. JC. À partir de là, deux camps opposés semblent avoir existé chez les Anannage/Veilleurs – l'un dans le « ciel d'Anou » montagneux, l'autre « dans la terre », c'est-à-dire dans les plaines de Mésopotamie. C'est cette dernière faction qui inspira sans doute les légendes assyriennes et babyloniennes tardives, relatives à des êtres souterrains, grands, vampiriques, appelés *Édimmous*.

Si cette chronologie est correcte, on peut en déduire que les patriarches bibliques comme Jared, Énoch, Métoushèlah, Lamek et Noé vécurent vraisemblablement, s'ils existèrent, entre 5500 et 4500 av. JC., au moment de la scission ou « chute » des Anannage/Veilleurs, et du second déluge – celui de Noé.

J'avais désormais l'assurance que les anges du ciel et les Veilleurs des littératures énokienne et de la mer Morte avaient constitué une seule et même culture qui avait lourdement pesé sur l'apparition de la civilisation au Proche-Orient, entre ses tout débuts et le troisième millénaire av. JC. Les preuves étaient à mes yeux trop fortes pour être balayées d'un revers de la main. Je savais à quoi ressemblaient ces êtres, où ils avaient vécu, l'influence qu'ils avaient eue sur l'humanité, et comment les percevaient les autres cultures contemporaines. Mais j'ignorais qui ils étaient et d'où ils venaient. Leurs ancêtres avaient-ils construit les cités souterraines de Cappadoce ? Avaient-ils ensuite progressé le long de l'Euphrate en suivant la boucle qu'il dessine en Anatolie orientale puis en remontant à l'est vers sa source, proche du lac Van, dans le Kurdistan turc ? Ou bien venaient-ils d'un autre endroit – d'un endroit encore absent de mon canevas ?

Il était temps de me projeter plus loin dans le temps et de chercher des indices susceptibles de montrer que les Veilleurs déri-vaient d'un peuple plus important, ayant existé *avant* la fin du dernier âge glaciaire. La direction à suivre me vint d'une source complètement inattendue.

## Une genèse égyptienne

Par où commencer pour rechercher une civilisation perdue — quand on pense, bien sûr, qu'elle a existé ? Si les ancêtres des Veilleurs avaient immigré au Kurdistan au lieu de constituer une souche indigène, quelqu'un ou quelque lieu avait dû l'enregistrer. Le mieux semblait être de demander aux Kurdes — descendants les plus probables des Veilleurs — l'origine de leurs lointains ancêtres.

Quand on questionne un prêtre yézidi des tribus angélolâtres des contreforts du Kurdistan irakien, il répond d'ordinaire que le premier ancêtre fut Noé lui-même, dont l'Arche s'échoua sur Al Judi il y a 7000 ans, ce qui revient à affirmer le caractère indigène des Yézidis. Si l'on pose la question aux chrétiens arméniens ou nestoriens, ou encore aux musulmans chiïtes ou sunnites, les réponses sont très similaires.

Les tribus sous influence iranienne, Yarésans et Alévis par exemple, prétendront sans doute descendre de ceux qui échappèrent aux griffes d'Azhi Dahâka, le roi-démon de Médie, à moins qu'elles se considèrent issues de l'*Airyana Vaejah*, l'Étendue Iranienne, patrie des rois mythiques d'Iran et de l'ensemble des Indo-Iraniens.

Seuls les juifs kurdes sont susceptibles d'éclairer la question de l'origine des Veilleurs. Affirmer, comme ils le font (chapitre 14), que les Gentils kurdes sont les enfants des djinns, le produit de l'union entre 500 djinns et 500 vierges d'Europe (dans une autre version : 100 génies et 100 vierges), était peut-être plus pertinent que je ne l'avais d'abord imaginé. Le lien avec l'Europe expliquait peut-être les traits clairement caucasiens qu'ont parfois les Kurdes ; les traits diaboliques prêtés, on voit moins bien pourquoi, à ces derniers, étaient imputés aux djinns, compagnons déchus des anges dans les traditions arabe et yarésane. Mais pour-

quoi affirmer que ces djinns étaient originaires de la cour de Salomon ? La réponse ne sautait pas aux yeux et ce conte fantaisiste paraissait dénué de sens.

### ~ Les racines des Mandéens

Abandonnant les cultures indigènes du Kurdistan, je me tournai vers le mandéisme, la religion des Arabes des marais du sud de l'Irak. Des chercheurs ont vu dans les mandéens les descendants directs des Oubaïd, qui seraient descendus des monts Zagros (vers -5000) dans les plaines de l'Irak. Cette hypothèse explique parfaitement pourquoi les mandéens pensent que leurs premiers ancêtres venaient de la montagne des Madaïs, située quelque part dans les montagnes de l'est du Kurdistan. Mais les mandéens disent aussi que telle n'était pas leur *vraie* origine et que leurs ancêtres les plus reculés avaient immigré *d'un royaume étranger* vers la montagne des Madaïs, le Kurdistan donc ; ce royaume étranger était l'Égypte, pays des pharaons<sup>795</sup>.

Les mandéens associent cette migration avec l'Exode de Moïse (v. -1300) mais il ne faut pas prendre trop à la lettre les dates suggérées par ces traditions religieuses. Comme bien d'autres peuples du Moyen-Orient, les mandéens ont tenté de faire cadrer leur propre histoire avec la chronologie biblique, d'où un salmigondis de légendes et contes que compliqua encore la contagion de leur culture par les mythes babyloniens, classiques et perses. On se contentera donc de retenir que la tradition mandéenne se donne une origine égyptienne.

À l'instar du conte juif affirmant que les Kurdes descendent de djinns venus de Palestine, la légende mandéenne n'a pas grand sens en soi. Mis côte à côte néanmoins, ces récits semblaient dessiner une flèche immense orientée sud-ouest et traversant Syrie, Israël et Palestine pour aboutir en Égypte. Mais ce signal de direction, pour clair qu'il fût, n'était rien d'autre qu'un indicateur intéressant car les mythes et légendes kurdes, irakiens et iraniens ne disaient rien de plus sur l'origine possible des Veilleurs.

Si les Veilleurs constituaient les « forces indéterminées » ayant suscité, selon le savant kurde Mehrdad Izady, l'explosion néolithique du Proche-Orient à partir de -8000, ils devaient maî-

<sup>795</sup> Drower, *The Mandaean of Iraq and Iran*, p. 10 : « Plus inexplicable encore est l'affirmation que les Égyptiens auraient été leurs coreligionnaires et que les premiers ancêtres des mandéens seraient arrivés à la Toura d'Madaï en provenance d'Égypte ».

triser l'agriculture, la culture céréalière, la domestication des animaux, les propriétés des plantes, la métallurgie, la poterie ainsi que des sujets plus ésotériques comme l'astronomie, les mythes créationnistes et les cycles temporels.

Pour retrouver leur trace en dehors du Proche-Orient, il me fallait donc des signes tangibles que ces compétences existaient en Asie occidentale avant la fin du dernier âge glaciaire survenue au neuvième millénaire av. JC. Les cités souterraines de Cappadoce étaient peut-être l'indice de ces capacités avancées, pour autant que leur construction remontât *vraiment* à la fin du Paléolithique, vers 10.500-8500 av. JC. Mais que donnerait une recherche plus large, étendue à l'Afrique du nord : y trouverais-je des signes de culture avancée ?

Cela soulevait une question : de quand datent la vie en communautés, les sociétés organisées, les technologies primitives ? J'examinai ce qu'en disaient les encyclopédies et passai, dans l'étude du développement de la civilisation de l'Ancien Monde, des premières cités-états mésopotamiennes fondées vers - 5500 à l'un des plus anciens et plus importants établissements du Moyen-Orient : Jéricho.

## ~ Jéricho

On pense que la ville de Jéricho fut fondée par des colons natoufiens v. 8500 av. JC., près d'une source. Cette ancienneté extrême a conduit les archéologues à qualifier cette époque peu connue de « protonéolithique », c'est-à-dire juste antérieure à l'explosion néolithique.

Qui étaient donc les hommes protonéolithiques de Jéricho ?

On est peu informé sur eux. Ils fabriquaient des pointes de flèches à encoches, les utilisant probablement avec des arcs. Dépourvus de poterie, ils usaient d'assiettes et plats de belle facture en silex. Vrilles, couteaux, scies et grattoirs étaient également façonnés avec soin dans le silex ou l'obsidienne noire. Les analyses effectuées suggèrent que ce verre volcanique aurait été importé d'Anatolie centrale, peut-être dès 8300 av. JC.<sup>796</sup>, encore qu'on ne sache quasiment *rien* des habitants protonéolithiques d'Anatolie jusqu'à l'essor, quelque 1800 ans *plus tard*, de la culture de Çatal Hüyük.

<sup>796</sup> Mellaart, *Çatal Hüyük – A Neolithic Town in Anatolia*, p. 20.

À qui faut-il donc attribuer l'exportation de l'obsidienne à une époque aussi ancienne ? Y a-t-il un lien avec les cités souterraines cappadociennes ? Peut-être.

Au cours des millénaires, Jéricho devint une citadelle importante et extraordinairement avancée. Ses maisons de briques, en forme de moitié d'œuf, étaient protégées par trois énormes enceintes étagées hautes de 4,80 mètres, elles-mêmes entourées d'un fossé profond creusé dans le soubassement rocheux. La forteresse était dominée par une tour colossale en pierre de douze mètres de diamètre et pourvue d'un escalier intérieur, évoquant davantage les châteaux médiévaux des croisés qu'une ville protonéolithique de 7500 av. JC. Quel besoin ce peuple antique avait-il de fortifications si monumentales, dont la construction sans doute longue dut mobiliser les efforts de centaines d'individus et un encadrement conséquent ? De qui, ou de quoi, les habitants de Jéricho voulaient-ils donc se garder ? Quel peuple pouvait envisager de les attaquer à cette époque si reculée de l'histoire de la civilisation ?

Tout au long du huitième millénaire av. JC., Jéricho continua de recevoir l'obsidienne noire envoyée par la source inconnue d'Anatolie centrale. La ville entretenait-elle des relations avec les Veilleurs du lac Van, qui faisaient apparemment commerce de ce verre volcanique ? Nul ne le sait.

On sait très peu de choses sur la vie des hommes au Moyen-Orient entre la fin du paléolithique (v. 10.500-8500 av. JC.) et la fondation de Jéricho (v. 8300 av. JC.). On a trouvé quelques exemples de domestication animale sur des sites archéologiques du Proche-Orient. Il existe quelques sépultures attribuées à la culture protonéolithique natoufienne (Palestine), et la présence dans les mêmes zones de meules, mortiers, faucilles et fosses de stockage semblerait indiquer « les débuts de l'agriculture », comme l'a dit James Mellaart<sup>797</sup>. À Tell Abou Houreya, tertre situé sur le haut Euphrate dans le nord de la Syrie, existent des signes de domestication animale et d'agriculture primitive, et la datation au radio-carbone a révélé qu'une vie communautaire y existait dès 9500 av. JC. Si ces indications sont exactes, l'émergence de cet établissement organisé si ancien semblerait s'être faite de façon autonome et ne pouvoir s'expliquer par l'évolution progressive que connut le Moyen-Orient avant le début de l'explosion néolithique, vers 8000 av. JC.<sup>798</sup> Ce serait donc cela ? Les fondements de la société

<sup>797</sup> Ibid. p. 19.

<sup>798</sup> Moore, « A Pre-Neolithic Farmer's Village on the Euphrates », pp. 62-70

civilisée, accompagnés d'une technologie primitive, seraient apparus humblement et modestement dans l'Ancien Monde entre 9000 et 8500 av. JC. ? Sur le point de refermer la volumineuse encyclopédie, je remarquai dans un autre article une référence mineure à des « expériences » de proto-agriculture menées, en Égypte justement, dès le treizième millénaire av. JC.

Que signifiait : des « expériences » ? Que diable s'était-il passé en Égypte au treizième millénaire av. JC. ?

Il me fallait savoir. Après quelques recherches, je dénichai un ouvrage autorisé sur l'Égypte prédynastique, dû à Michael A. Hoffmann et intitulé *L'Égypte d'avant les pharaons*. Et ma quête des origines de la race déchue prit alors un tour nouveau et inattendu.

### ~Près de l'eau

Parmi les cultures tribales paléolithiques d'Égypte, celle d'Isna retint d'emblée mon attention, leurs étranges activités m'ayant convaincu qu'il s'était passé quelque chose d'insolite en Égypte entre -13.000 et -12.000. Quatre sites isnans du haut Nil – Isna (d'où vient le nom), Nagada, Dishna et Touthka, à 200 km d'Assouan en descendant le Nil – ont livré aux paléontologues des indices montrant clairement que ces hommes savaient sélectionner et faire pousser des céréales. Ils utilisaient des faucilles en pierre pour moissonner et des meules pour broyer le grain<sup>799</sup>. Non seulement les Isnans possédaient une agriculture primitive, mais ils semblent avoir également maîtrisé la domestication animale et possédé une technologie très avancée des micro-lames. Mais ce qui excita vraiment mon imagination, ce fut le déclin soudain de la technologie isnane : vers 10.500 av. JC., meules et lames de faucilles disparaissent brusquement sans laisser de traces et sont remplacées par des outils en pierre beaucoup plus frustes tels que ceux utilisés par les cultures moins avancées de la vallée du Nil<sup>800</sup>. L'agriculture disparaît alors d'Égypte et n'y sera réintroduite, peut-être depuis la Palestine, que vers 5500 av. JC., quelque 5000 ans *après* que les Isnans eurent perdu leur savoir-faire supérieur. Plus étrange encore : après 10.500 av. JC., l'agriculture attendra un bon millier d'années pour apparaître dans l'Ancien Monde. Pourquoi ?

Il est dans l'ordre de l'évolution, quand on invente quelque

<sup>799</sup> Wendorf et Schild, *Prehistory of the Nile Valley*, p. 291.  
<sup>800</sup> Hoffmann, *Egypt Before the Pharaohs*, pp. 89-90.

chose, de ne pas revenir au mode de vie plus primitif antérieur. Qu'était-il donc arrivé aux Isnans ? Les paléontologues attribuent ce changement de mode de vie à l'aggravation de l'aridité et des crues que connut l'Égypte vers -10.500. Qu'en penser ? J'avais établi que cette date correspondait précisément aux cataclysmes et changements climatiques mondiaux qui avaient précédé la fin de la dernière glaciation et qu'avait sans doute causés le déplacement de l'écorce terrestre imaginé par Hapgood. Mais si, comme je le pensais, certaines cultures avaient vu venir ces catastrophes, il était très probable qu'elles s'y étaient préparées, peut-être en démenageant vers des territoires considérés comme plus sûrs.

### ~ Les anciens Égyptiens

La seule façon de résoudre cette énigme était de comprendre ce qui avait provoqué une évolution si rapide des Isnans entre 13.000 et 12.000 av. JC. On aurait presque dit que cette culture tribale avait donné le départ de l'époque protonéolithique. Comment se pouvait-il que les Isnans eussent évolué plus vite que quiconque au Moyen-Orient ? On peut évidemment leur supposer des facultés intellectuelles supérieures, qui auraient favorisé une évolution plus rapide que celle de leurs rivaux. Mais une solution très différente est également imaginable : peut-être les Isnans devaient-ils leur technologie, non à des capacités supérieures d'apprentissage mais à une autre culture encore plus avancée. Laquelle ? Est-il possible qu'ait existé en Égypte, vers la même époque, une race supérieure qui aurait entrepris de distribuer certains de ses savoir-faire à des communautés moins avancées, comme semblent l'avoir fait les Veilleurs au Kurdistan ? On serait ainsi devant un phénomène de collaboration entre cette culture avancée et les peuples nilotiques du Paléolithique tardif.

Dans cette éventualité, l'agriculture et la technologie des micro-lames n'avaient pas disparu parce que les Isnans avaient abandonné leurs outils et changé de territoire, mais parce que leurs instructeurs avaient sans crier gare quitté l'Égypte vers 10.500 av. JC. Incapables de poursuivre leurs activités agricoles sans leurs tuteurs, les Isnans étaient simplement redevenus des chasseurs-cueilleurs semblables à leurs contemporains.

À ce stade, il ne s'agissait que d'hypothèses. Mais on ne pouvait manquer de remarquer les similitudes entre l'apparition de l'agriculture dans l'Égypte paléolithique et sa réémergence,

après 8000 av. J.C., dans les montagnes du Kurdistan. Existait-il un lien ? Fallait-il voir, dans les derniers rejetons de cet hypothétique peuple d'anciens Égyptiens, les « forces indéterminées » responsables de l'explosion néolithique du Kurdistan ?

Qui pouvait être ce peuple inconnu ? Était-il l'ancêtre des Veilleurs ? Était-il à l'origine des légendes affirmant que les ancêtres des mandéens étaient arrivés à la montagne des Madaïs en provenance d'Égypte ? Dans l'affirmative, il était fort possible qu'il fût aussi à l'origine des légendes sur les 500 djinns qui s'étaient installés avec 500 vierges « européennes » dans les montagnes inaccessibles du Kurdistan. Seule une étude plus approfondie des mystères de l'ancienne Égypte permettrait d'élucider cette énigme.

### ~ Les hommes à longue tête

Après les bouleversements et changements climatiques qui signèrent la fin de la dernière glaciation, l'Égypte semble avoir recouvré la tranquillité. Les paléoclimatologues savent seulement que le pays souffrit de longues et intenses périodes de pluie entre 8000 et 5000 av. J.C. — époque que les savants appellent le subpluvial néolithique (un pluvial est une période de pluie constante). On sait peu de choses sur les habitants de l'Égypte de cette époque.

Après cela, la première époque notable en termes d'activité humaine commence avec l'arrivée en Égypte de peuples néolithiques qui vont, contrairement à leurs prédécesseurs paléolithiques, créer des villes et communautés permanentes, former des sociétés organisées, domestiquer des animaux, produire des récoltes, établir des industries primitives et commercer avec l'étranger. Les deux dernières phases ayant précédé l'institution des pharaons sont appelées l'Amratien (d'après le village d'El Amrah en Haute-Égypte, près de Louxor) et le Gerzéen (d'après le village de Gerzeh, à 72 km au sud du Caire).

Les Amratiens (v. 4000-3500 av. J.C.) furent les premiers à orner les poteries d'une imagerie totémique ; ils se distinguaient également par leurs tombes bordées de murs en terre. Les Gerzéens, leurs successeurs, bâtirent des maisons plus importantes en roseau, terre et paille, et fabriquèrent des bateaux à rames équipés de cabines. Ils découvrirent en outre l'art de la faïence, en l'espèce une sorte de poterie vernissée de couleur bleu-vert, et la fabrica-

tion par coulage d'outils et armes en cuivre tels que haches, dagues et couteaux. Les Gerzéens importaient en outre du plomb et de l'argent d'Asie du sud-ouest, et du lapis d'Afghanistan. Artistes et artisans se diversifièrent et les échanges s'intensifièrent avec l'Asie du sud-ouest et notamment l'Irak<sup>801</sup>. Cette période est qualifiée de prédynastique.

La culture gerzéenne prit fin v. 3100 av. JC. au moment où l'Égypte devint le désert aride que l'on connaît aujourd'hui. À la même époque, des rois et seigneurs aux emblèmes et signes totémiques variés s'imposèrent comme chefs de guerre en Haute et Basse Égypte. L'élimination de ces roitelets et l'unification de leurs territoires par les premiers pharaons comme Narmer et Horaha, marquèrent la fondation de l'Égypte dynastique, cent ans avant l'essor de la civilisation sumérienne.

L'archéologie égyptienne ne disait mot d'une race évoluée ayant pu exister pendant le subpluvial néolithique. Mais je finis quand même par trouver un indice suggérant fortement la présence d'une telle race en Égypte vers la fin du quatrième millénaire av. JC. Dans le nord de la Haute Égypte, certaines tombes du Prédynastique tardif avaient apparemment révélé des « *restes anatomiques d'hommes dont le crâne et le corps étaient plus grands que ceux des indigènes* »<sup>802</sup>. L'éminent et respecté égyptologue Walter Brian Emery, qui étudia en détail la société égyptienne du Prédynastique et du début du Dynastique, fut si ému par ces découvertes qu'il conclut dans son livre *L'Égypte archaïque* (1961) :

*... il est impossible d'envisager que ces hommes soient issus de la souche précédente. La fusion des deux races, considérable sans doute, ne fut pas assez rapide pour qu'on puisse la tenir pour achevée lors de l'Unification, car tout au long de la période archaïque (les deux premières dynasties pharaoniques, v. 3100-2700 av. JC.), la distinction entre l'aristocratie civilisée et la masse indigène reste très marquée, au regard notamment des coutumes funéraires. Il faut attendre la fin de la seconde dynastie pour voir les classes inférieures adopter l'architecture et les modalités funéraires de leurs maîtres*<sup>803</sup>.

Qui étaient donc ces « maîtres » de haute taille qui auraient

<sup>801</sup> Ibid., p. 140.

<sup>802</sup> Emery, *Archaic Egypt*, p. 39.

<sup>803</sup> Ibid. p. 40.

fondé la lignée royale d'Égypte et introduit de nouvelles coutumes mortuaires dans la population locale ? Emery les identifia aux *Shemsou-Hor*, compagnons ou partisans du dieu Horus à tête de faucon qui aurait gouverné l'Égypte, selon une antique Liste de Rois conservée à Turin, pendant l'incroyable durée de 13.420 années – ceci *avant* le règne des deux premiers pharaons reconnus, Narmer et Hor-aha (le Ménès des Grecs)<sup>804</sup>. Emery, qui ne pouvait l'ignorer, suggérait donc que les plus lointains ancêtres des Égyptiens étaient grands et pourvus d'un gros crâne. Il précisa : « *on ignore l'origine raciale de ces envahisseurs comme l'itinéraire de leur pénétration en Égypte* »<sup>805</sup>. Comparant en outre l'architecture singulière de cette culture et celle de l'Irak ancien, il suggéra une origine commune aux deux civilisations.

Un indice supplémentaire de ce lien entre les plus anciens habitants de l'Égypte et les premières cités-états de Mésopotamie fut donné par l'étude des crânes humains trouvés en 1897, dans les cimetières prédynastiques d'Abydos (Haute-Égypte), par le flamboyant archéologue français Jacques de Morgan. Après examen des crânes, l'anthropologue D. Fouquet indiqua que certains étaient d'un type racial que ne possédaient ni les anciens habitants de l'Égypte, ni les modernes. Il s'agissait de « grosses têtes » dolichocéphales, autrement dit longues et étroites<sup>806</sup>.

Cet argument prend toute sa valeur quand on sait que « *les anciennes tombes sumériennes renferment des corps d'un type similaire à celui des Égyptiens prédynastiques* »<sup>807</sup>. À Kish et Djemdet Nasr (Irak), par exemple, ont été trouvés des crânes allongés sans la moindre ressemblance avec les crânes sumériens habituels<sup>808</sup> ; leur emplacement, au plus bas niveau d'occupation, permet de les dater d'au moins 5000 ans. Henry Field, dans un article important à ce sujet paru dans *l'American Anthropologist* (1933), conclut que ces crânes démesurés témoignaient d'une culture « protosémitique » qui aurait fondé les cités-états présomériennes avant d'être balayée, vers - 3000, par une culture indigène au crâne complètement différent<sup>809</sup>.

<sup>804</sup> Schwaller de Lubicz, *Sacred Science*, p. 86.

<sup>805</sup> Emery, *Archaic Egypt*, p. 40.

<sup>806</sup> Field, « The Antiquity of Man in Southwestern Asia », p. 55.

<sup>807</sup> *Ibid.*

<sup>808</sup> Field, « The Cradle of Homo Sapiens », p. 429, citant l'annexe écrite par L. H. Dudley Buxton au livre *Excavations at Kish* de S. Langdon, vol. 1, pp. 115-25, et le *Journal for the Asiatic Society*, 1932, pp. 967-70. Le seul spécimen complet qui fût contemporain des poteries peintes de Djemdet Nasr était hyper-dolichocéphale. Voir aussi Field, « The Antiquity of Man in Southwestern Asia », p. 60.

<sup>809</sup> Field, « The Antiquity of Man in Southwestern Asia », pp. 59-60.

Qui donc étaient ces hommes à longue tête ? Étaient-ce les descendants d'une culture ayant peuplé l'Égypte à l'aube de son développement, et dont quelque rameau aurait fondé Sumer – rôle que j'avais attribué, avec O'Brien, aux Veilleurs de l'Éden ? Indéniablement, les visages de vipère que la tradition associait à la race déchue auraient été considérés par les anthropologues comme appartenant à des hommes à longue tête, tels que ceux découverts dans les plus anciennes tombes d'Égypte et de Sumer.

### ~ Les dieux veilleurs

En admettant que les ancêtres des Veilleurs fussent bien en relation avec la race aristocratique à longue tête de l'Égypte prédynastique, que dire de cette dernière ? S'agissait-il effectivement des *Shemsou-Hor*, les compagnons de ce dieu Horus crédité, avant la venue du premier pharaon, d'un règne ahurissant de 13.420 ans ? Ce qui m'intriguait, c'était qu'avant même ces personnages mythiques, l'Égypte avait été, selon la Liste de Rois de Turin, le domaine des *ntr*, littéralement : des « dieux ». Entre ces dieux-*ntr* et l'humanité, il y avait eu des intermédiaires : les Ourshou ou « Veilleurs », « êtres divins » comparables aux *Shemsou-Hor*<sup>810</sup>.

La Liste de Rois turinoise, et d'autres semblables, n'était-elle que fantaisie, ou bien avait-il existé un temps où dieux-*ntr* et autres « êtres divins » avaient occupé l'Égypte sous une forme physique ? Le terme *ntr* fournissait peut-être un lien entre cet âge mythique et les origines des Veilleurs.

Selon la tradition mandéenne, l'âme du défunt part « *comme une balle* » vers le royaume céleste de Pthahil, le dieu des morts. Après avoir survolé une grande montagne blanche appelée Sour, elle arrive au Mataratha, le lieu du jugement. C'est là que se trouvent les *ntr* ou maisons de surveillance, où des êtres de lumière veillent sur les différents *matarta* ou royaumes<sup>811</sup>. Si l'âme est pieuse, elle est autorisée au bout de 45 jours (parfois 40) à se rendre sur l'Étoile Polaire ; si le mal commis pendant sa vie égale ou dépasse le bien accompli, l'âme reste dans le Mataratha pour sa purification et son châtement. Si l'âme est foncièrement mauvaise, un serpent géant appelé 'Our l'accueille en son ventre où, jusqu'au Jour du Jugement, elle souffrira en alternance du feu et de la

<sup>810</sup> Budge, *The Gods of the Egyptians*, vol. 1, pp. 84, 161.

<sup>811</sup> Drower, *The Mandaean of Iraq and Iran*, p. 197.

glace<sup>812</sup>. Compte tenu de sa position par rapport à l'Étoile Polaire, le Mataratha est au nord de la patrie des mandéens, ce qui situe sans ambiguïté le royaume céleste – qui évoque le purgatoire chrétien – et la grande montagne blanche de Sour dans la direction des montagnes du Kurdistan.

Cette croyance mandéenne en un royaume éthéré situé au nord et contrôlé par des « êtres de lumière » qui « veillent », *ntr*, depuis leurs tours célestes, est d'une importance majeure. La racine *ntr*, qui signifie « dieu » ou « dieux » en égyptien, serait dans certaines langues du Proche-Orient liée aux mots « veille », « veiller »<sup>813</sup>. Autre lien avec la mythologie égyptienne : le nom Pthahil, esprit des morts chez les mandéens, ressemble tellement à Ptah, dieu égyptien qui créa l'humanité avec un tour de potier, que ces deux noms ont presque certainement une origine commune, d'autant que le suffixe *il* de Pthahil est un mot signifiant « dieu »<sup>814</sup> et que le nom de la divinité est donc en fait Pthah. Comme les mandéens se donnent depuis toujours des racines égyptiennes, ces étymologies n'ont rien de surprenant.

Il y avait donc quelque justification à relier les dieux-*ntr* égyptiens aux Veilleurs du Kurdistan. Certes, l'idée même qu'une société organisée, dirigée par une série de rois-dieux, eût existé en Égypte pendant des dizaines de millénaires avant l'apparition de la première civilisation au Proche-Orient, semblait absurde. Pourtant, les anciens Égyptiens parlaient aussi du *Zep tepi*, le Premier Temps, sorte d'Âge d'Or ouvert par la Première Création et qui avait vu régner les dieux-*ntr* comme Osiris et son fils Horus.

Selon R. T. Rundle, spécialiste reconnu de l'égyptien, les Égyptiens tenaient cet Âge d'Or pour une époque de « perfection absolue – 'avant que rage, clameur, querelles ni tumulte aient vu le jour'. Ni la mort, ni la maladie, ni les désastres n'existaient en cette époque bienheureuse, appelée 'le temps de Rê', 'le temps d'Osiris' ou encore 'le temps d'Horus' »<sup>815</sup>.

Non seulement les Égyptiens étaient sûrs de l'immense ancienneté de leur race, mais les philosophes grecs étaient du même avis. Dans le *Timée* par exemple, Platon (429-347 av. J.C.) raconte

<sup>812</sup> Ibid. p. 198.

<sup>813</sup> Sitchin, *The Stairway of Heaven* (trad. française *L'Escalier Céleste*) p. 77.

<sup>814</sup> Drower, *The Mandaean of Iraq and Iran*, p. 27.

<sup>815</sup> Rundle Clark, *Myths and Symbols in Ancient Egypt* pp. 263-4.

l'histoire de Solon, « *parent et ami de mon arrière-grand-père* ». S'étant apparemment rendu en Égypte vers - 600, cet homme aurait eu avec les prêtres du temple de la déesse Neith – à Saïs, dans le delta – une conversation édifiante au cours de laquelle un très vieux prêtre l'avait ainsi sermonné sur le sujet de l'antiquité des Hellènes :

« Ô Solon, Solon, vous-autres Hellènes n'êtes que des enfants et aucun vieillard n'est un Hellène ». Entendant cela, Solon dit : « *Que veux-tu dire ?* ». « *Je veux dire* », répondit-il, « *qu'en esprit vous êtes jeunes ; nulle idée ancienne ne vous vient d'antiques traditions, nulle science vénérable. Et je vais t'en dire la raison : il y a eu, il y aura encore, bien des destructions de l'humanité dues à bien des causes... [parmi lesquelles] une grande conflagration sur terre, qui revient à longs intervalles ; quand cela se produit, ceux qui vivent sur les montagnes et dans des lieux secs et élevés sont plus exposés aux destructions que ceux qui demeurent près des fleuves ou de la mer. Et de cette calamité, le Nil, notre éternel sauveur, nous sauve et nous délivre. Quand, d'autre part, les dieux purgent la terre par un déluge d'eau, chez vous survivent les bergers et vachers des montagnes tandis que les habitants des cités sont emportés par les fleuves dans la mer ; mais dans ce pays, ni en ce temps ni en un autre les eaux ne tombent d'en haut dans les champs, ayant toujours tendance à monter d'en bas, raison pour laquelle les choses conservées ici sont dites les plus vieilles<sup>816</sup>... Chez vous et les autres peuples, à peine l'usage des lettres ou de toutes les choses nécessaires aux Etats est-il institué que, à certains intervalles, pareilles à un fléau, des pluies torrentielles viennent fondre sur vous, ne laissant survivre que des hommes illettrés et étrangers aux muses ; en sorte que vous recommencez et redevenez jeunes, sans rien savoir des événements de ce pays-ci ou du vôtre qui remontent aux temps anciens... Vous l'ignorez parce que les survivants, pendant plusieurs générations, moururent sans rien laisser par écrit* ».

Le vieux prêtre de Saïs parla ensuite à Solon de « *la plus belle et plus noble race d'hommes qui vécut jamais* », puis lui raconta comment les fabuleuses « îles d'Atlantide », au-delà des « Colonnes d'Hercule », avaient été détruites par des séismes et déluges dévastateurs « 9000 ans » auparavant, vers 9600 av. JC. donc, c'est-à-dire exactement à l'époque des cataclysmes et changements cli-

<sup>816</sup> Donnelly, *Atlantis – The Antediluvian World*, p. 8, citant le *Timée* de Platon, II, 517.

matiques planétaires qui marquèrent apparemment la fin du dernier âge glaciaire. Il raconta également à Solon que d'après les « registres sacrés », la race égyptienne avait été fondée « 8000 ans » plus tôt, soit 1000 ans après la submersion de l'Atlantide et la fondation du peuple hellène par les survivants de cette race 'noble' »<sup>817</sup>.

Ces dates sont souvent rejetées par les érudits, qui tentent de prouver que Platon fit une erreur et voulait dire en fait 900 ans ou bien 9000 cycles lunaires. Mais certains contestent cette façon de voir et prétendent que si Platon a écrit 9000 ans, il voulait dire 9000 années solaires et rien d'autre<sup>818</sup>. Il faudrait alors en conclure que, lorsque se produisent des cataclysmes généralisés, le monde perd la mémoire et qu'entre deux cataclysmes, nous préférons nous considérer comme les premiers et uniques humains que Dieu ait placés sur terre.

La route offerte par l'anthropologie et l'archéologie égyptiennes orthodoxes pour redécouvrir l'époque comprise entre le Paléolithique tardif et l'avènement des pharaons, n'allait pas plus loin. Les mythes et légendes enivrants de l'Égypte ancienne regorgent de références au temps où les dieux régnaient sur l'Égypte ; mais cela ne pouvait suffire. Je ne trouverais pas de trace concrète des anciens Égyptiens en me complaisant dans les vieilles fables. Il me fallait travailler sur quelque chose de plus tangible, et il était clair depuis le début qu'il existait un monument recelant la quasi-totalité des clés des ultimes secrets de l'Égypte : le Sphinx, que j'allais maintenant interroger sur les origines de la race déchue.

<sup>817</sup> Donnelly, *Atlantis – The Antediluvian World*, p. 9.

<sup>818</sup> Griffiths, « Atlantis and Egypt », pp. 19-21.

## Le père des terreurs

Loin des lumières du Caire, le bus sinuait dans les rues détrempées, dans un grouillement de voitures claironnantes, d'ânes rossés, d'enseignes de Coca-Cola et de jeunes en vélomoteur. Les banlieues décrépites étaient déjà loin, enfuies dans l'obscurité, quand le véhicule bondé vint s'arrêter sur une route tout animée d'une activité nocturne.

N'ayant pas la moindre idée de la direction à prendre, j'enfilai une rue étroite garnie de modestes boutiques de souvenirs. Le chemin semblait ne jamais devoir finir de monter vers le plateau maintenant visible. Je levai les yeux et éprouvai l'un des plus grands chocs de ma vie : devant moi, la Grande Pyramide et ses deux voisines s'élançaient dans le ciel, géantes colossales dont rien n'aurait pu me faire pressentir la grandeur. De vives lumières illuminaient leurs effrayantes silhouettes, à la base desquelles les allées étaient environnées de centaines d'étalagistes, chameliers, camelots et policiers. Cette vue restera à jamais dans ma mémoire.

Les pyramides de Guizeh rassemblent tout ce que symbolise l'Égypte ancienne : technologie avancée, construction démesurée, exactitude géodésique, précision géométrique et connaissances astronomiques surpassant de loin celles des cultures contemporaines. Les images qu'évoque l'histoire de l'Égypte sont parmi les plus suggestives et les plus romantiques connues. Cléopâtre, Néfertiti et le jeune Toutankhamon : voilà ce que représente communément ce royaume ancien. Où commence la réalité, où finit la fiction ?

### ~ Les merveilles du monde

L'ère des pharaons commença pour de bon vers 3100 av.

JC.<sup>819</sup>, quand la Haute et la Basse Égypte s'unifièrent sous la houlette d'un roi unique. Narmer et son successeur Hor-aha fondèrent les première et deuxième dynasties, qui constituent pour les archéologues la Période Archaique. Avec la troisième dynastie, v. 2700 av. JC., commença l'Ancien Empire, une époque où s'éveilla soudain le désir de construire des pyramides dans l'idée que ce serait un moyen de préserver le corps du pharaon mort et d'assurer ainsi à son âme l'immortalité supraterrestre. La première fut la puissante pyramide à degrés de Sakkara, construite vers 2650 av. JC. pour le pharaon Djoser ou Zoser.

Des pyramides toujours plus grandes s'élevèrent sur la rive occidentale du Nil jusqu'à ce que voie le jour, entre 2620-2481 av. JC. – quatrième dynastie –, la plus grande réalisation de l'Ancien Empire : la Grande Pyramide. Avec 230 mètres de côté, 146 mètres de hauteur et une surface au sol de plus de 5,2 hectares<sup>820</sup>, c'est probablement le plus bel ouvrage qu'ait produit la main de l'homme. Pourtant, son histoire et son identité baignent dans le flou et les contradictions. Quand, en 820, les ouvriers du calife arabe Al-Mamoun s'y introduisirent après avoir foré pendant des semaines les solides blocs calcaires, ils tombèrent sur le fameux sarcophage de granit de la Chambre du Roi. Ce coffre en pierre était dénué de couvercle et contenait prétendument, posées près du corps, « une statue semblable à un homme (autrement dit, un cercueil anthropomorphe), avec à l'intérieur un homme portant un pectoral en or serti de bijoux », ainsi qu'une « épée d'une valeur inestimable » et « une escarboucle (pierre précieuse rouge, sans doute un rubis) de la taille d'un œuf »<sup>821</sup>.

Bien que ces découvertes aient été consignées du vivant d'Al-Mamoun<sup>822</sup>, archéologues et pyramidologues y voient généralement de pures billevesées. Que découvrirent donc les ouvriers d'Al-Mamoun : le corps du bâtisseur ? les restes d'une sépulture beaucoup plus tardive ?

Dès l'antiquité, de nombreuses théories furent émises sur le bâtisseur de la Grande Pyramide. C'est Hérodote qui semble avoir touché le plus juste : il attribua la construction à un certain

<sup>819</sup> Les dates de dynasties s'appuient sur les calculs effectués par Gardiner dans *Egypt of the Pharaohs*.

<sup>820</sup> Cole, *The Determination of the Exact Size and Orientation of the Great Pyramid of Giza*.

<sup>821</sup> Borwick, *Pyramid Facts and Fancies*, pp. 41-2.

<sup>822</sup> « Le récit de la découverte d'Al Mamoun ne peut trouver de meilleure source qu'Ibn Abd Alhokm ; d'abord en tant qu'écrivain contemporain, qui mourut dans le vieux Caire en 269 de l'hégire, trente-huit ans après la mort d'Al Mamoun ; ensuite parce que des écrivains postérieurs le citent comme un historien d'une éminente autorité » – Dr Rieu, du British Museum, cité par Borwick dans *Pyramid Facts and Fancies*, pp. 41-2. Un autre Arabe, Al-Raisi, prétendit que le coffre anthropomorphe se dressait encore devant la porte du palais du Caire en l'an 511 de l'hégire (1133 ap. JC.). Voir aussi *ibid.*

Chéops, transcription grecque d'un pharaon de la quatrième dynastie nommé Khoufou ayant régné 23 ans à partir de 2596 av. JC. Cette affirmation, reprise par les auteurs postérieurs, attendit pour être confirmée que le colonel anglais Richard Howard Vyse, chasseur de trésors et égyptologue auto-proclamé, annonce au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle avoir découvert, dans une pièce de décharge inconnue située au-dessus de la Chambre du Roi, des marques de carriers avec le cartouche (signature avec encadrement ovale) de Khoufou. L'opinion qui prévaut est que ces marques furent laissées par des carriers vers 2590 av. JC. ; certains y voient toutefois une falsification de Vyse destinée à asseoir sa crédibilité d'égyptologue<sup>823</sup>.

Personne ne sait vraiment pourquoi fut construite la Grande Pyramide – non plus que ses deux voisines, attribuées à Khafrê (en grec Chéfredon, v. 2550 av. JC.), fils de Khoufou, et à Menkaourê (en grec Mykérinos, v. 2500 av. JC.), le successeur de Khafrê. Des centaines, sinon des milliers de livres ont émis sur son objectif réel les avis les plus contradictoires. S'il est possible qu'elle ait servi de tombe à son bâtisseur, il est probable qu'elle joua aussi un rôle majeur dans les rites mortuaires associés au voyage de l'âme du pharaon dans l'au-delà. On a dit que la Grande Pyramide était une horloge céleste reflétant la course annuelle du soleil et que ses angles, ses dimensions et sa géométrie étaient en rapport avec la taille, le mouvement et l'axe de la terre. Toutes ces théories comportent une part de vérité.

Mais ce n'était pas la Grande Pyramide qui m'intéressait ce soir-là. Au milieu des vestiges des temples et des tombeaux, un peu à l'écart sur la gauche de la Seconde Pyramide, se cachait l'autre trésor de Guizeh. Dans le noir, il n'était guère facile à localiser et je dus m'éloigner du chemin et des barrières basses pour me retrouver devant lui, le Grand Sphinx au nez mutilé et aux cicatrices profondes. Les lueurs sinistres venues de la proche ville du Caire ne découvraient que partiellement sa tête et son long dos plat ; ses

<sup>823</sup> Le colonel R. W. Howard-Wyse quitta l'Angleterre en 1837 dans le but proclamé de faire une « découverte sensationnelle » concernant la Grande Pyramide. Le soutien financier de son père lui permit de recruter des ouvriers sans compter ; mais le désespoir aurait commencé à le gagner, quelques mois plus tard, devant l'absence de résultats. La concession de fouilles accordée par les autorités touchait à son terme et il savait qu'à moins d'une découverte fracassante, c'en serait fini de ses investigations. Peu après, il annonça au monde avoir découvert le secret de la Grande Pyramide – une pièce scellée qui contenait des marques de carriers donnant Khoufou pour le constructeur. Reconnaissance et célébrité furent immédiates et l'affaire en resta là jusqu'au jour où des chercheurs curieux signalèrent que les cartouches portant le nom de Khoufou étaient mal orthographiés, la première consonne étant incorrecte. Coïncidence, la même erreur figurait dans la première édition de *Materia Hieroglyphica* de Sir Gardner Wilkinson, publiée en 1806 à Amsterdam par Heynis Books. Comme on sait que Vyse eut accès à un exemplaire de ce livre, la question reste posée : découvrit-il les inscriptions ou les fit-il peindre par désespoir d'atteindre son objectif ? On trouvera un exposé détaillé de ce sujet dans Jochmans, *The Hall of Records*, pp. 194-5.

longues pattes avant, son ventre et sa queue recourbée restaient masqués par la chape d'obscurité recouvrant la profonde enceinte rectangulaire creusée par les mains antiques qui construisirent le monument.

Je contemplai un long moment le visage figé coiffé d'un énorme *némès*. Le point de vue orthodoxe est que cet édifice mystérieux fut taillé dans la roche, sur le bord oriental du plateau de Guizeh, vers 2550 av. JC. Mesurant 73 mètres de long, 20 de haut et quelque 11 de large aux épaules, il aurait été réalisé à la demande de Khafré, bâtisseur supposé de la Seconde Pyramide, dont il représenterait les traits. Une statue grandeur nature du pharaon, dont le visage ressemble de près à celui du Sphinx, fut découverte dans les ruines du proche Temple de la Vallée construit à partir des blocs de calcaire blanc extraits de l'enceinte.

D'après les égyptologues, le Sphinx a subi pendant sa longue histoire les assauts des tempêtes de sable, qui ont buriné ses traits et l'ont à mainte reprise enterré jusqu'au cou. Un récit curieux raconte que le jeune prince Thoutmosis fit un rêve très étrange après s'être endormi contre sa tête monumentale qui seule émergeait du sable. L'esprit du Sphinx lui aurait dit que s'il dégageait le sable qui l'étouffait, il serait un jour pharaon. Enthousiasmé, le prince s'acquitta fidèlement de la requête et le Sphinx, tenant sa promesse, lui permit d'accéder au trône sous le nom de Thoutmosis IV vers 1413 av. JC. Et le pharaon fit dresser une stèle commémorative entre les pattes du Sphinx, où elle se trouve encore à ce jour.

Avec le temps, le Sphinx fut de nouveau couvert de sable jusqu'au cou et les Romains eurent beau le dégager de nouveau, son corps devait rester enfoui en quasi-permanence dans le désert, préservant ses traits pour les générations futures. On prétend qu'en 1380, un fanatique musulman nommé Saïm el-Dahr, excédé par les attentions rendues à ce monument païen, lui aurait délibérément coupé le nez<sup>824</sup> ! Pour comble de misère, les voyageurs européens arrachaient des fragments de pierre du visage et des lèvres et les emportaient comme porte-bonheur. Pis encore, les Mamelouks turcs auraient fait de la tête du Sphinx une cible d'entraînement au tir !

En 1816, des fouilles furent menées pour la première fois à sa base et révélèrent qu'autrefois le Sphinx portait une couronne

<sup>824</sup> Fakhry, *The Pyramids*, p. 159.

de pierre et une barbe et avait le visage peint en rouge. Mais il fallut attendre les années 1930 pour que l'égyptologue Sélim Hassan entreprenne, pour la première fois depuis les Romains, de désassembler entièrement le monument. À cette occasion, Hassan fit des découvertes nombreuses et importantes, notamment que le Sphinx avait été l'objet d'un culte particulier et de pèlerinages royaux au cours du Nouvel Empire (v. 1308-1087 av. JC.). Que représentait donc ce gisant colossal pour les anciens Égyptiens ?

## Horus et l'horizon

Le Grand Sphinx regarde exactement le point où se lève le soleil lors des équinoxes de printemps et d'automne, deux étapes du cycle solaire annuel tombant vers le 21 mars et le 21 septembre. Le monument léonin possédait une multitude d'identités et de fonctions mythologiques. Avant tout, il était associé à *Hor-em-akhet* (« Horus à l'horizon ») et *Hor-akhty* (« Horus de l'horizon »), deux formes du dieu solaire Horus. À ce titre, le Sphinx était identifié à un animal léonin appelé Aker, censé garder les entrées et sorties des tunnels du monde inférieur qu'empruntait chaque nuit le dieu soleil, sous la forme d'un faucon divin, après s'être couché à l'ouest.

Le rôle d'Horus dans ce cycle mythique était à l'origine dévolu au dieu du soleil Rê qui, en tant qu'Atoum (« le complet »)<sup>825</sup> ou *Atoum-rê*, le soleil couchant, traverse sous forme d'oiseau les sombres cavernes du monde inférieur et repartait le matin au levant en tant que *Re-barakhty*. Le mythe originel fut certainement élaboré par les prêtres-astronomes d'Annou (Héliopolis), centre cultuel de Rê dans l'Ancien Empire aujourd'hui situé dans une banlieue enfumée du Caire.

À l'époque classique, le Sphinx était désigné sous le nom d'Harmakhis, transcription grecque d'*Hor-em-akhet*, relation évidente entre le lever de soleil équinoxial et le Grand Sphinx qui explique probablement l'appellation *Akhet Khoufou* (« horizon de Khoufou ») autrefois donnée au plateau de Guizeh. On l'appelait aussi : *bou* (« le protecteur ») ; Khépri, le scarabée qui est un des aspects de Rê ; *Rwty* ou *Routy* (« le léonin »), farouche gardien et protecteur « *au septentrion du monde inférieur* »<sup>826</sup>. En 1200 ap. JC. environ, le savant arabe el-Latif affirma que son peuple donnait au

<sup>825</sup> Rundle Clark, *Myth and Symbol in Ancient Egypt*, p. 37.

<sup>826</sup> *Ibid.* p. 151.

grand lion sculpté le nom d'*Abou'l Hôl* (« Père des Terreurs »), allusion possible à son rôle de gardien tout-puissant du plateau de Guizeh<sup>827</sup>.

Telle était l'histoire officielle du Sphinx. Certains chercheurs moins conventionnels semblaient avoir toutefois d'autres idées sur son origine – des idées qui, si elles étaient justes, obligeaient à repenser complètement les fondements de la civilisation égyptienne.

### ~ La grande énigme

Au fil du temps, nombre d'esprits curieux ont pointé du doigt les évidentes anomalies que comporte la présentation traditionnelle de l'origine et de la datation du Sphinx. Par exemple, le visage est clairement disproportionné au reste de la tête, elle-même visiblement trop petite par rapport au reste du corps. L'identité du Sphinx constitue un autre problème. Le détective Frank Domingo, médecin légiste senior de la police de New York, a conclu après une étude détaillée du profil du monument qu'il ne ressemblait guère à Khafré et que ses traits étaient plutôt négroïdes, et plus africains ou nubiens qu'égyptiens<sup>828</sup>. Y avait-il autrefois un autre visage, par exemple celui d'un lion, ou encore d'un dieu ou d'une déesse ? Rappelons-nous que le sphinx thébain de la mythologie grecque, celui qui posait la fameuse énigme, était de sexe féminin.

Une autre anomalie, qui concerne l'âge du Sphinx, vient de la stèle en pierre rappelant le rêve de Thoutmosis, toujours dressée entre ses pattes. Les lignes du bas de la stèle sont très endommagées mais on peut y lire la prière de Thoutmosis « à *Oun-Nefer... Khaf{rê}*... la statue faite pour *Atoum et Hor-em-akhet* »<sup>829</sup>. On a beaucoup spéculé sur cette ligne dans les milieux égyptologiques car on peut envisager que Thoutmosis ne louait pas Khafré d'avoir construit le Sphinx mais d'avoir *désensablé le corps*, comme il le fit lui-même 1100 ans plus tard : une interprétation controversée mais à laquelle se rallièrent des égyptologues respectés comme J. H. Breasted et Gaston Maspero<sup>830</sup>.

L'énigme se corse encore avec la Stèle d'Inventaire trouvée au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle par l'égyptologue français Auguste Mariette (1821-81) dans un temple mineur consacré à Isis, à l'est de

<sup>827</sup> Bonwick, *Pyramid Facts and Fancies*, p. 109.

<sup>828</sup> *The Mysteries of the Sphinx*, documentaire télévisuel, édition américaine, 1994.

<sup>829</sup> Jochmans, *The Hall of Records*, p. 202.

<sup>830</sup> Maspero, *The Dawn of Civilization, Egypt and Chaldea*, p. 366.

la Grande Pyramide. L'inscription affirme que Khoufou aurait découvert un temple consacré à Isis « à côté de la cavité du Sphinx, ou au nord-ouest de la Maison d'Osiris, Seigneur de Rosta ». Ici, le Sphinx est appelé « Horemakhet... gardien de l'atmosphère, qui guide les vents de son regard »<sup>831</sup>. Plus loin, le texte dit que le roi alla voir le Sphinx et un gros sycomore proche qu'avait frappé la foudre – foudre qui aurait également endommagé le *némès* du monument, autrement dit l'arrière de la tête. Comme Khoufou était le père de Khafré, cela voudrait dire que le monument existait déjà du temps de Khoufou. Cette stèle de calcaire blanc – aujourd'hui au musée du Caire – pose problème car elle est de la XVI<sup>e</sup> dynastie (664-525 av. JC.), autrement dit du Dynastique tardif, mais on pense qu'il s'agirait d'une copie d'un original de l'Ancien Empire ; et il faut se rappeler que les Égyptiens recopiaient scrupuleusement les inscriptions et textes royaux originaux, tout en les traduisant dans la grammaire de l'époque.

Mais la preuve la plus convaincante de l'extrême ancienneté du monument est la sévère érosion que présentent le corps du Sphinx, les murs de son enceinte et les vestiges du Temple du Sphinx et du Temple de la Vallée tout proche, dont l'état d'altération traduit une exposition aux éléments sans commune mesure avec celle des monuments, temples et tombeaux voisins censés avoir été construits à la même époque que le Sphinx et ses temples annexes, et à l'aide du même calcaire blanc.

### ~ Par le vent ou par l'eau ?

John Anthony West, égyptologue anticonformiste et auteur à succès, fut le premier à attirer publiquement l'attention sur cet effritement atypique dans un ouvrage fondamental intitulé *Serpent du Ciel : la haute sagesse de l'Égypte ancienne* (1979). Sa théorie, inspirée d'observations faites par le mathématicien et philosophe français Schwaller de Lubicz, était que les profondes cicatrices qui barrent horizontalement le corps du Sphinx n'étaient pas dues à l'action du vent et du sable, comme on le pensait, mais à celle de l'eau.

Ses arguments étaient simples<sup>832</sup>. Pendant l'essentiel des 4500 dernières années, le Sphinx et ses temples annexes sont restés couverts de sable et donc abrités du *khamsin*, le vent du désert

<sup>831</sup> Hassan, *The Sphinx – Its History in Light of Recent Excavations*, pp. 222-4.

<sup>832</sup> West, *Serpent in the Sky – The High Wisdom of Ancient Egypt*, pp. 196-232.

qui souffle régulièrement du sud. À supposer même que l'érosion soit due au vent et au sable, elle devrait être plus marquée sur le côté sud du monument. Or il n'en est rien : les cannelures horizontales sont uniformément réparties sur le pourtour du corps. On trouve des marques similaires d'érosion sur les façades des falaises d'Abydos, de Louxor et en d'autres endroits exposés le long du Nil, que les géologues s'accordent à attribuer à l'érosion hydrique au temps où l'Égypte ancienne connaissait des pluies intenses et permanentes.

Pourquoi le Sphinx portait-il des marques quasi identiques ?

John Anthony West défendit pendant dix ans cette interprétation de l'effritement du Sphinx mais l'opportunité de la vérifier ne lui fut donnée qu'en 1989 ; cette année-là, il s'assura le concours du géologue Robert Schoch, professeur de science de l'université de Boston, docteur en géologie et géophysique de l'université de Yale et spécialiste de l'érosion des rochers par le climat. Travaillant sur les directives de West, Schoch se livra à une étude approfondie du Sphinx ainsi que de son enceinte rectangulaire et des blocs calcaires utilisés pour la construction des temples du Sphinx et de la Vallée. Il ne lui fallut guère de temps pour se convaincre que les profondes rainures horizontales et verticales visibles à la surface des roches, y compris sur le Sphinx, étaient effectivement des exemples « classiques » d'érosion hydrique due aux précipitations. On pouvait observer des traces plus évidentes d'érosion éolienne sur des tombeaux voisins datant de l'Ancien Empire, et auxquels les égyptologues conventionnels donnaient le même âge que le Sphinx, mais les altérations y étaient complètement différentes.

Le sable transporté par les vents violents décape les couches rocheuses tendres et laisse intactes les couches dures. Il en résulte un profil net et tranchant avec des piquetages également espacés ; tout autre est le profil créé par la pluie, qui ondule doucement dans les couches tendres et comporte de profondes fissures verticales laissées par le dégoulinement de l'eau.

Quand, à l'été 1992, les arguments de Schoch furent publiés dans la revue d'égyptologie spéculative *KMT*<sup>833</sup>, l'archéologue Mark Lehner, spécialiste reconnu du Sphinx, souleva une objection majeure. Selon lui, même si l'altération du Sphinx était due à l'eau, elle datait de l'Ancien Empire et reflétait tout simple-

<sup>833</sup> Schoch, « Redating the Great Sphinx of Giza », pp. 52-9, 66-70.

ment l'utilisation d'une roche de mauvaise qualité dans la construction du monument ; les tombes voisines, fit-il remarquer, qui dataient de l'Ancien Empire et avaient clairement été altérées par le vent et le sable, étaient faites d'un calcaire blanc bien plus dur. C'était un sérieux camouflet pour la théorie de Schoch. Une équipe de *Timewatch* qui collaborait avec un producteur américain à la réalisation d'un documentaire sur les découvertes de Schoch et West, s'empara alors du problème et mena avec la BBC une étude géologique indépendante des alentours de l'enceinte du Sphinx. Elle découvrit que les tombes de l'Ancien Empire érodées par le sable étaient faites de la même roche que le corps du Sphinx<sup>834</sup>.

Schoch avait raison et Lehner avait tort.

Peu d'égyptologues ont relevé le gant et tenté de réfuter les découvertes de Schoch, le domaine de la géologie leur étant en général étranger. Ceux qui ont examiné la question n'ont pu à ce jour exhiber d'explication recevable de l'érosion hydrique constatée sur les monuments de Guizeh. Schoch reçut en outre un appui massif quand il présenta ses résultats devant la convention de la Geological Society of America tenue en 1991 à San Diego. C'est un forum consacré aux idées nouvelles en géologie, et où les participants sont prompts à réagir ; non seulement ils ne trouvèrent aucune faille évidente dans la thèse de Schoch, mais 275 des géologues présents s'offrirent à participer aux recherches en cours<sup>835</sup> !

Le jeu, la manche et la partie revenaient pour le moment à Schoch.

Dans le rapport qu'il publia, Schoch conclut que le Sphinx, son enceinte et les temples du Sphinx et de la Vallée avaient été taillés dans le lit calcaire à une époque où il pleuvait suffisamment pour provoquer une érosion hydrique, ce qui ne s'était pas produit depuis au moins 5000 ans. Après analyse, Schoch situa la construction du Sphinx entre 7000 et 5000 av. JC., au subpluvial néolithique, époque où les pluies étaient quasi permanentes dans le Sahara oriental. À l'appui de ses thèses, Schoch relevait que c'était aussi l'époque où des communautés protonéolithiques – Çatal Hüyük en Anatolie, Jéricho en Palestine – se lancèrent dans des constructions ambitieuses, et que ces projets supposaient un encadrement analogue à celui requis pour extraire les énormes blocs

<sup>834</sup> *The Mysteries of the Sphinx*, documentaire télévisuel, édition anglaise, BBC, série *Timewatch*, 1994.

<sup>835</sup> *The Mysteries of the Sphinx*, documentaire télévisuel, édition américaine, 1994.

calcaires de l'enceinte, sculpter le Sphinx et bâtir les temples du Sphinx et de la Vallée.

### ~ Construit à l'ère du Lion

Des recherches plus récentes font remonter la création du Sphinx au plus tôt en 10.500 av. JC., quelque 2.500 ans avant la date estimée par Schoch et West. Robert Bauval, ingénieur en génie civil et égyptologue, et Graham Hancock, auteur et journaliste d'investigation, ont récemment publié une étude approfondie du complexe astro-archéologique du plateau de Guizeh.



*Illustration du XIX<sup>e</sup> siècle montrant la Grande Pyramide, le Sphinx et le Temple de la Vallée à demi enfoui. Le plateau de Guizeh suit-il un plan où seraient incorporés des données mythiques, astronomiques et géologiques liées à la date 10.500 avastronomiques et géologiques liées à la date 10.500 av.JC. ? Que sait-on du peuple qui vivait à cette époque ?*

Dans un ouvrage important intitulé *Keeper of Genesis*, ils démontrent de façon convaincante que l'orientation du Sphinx vers le point où se lève le soleil à l'équinoxe est d'une importance bien plus grande que ne l'imaginaient les égyptologues, et soutiennent que les anciens Égyptiens avaient conçu le monument léonin en relation avec ce que les astronomes appellent la précession des équinoxes. Ce phénomène, induit par le lent pivotement qu'effectue l'axe terrestre à la façon d'une toupie, se manifeste visuellement par le fait que le firmament semble tourner à reculons par rapport au soleil au rythme d'un degré tous les 72 ans, un tour complet de ce manège céleste durant ainsi 25.920 années (72 ans

x 360). Depuis les temps préhistoriques, ce cycle astronomique est repéré d'après la constellation qui apparaît juste avant le lever du soleil au moment de l'équinoxe de printemps ; le cycle complet voit ainsi défiler les douze constellations majeures du zodiaque, chacune d'elles mettant 2.160 ans à traverser le point équinoxial avant d'être remplacée par la constellation précédente du zodiaque<sup>836</sup>, ce qui donne un ordre de succession inversé par rapport à l'ordre zodiacal : Verseau, Capricorne, Sagittaire, etc., et non Sagittaire, Capricorne, Verseau. Actuellement, c'est le Poisson qui apparaît avec le soleil lors de l'équinoxe de printemps, et bientôt il se sera déplacé suffisamment pour faire place au Verseau, qui nous fera entrer dans une nouvelle période de 2160 ans, dite « âge du Verseau ».

Sachant cela, Bauval et Hancock estimèrent que l'orientation du Sphinx vers le point de l'horizon où apparaît, à l'équinoxe de printemps, la constellation actuelle, ne pouvait relever d'une simple coïncidence. Compte tenu du soin avec lequel les prêtres-astronomes égyptiens utilisaient les alignements célestes et les symboles astraux, la présence d'une créature léonine orientée vers l'est équinoxial laisse penser que le Sphinx fut édifié à l'époque où la constellation du Lion se levait avec le soleil à l'équinoxe de printemps – autrement dit à « l'âge du Lion ». Mais il y a un hic : le dernier âge du Lion eut lieu entre 10.970 et 8810 av. JC.<sup>837</sup>

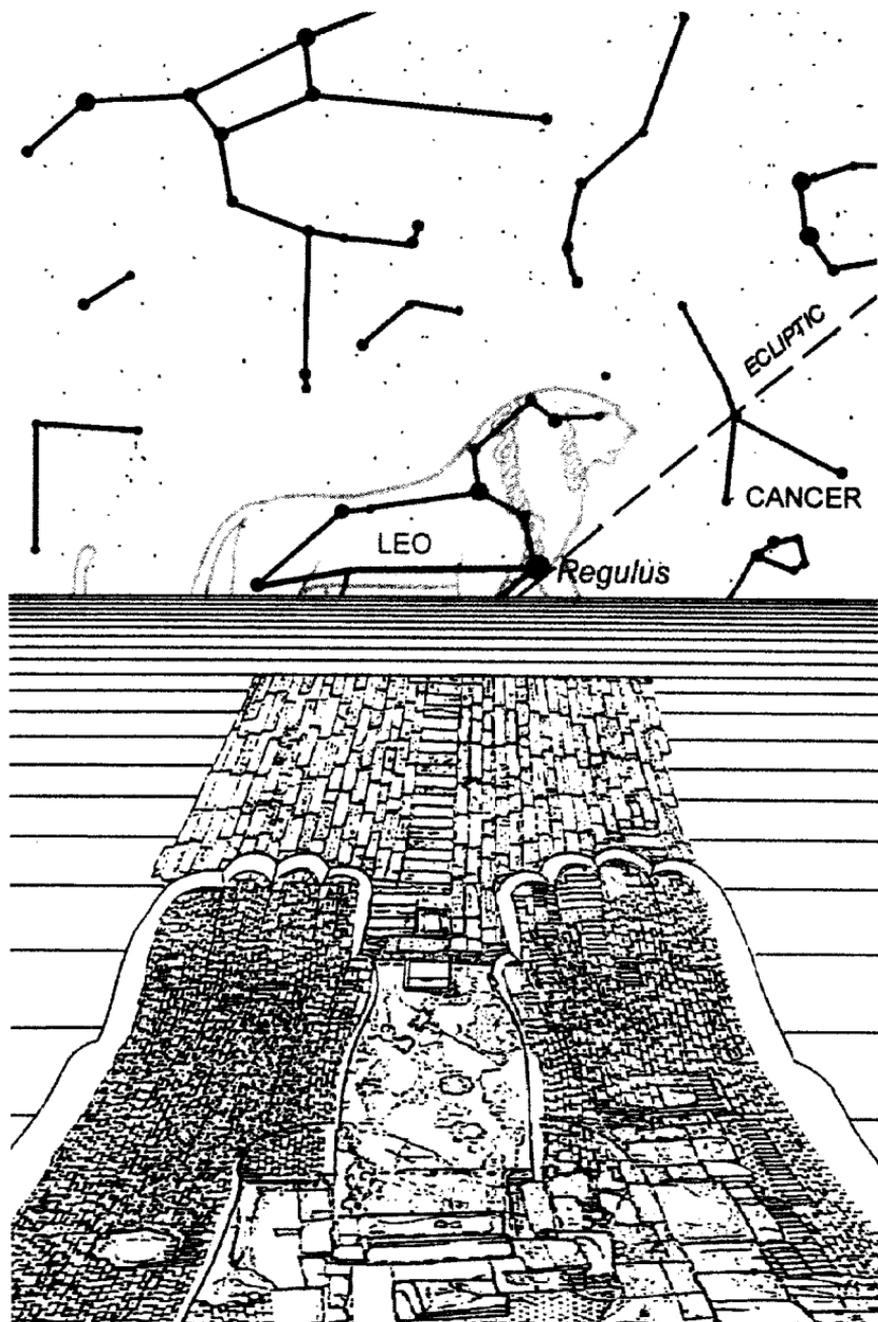
Théorie extraordinaire, qui suppose que les Anciens Égyptiens connaissaient la précession alors que la plupart des astronomes considèrent que ce concept fut développé par les Grecs au II<sup>e</sup> siècle av. JC. en s'appuyant sur de longues observations de la sphère céleste et sur des calculs mathématiques relativement simples. Or, les recherches de l'égyptologue américaine Jane B. Sellers, que sont venues compléter de nouvelles découvertes de Bauval et Hancock, ont clairement montré que les Égyptiens, non seulement connaissaient la précession mais l'avaient traduite dans des mythes<sup>838</sup> et l'avaient incorporée dans la conception et l'orientation des pyramides<sup>839</sup>.

<sup>836</sup> Les astronomes modernes ont calculé que la durée exacte d'un cycle précessionnel est en fait de 25.773 ans et qu'il faut donc 2.148 ans à chaque signe pour traverser l'horizon équinoxial et 71,6 ans pour que le cycle progresse d'un degré. J'ai conservé les anciens calculs pour plus de simplicité.

<sup>837</sup> Chiffres calculés par le logiciel Skyglobe 3.5 (grâce à Graham Hancock initialement).

<sup>838</sup> Voir Sellers, *The Death of Gods in Ancient Egypt*.

<sup>839</sup> Bauval et Gilbert, *The Orion Mystery*, pp. 242-9.



*L'équinoxe de printemps en 9220 av. JC., vue depuis la tête du Sphinx*

Un lien entre la Grande Pyramide et la précession fut d'ailleurs envisagé dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>840</sup>, et l'érudit et as-

<sup>840</sup> Voir Bonwick, *Pyramid Facts and Fancies*, pp. 166-8, pour diverses théories reliant les angles, les dimensions et la géométrie de la Grande Pyramide à la précession et à l'inclinaison de l'écliptique.

tro-mythologue Gerald Massey conclut en 1907 dans un ouvrage extraordinaire intitulé *L'Égypte ancienne, lumière du monde* que l'association du Sphinx et de l'ère du Lion était la raison du lien mythique entre le Sphinx, l'Aker et *Hor-em-akhet* (« Horus à l'horizon »)<sup>841</sup>, allant jusqu'à affirmer : « ... on peut dire que le Sphinx fut érigé par ces grands bâtisseurs et penseurs (égyptiens) il y a quelque 13.000 ans »<sup>842</sup>.

Si, comme le disaient Bauval et Hancock, c'était une culture inconnue qui avait construit le Grand Sphinx à l'ère du Lion, cette race avait dû posséder des connaissances pointues en astronomie et attacher une extrême importance à repérer les grands cycles temporels. Bien plus, le fait que les blocs cyclopéens retirés de l'enceinte rectangulaire avaient servi à construire les temples du Sphinx et de la Vallée signifiait que ce peuple possédait le savoir-faire requis pour construire ces édifices colossaux, en un temps où le reste de l'Ancien Monde en était encore à apprendre les premiers rudiments de la société civilisée.

Auquel cas, leurs réalisations architecturales ne pouvaient se limiter à ces deux temples. Or, il existe dans le centre cultuel prédynastique d'Abydos (Haute-Égypte) un autre monument cyclopéen, enfoncé profondément dans le sol et d'un style identique à celui des temples de Guizeh. Je veux parler de l'énigmatique Osiréion, constitué de massifs monolithes de granit surmontés d'énormes linteaux de pierre. Dans la pièce centrale jaillit une source qui alimente un plan d'eau baignant les niveaux inférieurs, conception destinée à l'évidence à donner au site une apparence aquatique<sup>843</sup> et qui devait conférer à l'Osiréion un rôle très similaire à celui du bassin de l'Abzou dans le temple pré-sumérien d'Éridou (Bas-Irak). Le géographe grec Strabon (-60 20 ap. JC.) remarqua l'Osiréion lors d'une visite à Abydos au premier siècle de notre ère, mais la confirmation de son existence ne vint qu'avec les fouilles effectuées à proximité (1903) sur les temples du pharaon Séti I<sup>er</sup> (1309-1291 av. JC.), et il fallut attendre que le professeur Naville, de l'Egypt Exploration Fund, reprenne les travaux entre 1912 et 1914 pour le voir entièrement dégagé et prendre la pleine mesure de cette « construction gigantesque de 30 mètres de longueur sur 18 »<sup>844</sup>.

<sup>841</sup> Massey, *Ancient Egypt the Light of the World*, vol. 1, p. 339.

<sup>842</sup> Ibid.

<sup>843</sup> Pour un exposé complet sur l'Osiréion, voir Hancock, *L'empreinte des dieux*, pp. 399-407.

<sup>844</sup> Ibid. p. 400, citant *The Times*, Londres, du 17 mars 1914.

Naville compara le style architectural de cette structure à celui du Temple de la Vallée, à Guizeh, et vit qu'elle « *datait de la même époque de construction en pierres énormes et sans ornementation* »<sup>845</sup>, d'où il conclut qu'elle était « *caractéristique de la plus ancienne architecture d'Égypte. Je dirais même qu'il s'agit du plus ancien monument égyptien en pierre* »<sup>846</sup>. Mais la communauté égyptologique revint sur la question quand de nouvelles fouilles effectuées à Abydos par Henri Frankfurt entre 1925 et 1930 mirent au jour un cartouche de Sétî I<sup>er</sup>, placé sur une queue d'aronde en granit au-dessus de l'entrée principale de la pièce centrale, et quelques découvertes mineures associant le nom du pharaon à l'intérieur du bâtiment. Le bâtiment fut dès lors considéré comme contemporain de Sétî<sup>847</sup>.

La possibilité que Sétî I<sup>er</sup> ait intégré cette structure archaïque, vierge de tout autre inscription, à son propre temple en raison de son antiquité et de sa sacralité ne fut même pas envisagée par les égyptologues. Seule l'anthropologue et égyptologue Margaret Murray, qui participa aux premières phases d'exhumation de l'Osiréion, resta convaincue que ses gros blocs de pierre étaient « de style Ancien Empire », v. 2700-2159 av. JC., et que la décoration était un ajout ultérieur de Sétî. Selon elle, cette étrange structure équipée d'un réservoir avait été bâtie « *pour célébrer les mystères d'Osiris* », la divinité qui est sans doute la plus ancienne d'Égypte<sup>848</sup>.

Une controverse semblable entoure la datation de l'énigmatique Temple de la Vallée. Il a suffi d'une statue de Khafré et d'un cartouche, découverts dans son immense espace intérieur en granit, pour l'attribuer au règne de Sétî I<sup>er</sup>, v. 2550 av. JC., et en faire donc le contemporain de la Deuxième Pyramide. Tout plaiderait pourtant pour assigner aux murs calcaires extérieurs (mais non à l'intérieur granitique) de cette structure battue par les vents, un âge identique à celui du Sphinx, soit 10.000 ans au moins, âge qu'il faudrait alors attribuer aussi à l'Osiréion d'Abydos.

Naturellement, les égyptologues ne sauraient accepter qu'aucune structure artificielle soit si ancienne car cela jetterait bas tout ce qu'ils pensaient établi en matière d'histoire égyptien-

<sup>845</sup> Ibid. p. 404, citant *The Times*, Londres, du 17 mars 1914

<sup>846</sup> Ibid.

<sup>847</sup> Ibid. pp. 404-5.

<sup>848</sup> Ibid. p. 406, citant Margaret Murray, *The Splendour that was Egypt*, pp. 160-61.

ne ; à cet égard, les précurseurs de leur discipline se montrèrent bien plus audacieux<sup>849</sup>.

Ces dates lointaines ne sont pas aussi invraisemblables qu'il y paraît. Dès 7500 av. J.C., les habitants protonéolithiques de Jéricho érigèrent une énorme tour en pierre parmi des fortifications colossales pourvues de douves profondes taillées dans le roc ; et Jéricho, rappelons-le, n'est qu'à 480 km de Guizeh.

Personnellement, je n'avais pas de difficulté à accepter que le Sphinx, les temples du Sphinx et de la Vallée, et l'Osiréion d'Abydos pussent être les derniers témoignages d'une ancienne culture ayant prospéré à l'âge du Lion, entre 10.970 et 8810 av. J.C. Mais cela ne m'apprenait rien sur le peuple mystérieux qui les avait créés, et ne me disait pas non plus s'il était lié concrètement aux cités souterraines de Cappadoce ou à l'hypothétique culture Veilleur du Kurdistan. Je savais seulement que des vestiges d'êtres de haute taille et à longue tête constituant un groupe aristocratique, avaient été découverts dans les cimetières prédynastiques fouillés en 1897 à Abydos par Jacques de Morgan, et que ces vestiges étaient comparables à ceux trouvés dans les premiers sites funéraires sumériens. Était-il possible que cette race d'élite fût responsable, non seulement de l'horloge léonine de Guizeh et des structures cyclopéennes en pierre de la région mais aussi, bien plus tard, de l'explosion néolithique du Kurdistan et de la fondation des premières cités-états de Mésopotamie ?

Quels que fussent les bâtisseurs du Sphinx, ils possédaient indéniablement un savoir-faire en architecture et ingénierie très supérieur à celui de la quasi-totalité des cultures postérieures, excepté peut-être les bâtisseurs des pyramides de la quatrième dynastie (dont rien ne permet pour le moment de réviser la datation). Certains des blocs de pierre du Temple de la Vallée pèsent 200 tonnes<sup>850</sup> ; que l'on songe aux meilleures grues actuelles, qui ont bien du mal à soulever un tel poids, et l'on réalisera l'éner-

<sup>849</sup> À propos, par exemple, du Temple de la Vallée, Bonwick note : « La pyramide elle-même ne suscite pas plus d'intérêt et d'émerveillement que cet édifice récemment découvert dans les sables près du Sphinx. D'après l'érudit Renan, "il diffère complètement de ceux que l'on connaît ailleurs". Temple ou tombeau, il ne présentait "pas un ornement, pas une sculpture, pas une lettre". La statue du roi Chéfnen, accompagnée de quelques autres images et tablettes, fut visiblement jetée ici par les prêtres au cours de conflits ou catastrophes nationaux, sans qu'il y eût de relation avec la construction. On a justement décrit cette structure comme dotée d'une "beauté sereine et d'une élégante simplicité".

« Mariette Bey penche à croire qu'il s'agit du plus ancien sépulcre du monde... Il ne fait guère de doute que le temple du Sphinx [en fait, le Temple de la Vallée], et peut-être le Sphinx lui-même, puissent revendiquer un âge de six mille ans » (*Pyramid Facts and Fancies*, pp. 107-8).

<sup>850</sup> Voir par exemple West, *Serpent in the Sky*, p. 242 ; Bauval et Hancock, *Keeper of Genesis*, p. 28.

gie nécessaire pour déplacer ces blocs extraordinaires. Cela montre, non certes l'impossibilité de ces exploits d'ingénierie mais leur caractère tout à fait exceptionnel, quelle que soit la période de l'histoire égyptienne que l'on considère.

Que pouvais-je apprendre de plus sur le destin ultime de cette culture disparue ? Je voyais peu de fils à suivre en dehors des données astronomiques que ce peuple avait à l'évidence codées sur le plateau de Guizeh et qui indiquaient manifestement une période précise : l'âge du Lion.

En quoi cette époque était-elle si importante, et pourquoi avoir construit cette imposante structure léonine pour repérer cette phase précessionnelle particulière ? Cette culture avancée n'avait sûrement pas sculpté le Sphinx pour de simples motifs dévotionnels ou rituels. Pourquoi ce legs laissé à l'humanité ?

L'ancienne culture égyptienne n'avait pas d'autres réponses à me proposer. Mais peut-être avait-elle transmis le sens véritable de l'ère du Lion et l'objectif réel du Sphinx au travers de récits allégoriques, d'abord récités dans les campements puis fixés par écrit aux temps anciens. Malgré l'abstraction et la distorsion qui en seraient résultées, ces récits pouvaient avoir conservé un noyau de vérité, qu'il me fallait extraire pour découvrir le destin ultime des bâtisseurs du Grand Sphinx.

~ 23 ~  
Kosmokrator

*Quand la terre était un peu plus jeune, Saurid Ibn Salhouk, le roi d'Égypte – qui vécut trois cents ans avant le Déluge – remarqua que son sommeil était constamment perturbé par d'horribles cauchemars dans lesquels « la terre entière était retournée », et pareillement ses habitants ; les hommes et les femmes tombaient face contre terre, « les étoiles tombaient et s'entrechoquaient avec un bruit terrible »<sup>851</sup>. En conséquence, « l'humanité entière se réfugiait dans la terreur »<sup>852</sup>.*

*Les cauchemars continuèrent à troubler le sommeil du bon roi, qui s'en cacha quelque temps, ne disant à âme qui vive ce qu'il avait vu. Enfin, après une dernière nuit de détresse, il convoqua ses grands-prêtres qui vinrent de toutes les provinces d'Égypte, au nombre de 130 au moins, et leur chef était le savant Almamon ou Aclimon*<sup>853</sup>.

*Le roi Saurid leur rapporta en détail son étrange cauchemar, et avant de donner leur avis sur ce curieux présage, tous consultèrent les étoiles*<sup>854</sup>. *Ils annoncèrent unanimement au roi inquiet que son cauchemar laissait prévoir qu'un grand déluge recouvrirait la terre et qu'ensuite, un grand feu « viendrait de la direction de la constellation du Lion »*<sup>855</sup>, *et qu'après ces désastres « le firmament reviendrait à sa place première »*<sup>856</sup>.

*« Notre pays sera-t-il touché ? » demanda le roi.*

*« Oui » lui répondirent-ils honnêtement, « et il sera détruit ».*

<sup>851</sup> Bonwick, *Pyramid Facts and Fancies*, p. 117, citant Ibn Abd Alhokm.

<sup>852</sup> Fix, *Pyramid Odyssey*, p. 52, citant Masoudi, *Fields of Gold – Mines of Gems*.

<sup>853</sup> Bonwick, *Pyramid Facts and Fancies*, p. 117, citant Ibn Abd Alhokm.

<sup>854</sup> Ibid.

<sup>855</sup> Fix, *Pyramid Odyssey*, p. 52, citant Masoudi, *Fields of Gold – Mines of Gems*.

<sup>856</sup> Ibid.

*Acceptant le destin de son royaume, Saurid décida la construction de trois pyramides merveilleuses et d'une solide chambre forte, afin d'y accumuler « la connaissance des sciences secrètes » comprenant tout ce qu'on savait en astronomie, mathématiques et géométrie<sup>857</sup>. Tout ce savoir resterait caché à l'intention de ceux qui, un jour, en redécouvriraient l'emplacement secret.*

Ce récit est rapporté par divers historiens arabes et coptes, notamment Ibn Al Alhokm, (IX<sup>e</sup> siècle) et Al Masoudi († 943), lequel inséra le récit dans son livre *Champs d'or-Mines de bijoux*<sup>858</sup>. Il n'existe rien d'équivalent dans l'ancienne littérature égyptienne, et quant au roi Saurid Ibn Salhouk, il n'a laissé aucune trace et ne fait pas partie des pharaons auxquels on attribue la construction des pyramides de Guizeh pendant la IV<sup>e</sup> dynastie égyptienne.

La formule « *la terre entière était retournée* » – « *tortillée* »<sup>859</sup> selon une autre version – était pour moi très suggestive. S'il s'agissait d'un compte rendu imagé d'événements réels, ces mots corroboraient clairement le concept hapgoodien de déplacement de l'axe terrestre, d'où résulteraient des catastrophes mondiales telles que décrites dans le conte. Mais le cataclysme final venu de « *la direction de la constellation du Lion* » m'intriguait davantage.

Que voulait dire cette phrase ?

À première lecture, on est tenté d'imaginer une sorte d'objet cosmique, astéroïde ou comète par exemple, qui aurait explosé à son entrée dans l'atmosphère et déversé une averse de jets gazeux, consumant tout sur son passage et laissant un sillage de mort et de destruction. C'est peut-être ce qui était arrivé. Mais il est plus probable que le grand feu venu de la constellation du Lion fasse allusion, non à *la région* du firmament correspondant à cette constellation, mais à *l'époque où eurent lieu les événements* – l'ère du Lion ; ceci concorderait parfaitement avec les bouleversements géologiques et climatiques qui, pense-t-on, survinrent au onzième millénaire av. J.C. et se prolongèrent peut-être jusqu'au dixième.

D'autres indices étayaient fortement l'idée d'un lien entre l'ère des cataclysmes et l'âge du Lion. Un manuscrit copte chrétien, traduit en arabe au IX<sup>e</sup> siècle sous le titre *Abou Hormeis*, rapporte ceci : « *le déluge devait se produire quand le cœur du Lion entre-*

<sup>857</sup> Ibid.

<sup>858</sup> Le nom complet de Masoudi était Abd el Kadar ben Mohammed al Makrizi, et le titre original de l'ouvrage arabe cité *Akbar al Zamen – Noumedj al Zemel*. Voir Fix, *Pyramid Odyssey*, p. 271, ch. 6 n. 7.

<sup>859</sup> Fix, *Pyramid Odyssey*, p. 52, citant Masoudi, *Fields of Gold – Mines of Gems*.

rait dans la première minute de la tête du Cancer »<sup>860</sup>. Or le « cœur du Lion » était le nom donné à l'époque classique à l'étoile Régulus, l'« étoile royale » du Lion qui est située exactement sur l'écliptique (trajectoire apparente annuelle du soleil vue de la terre), et en outre le Lion précède le Cancer dans le cycle précessionnel (contrairement au cycle annuel) ; cela semblerait donc confirmer que les légendes ci-dessus, non seulement retraçaient des événements réels, mais rapportaient également l'époque de leur survenue.

Je demandai à Robert Hale, ingénieur en électronique, d'exploiter les données astronomiques de l'*Abou Hormeis* à l'aide d'un programme informatique nommé Skyglobe 3.5. Il établit avec une certaine précision que la dernière fois où le lever du soleil, lors de l'équinoxe de printemps, avait été précédé par celui de Régulus, remontait à environ 9220 av. JC.<sup>861</sup> Quand Régulus, le « cœur du Lion », ne se leva plus avec le soleil à l'équinoxe de printemps, ce dut être pour les prêtres-astronomes égyptiens le signal que l'âge du Lion était terminé et que celui du Cancer commençait ou qu'il avait déjà entamé sa « première minute » d'arc dans le ciel<sup>862</sup>. Ce résultat confirmait que le manuscrit copte faisait référence à un déluge majeur survenu au Moyen-Orient vers cette date ou peu après.

Si tout cela était vrai, il semblait logique que l'ancien peuple égyptien en fût venu à associer l'ère du Lion aux catastrophes générales sus-mentionnées. Avait-il sculpté le Sphinx, non seulement pour marquer et garder le complexe de Guizeh, mais pour rappeler avec force les grands cataclysmes survenus pendant cette période agitée de l'histoire humaine ? Et cela expliquait-il le titre

<sup>860</sup> Tomas, *Atlantis – From Legends to Discovery*, p. 117.

<sup>861</sup> Au dixième millénaire av. JC., le lever héliaque de Régulus, lors de l'équinoxe de printemps, était examiné vingt minutes avant le lever du soleil.

<sup>862</sup> On pourrait objecter que les signes du zodiaque furent inventés par les Grecs vers 600 av. JC., au cours de l'ère du Bélier – d'où le lien entre ce signe et l'équinoxe de printemps dans l'astrologie moderne. D'autres zodiaques anciens démarrent par Aldébaran, l'œil du taureau dans le signe du Taureau, signe évident que ces zodiaques sont inspirés d'un temps où le Taureau se levait avec le soleil à l'équinoxe, soit entre 4490 et 2330 av. JC. (cf. Parker et Parker, *A History of Astrology*, p. 12). Plus troublants sont les zodiaques dont le point de départ est Régulus, l'« étoile royale » du Lion (cf. Parker et Parker, *A History of Astrology*, p. 12), au nombre desquels il faut compter le fameux zodiaque en pierre provenant du plafond du temple de Dendérah (Haute-Égypte), aujourd'hui au musée du Louvre. Bien qu'il ait été gravé au premier siècle av. JC., les hiéroglyphes affirment clairement qu'il fut fabriqué « conformément au plan établi au temps des Compagnons d'Horus », ce qui fait remonter sa conception à l'époque prédynastique (cf. Hope, *Atlantis – Myth or Reality ?*, p. 141). Le signe du Lion repose sur un long serpent situé au point précis de l'équinoxe de printemps.

Si l'on applique cet argument précessionnel aux cartes stellaires représentant le Lion lors de l'équinoxe de printemps, on est fortement tenté de penser qu'elles reproduisent des cartes stellaires bien plus anciennes datant d'une époque où le Lion se levait en même temps que le soleil équinoxial. Cet argument est renforcé par le fait que le zodiaque de Dendérah, comme ceux trouvés dans les temples d'Isna et de E'Dayr, placent l'équateur à 180 degrés de sa position actuelle, signe qu'ils représentent les cieux à une époque où l'équateur coupait effectivement l'écliptique à cette longitude, ce qui se produisit pour la dernière fois il y a environ 12.500 ans. Voir Smyth, *Our Inheritance in the Great Pyramid*, pp. 318, 321-2.

Ces constats ont amené divers chercheurs non-conventionnels en préhistoire, tels que H. S. Bellamy, à essayer d'établir une relation entre le zodiaque de Dendérah et l'âge du Lion. Voir Bellamy, *Moons, Myths and Man*, p. 238.

de « Père des Terreurs » attribué au gardien léonin du plateau de Guizeh ?

### ~ L'œil terrible

Une autre ouverture à ce propos nous est donnée par les cycles mythologiques relatifs à la déesse égyptienne Sekhmet, décrite comme « *la Dame Puissante, Maîtresse de la Flamme* » et représentée avec une tête de lion et un corps de femme. La légende prêtait à Sekhmet la puissance « *brûlante et implacable, la chaleur destructrice des rayons du soleil* ». On lit dans un récit qu'elle

*... prit position sur la tête de son père Ra (ou Rê), et d'elle jaillit un feu flamboyant qui brûla et consuma les ennemis qui approchaient, tandis que sur ceux qui étaient au loin, elle projeta des traits de feu rapides, et ceux qui furent frappés furent percés de part en part*<sup>863</sup>.

Le récit d'où est extrait ce passage raconte que le dieu-soleil Ra entreprit de détruire l'humanité qui, le trouvant « trop vieux », s'était détournée de son culte. Pour se venger, le dieu-soleil convoqua tous les dieux et les fit se rassembler là où il « *accomplissait des créations* ». Il leur dit aussi d'amener son « *Œil* » terrible, à savoir la déesse Sekhmet (aussi nommée Hathor). Il s'adressa ensuite en ces termes à Nou, le chef des dieux assemblés :

*Ô dieu premier-né par qui je vins à l'existence, ô dieux {mes} ancêtres, voyez ce que font les hommes ; eux qui furent créés par l'Œil murmurent contre moi. Prêtez-moi attention, trouvez-moi un plan et je ne les tuerai pas que vous ne m'ayez dit {ce que je dois faire} à ce sujet.*<sup>864</sup>

Nou fit l'éloge de Ra et suggéra que son Œil détruise ceux qui « *ont blasphémé contre toi* », à quoi Ra répondit que l'humanité avait déjà « *pris la fuite dans la montagne* ». Au bout du compte, l'Œil « *se mit en route et tua les gens dans la montagne* », et le massacre prit une telle ampleur que Ra fut contraint d'intervenir avant que la déesse ne détruise entièrement la race humaine. Sekhmet ne voulant rien entendre, Ra déposa sur toute la terre un mélange de bière, de sang et de mandragore pilée qui intoxiqua bientôt la lionne et la rendit incapable d'achever son génocide<sup>865</sup>.

<sup>863</sup> Budge, *The Gods of the Egyptians*, vol. 1, p. 515.

<sup>864</sup> Ibid. vol. 1, p. 364.

<sup>865</sup> Carlyon, *A Guide to the Gods*, p. 293.

Plus loin, le texte relate que Ra fit venir Geb, le dieu-terre, et lui enjoignit de surveiller les « serpents » (ou les vers) qui avaient causé ces conflits et se trouvaient sur son territoire, lui disant qu'il les trouverait dans leurs « trous » – allusion à ceux qui s'étaient enfuis et cherchaient refuge sous terre et dans des grottes. Et Ra promit alors « *qu'il donnerait aux hommes qui savent les mots du pouvoir la suprématie sur eux (les serpents), et qu'il leur fournirait les charmes et incantations qui les feront sortir de leurs trous* »<sup>866</sup>.

Le feu céleste par lequel la féroce lionne consume la terre ressemble tellement au grand feu venu de la constellation du Lion dont parlent les écrivains arabes et coptes, qu'on peut envisager que les deux traditions aient une origine commune ; on se souvient au surplus que le Grand Sphinx était probablement de sexe féminin, ce qui resserre encore le lien entre les deux récits.

La destruction de l'espèce humaine par Ra rappelle peut-être, sous une forme symbolique, les événements qui terminèrent l'âge du Lion. Il est en outre suggéré que l'ancien peuple égyptien fut disséminé au loin lors de l'embrasement cataclysmique. Le fait que certains auraient d'abord gravi les montagnes, où le feu les anéantit, tandis que d'autres se cachaient dans des « trous », rappelle les efforts – décrits dans les récits d'autres contrées – déployés par l'espèce humaine pour échapper à ces cataclysmes généraux. Le breuvage toxique qui empêcha Sekhmet de poursuivre la destruction de l'humanité fait certainement référence à une sorte de déluge postérieur, peut-être celui dont l'*Abou Hormeis* copte dit qu'il se produisit « *quand le cœur du Lion entra dans la première minute de la tête du Cancer* ».

### ~ Des serpents dans les trous

Ceux qui cherchaient dans des « trous » un refuge contre le pouvoir brûlant de l'Œil terrible sont présentés comme des « serpents ». Après que le feu eut cessé, ils furent chassés par la lumière de Geb et les « *hommes qui savent les mots du pouvoir* », signe que ces « serpents » étaient impopulaires pour avoir tourné le dos au culte de Ra. Il est très révélateur qu'ils aient cherché – et peut-être trouvé – une parade à l'Œil dévastateur dans des lieux souterrains. Ce que semblent vouloir nous dire ces récits embrouillés, c'est que certains, au moins, des premiers habitants de l'Égypte

<sup>866</sup> Budge, *The Gods of the Egyptians*, vol. 1, pp. 369-70.

échappèrent aux cataclysmes universels en se réfugiant, soit dans des souterrains, soit dans les montagnes ; peut-on envisager que certains de ces « serpents » aient été les habitants des cités souterraines de Cappadoce, ainsi que les « serpents » marcheurs qui s'installèrent apparemment dans les montagnes du Kurdistan v. 9500-9000 av. JC. ? Le déplacement inexplicable de l'agriculture primitive, entre sa disparition en Égypte v. 10.500 av. JC. et sa réapparition dans les montagnes kurdes 1000 à 1500 ans plus tard, semble bien confirmer cette migration.

À ce point, la dispersion de l'hypothétique ancien peuple égyptien me semblait la seule explication plausible des « forces indéterminées » ayant causé, lors de l'explosion néolithique, l'accélération subite de l'évolution humaine au Proche-Orient. Elle expliquait peut-être aussi la construction et l'utilisation des cités souterraines cappadociennes comme Dérinkuyu, dont les habitants fuyaient, non seulement les rigueurs de l'Âge Glaciaire mais aussi des pluies de feu probablement issues des volcans actifs de la région.



Image 21. Zones de migration et d'influence des Veilleurs

La peur, voire la vénération, suscitée par ces bombardements aériens ne fut jamais vraiment oubliée et il est probable qu'elle s'intégra aux croyances des cultures ultérieures d'Asie Mineure et du Proche-Orient, notamment celles des Indo-iraniens ignicoles et des proto-hébreux – qui fixèrent le souvenir de ce feu

infernal dans le mythe de la Géhenne, la Vallée du Feu. Après avoir repris une existence plus normale à l'extérieur, certains habitants des domaines souterrains migrèrent sans doute de la Cappadoce vers l'Anatolie centrale pour y fonder Çatal Hüyük vers 6500 av. JC. À ce stade, l'ancien savoir apporté d'Égypte s'était en grande partie perdu ou altéré, et il faut peut-être attribuer au peu qui en restait la réalisation des extraordinaires bijoux de pierre et miroirs d'obsidienne ultra-polis mis au jour par James Mellaart. Les Veilleurs venaient-ils directement d'Égypte ou faisaient-ils partie des habitants souterrains revenus à l'air libre, on ne peut le dire. Le mythe iranien du *var* de Yima favorise plutôt la première solution, pour laquelle je penche personnellement.

---

*Chronologie estimée de l'ancienne culture égyptienne  
et de la culture des Veilleurs du Kurdistan*

**vers 10.500-9500 av. JC:** Déclin de l'ancienne culture égyptienne pendant l'ère du Lion. Construction puis abandon, sur le plateau de Guizeh, du Sphinx et des temples du Sphinx et de la Vallée. Fin de l'ancienne agriculture des communautés nilotiques isnanes.

**vers 9.500-9000 av. JC:** La fin de l'Âge Glaciaire s'accompagne de bouleversements géologiques et climatiques, volcanisme et déluges sévères notamment ; diaspora de l'ancienne culture égyptienne vers l'Asie Mineure et le Kurdistan. Construction de cités souterraines en Cappadoce pour fuir les rigueurs de la fin de l'Âge Glaciaire.

**vers 9000 av. JC:** Création de l'établissement de Dilman/Éden/Kharsag près du lac Van, dans les montagnes kurdes. Cette culture chamaniste avancée deviendra les anges et Veilleurs de la tradition judaïque, les ahouras des légendes iraniennes, les Anannages des mythes et légendes suméro-akkadiens.

**vers 9000-8500 av. JC:** Pratiques chamanistes dans la grotte de Shanidar, sur le Grand Zab, avec crânes de chèvres et ailes d'outardes, d'aigles et de vautours. Premiers établissements protonéolithiques en Palestine et Syrie, notamment Jéricho.

**vers 8500-5500 av. JC:** Apogée de la culture Veilleur, qui vit en quasi-isolement au nord du Kurdistan.

**vers 6500-6000 av. JC:** Apogée de la culture de Çatal Hüyük dans la plaine anatolienne, qui pratique le décharnement et une forme avancée de transe mortuaire chamaniste basée sur le vautour. La communauté de Jarmo s'épanouit dans le Haut-Irak et fixe dans un art serpentin abstrait le souvenir de ses contacts avec la race déchue.

**vers 5500-5000 av. JC:** Scission progressive de la colonie Veilleur en deux camps opposés. L'un maintient son isolement dans les montagnes kurdes, l'autre se manifeste dans les plaines environnantes d'Arménie, Iran et Mésopotamie. Cette nouvelle culture laisse des traces diverses : Néphilim de la littérature énochienne et de la mer Morte, daevas de la mythologie iranienne, Édimmous assyro-babyloniens. Fondation des premiers établissements des plaines mésopotamiennes, à commencer par Éridou v. 5500 av. JC. Époque possible des patriarches bibliques.

**vers 5000-4000 av. JC:** La culture Oubaïd descend des montagnes irako-iranien-nes du Zagros et fonde divers sites du Haut et Bas-Irak. Ils ont hérité l'art serpent- in de la culture de Jarmo et ont pour totems, comme les Veilleurs, la chèvre, le serpent et le vautour. Un « second » déluge frappe les plaines mésopotamiennes sous forme d'inondations localisées ; son souvenir va brouiller les traditions beaucoup plus an- ciennes relatives au déluge ayant accompagné la fin du dernier Âge Glaciaire v. 9500-9000 av. JC. Les Yézidis kurdes l'appelleront le « Déluge de Noé ».

**vers 4000-3000 av. JC:** Émergence progressive des cités-états mésopotamien- nes, peut-être sous l'influence des Anannages – nom suméro-akkadien des Veilleurs.

**vers 3000-2000 av. JC:** Influence continue des Anannages/Veilleurs sur les cités- états suméro-akkadiennes, rapportée soit en tant que contacts avec des dieux et déesses – mariages sacrés le plus souvent – soit en tant que batailles contre des hommes-oiseaux démoniaques tels que ceux de la tablette de Koutha. Les rois des- cendant des Anannages/Veilleurs sont déifiés ou considérés comme en partie dé- mons. Contacts similaires en Médie et Iran. Éparpillement final de la race déchue.

-----

## ~ Le gardien du temps infini

L'obsession de l'ancienne culture égyptienne pour la mesure des grands cycles temporels écoulés entre le moment de la Pre- mière Création et leur époque, était apparemment héritée des Veilleurs qui semblent avoir possédé, si l'on admet que la visite d'Énoch aux sept ciels reflétait des faits réels, une compréhension profonde des cycles astronomiques. La littérature énokienne con- tient aussi des éléments plus ou moins clairs sur l'astro-mytholo- gie et la précession<sup>867</sup>. Les Veilleurs transmirent apparemment ces informations astronomiques complexes aux diverses cultures qui se développèrent en Asie occidentale et centrale ; ils le firent no- tamment sous forme de mythes symboliques liés au cycle préces- sionnel et à la signification de l'âge du Lion, comme le montre l'exemple de la Perse. Sous le second empire perse, celui des Sassa- nides (226-651), existait une forme dominante de zoroastrisme appelée zourvanisme ou fatalisme et centrée sur un dieu nommé Zourvan (« destin », « fortune ») considéré comme le *génie*, l'intel- ligence, de *Zrvan Akarana* (« temps infini », en pahlavi *Zourvan i Akanarak*)<sup>868</sup>. Le principal mythe créationniste du zourvanisme était le suivant : au commencement, seul existait Zourvan. Pen- dant 1000 ans, il sacrifia des *barsoms* (rameaux sacrés) dans l'espoir d'obtenir un fils qui gouvernerait le ciel et la terre. Puis il mélan- gea le feu de l'air et l'eau de la terre<sup>869</sup> afin d'engendrer des ju-

<sup>867</sup> En additionnant les anges, mesures, ailes, esprits volants et animaux fabuleux mentionnés dans les élé- ments célestes contenus dans 2 Énoch 12:1-2, on retrouve les chiffres canoniques du cycle précessionnel. Voir Morfill et Charles, *Book of the Secrets of Enoch*, pp. 13-14.

<sup>868</sup> Zaehner, *The Dawn and Twilight of Zoroastrianism*, p. 181.

<sup>869</sup> Ibid., p. 215, citant 'Ulama-yi-Islam.

meaux – Ormouzd (Ahoura Mazda) et Ahriman (Angra Mainyou), représentant la lumière et les ténèbres, le bien et le mal. Le premier-né, promit-il, aurait pouvoir sur la terre pendant 9.000 ans<sup>870</sup>.

Entendant cela, Ahriman sortit sans délai de la matrice cosmique et approcha de son père qui, le voyant sombre et puant, comprit que ce n'était pas l'héritier idoine. Puis Ormouzd naquit, rayonnant de lumière, et Zourvan reconnut en lui le vrai souverain du ciel et de la terre. Mais il s'était engagé, et il dut laisser le gouvernement de la terre à Ahriman pendant 9.000 ans au terme desquels Ormouzd, nommé grand-prêtre du ciel en attendant, accéda au rang suprême.

Ce conte simple recèle en fait des données cosmiques capitales. Le chiffre de 9.000 ans mesure la période pendant laquelle, selon les zourvaniens, les forces obscures personnifiées par Ahriman et sa descendance *daevisque* dirigèrent le monde avant que la lumière d'Ormouzd ne prenne le contrôle du ciel et de la terre ; si le conte parle d'une période réelle et non symbolique, on peut se demander quand ces événements mythiques eurent lieu.

La réponse est simple : les 9.000 ans désignaient à l'évidence la période *immédiatement antérieure* à la venue de Zoroastre puisque celui-ci était considéré comme ayant terminé le règne d'Angra Mainyou, de sa descendance *daevisque* et des adorateurs des *daevas*. Comme la date généralement admise pour la venue de Zoroastre était 258 ans avant la chute de l'empire perse (330 av. JC.), autrement dit 588 av. JC., la chronologie zourvanienne signifiait qu'Ahriman avait pris le pouvoir sur la terre en 9588 av. JC.

Cette date approximative est confirmée par le texte du *Bundahishn* (IX<sup>e</sup> siècle), qui affirme que la date du début du premier millénaire avait été évaluée par les savants zoroastriens à 9630 av. JC.<sup>871</sup> La littérature avestique de la période sassanide donne ce chiffre de 9.000 ans comme étant le temps (3.000 ans x 3) pendant lequel Ahoura Mazda et Angra Mainyou se disputèrent la suprématie<sup>872</sup>.

Quand on rapproche ces chiffres de la date des cataclysmes généraux ayant accompagné la fin de la dernière glaciation, de la

<sup>870</sup> Ibid. pp. 207-8.

<sup>871</sup> Williams Jackson, *Zoroaster – The Prophet of Ancient Iran*, p. 179 citant le *Bundahishn*, 1, 8, xxxv, 1.

<sup>872</sup> Zaehner, *The Dawn and Twilight of Zoroastrianism*, p. 209.

date de 9600 av. JC. donnée par Platon pour la submersion de l'Atlantide et bien sûr de l'intervalle 9500-9000 av. JC. où la culture Veilleur se serait installée au Kurdistan, la concordance saute aux yeux. Zoroastriens et zourvaniens étaient-ils détenteurs d'une tradition secrète indiquant l'origine approximative de la chronologie iranienne – qui aurait pu être, par exemple, la date de la genèse de la race iranienne dans l'*Airyana Vaejeh*, leur patrie mythique ? Plus important : le mythe créationniste zourvanien reflétait-il le fait que la race *daevique* – autrement dit, les Veilleurs – était entrée en scène vers 9600 av. JC. ? Le fait qu'Ormuzd et son jumeau Ahriman soient présentés comme nés du feu de l'air et de l'eau de la terre est certainement une allusion abstraite à la conflagration et au déluge censés avoir accompagné la fin du dernier âge glaciaire.

Cela indiquerait alors qu'ils seraient apparus en cette époque de cataclysmes universels, à l'instar du Phénix gréco-égyptien qui renaissait des cendres de son bûcher funéraire au début de chaque nouvelle ère. L'existence de deux forces opposées gouvernant, l'une le ciel, l'autre la terre, est peut-être une allégorie sur la scission des Veilleurs entre les *abouras* restés fidèles au ciel et les *daevas* qui décidèrent de tenter leur chance auprès des peuples en développement du Proche-Orient.

### ~ Le dieu à tête de lion

Un lien plus direct existe entre la mythologie iranienne et les événements mondiaux survenus vers l'ère du Lion. Le lion était une des principales formes animales d'Angra Mainyou. Cette association était personnifiée par une mystérieuse déité ailée, vénérée dans les sombres temples souterrains du dieu Mithra et représentée par des statues grandeur nature ayant une tête de lion, un corps d'homme, une paire de clés dans une main et la terre ou l'œuf cosmique sous les pieds. Un serpent entourait son torse, tête dressée au-dessus de la crinière (ou parfois dans la gueule du lion), et les signes du zodiaque étaient gravés sur sa poitrine ou sur un arc au-dessus de sa tête.

Le mithraïsme – Mithra étant chez les magiens le juge des âmes des morts – apparut sous les feux de la rampe au premier siècle av. JC. Plutarque (50-120) dit que les pirates de Cilicie – une région d'Asie Mineure – pratiquaient en l'honneur de Mithra des « mystères secrets » sur le mont Olympe, et ajoute que ces ri-

tes étranges avaient été « *institués par eux à l'origine* »<sup>873</sup>. La prééminence acquise à cette époque par le culte dut sans doute beaucoup à l'alliance entre les pirates ciliciens et Mithridate VI, roi du Pont – région du nord-est de l'Asie Mineure – dont le nom signifiait « *donné par Mithra* »<sup>874</sup>.

Mais le plus grand allié de Mithridate fut son gendre Tigrane le Grand, roi d'Arménie, avec qui il chassa les Romains de Cappadoce et de Phrygie en 88 av. JC., et qui réussit à attirer dans sa forteresse de Tigranocerte, au sud du lac Van, un grand nombre de Ciliciens qui très probablement y introduisirent le mithraïsme (voir chapitre 14).

Les racines du mithraïsme sont obscures. On pense que c'était une résurgence d'une religion à mystères centrée sur le dieu grec Persée, qui fleurit dans la cité cilicienne de Tarse au premier siècle av. JC.<sup>875</sup> La combinaison des attributs de Persée avec ceux du dieu iranien Mithra donna naissance à un dieu hybride nommé *Mithras*<sup>876</sup>. L'art classique représentait Persée comme Mithras coiffés du bonnet phrygien, ou bonnet de Hadès, dont le culte mithriaque avait fait un symbole important. Rappelons que Persée était censé avoir institué les mages gardiens du « feu immortel sacré » et que les Perses voyaient en lui leur ancêtre<sup>877</sup>. Il est hors de doute, pour les chercheurs, que le mithraïsme subit l'influence des prêtres magiens et zoroastriens – le chercheur kurde Mehrdad Izady étant convaincu quant à lui que ce culte a beaucoup emprunté aux religions angéolâtres du Kurdistan<sup>878</sup>.

Qui, ou quoi, le dieu à tête de lion représentait-il vraiment ? Les mithraïstes ne nous ont guère laissé d'indices. Howard Jackson, spécialiste du mithraïsme, en a résumé ainsi le rôle :

*Les attributs les plus fréquents de la déité [à tête de lion] l'identifient comme étant ce que des textes antiques tardifs appellent un kosmokrator : la personnification astrologique de la Puissance génératrice et gouvernante du monde engendrée par la révolution infinie des roues de la dynamo céleste*<sup>879</sup>.

En d'autres termes, la déité à tête de lion jouait exactement le même rôle que *Zourvan* : c'était le contrôleur du temps infini.

<sup>873</sup> Plutarque, *Vies*, p. 440.

<sup>874</sup> Ulansey, *The Origins of Mithraic Mysteries*, pp. 89-90.

<sup>875</sup> Ibid. pp. 40-45.

<sup>876</sup> Ibid. pp. 25-30.

<sup>877</sup> Ibid. p. 28.

<sup>878</sup> Izady, *The Kurds – A Concise Handbook*, p. 138.

<sup>879</sup> Ulansey, *The Origins of Mithraic Mysteries*, p. 117, citant H. Jackson, « The Leontocephaline in Roman Mithraism », *Numen*, 32, n° 1 (juillet 1985), p. 19.

Un autre spécialiste du mithraïsme, David Ulansey, a conclu après une étude approfondie que cette divinité était pour les adorateurs la « *personnification de la force responsable de la précession des équinoxes* »<sup>880</sup>. Cette forme léonine passait donc pour régler le mouvement des étoiles pendant les 25.920 années du cycle précessionnel, ce qui la relie directement au Grand Sphinx du plateau de Guizeh, apparemment crédité de la même fonction.

Franz Cumont, spécialiste notoire du mithraïsme au XIX<sup>e</sup> siècle, voyait un lien direct entre la déité mithriaque à tête de lion et le grand dieu Zourvan, *génie* du temps infini<sup>881</sup>. Aujourd'hui, les chercheurs orthodoxes l'associeraient plutôt à Ahriman<sup>882</sup> – principe du mal du zourvanisme –, ce qui recoupe parfaitement le concept zourvanien selon lequel Ahriman reçut pouvoir sur la terre vers 9600 av. JC., au cours de l'ère du Lion. Et c'est précisément vers cette époque que les hypothétiques survivants de l'ancien peuple égyptien s'établirent au Proche-Orient – événement qui est donc peut-être le point de départ du Premier Millénaire de la chronologie iranienne.

On peut imaginer que les héritiers de l'astro-mythologie des colons égyptiens, se méprenant sur la nature cosmique de la précession, aient continué à voir dans le lion le *kosmokrator*, le régulateur du temps, même après que l'ère du Cancer eut succédé à celle du Lion. Dès lors, au lieu de mettre leurs mythes en accord avec les symboles des nouveaux âges précessionnels, ces peuples s'en gluèrent dans des conceptions figées qui préservèrent le symbolisme du lion jusqu'à l'émergence du zoroastrisme (premier millénaire av. JC.). Après quoi, le *kosmokrator* léonin fut apparemment rétrogradé du rôle de contrôleur du destin et régulateur du temps infini à celui de principe du mal de la religion iranienne, et céda la place à Zourvan lui-même.

Était-ce la véritable origine du mythe créationniste zourvanien ?

Si oui, cela établissait un lien direct entre l'obsession que les anciens Égyptiens avaient eue à l'ère du Lion pour le cycle précessionnel, et les lointains ancêtres de la race iranienne. Le fait que la religion de Mithras fût la mieux renseignée sur le *kosmokrator* à tête de lion suggérait qu'elle avait dû préserver une tradition secrète, inconnue des prêtres magiens et zoroastriens du premier

<sup>880</sup> Ibid. pp. 47, 106.

<sup>881</sup> Ibid. pp. 11-12.

<sup>882</sup> Zaehner, *The Dawn and Twilight of Zoroastrianism*, p. 129.

millénaire av. JC. D'où pouvait-elle tenir cette connaissance ? La religion à mystères du dieu Persée coiffé du bonnet phrygien conique recelait peut-être la réponse. J'avais noté que lorsque E. S. Drower avait visité en 1940 la caverne yézidie secrète de Ras al-Aïn, près de la frontière irako-iranienne, sa guide Sitt Gulé lui avait signalé d'étranges gravures pariétales représentant des personnages barbus, coiffés de bonnets coniques et assis dans des cadres concaves pareils aux trônes en forme de lotus de la tradition tibétaine (chapitre 13).

Étaient-ce eux qui avaient donné le savoir et la sagesse aux premières races kurdes ? Étaient-ce les descendants directs des anciens Égyptiens dont la colonie originelle s'était installée dans la région entre 9500 et 9000 av. JC. ? Étaient-ce les créateurs des religions magienne et zourvanienne perses et des religions angéolo-lâtres ? Les Yarésans, on le sait, révèrent le lion et le dragon (ou serpent), porte-clefs et gardiens des premier et cinquième ciels que l'âme doit traverser pour atteindre sa demeure céleste<sup>883</sup>. Les mystérieux êtres à bonnet conique avaient-ils transmis aux adeptes de Persée – le fondateur traditionnel du clergé magien et de la race perse – des informations confidentielles sur le gardien léonin du temps infini ?

Le sol en pierre polie de la caverne cachée de Ras al-Aïn était parcouru de profondes rainures dessinant « *un rectangle avec douze petits trous ronds disposés par six* », où Mme Drower crut reconnaître une sorte de « *jeu de société* ». Ces trous ronds représentaient plutôt selon moi les douze signes du zodiaque, et par conséquent le cycle précessionnel de 25.920 ans. Si c'était le cas, quel type de pratiques rituelles pouvait abriter cette caverne solitaire et antique ? Les êtres à bonnet conique observaient-ils le cycle précessionnel depuis ce lieu de retraite ? Quelles autres cultures influencèrent-ils ? Quel fut leur destin ultime ? Peut-être n'aurons-nous jamais la réponse.

### ~ Le vol du Destin

À la différence du zoroastrisme orthodoxe, le zourvanisme ne considère pas qu'Ahriman soit intrinsèquement mauvais. Il choisit de l'être, et pour illustrer sa malignité commence par créer le paon<sup>884</sup> – décision qui ne semble guère fondamentale et que l'on comprend mal. Le paon représente aux yeux des Yézidis

<sup>883</sup> Ibid. p. 130.

<sup>884</sup> Ibid. p. 213.

*Mélek Taus* ou *Mélek el Kout*, l'Ange Suprême, culte qui ne prit sa forme définitive qu'au XIII<sup>e</sup>, plusieurs siècles au moins après la fondation de la religion zourvanienne : cela soulignait une nouvelle fois l'immense ancienneté de ces mythes et légendes obscurs, puisque l'Ange-Paon personnifiait apparemment l'influence des Veilleurs au Kurdistan.

Autre évocation, peut-être, du *kosmokrator* léonin et de son lien avec les Veilleurs du Kurdistan : le Simorgh, que l'on disait être moitié lion, moitié aigle (ou vautour). Dans la littérature zoroastrienne de l'époque sassanide, il était assis sur l'Arbre de Tous les Remèdes, ou Arbre de Toutes les Semences, situé au centre de la mer mythique Vourukasha (chapitre 11). Quand « *il se pose sur les branches de l'arbre, il en brise les épinés et rameaux et en répand les semences. Quand il s'élève, mille rameaux jaillissent des arbres* »<sup>885</sup>. Ce type d'image renvoie spécifiquement au passage du temps et au mouvement du firmament étoilé autour de l'axe cosmique – les mille rameaux symbolisant mille années, les semences symbolisant les étoiles, etc.<sup>886</sup> ; les légendes sur cet oiseau mythique recelaient-elles donc des connaissances sur le cycle précessionnel et l'âge du Lion ?

La question vaut aussi pour l'autre lion-aigle – l'Imdougoud ou Anzou des mythes et légendes mésopotamiens (chapitre 16) – monstrueuse créature qui aurait dérobé au dieu Enlil (Ellil en akkadien) les Tablettes de la Destinée, s'acquérant ainsi le « *pouvoir sur l'univers en tant que contrôleur des destins individuels* »<sup>887</sup> et menaçant « *la stabilité de la civilisation* »<sup>888</sup>. Ce qualificatif de « *contrôleur des destins individuels* » établit un parallèle direct entre l'Imdougoud et Zourvan, lui aussi contrôleur du « destin », de la « fortune » ; la légende de l'Imdougoud faisait-elle référence, non pas simplement aux Veilleurs, mais au « vol » ou à la révélation d'un savoir secret sur le cycle temporel de la précession, considéré par les zourvaniens comme gouvernant la « destinée » terrestre ?

## ~ Nombres stellaires

L'homologue indien de l'Imdougoud est Garouda, un être mi-aigle mi-géant qui aurait volé, non les Tablettes de la Destinée

<sup>885</sup> Massey, *the Natural Genesis*, p. 341, citant Minckhird, LXII, 37-9.

<sup>886</sup> Voir *ibid.* Par exemple, des rameaux de *barsom* furent offerts en sacrifice par Zourvan pendant 1.000 ans dans le mythe créationniste zourvanien, alors que 1.000 représente deux périodes de 500 ans dans le mythe égyptien du Phénix.

<sup>887</sup> Mackenzie, *Myths of Babylonia and Assyria*, p. 74.

<sup>888</sup> Black and Green, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia – An Illustrated Dictionary*, s.v. « Ninurta », pp. 142-3.

mais le gobelet de lune contenant l'Ambroisie, l'Amrita, le nectar des dieux. Il est difficile de dire si ce larcin a une signification astro-mythologique mais on sait en revanche que les brahmanes indiens possédaient un système chronométrique très ancien permettant de mesurer des durées de millions d'années, système apparemment fondé sur une connaissance profonde du cycle précessionnel<sup>889</sup>. Très semblables sont les immenses cycles temporels mentionnés dans les écrits du prêtre et scribe babylonien Bérose (v. 260 av. JC.), ainsi que dans un fragment de texte attribué à l'écrivain grec Hésiode (v. 907 av. JC.) – où ils sont symbolisés par le Phénix mythique<sup>890</sup>.

Ces connaissances furent-elles apportées par les Veilleurs du Kurdistan ? ou bien par les anciens Égyptiens, quand ils émigrèrent après les cataclysmes des onzième et dixième millénaires av. JC. ?

Des allusions au cycle précessionnel de 25.920 ans se devinent également dans l'architecture céleste décrite par un évangile manichéen du III<sup>e</sup> siècle intitulé « Le mythe de l'âme ». On lit par exemple au chapitre onze :

*Pour chaque ciel, il fit douze portes aux porches hauts et larges, des portes opposées par paires, chaque porche étant surmonté de lutteurs lui faisant face. Puis, dans les porches de chacune de ses portes, il fit six linteaux, dans chacun des linteaux trente coins, dans chaque coin douze pierres. Puis il dressa les linteaux, les coins et les pierres, leurs sommets dans les hauteurs des cieux : et il relia l'air du bas des terres avec les cieux<sup>891</sup>.*

Si on multiplie 12 portes par les 6 linteaux de chaque porche, on obtient 72 – soit le nombre d'années que met la Terre à parcourir 1° du cycle précessionnel. En multipliant ce nombre par les 30 coins de chaque linteau, on obtient 2.160 – le nombre d'années d'une ère entière. En multipliant ce chiffre par les 12 pierres de chaque coin, on arrive à 25.920 – nombre d'années d'un cycle précessionnel complet.

<sup>889</sup> En termes de précession, 4.320 années solaires représentent 60°, soit deux maisons zodiacales complètes, d'une grande année de 25.920 ans. Dans la tradition brahmanique indienne, 4.320 années solaires représentent 12 années divines de 360 ans. En multipliant par 100, on obtient 432.000 années solaires ou 1.200 années divines. En multipliant par deux, on obtient 864.000 ans, une subdivision du *yuga* brahmanique, ou grande ère, de 4.320.000 ans. Enfin, si on multiplie 4.320 années solaires par 1 million, on obtient 4.320 millions d'années – soit un jour de Brahma, l'âge de la Terre selon la tradition védique. Pour finir, 4.320 millions d'années représentent deux maisons complètes, ou 60°, d'un grand cycle précessionnel valant 1 million de cycles précessionnels de 25.920 ans.

<sup>890</sup> Le détail des relations entre ces divers cycles temporels et le cycle mythique du Phénix égyptien décrit par l'écrivain grec Hésiode, figure dans Van Den Broek, *The Myth of the Phoenix – according to Classical and Early Christian Traditions*, pp. 88-99.

<sup>891</sup> Greenlees, *the Gospel of the Prophet Mani*, ch. 11, « The Myth of the Soul », pp. 37-8.

Comme ce passage concerne l'architecture des cieux, il paraît difficile que ces chiffres relèvent d'une simple coïncidence, ce qui laisse penser que les manichéens détenaient des données précessionnelles déjà très anciennes à leur époque.

Un dernier exemple montrant une connaissance du cycle précessionnel est fourni par la croyance yézidie en 72 Adams ayant vécu 10.000 ans, séparés l'un de l'autre par des périodes de 10.000 ans également. Dans ce cycle temporel à l'apparence simpliste, les 72 Adams renvoient aux 72 années que met le firmament à tourner de  $1^\circ$  et 1.440.000 – durée totale du cycle des Adams – est un nombre important du système précessionnel<sup>892</sup>.

De qui les Yézidis tenaient-ils ce système complexe ? Des Veilleurs ? des personnages à bonnet conique dépeints sur les parois de la caverne secrète de Ras al-Aïn, dans les contreforts kurdes ?

### ~ Un langage universel

Ces données précessionnelles immémoriales se rencontrent non seulement dans les mythologies et traditions religieuses d'Asie occidentale et centrale mais dans les mythes et légendes du monde entier. Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend, professeurs d'histoire des sciences au Massachusetts Institute of Technology et à l'université de Francfort respectivement, ont publié une étude en profondeur de ces légendes et traditions dans un ouvrage important intitulé *Hamlet's Mill*. Ils imputent cette connaissance universelle de la précession à « une civilisation ancestrale presque incroyable » qui aurait « osé pour la première fois envisager que le monde ait été créé en termes de nombre, de mesure et de poids »<sup>893</sup>.

C'étaient les anciens Égyptiens, presque certainement, qui avaient constitué cette « civilisation ancestrale presque incroyable » qui prépara la genèse de notre propre civilisation dans les montagnes du Kurdistan vers 5000 av. JC. ; eux aussi très probablement, je le comprenais à présent, qui avaient été la véritable source des traditions concernant les anges et Veilleurs du Livre d'Énoch, les dieux, déesses et démons de la Mésopotamie ancienne, les Brillants de la tradition iranienne, les géants et titans des mythes grecs et arméniens, et les djinns et Cabiris d'Asie Mineure.

<sup>892</sup> Le nombre 144, soit 1.440.000 divisé par 10.000, est un nombre canonique majeur de la numérologie précessionnelle. Le nombre 12 est la racine carrée de 144, tandis que 1.440 (144 x 10) ans équivalent à exactement deux tiers d'un signe précessionnel de 2.160 ans. Le nombre 144 et ses multiples sont aussi en rapport avec la circonférence d'un cercle et le périmètre d'un cycle carré basés sur la numérologie précessionnelle. Sur la signification des nombres 144 et 1.440, voir Michell, *The City of Revelation*, pp. 45-7, 54.

<sup>893</sup> Santillana et von Dechend, *Hamlet's Mill*, p. 132.

Devant cette découverte de taille, je ressentais pourtant un certain malaise. Pourquoi ces êtres s'étaient-ils à ce point obstinés à nous laisser un testament intemporel, sous la forme des données géo-mythiques inscrites dans le plateau de Guizeh et des éléments astro-mythologiques universels conservés par d'innombrables cultures ? Qu'essayaient-ils de nous dire ? Et quelle peut être l'importance de ce testament à l'heure où nous entrons, comme des aveugles, dans le nouveau millénaire ?

## La chute tragique

*Un voyageur d'un pays antique me dit :  
Dans le désert se dressent deux hautes jambes de pierre  
Que ne surmontent aucun corps... Près d'elles, à demi enfoui,  
Un visage ravagé gît sur le sable, sourcils froncés, lèvres  
Fripées et ricanant un ordre glacé. Il nous dit  
Que celui qui le sculpta connut les passions  
Dont ces objets inanimés portent l'empreinte vivante,  
La main qui moque et le cœur nourricier ;  
Et sur le piédestal on peut lire :  
« Je suis Ozymandias le Roi des Rois ;  
Vous les Puissants, voyez mes œuvres et perdez l'espoir ! »,  
Et rien d'autre ne demeure. Tout à l'entour  
Du colosse ruiné, l'infinie nudité du sable  
Solitaire et plat se perd dans les lointains.*

C'est ainsi que le poète romantique Percy Bysshe Shelley (1792-1822) raconte l'histoire du puissant Ozymandias, dans un poème qui montre que les empires abattus sont bientôt oubliés du monde et que les fragments d'inscriptions et de monuments qu'ils ont laissés ne sont plus alors, pour qui ignore tout de leur antique grandeur, que d'incompréhensibles absurdités. La morale de l'histoire est claire : toute civilisation, quelles que soient sa puissance et ses réalisations, peut un jour sombrer sans laisser de trace.

Sur la base des éléments que j'ai rassemblés, je pense être en mesure d'apprécier les enjeux que représente pour le monde actuel la chute de l'ancienne culture égyptienne. Tout d'abord, il semble qu'il y ait de solides raisons de douter de ce que nous disent de-

puis toujours les érudits et la science officielle sur l'origine de la civilisation. Leur vision d'une humanité passant d'un âge de barbarie à notre ère de sophistication et de technologie est contestable. Si les preuves d'existence d'une antique civilisation avancée sont exactes, les savants orthodoxes se trompent et nous trompent.

L'ancienne culture égyptienne semble avoir connu une civilisation avancée dès 10.500 av. JC. À son actif figurent la construction de structures cyclopéennes (Temple de la Vallée, Osiréion), la sculpture du Grand Sphinx marquant l'âge précessionnel du Lion, et une connaissance intime de cycles cosmiques couvrant peut-être des dizaines de millénaires. C'était apparemment une société civilisée, très versée en agriculture, architecture, astronomie, diplomatie, éducation, ingénierie, irrigation et organisation centralisée. Voilà ce que suggèrent les éléments disponibles, et qui est sans doute loin du compte.

Les changements climatiques et les bouleversements généraux ayant accompagné la fin du dernier âge glaciaire semblent avoir été pour ce peuple un coup d'arrêt, non du fait du Déluge ou d'une conflagration générale, mais du fait de l'éparpillement de leur race.

Les anciens Égyptiens qui se fixèrent dans les lointaines régions du Kurdistan v. 9000 av. JC. finirent par évoluer vers une culture chamaniste avancée qui influença profondément le développement des peuples des plaines et hauteurs avoisinantes. Ils maintinrent leurs connaissances originelles mais ne purent préserver le savoir-faire scientifique et technologique déployé dans les monuments cyclopéens d'Égypte et les grandes cités souterraines de Cappadoce. Peut-être, par excès de sophistication intellectuelle et manque de savoir-faire pratique et de main d'œuvre, ne purent-ils recréer la civilisation avancée qui avait été la leur dans leur patrie d'origine.

Par un ultime coup du sort, cette colonie rescapée, où l'on reconnaît aujourd'hui les Veilleurs du Livre d'Énoch, ne survécut au feu, aux déluges et à d'autres catastrophes inconnues que pour voir sa gloire et les merveilles de sa civilisation rayées de l'histoire mondiale. Avoir survécu dans les mythes est une victoire en forme de défaite et l'on imagine le sentiment de perte que durent éprouver ces êtres quand vint l'ère du Néolithique : voir réduire à des contes grossièrement déformés le savoir qu'ils avaient préservé, leurs réalisations, leurs combats pour survivre, dut leur porter un

coup sévère. Ce fut peut-être ce sentiment de perte devant la fin de leur monde qui incita certains d'entre eux à tenter d'éclairer les races et cultures marchant sur leurs traces.

Des preuves abondantes laissent penser que ces colons égyptiens furent responsables de l'explosion néolithique qui conduisit progressivement à l'émergence de la civilisation au Proche-Orient vers 5000 av. JC. Ce lent transfert de connaissances fut à mon sens calculé avec soin ; mais la chute des Veilleurs semble indiquer que certains prirent les choses en mains et décidèrent de jouer leur propre jeu et d'augmenter le transfert de sagesse et de connaissance à l'humanité. On ne peut que spéculer sur les motifs de leur rébellion ; il est possible que les anciennes valeurs de leurs ancêtres aient perdu de leur sens, ou encore qu'ils aient ressenti amertume et rancœur d'avoir tant perdu, et que dans cet état d'esprit ils aient résolu d'exploiter le maigre savoir antédiluvien qui leur restait. Ils donnèrent trop et trop tôt et impulsèrent ainsi un rythme d'évolution qui eut certainement des conséquences considérables sur l'équilibre délicat du monde.

Des événements entourant la révélation de ce savoir supérieur aux hommes, notre mémoire a retenu les transgressions d'anges déchus, les descentes de dieux ou encore les actions de *daevas*, démons et géants dont parlent les religions du Moyen Orient. Mais ces transgressions, noyées dans un contexte mythologique, ne conservent pas trace de la haute civilisation qui avait acquis cette sagesse et ce savoir par une évolution millénaire. De plus, le sens réel de l'héritage transmis au monde par cette culture reste totalement incompris : nous attribuons les ruines cyclopéennes à des rois très postérieurs, lesquels les revendiquèrent précisément à cause de leur âge et de leur sainteté extrêmes, et les savants orthodoxes rejettent dans les « *mythes créationnistes primitifs* » des légendes et récits immémoriaux recelant des informations codées sur l'astro-mythologie, les précessions et les cataclysmes cycliques.

Comme tentait de le dire à Solon le vieux prêtre de Saïs, l'essor et le déclin des civilisations suivent des cycles et considérer sa race comme unique est d'une arrogance extrême. Les savants orthodoxes nous ont façonné une fausse image de notre passé mais ils sont presque excusables au regard de la duperie orchestrée par

les théologiens. Les chefs religieux nous ont affirmé que la connaissance et la sagesse étaient divines et avaient été révélées à l'humanité par des êtres surnaturels en transgression des lois divines. Avoir reçu cette connaissance et cette sagesse d'Angra Mainyou, du Diable, du Serpent, d'anges déchus, de *daevas* ou de qui que ce fût, était le péché originel et cette désobéissance avait conféré à l'humanité une tendance intrinsèque à la corruption et au mal, d'où était résultée la création de la civilisation. Telle est la doctrine fondamentale prêchée par de nombreuses religions occidentales – dont le christianisme, l'islam, le judaïsme et, bien entendu, le zoroastrisme – qui toutes ont persécuté ceux qui osèrent contester leur autorité sur ce sujet.

Les mythes concernant ces êtres surnaturels ne sont apparemment rien d'autre que les souvenirs abâtardis de la façon dont les survivants d'une ancienne civilisation avancée transmettent leurs savoir-faire à nos ancêtres. Dès lors, il n'est nullement question de divin ni de surnaturel, mais d'êtres physiques de chair et de sang ayant communiqué d'égal à égal avec l'espèce humaine. Exit le facteur X. La vérité est que les théologiens ont bâti toute une mythologie à partir de souvenirs déformés des contacts entre l'humanité et le reliquat d'une civilisation antérieure. Là est notre vraie genèse, où les transgressions d'êtres divins n'ont aucune part ; cette révélation capitale signifie que les dogmes fondateurs de la quasi-totalité des religions parlent d'événements mythiques qui n'eurent jamais lieu.

Nous avons été bernés et nourris de fausses croyances. Nos guides religieux nous ont induits à croire en des êtres divins et des demeures célestes qui n'ont jamais existé sinon dans la tête des gens. Christianisme, islam, judaïsme, zoroastrisme, tous partagent la faute et pourraient à bon droit être taxés, plus que le magisme ou le manichéisme, d'enseignement du Mensonge. Et peut-être l'inexistence d'êtres surnaturels et de leurs connaissances divines signifie-t-elle l'inexistence d'un Dieu qui les aurait créés.

La science newtonienne nous a habitués à penser que la vie suit un ordre et une progression naturels. Nous aimons nous croire plus savants que tous nos prédécesseurs et en tirons une immense fierté. Pourtant, la masse d'informations disponibles sur la civilisation antédiluvienne de l'Égypte montre que ignorons totalement d'où nous venons et que nos racines sont bien plus cachées que nous ne pensons. Notre parons notre culture d'un haut sa-

voir-faire technologique capable d'atteindre les étoiles, sans réaliser que nos ancêtres, en 10.500 av. J.C., en savaient plus sur la précession et les cataclysmes cycliques que nous ne daignons l'imaginer. Dans ces conditions, la race humaine me paraît à maints égards avancer vers son futur les yeux bandés, totalement inconsciente que si les civilisations antérieures ont laissé tant d'allusions mythologiques aux cycles temporels, conflagrations aériennes et déluges universels, c'était pour nous avertir que tout cela peut se reproduire.

Pourquoi ne pouvons-nous accepter de n'être pas les premiers habitants de cette planète ? La réponse est simple : cela nous causerait une terreur mortelle.

Nous redoutons de disparaître un jour à notre tour.

Les années 1960 ont produit un film culte intitulé *La planète des singes*, dont la scène finale procure un frisson inoubliable. Le héros, un astronaute abandonné incarné par Charlton Heston, découvre en marchant sur une plage la raison pour laquelle cette planète hostile est dirigée par des singes et non des hommes : la tête et le bras levé de la statue de la Liberté, émergeant du sable qui les recouvre. Il comprend qu'il est sur la terre, bien des siècles après sa propre époque, et que les singes ont succédé à une puissante civilisation humaine depuis longtemps transformée en poussière – dont l'histoire et les réalisations se sont effacées des mémoires. Le choc vient de cette vision apocalyptique de notre avenir possible.

Le legs de l'ancienne culture égyptienne et des Veilleurs du Kurdistan contient un message clair. Si notre race veut progresser, nous disent-ils, elle doit commencer par scruter son passé et recoller les morceaux que nous ont dissimulés la science orthodoxe et les guides religieux. Nous devons connaître la vérité sur notre civilisation, et nous n'y parviendrons pas en acceptant aveuglément ce qu'on nous dit de ses origines. Faute d'admettre l'importance des anciennes cultures pour le temps présent, nous aggraverons la tragédie de la chute des Veilleurs en méconnaissant le fait que leur destin est un avertissement pour nous tous.

L'humanité est aujourd'hui comme un enfant sans précepteur. La crise identitaire que nous semblons traverser nous masque notre place et nos responsabilités par rapport à l'héritage du passé et au monde dans son ensemble. Tant que nous ne comprendrons

pas qui nous sommes et d'où nous venons, nous irons à tâtons, nihilistes incontrôlables détruisant le monde qui nous entoure sans comprendre que la lumière peut être coupée à tout moment. À moins d'ouvrir les yeux et de découvrir la réalité de notre passé, nous sommes condamnés à finir comme Ozymandias, et nos réalisations et notre histoire à n'être plus que des vestiges antiques dispersés sur la terre.

Notre futur est notre passé. Savoir cela peut nous aider à éviter le sort de l'ancienne culture et de ses descendants Veilleurs. Ce n'est qu'en reconnaissant leur rôle dans l'histoire du monde que nous comprendrons qu'il ne faut pas chercher notre guide spirituel dans quelque création surnaturelle de Dieu mais dans le testament secret d'une race aujourd'hui disparue.

## L'Amnésie des Masses

Le temps a joué aux Veilleurs un tour cruel. D'abord regardés – comme dans la visite d'Énoch aux sept cieux – comme des guides extraordinairement avancés de l'humanité, ils déchurent bientôt du rang d'anges de lumière à celui de hideux démons infernaux.

Peu d'hommes ont compris que la civilisation était sortie des cendres des anges, et seuls des textes religieux tels que le Livre d'Énoch conservent le souvenir déformé du commerce noué jadis entre cette race et les mortels. Il fut donné à certains êtres éclairés de percevoir le rôle joué par cette ancienne culture dans le destin de l'humanité, mais toujours d'une façon conditionnée par leur propre conception de l'histoire du monde.

Mais la diffusion à grande échelle d'informations si hérétiques apparut aussi, dès le début des religions, comme un risque. Admettre que les principes de la civilisation avaient été inspirés à l'humanité, non par Dieu mais par des serpents marcheurs et des anges déchus, revenait à saper le fondement même d'une société reposant sur la crainte religieuse. Dès lors, ceux qui enseignaient ces blasphèmes allaient être traités de menteurs et d'*adorateurs* du Malin, accusés publiquement d'hérésie et mis à mort afin de détourner les autres de ces doctrines impies. Les zoroastriens furent parmi les premiers à recourir à ces méthodes cruelles, suivis ensuite par les juifs, les chrétiens et les musulmans. Ces religions ne se contentèrent pas de condamner les « hérétiques » pour leur croyance au Mensonge ; elles s'attachèrent à retirer prestement de la circulation les ouvrages anciens évoquant ces sujets.

Bien entendu, ce dogmatisme ne fit qu'aviver l'intérêt des curieux pour ce savoir interdit. Voilà peut-être pourquoi de nom-

breux cultes gnostiques du début de l'ère chrétienne (les Ophites par exemple) firent du Serpent de l'Éden le symbole de la divinité. Que savaient au juste ces groupes religieux sur la chute des Veilleurs, c'est difficile à dire, mais il est clair que le Livre d'Énoch circulait librement à l'époque. Les gnostiques reconnaissaient diverses formes de dualisme accordant la même valeur aux principes du bien et du mal, considérés comme Dieu et le démiurge, le grand architecte du monde physique. Le prophète Mani est bien sûr l'exemple même d'un être ayant frôlé la bouleversante vérité sur le sombre passé de l'humanité ; ayant lu et absorbé le Livre d'Énoch, il élaborait un enseignement religieux fondé sur le principe plutôt pessimiste que l'humanité était pourrie jusqu'à la moelle depuis la conception d'Adam.

Mani comprit que l'humanité n'était que le produit direct des Puissances des ténèbres. *Dieu n'avait rien à voir là-dedans*. Tout ce que nous faisons, pensons, fabriquons et détruisions était imprégné de l'influence des Veilleurs. Leur mal courait dans nos veines, et selon Mani, la seule façon de se soustraire à leur emprise résidait dans la libération de l'âme après la mort. L'horrible fin que lui firent subir les fanatiques zoroastriens est le parfait exemple du traitement réservé par la société à ceux qui osèrent prêcher cette conception dangereuse du passé de l'humanité.

Les dualistes qui suivirent les traces de Mani furent pareillement traités. L'hérésie albigeoise, ou cathare, qui fleurit aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles dans le sud de la France, avait hérité une bonne partie des idéaux de Mani<sup>894</sup>. Elle voulait changer la religion en expliquant que le dualisme était juste et que les hérétiques étaient ceux qui propageaient la corruption du *Rex Mundi*, le Roi du Monde, démon dont l'adorateur suprême était selon eux l'Église de Rome<sup>895</sup>. Le sort atroce des Cathares lors de la Croisade des Albigeois (XIII<sup>e</sup> siècle) illustre à merveille les efforts déployés par le totalitarisme chrétien pour gommer toute idée que le monde puisse être, non l'œuvre de Dieu mais le don de Satan, le « Diable ».

### ~ L'ange déchu de Rosslyn

Certains, cependant, semblent avoir saisi le rôle que jouèrent les anges déchus en donnant à l'humanité savoir et sagesse

<sup>894</sup> Baigent, Leigh et Lincoln, *The Holy Blood and the Holy Grail*, pp. 344-5.

<sup>895</sup> *Ibid.* p. 28.

terrestres. L'un d'eux fut William de Saint-Clair, architecte de la chapelle de Rosslyn, collégiale écossaise inachevée du XV<sup>e</sup> siècle située près d'Édimbourg et foisonnant, au-dedans comme au-dehors, de sculptures et bas-relief défiant l'interprétation. Au milieu de thèmes plus nettement religieux, on remarque un ensemble de fruits, plantes et fleurs reliés à des vignes que crachent, ou avalent, des Hommes Verts. On y a vu une sorte de jardin de pierre<sup>896</sup> reproduisant le jardin paradisiaque planté par Dieu lui-même à l'est, en Éden, en s'appuyant sur le fait que le blason de la famille Saint-Clair (aujourd'hui Sinclair) était la croix engrêlée, à l'origine l'emblème de la Croix Véritable et Vivante du Christ, mais qui représente aussi les quatre fleuves du paradis.

L'imagerie luxuriante de la chapelle de Rosslyn est parcourue de nombreux autres thèmes fascinants. Un grand nombre de statues, par exemple, représentent des anges célestes. Certains, dont la tête est surmontée d'une croix, semblent des archanges. Mais les sculptures supportant les plinthes en pierre, aujourd'hui vides, de l'arrière-chœur, comportent un ensemble tout autre d'anges ailés ; couverts de poils ou de plumes, faisant avec leurs mains des signes distinctifs et se tenant dans des poses étonnamment évocatrices des signes secrets de la franc-maçonnerie, ils invitent à reconnaître en eux les anges rebelles révélant à l'humanité les secrets célestes.

À côté d'eux pend un ange, tête en bas, au bout d'une corde qui enserre son corps. Il est de sexe masculin, d'après sa coupe de cheveux en bol, et porte des ailes comme tous les anges du groupe. Ses mains sont liées devant lui par une grosse corde qui entoure deux fois son corps puis vient former sur chaque aile la lettre Z (ou S inversé). Il porte un long vêtement flottant et sur son corps renversé sont fixées, à la différence des autres anges, des sortes de perles formant un collier ou une chaîne.

Ce symbolisme particulier identifie ce personnage sans ambiguïté. Ce n'est pas Lucifer, Satan ou le Diable ; c'est l'ange déchû Shemyaza, ligoté et pendu tête en bas pour l'éternité dans la constellation d'Orion pour avoir permis la « chute » des anges<sup>897</sup>. Comme dans l'histoire de Shemyaza/Azza, la statue a un œil fermé et un œil ouvert et peut ainsi « voir son malheur et souffrir davanta-

<sup>896</sup> Sinclair, *The Sword and the Grail*, pp. 91-104.

<sup>897</sup> Cf. Collins, « Rosslyn's Fallen Angel – A Commentary on the Fallen Angel Statue in the Retro-Choir of Rosslyn Chapel », dans Wallace-Murphy, *The Templar Legacy*.

ge »<sup>898</sup> ; les perles sont celles de la sagesse donnée à l'humanité par les anges déchus. C'est peut-être l'unique statue de Shemyaza qui reste en Europe. Sa présence au milieu d'un véritable Jardin d'Éden en pierre montre que la famille Saint-Clair (en latin *sancto claro*, « sainte lumière ») avait bien compris la véritable signification des anges déchus<sup>899</sup>, et qu'elle n'était que trop consciente des risques attachés à la connaissance interdite de notre héritage perdu.

Les Saint-Clair furent les gardiens héréditaires de la franc-maçonnerie écossaise depuis ses débuts sous le règne de Robert le Bruce (XIV<sup>e</sup> siècle) jusqu'à la première élection libre d'un grand-maître (XVIII<sup>e</sup> siècle). James Bruce de Kinnaird, éminent maçon écossais, s'embarqua en 1768 pour ses fameux voyages éthiopiens en quête du Livre d'Énoch (chap. 2). Fut-il influencé par les connaissances qu'avaient les Saint-Clair sur les anges déchus et le rôle joué par Énoch et Noé dans la préservation de la sagesse céleste ? J'incline à le croire et il est fort probable selon moi que, sans la compréhension intuitive qu'avaient les Saint-Clair de ce sujet délicat, le monde serait resté longtemps privé du Livre d'Énoch.

### ~ Le paradis perdu

La publication du *Paradis perdu* de Milton (1667) changea la façon de percevoir les anges déchus en les présentant comme des êtres pareils aux humains et dotés des mêmes qualités et défauts – approche révolutionnaire qui toucha un point sensible chez les premiers lecteurs. À l'époque victorienne, l'artiste français Gustave Doré fut invité à illustrer une nouvelle édition du classique de Milton. Il en résulta une série d'images puissantes montrant pour la première fois Satan et ses légions sous la forme de beaux mâles portant des ailes et une armure étincelante semblables à celles de l'archange Michel et de son armée d'anges – une vision beaucoup plus romantique, pour le lecteur, des habitants déchus du ciel.

Avec la publication du Livre d'Énoch en 1821, le monde eut enfin un accès direct aux transgressions des anges déchus. Cela inspira à des romantiques comme Lord Byron et Thomas Moore des récits vibrants sur les amours interdites des anges<sup>900</sup>, et à des artistes comme le préraphaélite Siméon Solomon des tableaux sur

<sup>898</sup> Davidson, *A Dictionary of Angels*, s.v. « Azza », p. 65.

<sup>899</sup> Collins, *The Knights of Danbury*, p. 48.

<sup>900</sup> Byron, « Heaven and Earth – A Mystery », 1821, dans *The Poetic Works of Lord Byron* ; Moore, *The Loves of the Angels – A Poem with Memoir*, 1823.

les « Fils de Dieu »<sup>901</sup>. Certaines branches de la société furent apparemment beaucoup plus secouées par le Livre d'Énoch. L'Église méthodiste, par exemple – fort libérale en matière de spiritualité, de sorcellerie et d'existence d'êtres surnaturels<sup>902</sup> – vit en Énoch, de façon non-officielle, un protecteur lumineux dans la lutte éternelle contre Satan et ses anges déchus. Un exemple de cet intérêt quasi malsain des anticonformistes pour le Livre d'Énoch est fourni par la presqu'île du Lézard (Cornouailles), forteresse méthodiste – depuis que John Wesley y prêcha au XVIII<sup>e</sup> siècle – abritant, parmi les vagues tonitruantes et les brumes marines, des toponymes comme « rocher d'Énoch », « mont Hermon » ou « ferme du Paradis » – reflet de la vigoureuse croyance en des « géants » locaux de toute évidence apparentés aux Anakim, les rejetons des Néphilim.

### ~ L'Atlantide refait surface

Le regain de popularité des anges déchus au XIX<sup>e</sup> siècle s'accompagna d'un égal intérêt pour les mythes et légendes entourant la fabuleuse Atlantide évoquée par Platon dans le *Critias* et le *Timée*. Plus d'un était séduit par l'idée qu'une civilisation avancée avait existé, peut-être dans l'Atlantique, et avait disparu 9.000 ans auparavant, selon le récit du vieux prêtre de Saïs à Solon, au cours de violents cataclysmes.

L'idée que l'Atlantide avait vraiment existé convainquit notamment l'Américain Ignatius Donnelly (1831-1901), auteur d'un best-seller intitulé *Atlantide : monde antédiluvien* (1882) qui ne se contentait pas d'étudier la réalité de l'Atlantide mais passait en revue des centaines de mystères inexplicables concernant les deux côtés de l'Atlantique : examen comparatif des mythes du déluge, crânes allongés, artefacts insolites, mystères de la Grande Pyramide, entre autres.

L'année suivante parut le nouveau livre de Donnelly, *Ragnarok : l'âge du feu et du gravier*, qui n'eut pas le même succès et tomba bientôt dans l'oubli. Les implications de ce livre extraordinaire, issu des recherches approfondies déjà menées par Donnelly sur l'Atlantide, étaient pourtant explosives car elles mettaient en évidence qu'une série de cataclysmes terrifiants avaient secoué le

<sup>901</sup> Cf. par exemple de Simeon Solomon. « And the sons of God saw the daughters of men that they were fair », gouache de 1863.

<sup>902</sup> Morse (éd.), *News from the Invisible World* : Introduction du Rév. E. W. Sprague, « Was he a spiritualist ? », et J. J. Morse, « Experiences in the Family of Rev. John Wesley ».

calme relatif du dernier âge glaciaire – sujet que devait reprendre et expliquer le professeur Charles Hapgood dans les années 1950.

### ~ Les maîtres cachés

Au même moment où Ignatius Donnelly divulguait les mystères de l'Atlantide, l'idée se faisait jour, sous l'influence de la mystique orientale d'Inde et du Népal, que des races humaines inconnues avaient existé autrefois. Cette idée éveilla de profondes résonances chez Helena Petrovna Blavatsky, un médium russe qui, arrivant d'Orient, prétendit être en communication psychique avec des Mahatmas ou Maîtres Cachés qui lui auraient fourni des documents sur des races primordiales « originelles » ayant vécu sur terre bien avant l'essor de la civilisation moderne. Sur la base de quoi, elle fonda en 1875 la Société Théosophique, une organisation qui fut bien accueillie dans de nombreux pays comme la Grande-Bretagne, l'Inde et les États-Unis et dont, en peu de temps, les adhérents se comptèrent par milliers.

Les critiques dirent que les Mahatmas n'existaient que dans la tête de Mme Blavatsky et que les livres étaient de sa propre plume. Malgré ces discussions, qui n'aboutirent jamais, ses vues controversées poussèrent un grand nombre de gens à explorer, outre les mystères de l'Atlantide mais ceux d'autres civilisations disparues comme Mu et la Lémurie qui auraient existé avant le Déluge dans l'hémisphère sud.

### ~ Le prophète endormi

Au cours des années 1930, alors que la popularité de l'Atlantide était à son comble, apparut un personnage influent qui finirait par inspirer une génération complètement nouvelle de chercheurs de civilisations disparues. Edgar Cayce, dit « le prophète endormi », était un voyant américain d'un certain renom né le 18 mars 1877 dans une ferme près de Hopkinsville (Kentucky). Le don de double vue lui était venu dès son jeune âge et s'était apparemment développé à la suite d'une maladie psychosomatique de jeunesse. Très tôt, Cayce avait apparemment su provoquer en lui-même une sorte de transe hypnotique lui permettant d'ingurgiter de volumineuses données scolaires. Il utilisa ensuite cet état altéré de conscience pour « diagnostiquer » des maladies et raconter à ses patients leurs vies antérieures supposées. Il mourut le 3 janvier 1945, laissant pas moins de 14.000 « lectures psychiques » effec-

tuées en 43 ans sur plus de 8.000 personnes. Un grand nombre de ces « lectures » comprenait des éléments sur des vies antérieures supposées en Atlantide, décrivant souvent avec beaucoup de vie et de couleur les peuples, les cités et l'environnement du continent perdu avant que les vagues le submergent. Cayce affirmait que des traces des survivants de ce gigantesque cataclysme subsistaient au Honduras britannique, au Maroc, dans les Pyrénées, au Yucatan, sur la côte pacifique d'Amérique du Sud et dans le bassin du Mississipi. Chez Cayce, la foi dans le mythe atlante s'alliait à la conviction que l'Égypte avait jadis été un pays fertile et que des Atlantes survivants s'y étaient établis après la submersion de leur continent en 10.450 av. JC.<sup>903</sup> Des survivants de cette race en voie d'extinction auraient construit les pyramides de Guizeh entre 10.490 et 10.390 av. JC.<sup>904</sup> Depuis quelques années, on pense que nombre des affirmations de Cayce sur l'Atlantide et l'Égypte recouvrent des événements réels, et maints chercheurs avant-gardistes pensent donc que d'autres révélations pourraient également se vérifier.

### ~ Les anciens astronautes

L'étude des civilisations disparues prit un tour inattendu en 1947 avec le fantôme des soucoupes volantes qui balaya les États-Unis en juin de cette année-là. Un pilote civil nommé Kenneth vit voler, au-dessus des montagnes de la Cascade (état de Washington), neuf « avions sans ailes » dont il décrivit plus tard le mouvement comme « celui d'une soucoupe sautant dans l'eau »<sup>905</sup>. Ses paroles ne furent pas comprises et un article rapporta qu'Arnold avait vu des objets (et non leur mouvement) « pareils à des soucoupes »<sup>906</sup>, d'où l'erreur répandue selon laquelle il fut le premier à voir une « soucoupe volante ». Presque immédiatement commencèrent à affluer du monde entier de nombreux rapports sur ce qu'on appellerait les OVNI (objets volants non-identifiés). La fréquence de ces visions augmenta de façon spectaculaire dans les années 50 et 60, certaines personnes allant jusqu'à prétendre avoir rencontré de supposés occupants de ces étranges vaisseaux aériens.

Bientôt, les OVNI suscitérent des livres où s'exprimaient des questions pertinentes comme : d'où venaient les soucoupes vo-

<sup>903</sup> cf. Cayce, E., dans Cayce (éd.), *Edgar Cayce on Atlantis*, et Lehner, *The Egyptian Heritage – Based on the Edgar Cayce Readings*.

<sup>904</sup> Fix, *Pyramid Odyssey*, p. 99.

<sup>905</sup> Devereux, *Earth Lights Revelation*, p. 29.

<sup>906</sup> Arnold, « How It All Began », dans *Proceedings of the First International UFO Congress* (1977).

lantes ? qui les pilotait ? pourquoi apparaissaient-elles ? depuis quand étaient-elles là ? D'aucuns en vinrent à se demander s'il fallait y voir la clé de certains mystères du passé, tels que ces obscurs passages de la Bible qui semblent décrire des phénomènes aériens non-identifiés. De ces enquêtes bien intentionnées mais généralement infructueuses émergea une littérature qu'on a fini par appeler l'hypothèse des « anciens astronautes ». Quand Erich von Däniken publia (1968) le classique *Chariots of the Gods*, son sous-titre « Dieu était-il un astronaute ? » fit le tour des journaux du monde entier. Le livre exprimait la conviction de l'auteur, déjà formulée par des auteurs de livres d'OVNI tels que Desmond Leslie, Paul Thomas et Brinsley le Poer Trench, que des êtres extraterrestres d'un autre monde avaient fourni à nos premiers ancêtres le savoir et la technologie d'où était issue la civilisation.

Von Däniken, et à sa suite de nombreux « théoriciens des anciens astronautes », énuméraient les mystères non-résolus du passé et semaient ainsi le doute dans l'esprit des gens ouverts. Il était inévitable que certains de ces auteurs en viennent à envisager le problème des anges dans l'optique des OVNI. Quelques-uns se hasardèrent à examiner les éléments hébraïques sur la chute des anges et aboutirent bien entendu au Livre d'Énoch. Pour beaucoup, ce fut du pain bénit qui les amena à conclure que les Veilleurs constituaient indiscutablement une race d'origine extraterrestre qui avait divulgué son savoir à l'espèce humaine. Parmi les études sérieuses de l'extraordinaire matériel du Livre d'Énoch, les tentatives les plus abouties sont celles du Français Robert Charroux (*Legacy of the Gods*, 1964) et de l'Américain W. Raymond Drake (*Gods and Spacemen in Ancient Israel*, 1976).

L'intérêt de ces livres tenait à ce qu'ils rapprochaient pour la première fois les anges déchus et les anciennes civilisations. Mais ils retombaient invariablement sur la conclusion que les Veilleurs étaient forcément des extraterrestres, et il faut rendre grâce à Christian O'Brien d'avoir été le seul, dans son ouvrage pionnier *The Genius of the Few* (1985), à s'être écarté de cette voie.

## ~ La colonie Terre

À la fin des années 70, la couronne de « théoricien des anciens astronautes » fut retirée à von Däniken au motif qu'il aurait falsifié les preuves fournies dans la demi-douzaine de ses best-sellers. Aux États-Unis, la couronne passa à Zecharia Sitchin qui, dans un ou-

vrage complexe intitulé *La 12<sup>e</sup> planète* (1976), théorisa que les « Néfiliim » du Livre d'Énoch étaient des extraterrestres venus sur terre d'une lointaine « 12<sup>e</sup> » planète orbitant autour du soleil. Par des techniques génétiques, ces grands étrangers avaient fabriqué une créature appelée « homme », appelée à effectuer des tâches d'exploitation minière dans les profondeurs de la terre. L'humanité ayant fini par se révolter et se libérer, ses maîtres avaient regagné leur planète d'origine, appelée Mardouk ou « Nibirou ».

À l'évidence, Sitchin a produit une énième hypothèse extraterrestre, improuvable et hautement improbable ; mais à la différence de ses devanciers, Sitchin maîtrise les mythes du Proche-Orient mieux que personne et compte parmi les quelques centaines de gens au monde sachant lire et traduire le sumérien.

Dans *La 12<sup>e</sup> planète*, comme dans le reste de la série « Les chroniques de la Terre », Sitchin présentait au lecteur des éléments extraordinaires indiquant que les « Néfiliim » constituaient une race d'êtres physiques ayant jadis été en contact avec les premières civilisations de l'Ancien Monde comme l'Égypte et Sumer. Il n'en est que plus frustrant de le voir revenir ensuite à l'école de pensée façon Däniken et affirmer à satiété – notamment – que les images antiques de colonnes coniques et de pyramidions représentent des fusées enfermées dans des silos. Peut-être a-t-il raison mais, selon moi, ce type d'hypothèses repose sur notre vue actuelle – très mécaniste – du monde et ne fournit aucun témoignage concret sur des technologies préhistoriques venues d'ailleurs.

### ~ Le retour des Veilleurs

Les théories décoiffantes de Zecharia Sitchin sur les anges déchus ont influencé toute une génération de jeunes dans les années 80. La musique populaire est l'une des méthodes les plus rapides pour influencer un auditoire bien disposé et mettre des thèmes à la mode. En témoignent la montée de l'intérêt pour la mystique orientale auprès de la génération hippie, suite aux visites sur-médiatisées de George Harrison à Maharishi Mahesh Yogi, ou encore l'extraordinaire poussée du mormonisme chez les adolescentes après le succès international des frères Osmond au début des années 70.

De la même façon, la vogue soudaine pour les univers noirs et gothiques née en Grande-Bretagne au milieu des années 80 raviva l'intérêt pour la réalité des anges déchus et les sujets connexes

– vampires et occultisme. Le fer de lance du mouvement « gothique » était *Fields of the Nephilim*, un influent groupe de rock qui eut en 1988 un succès international avec un morceau extraordinaire intitulé « Moonchild ». Une série de morceaux et albums à succès fit d'eux jusqu'en 1991 les nouveaux dieux de la scène gothique mondiale.

L'homme-phare de *Fields of the Nephilim* (ou plus simplement *Les Nefilim*) est Carl McCoy, « goth » emblématique qui voue un intérêt personnel aux anges déchus. Son enfance fut soumise à une éducation religieuse stricte car ses parents et sa famille étaient adeptes des Témoins de Jéhovah, religion imprégnée, comme le méthodisme originel, de l'idée que l'humanité fut corrompue par les Veilleurs et Néphilim au temps de la chute des anges. McCoy en fut profondément et durablement marqué, et prétend avoir connu dès son jeune âge des rêves et visions sur les Néphilim. Puisant une inspiration nouvelle sur le sujet dans *La douzième planète* de Sitchin, McCoy introduisit les anges déchus dans nombre de ses chansons, avec des titres tels que « Retour à la Géhenne », « Sumerland » et « Les plaintes de Sumer », morceaux généralement longs et moroses où le lyrisme s'allie à l'expressivité pour évoquer de noires visions d'un âge cyclopéen où les anges déchus marchaient librement parmi les hommes.

Conséquence directe du profond intérêt de McCoy pour les Veilleurs et Néphilim, on vit dans le monde entier des goths habillés de noir acheter des livres sur les anges, anges déchus et sujets similaires, entre autres les œuvres de l'occultiste anglais Aleister Crowley et le traité de magie énochienne du mage élisabéthain John Dee. Ce renouveau d'intérêt pour les anges déchus eut sur le monde littéraire un effet de première importance, divers jeunes auteurs délaissant des thèmes rebattus comme les vampires au profit des anges déchus façon Livre d'Énoch. Parmi eux, la romancière britannique Storm Constantine l'emporte largement pour l'exactitude historique et l'originalité de la conception, décrivant les Veilleurs, dans des ouvrages comme *Burying the Shadow*, *Stalking Tender Prey* ou *Scenting Hallowed Brood*, comme une race ancienne dont les descendants seraient toujours parmi nous.

Dans le monde artistique, l'esprit véritable des Veilleurs historiques revit dans les sculptures modernes de John Day. Cet artiste (né en Essex), qui croit fermement que les Veilleurs peu-

plaiant autrefois la terre, a créé depuis 1979 une série de sculptures évoquant cette race ancienne, dont la plus extraordinaire, intitulée « Kether » (« couronne » en hébreu), représente un énorme homme-oiseau avec de gigantesques ailes de bois en forme d'éventail, soi-disant inspirée à Day par une expérience de décorporation l'ayant mis en contact avec des êtres de type Veilleur.

De fait, les Veilleurs sont en train de devenir un culte religieux à part entière. Peut-être inspirés par les livres qui les associaient à des extraterrestres, divers groupes OVNI se prétendent aujourd'hui en communication mentale avec cette race ancienne. C'est le cas des raéliens, mouvement fondé en France par un étrange personnage nommé Claude Vorilhon (qui offre une ressemblance troublante avec Charles Manson, guide religieux des années 60) à la suite d'une rencontre supposée avec des OVNI en décembre 1973<sup>907</sup>. L'une des principales croyances des raéliens est que les Fils de Dieu ou « Élohim » fécondèrent cette terre il y a longtemps et qu'il importe d'établir des communications pour se préparer à leur retour programmé ; et ils invitent à l'aide de médiums les Élohim à se joindre à eux au cours de réunions tenues à huis clos.

### ~ L'empreinte des dieux

Le livre le plus important et le plus influent sur les civilisations disparues qui soit paru ces dernières années est *L'empreinte des dieux* de Graham Hancock, écrivain et journaliste d'investigation. Surfant sur les controverses qui suivirent la révélation que le Sphinx avait presque certainement des milliers d'années de plus qu'on ne l'imaginait auparavant, le livre rassemblait sur un mode sensé et direct les preuves qu'une civilisation avancée avait existé en des temps primordiaux. Il montrait également que la théorie de Hapgood sur le déplacement de l'écorce terrestre fournissait la seule explication réaliste des cataclysmes ayant provoqué la fin spectaculaire du dernier âge glaciaire au dixième millénaire av. JC.

En 1995, *L'empreinte des dieux* devint un best-seller mondial et les ventes atteignirent des records (3,5 millions d'exemplaires à ce jour). Il fut suivi (1996) du *Mystère du Grand Sphinx*, écrit en collaboration avec Robert Bauval et consacré au plateau de Guizeh, qui démontre, dans un style sobre et académique inconcevable quelques années auparavant, que les anciens monuments de

<sup>907</sup> Spencer, *The UFO Encyclopaedia*, pp. 318-19.

Guizeh correspondent à une horloge stellaire liée à la date précise de – 10.500.

Dès lors qu'on admet qu'une culture avancée ait existé dans le passé, se pose la question de sa véritable identité. Se développa-t-elle en Égypte ou venait-elle de lointains rivages ? Si *L'empreinte des dieux* se borne à parler d'êtres grands, blancs et barbus, Hancock soutient toutefois la théorie révolutionnaire proposée en 1995 par les Canadiens Rand et Rose Flem-Ath dans *When the Sky fell – In Search of Atlantis*. Après avoir examiné pendant des années les éléments disponibles sur le mythe de l'Atlantide, ces auteurs en vinrent à la conclusion singulière que le continent disparu était l'Antarctique. Même si ce n'est pas la réponse la plus évidente à cette énigme immémoriale qui défie le monde depuis si longtemps, les Flem-Ath soulignent que de vastes parties de ce continent étaient totalement libres de glace aux onzième et dixième millénaire av. JC., époque des cataclysmes généraux ayant accompagné la fin du dernier âge glaciaire.

Comme Hancock dans *L'empreinte des dieux*, les Flem-Ath confirment un point que bien des théoriciens précédents de l'Atlantide et des anciens astronautes avaient négligé : certaines cartes marines anciennes – celle de Piri Re'is (1513) par exemple – non seulement font apparaître l'Antarctique, qui ne fut découverte qu'en 1818, mais la montrent libre de glace ! Plus incroyable encore : sur certaines de ces cartes, l'Antarctique est partagée en deux masses de terre, un fait resté inconnu jusqu'en 1958<sup>908</sup>.

La seule explication logique de ce mystère déconcertant est que ces cartes marines soient issues – par des copies en chaîne – de cartes bien plus anciennes remontant au temps, que l'on situe il y a 6000 ans environ,<sup>909</sup> où l'Antarctique était encore dégagée des glaces.

### ~ Sur la trace des Anciens

L'une ou l'autre de ces théories explique-t-elle la présence en Égypte d'une culture avancée depuis le treizième millénaire av. JC. jusque 9500-9000 av. JC. ? Les quelques éléments disponibles permettent-il de retracer la véritable genèse de la race disparue ?

La littérature judaïque ancienne prête aux Veilleurs, descendants putatifs de cette culture des Anciens, des traits physiques

<sup>908</sup> Flem-Ath et Flem-Ath, *When the Sky Fell*, p. 128.

<sup>909</sup> Hapgood, *The Path of the Pole*, pp. 107-9.

spécifiques contrastant de façon frappante avec ceux des peuples qui les rencontrèrent. Rappelons-les une dernière fois : les anges humains étaient extrêmement grands, blancs de peau, avaient des cheveux blancs et laineux, un teint rougeaud, des yeux perçants, une face de serpent. Les textes mésopotamiens, ainsi que d'autres récits du Proche-Orient relatifs aux races de géants, parlent apparemment aussi de dieux, déesses et ancêtres « géants ».

Point important, des restes anatomiques découverts en Irak et dans les tombes prédynastiques d'Égypte ont montré qu'au quatorzième millénaire av. J.C., la classe aristocratique ou dominante des anciennes cultures de ces contrées était constituée d'individus de grande taille pourvus de longues têtes ; il se pourrait donc que l'ancienne culture d'Égypte ait eu les mêmes caractéristiques que son homologue du Proche-Orient.

C'est là tout ce dont nous disposons à ce jour. De ce fait, même en prenant les textes judaïques pour argent comptant, rien ne permet de supposer que la totalité de ce peuple présentait ces traits physiques particuliers. Il est bien plus probable que la taille exceptionnelle, les cheveux blancs et les faces de vipère ne concernaient qu'un petit nombre d'individus et que les conteurs retinrent surtout les rencontres avec ces individus singuliers. L'ancienne culture d'Égypte aurait ainsi compté très peu d'individus présentant les traits prêtés aux Veilleurs et Néphelim dans la littérature énochienne et de la mer Morte.

Tout le reste est pure spéculation. À l'instar de ses descendants kurdes d'après 9000 av. J.C., l'ancienne culture antédiluvienne ne nous a laissé que quelques pistes marquantes de sa splendeur passée. Le Grand Sphinx et les autres monuments cyclopéens d'Égypte ; des aperçus sur le niveau technologique extraordinaire des premières cultures du Proche-Orient ; les données astro-mythologiques codées dans les épopées créationnistes d'Égypte et d'Asie ; éventuellement les cartes des anciens marins : autant d'échos assourdis de son existence. Mais s'en tenir à cela, c'est clore ce livre sur un pénible suspense. Nous désirons tous savoir qui étaient ces gens et d'où ils venaient. Constituaient-ils une race égyptienne indigène ou venaient-ils d'ailleurs ?

L'une des possibilités est que les Anciens se soient développés en Afrique du sud, puis aient migré vers le nord avant le trei-

zième millénaire av. JC. On a retrouvé au Swaziland du sud des exploitations minières sophistiquées remontant au moins à 70.000-80.000 av. JC., preuve du niveau technologique avancé atteint dès cette lointaine époque par les ancêtres « primitifs » de l'humanité<sup>910</sup>. Il est tentant d'imaginer que le niveau de ces communautés minières s'éleva graduellement jusqu'à un point culminant représenté par les Anciens d'Égypte ; ces mots sont cependant vides de sens car les éléments à l'appui font totalement défaut.

Les auteurs comme Erich von Däniken et Zecharia Sitchin voudraient nous faire croire que les Anciens et leurs rejets du Proche-Orient – Veilleurs, Néphelim et Anannage – étaient d'origine extraterrestre. Mais cette affirmation restera infondée tant que nous ne disposerons pas d'une preuve concrète de contacts passés ou présents entre humains et extraterrestres, ce qui n'arrivera probablement pas dans un futur proche ; pour le moment, je laisse donc de côté cette hypothèse radicale.

Contrastant résolument avec les théoriciens des anciens astronautes, Flem-Ath, Hancock et d'autres avancent une hypothèse plus réaliste : les Anciens se seraient développés en Antarctique – seul candidat plausible selon moi pour être l'Atlantide de Platon. Entre 15.000 et 9.500 av. JC. se serait produit un déplacement de l'écorce terrestre, accompagné d'une longue période cataclysmique ; abandonnant l'Antarctique, ce peuple aurait alors migré vers différents endroits, dont l'Égypte. Il est indéniable que certaines légendes d'Égypte et du Proche-Orient évoquent de lointains ancêtres venus d'un pays mythique, parfois situé au sud<sup>911</sup>. En outre, on trouve dans le monde entier, notamment en Amérique Centrale, des vestiges attribuant à de grands hommes blancs et barbus, ou à des serpents anthropomorphes, d'avoir apporté la connaissance et la sagesse<sup>912</sup>. Ces indices donnent à penser que par-

<sup>910</sup> Sitchin, *La 12<sup>e</sup> planète*, p. 324, citant un article non-précisé des savants sud-africains Adrian Boshier et Peter Beaumont paru dans le magazine *Optima*.

<sup>911</sup> Hancock, *L'empreinte des dieux*, pp. 438, 482-4 ; Flem-Ath et Flem-Ath, *When the Sky Fell*, pp. 53-71.

<sup>912</sup> Cf. Hancock, *L'empreinte des dieux*, pp. 45-8, où Viracocha (et ses variantes) est décrit comme un être grand, barbu et à la peau blanche ayant fondé les anciennes civilisations d'Amérique Centrale. Cf. aussi Gilbert et Cotterell, *The Mayan Prophecies*, pp. 118-25, citant les travaux de Don José Diaz Bolio sur le culte zamnaïste du serpent à sonnettes maya. Celui qui apporta la sagesse aux tribus mayas y est présenté comme Zamna, forme divinisée de *Ahau Can* (« le grand serpent »), qui est une forme primitive de Quetzalcoatl ou Kukulcan, « le serpent à plumes ». D'après Don José, les prêtres mayas étaient appelés *chanes* (« serpents ») après avoir été initiés aux mystères de leur religion. Chez les Mayas, on cherchait à aplatir la tête des enfants pour leur donner un *polcan*, une tête allongée en forme de serpent, ce qui rappelle les faces de vipère attribuées aux Veilleurs du Kurdistan. Déformer la tête du nourrisson dès son jeune âge faisait entrer celui-ci dans la famille des *chanes*, le peuple du serpent. Le *Ahau Can* donna aussi aux Mayas la connaissance du temps et des cycles temporels, cependant que le serpent à sonnettes était vénéré comme un totem important, représenté sous des formes animales ou abstraites.

tout dans le monde, une même culture aurait suscité l'essor des sociétés organisées après la fin du dernier âge glaciaire.

Les découvertes du Professeur Charles Hapgood plaident en ce sens. Celui-ci conclut que les auteurs des anciennes cartes marines devaient constituer « *une culture unique* » disposant de liaisons maritimes dans le monde entier<sup>913</sup>. S'intéressant quant à eux aux sources des données astro-mythologiques et précessionnelles contenues dans les mythes et légendes, Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend conclurent de même, comme le mythologue du XIX<sup>e</sup> siècle Gerald Massey, que ces données devaient provenir d'une « *civilisation ancestrale presque incroyable* »<sup>914</sup>, à qui Massey attribuait en outre la fabrication du Sphinx pendant l'âge du Lion, « il y a 13.000 ans »<sup>915</sup>.

Ainsi, il est tout à fait concevable qu'ait existé avant la fin du dernier âge glaciaire, en différents endroits du monde, une civilisation avancée parcourant les océans et possédant ports et cités, dont les anciens Égyptiens n'auraient été qu'une colonie parmi d'autres. L'hypothèse inverse est également possible, à savoir que la culture des Anciens se soit développée en Égypte ou en Afrique du Nord et qu'après s'être fragmentée au dixième millénaire av. JC., ses reliquats aient migré, non seulement vers le Proche-Orient mais dans d'autres régions du monde, à la recherche de lieux plus cléments où ils seraient à l'abri des cataclysmes en série ; tandis que certaines colonies disparaissaient sans laisser de trace, d'autres auraient suscité l'essor de civilisations dont les Veilleurs du Kurdistan ne seraient qu'un exemple marquant.

Je penche pour cette seconde solution sans écarter la première. La seule chose à peu près sûre est que l'ancienne culture égyptienne constitue l'une des branches de l'évolution humaine, notamment en ce qui concerne le Néolithique eurasiatique. L'origine exacte de cette culture dont certains membres étaient apparemment très grands et blancs de peau et de cheveux, reste à ce jour un complet mystère.

Mais la réponse viendra peut-être dans un futur proche. Par le passé, personne ne croyait en l'existence des dinosaures, et le premier vestige de leur grandeur passée provoqua la dérision uni-

<sup>913</sup> Hapgood, *Maps of the Ancient Sea Kings*, p. 221.

<sup>914</sup> Santillana et Dechend, *Hamlet's Mill*, p. 132.

<sup>915</sup> Massey, *Ancient Egypt the Light of the World*, vol. 1, p. 339.

verselle des milieux académiques et littéraires. Mais leur existence effrayante ne fut pas plus tôt reconnue que des témoignages sans nombre vinrent la confirmer d'un peu partout, et peu de gens s'aviseraient aujourd'hui de la nier. La même chose arrivera peut-être avec le temps aux Anciens d'Égypte et à leurs descendants les Veilleurs du Kurdistan. Le décor étant maintenant planté, rien ne saurait empêcher les connaissances de grossir sur ce monde disparu. Voici que reviennent à la vie les anges de la Bible et on ne voit pas qui pourrait s'y opposer puisque désormais leur existence est du domaine de l'histoire et non du rêve ; et nul ne devrait refuser cet héritage.

### ~ Un millénaire nouveau

Aujourd'hui, les tenants de l'existence d'une ancienne civilisation avancée recourent de plus en plus aux voyants pour explorer plus à fond le sujet, beaucoup se disant que le meilleur moyen pour avancer est de combiner l'intuition et les recherches objectives. Si cette approche s'avère bonne, on peut compter sur de grandes découvertes dans les années à venir car tous les yeux, en ce début de millénaire, sont braqués sur la Grande Pyramide.

Une prophétie fascinante affirme qu'il y a sous le plateau de Guizeh 12 pièces taillées dans la roche, agencées en un double hexagone représentant les signes du zodiaque. Des couloirs relient ces pièces à une vaste pièce centrale qui contient un gigantesque cristal symbolisant l'œuf cosmique, origine de l'univers physique<sup>916</sup>. Maintes cultures évoquent dans leurs mythes et légendes anciens l'existence de ces pièces qu'Edgar Cayce appelait la Salle des Archives. La tradition judaïque affirme que ces pièces souterraines furent construites par le patriarche Énoch aidé par son fils Métoushèlah pour y entreposer les sciences antiques lors du Déluge – thème conservé par la tradition maçonnique européenne (chap. 2).

Jusqu'à une date récente, la présence de cet héritage caché sous les sables du plateau de Guizeh restait conjecturale. Mais, en 1993, des sondages sismiques pratiqués dans le soubassement rocheux de l'enceinte du Sphinx signalèrent la présence, à moins de cinq mètres de profondeur, d'une grande pièce rectangulaire qui se révéla bientôt être une pièce évidée de 9 mètres de large et 12 mètres de long. Le Dr Thomas Dobecki, géophysicien respon-

<sup>916</sup> Information communiquée en 1985 à l'auteur par Bernard, un voyant britannique bien connu.

sable de l'opération et ex-professeur à la Colorado School of Mines, travaille aujourd'hui dans le secteur privé. Quoique réservé sur le contenu de cette découverte, il reconnaît volontiers que « *cette forme régulière et rectangulaire est incompatible avec des cavités d'origine naturelle et suggère qu'elle pourrait être artificielle* »<sup>917</sup>.

Si cette pièce constituait l'entrée d'un complexe souterrain bâti par l'ancienne culture égyptienne, sous l'ère du Lion ou avant, l'impact de cette découverte sur notre connaissance de la religion et de l'histoire mondiale ne saurait être surestimé. La race humaine serait forcée de reconnaître une fois pour toutes, malgré l'amnésie collective dont nous souffrons apparemment depuis 11.000 ans, que nous ne sommes pas les premiers.

Peut-être chacun de nous, en son for intérieur, connaît-il la vérité sur le sombre passé de l'humanité, les cataclysmes qui frappèrent les anciens Égyptiens et la chute des Veilleurs. Peut-être est-ce pour cette raison que nous cachons depuis si longtemps ces souvenirs dans notre subconscient.

En nous-mêmes pourtant, nous *savons*.

Les anges déchus sont une part importante de notre passé et nous devons un jour ou l'autre traiter le problème qu'ils posent. Il n'y a selon moi que trois choix possibles : soit les Veilleurs étaient des êtres incorporels – des messagers divins au service de Dieu, tombés en disgrâce. Soit ils furent imaginés par nos ancêtres pour répondre à de profonds besoins psychologiques, peurs ou désirs. Soit c'étaient des êtres de chair et de sang qui jadis arpentèrent la terre. Vous avez tous les éléments en main. À vous de choisir.

---

<sup>917</sup> Haigh, dans *Psychic News*, pp. 1, 3. Cf. aussi *Mysteries of the Sphinx*, documentaire TV, édition américaine, 1994.

## Postface

Les recherches continuent sur les origines et l'histoire de l'ancienne culture d'Égypte et des Veilleurs du Kurdistan. De nombreux auteurs, chercheurs et spécialistes de divers domaines – anthropologie, archéologie, astronomie, ingénierie, géologie, linguistique, mythologie, paléontologie, parapsychologie entre autres – s'activent désormais à défier le point de vue orthodoxe et à prouver l'existence d'une civilisation préhistorique avancée.

Cet ouvrage n'est qu'un livre parmi d'autres qui s'attachent à remettre en question nos points de vue sur l'histoire et les religions du monde. Si sa lecture vous a inspiré l'envie d'entreprendre vous aussi des recherches sur les mystères du passé, ou vous a aidé à réexaminer votre vision de la préhistoire, son but est atteint. Je vous invite à parcourir les titres des ouvrages recommandés indiqués en début de bibliographie, que je considère essentiels pour qui désire approfondir le sujet. La plupart des livres indiqués dans la bibliographie peuvent s'obtenir sans difficulté.

Si vous pensez pouvoir contribuer à nos recherches sur l'un quelconque des sujets étudiés ici, ou encore si vous désirez être tenu informé des livres, développements, conférences et projets de l'auteur touchant aux Veilleurs, vous pouvez écrire à Andrew Collins, PO Box 189, Leigh-on-Sea, Essex SS9 1NF.

## ~ Bibliographie ~

Quand deux dates sont indiquées, la première est celle de l'édition originale, la seconde celle de l'édition qui nous a servi de référence. n. = note; sd = sans date ; slp = sans lieu de publication.

### (a) ouvrages recommandés

- Bauval, Robert, et Adrian Gilbert, *The Orion Mystery*, Heinemann, Londres, 1994.  
Bauval, Robert, et Graham Hancock, *Keeper of Genesis*, Heinemann, Londres, 1996.  
*Book of the Secrets of Enoch, The*, trad. W. R. Morfill, édit. et intro. R. H. Charles, Oxford University Press, 1896.  
Charles, R. H., *The Book of Enoch or 1 Enoch*, Oxford University Press, 1912.  
Constantine, Storm, *Scouting Hallowed Blood*, Creed, Londres, 1996.  
Constantine, Storm, *Stalking Tender Prey*, intro. d'Andrew Collins, Creed, Londres, 1995.  
Fix, William R., *Pyramid Odyssey*, Jonathan-James Books, Toronto, 1978.  
Flem-Ath, Rand et Rose, *When the Sky Fell - In Search of Atlantis*, Weidenfeld & Nicolson, Londres, 1995.  
Hancock, Graham, *Fingerprints of the Gods - A Quest for the Beginning et the Etrd*, Heinemann, Londres, 1995.  
Hapgood, Professeur Charles, *The Path of the Pole*, Chilton, New York, 1970.  
Hapgood, Professor Charles, *Maps of the Ancient Sea Kings* (1966), Turn-stone Books, Londres, 1979.  
Milik, J. T., *The Books of Enoch - Aramaic Fragments of Qumrdn Cave 4*, Oxford University Press, 1976.  
Norvill, Roy, *Giants - The Vanished Race of Mighty Men*, Aquarian Press, Wellingborough, 1979.  
O'Brien, Christian, et Barbara Joy O'Brien, *The Genius of the Few - The Story of Those Who Founded the Garden in Eden*, Turnstone Press, Wellingborough, 1985.  
Santillana, Giorgio de, et Hertha von Dechend, *Hamlet's Mill* (1969), Macmillan, Londres, 1970.  
Tomas, Andrew, *Atlantis - From Legend to Discovery*, Robert Hale, Londres, 1972.  
West, John Anthony, *Serpent in the Sky - The High Wisdom of Ancient Egypt*, Wildwood House, Londres, 1979.  
Wilson, Colin, *From Atlantis to the Sphinx*, Virgin, Londres, 1996.

### (b) généralités

- Alexander, Philip S., « The Targumim and Early Exegesis of 'Sons of God' in Genesis 6 », *Journal of Jewish Studies*, Pt 23, 1972, pp. 60-71.  
Arnold, K., « How It All Began », *Proceedings of the First International UFO Congress* (1977), Warner Bros, New York, 1980.  
Attar, Farid ud-Din, *The Conference of the Birds* (Le livre des oiseaux), trad. et intro. d'Afkham Darbandi et Dick Davis, Penguin Books, Harmondsworth, 1984.  
Augustin, saint, *De Civitate Dei* (La Cité de Dieu) (413-26), éditions diverses.  
Avigad, Nahman, et Yigael Yadin, *A Genesis Apocryphon, A Scroll from the Wilderness of Judaea*, Université hébraïque, Jérusalem, 1956.  
Bacon, Edward, *Archaeology Discoveries in the 1960s*, Cassell, Londres, 1971.  
Baigent, Michael, Richard Leigh et Henry Lincoln, *The Holy Blood and the Holy Grail*, Jonathan Cape, Londres, 1982.  
Baigent, Michael, et Richard Leigh, *The Temple and the Lodge*, Jonathan Cape, Londres, 1989.  
Bailey, James, *The God-Kings and the Titans*, Hodder & Stoughton, Londres 1973.  
Barton, George A., *Miscellaneous Babylonian Inscriptions*, Yale University Press, 1918.  
Bellamy, H. S., *Moons, Myths and Man*, Faber & Faber, Londres, 1936.

- Berlitz, Charles, *The Lost Ship of Noah - In Search of the Ark at Ararat* (1987), W. H. Allen, Londres, 1988.
- Bibby, Geoffrey, *Looking for Dilmun*, Collins, Londres, 1970.
- Bible, The, Revised Authorized Version (1884) Oxford University Press, 1905.
- Black, Jeremy, et Anthony Green, *Gods, Demons et Symbols of Ancient Mesopotamia - An Illustrated Dictionary*, British Museum Press, Londres, 1992.
- Blair, Edward P., *The Word Illustrated Bible Handbook* (1975), Word Publishing, Milton Keynes, 1987.
- Bonwick, James, *Pyramid Facts and Fancies*, Kegan Paul, Londres, 1877.
- Boyce, Mary, *A History of Zoroastrianism* (1975), 3 vols., E. J. Brill, Leiden, 1989.
- Boz, Muzaffer, *Cappadocia*, Donmez Offset, Ankara, Turkey, nd (c. 1985).
- Braidwood, Robert J. (éd.), *Prehistoric Archaeology Along the Zagros Flanks*, The Oriental Institute of the University of Chicago, 1983.
- Brown, J. A. C., in *Pears' Medical Encyclopaedia*, Book Club Associates, Londres, sd (v. 1970).
- Bruce, James, *Travels to Discover the Source of the Nile*, éd. C. F. Beckingham, Edinburgh University Press, 1964.
- Budge, Sir E. A. Wallis, *The Book of the Cave of Treasures*, The Religious Tract Society, Londres, 1927.
- Budge, Sir E. A. Wallis, *The Gods of the Egyptians*, 2 vols. (1904), Dover Publications, New York, 1969.
- Budge, Sir E. A. Wallis, *The Queen of Sheba and her Only Son Menelik -being the 'Book of the Glory of Kings' (Kebra Nagast)*, Martin Hopkinson, Londres, 1922.
- Byron, Lord, « Heaven and Earth - A Mystery » (1821), inclus dans *The Poetic Works of Lord Byron*, Longman, Hurst, Rees, Orme & Brown, Londres, 1823.
- Cameron, D. O., *Symbols of Birth and of Death in the Neolithic Era*, Kenyon-Deane, Londres, 1981.
- Campbell-Thompson, R., *Semitic Magic*, Luzac, Londres, 1908.
- Carlyon, Richard, *A Guide to the Gods*, Quill, New York, 1982.
- Casaubon, Meric, *A True and Faithful Relation of what passed for many Years Between Dr John Dee... and Some Spirits* (1659), Askin, Londres, 1974.
- Cavendish, Richard, *The Black Arts* (1967), Routledge & Kegan Paul, Londres, 1974.
- Cavendish, Richard (ed.), *Man, Myth and Magic*, 7 vols., Purnell, Londres, 1970.
- Cayce, Edgar Evans, *Edgar Cayce on Atlantis*, éd. Hugh Lynn Cayce, Warner Books, New York, 1968.
- Chahin, M., *The Kingdom of Armenia*, Croom Helm, Beckenham, 1987.
- Charlesworth, James H., *The Old Testament Pseudepigrapha, Apocalyptic Literature and Testaments*, 2 vols., Darton, Longman & Todd, Londres, 1983.
- Charroux, Robert, *Legacy of the Gods* (1964), Sphere, Londres, 1979.
- Childe, V. Gordon, *New Light on the Most Ancient East*, Kegan Paul, Trench, Trübner, Londres, 1934.
- Churchward, Albert, *Signs and Symbols of Primordial Man* (1910), Alien & Unwin, Londres, 1923.
- Cole, J. H., *The Determination of the Exact Size et Orientation of the Great Pyramid of Giza*, Government Press, Cairo, 1925.
- Collins, Andrew, *The Knights of Danbury*, Earthquest Books, Wickford, 1985.
- Collins, Andrew, « Rosslyn's Fallen Angel - A Commentary on the Fallen Angel Statue in the Retro-choir of Rosslyn Chapel », in Tim Wallace-Murphy, *The Templar Legacy*, Friends of Rosslyn, Rosslyn, 1994.
- Cory, Isaac Preston, *Ancient Fragments, etc.* (1832), Wizard Bookshelf, Minneapolis, 1975.
- Cotterell, Arthur, *A Dictionary of World Mythology* (1979), Oxford University Press, 1986.
- Cottrell, Leonard, *The Concise Encyclopedia of Archaeology* (1960), Book Club Associates, Londres, 1972.
- Cottrell, Leonard, *The Land of Shinar*, Souvenir Press, Londres, 1965.
- Curtis, John (éd.), *Early Mesopotamia and Iran - Contact and Conflict 3500-1600 bc*, British Museum Press, Londres, 1993.
- Curtis, Vesta Sarkhosh, *Persian Myths*, British Museum Press, Londres, 1993.
- Dalley, Stephanie, *Myths from Mesopotamia - Creation, the Flood, Gilgamesh et Others* (1989), Oxford University Press, 1990.
- Daniken, Erich von, *According to the Evidence*, Souvenir Press, Londres, 1977.
- Daniken, Erich von, *In Search of Ancient Gods - My Pictorial Evidence for the Impossible*, (1973), Book Club Associates, Londres, 1974.

- Davidson, Gustav, *A Dictionary of Angels* (1967), The Free Press, New York, 1971.
- Delitzsch, Franz, *A New Commentary on Genesis*, trad. Sophia Taylor, 2 vols., T. & T. Clark, Edimbourg, 1888.
- Demir, Omer, *Cappadocia - Cradle of History*, International Society for the Investigation of Ancient Civilizations, Derinkuyu, Turkey, 1986.
- Devereux, Paul, *Earth Lights Revelation*, Blandford, Londres, 1989.
- Devereux, Paul, *Shamanism and the Mystery Lines*, Quantum, Slough, Berks., 1992.
- Donnelly, Ignatius, *Atlantis: The Antediluvian World*, Harper & Brothers, New York et Londres, 1882.
- Donnelly, Ignatius, *Ragnarok: The Age of Fire et Gravel*, Sampson Low, Marston, Searle & Rivington, Londres, 1888.
- Drake, W. Raymond, *Gods and Spacemen in Ancient Israel*, Sphere Books, Londres, 1976.
- Drower, E. S., *Peacock Angel - Being some Account of Votaries of a Secret Cult and Their Sanctuaries*, John Murray, Londres, 1941.
- Drower, E. S., *The Mandaeans of Iraq and Iran*, Oxford University Press, 1937
- Easton, M. G., *The Illustrated Bible Dictionary* (1894), Bracken Books, Londres, 1989.
- Eisenman, Robert H., *Maccabees, Zadokites, Christians and Qumran*, E. J. Brill, Leiden, 1983.
- Eisenman, Robert H., et Michael Wise, *The Dead Sea Scrolls Uncovered*, Element Books, Shaftesbury, Dorset, 1992.
- Emery, Walter Bryan, *Archaic Egypt*, Penguin Books, Harmondsworth, 1961.
- Empson, R. H. W., *The Cult of the Peacock Angel - A Short Account of the Yezidi Tribes of Kurdistan*, H. F. & G. Witherby, Londres, 1928.
- Fabricius, J. A., *Codex Pseudepigraphus Veteris Testamenti, collectus, castigatus, testimoniisque, censuris et animadversionibus illustratus*, Hambourg, 1722.
- Fakhry, Ahmed, *The Pyramids* (1961), University of Chicago Press, 1970.
- Field, Henry, « The Antiquity of Man in Southwestern Asia », *American Anthropologist*, No. 35, 1933, pp. 51-62.
- Field, Henry, « The Cradle of Homo Sapiens », *American Journal of Archaeology*, V, xxxvi, The Archaeological Institute of America, 1932, pp. 426-30.
- Firdoussi, *The Epic of the Kings - Shab-Nama*, trad. Reuben Levy (1967), Arkana, Londres, 1990.
- Firdoussi, *The Shab Nameh of the Persian Poet Firdausi*, trad. James Atkinson, Frederick Warne, Londres, 1886.
- Foakes-Jackson, F. J., *The Biblical History of the Hebrews*, Heffer, Londres, 1909.
- Frye, Richard N., *The Heritage of Persia* (1963), Mentor, New York, 1966.
- Gardiner, Sir Alan, *Egypt of the Pharaohs*, Oxford University Press, 1961.
- Gilbert, Adrian, et Maurice M. Cotterell, *The Mayan Prophecies*, Element Books, Shaftesbury, Dorset, 1995.
- Gimbutas, Marija, *The Civilization of the Goddess*, Harper, San Francisco, 1991.
- Graves, Robert (éd.), *New Larousse Encyclopaedia of Mythology* (1959), Hamlyn, Londres, 1983.
- Graves, Robert, et Raphael Patai, *Hebrew Myths - the Book of Genesis*, Cassell, Londres, 1964.
- Greenlees, Duncan, *The Gospel of the Prophet Mani*, Theosophical Publishing House, Adyar, Madras, 1956.
- Griffiths, J. Gwyn, « Atlantis and Egypt », *Atlantis and Egypt with Other Selected Essays*, University of Wales Press, 1991, pp. 3-30.
- Guest, John S., *The Yezidis - A Study in Survival*, KPI, Londres et New York, 1987.
- Haigh, T, in *Psychic News*, 20 August 1994, No. 3245.
- Hall, Manly P., *An Encyclopedic Outline of Masonic, Hermetic, Qabbalistic and Rosicrucian Symbolic Philosophy* (1901), Philosophical Research Society, Los Angeles, 1977.
- Hall, Mark A., « Giant Bones », *Wonders - Seeking the Truth in a Universe of Mysteries*, vol. 2, No. 1, Bloomington, Maryland, Mars 1993.
- Hamze'ee, M. Reza, *The Yaresan - A Sociological, Historical and Religio-Historical Study of a Kurdish Community*, Klaus Schwarz, Berlin, 1990.
- Hancock, Graham, *The Sign and the Seal - A Quest for the Lost Ark of the Covenant*, Heinemann, Londres, 1992.
- Harnack, Curtis, *Persian Lions, Persian Lambs*, Gollancz, Londres, 1965.
- Hassan, Selim, *The Sphinx - Its History in Light of Recent Excavations*, Government Press, Cairo, 1949.
- Hastings, James (ed.), *Encyclopaedia of Religion and Ethics*, 13 vols. (1915), T. & T. Clark, Edimbourg, 1930.

- Haug, M., *Essays on the Sacred Language, Writings and Religion of the Parsis*, Kegan Paul, Trench, Trübner, Londres, sd (v. 1880).
- Heinberg, Richard, *Memories and Visions of Paradise* (1989), Aquarian Press, Wellingborough, Northants, 1990.
- Henning, W. B., « The Book of the Giants », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, vol. 11, Pt 1, 1943, pp. 52-74.
- Hérodote, Histoire, trad. George Rawlinson, 2 vols. (1858), J. M. Dent, Londres, 1940.
- Hibben, Frank C., *The Lost Americans*, Crowell, New York, 1946.
- Hoffman, Michael A., *Egypt before the Pharaohs* (1979), Ark, Londres, 1984.
- Holy Scriptures of the Old Testament - Hebrew and English*, The British and Foreign Bible Society, Londres, 1925.
- Hooke, S. H., *Middle Eastern Mythology*, Penguin, Harmondsworth, 1963.
- Hope, Murray, *Atlantis - Myth or Reality ?*, Arkana, Londres, 1991.
- Horne, Alex, *King Solomon's Temple in the Masonic Tradition* (1972), Aquarian Press, Wellingborough, Northants, 1975.
- Inman, Thomas, *Ancient Faiths Embodied in Ancient Names*, 2 vols., auto-édition, Londres et Liverpool, 1869.
- Izady, Mehrdad R., *The Kurds - A Concise Handbook*, Crane Russak, Londres, 1992.
- Jackson, Keith B., *Beyond the Craft* (1980), Lewis Masonic, Londres, 1982.
- Jackson, Nigel, « Bird's Way and Cow-Lane - the Starry Path of the Spirits », *The Ley Hunter*, No. 121, été 1994, p. 30.
- Jackson Coleman, S., « Treasures of an Archangel » in « Folklore of Wiltshire », *Treasury of Folklore*, No. 23, sd (v. 1920).
- Jacobsen, Thorkild, *The Treasures of Darkness - A History of Mesopotamian Religion*, Yale University Press, 1976.
- Jean Chrysostome, « Homélie sur la Genèse », *Saint Jean Chrysostome, Œuvres Complètes*, trad. M. Jeannin, éd. L. Guerin, Paris, 1865.
- Jérôme, saint, « Homily 45 on Psalm 132 (133) », trad. Marie Liguori Ewald, in *Fathers of the Church*, 48, 1964, pp. 338-9.
- Jochmans, Joseph, *The Hall of Records*, Part One : *Revelations of the Great Pyramid and Sphinx*, Chapitre II, « A Glimmer at Giza - The Lost Hall and its Secret Brotherhood », auto-édition, 1985.
- Jones, B. E., *Freemason's Book of the Royal Arch* (1957), Harrap, Londres, 1986.
- Josèphe, Flavius, *Antiquités des Juifs et Guerres des Juifs*, in *The Works of Flavius Josephus*, trad. William Whiston, W. P. Nimmo, Edimbourg, sd (v. 1870).
- Katrak, Sohrab K. H., *Who Are the Parsees ?*, Herald Press, Karachi, 1958.
- Kramer, S. N., *Sumerian Mythology*, Philadelphia, 1944.
- Lambert, W. G., et A. R. Millard, *Atra-Hasis - The Babylonian Story of the Flood*, Oxford University Press, 1969.
- Laurence, Richard, *The Book of Enoch the Prophet - An Apocryphal Production, etc., from an Ethiopic ms. in the Bodleian Library* (1821), John Henry Parker, Oxford, 1838.
- Layard, Sir Austen Henry, *Nineveh and Its Remains* (1851), John Murray, Londres, 1891.
- Leatherdale, Clive, *Dracula - the Novel and the Legend*, Desert Island Books, Brighton, Sussex, 1993.
- Legge, F., *Forerunners and Rivals of Christianity, being Studies in Religious History from 330 bc to 330 ad*, 2 vols., Cambridge University Press, 1915.
- Lehner, Mark, *The Egyptian Heritage* (1974), ARE Press, Virginia Beach, Va., 1976.
- Lempriere, J., *A Classical Dictionary*, Routledge, Londres, 1919.
- Lenormant, Francois, *Chaldean Magic - Its Origin and Development*, Samuel Bagster, Londres, 1877.
- Mackenzie, Donald A., *Indian Myth and Legend*, Gresham Publishing, Londres, 1913.
- Mackenzie, Donald A., *Myths of Babylonia and Assyria*, Gresham Publishing, Londres, sd (v. 1910).
- Mackenzie, Kenneth, *The Royal Masonic Cyclopaedia* (1877), Aquarian Press, Wellingborough, Northants, 1987.
- Mango, Andrew, *Discovering Turkey*, B. T. Batsford, Londres, 1971.
- Manson, T. W (éd.), *A Companion to the Bible*, T. & T. Clark, Edimbourg, 1956.
- Maspero, Gaston, *The Dawn of Civilization, Egypt and Chaldea*, Society for Promoting Christian Knowledge, Londres, 1896.
- Massey, Gerald, *Ancient Egypt the Light of the World*, 2 vols., T. Fisher Unwin, Londres, 1907.
- Massey, Gerald, *The Natural Genesis*, 2 vols., Williams & Norgate, Londres, 1883.
- Matheson, Sylvia A., *Persia - An Archaeological Guide*, 1972, Faber & Faber, Londres, 1979.
- Mehr, Farhang, *The Zoroastrian Tradition - An Introduction to the Ancient Wisdom of Zarathustra*, Ele-

- ment Books, Shaftesbury, Dorset, 1991.
- Mellaart, James, *Çatal Hüyük - A Neolithic Town in Anatolia*, Thames & Hudson, Londres, 1967.
- Michell, John, *The City of Revelation*, Garnstone Press, Londres, 1972.
- Moore, A. M. T., « A Pre-Neolithic Farmer's Village on the Euphrates », *Scientific American*, No. 241, aout 1979, pp. 62-70.
- Moore, Thomas, *The Loves of the Angels - A Poem, with Memoir*, Frederick Warne, Londres, 1823.
- Morgenstern, Julian, « The Mythological Background of Psalm 82 », *Hebrew Union College Annual*, vol. 16, 1939, pp. 29-126.
- Morse, J. J. (éd.), *News from the Invisible World - From the Pen of Rev. John Wesley, with the Letters of the Wesley Family and the Diary of Mr Samuel Wesley, Sr., with Added Proof of John Wesley's Spiritualism*, Rev. E. W. Sprague, auto-édition, 1928.
- Moses Khorenats'i, *History of the Armenians*, trad. et comm. Robert W. Thomson, Harvard University Press, 1978.
- Mundkur, Balaji, *The Cult of the Serpent - An Interdisciplinary Survey of Its Manifestations and Origins*, State University of New York Press, Albany, NY, 1983.
- Nagel's Encyclopedia Guide - Turkey*, Nagel Publishers, Geneva, 1974.
- Nigosian, Solomon A., *Judaism - The Way of Holiness*, Crucible, Welling-borough, Northants, 1986.
- Odelain, O. et R. Seguinéau, *Dictionary of Proper Names and Places in the Bible* (1978), Robert Hale, Londres, 1991.
- Oesterley, W. O. E., et Theodore H. Robinson, *Hebrew Religion - Its Origin and Development*, Society for Promoting Christian Knowledge, Londres, 1952.
- Parker, Derek et Julia, *A History of Astrology*, Andre Deutsch, Londres, 1983.
- Platon, *Timée*, éditions diverses.
- Plutarque, *Vies*, éd. John et William Langhorne, William Tegg, Londres, 1865.
- Politeyan, Rev. J., *Biblical Discoveries in Egypt, Palestine and Mesopotamia*, Elliot Stock, Londres, 1915.
- Prophet, Elizabeth Clara, *Forbidden Mysteries of Enoch - Fallen Angels and the Origins of Evil* (1983), Summit University Press, Livingston, Mont., 1992.
- Ring, Kenneth, *Heading toward Omega*, Morrow, New York, 1985.
- Roberts, James, et James Donaldson (éds.), *Ante-Nicene Christian Library - Translations of the Writings of the Fathers down to ad 325*, vol. xviii : *The Writings of Tertullian*, 3 vols., T & T. Clark, Londres, 1870.
- Roux, Georges, *Ancient Iraq* (1966), Penguin Books, Harmondsworth, 1980.
- Rundle dark, R. T., *Myths and Symbols in Ancient Egypt* (1958), Thames & Hudson, Londres, 1978.
- Sabar, Yona, *The Folk Literature of the Kurdistan Jews - An Anthology*, Yale University Press, New Haven, 1982.
- Scaliger, J.J., *Chronicus Canon of Eusebius*, Amsterdam, 1658.
- Schneewis, Emil, *Angels and Demons According to Lactantius*, Catholic University of America Press, Washington, DC, 1944.
- Schoch, Dr Robert M., « Redating the Great Sphinx of Giza », *KMT, A Modern Journal of Ancient Egypt*, San Francisco, 3:2, été 1992, pp. 52-9, 66-70.
- Schwaller de Lubicz, R. A., *Sacred Science*, Inner Traditions, Rochester, Vermont, 1961.
- Scott, D. A., « Zoroastrian Traces along the Upper Amu Darya (Oxus) », *Journal of the Royal Asiatic Society*, No. 2, 1984.
- Sellers, Jane B., *The Death of Gods in Ancient Egypt*, Penguin Books, Harmondsworth, 1992.
- Sinclair, Andrew, *The Sword and the Grail* (1992), Century, Londres, 1993.
- Sitchin, Zecharia, *La douzième planète*, Louise Courteau, 2000.
- Sitchin, Zecharia, *L'escalier céleste* (1980), Ramuel, 2002.
- Smith, George, *The Chaldean Account of Genesis*, Sampson Low, Marston, Searle & Rivington, Londres, 1876.
- Smyth, Professeur Charles Piazzi, *Our Inheritance in the Great Pyramid*, Alexander Strahan, Londres, 1864.
- Solecki, Ralph S., *Shanidar - The Humanity of Neanderthal Man*, Alien Lane The Penguin Press, Londres, 1972.
- Solecki, Rose L., « Predatory Bird Rituals at Zawi Chemi Shanidar », *Sumer*, xxxiii, Pt 1, 1977, pp. 42-7.
- Solecki, Rose L., et Thomas H. McGovern, « Predatory Birds and Pre-historic Man », *Theory and Practice - Essays Presented to Gene Weltfish Studies in Anthropology*, 1980, pp. 89-95.
- Spence, Lewis, *Myths and Legends of Babylonia and Assyria*, Harrap, Londres, 1916.

- Spencer, John, *The UFO Encyclopaedia*, Headline, Londres, 1991.
- Staniland Wake, C., *Serpent-Worship and Other Essays*, avec un chapitre sur le totémisme (1888), Banton Press, Largs, 1990.
- Strugnell, J., « The Angelic Liturgy », in *Congress Volume Oxford*, Supplements to Vetus Testamentum, vii, Leiden, 1960.
- Summers, Montague, *The Vampire - His Kith and Kin* (1928), University Books, New York, 1960.
- Suster, Gerald, *John Dee Essential Readings*, Crucible, Wellingborough, Northants, 1986.
- Syncellus, Chronographia, in Fabricius, Codex Pseudepigraphus Veteris Testamenti, vol. 1, Paris, 1652.
- Trowbridge, Stephen Van Rensselaer, « The Alevis, or Deifiers of Ali », *Harvard Theological Review*, 1909, pp. 340-53.
- Trubshaw, Robert, « Bronze Age Rituals in Turkmenistan », *Mercian Mysteries*, No. 22, février 1995, pp. 30-32.
- Turner, Ann Warren, *Vultures*, David McKay, New York, 1973.
- Turner, Robert (éd.). *The Heptarchia Mystica of John Dee*, Aquarian, Wellingborough, Northants, 1986.
- Ulansey, David, *The Origins of the Mithraic Mysteries - Cosmology and Salvation in the Ancient World*, Oxford University Press, 1989.
- Van Den Broek, R., *The Myth of the Phoenix - According to Classical and Early Christian Traditions*, E.J. Brill, Leiden, 1972.
- Vermes, Geza, *The Dead Sea Scrolls in English* (1962), Penguin Books, Harmondsworth, 1990.
- Warren, William F, *Paradise Found- The Cradle of the Human Race at the North Pole*, Sampson Low, Marston, Searle & Rivington, Londres, 1885.
- Wendorf, Fred, et Romuald Schild, *Prehistory of the Nile Valley*, Academic Press, New York, 1976.
- Westwood, Jennifer, *The Atlas of Mysterious Places*, Weidenfeld & Nicolson, Londres, 1987.
- Wigram, Rev. W. A., et Edgar T. A. Wigram, *The Cradle of Mankind-Life in Eastern Kurdistan*, Adam & Charles Black, Londres, 1914.
- Williams Jackson, A. V, *Zoroaster-The Prophet of Ancient Iran*, Macmillan, Londres, 1899.
- Wood, Edward J., *Giants and Dwarves*, Richard Bentley, Londres, 1868.
- Woolley, Sir Leonard, *Excavations at Ur*, Ernest Benn, Londres, 1954.
- Wright, William (éd.), *The Illustrated Bible Treasury*, Thomas Nelson, Londres, 1897.
- Zaehner, R. C., *The Dawn and Twilight of Zoroastrianism*, Weidenfeld & Nicolson, Londres, 1961.

### (c) documentaires tv

- Mysteries of the Sphinx, Timewatch*, Édition britannique visionnée au Royaume-Uni en novembre 1994.
- Mysteries of the Sphinx*, Édition américaine, 1994.
- Wildlife on One with David Attenborough*, BBC, visionné au Royaume-Uni le 18 mai 1995.

# Table des Matières

	9 - Remerciements
13 - « J'ai engendré un fils étrange »	
24 - A la recherche des sources	
36 - Une doctrine démoniaque	
46 - Un blasphème insensé	
58 - Un visage de vipère	
73 - Quand les Géants étaient sur terre	
83 - Des anges en exil	
101 - Le terrible mensonge	
114 - La race des démons	
127 - Aux portes de la mort	
145 - Au royaume des immortels	
155 - A l'est, en Eden	
171 - L'ange Paon	
189 - Les enfants des Djinns	
208 - Le lieu où ciel et terre se rejoignent	
221 - Dormir avec eux	
241 - Sur les traces des Veilleurs	
256 - Démons ou chamanes ?	
268 - Engendrés par le feu	
284 - Feu infernal et Déluge	
300 - Une genèse égyptienne	
313 - Le père des terreurs	
329 - Kosmokrator	
346 - La chute tragique	
352 - L'amnésie des masses	
369 - Postface	
370 - Bibliographie	

**VOUS AVEZ AIMÉ CE LIVRE ?**  
**Vous allez aimer les livres suivants:**

## **La Race de la Genèse**

de Will Hart

Depuis des millénaires, les homo-sapiens, l'espèce qui a émergé après la disparition du Neandertal, a existé à travers le monde sous forme de chasseurs-cueilleurs vivant par petits groupes. Et soudain, vers 3000 av. JC, la première des six grandes civilisations a jailli. Toutes possèdent le même mythe créatif dans lesquels les dieux sont descendus sur terre, ont façonné les hommes à leur propre image, et leur enseignèrent les arts de l'agriculture et de la vie civilisée. De plus, toutes ces cultures, établies en Egypte, à Sumer, au Pérou, Au Mexique, en Chine et dans la Vallée de l'Indus, ont créé des pyramides monumentales, que la science n'a jamais été capable d'expliquer. Comment ont-ils obtenu ce savoir technologique avancé pour construire ces merveilles ? Les apparitions soudaines et les similitudes de leur développement remettent en question la théorie darwinienne car il n'existe pas de traces d'un homo-sapiens intermédiaire entre ces peuples évolués et les chasseurs-cueilleurs qui les ont précédés, et qui ont continué à vivre dans d'autres parties du monde. Avec les dernières recherches sur l'ADN, les découvertes archéologiques et astronomiques et une analyse du Livre de la Genèse, Will Hart montre que ces dieux sont vraiment « descendus » du ciel. Une enquête fascinante du journaliste américain Will Hart, spécialiste de l'archéologie et de l'ADN.

## **Le Dictionnaire des Anges**

**Gustav Davidson plus de 4000 noms & 133 illustrations**

**« Un travail de dominicain. Remarquable »**

**Dominique de Villepin**

« Unique ! » Isaac B. Singer, Prix Nobel de Littérature. « Sublime. Le fruit de quinze années de recherches en littérature biblique, talmudique, gnostique, cabalistique, apocalyptique, grimoires,... » Wall Street Journal « Le Triomphe du savoir universitaire » New York Times « Magnifique ! Un bonheur sans fin »

The Times of London. Conservateur à la Bibliothèque du Congrès, Gustav Davidson a passé sa vie à rechercher les Anges dans toutes les bibliothèques du monde, nationales ou privées, y compris celles des châteaux et des couvents les plus isolés. Papyrus, codex, textes saints, grimoires, formules magiques, écrits apocryphes, rites cabalistiques, incantations, etc., il n'a négligé strictement aucun domaine. Au bout de 15 années de travail acharné, il a dressé le tableau des habitants des quatre coins du Ciel en rédigeant la fiche de plus 4.000 Anges, Archanges, Dominations, Vertus, Puissances, Trônes, Principautés, Chérubins et Séraphins, sans jamais tenir compte de la distance qui les sépare du Trône de Dieu.

## **Athéna et le Jardin d'Eden**

Pour Robert B. Johnson, Eve et Athéna ne sont qu'une seule et même personne. Mais avec une nuance de taille qui a divisé l'humanité en deux : d'un côté, celle qui a refusé la Connaissance proposée par le serpent, et de l'autre celle qui l'a accepté ! Les hommes qui l'ont refusé nous ont légué le texte du Livre de la Genèse qui a condamné la femme et le serpent. En revanche, ceux qui l'ont accepté ont gravé dans le marbre du Parthénon une autre histoire, bien plus riche, à la gloire de la femme et du serpent. Cette gloire est celle de la déesse Athéna, visible dans toutes les villes occidentales ( comme par exemple la statue de la Liberté de New York ou l'Athéna devant l'Assemblée Nationale de Paris ). Grâce à son extraordinaire et audacieux parallèle entre le Livre de la Genèse et la façade Est du Parthénon, Robert B. Johnson, nous donne une nouvelle grille d'interprétation, aussi géniale que celle de Freud, pour comprendre nos origines, notre civilisation et nos buts, tout en nous montrant comment le système de pensée judéo-chrétien a presque réussi à bloquer toute forme de progrès jusqu'à la Renaissance. Un pur chef d'œuvre et une alternative révolutionnaire aux textes bibliques.

## **Enoch, Dialogues avec Dieu et les Anges**

( versions complètes éthiopienne et slavonique ) le texte que le Christ connaissait par cœur parce qu'il le citait en permanence

Ce livre demeure une référence absolue sur le dialogue avec Dieu et les Anges. Une expérience mystique, assortie de la plus extraordinaire sortie hors du

corps jamais racontée. Pour la première fois en France depuis 1898, un livre fait le point sur les dernières découvertes à propos d'Enoch en proposant les textes complets en langage contemporain (versions éthiopienne et slavonique) avec des interviews du professeur James C. Vanderkam et surtout de Jozsef Thadeus Milik, le paléographe des Manuscrits de la Mer Morte. **Analyse depuis plus de 150 ans par des linguistes et des théologiens, le Livre d'Enoch est un véritable livre magique, raison pour laquelle il survit depuis au moins 2700 ans. Indispensable à tous ceux qui cherchent le dialogue avec Dieu et ses Anges.**

## **Le Livre des Secrets d'Enoch**

La version bilingue slavonique du Pr. André Vaillant  
avec un nouveau dossier historique de Pierre Jovanovic

Dans ce livre unique, la recherche historique est axée uniquement sur la version slavonique qui livre des informations révolutionnaires. Où l'on découvre que la seule ambition de l'Eglise a consisté à empêcher chaque personne de trop réfléchir, que les premiers livres de l'Ancien Testament ne sont que des pâles copies de textes sumériens bien plus anciens, et surtout qu'ils ont été modifiés dans le but de nous culpabiliser avec la notion du péché.

## **Biographie de l'Archange Gabriel**

de Pierre Jovanovic

**346 pages + 16 pages d'illustrations**

Personne en 2000 ans ne s'était jamais penché sur la « vie et l'oeuvre » de l'Archange Gabriel, celui qui a annoncé la naissance de Saint Jean-Baptiste, du Christ à Marie et qui a dicté le Coran à Mahomet. Pourquoi ? Parce que trop contradictoire et trop sexuel. L'Archange Gabriel embarrasse l'Eglise qui ne voudrait voir en cet Ange qu'un simple porteur de messages. Cette biographie est un voyage extraordinaire à travers le temps et l'histoire des religions avec Pierre Jovanovic qui dresse un portrait unique de l'Archange Gabriel, celui qui se tient devant Dieu. Une biographie étonnante, plus passionnante que celle de n'importe quel homme politique contemporain. C'est aussi une vision fascinante du contrôle des hommes par la religion qui ont voulu à tout prix effacer la personnalité de cet Archange politiquement très incorrect..

**« Mondes en Collision » +**  
**« Les Grands bouleversements Terrestres »**  
**+ « Le Désordre des Siècles »**  
**Les trois livres du Dr Immanuel Velikovsky**

Est-il exact que la Terre a été bouleversée par des cataclysmes sans précédent ? Comment explique-t-on la présence de mammoth en Sibérie alors que leur examen prouve qu'ils vivaient dans un climat tempéré ?

Et pourquoi ont-ils tous été décimés d'un seul coup ? D'où viennent les palmiers retrouvés dans les pôles ? Pourquoi 2000 ans avant J-C, les astronomes ne dessinaient-ils jamais la planète Vénus ? Comment expliquer le mythe grec de la « Naissance de Vénus » si merveilleusement illustré par Botticelli ? Pourquoi les romains disaient-ils qu'Athéna est née de Jupiter pour aller se battre avec Mars ? Pourquoi les océans se sont-ils massivement déplacés et les jungles transformées en désert ?

Comment expliquer que le papyrus égyptien Ipuwer, en plus des textes aztèques, chinois et mayas, confirment ce que la Bible présente sous forme des dix plaies d'Egypte ? Pourquoi les scientifiques enregistrent-ils des inversions de polarité dans les rochers anciens ? Et pourquoi cet ouvrage est-il le plus combattu de tous les temps ? **Dans ce livre, le plus censuré de l'histoire de l'édition moderne**, le Dr Immanuel Velikovsky répond de manière si révolutionnaire qu'on en ressort avec le choc intellectuel de sa vie car le travail de cet homme, reconnu maintenant comme l'un des plus grands génies du XX<sup>e</sup> siècle, a osé aborder ce que notre amnésie collective veut à tout prix oublier : *« Je trouve la concentration de légendes accumulées par Immanuel Velikovsky stupéfiante. Si 20% des concordances légendaires sont réelles, il y a quelque chose d'important à expliquer »* **Dr Carl Sagan**

**Cette nouvelle édition contient la biographie de Velikovsky, l'histoire du livre, des documents, des listes, une liste de ses découvertes incroyables - confirmées depuis par les sondes spatiales - , et bien-sûr le « Mondes en collision » lui-même, avec les sources.**

### **Revue de Presse**

( quelques extraits de 1950 jusqu'à 2005 sur plus de 250.000 articles avec l'analyse de **Robert Rickard** parue dans « **Fortean Times** » )

« Un tremblement de terre littéraire » **New York Times** « Le Dr Velikovsky a rassemblé dans un travail monumental, des preuves issues des premières civilisations sur les cataclysmes gigantesques ayant touché la Terre en 2000 et 1000 ans avant J.C. (...) Un panorama stupéfiant d'histoires terrestres et humaines. (...) Un ouvrage magnifique » **New York Herald Tribune** « Si le Dr Velikovsky a raison, ses livres sont la plus grande contribution jamais faite aux études des civilisations anciennes » **Dr Robert H. Pfeiffer, Harvard University** « "Mondes en Collision" n'est que mensonges et rien que des mensonges. - Question : *Vous l'avez lu ?* »

- Non, je n'ai pas lu ce livre, et je ne le lirai jamais ! » **Dean MacLaughlin, Harvard University** « Aussi fascinant qu'un roman de Jules Verne... » **Reader's Digest** « Ridicule » **Times magazine** « Si vous voulez un choc intellectuel, lisez "*Mondes en Collision*" du Dr Immanuel Velikovsky » **Book of the Month Club News** « Ce livre aura un effet explosif dans le monde scientifique » **This Week** « Excitant, étonnant, surprenant, incroyable et certainement une histoire révolutionnaire de l'Univers » **Dallas Times Herald** « Ce livre pourrait affecter la manière de penser de ce siècle » **Louisville Courier Journal** « Un livre étrange et merveilleux » **Detroit News** « Gigantesque, sensationnel, génial » **Glasgow Daily Record** « Rien dans les dernières années n'a excité autant l'imagination du public » **Pageant** « Ses conclusions finales sont encore plus terrifiantes » **Newsweek** « La science elle-même, bien que la plupart des scientifiques aient considéré que son cas était définitivement enterré, se dirige dans la direction montrée par Velikovsky. Ses propos, qui semblaient tellement scandaleux et choquants lorsqu'il les a tenus à l'époque, sont maintenant très communs. La mise à l'écart de Velikovsky, ainsi que son lynchage par la communauté académique, nécessite maintenant un véritable réexamen par les scientifiques » **Harper's Magazine, août 1963** « Les travaux du Dr Immanuel Velikovsky doivent être reconsidérés » **The New Scientist, Angleterre, 1972** « Nous demandons à la communauté scientifique, dans la tradition de la véritable recherche, de continuer, sans aucun parti pris, à examiner le formidable challenge présenté par le Dr Velikovsky » **Pr Trainor, Department of Physics of Toronto, 1974** « Des thèses totalement ridicules (...) et qui ne respectent aucune loi physique » **Bulletin of the Atomic Scientist, 1964** et... « Velikovsky pourrait bien avoir raison » **Bulletin of the Atomic Scientist, 1975 ( !!! )** « Velikovsky fut le scientifique le plus controversé de ce siècle... mais l'acceptation de ses travaux est maintenant inévitable » **Industrial Research & Development, 1979** « Les observations de Vénus par la sonde Pioneer n'ont pas confirmé toutes les prédictions de Velikovsky sur sa nature (...) mais Velikovsky a aussi correctement prédit les changements de pôles de la Terre, les caractéristiques de la surface de Mars, les ondes radio de Jupiter, la température de Vénus. (...) A lui seul, Velikovsky a influencé tout le programme spatial de la NASA grâce à ses idées. L'intérêt croissant pour l'exploration des planètes dans les années 70 a été lancé et inspiré par ses théories et ses analyses » **Transactions of the American Geophysical Union, 1980** « Lorsqu'il a publié en 1950 son premier best-seller "*Mondes en Collision*", Immanuel Velikovsky a déclenché la fureur du monde académique. Bien des mythes anciens de dévastation ou de déluge, affirmait-il, représentent une réalité factuelle des cataclysmes causés par des événements cosmiques. Et les batailles des dieux reflètent les trajectoires des objets célestes d'après lesquels ils étaient nommés » **E. Krupp, dans « Search of Ancient Astronomies » 1980** « Les recherches du Dr. Velikovsky dans les textes anciens ont révélé des histoires de feu et de cendres tombant du ciel... de lave dégoulinant de la terre... des pluies de bitume... des tremblements de terre... des océans bouillonnants... des raz-de-marée et des nuages épais de poussière recouvrant la face de la Terre. Des témoignages similaires apparaissent dans les

légendes de peuples dispersés autour du monde, de la Méditerranée aux Caraïbes en passant par le Mexique » **Robert Jastrow**, « **Héros ou Hérétique?** » in **Science Digest**, Oct. 1980 « Il semble que tous les mille ans nous assistons à une sorte de mini-âge glaciaire, résultat d'un bombardement provenant de l'espace. Les histoires de feu tombant du ciel dans les mythes, légendes et les archives historiques doivent être prises au pied de la lettre. Plutôt que d'être exceptionnelles, ces catastrophes sont normales tout le long de l'histoire humaine. (...) La Grande-Bretagne a vécu ces périodes de destructions massives, suivies par des années de migrations, des cioux noirs et des années sombres. Pourquoi était-ce si grave ? Les références chinoises parlent d'une comète dans l'année 442 et une pluie catastrophique de météores au cours de l'année 524. (...) Ce qui est curieux, est le niveau de la civilisation: il faut attendre 1300 ans pour retrouver le même niveau de développement. Est-ce que l'humanité a failli suivre le même chemin que les dinosaures ? » **Dr Victor Clube**, Oxford University, in « **The New Scientist** », Angleterre, dans le numéro "anniversaire" de la catastrophe de Tungushka - Sibérie - paru le 8 septembre 1988. « ( Depuis Velikovsky ) le catastrophisme est devenu très à la mode » « **Catastrophic Episodes in Earth History** » par **Claude Albritton**, Ed. Chapman and Hall, London, 1989. « Parmi tous ces érudits qui ont voulu réécrire l'histoire du monde, l'un d'entre eux est particulièrement célèbre. C'est Immanuel Velikovsky qui a brossé, dans ce qu'il a appelé un "essai de cosmologie historique", une fresque qui a obtenu un succès commercial mondial, mais non sans contrepartie. Son livre fameux, "Worlds in Collision", paru en 1950, a eu un double effet. Il a plu au grand public par son côté mystérieux et par le parfum d'érudition qu'il dégage en première lecture. Mais, revers de la médaille, il a contribué à faire passer Velikovsky pour un charlatan qui s'est mis la quasi-totalité de la communauté scientifique de l'époque à dos. Car il faut le redire, même si cet auteur passe encore parfois pour un martyr de la science, son livre est inacceptable sur le plan scientifique, bien que la partie historique soit assez remarquable. La méconnaissance de Velikovsky sur la partie astronomique du sujet est flagrante. Vouloir faire de Vénus une ancienne comète éjectée par Jupiter, il y a seulement quelques milliers d'années, a fait crier à l'imposture tous les astronomes » **Michel-Alain Combes**, Docteur en Astronomie, dans son livre « **La menace du ciel** », chapitre 17, Paris 1999 « Les orbites des planètes ne sont plus inscrites dans le marbre. (...) Il semble que les planètes Saturne, Uranus et Neptune aient étendu leurs orbites depuis le début du système solaire, alors que Jupiter a réduit la sienne. (...) Les interactions entre Neptune et Pluton ont poussé les planètes plus petites à passer d'une orbite circulaire à une orbite plus excentrique et cela avec un plan plus incliné par rapport aux autres planètes » **Renu Malhotra**, **Scientific American**, 1999 « *Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que vous puissiez continuer à le dire* ». Voltaire à Rousseau. Ce fut vraiment un choc entre mondes différents ! Comment un psychiatre osait-il non seulement écrire sur l'astronomie mais de plus, citer comme une évidence les écritures hébraïques ? (...) " **Mondes en collision** " affola à ce point les astronomes professionnels qu'ils en vinrent à un acte extraordinaire : ils se

liguèrent pour empêcher le succès de ses ouvrages et les censurer, et ce à plusieurs occasions au cours de deux décennies. Le grand exploit de Velikovsky était de montrer comment les catastrophes naturelles -principalement les collisions manquées de peu avec des comètes- marquèrent l'histoire humaine, sans en appeler à Dieu, au paranormal ou aux extraterrestres. De nos jours, ces idées sont tellement répandues qu'elles forment la structure de films populaires, mais dans les années cinquante elles étaient aussi dangereuses que de la dynamite (...) Velikovsky poursuivit ses recherches depuis son domicile de Princeton, jusqu'à sa mort survenue le 17 novembre 1979. Pleinement satisfait d'instruire une nouvelle génération d'historiens, d'astronomes et de physiciens planétaires qui, il l'espérait, échapperaient à l'étroitesse d'esprit de leurs prédécesseurs. **Robert Rickard, in "The Fortean Times" n°118 de janvier 1999. Traduit de l'anglais par Marcelle Gerday. Avec l'aimable permission de Mr Robert Rickard pour le Jardin des Livres.** « L'influence de Velikovsky a été significative dans le monde anglo-saxon ( USA, Canada, Angleterre, Australie et Nouvelle Zelande ) alors que le monde latin y échappa, sans doute par manque d'intérêt pour les sujets bibliques. En Italie, rappelons que Velikovsky a reçu un accueil positif du grand mathématicien Bruno de Finetti, et que l'historien Federico Di Trocchio lui a consacré un chapitre conséquent dans son livre " *Il Genio Incompreso* " » . **Pr. E. Spedicato, Université de Bergamo, Italie, 2000** « Russe d'origine, ce génie scientifique ami d'Albert Einstein a publié, entre 1950 et 1979, une série d'ouvrages qui ont agité et agitent toujours le monde scientifique. Pour Velikovsky, l'histoire de l'humanité est jalonnée de catastrophes naturelles d'origine cosmique qui éclaireraient d'un jour nouveau nombre de grands mythes du passé, tels les plaies d'Egypte et le déluge » **Kadath, Cahiers des civilisations anciennes N° 92, France, 2001** « Les théories d'Immanuel Velikovsky concernant l'histoire géologique de la Terre exposées dans « *Mondes en Collision* » sont récemment devenues très très à la mode, merci aux trajectoires des divers et très larges corps célestes qui ont joué avec nos nerfs. Est-ce que notre planète a été façonnée par un bombardement de météorites et des débris cosmiques ? Est-ce qu'ils sont responsables de la soudaine période glaciaire et de l'extinction des dinosaures ? La toute jeune science du catastrophisme, basée sur le travail précurseur de Velikovsky répond à ces questions et tend à confirmer les mystères de l'Ancien Testament comme le déluge ou l'ouverture de la mer Rouge » **Richard Metzger, Disinfo, Angleterre, 2001** « Velikovsky souleva immédiatement la colère des astrophysiciens qui clamèrent à juste titre que Vénus n'avait jamais pu être une comète. (...) Pour ma part, je n'ai aucune honte à dire que la lecture du livre hérétique de Velikovsky lorsque j'étais adolescent a puissamment contribué à ma vocation d'astrophysicien ! » **Jean-Pierre Luminet in « Le Feu du Ciel », page 246, Editions Le Cherche-Midi, 2002.** « Velikovsky était une sorte de prophète » **Jean-Pierre Girard, Le Monde Inconnu, 2002** « Le trio mythique Freud-Einstein-Velikovsky est recomposé. Mais on pourrait aussi dire que le cerveau de Velikovsky est le résultat hallucinant de ce qu'aurait pu donner l'union intime entre Sigmund Freud et Albert Einstein. Freud représente l'irrationnel, l'inconscient, l'intuition, l'instinct et nos peurs an-

cestrales. Einstein représente le rationnel, la logique, les mathématiques, la déduction empirique, bref la science avec un grand « S ». Velikovsky, dans une formidable intuition s'est servi de l'un pour expliquer l'autre : au lieu de considérer les rédacteurs des textes bibliques comme des demeurés avides de surnaturel, il a démontré avec une *maestria* sans égal dans l'histoire de la littérature et des sciences humaines que les mythes religieux qui agissent toujours en arrière-plan, proviennent tous des observations factuelles du ciel et des planètes. Dans " *Mondes en Collision* ", on assiste, fasciné, à la naissance des dieux et des déesses que l'on pensait être une création poétique des Romains et des Grecs. Velikovsky transforme le lecteur en astronome car son livre, métamorphosé en télescope, permet d'observer le « Big Bang » religieux. C'est un pur chef d'oeuvre dans lequel les mythes humains s'opposent violemment à la pure logique des mathématiques. Bien qu'il ne l'ait pas fait exprès, Immanuel Velikovsky n'a eu qu'un seul tort, humilier tous les astrophysiciens de son époque, époque d'autant plus difficile que la course à l'espace n'avait pas encore commencée et qu'une partie du public était persuadée que des martiens habitaient la planète rouge. En déclarant, entre autres, en 1950, qu'il y avait eu des océans sur Mars, Velikovsky s'était suicidé » **Présentation de « Mondes en Collision » , janvier 2003.**  
**A propos de l'eau sur Mars :** ]« La NASA s'apprête à envoyer un robot sur Mars afin de trouver son eau. L'appareil est un véritable géologue ambulante capable d'analyser seul tout ce qu'il trouve. Le reportage de... »  
**Claire Chazal, journal de 20 heures, TF1 samedi 18 janvier 2003**  
**« Une météorite provenant du coeur de Mars contiendrait de l'eau.** La pierre martienne a été trouvée par deux chercheurs français (...) « *C'est très intéressant pour nous car c'est une manière indirecte d'observer l'eau martienne* » explique Philippe Gillet directeur de l'Institut National des Sciences de l'Univers ( INSU ) , une des principales branches du CNRS » **P B Le Monde, 12 juin 2001.**

## **Le Grand Dérèglement du Climat**

**par Art Bell et Whitley Strieber**

Nous vivons en ce moment des changements de climat que les météorologues officiels se gardent bien de commenter : fontes de glaciers grands comme la France, tornades jamais vues en Floride comme en Bretagne ou en Alsace, réchauffement soudain de la Méditerranée, vents de plus en plus violents, tempêtes et pluies diluviennes, inondations soudaines et dramatiques, etc. Pour Art Bell et Whitley Strieber en revanche, ces changements ne sont que les prémices d'un immense bouleversement climatique en raison du réchauffement progressif des courants marins qui risquent tout simplement de s'arrêter. **Best-seller mondial. A lire absolument pour comprendre ce qui se passe en ce moment et ce qui va se passer.**

# La Vierge du Mexique

## ou le miracle le plus spectaculaire de Marie

### par le Père François Brune

Premier chapitre en ligne : [www.jardindeslivres.fr](http://www.jardindeslivres.fr)

Un journaliste de France-Info expliquait à l'antenne que « *même les Mexicains qui ne croient pas en Dieu, croient en la Vierge de la Guadalupe* ». Cette phrase, assez mystérieuse pour nous, ne prend toute sa dimension qu'à la lecture de ce livre remarquable du Père Brune. En effet, à côté de l'apparition mexicaine de la Vierge, celle de Lourdes semble tout à coup bien terne car les preuves hallucinantes -surnaturelles- laissées par Marie (pigments de couleur extra-terrestres, yeux "vivants", entre bien d'autres choses) sont aujourd'hui prouvées par des scientifiques médusés. Si le Père Brune qualifie cette apparition de « Bombe à retardement », c'est tout simplement parce que ces preuves n'ont pu être découvertes que récemment grâce aux nouvelles technologies ! Un livre qui doit être lu par tous ceux qui désirent avoir une « preuve » de l'existence de Dieu ou de Marie. Ou simplement par ceux qui veulent qu'un « miracle » leur soit prouvé.

## La Vierge de l'Egypte

Depuis 1968, la Vierge apparaît régulièrement en Egypte et les millions de musulmans, comme de chrétiens, se sont véritablement frotté les yeux en découvrant la mère du Christ flottant au-dessus de l'église de Zeitoun, de Choubra ou encore d'Assiout. Ainsi, la Vierge est apparue pendant presque trois ans à Zeitoun et elle a été vue chaque soir par plus de 100.000 croyants ou athées, y compris le président égyptien de l'époque, Nasser. Encore plus étrange, elle a repris ses apparitions spectaculaires en 2000, à Assiout. Mais en Europe, ce fut le silence. Pourtant, et pour la première fois dans l'histoire des apparitions mariales, elles ont été photographiées et certaines même filmées par la télévision égyptienne. Le Père François Brune a enquêté en Egypte auprès d'innombrables témoins et nous livre dans cet ouvrage quasi-surnaturel le résultat de son incroyable enquête. **290 pages avec photos noir et blanc + un cahier de photos couleurs des apparitions de l'an 2000 à Assiout.**

## VOIE EXPRESS POUR LE PARADIS

de Ned DOUGHERTY

Membre de la jet-set, millionnaire, cocaïnomane et un peu alcoolique, rien ne prédisposait Ned Dougherty à s'occuper de choses spirituelles jus-

qu'à ce que son cœur le lâche brutalement sur le trottoir de sa discothèque. Sanglé dans l'ambulance avec des urgentistes au-dessus de lui tentant de le réanimer, l'homme d'affaires se sent soudain quitter son corps et flotter au-dessus de lui-même. Il ne comprend pas et cherche aussitôt sa Rolex lorsqu'un tunnel lumineux s'ouvre devant lui et dans lequel se trouve un ami, mort pourtant 15 ans auparavant. Ned Dougherty traverse le tunnel « hors du corps » et là commence son incroyable odyssée : il se retrouve en présence de la **Femme de Lumière** qui lui montre son avenir personnel, ainsi que celui du monde. Dans ces visions, l'homme d'affaires assiste à des scènes apocalyptiques, difficilement plausibles pour lui, comme par exemple celle des *Twin Towers* s'effondrant presque ensemble dans un fracas assourdissant de débris et de sirènes, ou celle d'une vague haute comme un immeuble, décimant toute la côte Est, déclenchant la chute économique des Etats-Unis par les faillites des compagnies d'assurance entraînant, dans leur sillage, celle des banques.

**Document : 350.000 exemplaires**

## **La Divine Connexion**

**par le Dr Melvin Morse**

Chapitres en ligne sur [www.lejardindeslivres.fr](http://www.lejardindeslivres.fr)

Après quinze années de recherches, le Dr Melvin Morse, médecin urgentiste et pédiatre, affirme que 1) nous disposons tous dans notre lobe temporal droit d'un circuit biologique spécialement conçu pour dialoguer avec Dieu et que 2) les souvenirs de notre vie ne se trouvent pas dans notre cerveau ! S'appuyant sur les dernières découvertes médicales et scientifiques, son livre explique pour la première fois avec une logique implacable l'ensemble des phénomènes surnaturels et mystiques, tout comme les vies passées, les sensations de déjà vu, l'intuition, les guérisons spontanées et surtout le don de « voir » des parcelles de l'avenir. De façon simple et claire, le Dr Morse donne des cas précis et raconte comment il est parvenu à ses conclusions après avoir travaillé sur les expériences aux frontières de la mort infantiles. Salué par la presse anglo-saxonne comme une avancée majeure pour le XXI<sup>e</sup> siècle, ce livre ouvre des portes insoupçonnées et donne une dimension, nouvelle, phénoménale à la spiritualité. Des pilotes de chasse aux épileptiques, des neurologues aux physiciens et des médecins aux magnétiseurs, sa thèse prend vie et s'impose comme une évidence. Ce livre monumental peut changer votre vie. Version mise à jour et avec une préface française du Dr Melvin Morse ainsi que du Dr Charles Jeleff.

### ***La découverte du « Point de Dieu »***

(début du chapitre 1 de la « Divine Connexion » du Dr Melvin Morse)

**Les neurologues** de l'University of California de San Diego ont annoncé en 1997, avec beaucoup de courage, qu'ils venaient tout juste de découvrir dans le cerveau humain une zone « *qui pourrait être spécialement conçue pour entendre la voix du Ciel* ». Avec des recherches spécialement élaborées pour tester cette

zone, les médecins ont établi que certaines parties du cerveau, le lobe temporal droit pour être exact, s'harmonisent avec la notion d'Être suprême et d'expériences mystiques... Ils ont donc baptisé cette zone « *le module de Dieu* », précisant qu'elle ressemblait à un véritable « *mécanisme dédié à la religion* ». Si bien des scientifiques furent ravis de cette découverte, l'un d'eux, Craig Kinsley, neurologue à l'University of Virginia de Richmond, fit cette remarque pleine de bon sens : « *Le problème est que nous ne savons pas si c'est le cerveau qui a créé Dieu ou si c'est Dieu qui a créé le cerveau. Néanmoins, cette découverte va vraiment secouer les gens* ». Je comprenais parfaitement ce qu'il voulait dire. Dans mes trois livres précédents sur les expériences aux frontières de la mort, j'avais déjà identifié le lobe temporal droit comme l'emplacement de ce point de contact entre l'homme et Dieu. C'est là qu'Il semble habiter en chacun de nous, dans une zone au potentiel illimité et inexploité que j'appelle le « *Point de Dieu* » ou le « *Point Divin* » ; il permet aussi bien la guérison du corps que le déclenchement de visions mystiques, de capacités médiumniques et d'expériences spirituelles inoubliables. En clair, le lobe temporal droit nous permet d'interagir directement avec l'Univers. Bien que les événements vécus au cours d'une expérience aux frontières de la mort (EFM) soient considérés aujourd'hui comme notre dernière communication et interaction avec la vie, il semble que rien ne puisse être aussi inexact. L'EFM est seulement une expérience spirituelle qui se déclenche lorsqu'on meurt. Mais en étudiant ces expériences, nous avons appris que chaque être humain possède ce potentiel biologique pour interagir avec l'univers et ce à n'importe quel moment de sa vie.

Pour cela, nous devons simplement apprendre à activer notre lobe temporal droit, là où habite Dieu. En tant que pédiatre, j'ai vu ce qui se passait lorsque cette zone était activée chez les enfants passés « *de l'autre côté* ». J'ai aussi remarqué combien ils étaient marqués à vie par leur expérience : ils devenaient plus équilibrés non seulement au niveau mental et physique, mais aussi au niveau spirituel ! Ils mangeaient une nourriture plus saine, obtenaient de meilleurs résultats scolaires et possédaient plus de maturité que leur camarades. Ils sont conscients de lien avec l'Univers alors que la plupart de leurs camarades ignorent jusqu'à son existence. Ces enfants ont même le sentiment absolu d'avoir une tâche à accomplir sur terre. Ils ne craignent plus la mort. Mieux, ils suivent en permanence leurs intuitions et savent qu'ils peuvent retrouver cette présence divine aperçue dans leur EFM à tout moment, sans être obligés de mourir à nouveau. « *Une fois que vous avez vu la lumière de l'autre côté, si vous essayez, vous pouvez la revoir* » m'a dit l'un de mes jeunes patients. « *Elle est toujours là pour vous* ».

**Où se trouve le Point de Dieu ?** Ne le cherchez pas dans un livre d'anatomie, la science médicale contemporaine ne le reconnaît pas, pas plus qu'un autre d'ailleurs, comme étant celui de Dieu. En fait, les livres classiques de neurologie décrivent le lobe temporal droit simplement comme étant le « *décodeur* », l'interprète de nos souvenirs et de nos émotions. Dans ce livre, nous allons montrer que le lobe temporal droit fonctionne plutôt comme une zone « *surnaturelle* » procurant des capacités d'auto-guérison, de télépathie et surtout de communication avec le divin. Comme ces capacités sont « *paranormales* », elles sont donc controversées.

Mais comment cela est-il possible ?

Comment pouvons-nous ignorer, et ce depuis des millénaires, quelque chose d'aussi important que la faculté de communiquer avec Dieu ? La réponse la plus simple pourrait être la suivante : « *nous sommes au Moyen-âge de la spiritualité* » et devons encore évoluer pour en sortir. En effet, l'histoire humaine comporte d'innombrables cas d'aveuglements intellectuels. Ce sont les ( suite dans le livre )

## Derrière les portes de la Lumière

Après dix années de médecine militaire, le Dr Maurice Rawlings n'avait rien d'un poète : pour lui, la religion et les histoires de « résurrection » ne représentaient rien de plus qu'une pratique de Siciliens superstitieux : « Je n'avais jamais mis les pieds dans une église car je ne croyais pas à toutes ces conneries ». Et sans doute n'aurait-il jamais changé d'avis si un jour, l'un de ses patients ne s'était pas écroulé raide mort dans sa salle d'attente à la suite d'une... crise cardiaque. En pleine réanimation, le cardiologue « récupère » quelques instants son malade qui le supplie de le « ramener » car il vivait, lui disait-il, quelque chose de terrible, une très très mauvaise expérience aux frontières de la mort. Il affirmait se trouver en enfer... Gravement perturbé par l'incident, le Dr Rawlings est rentré chez lui et a tenté de comprendre ce qu'avait vécu son patient, pourtant mort à plusieurs reprises. Et, de fil en aiguille, il a interrogé ses autres malades pour aboutir à un constat qui l'a totalement dépassé : sa logique de cardiologue athée ne pouvait en aucun cas expliquer cette réanimation pour le moins perturbante et encore moins les témoignages de ses autres patients. Ce livre, devenu culte parce que le premier à révéler l'existence de mauvaises expériences, a été censuré par toute la communauté des chercheurs pour lesquels « seules les bonnes expériences existaient ». **Le Dr Maurice Rawlings a été le cardiologue du 97e General Hospital, l'unité des forces américaines basées à Francfort avant de passer à l'US Navy. Sa spécialité : la chirurgie de guerre, autrement dit les poitrines déchiquetées par balles ou les explosions de grenades de mortier. Il a terminé sa carrière militaire au Pentagone, à Washington, puis s'est installé cardiologue civil dans le Tennessee.**

## Le Principe de Lucifer

**le livre « phénomène » sur la violence de Howard Bloom**

468 p., « *Du caviar pour l'esprit* », « *Le livre qui fait sensation* ». Les lecteurs seront émerveillés par le miroir que Bloom tend à la condition humaine et fascinés par la masse éclectique de données qui surgissent avec la grâce et la furieuse intensité de la volée d'une balle de tennis. Son style est

attirant, plein d'esprit et vif. Il se repose sur une douzaine d'années de recherches dans une véritable jungle de spécialités universitaires diverses... et prouve méticuleusement chaque information... » The Washington Post Un immense plaisir à lire et débordant d'informations fantastiques. The New York Review of Books «Ce livre couvre un sujet que les sources plus timides et plus conventionnelles n'osent pas confronter: la nature et les causes de la violence humaine.. vigoureux.. fervent... une théorie fraîche et viable sur l'évolution de l'humain social». The Washington Times «Le travail de Bloom rassemble une telle quantité d'évidence, qu'il rappelle «l'Origine des Espèces» de Darwin». Wired «Provoquant... explosif... fringant... un assemblage de grenades rhétoriques qui remettent en cause nos innombrables formes de satisfaction de soi». The Boston Globe «Howard Bloom bouleverse toutes nos idées préconçues, et au passage libère notre manière de penser, nous permettant de voir le monde différemment». Los Angeles Weekly «Le tour de 'science' et d'histoire de Howard Bloom Bloom est fascinant... une idée grandiose, extraordinaire» The Detroit Free Press «Elegant... Un dîner quatre étoiles pour le cerveau... Une nouvelle vision révolutionnaire de la nature humaine... Un travail monumental d'un penseur merveilleux et original. Tout simplement extraordinaire». Newark Star-Ledger. «Un regard philosophique sur l'histoire de notre espèce, qui alterne entre le fascinant et l'effrayant. Le lire fut comme lire du Stephen King. Je n'ai pas pu le poser. Exceptionnel». Rocky Mountain News «Howard Bloom a une telle maîtrise de son sujet, et une telle facilité à communiquer de manière attrayante que ce livre est quasiment enivrant... L'Histoire entre les mains de Bloom devient tellement excitante qu'on en devient sceptique. Mais chaque exemple d'information difficile à croire, comme par exemple ces 30.000 Japonais qui se sont suicidés en sautant d'une falaise d'Okinawa, est soutenue par les sources en annexes. On y trouve également une bibliographie impressionnante. Howard Bloom nous a fait une faveur: son livre passionnant et quelque peu choquant pulse avec des ponctions bizarres dans l'histoire, la sociologie, et l'anthropologie» The Courier-Mail «Un travail fascinant. La théorie de Howard Bloom peut être résumée de la manière suivante: Premièrement les replicateurs (les gènes par exemple) qui produisent leur matière si facilement de façon exponentielle que le résultat à leur bout, entre autre, c'est moi, c'est vous. Deuxièmement, les êtres humains, comme toutes les formes de vie des monegeese aux singes, existent à l'intérieur d'un superorganisme: Nous sommes, dit Bloom, des composants jetables d'un être plus important que nous mêmes. Troisièmement, les Memes, ces grappes d'idées qui se répliquent d'elles-mêmes, devenues la colle qui maintient les civilisations. Quatrièmement, le réseau neuronal, le groupe de pensée qui nous transforme en une massive machine d'apprentissage. Enfin, le dernier point, l'ordre de préséance qui existe chez les hommes, les singes, les guêpes et même les nations qui explique pourquoi le danger des barbares est réel, et pourquoi les idées de notre politique étrangère sont souvent fausses». Los Angeles Village View «Un livre dérangentant (... ) de la nourriture pour l'esprit, plutôt que raison de désespoir». Booklist «Saisissant... Habile... Gracieux... Howard Bloom est quelque chose qu'on ne rencontre plus beaucoup de nos jours: un esprit universel. Le principe de

Lucifer est vraiment épatant à lire, ce type de livre qui donne l'envie d'attraper le téléphone pour avoir une bagarre avec l'auteur pratiquement toutes les trois pages, simplement pour voir ce qui va se passer... Hérétique... Enervant... Divertissant et engageant, ce qui est - selon ma définition - une bonne description d'un compagnon agréable». The Phoenix «Se repose solidement sur des preuves biologiques et anthropologiques pour montrer que les êtres humains ne sont pas par nature des individualistes, ou des isolés, mais qu'au contraire ils ont une puissante et naturelle inclination pour le groupe social, et que la plupart de la violence et de la cruauté qui a caractérisé l'histoire humaine est ancrée dans la compétition entre groupes pour le statut (social) et la domination». Foreign Affairs «Le Principe de Lucifer est devenu une sensation 'underground' dans les communautés scientifiques et littéraires». The Independent Scholar «Le Principe de Lucifer est devenu l'un des livres de sciences le plus influent depuis sa publication, salué par 22 scientifiques de renommée mondiale comme étant un ouvrage majeur. Le livre est tellement annoncé, mais facile à lire, et accessible - une preuve du talent d'écrivain de Bloom-. Peu de livres changent votre vie ou vos concepts de la vie de cette manière. Mais celui-ci, oui, définitivement». Disinfo.com. «Howard Bloom a écrit une «Histoire du Monde» avec un nouveau point de vue reposant sur la structure psychologique et les prédispositions naturelles de la pensée humaine. Son récit est une formidable alternative à celles qui reposent sur des assumptions politiques ou théologiques». Pr. Horace Barlow, Royal Society Research Cambridge University «Le livre de Howard Bloom est puissant, provoquant, un plaisir à lire, et, j'espère, qu'il a au moins à moitié tort». Pr. Ellen Langer, PhD, Prof. Psychology Harvard University «Un summum de l'écriture. L'un des meilleurs livres contemporains que j'aie lus». Pr. Paul C. Edwards Stanford University «Un puissant outil de réflexion, complexe et ambitieux, franc, avec une capacité exceptionnelle à intégrer, à travers un incroyable spectre d'informations scientifiques. Je me suis retrouvé moi-même avec des «Ahhh» et des «Ohhh». Excellent, totalement fascinant et brillant» Pr. Allen Johnson Anthropology département UCLA. Le livre à lire absolument. LE TOME 2 EST SORTI

Pierre JOVANOVIC et Anne-Marie BRUYANT

**« Après avoir traversé bien des zones, je peux avouer que je reviens vraiment de très loin. Dans vos langues, ces zones ne possèdent pas de nom puisqu'elles ne se trouvent nulle part. Aussi, en m'efforçant d'être aussi bref et clair que possible, j'aimerais vous raconter mon voyage dans l'au-delà afin que ceux qui s'appêtent à prendre le même chemin que moi sachent ce qui les attend »**

« L'Explorateur de l'Au-delà » commence là où les biographies normales se terminent : debout à côté de son cercueil, Franchezzo, un aristocrate richissime, découvre qu'il est mort. N'étant guère familier avec les questions spirituelles, il refuse son état, puis, dépité, commence à explorer son environnement jusqu'à découvrir progressivement les différentes sphères qui composent ce que les Evangiles appellent « les nombreuses demeures » de l'au-delà. *Témoignage unique sur le fonctionnement des diverses strates de l'après-vie, « l'Explorateur de l'Au-delà » ( qui a inspiré les films « Ghost » et « Au-delà de vos rêves » ) est le plus grand texte disponible à ce jour parce qu'il emporte le lecteur dans un véritable tourbillon et il ne demande qu'une seule chose, que la lecture dure éternellement.*

*Nouvelle version :*

## Enquête sur l'Existence des AnGES Gardiens, 600 pages de Pierre Jovanovic

Dr Melvin Morse : ( à propos de la version américaine )

### « Le livre ultime sur les AnGES Gardiens »

Lors d'un reportage à San Francisco, alors qu'il se trouvait dans une voiture, Pierre Jovanovic se jette soudain sur la gauche, une fraction de seconde avant qu'une balle ne pulvérise son pare-brise. En discutant avec ses confrères journalistes, il découvre d'autres histoires étranges similaires: journalistes arrachés à la mort par miracle alors qu'elle était inévitable, temps qui «ralentit» mystérieusement, «voix intérieures» qui avertissent d'un danger, sentiment d'insécurité, gestes «inexpliqués» qui sauvent. Tout le monde connaît au moins une histoire totalement incompréhensible de ce genre, et ce livre recense les différentes variantes de ces faits quotidiens inexplicables. «Enquête sur l'Existence des AnGES Gardiens» est également le premier ouvrage qui étudie d'une manière approfondie les apparitions d'AnGES dits «gardiens» dans les expériences aux frontières de la mort (EFM), révélées par le docteur américain Raymond Moody. Les résultats de cette investigation de 6 ans dans le domaine des EFM ont poussé Pierre Jovanovic à examiner les apparitions d'AnGES chez les grands mystiques chrétiens et à les comparer à celles des EFM, ce qui constitue également une première. La presse internationale, d'une voix unanime, a qualifié cet ouvrage d'exceptionnel: le lecteur est progressivement plongé dans l'impénétrable des EFM, parce que la démonstration est menée à la façon d'une enquête policière. Une fois l'ouvrage commencé, le lecteur ne peut plus s'arrêter, emporté par la curiosité et la volonté de savoir s'il possède, lui aussi, son Ange gardien. **FIGARO LITTÉRAIRE:** «La présence angélique est évidente» Laurence Vidal, **PARIS MATCH:** «Peut-on croire aux AnGES ?» Marie-Thérèse de Brosses. **JOURNAL DU DIMANCHE:** «Une enquête de six ans que vous lisez comme un policier», **LE REPUBLICAIN LORRAIN:** «Ce livre laisse le lecteur fasciné» Gaston Schwinn, **AISNE NOUVELLE:** «Une enquête de détective» **CENTRE PRESSE:** «On de-

meure perturbé lorsqu'on le finit». **COURRIER PICARD**: «Les anges en 6 ans d'enquête» **L'EST REPUBLICAIN**: «Une enquête par un journaliste scientifique» **NICE MATIN**: «Une enquête avec beaucoup de distance et d'humour» **OUEST-FRANCE**: «Ne l'appellez pas «hasard». **LE COURRIER DE L'OUEST**: «Le premier livre sur les anges gardiens dans les NDE» **TELE 7 JOURS**: «Un best-seller», **TF1 MAGAZINE**: «Les anges flottent». **LE POINT**: «Pierre Jovanovic a importé les anges en France...» Stephanie Chayet. **LE CANARD ENCHAINE**: «Les ailes du délire». **ELLE**: «Une enquête de police... ». **MARIE-CLAIRE**: «Le livre le plus détaillé sur les Anges» Isabelle Girard. **MADAME FIGARO**: «Des mystiques aux NDE, on y est presque», **FEMME**: «Une enquête très sérieuse» Judith Belisha, **BULLETIN DES MEDECINS**: «Une première...», **MYSTERS**: «Enquête détaillée», **FAMILLE CHRETIENNE**: «Le premier livre sérieux sur les anges» Luc Adrian, **ROYALISTES**: «Un retour doctrinal» Gérard Leclerc, **REPOSE A TOUT**: «Vous devez lire ce livre», **JEUNE AFRIQUE**: «Une enquête sur les anges faite par un journaliste» Jean-Claude Perrier, **Radio CANADA**: «Un livre extraordinaire» Richard Cummings **LE SOIR ILLUSTRE -BRUXELLES**: «Vous pouvez le lire» Patrica Hardy, **Tv Ad-Lib CANADA**: «Un livre impressionnant» Jean-Pierre Coalier, **TV-5 ESPAGNE**: «Une enquête impressionnante» Benigno Morilla, **ELLE-ITALIE**: «Un travail exceptionnel» Michela Cristallo.

## A LA RECHERCHE DU JARDIN D'EDEN

Les textes sumériens racontent l'histoire d'un jardin mythique, de ses êtres célestes qui se seraient progressivement mélangés aux hommes, et de la guerre entre Veilleurs et Nephilims comme le rapportent également le Livre d'Enoch et le Livre de la Genèse. Pour la première fois, le journaliste anglais Andrew Collins a réussi l'incroyable tour de force de réunir dans un tableau unique toutes les données archéologiques, linguistiques, mythologiques et paléontologiques avec une conclusion extraordinaire : tout a commencé dans un endroit extrêmement localisé et précis, la région actuelle du Kurdistan. Si ce livre est aussi détaillé, c'est grâce à la phénoménale enquête pluridisciplinaire réalisée en Irak, en Iran, en Turquie pendant plusieurs années par Andrew Collins. A la recherche du Jardin d'Eden est un ouvrage unique, montrant à quel point le Livre de la Genèse et le Livre d'Enoch sont des pages factuelles que l'histoire contemporaine veut absolument nous faire oublier.

MIKA WALTARI :

## L'ETRUSQUE

Si vous lisez ce livre dans un avion, il vous transportera à Delphes au V<sup>e</sup> siècle, directement auprès de l'Oracle. Si vous le lisez dans un bus, vous vous retrouverez à bord d'un bateau de pirates sur la Méditerranée sentant la brise marine vous effleurer le visage. Si vous le lisez dans le métro, aussitôt vous vous envolerez pour visiter les esprits des forêts étrusques. Et si vous le lisez dans un fauteuil ou dans votre lit, alors là tout peut arriver car la puissance évocatrice de ce livre dépasse l'entendement...

*Au V<sup>e</sup> siècle, Lars Turms fait le point sur sa vie en compagnie de son Ange gardien, et découvre qu'il n'attend qu'une seule chose : mourir pour épouser cet Ange qui se trouve être du sexe faible et dont la beauté dépasse toutes les beautés terrestres. En attendant ce moment, toute sa vie commence à défiler devant ses yeux : ne connaissant ni son père, ni sa mère, il se voit parcourir tous les pays méditerranéens en compagnie du seul amour de sa vie, Arsinoë, une vierge sacrée nymphomane qui, tel un fil d'Ariane, le guide droit vers sa destinée. Et ce n'est qu'à la fin de son périple initiatique dans la ville sacrée des Étrusques que Turms découvrira pourquoi les dieux lui ont choisi un chemin de vie si difficile.*

## L'ESCHOLIER DE DIEU

( La révolution de Luther )

Etudiant à la Sorbonne avant de devenir l'espion du roi du Danemark, le destin du jeune catholique Mikaël l'emmène au cœur d'une forêt allemande où il rencontre une « guérisseuse » rousse qui va définitivement l'ensorceler avec ses potions. Mais en 1520, le Vatican veille, et le jeune homme découvre le visage le plus cruel de l'Eglise. Ecœuré par Rome et ses méthodes barbares, Mikaël se joint alors aux paysans révoltés allemands, rencontre un certain Luther et assiste en témoin privilégié de l'Histoire à la naissance du protestantisme.

Et c'est en compagnie du médecin Parcluse que le destin va lui permettre de venger sa femme. Un livre extraordinaire.

*Mika Waltari nous plonge dans le XVI<sup>e</sup> siècle de l'Inquisition et des guerres de Charles Quint, siècle qui allait être à jamais divisé par la naissance du protestantisme. Purement éblouissant.*

# LE SERVITEUR DU PROPHETE

A Venise, Mikaël décide d'effectuer un pèlerinage à Jérusalem afin de purifier son âme et rencontre sur le bateau Giulia, une jeune vénitienne, qui dissimule son « mauvais œil » derrière un voile.

Dévoré par la curiosité, Mikaël finit par plonger son regard dans le sien et déclenche à partir de cet instant un changement radical de son destin : aussitôt, le navire est attaqué par le pirate Torgut et le jeune garçon ne doit sa vie qu'en se convertissant à l'islam.

Il devient aussitôt un esclave qui sera finalement vendu en raison de ses vastes connaissances au palais de Soliman le Magnifique. Là, il servira Abou al-Kassim, Sélim ben-Hafs, le vizir Ibrahim et le mythique navigateur Piri-Reis, avant d'être emmené par Soliman en personne au siège de Vienne...

*Après Sinouhé l'Egyptien, L'Etrusque et L'Escholier de Dieu, Mika Waltari nous plonge dans une incroyable fresque historique où chaque détail de la Turquie et de l'islam du XVI<sup>e</sup> siècle est rigoureusement exact. Il nous décrit les aventures du jeune Mikaël qui subit son destin de Musulman converti, sans jamais cesser de penser à la Vierge de son enfance. Et ce roman sublime qui décrit la guerre entre l'islam et le christianisme devient une histoire contemporaine.*

## Hiver Cosmique

Astrophysiciens anglais, Victor Clube et Bill Napier ont passé leur vie à observer les cioux et à répertorier toutes les météorites et autres comètes dont la trajectoire pourrait croiser celle de la Terre. Au bout de trente années de recherches, ils ont acquis une certitude : un phénomène cyclique d'origine céleste affecte notre planète et entraîne des grands bouleversements climatiques et géologiques, au point parfois de presque tout détruire sur son passage ce qui explique entre autres les périodes sombres comme le Moyen-Âge. Mais quel est ce phénomène ? Dans ce livre, Clube et Napier ont recoupé tous les domaines scientifiques comme la paléo-astronomie, les carottages polaires, les manuscrits anciens avec les dernières observations satellites. Leur conclusion est simple : oui, un phénomène cyclique bouleverse la planète et celle-ci nous force parfois à tout recommencer... **Pour tous ceux qui ont lu Mondes en Collision de Velikovsky.**

## Bon de Commande ( France métropolitaine uniquement )

Titre	Prix	Q	Ss-Total
La Divine Connexion	19,9		
Le Contact Divin	19,9		
La Vierge du Mexique	21		
La Vierge de l'Egypte	21		
Voie Express Paradis	19,9		
L'Explorateur de l'Au-delà	19,9		
Derrière les portes de la Lumière	19,9		
Le Livre Mystérieux de l'Au-Delà	22,7		
Enquête Anges Gardiens 600 p.	28,8		
Enoch, Dialogues avec Dieu	19,9		
Le Livre des Secrets d'Enoch	22,7		
Biographie de Gabriel	22,7		
Mondes en Collision	22,7		
Les Grands Bouleversements Terr.	22,7		
Le Désordre des Siècles	22,7		
La Race de la Genèse	22,7		
Le Principe de Lucifer	22,7		
Le Principe de Lucifer T2	22,7		
Hiver Cosmique	22,7		
A la recherche du Jardin d'Eden	22,9		
Athéna et le Jardin d'Eden	19,9		
Encyclopédie Mysticisme T1	30		
Encyclopédie Mysticisme T2	30		
Encyclopédie Mysticisme T3	23,9		
La Lévitacion	19,9		
Saint Jude	19,9		
Le Grand Dérèglement du Climat	19,9		
Le Dictionnaire des Anges 660 p	29,9		
L'Escolier de Dieu	24,9		
Jésus le Nazaréen	24,9		
L'Etrusque	24,9		
Le Serviteur du Prophète	24,9		
<b>ss-total:</b>			
Frais de port : 2,40 Euro pour le 1 <sup>er</sup> li- Gratuit à par- tir de + 1 Euro pour le 2 <sup>e</sup> et +0,5 E pour le 3 <sup>e</sup> . 4 livres			
<b>TOTAL:</b>			

**Les envois sont faits en toute sécurité avec *Colissimo Express La Poste Suivi* ( contre signature )**

**Votre Prénom et Nom :** \_\_\_\_\_

**Votre Adresse :** \_\_\_\_\_

**Code Postal :** \_\_\_\_\_ **Ville :** \_\_\_\_\_

**Un téléphone ( au cas où ) :** \_\_\_\_\_

**Observations particulières :** \_\_\_\_\_

**Si vous le souhaitez, votre chèque peut être encaissé en fin de mois, dans ce cas n'oubliez pas de l'indiquer.**

**Visa CB Mastercard :** \_\_\_\_\_ **Exp :** \_\_\_\_\_

**Les 3 derniers chiffres au dos :** \_\_\_\_\_

Téléphonez ou renvoyez ce bon ( ou recopiez que les titres qui vous intéressent ) avec votre règlement au

Le Jardin des Livres  
243 Bis Blvd Pereire  
75851 Paris Cedex 17  
Tél : 01 44 09 08 78

Couverture : Patrice Servage  
Service de Presse : Marie Guillard

01 44 09 08 78



Cet ouvrage a été imprimé  
en juin 2010 par

**CPI**

FIRMIN-DIDOT

27650 Mesnil-sur-l'Estrée

N° d'édition : Jed0608

N° d'impression : 100595

Dépôt légal : mai 2007

*Imprimé en France*





Andrew Collins

# A la recherche du jardin d'Eden

Les textes sumériens racontent l'histoire d'un jardin mythique, de ses êtres célestes qui se seraient progressivement mélangés aux hommes, et de la guerre entre Veilleurs et Nephilims comme le rapportent le Livre d'Enoch et le Livre de la Genèse.

Pour la première fois, le journaliste anglais Andrew Collins a réussi l'incroyable tour de force de réunir dans un tableau unique toutes les données archéologiques, linguistiques, mythologiques et paléontologiques avec une conclusion extraordinaire : tout a commencé dans un endroit extrêmement localisé et précis de la région actuelle du Kurdistan.

Si ce livre est aussi détaillé, c'est grâce à la phénoménale enquête pluridisciplinaire réalisée en Irak, en Iran et en Turquie pendant plusieurs années par Andrew Collins.

A la recherche du Jardin d'Eden est un ouvrage unique, montrant à quel point le Livre de la Genèse et le Livre d'Enoch sont des pages factuelles que l'histoire contemporaine veut absolument nous faire oublier. INCONTOURNABLE.

Le jardin des Livres

INTEMPOREL

[www.lejardindeslivres.fr](http://www.lejardindeslivres.fr)

ISBN 978-2-914569-37-8



9 782914 569378

22,90 €

Couverture : Patrice Servage (d'après le douanier Rousseau) — Imprimé en France